

# **Total Recall**

**Arnold Schwarzenegger**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

ARNOLD SCHWARZENEGGER

# TOTAL RECALL

L'INCROYABLE ET VÉRIDIQUE  
HISTOIRE DE MA VIE

DOCUMENTS

PRESSES  
DE LA CITÉ



Arnold Schwarzenegger

TOTAL RECALL

L'incroyable et véridique histoire de ma vie

En collaboration avec Peter Petre

*Traduit de l'américain  
par Anabella Bambouet*



*A ma famille*

## 1

### Une enfance autrichienne

Je suis né une année de famine. On était en 1947 et les forces alliées qui avaient vaincu le III<sup>e</sup> Reich occupaient l'Autriche. En mai, deux mois avant ma naissance, Vienne était secouée par des émeutes de la faim, et la pénurie alimentaire frappait tout aussi durement la Styrie, notre province du Sud-Est. Des années plus tard, lorsque ma mère voulait me rappeler à quel point mon père et elle s'étaient sacrifiés pour m'élever, elle me racontait comment elle parcourait la campagne, de ferme en ferme, pour collecter un peu de beurre, du sucre, des céréales. Parfois, elle s'absentait plusieurs jours de suite. On appelait cela faire le hamster, à cause du petit rongeur qui remplit ses bajoues de provisions. Il était courant à cette époque de quémander de la nourriture.

Notre village de carte postale s'appelait Thal. Sa population comptait quelques centaines de familles, dont les maisons et les fermes formaient des hameaux reliés les uns aux autres par des chemins et des sentiers. La route principale, en terre, suivait sur quelques kilomètres le relief de petites collines recouvertes de champs et de forêts de pins.

Nous croisions rarement les forces britanniques qui occupaient notre secteur, si ce n'est de temps à autre un camion chargé de soldats. En revanche, les Russes contrôlaient la zone plus à l'est, et leur présence ne nous échappait pas. La guerre froide avait commencé, et nous vivions tous dans la peur d'être engloutis par l'empire soviétique. A l'église, les prêtres terrorisaient les fidèles avec des histoires abominables de Russes qui tuaient des bébés dans les bras de leur mère.

Notre maison se trouvait au sommet d'une colline, le long de la route, et quand j'étais enfant, il était rare de croiser plus d'une ou deux voitures par jour. Un château en ruine datant de l'époque féodale s'élevait juste en face, à une centaine de mètres de chez nous.

Sur le coteau voisin, se trouvaient la mairie, l'église où ma mère nous emmenait de force le dimanche pour assister à la messe, la *Gasthaus* – ou auberge – du coin, qui constituait le cœur de la vie sociale du village, et l'école primaire que mon frère, Meinhard, d'un an mon aîné, et moi fréquentions.

Dans mes premiers souvenirs, ma mère lave le linge et mon père ramasse du charbon. Je n'avais que trois ans, mais cette image de mon père est restée vive dans mon esprit. C'était un homme grand et athlétique qui

aimait bien faire les choses lui-même. Chaque automne, on nous livrait notre réserve de charbon pour l'hiver. Tout un camion de combustible était déversé devant chez nous. A cette occasion, il nous autorisait à l'aider à le transporter jusqu'à la cave. Mon frère et moi étions toujours très fiers d'être ses assistants.

Mon père et ma mère venaient de familles ouvrières du Nord qui travaillaient principalement dans l'industrie sidérurgique. Ils s'étaient rencontrés pendant la période chaotique de la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans la ville de Mürzzuschlag, où ma mère, Aurelia Jadrny, travaillait à la banque alimentaire de la mairie. Elle n'avait qu'une vingtaine d'années mais était veuve de guerre. Son mari avait été tué huit mois seulement après leur mariage. Un matin, elle se trouvait à son bureau lorsqu'elle a vu passer mon père dans la rue – il était plus âgé qu'elle, proche de la quarantaine, mais grand et beau, et portait un uniforme de gendarme. Elle adorait les hommes en uniforme, alors elle a commencé à guetter son passage. Elle s'est arrangée pour connaître ses horaires et faisait en sorte d'être toujours à son poste au bon moment. Ils se parlaient à travers la fenêtre ouverte, et ma mère lui donnait de la nourriture, en fonction des arrivages.

Il s'appelait Gustav Schwarzenegger. Ils se sont mariés à la fin de l'année 1945. Il avait alors trente-huit ans, et elle vingt-trois. Mon père a été muté à Thal, pour prendre le commandement des quatre hommes responsables du village et de la campagne alentour. Son salaire leur permettait à peine de vivre, mais avec le poste il y avait un logement à la clé : le vieux pavillon du garde forestier, ou *Forsthaus*. Le garde, ou *Forstmeister*, occupait le rez-de-chaussée, et l'*Inspektor* et sa famille, l'étage.

La maison de mon enfance était un bâtiment de pierre et de brique très modeste, de belles proportions, avec des murs épais et de petites fenêtres pour lutter contre le froid alpin. Il y avait deux chambres, chacune dotée d'un poêle à charbon, et une cuisine dans laquelle on prenait les repas, on faisait les devoirs, on se lavait et on jouait. Dans cette pièce, la cuisinière de ma mère tenait lieu de radiateur.

Il n'y avait pas l'eau courante, ni douche ni toilettes avec chasse d'eau, juste une espèce de pot de chambre. Le puits le plus proche se trouvait à presque quatre cents mètres, et l'un de nous devait s'y rendre, qu'il pleuve ou qu'il vente. Du coup, on faisait attention à l'eau. Pour la toilette, on la chauffait avant de remplir la baignoire, et on se servait d'une éponge ou d'un gant. Ma mère se lavait en premier avec de l'eau claire. Puis venait le tour de mon père, suivi de Meinhard et moi. A la fin, l'eau n'était plus vraiment limpide, mais on s'en moquait, c'était un faible prix à payer pour ne pas aller au puits.

On avait des meubles en bois très simples et quelques lampes électriques. Mon père aimait les tableaux et les objets anciens mais, avec deux enfants, c'était un luxe qu'il ne pouvait se permettre. La musique et les chats apportaient de la vie à notre foyer. Ma mère jouait de la cithare et nous



chantait des chansons et des berceuses, mais le vrai musicien de la famille était mon père. Trompette, bugle, saxophone, clarinette : il maîtrisait tous les instruments à vent et à anche. Il composait aussi des morceaux, et dirigeait la fanfare locale de la gendarmerie. Lorsqu'un officier du coin mourait, l'orchestre jouait à son enterrement. Souvent, les dimanches d'été, mon père nous emmenait voir des concerts dans le parc, auxquels il prenait part le plus souvent en tant que chef d'orchestre, parfois en tant que musicien. Presque tous les membres de sa famille étaient doués pour la musique, mais ni Meinhard ni moi n'avons hérité de ce talent.

J'ignore pourquoi on avait des chats plutôt que des chiens. Sans doute était-ce parce que ma mère les aimait et qu'ils ne coûtaient rien car ils se débrouillaient pour trouver eux-mêmes leur nourriture. En tout cas, on avait beaucoup de chats. Ils allaient et venaient, se mettaient en boule ici et là, et rapportaient des souris à moitié mortes du grenier pour nous montrer avec fierté quels grands chasseurs ils étaient. La nuit, au lit, chacun avait un chat contre lequel se blottir, c'était une tradition. Jusqu'à sept chats ont vécu sous notre toit. On les aimait, mais pas au point de les emmener chez le vétérinaire. Lorsqu'un chat commençait à montrer des signes de faiblesse à cause d'une maladie ou de son grand âge, on guettait la détonation dans l'arrière-cour – le son du pistolet de mon père. Ensuite, ma mère, Meinhard et moi lui creusions une petite tombe et placions une croix dessus.

Ma mère avait un chat noir appelé Mooki dont elle répétait qu'il était unique, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Un jour, je devais avoir dix ans, ma mère me grondait au sujet de mes devoirs. Mooki était roulé en boule sur le canapé, comme à son habitude. J'ai dû être très insolent, car ma mère a voulu me gifler. Voyant venir le coup, j'ai voulu le parer, et sans faire exprès je l'ai heurtée avec mon bras. Mooki a bondi du canapé, s'est interposé entre nous et m'a griffé le visage. Je l'ai repoussé en hurlant, la joue couverte de sang. On s'est regardés avec ma mère, avant d'éclater de rire : elle avait enfin la preuve que Mooki était spécial.

Après le chaos de la guerre, le plus grand souhait de mes parents était de nous offrir de la stabilité et de la sécurité. Ma mère était grande, solide et pleine de ressources. En bonne *Hausfrau*, elle se devait d'avoir une maison immaculée. Après avoir roulé les tapis, elle se mettait à quatre pattes et, munie d'une brosse et d'un savon, elle récurait le plancher avant de le sécher avec des torchons. Elle tenait absolument à ce que nos vêtements soient toujours soigneusement rangés, nos draps et nos serviettes impeccablement pliés. Dehors, elle plantait des betteraves, des pommes de terre et des baies pour nous nourrir, et à l'automne, elle préparait des conserves et de la choucroute qu'elle stockait dans d'épais bocal pour l'hiver. Chaque jour, lorsque mon père rentrait pour déjeuner à midi trente, le repas était prêt à être servi, de même le soir, à 18 heures précises.

Elle se chargeait aussi des finances. Ancienne employée de mairie, elle était très organisée, et savait parfaitement écrire et compter. Chaque mois,

lorsque mon père rapportait sa paie, elle lui donnait 500 schillings pour argent de poche, et réservait le reste à l'économie du foyer. Elle s'occupait de la correspondance de la famille, et réglait les factures. Une fois par an, toujours en décembre, elle nous achetait des vêtements. On se rendait en bus à Graz, au grand magasin Kastner & Öhler. Le vieux bâtiment ne comptait pas plus de deux ou trois étages, mais il nous semblait pharaonique. Il y avait des escalators et un ascenseur en métal et en verre qui permettait d'avoir une vue d'ensemble en montant ou descendant. Maman nous achetait le strict nécessaire – chemises, sous-vêtements, chaussettes, etc. –, et les articles étaient livrés chez nous le lendemain dans de jolis paquets en papier kraft. Le paiement en plusieurs fois constituait une nouveauté à l'époque, et elle appréciait de pouvoir régler chaque mois une partie de la facture, jusqu'au remboursement complet. Permettre à des gens comme ma mère de faire du shopping était un bon moyen de stimuler l'économie.

Elle gérait également les problèmes médicaux, même si c'était mon père qui avait été formé à prodiguer les premiers secours. Comme mon frère et moi avons eu toutes les maladies infantiles possibles, des oreillons à la scarlatine en passant par la rougeole, elle était bien rodée. Rien ne l'arrêtait. Par une nuit d'hiver, alors qu'on était bébés, Meinhard a contracté une pneumonie. Impossible alors de faire venir un docteur ou une ambulance : qu'à cela ne tienne, ma mère a emmaillotté Meinhard sur son dos et a fait près de quatre kilomètres à pied dans la neige jusqu'à l'hôpital de Graz.

Mon père était un homme plus complexe. Il savait se montrer généreux et affectueux, en particulier à l'égard de ma mère. Ils s'aimaient tendrement. Cela se voyait à sa façon à elle de lui apporter le café, et à sa façon à lui de lui faire de petits cadeaux, de la prendre dans ses bras ou de lui tapoter les fesses. Ils partageaient leur affection avec nous : mon frère et moi avions le droit de nous blottir contre eux dans leur lit, surtout lorsque nous étions effrayés par le tonnerre et les éclairs.

Mais environ une fois par semaine, en général le vendredi soir, mon père rentrait ivre à la maison. Il traînait dehors jusqu'à 2, 3, voire 4 heures du matin. Il aimait boire à la Gasthaus, où il avait sa table, en compagnie de gens du cru, parmi lesquels se trouvaient souvent le prêtre, le proviseur et le maire. Réveillés par le bruit, nous l'entendions cogner partout dans des accès de rage, et hurler sur maman. Mais sa colère ne durait jamais longtemps et, en règle générale, le lendemain il se montrait doux et affable et nous invitait à déjeuner ou nous offrait des cadeaux pour se faire pardonner.

A nos yeux, tout cela était on ne peut plus normal : les autres pères aussi étaient violents et rentraient chez eux soûls. Un de nos voisins avait l'habitude de tirer les oreilles de son fils et de le pourchasser avec une baguette flexible qu'il trempait dans de l'eau pour que les coups soient encore plus douloureux. Boire n'était qu'une forme de camaraderie, ce n'était jamais bien méchant. Parfois, les épouses et la famille étaient invitées à se joindre aux hommes à la Gasthaus. C'était toujours un honneur pour nous, les gamins, de nous

retrouver à la table des adultes et de nous voir offrir des desserts. Parfois, on avait le droit de rester dans la pièce d'à côté, à boire un peu de Coca-Cola, jouer à des jeux de société, lire des magazines ou regarder la télé. A minuit, on était toujours là et on se disait : Waouh ! Trop génial !

Il m'a fallu des années pour comprendre que derrière cette façade affable se cachaient de l'amertume et de la peur. On grandissait parmi des hommes qui avaient le sentiment d'être des ratés. Leur génération avait été à l'origine de la Seconde Guerre mondiale et l'avait perdue. Pendant le conflit, mon père a quitté la gendarmerie pour s'engager comme policier dans l'armée allemande. Il a servi en Belgique, en France et en Afrique du Nord, où il a contracté la malaria. En 1942, il a failli être capturé à Leningrad, durant l'une des batailles les plus sanglantes de la guerre. Les Russes ont fait sauter l'immeuble dans lequel il se trouvait, et il est resté coincé sous les décombres pendant trois jours. Le dos cassé, des éclats d'obus dans les deux jambes, il a dû passer des mois dans un hôpital polonais avant de pouvoir rentrer chez lui, en Autriche, où il a rejoint la gendarmerie. Et qui sait combien de temps il lui a fallu pour panser ses plaies intérieures, après ce qu'il avait vécu ? Je les entendais en parler entre eux, ces hommes, lorsqu'ils avaient bu, et j'imagine que cela ne devait pas être facile. Ils étaient tous meurtris et vivaient dans la peur de voir débarquer les Russes qui les emmèneraient avec eux pour reconstruire Moscou ou Stalingrad. Ils étaient en colère. Ils essayaient de refouler leur rage et leur humiliation, mais la désillusion était profondément inscrite dans leur chair. Imaginez un peu : on vous promet que vous allez devenir citoyen d'un formidable nouvel empire. Chaque famille aura accès au confort moderne. Au lieu de cela, vous rentrez chez vous et trouvez un champ de ruines, il y a très peu d'argent, la nourriture est rare, tout est à reconstruire. Le pays est occupé, si bien que ce n'est même pas vous qui en avez le contrôle. Pire encore, vous n'avez aucun moyen d'analyser ce que vous avez vécu. Comment dépasser un tel traumatisme alors que personne n'est censé en parler ?

En réalité, le III<sup>e</sup> Reich était officiellement effacé. Tous les fonctionnaires de l'administration locale, le corps enseignant, la police ont dû passer par ce que les Américains ont appelé la dénazification. Vous étiez soumis à des interrogatoires, et on examinait votre dossier afin de déterminer si vous aviez été un extrémiste, ou si vous aviez commis des crimes de guerre. Tout ce qui était lié à l'époque nazie était confisqué : livres, films, affiches – même les journaux intimes et les photographies. Il fallait se débarrasser de tout : la guerre devait être effacée des esprits.

Meinhard et moi n'avions que vaguement conscience de ces choses-là. Il y avait à la maison un beau livre d'images qu'on empruntait pour jouer au curé. Il faisait office de bible, car il était bien plus imposant que celle de notre famille. L'un de nous se tenait debout, l'ouvrage entre les mains, tandis que l'autre disait la messe. En fait, il s'agissait d'un album photo à compléter soi-même qui vantait les hauts faits du III<sup>e</sup> Reich. Chaque section était consacrée

à des catégories différentes comme les travaux publics, les tunnels et les barrages, les meetings et les discours d'Hitler, les nouveaux navires, les monuments inaugurés, les grandes batailles. Chacune de ces parties comportait des pages blanches numérotées, et lorsque vous achetiez quelque chose ou des bons de guerre, on vous offrait une photo à coller dans l'album. Lorsque la collection était complète, on recevait un prix. J'aimais les pages qui montraient de magnifiques gares et de puissantes locomotives soufflant de la vapeur. J'étais fasciné par le cliché de deux hommes qui conduisaient une petite draine plate sur des rails. Ils actionnaient un levier de haut en bas pour avancer – à mes yeux, c'était ça, l'aventure et la liberté.

Ni mon frère ni moi n'avions idée de ce dont il s'agissait. Un jour, alors qu'on voulait jouer au curé, l'album avait disparu. Nous avons cherché partout. Finalement, j'ai demandé à ma mère où était passé le beau livre. Elle s'est contentée de répondre : « On a dû s'en séparer. » Plus tard, il m'est arrivé de demander à mon père de me raconter sa guerre, de l'interroger sur ce qu'il avait vécu. Il me répondait systématiquement : « Il n'y a rien à en dire. »

La discipline était sa réponse à la vie. Nous suivions une routine stricte que rien ne pouvait modifier : on se levait à 6 heures, et Meinhard ou moi devions aller chercher du lait à la ferme voisine. Par la suite, lorsqu'on s'est mis au sport, des exercices sont venus s'ajouter aux corvées. Pour gagner notre petit déjeuner, il fallait faire des abdominaux. L'après-midi, les devoirs et les tâches terminés, mon père nous entraînait au football, même par mauvais temps. Si on ne faisait pas de notre mieux, on le sentait passer.

Pour mon père, il était tout aussi primordial de faire travailler nos méninges. Le dimanche, après la messe, on faisait des sorties en famille : visite de villages, pièces de théâtre ou concerts avec la fanfare de la gendarmerie. Le soir venu, on devait raconter notre journée dans une rédaction d'au moins dix pages. Il nous rendait nos copies recouvertes d'encre rouge, et il fallait recopier cinquante fois tout mot mal orthographié.

J'aimais mon père et je voulais lui ressembler. Je me souviens qu'un jour, lorsque j'étais petit, j'ai mis son uniforme et je suis monté sur une chaise pour me regarder dans la glace. La veste descendait presque jusqu'à mes pieds, comme une robe, et le képi tombait sur mon nez. Pourtant, mon père était sans pitié pour nos problèmes. Si on voulait un vélo, il nous disait de gagner assez d'argent pour l'acheter. J'avais l'impression de ne jamais être à la hauteur, ni assez fort, ni assez intelligent. Il me laissait toujours entendre que je pouvais mieux faire. Beaucoup d'enfants auraient mal vécu cette attitude. Dans mon cas, sa discipline a déteint sur moi. Elle est devenue ma force motrice.

Meinhard et moi étions très proches. Nous avons partagé la même chambre jusqu'à mes dix-huit ans, quand je suis parti pour l'armée. Pour rien au monde je n'aurais changé cela. Encore aujourd'hui, j'aime bien avoir quelqu'un avec qui bavarder avant de m'endormir.

On avait un sacré esprit de compétition, comme c'est souvent le cas

entre frères. Il y en avait toujours un pour essayer de dépasser l'autre et s'attirer les faveurs de notre père, qui était lui-même un sportif et un compétiteur. Il nous lançait des défis : « Maintenant, voyons qui est vraiment le plus fort. » On était plus grands que la plupart des autres garçons, mais comme Meinhard était mon aîné d'un an, c'était le plus souvent lui qui remportait ces duels.

J'étais toujours à l'affût de moyens de prendre l'avantage. Le talon d'Achille de Meinhard était sa peur du noir. A dix ans, après avoir fini l'école élémentaire au village, il a été admis à la *Hauptschule* qui se trouvait à Graz, sur la colline suivante. Pour s'y rendre, il fallait prendre un bus dont l'arrêt était situé à une vingtaine de minutes à pied de chez nous. Pour Meinhard, le problème était qu'en hiver l'école finissait bien après le coucher du soleil, et il devait donc rentrer à la maison une fois la nuit tombée. Il était terrifié à l'idée de rentrer seul à pied, et on m'a donc confié la mission d'aller le chercher à la sortie du bus.

A vrai dire, je n'en menais pas large non plus – imaginez un peu, sortir seul dans le noir à neuf ans ! Il n'y avait pas de lampadaires, et à Thal, la nuit était d'encre. Les routes et les chemins étaient bordés de forêts de pins semblables à celles des contes de Grimm, si denses qu'elles étaient sombres même en plein jour. Bien sûr, on nous avait élevés en nous abreuvant de ces histoires horribles que je n'aurais jamais racontées à mes enfants, mais qui étaient ancrées dans notre culture. Il y avait toujours dans ces récits une sorcière, un loup ou un monstre prêt à faire du mal à un enfant. Le métier de notre père contribuait aussi à alimenter nos peurs. Parfois, on l'accompagnait en patrouille, et il nous disait qu'il recherchait un criminel ou un tueur. Arrivés devant une grange perdue au milieu des champs, il nous ordonnait de l'attendre pendant qu'il inspectait l'endroit, arme au poing. Et quand courait le bruit que lui et ses hommes avaient attrapé un voleur, mon frère et moi nous précipitions au poste pour voir l'homme menotté à une chaise.

Pour rejoindre l'arrêt de bus, la route était tout sauf directe. Le chemin en lacets passait devant les ruines du château puis redescendait en longeant l'orée du bois. Une nuit, je marchais sur ce sentier, guettant le danger tapi dans les arbres, quand tout à coup, comme surgi de nulle part, un homme est apparu devant moi. La lumière de la lune permettait de distinguer clairement sa silhouette et ses yeux qui luisaient dans l'obscurité. J'ai hurlé, et je me suis arrêté, pétrifié. Mais l'homme n'était qu'un fermier du coin qui se rendait dans l'autre direction. S'il s'était agi d'un gnome, je n'aurais pas pu lui échapper, j'en suis certain.

Je combattais ma peur parce que je devais prouver que j'étais le plus fort. Il était impératif pour moi de démontrer à mes parents que Meinhard, bien que mon aîné, était moins courageux que moi.

Ma détermination s'est avérée payante. Pour le mal que je me donnais à raccompagner mon frère, mon père me payait la somme hebdomadaire de 5 schillings. Ma mère profitait de ma témérité pour m'envoyer une fois par

semaine au marché voisin acheter des légumes, ce pour quoi il fallait traverser une autre forêt inquiétante. Cela me rapportait 5 schillings supplémentaires, que je dépensais avec plaisir en glaces ou en timbres pour ma collection.

Le revers de la médaille, cependant, était que mes parents se sont mis à protéger Meinhard et à faire moins attention à moi. Pendant les vacances de l'été 1956, ils m'ont envoyé travailler dans la ferme de ma marraine, tandis que mon frère restait à la maison. J'aimais le travail physique, mais lorsque j'ai découvert en rentrant qu'ils avaient emmené Meinhard en excursion à Vienne, je me suis senti délaissé.

Petit à petit, nos routes ont divergé. Tandis que je lisais les pages sportives des magazines et retenais le nom des athlètes, Meinhard se passionnait pour le magazine *Der Spiegel*, l'équivalent de *Time* – une première dans notre famille. Il apprenait par cœur le nom et la population de toutes les capitales, ainsi que le nom et la longueur de tous les grands fleuves. Il avait mémorisé le tableau de classification périodique des éléments ainsi que toutes sortes de formules chimiques. Il était obsédé par les faits et passait son temps à défier mon père sur ses connaissances.

En même temps, il a développé une aversion pour l'effort physique. Il n'aimait pas se salir les mains. Il s'est mis à porter des chemises blanches pour aller en classe. Ma mère a suivi, tout en se plaignant auprès de moi : « J'avais déjà de quoi m'occuper avec les chemises blanches de ton père. Et voilà que l'autre s'y met aussi ! » Ni une, ni deux, on prédisait dans la famille que Meinhard serait un col blanc, peut-être ingénieur, et moi un col bleu, puisque ça ne me dérangeait pas de plonger les mains dans le cambouis. « Ça te dirait de devenir mécanicien ? Ou bien menuisier ? » demandaient mes parents. Ils pensaient aussi que je deviendrais peut-être gendarme, comme mon père.

J'avais d'autres projets en tête. Je ne sais pourquoi, une idée s'est imposée à moi : c'est en Amérique que je me sentirais chez moi. Dans mon esprit, c'était clair : l'Amérique, tout simplement ! J'ignore comment cela a débuté. Peut-être parce que je rêvais d'échapper aux difficultés de Thal ou à la main de fer de mon père ? Ou bien est-ce parce que j'ai commencé à aller chaque jour à Graz, où j'ai suivi Meinhard à la *Hauptschule*, à l'automne 1957 ? Comparée à Thal, Graz était gigantesque, avec des voitures, des magasins, des trottoirs. Pas l'ombre d'un Américain là-bas, mais l'Amérique s'immisçait dans notre culture. Tous les gamins jouaient aux cow-boys et aux Indiens. On voyait des images des villes américaines, des monuments et des autoroutes dans les manuels scolaires et dans les documentaires défraîchis en noir et blanc qu'on nous montrait en classe.

Plus important encore, nous savions que notre sécurité dépendait de l'Amérique. En Autriche, la guerre froide n'était jamais bien loin. A chaque crise, mon père devait faire son sac et partir pour la frontière hongroise, à environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'est, pour assurer la défense du pays. L'année précédente, en 1956, lorsque les Soviétiques avaient écrasé

l'insurrection hongroise, on l'avait chargé de s'occuper des centaines de réfugiés affluant dans notre région. Il avait supervisé la mise sur pied de camps d'accueil et aidé les gens à se rendre là où ils le souhaitent. Certains voulaient émigrer au Canada, d'autres rester en Autriche et, bien sûr, beaucoup rêvaient des Etats-Unis. Avec ses hommes, mon père s'occupait de ces familles. Il nous avait demandé de l'aider à distribuer la soupe. Cela m'a beaucoup marqué.

Notre ouverture sur le monde se poursuivait au NonStop Kino, un cinéma situé près de la grande place de Graz. On pouvait y voir tout au long de la journée le même programme d'une heure. Il y avait d'abord les nouvelles, avec des images du monde entier, commentées par une voix off en allemand, puis un dessin animé, Mickey ou autre, suivi de publicités consistant en un défilement de photos de différents magasins locaux. Pour clore le tout, il y avait de la musique, et on recommençait. Le NonStop ne coûtait pas cher – quelques schillings – et chaque programme nous apportait un lot de merveilles : Elvis Presley qui chantait *Hound Dog*, un discours du président Eisenhower, des séquences montrant des avions à réaction, des voitures américaines aux lignes modernes et des stars de cinéma. Je me souviens encore de ces images. Certains sujets étaient ennuyeux, évidemment, et d'autres me dépassaient complètement, comme la crise de Suez en 1956.

Les films américains m'impressionnaient encore plus. Le premier que Meinhard et moi avons vu, c'est *Tarzan*, avec Johnny Weissmuller. J'ai bien cru que le héros allait traverser l'écran et atterrir sur nous. L'idée même qu'un homme puisse se déplacer ainsi d'arbre en arbre et parler avec des lions et des chimpanzés me fascinait. L'histoire entre Tarzan et Jane aussi. Je me disais que c'était ça, la belle vie. Avec mon frère, on l'a revu plusieurs fois de suite.

Nos deux cinémas préférés se faisaient face dans la plus grande rue commerçante de Graz. Ils proposaient principalement des westerns, mais également des comédies et des drames. Seul hic pour nous : le système d'interdiction très strict. Un policier assigné à l'établissement vérifiait l'âge des clients. Il était assez facile de voir un film avec Elvis, interdit aux moins de treize ans, mais les films qui m'intéressaient le plus – les westerns, les péplums et les films de guerre – étaient interdits aux moins de seize ans, et d'accès beaucoup plus difficile. Parfois, un caissier compatissant me faisait patienter jusqu'au début de la séance, puis m'indiquait d'un signe de la tête où était posté l'agent. Parfois, j'attendais près de la sortie, sur le côté, et je me faufilais dans la salle dès que l'occasion se présentait.

Je payais mes loisirs avec l'argent que j'avais gagné pendant l'été 1957 grâce à mon premier business : marchand de glaces au Thalersee. Le Thalersee était un vaste parc public à l'est de Thal, avec un magnifique lac blotti au milieu des collines, à environ cinq minutes de chez nous. Il était simple de s'y rendre depuis Graz et, l'été venu, des milliers de gens y passaient la journée à nager, à se promener en barque ou bien à pratiquer une activité physique. L'après-midi venu, ils avaient chaud et soif, et lorsque j'ai

vu la queue devant le kiosque à glaces de la buvette, j'ai aussitôt compris qu'il y avait là une opportunité en or. Le parc était grand et si vous étiez loin, il fallait marcher jusqu'à dix minutes pour atteindre la buvette. Le temps de revenir à votre place, la glace avait fondu. J'ai découvert que je pouvais acheter des dizaines de cônes glacés pour 1 schilling pièce, faire ensuite le tour du lac et les proposer à 3 schillings. Le marchand de glaces était ravi d'améliorer ses ventes et m'a même prêté une petite glacière. En un après-midi, je pouvais gagner jusqu'à 150 schillings – environ 4 euros – et avoir en plus un chouette bronzage à force de déambuler en short.

L'argent des glaces a fini par s'épuiser, et je n'aimais pas être fauché. Pour y remédier, j'ai décidé de faire la manche. Je m'éclipsais de l'école et j'errais dans la rue principale de Graz, en guettant les visages sympathiques. Il pouvait s'agir d'un homme d'âge moyen ou bien d'un étudiant. Mais le mieux, c'était une fermière venue passer la journée en ville. Je m'approchais en disant : « Excusez-moi, j'ai perdu mon argent et ma carte de bus, et je dois rentrer chez moi. » Parfois, elle me chassait, mais le plus souvent, elle me répondait : « *Du bist so dumm !* » – « Mais quel idiot ! » Je savais alors que j'avais réussi, car elle soupirait en disant : « Bon, combien te faut-il ?

— 5 schillings.

— D'accord, *ja*. »

Je demandais toujours à la dame de me laisser son adresse afin de pouvoir la rembourser. La plupart du temps, elle me répondait : « Non, ce n'est pas la peine. Mais à l'avenir, fais attention. » Parfois, elle me donnait ses coordonnées. Evidemment, je n'avais pas la moindre intention de rendre l'argent. Les jours fastes, il m'arrivait de mendier jusqu'à 100 schillings – presque 3 euros. Avec cette somme, je pouvais vraiment me faire plaisir, aller au magasin de jouets et me payer une séance de cinéma !

Il y avait toutefois une faille dans mon plan. Un écolier seul dans la rue en plein milieu de la semaine, ça ne passait pas inaperçu. Et beaucoup de gens à Graz connaissaient mon père. Inévitablement, quelqu'un lui en a parlé : « J'ai vu votre fils en ville aujourd'hui, il demandait de l'argent à une femme. » Mon père a plutôt mal pris la chose, et cela m'a valu une sévère correction. C'est ainsi qu'a pris fin ma carrière de mendiant.

Ces premières excursions hors de Thal ont attisé mes rêves. J'ai acquis l'absolue conviction d'être quelqu'un de spécial voué à un grand destin. Même si j'ignorais lequel, je serais le meilleur dans un domaine et grâce à cela je deviendrais un homme célèbre. Les Etats-Unis étant la nation la plus puissante au monde, j'avais trouvé ma destination.

Quoi de plus banal pour un enfant de dix ans que de nourrir des rêves grandioses ? L'idée de l'Amérique m'est venue comme une révélation, et je l'ai prise très au sérieux. Alors que j'attendais à l'arrêt de bus, j'ai dit à une fille un peu plus âgée que moi : « Je vais aller en Amérique. » Elle s'est



contentée de me regarder et de me répondre : « Mais oui, bien sûr, Arnold. » Les gamins se sont habitués à m'entendre en parler, et me trouvaient bizarre, ce qui ne m'empêchait pas de partager mes projets avec tout le monde : parents, professeurs, voisins.

La *Hauptschule* n'était pas taillée pour former les grands leaders de demain. La vocation de cette école généraliste était de préparer les enfants au monde du travail. Garçons et filles occupaient deux ailes distinctes du bâtiment. On y recevait une formation de base en mathématiques, en sciences, en géographie, en histoire, en religion, en langues, en art, en musique et autres, mais l'enseignement était prodigué à un rythme moins soutenu que dans les écoles qui préparaient à l'université et aux instituts technologiques. Après la *Hauptschule*, on entamait généralement une formation professionnelle en devenant apprenti ou on entraînait tout de suite dans la vie active. Malgré tout, les enseignants se démenaient pour nous éveiller et enrichir nos vies autant que possible. Ils nous montraient des films, invitaient des chanteurs d'opéra, nous initiaient à la littérature et à l'art, et ainsi de suite.

J'étais si curieux de découvrir le monde que l'école ne me posait aucun problème. J'apprenais mes leçons, je faisais mes devoirs, et je restais dans la moyenne. La lecture et l'écriture me demandaient des efforts et constituaient plus une corvée pour moi que pour certains de mes camarades. En revanche, j'étais à l'aise en mathématiques. J'avais la mémoire des chiffres et j'étais bon en calcul mental.

La discipline de l'école ressemblait à celle pratiquée à la maison. Les professeurs nous frappaient au moins aussi énergiquement que nos parents. Si un enfant prenait le stylo d'un autre, l'aumônier de l'école le tapait si violemment avec le livre de catéchisme que ses oreilles bourdonnaient pendant des heures. Un jour, le prof de maths a donné un coup si fort sur la nuque d'un de mes amis que sa tête a rebondi sur le bureau, lui cassant les deux dents de devant. Les rendez-vous des parents avec les maîtres étaient à l'opposé de ce que l'on voit aujourd'hui, où tout est fait pour ne pas embarrasser l'enfant. Les trente élèves que nous étions étions sommés de rester à leur place, et le professeur nous annonçait : « Voici vos devoirs. Travaillez-y pendant que nous rencontrons vos parents. » Les parents entraient les uns après les autres : la mère fermière, le père ouvrier. Le scénario était presque toujours le même. Ils saluaient de façon très respectueuse le maître et s'asseyaient en face de lui tandis que celui-ci leur parlait de leur enfant. Le père s'exclamait : « Quoi, il fait des histoires ? » Il se retournait en fusillant son fils du regard, se dirigeait vers lui et lui administrait une bonne raclée, avant de retourner s'asseoir en face du professeur. Tout le monde l'avait vu venir et on riait bien sous cape.

Puis les pas de mon père résonnaient dans l'escalier. Je reconnaissais le bruit de ses bottes de gendarme. Il apparaissait dans l'embrasure de la porte en uniforme, et c'était au tour du maître de se lever en signe de respect. Ils prenaient place et discutaient. Ensuite, c'était mon tour : mon père me

regardait, puis il s'avavançait vers moi, m'empoignait par les cheveux avec sa main gauche et paf ! m'en collait une avec l'autre. Après quoi, il partait sans dire un mot.

On en voyait des vertes et des pas mûres. Le quotidien était une suite d'épreuves. Les dentistes n'utilisaient pas d'anesthésie, par exemple. Quand on grandit dans un environnement aussi rude, on apprend pour la vie à résister à la violence physique.

A partir de ses quatorze ans, lorsque quelque chose à la maison déplaisait à Meinhard, il fuguait. Il s'ouvrait à moi : « Je crois que je vais me tirer. Garde ça pour toi. » Il mettait quelques affaires dans son sac d'écolier pour ne pas éveiller de soupçons, et disparaissait.

Ma mère devenait folle. Mon père appelait ses collègues dans les différentes gendarmeries du coin. Quand on avait un père gendarme, c'était une forme de rébellion extrêmement efficace.

Au bout d'un jour ou deux, Meinhard refaisait surface, le plus souvent chez des parents. Ou bien il se terrait chez un ami à un quart d'heure de la maison. J'étais toujours très surpris par l'absence complète de conséquences pour lui. Peut-être mon père essayait-il de désamorcer la situation. Il avait eu affaire à assez de fugueurs au cours de sa carrière pour savoir que les punitions ne faisaient qu'aggraver le problème. Mais je parie que cela lui demandait beaucoup de maîtrise de soi.

Quant à moi, je désirais quitter la maison, mais de façon organisée. Comme j'étais encore un enfant, j'ai décidé que la meilleure manière d'y parvenir était de m'occuper de mes affaires et de gagner de l'argent. J'acceptais n'importe quel travail. Je n'avais pas peur de me salir les mains. Un été, pendant les vacances scolaires, un gars du village m'a trouvé un boulot dans une verrerie de Graz où il était employé. Mon boulot consistait à remplir de verre brisé un conteneur à roulettes à grands coups de pelle, puis à le convoier à l'autre bout de l'usine, où on le faisait fondre à l'intérieur d'une cuve. A la fin de la journée, on me payait en liquide.

L'été suivant, j'ai entendu dire qu'on recrutait à la scierie de Graz. J'ai attrapé mon sac d'écolier, préparé un en-cas avec du pain et du beurre pour tenir le coup jusqu'à mon retour à la maison, et j'ai pris le bus jusqu'à la scierie. Une fois sur place, j'y suis allé au culot : je suis entré et j'ai demandé à parler au patron.

On m'a conduit dans son bureau, où il m'attendait, assis sur sa chaise.

« Que veux-tu ? m'a-t-il demandé.

— Je cherche du travail.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

— A quoi tu pourrais bien me servir ? Tu ne sais rien faire ! »

Il m'a malgré tout emmené dans la cour, où il m'a présenté à des hommes et des femmes qui travaillaient sur une machine qui préparait du petit bois à partir de chutes.

« Voilà ton poste. »

J'ai travaillé là toute la durée des vacances. L'une de mes tâches consistait à charger des montagnes de sciure dans des camions. J'ai gagné 1 400 schillings, l'équivalent d'une quarantaine d'euros, ce qui était une jolie somme pour l'époque. J'étais particulièrement fier d'avoir perçu un salaire d'homme alors que je n'étais qu'un enfant.

J'avais une idée précise de la manière dont je dépenserais cet argent. Ma vie entière, j'avais porté les affaires usées de Meinhard. Je n'avais jamais possédé mes propres vêtements. Je commençais à m'intéresser au sport – je jouais dans l'équipe de foot de l'école –, et cette année-là, les premiers survêtements étaient à la mode : de longs pantalons noirs et des sweats à fermeture Eclair de la même couleur. Je les trouvais magnifiques, et avais même essayé de montrer à mes parents des images d'athlètes qui en portaient. Ils m'avaient répondu que ce serait du gaspillage. Voilà pourquoi mon premier achat a été un survêtement. Avec ce qui restait, je me suis payé un vélo. Je n'avais pas assez pour m'en acheter un neuf, mais à Thal un homme en fabriquait à partir de pièces détachées, ce qui était à la portée de ma bourse. A la maison, personne ne possédait de vélo. Mon père avait troqué le sien contre de la nourriture après la guerre et ne l'avait jamais remplacé. Mon vélo n'était peut-être pas parfait, mais ses roues étaient synonymes de liberté.

## 2

### Se bâtir un corps

Ce qui m'a le plus marqué lors de ma dernière année de *Hauptschule*, ce sont les exercices d'alerte nucléaire. En cas de guerre atomique, on entendrait des sirènes. Il faudrait alors fermer les livres, se cacher sous les bureaux, la tête entre les genoux, et garder les yeux fermés. Même un gamin comprenait à quel point tout ce cirque était pathétique.

En juin 1961, on était tous collés aux écrans de télévision pour suivre le sommet de Vienne entre le nouveau président des Etats-Unis, John Fitzgerald Kennedy, et le chef soviétique Nikita Khrouchtchev. Très peu de familles possédaient un téléviseur, mais tout le monde savait qu'il y en avait deux dans la vitrine d'un magasin d'électroménager de la Ledenplatz, à Graz. On courait se poster sur le trottoir pour suivre la rencontre. Kennedy n'était au pouvoir que depuis six mois et la plupart des experts estimaient qu'il avait tort de vouloir se mesurer à Khrouchtchev, un homme aussi intelligent que brutal et rusé. Nous, les gamins, on n'avait aucun avis sur la question, et comme la télévision était à l'intérieur, on n'entendait rien de toute façon. Mais on regardait ! On participait à l'action !

Pour nous, la situation était effrayante. Chaque fois que les Etats-Unis et l'Union soviétique étaient en désaccord, on se disait qu'on allait y passer. On craignait que Khrouchtchev ne fasse quelque chose de terrible à l'Autriche, car le pays se trouvait en plein milieu. C'est d'ailleurs pour cette raison que Vienne avait été choisie pour le sommet. Un jour, après avoir exprimé des exigences hostiles, Khrouchtchev avait lancé : « C'est aux Etats-Unis de choisir entre la guerre et la paix. » Kennedy avait répondu d'un ton sinistre : « Alors, monsieur le secrétaire général, ce sera la guerre. L'hiver sera froid et long. » Lorsque Khrouchtchev a construit le mur de Berlin cet automne-là, les adultes se disaient : Ça y est. La gendarmerie était alors ce qui se rapprochait le plus d'une armée en Autriche, et mon père a dû rejoindre la frontière avec son uniforme militaire et tout son barda. Il s'est absenté une semaine, jusqu'au moment où la crise est passée.

Pendant ce temps, les tensions et les exercices d'alerte se multipliaient. Ma classe, composée d'une trentaine d'adolescents, regorgeait de testostérone, et pourtant personne ne voulait la guerre. C'étaient plutôt les filles qui nous préoccupaient. Elles étaient un mystère, surtout pour les garçons qui, comme moi, n'avaient pas de sœurs. Comme elles se trouvaient

dans une autre aile du bâtiment, la seule occasion de les voir à l'école était dans la cour, avant d'entrer en classe. On connaissait ces filles depuis toujours, mais tout à coup, elles semblaient venir d'une autre planète. Comment fallait-il leur parler ? On commençait juste à ressentir de l'attirance sexuelle, mais celle-ci s'exprimait bizarrement – comme le jour où on leur a tendu une embuscade en les bombardant de boules de neige avant les cours.

La journée débutait par le cours de maths. Au lieu d'ouvrir son manuel, le professeur nous a dit : « Je vous ai vus dehors, les gars. Il faut qu'on parle. »

On était cuits. Ce professeur n'était autre que celui qui avait cassé les dents de mon ami. Mais là, il était d'humeur non violente. « Vous voulez que ces filles vous apprécient, n'est-ce pas ? » Quelques-uns ont acquiescé. « C'est bien naturel, parce que le sexe opposé nous plaît. Et puis finalement, on veut les embrasser, les serrer fort, leur faire l'amour. N'est-ce pas ce que tout le monde veut ici ? »

On était plus nombreux à opiner de la tête. « Alors expliquez-moi quel sens ça a de lancer une boule de neige dans la figure d'une fille ? C'est comme ça que vous exprimez votre amour ? C'est comme ça que vous leur dites "Tu me plais beaucoup" ? Où est-ce que vous êtes allés chercher ça ? »

Maintenant, on était tout ouïe. « Parce que moi, à l'époque, les filles, je leur faisais des compliments, je les embrassais, je les serrais contre moi, a-t-il continué. Grâce à moi, elles se sentaient bien. Voilà comment je me comportais avec elles. »

Nos pères, pour la plupart, ne nous avaient jamais parlé comme cela. On a compris que lorsqu'on voulait une fille, il fallait s'efforcer d'avoir une conversation, pas de baver comme des singes en rut. Il fallait les mettre à l'aise. J'avais moi aussi lancé des boules de neige. J'ai noté ces conseils et les ai soigneusement rangés dans un coin de ma tête.

La dernière semaine de cours, j'ai eu une révélation sur mon avenir. Figurez-vous que cela m'est arrivé en pleine dissertation. Le professeur d'histoire avait l'habitude de distribuer des pages du journal à quatre ou cinq élèves de son choix. Il leur demandait d'écrire une rédaction sur l'article ou la photo qui leur était échu. Cette fois-là, c'est tombé sur moi, et il m'a remis la page des sports. On y voyait la photo de Kurt Marnul, Monsieur Autriche, qui venait d'établir un record en développé couché en soulevant 190 kilos.

Sa performance m'a inspiré. Mais ce qui m'a vraiment frappé, c'est qu'il portait des lunettes. Légèrement teintées, très originales. Pour moi, les lunettes, c'était un truc d'intellectuel – les professeurs et les prêtres en portaient. Et pourtant, Kurt Marnul était allongé en débardeur sur un banc de musculation, avec sa taille minuscule, son énorme torse, et ce poids immense au-dessus de sa poitrine. Et il avait des lunettes sur le nez ! Je ne pouvais détacher mon regard de la photo. Comment un homme aux allures de professeur pouvait-il soulever 190 kilos en développé couché ? C'était le sujet de mon papier. Je l'ai lu à voix haute, et j'ai constaté avec satisfaction que

mes camarades riaient. Mais j'ai été frappé par le fait qu'un homme pouvait être à la fois intelligent et fort.

L'intérêt nouveau que j'éprouvais pour les filles s'est accompagné d'une conscience accrue de mon corps. J'ai commencé à m'intéresser au sport. J'observais les athlètes, j'étudiais comment ils se musclaient, utilisaient leur corps. Un an auparavant, cela ne voulait rien dire pour moi. Maintenant, cela représentait tout.

Dès que les vacances sont arrivées, mes amis et moi avons foncé au Thalersee, notre repaire estival. Là-bas, nous passions notre temps à nager, à nous affronter dans des combats de boue et à jouer au foot. Je me suis rapidement lié d'amitié avec des boxeurs, des lutteurs et d'autres sportifs. L'été précédent, j'avais fait la connaissance d'un des sauveteurs, Willi Richter, âgé d'une vingtaine d'années. Je suis devenu son acolyte et je l'aidais dans son travail. Willi était un athlète accompli. Lorsqu'il n'était pas de service, je ne le lâchais pas d'une semelle pendant qu'il faisait de la musculation. Le parc était sa salle de gym : tractions sur les arbres, pompes et squats dans la boue, course sur les pistes et sauts à pieds joints. De temps à autre, il prenait la pose avec ses biceps. C'était très chouette à voir.

Willi était ami avec deux frères dotés d'une musculature très développée. Le plus âgé étudiait à l'université. Ils soulevaient des haltères et pratiquaient le culturisme. Le jour où je les ai rencontrés, ils s'entraînaient au lancer de poids. Ils m'ont demandé si je voulais essayer, et m'ont expliqué comment on faisait pour pivoter et lancer. Puis nous sommes revenus vers l'arbre sur lequel Willi faisait ses tractions. Celui-ci m'a lancé : « Tu ne veux pas essayer ? » Je peinais à m'agripper, car la branche était épaisse et il fallait avoir beaucoup de force dans les doigts. J'ai réussi à enchaîner une ou deux répétitions, avant d'abandonner. « Tu sais, si tu t'entraînes, tu seras capable d'en faire dix, ce sera une vraie performance. Je parie que ton grand dorsal prendra un centimètre de chaque côté. » Le grand dorsal est le muscle du dos situé juste sous les omoplates. J'étais impressionné qu'un seul exercice permette d'obtenir un tel résultat. Après cela, on a suivi Willi sur la colline. J'ai commencé à m'entraîner avec lui tous les jours.

L'été précédent, Willi m'avait emmené voir le championnat du monde d'haltérophilie à Vienne. On s'y était rendus en voiture avec d'autres gars, il fallait compter quatre heures de trajet. On a mis plus de temps que prévu, et on a tout raté à l'exception de la dernière épreuve, celle des super lourds. Le vainqueur était un Russe colossal qui s'appelait Yuri Vlasov. Lorsqu'il a soulevé 190,5 kilos au-dessus de sa tête, les milliers de spectateurs dans la salle ont crié et hurlé. Le championnat était suivi d'une compétition de culturisme, Monsieur Monde. J'y ai vu pour la première fois des hommes au corps huilé, qui gonflaient leurs muscles et posaient, exhibant leur plastique. A la fin des épreuves, on est allés en coulisses pour rencontrer Vlasov en personne. J'ignore comment on a pu entrer – peut-être l'un d'entre nous connaissait-il quelqu'un grâce au club d'haltérophilie de Graz.

C'était l'aventure, et je me suis bien amusé, mais à treize ans, je ne pensais pas être particulièrement concerné. Un an plus tard, pourtant, l'idée a commencé à faire son chemin. J'ai compris que je voulais être fort et musclé. Je venais de voir *Hercule à la conquête de l'Atlantide*, un film que j'avais adoré. Le corps de la star m'avait beaucoup impressionné. « Tu connais cet acteur ? C'est Reg Park, Monsieur Univers », m'a appris Willi. Je lui ai parlé de ma rédaction à l'école. J'ai appris que Willi était présent le jour où Kurt Marnul avait battu le record en développé couché. « C'est un ami », a-t-il ajouté.

Quelques jours plus tard, Willi m'a annoncé : « Ce soir, Kurt Marnul vient au lac. Tu sais, le type de la photo ? »

J'ai trouvé ça génial. Alors j'ai traîné dans les parages avec l'un de mes camarades de classe. On était en train de nager et de se battre dans la boue, comme à notre habitude, lorsque Marnul est enfin arrivé, accompagné d'une jolie fille.

Il portait un tee-shirt moulant, un pantalon noir et ses fameuses lunettes teintées. Après s'être changé dans la cabine des maîtres-nageurs, il en est ressorti vêtu d'un minuscule slip de bain. On a halluciné. Quel physique incroyable ! Marnul était connu pour ses deltoïdes et ses trapèzes gigantesques, et en effet, ses épaules étaient énormes. Et puis sa taille était fine, ses abdominaux gainés : la totale.

La fille aussi avait enfilé un maillot de bain – un bikini –, et elle était époustouflante. On leur a dit bonjour et on est restés dans un coin, à les regarder nager.

Voilà qui m'inspirait vraiment. En fait, Marnul venait tout le temps au lac, souvent avec des filles sublimes. Il était gentil avec moi et mon ami Karl Gerstl parce qu'il savait qu'il était notre idole. Karl était un gamin blond à peu près de ma taille, mais de quelques années mon aîné. Je l'avais abordé un jour, après avoir remarqué qu'il avait pris du muscle.

« Tu fais de la muscu ? »

— Ouais, j'ai commencé par des tractions et une centaine d'abdos par jour, mais je ne sais pas quoi faire d'autre », m'a-t-il répondu.

Je lui ai donc proposé de s'entraîner tous les jours avec Willi et moi. Marnul nous suggérait des exercices.

Rapidement, d'autres se sont joints à nous : des amis de Willi et des types de la salle de sport où Marnul était inscrit. Ils étaient tous plus âgés que moi. Le plus vieux, un costaud d'une quarantaine d'années, s'appelait Mui. Dans sa jeunesse, il avait été catcheur professionnel. Maintenant, il se contentait de travailler avec des poids. A l'instar de Marnul, Mui était célibataire. Il vivait grâce à des aides de l'Etat et était un éternel étudiant. C'était un type cool, très intéressé par la politique et intelligent, qui parlait couramment l'anglais. Il jouait un rôle central dans notre groupe car il traduisait pour nous les magazines de musculation anglais et américains, ainsi que *Playboy*.

On était toujours entourés de filles – certaines voulaient s’entraîner avec nous, d’autres venaient là pour s’amuser. L’Europe a toujours été bien moins puritaine que les Etats-Unis. On y aborde le corps de façon beaucoup plus ouverte – on se cache moins, et on fait moins d’histoires. Dans certains coins tranquilles du lac, on croisait souvent des gens nus qui prenaient le soleil. Mes amis partaient en vacances dans des camps nudistes en Yougoslavie et en France. Ils s’y sentaient libres. Avec ses coteaux, ses buissons et ses chemins, le Thalersee constituait un terrain de jeu idéal pour les amoureux. Lorsque j’avais dix ou onze ans, à l’époque où je vendais des glaces aux abords du lac, je ne comprenais pas trop pourquoi les gens s’allongeaient sur de grandes couvertures dans les buissons. A présent, je savais. Cet été-là, on fantasmaient sur la vie de gladiateur. On avait remonté le temps, on buvait du vin, on mangeait de la viande et on couchait avec des femmes. On faisait de la musculation parmi les arbres. Chaque semaine, on allumait un grand feu près du lac et on faisait cuire des brochettes avec des tomates, des oignons et de la viande. On s’allongeait sous le ciel étoilé et on tournait les brochettes jusqu’à ce qu’elles soient juste à point.

Fredi Gerstl, le père de Karl, achetait la viande pour nos festins. Véritable cerveau de la bande, il était solidement bâti, portait de grosses lunettes, et ressemblait plus à un ami qu’à un père. Il faisait de la politique et tenait avec sa femme les deux plus grands kiosques à journaux et à tabac de Graz. Il présidait l’association des buralistes, mais il s’intéressait avant tout aux jeunes, qu’il essayait d’aider. Le dimanche, Fredi et son épouse mettaient leur boxer en laisse et se promenaient autour du lac. Karl et moi marchions derrière eux. Impossible de prévoir ce que Fredi allait sortir. Il parlait de politique, de la guerre froide, et, une minute plus tard, il nous taquinait en nous disant qu’on n’y connaissait encore rien aux filles. Fredi avait appris l’art lyrique et parfois, debout, au bord de l’eau, il entonnait une aria. Le chien l’accompagnait de ses hurlements, tandis que Karl et moi, gênés, nous efforcions de marcher loin derrière.

C’est Fredi qui nous a inspiré cette idée de gladiateurs. « Les garçons, qu’est-ce que vous savez de la musculation ? nous a-t-il demandé un jour. Vous devriez imiter les gladiateurs ! Eux savaient de quoi ils parlaient ! » Il poussait Karl à s’inscrire en médecine, mais il était ravi que son fils se soit mis à la « muscu ». Pour lui, l’équilibre entre le corps et l’esprit était une sorte de religion. « Il faut se bâtir la meilleure machine physique possible, mais aussi le meilleur esprit qui soit, disait-il. Lisez Platon ! Les Grecs ont inventé les jeux Olympiques, et la philosophie ! Il faut cultiver les deux. » Il nous racontait des histoires de dieux grecs, et nous parlait de la beauté du corps et de la beauté idéale. « Je sais que la moitié de ce que je dis entre par une oreille et ressort par l’autre, mais je vais vous pousser, les garçons, et un jour vous comprendrez, et vous vous rendrez compte à quel point c’est important. »

A cette époque, on s’intéressait davantage à ce qu’on pouvait apprendre de Kurt Marnul. C’était un type charmant et à la page. En tant que Monsieur



Autriche, il incarnait pour nous la perfection. Il avait le corps, les filles, un record de développé couché et une Alfa Romeo décapotable. En le côtoyant, j'ai fini par connaître son emploi du temps. Il était chef de chantier et dirigeait une équipe d'ouvriers. Il commençait très tôt le matin et terminait à 15 heures. Il faisait ensuite une séance d'entraînement intensif, trois heures en salle de musculation. Il nous autorisait à le suivre partout pour nous faire comprendre la leçon suivante : si tu travailles, tu gagneras de l'argent, et tu pourras te payer une voiture. Si tu t'entraînes, tu remporteras des championnats. Il n'existe aucun raccourci : tout cela se mérite.

Marnul adorait les jolies filles. Il avait un don particulier pour les débusquer partout : au restaurant, au lac, sur les terrains de sport. Parfois, il les invitait sur son chantier. Lorsqu'elles arrivaient sur place, elles le trouvaient en débardeur, en train de diriger son équipe ou de manœuvrer du matériel, et il laissait tout tomber pour leur faire la conversation. Le Thalersee faisait partie intégrante de son numéro. Un type normal aurait simplement invité la fille à boire un verre avec lui après le travail. Pas Kurt. Il la faisait monter dans son Alfa Romeo et l'emmenait se baigner au lac. Ensuite, ils dînaient au restaurant. Le vin rouge coulait à flots. Kurt avait toujours dans sa voiture une couverture et une bouteille de vin. Il ramenait la fille au lac, choisissait un coin romantique, étendait la couverture sur le sol et débouchait sa bouteille tout en continuant à la baratiner. Ce type savait s'y prendre. Quand je l'ai vu à l'œuvre, cela a accéléré le processus déclenché par mon professeur de mathématiques. J'apprenais ses répliques par cœur et prenais note de ses autres trucs, comme cette histoire de couverture et de vin. On essayait tous de faire comme lui, et les filles y étaient sensibles !

Kurt et les autres ont compris que j'avais du potentiel parce qu'en quelques séances d'entraînement, j'avais déjà acquis beaucoup de force. A la fin de l'été, ils m'ont invité à Graz pour faire de la musculation à la salle de sport de l'Union athlétique, qui se trouvait sous les gradins du stade municipal de football. Il s'agissait d'une grande salle en béton, avec des plafonniers et un équipement des plus basiques : petits et grands haltères, barres de traction et bancs de musculation. Partout, on voyait des costauds qui soufflaient et soulevaient de la fonte. Mes camarades du lac m'ont enseigné quelques mouvements de base avec les haltères, et en trois heures à peine je me suis joyeusement intégré au groupe, faisant des dizaines et des dizaines de développés, de squats et de curls.

Pour un débutant, une séance normale aurait consisté en trois séries de dix répétitions de chaque exercice, afin que les muscles s'habituent à l'effort. Mais personne ne m'avait rien dit. Les habitués du club aimaient piéger les petits nouveaux. Ils m'ont tellement poussé que j'ai fait dix séries de chaque exercice. Lorsque j'ai terminé, j'ai pris une douche, tout joyeux – on n'avait pas l'eau courante à la maison, alors j'avais toujours hâte de me laver à la salle de sports, même à l'eau froide. Puis j'ai enfilé mes vêtements et je suis sorti.

J'avais les jambes en coton, mais je ne me suis pas inquiété. Quand j'ai enfourché mon vélo, je suis tombé. Bizarre. J'ai alors remarqué que mes bras et mes jambes ne réagissaient pas normalement. Je suis remonté sur mon vélo. Là, impossible de contrôler le guidon, et mes cuisses tremblaient comme de la gélatine. Je suis parti sur le côté et j'ai fini dans le fossé. C'était pitoyable. Je suis rentré chez moi à pied, en portant le vélo, sur une distance de six kilomètres. J'étais malgré tout très impatient de retourner au club et de recommencer à soulever des poids.

Cet été a produit un effet miraculeux sur moi. J'ai eu l'impression de commencer à vivre. J'ai été propulsé hors de la routine ennuyeuse de Thal – se lever, aller chercher du lait, revenir, enchaîner pompes et abdos pendant que votre mère prépare le petit déjeuner et que votre père s'habille pour aller travailler –, cette routine sans réel horizon. Soudain, il y avait de la joie, des efforts, de la douleur, du bonheur, des plaisirs, des femmes, des drames. Tout semblait me dire : maintenant, la vie commence ! C'était vraiment formidable. Bien sûr, j'étais toujours sous l'emprise du modèle incarné par mon père, avec sa discipline, sa réussite professionnelle, le sport et la musique, mais il s'agissait de mon père. Soudain, j'avais une toute nouvelle vie, et elle n'appartenait qu'à moi.

A l'automne 1962, alors que j'avais quinze ans, un autre chapitre de ma vie s'est ouvert. J'ai intégré le lycée technique de Graz, où j'ai commencé mon apprentissage. J'habitais toujours chez mes parents, mais la salle de sport avait remplacé ma famille à bien des égards. Les anciens aidaient les plus jeunes. Si vous exécutiez mal un mouvement, ils vous le disaient et corrigeaient votre posture. Karl Gerstl est devenu l'un de mes camarades d'entraînement. Ensemble, on a appris à quel point il est agréable de s'inspirer mutuellement, en se défiant, en rivalisant de façon positive : « Tu vas voir, je vais faire dix réps avec ce poids », lançait Karl. Finalement il en enchaînait onze, juste pour me casser, et déclarait : « C'était vraiment super ! » Je me contentais de le regarder et de lui dire : « Je vais en faire douze. »

Nos idées d'exercices provenaient souvent de magazines. Il existait des publications en allemand expliquant comment développer sa musculature et soulever des poids. Mais les revues américaines que nous traduisait notre ami Mui étaient de loin les meilleures. Ces magazines étaient notre bible pour l'entraînement et pour la diététique. Ils expliquaient comment se concocter des boissons protéinées permettant d'accroître la masse musculaire, comment travailler à deux. Dans leurs pages, le culturisme devenait un rêve doré. Dans chaque numéro, il y avait des photos de champions et des informations précises sur leur entraînement. On voyait ces types sourire, bander leurs muscles et exhiber leur corps sur Muscle Beach à Venice, en Californie. Et, bien sûr, ils étaient entourés de filles incroyables en maillots de bain aguichants. On connaissait tous le nom de l'éditeur, Joe Weider, qui était en quelque sorte le Hugh Hefner<sup>1</sup> du muscle. Propriétaire du magazine, sa photo

et son éditorial figuraient dans chaque numéro, et sa femme, Betty, un mannequin sublime, apparaissait sur presque tous les clichés de plage.

Rapidement, le club m'a totalement absorbé. J'étais obsédé par mes entraînements. Un dimanche où le stade était fermé, j'y suis entré par effraction et j'ai fait de la musculation dans le froid glacial. Il m'a fallu envelopper mes mains dans des serviettes afin qu'elles ne collent pas aux barres métalliques. Semaine après semaine, je constatais mes progrès grâce aux charges que je parvenais à soulever, au nombre de répétitions tolérées par mes muscles, à la forme de mon corps, sa masse globale et son poids. Je suis devenu un membre actif de l'Union athlétique. J'étais fier de moi : le petit Arnold Schwarzenegger faisait partie du même club que Monsieur Autriche, le grand Kurt Marnul !

J'avais essayé toutes sortes de sports, mais la façon dont mon corps répondait à la musculation m'a immédiatement permis de comprendre que c'était dans cette activité que je pourrais me surpasser. J'aurais été incapable d'expliquer clairement ce qui me poussait. Je semblais avoir un don naturel pour l'entraînement, et ce serait sans doute mon sésame pour quitter Thal. Kurt Marnul est devenu Monsieur Autriche, me suis-je dit. Il m'a dit que c'était aussi à ma portée, si je m'entraînais dur. C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. Cette pensée a transformé les heures passées à soulever des tonnes d'acier et de fer en véritable plaisir. Chaque série douloureuse, chaque répétition supplémentaire représentait un pas de plus vers mon but, qui était de gagner le concours de Monsieur Autriche et de me présenter au concours de Monsieur Europe. En novembre 1962, j'ai acheté le dernier numéro de *Muscle Builder* dans le grand magasin de Graz. Sur la couverture, il y avait Monsieur Univers, Reg Park, vêtu d'un pagne, déguisé en Hercule. J'ai sursauté en comprenant que c'était le gars qui jouait dans le film que j'avais tant aimé. Sur les photos à l'intérieur, on voyait Reg poser, faire de la musculation, triompher au concours de Monsieur Univers pour la deuxième année consécutive, serrer la main à Joe Weider, et discuter sur Muscle Beach avec le légendaire Steve Reeves, un ex-Monsieur Univers qui avait lui aussi incarné Hercule au cinéma.

J'ai eu du mal à me retenir de me ruer sur Mui afin qu'il me raconte ce que disait l'article. Celui-ci relatait tout le parcours de Reg, depuis son enfance misérable à Leeds en Angleterre jusqu'à son triomphe au concours de Monsieur Univers. Il y était aussi question de l'Amérique, où Reg avait été invité en tant que champion de culturisme. De Rome, où il avait interprété le rôle d'Hercule. De son mariage avec une beauté venue d'Afrique du Sud, pays où il résidait désormais, quand il ne s'entraînait pas sur Muscle Beach.

Cette histoire m'a donné des idées : je pouvais avoir un parcours similaire à celui de Reg Park. Tout à coup, mes rêves ont pris corps, se sont chargés de sens. J'avais trouvé le moyen de rejoindre les Etats-Unis : le culturisme ! Et d'entrer dans le monde du cinéma. Je deviendrais célèbre grâce aux films. Ils me feraient gagner de l'argent – j'étais convaincu que Reg

Park était millionnaire –, et rencontrer les plus belles filles – ce qui n'était pas négligeable.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai modelé cette vision pour lui donner une forme très précise. J'allais concourir pour le titre de Monsieur Univers. J'allais battre des records en soulevant de la fonte. J'irais à Hollywood. Je deviendrais l'égal de Reg Park. Ce scénario est devenu si clair dans mon esprit qu'il fallait qu'il se réalise. Il n'y avait pas d'autre choix, c'était cela ou rien. Ma mère a tout de suite remarqué que quelque chose avait changé. Je rentrais à la maison avec un grand sourire. Je lui avais parlé de mon entraînement, et elle voyait que la musculation me comblait.

Mais au fil des mois, mon obsession a commencé à inquiéter ma mère. Au printemps, j'avais accroché des photos d'hommes musclés partout sur le mur au-dessus de mon lit. Il y avait des boxeurs, des lutteurs professionnels, des haltérophiles et des athlètes de force. Et surtout, il y avait des culturistes en train de poser, notamment Reg Park et Steve Reeves. J'étais fier de mon mur. C'était avant l'ère de la photocopieuse. J'avais donc rassemblé les images qui m'intéressaient dans les magazines et je les avais apportées chez un photographe afin qu'il m'en fasse de belles copies. J'avais acheté des panneaux en feutre que j'avais fait découper, puis j'avais collé les clichés dessus et les avais accrochés au mur. Ma création avait vraiment de l'allure. Mais cela tracassait beaucoup ma mère.

Finalement, un jour, elle a décidé d'en parler à un spécialiste. Elle a hélé le médecin alors que celui-ci était dans sa voiture, en pleine tournée. « Il faut que je vous montre quelque chose », a-t-elle dit en le guidant jusqu'à ma chambre à l'étage.

Je faisais mes devoirs dans le salon, mais j'ai quand même entendu presque toute la conversation. « Docteur, a dit ma mère, tous les autres garçons, les copains d'Arnold, quand je vais chez eux, je vois des filles sur les murs. Des affiches, des magazines, des photos en couleur de filles. Regardez-moi ça. Des hommes nus.

— Madame Schwarzenegger, a répondu le médecin, il n'y a rien de mal à cela. Les garçons ont toujours besoin d'inspiration. Ils se tournent vers leur père, mais souvent cela n'est pas suffisant – justement parce qu'il s'agit de leur père. Alors ils se tournent vers d'autres hommes. C'est en réalité une bonne chose. Vous n'avez pas à vous inquiéter. » Lorsqu'il est parti, ma mère a essuyé ses larmes et s'est comportée comme si de rien n'était. Après cet épisode, elle disait à ses amies : « Mon fils a des photos d'hommes forts et d'athlètes, et cela le stimule tellement de les regarder qu'il s'entraîne tous les jours maintenant. Arnold, dis-leur quel poids tu soulèves. » Bien entendu, j'avais commencé à avoir du succès auprès des filles, mais je ne pouvais partager cette information avec ma mère.

Ce printemps-là, elle a découvert à quel point les choses avaient changé. Je venais de rencontrer une fille de deux ans mon aînée qui adorait le grand air. « Moi aussi, j'aime camper ! lui ai-je dit. Il y a un endroit très sympa dans

la ferme de mon voisin, juste au-dessous de chez nous. Pourquoi tu ne prends pas ta tente ? » L'après-midi suivant, elle est venue, et on s'est bien amusés à monter cette jolie petite tente. Quelques gamins du voisinage nous ont aidés à planter les piquets. Elle était parfaite pour deux personnes, et disposait d'un rabat à fermeture Eclair. La fille avait retiré son haut lorsque soudain j'ai entendu le bruit de la fermeture. Je me suis retourné juste à temps pour voir ma mère passer la tête sous la tente. Elle m'a fait toute une scène, a traité la fille de traînée et de prostituée, et s'en est retournée furieuse chez nous. La pauvre fille était terrorisée. Je l'ai aidée à plier bagage, et elle est partie en courant.

A la maison, ma mère et moi nous sommes disputés. « Mais qu'est-ce qui te prend ? ai-je hurlé. Un coup tu dis au médecin que j'ai de drôles de photos, et maintenant tu t'inquiètes parce que j'ai une copine. Je ne comprends pas. Je suis un homme, c'est comme ça !

— Non, non, non ! Pas de ça chez moi ! »

Elle avait du mal à s'habituer à son nouveau fils. J'étais vraiment furieux. Je voulais juste vivre ma vie ! Ce samedi-là, je suis allé en ville et je me suis réconcilié avec la fille. Ses parents n'étaient pas là.

L'apprentissage constituait une part importante de l'enseignement au lycée technique. Le matin, on allait en classe, et l'après-midi, on partait travailler aux quatre coins de Graz. C'était bien mieux que de rester assis en cours toute la journée. Mes parents savaient que j'étais bon en maths et que j'aimais jongler avec les chiffres. Ils s'étaient arrangés pour que je suive la filière commerciale plutôt qu'une section plus manuelle, comme la plomberie ou la menuiserie.

Mon apprentissage se déroulait chez Mayer-Stechbarth, un magasin de bricolage situé dans un petit bâtiment de la Neubaustrasse qui employait quatre personnes. Le propriétaire, Herr Dr Matscher, un avocat à la retraite, venait toujours au travail en costume. Il dirigeait l'affaire avec sa femme, Christine. Au début, on m'assignait essentiellement des tâches physiques : empiler du bois, nettoyer le trottoir à l'aide d'une pelle. J'aimais m'occuper des livraisons. En effet, monter de lourds panneaux d'aggloméré le long de l'escalier réservé aux clients était un moyen d'exercer ma force. Rapidement, on m'a demandé de participer à l'inventaire, et je me suis alors intéressé à la gestion du magasin. On m'a appris à passer les commandes, et je me suis servi de ce que j'avais appris en classe pour aider à tenir les comptes.

L'une des choses les plus importantes que j'ai apprises, c'était l'art de vendre. L'une des règles cardinales était de ne jamais laisser un client quitter les lieux sans avoir acheté quelque chose. Sinon, vous n'étiez qu'un piètre vendeur. Même si ce n'était qu'un malheureux verrou, il fallait vendre. Cela signifiait qu'on devait attaquer tous les angles possibles. Si je n'arrivais pas à fourguer les dalles de lino, il y avait le nettoyeur pour le sol.

Je me suis lié d'amitié avec l'autre apprenti, Franz Janz, qui partageait ma fascination pour l'Amérique, un sujet de conversation inépuisable entre nous. On a même essayé de traduire mon nom, Schwarzenegger, en anglais – on a trouvé « le coin sombre », bien que « laboureur noir » soit plus juste. J'ai emmené Franz avec moi à la salle de sport et j'ai essayé de susciter son intérêt, mais ça n'a pas pris. Il préférait jouer de la guitare ; en fait, il faisait partie du premier groupe de rock de Graz, les Mods.

Franz a compris à quel point j'étais obsédé par l'entraînement. Un jour, il a vu quelqu'un se débarrasser de grands haltères. Il les a emportés chez lui, et a convaincu son père de les décaper et de les repeindre. Ils me les ont ensuite apportés à la maison. J'ai transformé un espace non chauffé à côté des escaliers en salle de sport à domicile. A compter de ce jour, j'ai pu m'entraîner et pratiquer la musculation même si je n'allais pas au stade.

Chez Mayer-Stechbarth, j'étais connu comme l'apprenti qui voulait aller en Amérique. Le couple Matscher se montrait patient à l'égard de Franz et moi. Ils nous enseignaient la courtoisie envers les clients mais aussi entre nous, et nous aidaient à nous fixer des objectifs. Frau Matscher était déterminée à corriger ce qu'elle considérait comme des failles dans notre éducation. Par exemple, elle pensait qu'on n'avait pas suffisamment connu de discussions élevées et voulait faire de nous des hommes du monde. Elle nous demandait de rester assis pendant des heures et nous parlait d'art, de religion et de l'actualité. Pour récompenser nos efforts, elle nous offrait ensuite des tartines de confiture.

A peu près à l'époque où Frau Matscher me nourrissait de culture, j'ai connu mon premier succès sportif. Un bar à bière peut sembler un drôle d'endroit pour commencer une carrière sportive, mais c'est là que la mienne a débuté. C'était en mai 1963, à Graz. J'avais quinze ans et demi, et j'ai fait ma première apparition sous les couleurs de l'équipe de l'Union athlétique : baskets noires, chaussettes marron et justaucorps sombre à fines bretelles orné de l'insigne du club. On affrontait les sportifs d'un club rival, et cette rencontre servait de divertissement à une foule de trois cents à quatre cents personnes, toutes assises à de longues tables, occupées à fumer et à trinquer.

C'était ma première participation à une manifestation publique, et lorsque je suis monté sur scène, j'étais à la fois excité et nerveux. Je me suis enduit les paumes de magnésie pour assurer ma prise, et j'ai tout de suite soulevé 68 kilos, mon maximum habituel. L'assemblée a poussé un grand hurra. Les applaudissements ont eu sur moi un effet insoupçonné. J'étais impatient de recommencer. A mon immense étonnement, j'ai soulevé ensuite 84 kilos. Certains réalisent de meilleures performances face au public, d'autres de plus mauvaises. Un type de l'équipe adverse, qui soulevait mieux la fonte que moi, s'est laissé distraire par le public et a raté sa dernière tentative. Il m'a confié par la suite qu'il n'arrivait pas à se concentrer aussi

bien qu'en salle. Pour moi, c'était l'inverse. Le public m'apportait de la force, de la motivation, et mon ego s'exprimait plus librement. J'ai compris que le regard d'autrui me galvanisait.

1 - Le fondateur et directeur de *Playboy*.

## Confessions d'un pilote de char

Près de Graz, il y avait une base militaire qui était le quartier général de la division blindée de l'armée autrichienne. Je le savais parce que tous les jeunes hommes du pays devaient servir, et je cherchais un moyen de faire coïncider l'armée avec mes objectifs personnels. Avec mon gabarit, il aurait été logique que j'intègre l'infanterie et qu'on me charge de porter des mitrailleuses et des munitions jusqu'au sommet d'une montagne. Mais l'infanterie était implantée à Salzbourg, et un tel éloignement ne cadrerait pas avec mes plans. Je voulais rester à Graz afin de poursuivre mon entraînement. Ma vocation était de devenir champion de culturisme, pas de combattre. Ce n'était d'ailleurs pas non plus la vocation de l'armée autrichienne. Le pays était doté d'une armée parce qu'il en avait le droit. Il s'agissait d'une marque de souveraineté. Mais cette armée était restreinte, et personne n'avait l'intention de livrer bataille à qui que ce soit.

J'étais impatient de commencer et de me retrouver pour la première fois loin de ma famille. Je venais de terminer mes études, et plus vite j'aurais accompli mon service, plus vite je pourrais obtenir un passeport.

Etre pilote de char me paraissait le bon choix. Plusieurs de mes amis conscrits étaient basés à Graz, et je les avais bombardés de questions. De nombreux postes existaient pour les nouvelles recrues, qui pouvaient être affectées dans un bureau ou en cuisine, et dans ce cas-là ne jamais toucher à un char. Mes camarades faisaient partie de la cavalerie blindée, des soldats entraînés à assurer la protection des tanks. Ils les chevauchaient pendant les combats, sautaient à terre afin de rechercher des mines, etc.

Moi, j'étais fasciné par les chars. J'aimais les gros engins, et le Patton M47, un blindé de construction américaine portant le nom du célèbre général, entraînait sans conteste dans cette catégorie. Avec ses trois mètres cinquante de large, ses cinquante tonnes, et son moteur de 800 chevaux, il était si puissant qu'il pouvait traverser un mur de briques presque sans effort. J'étais sidéré que l'on puisse confier à un gamin de dix-huit ans quelque chose de si grand et de si cher. L'autre intérêt du char à mes yeux, c'était qu'avant de le piloter, il fallait apprendre à conduire une voiture, un camion et un semi-remorque. L'armée prenait en charge cette formation, qui dans le monde civil coûtait plusieurs milliers de schillings. Il n'y avait que neuf cents chars dans toute l'armée autrichienne, et je voulais sortir du lot.



Mon père, qui rêvait encore de me voir devenir gendarme ou militaire, s'est fait un plaisir d'en toucher un mot au commandant de la base, un copain de guerre. Mordu de sport, l'homme était ravi de me compter dans ses rangs. Lorsque je terminerais mes classes, il ferait en sorte que je puisse installer quelque part mon matériel de musculation.

Tout aurait marché à merveille si je n'avais commis une erreur de calcul. J'avais alors commencé à remporter des trophées en soulevé de poids. J'étais le champion junior régional, et cet été-là, j'avais gagné le championnat autrichien de force athlétique dans la catégorie poids lourds, en battant des athlètes beaucoup plus expérimentés que moi. Même si un coup d'œil suffisait à comprendre que je n'étais qu'un gamin disproportionné, je m'étais également illustré dans des compétitions de culturisme. J'avais gagné un championnat régional et j'étais arrivé troisième au concours de Monsieur Autriche, un résultat qui m'avait permis de partager le podium avec Kurt Marnul, encore roi dans cette discipline. Juste avant de rejoindre l'armée, je m'étais inscrit à ma première compétition internationale, la version junior de Monsieur Europe – une étape majeure dans la réalisation de mon projet. J'avais simplement négligé le fait que pendant les six semaines de classes, il me serait impossible de quitter Graz.

Les cours d'instruction militaire ne me posaient aucun problème. Ils m'ont appris que l'on peut accomplir des choses qui, au départ, semblent impossibles. Grimper en haut d'une falaise avec son barda ? Impossible. Pourtant, si on vous en a donné l'ordre, vous le ferez. (En passant, on s'est même rempli les poches de champignons, qu'on a donnés au cuistot le soir pour la soupe.)

Mais je désirais plus que tout concourir pour le titre de Monsieur Europe junior. Je tirais profit de chaque minute disponible pour pratiquer mes poses dans les toilettes. J'ai imploré le sergent instructeur de traiter ma demande comme une urgence familiale et de me permettre de me rendre à Stuttgart, en Allemagne, où avait lieu le concours. Pas question. Et puis, la veille de l'événement, j'ai pris ma décision : tant pis, je ferais le mur.

Après un trajet en train de sept heures, j'étais à Stuttgart, où je prenais la pose devant quelques centaines de fans dont je buvais les cris d'encouragement. J'ai remporté le titre. C'était la première fois que je quittais l'Autriche, et je n'avais jamais eu un public aussi important. Je me sentais comme King Kong.

Malheureusement, à mon retour au camp d'entraînement, j'ai été puni. On m'a mis au trou pendant vingt-quatre heures. Ensuite, mes supérieurs ont entendu parler de ma victoire, et m'ont libéré. J'ai fait profil bas jusqu'à la fin de mes classes, et j'ai bientôt pu me présenter à l'unité de blindés commandée par l'ami de mon père. A partir de ce moment-là, l'armée est devenue une formidable partie de plaisir. J'ai installé mes haltères dans les baraquements, où l'on m'autorisait à m'entraîner quatre heures par jour. Certains officiers et soldats m'ont rejoint. Pour la première fois de ma vie, je mangeais de la

viande tous les jours – de vraies protéines ! Je gagnais tellement en masse musculaire que je devais changer d'uniforme tous les trois mois.

Les cours de conduite moto ont commencé tout de suite, suivis des cours de conduite auto. J'ai appris les bases de la mécanique, car on devait toujours être en mesure de réparer le véhicule en cas de panne mineure. Ensuite on est passés aux poids lourds, pas une mince affaire parce que les camions militaires étaient équipés de boîtes de vitesses non synchronisées. Pour accélérer ou rétrograder, il fallait se mettre au point mort, faire un double débrayage et monter le moteur au bon régime avant de passer la vitesse. Cela faisait hurler l'embrayage, et provoquait de véritables drames, car on nous laissait conduire à l'extérieur après n'avoir que très peu pratiqué sur la base militaire. Tant que le passage de vitesses n'est pas devenu une seconde nature, j'ai eu du mal à garder un œil sur la route. Mon attention était détournée par l'embrayage, et tout à coup, je voyais des voitures arrêtées devant moi. Il fallait alors freiner, rétrograder, et puis il y avait cette histoire d'embrayage... Tout cela avec l'instructeur qui me hurlait dessus. Lorsqu'on rentrait à la base, j'étais en nage. C'était un excellent moyen de perdre de la graisse.

L'étape suivante, la conduite des semi-remorques, donnait aussi des sueurs froides, tout particulièrement la marche arrière à l'aide des rétroviseurs et du braquage en sens inverse. La maîtrise de cette technique m'a demandé du temps, et a occasionné quelques dégâts. J'ai été soulagé lorsque la formation sur les chars a enfin commencé.

Le M47 était conçu pour être piloté d'une seule main, grâce à un boîtier contrôlant la vitesse et les chenilles. Dans la cabine, le pilote prenait place à l'avant, du côté gauche, et disposait de pédales de frein et d'accélérateur. Le siège en métal pouvait être levé ou abaissé. Lorsqu'on conduisait, la trappe restait ouverte pour que le pilote puisse sortir la tête et voir où il allait. Mais quand on était en mode combat, on abaissait le siège, on fermait la trappe et on regardait par un périscope. La nuit, une forme primitive d'infrarouge permettait de distinguer les arbres, les buissons et les autres chars. Malgré ma taille, je tenais sur le siège, mais la conduite avec la trappe fermée me rendait un peu claustrophobe. J'étais fier de maîtriser un engin si puissant, si différent de tout ce que j'avais connu jusqu'alors !

Le terrain de manœuvre le plus proche était une vaste étendue sur la corniche qui séparait Thal et Graz. Pour l'atteindre, il fallait quitter la base et conduire pendant une heure et demie le long d'une route de gravier grimpante et sinueuse. Imaginez une compagnie de vingt chars qui défile devant les maisons et les hameaux en émettant des vrombissements et des cliquetis. On se déplaçait généralement de nuit, lorsqu'il y avait moins de civils.

J'étais très satisfait de ma conduite. Je savais manœuvrer avec précision et avancer doucement dans les trous et les fossés sans que le commandant du char et mes camarades ne soient ballottés dans tous les sens. En même temps, j'étais plutôt enclin aux catastrophes.

Lorsqu'on campait sur le terrain, on avait nos habitudes. Tout d'abord,

la musculation. Mes poids, mes barres et mon banc étaient rangés dans des compartiments au-dessus du char, habituellement réservés aux outils. Trois, quatre, cinq gars de la section se joignaient à moi, et on s'entraînait pendant une heure et demie avant de manger. Certaines nuits, les pilotes devaient rester auprès de leur char tandis que les autres dormaient dans des tentes. On creusait un trou peu profond dans lequel on disposait une couverture, avant de garer le char au-dessus. L'idée était de se protéger des sangliers. Il était interdit de les tuer, et je pense qu'ils le savaient car ils se promenaient en toute liberté sur le camp d'entraînement. On postait aussi des sentinelles en haut des tanks, afin d'empêcher les bêtes de s'en approcher.

Une nuit, alors qu'on était stationnés près d'un ruisseau, je me suis réveillé en sursaut. J'avais cru entendre des sangliers. Et je me suis aperçu qu'il n'y avait rien au-dessus de moi. Mon char avait disparu ! J'ai regardé alentour et je l'ai vu à plusieurs centaines de mètres. Il était planté dans l'eau, avec l'arrière-train qui dépassait. L'avant était submergé, et le canon complètement embourbé. J'avais bêtement oublié d'utiliser le grand frein, et la pente du terrain avait suffi à le faire glisser pendant notre sommeil. J'ai essayé de le dégager, mais les chenilles étaient embourbées.

On a dû recourir à une remorqueuse de quatre-vingts tonnes. L'extraction de mon char a demandé des heures de travail. Ensuite, il a fallu l'emmener en réparation, démonter la tourelle et nettoyer le canon. Je me suis retrouvé au trou pendant vingt-quatre heures à cause de cette histoire.

Même dans le garage à chars, il fallait se méfier de moi. Un matin, j'ai démarré le véhicule, ajusté mon siège et vérifié les jauges avant de déboîter. Les indicateurs étaient bons, mais je sentais le char vibrer légèrement, comme si le moteur broutait. J'ai pensé qu'en appuyant sur l'accélérateur j'arrangerais peut-être les choses, mais les secousses n'ont fait qu'empirer. C'était vraiment étrange. J'ai ensuite constaté que de la poussière tombait sur moi. J'ai passé la tête dans la trappe pour jeter un œil dehors, et j'ai constaté qu'au lieu de monter le régime du moteur, j'avais mis le char en mouvement et que j'étais en train de lui frayer un chemin à travers le mur, ce qui expliquait les vibrations. Ensuite, un tuyau a explosé. L'eau giclait partout et ça sentait le gaz.

On me hurlait de m'arrêter. J'ai coupé le moteur. Je suis sorti et je me suis précipité après le commandant qui connaissait mon père. C'était mon seul espoir. Je l'avais croisé le matin même, et il m'avait dit quelque chose comme : « Je suis tombé sur votre père l'autre jour. Je lui ai raconté que vous vous débrouilliez comme un chef. »

Je lui ai annoncé : « Mon commandant, je crois que je suis à l'origine d'un petit problème. »

Ne perdant rien de son excellente humeur, il m'a demandé : « Ne t'inquiète donc pas ! De quoi s'agit-il, Arnold ? »

— Il vaut mieux que vous voyiez par vous-même.

— Allez, allez », m'a-t-il répondu en me tapotant le dos tandis qu'il

sortait, l'air de dire, comme le matin : « Vous vous en tirez vraiment bien. »

C'est alors qu'il a vu l'eau qui jaillissait, le grouillement d'hommes et le char encastré dans le mur.

Son visage s'est métamorphosé, il a commencé à me hurler dessus, me traitant de tous les noms, me menaçant d'appeler mon père pour retirer tous ses compliments. Les veines de son cou allaient exploser. Puis il est devenu glacial et a lancé sèchement : « Je veux que tout soit rentré dans l'ordre quand je reviendrai de déjeuner. C'est la seule façon de vous racheter. Exécution ! »

Le caractère autarcique de l'armée est vraiment appréciable. La division avait ses maçons, ses plombiers et ses matériaux de construction. Heureusement, le toit ne s'était pas effondré et les dégâts n'étaient pas trop importants. Mon char n'était pas abîmé, forcément, il était en acier. Les gars ont trouvé tellement drôle ce qui m'était arrivé qu'ils ont tous accouru pour me prêter main-forte, et tout s'est plutôt bien passé. Dès l'après-midi, les tuyaux et le mur étaient réparés, il suffisait d'attendre que le ciment sèche pour appliquer l'enduit. J'étais même content parce que cela m'avait permis d'apprendre à préparer le mortier et poser des briques. Bien sûr, il a fallu que je supporte les moqueries de toute la base : « Ah oui, j'ai entendu parler de ton char ! » Et j'ai dû passer une semaine entière en cuisine, à éplucher des patates avec d'autres tocards, sous les regards de tous au moment des repas.

Au printemps 1966, j'ai commencé à me dire que l'armée n'était pas vraiment mon truc. Ma victoire à Stuttgart l'automne précédent avait suscité beaucoup d'intérêt. Albert Busek, l'un des organisateurs de la compétition et rédacteur en chef du magazine *Sportrevue*, avait prédit dans un article que le culturisme était sur le point d'entrer dans l'ère Schwarzenegger. On m'avait proposé à plusieurs reprises de devenir entraîneur professionnel – j'avais notamment reçu une offre de l'éditeur de Busek, Rolf Putziger, l'un des plus grands promoteurs du culturisme en Allemagne. Il me proposait de diriger l'Universum Sport Studio, sa salle de musculation à Munich. C'était plutôt alléchant : j'aurais ainsi de merveilleuses possibilités d'entraînement et pourrais me faire connaître encore mieux. En Autriche, le culturisme n'était qu'une bagatelle comparé à l'haltérophilie, alors qu'en Allemagne, la discipline avait une certaine légitimité.

Dans le milieu du culturisme, ma victoire à Stuttgart continuait à faire pas mal de bruit. Je me suis retrouvé en couverture de plusieurs magazines parce que mon histoire était accrocheuse : un gamin autrichien sorti de nulle part, qui, à dix-huit ans, était doté de biceps de 48 centimètres.

J'ai décidé de demander ma démobilisation anticipée. J'ai joint à ma demande une copie de l'offre d'emploi de Putziger accompagnée de quelques coupures de presse me concernant. Les commandants dont je dépendais savaient que je rêvais de devenir champion de culturisme, et ce changement devait me permettre de franchir un grand pas. Mais je ne me berçais pas d'illusions. La durée du service dans l'armée autrichienne était de neuf mois seulement, mais les pilotes de char étaient tenus de servir trois ans à cause du

coût de leur formation. Je savais qu'il existait des cas de démobilisation anticipée pour raisons familiales, mais à ma connaissance la poursuite d'un rêve ne faisait pas partie des motifs reconnus.

En fait, je n'avais rien contre l'armée, bien au contraire : mon service avait été l'une des meilleures choses qui me soient arrivées. Cela m'avait aidé à avoir confiance en moi. En vivant loin de ma famille, j'avais découvert que je pouvais me débrouiller tout seul. Je savais à présent comment des inconnus pouvaient devenir des camarades, et comment je devais moi-même me comporter en camarade. L'organisation et la discipline de l'armée me semblaient plus naturelles qu'à la maison. Lorsque j'exécutais des ordres, j'avais le sentiment d'avoir accompli quelque chose.

En neuf mois, j'avais appris des milliers de petites choses : laver et raccommoder des chemises, cuire des œufs au-dessus du pot d'échappement d'un char, etc. J'avais dormi à la belle étoile, monté la garde, appris qu'on pouvait ne pas fermer l'œil de la nuit et être en forme le lendemain, et ne pas manger de la journée sans pour autant mourir de faim. Je ne m'étais jamais douté de tout cela.

J'aspirais à commander un jour, mais j'avais compris l'importance de l'obéissance. Comme le disait Winston Churchill, les Allemands sont très doués pour être à votre gorge ou à vos pieds. Cet état d'esprit régnait dans l'armée autrichienne. Si votre ego était surdimensionné, on vous remettait à votre place. A dix-huit ou dix-neuf ans, on est en âge de comprendre cette leçon. A trente ans, il est trop tard. Plus l'armée nous confrontait à des difficultés, plus je me disais : Vas-y, je n'ai pas peur, balance ! Et surtout, j'étais fier qu'on me confie un engin de cinquante tonnes alors que j'étais si jeune – même si je n'ai pas toujours su me montrer à la hauteur de cette responsabilité.

Ma requête de démobilisation anticipée a traîné pendant des mois. Avant qu'elle soit prise en compte, mon dossier militaire a été entaché par un nouvel incident. A la fin du printemps, nous avons participé à un exercice de nuit qui a duré douze heures, de 18 heures à 6 heures du matin. Avant 2 heures, la compagnie avait pris position sur une crête, quand l'ordre est tombé : « OK, on s'arrête pour manger. Chefs de chars, au rapport ! »

J'étais sur la radio, en train de plaisanter avec un ami qui pilotait une version plus récente du char Patton, le M60, qui avait un moteur Diesel. Il a eu le malheur de se vanter d'avoir un tank plus rapide que le mien. Je l'ai mis au défi de me le prouver, et on a tous les deux dévalé la crête. Je me serais bien arrêté – la voix de la raison me soufflait de le faire –, mais je gagnais ! Ça hurlait de partout, quelqu'un criait « Arrête ! », mais j'ai cru qu'il s'agissait d'une feinte de l'autre pilote. Lorsque je suis arrivé en bas, j'ai freiné et je me suis retourné pour voir où était le M60. C'est alors que j'ai remarqué un soldat agrippé à la tourelle, comme si sa vie en dépendait. Lui et d'autres fantassins étaient assis sur le toit lorsque j'avais démarré en trombe.

Ses camarades avaient sauté ou étaient tombés, il était le seul à s'être

accroché jusqu'au bout. On a allumé nos feux, remonté la colline – lentement, afin de n'écraser personne – et récupéré les hommes éparpillés. Dieu merci, personne n'avait été blessé. En haut, nous étions attendus par trois officiers à bord d'une Jeep. Je les ai dépassés et j'ai garé mon char comme si de rien n'était.

A peine m'étais-je extrait du véhicule qu'ils se sont tous mis à me hurler dessus, en chœur. Je les ai écoutés jusqu'au bout. Une fois le silence revenu, l'un des officiers s'est avancé et, après m'avoir lancé un regard noir, a éclaté de rire.

« Chef de char Schwarzenegger, amenez votre véhicule jusqu'ici !

— Oui, chef ! » J'ai garé le char à l'endroit désigné. En sortant, j'ai remarqué que j'étais enlisé dans une boue profonde et épaisse.

« Maintenant, chef de char Schwarzenegger, rampez sous le véhicule. Lorsque vous sortirez de l'autre côté, montez sur le char, descendez par la tourelle, ensuite dans la capsule, et ressortez par la trappe de secours en bas. Et puis recommencez. » J'ai dû faire ce circuit cinquante fois.

Quatre heures plus tard, lorsque j'ai eu fini, j'étais recouvert de dix kilos de boue. Je pouvais à peine bouger. J'avais dû étaler cinquante kilos de gadoue à l'intérieur du char. Ensuite, j'ai dû le ramener à la base et le nettoyer. L'officier aurait pu me mettre au trou une semaine, mais je dois admettre que cette punition était bien plus efficace.

Je crois que cet incident a joué en faveur de ma demande de démobilisation. Quelques semaines plus tard, mes supérieurs m'ont convoqué. Les magazines de culturisme et l'offre d'emploi étaient posés sur le bureau du commandant. « Expliquez-nous cela, a-t-il dit. Vous vous êtes engagé à être pilote de char pendant trois ans, et puis il y a quelques mois vous avez demandé à être libéré cet été, parce qu'on vous a proposé un travail à Munich. »

Je leur ai répondu que j'aimais l'armée, mais que l'emploi qu'on m'offrait à Munich était une formidable opportunité.

« Bien, a dit le commandant avec un sourire. Au vu du risque que vous représentez ici, nous approuvons votre requête et vous autorisons à partir. On ne peut pas se permettre de vous laisser démolir un autre char. »

## Monsieur Univers

« Je pourrai toujours te trouver un boulot de maître-nageur au Thalersee, alors si ça ne se passe pas bien, tu n'as pas à t'inquiéter. » Telles ont été les paroles de Fredi Gerstl quand je lui ai dit au revoir. Fredi était toujours prêt à aider les jeunes, et je savais que cela partait d'une bonne intention, mais ce qu'il me proposait ne m'intéressait pas – pas plus que toute autre solution de rechange. Munich avait beau ne se trouver qu'à 300 kilomètres de Graz, c'était pour moi la première étape vers l'Amérique.

J'avais entendu des tas d'histoires au sujet de Munich. Par exemple, mille trains y entraient en gare chaque semaine. Il y avait aussi la vie nocturne et l'atmosphère endiablée des bars à bière. Et cætera, et cætera. A mesure que le train approchait de ma destination, j'ai commencé à voir de plus en plus de maisons, des bâtiments plus grands. Et puis, devant moi, au loin, j'ai aperçu le centre-ville. Dans un coin de ma tête, je me demandais comment j'allais trouver mon chemin, comment j'allais survivre. Mais surtout, je me répétais, à la manière d'un mantra, la phrase « Voici ton nouveau chez-toi ». J'avais tourné le dos à Graz, je m'étais échappé, et, quoi qu'il arrive, Munich deviendrait ma ville.

Même selon les critères du miracle économique ouest-allemand, qui battait son plein dès 1966, Munich était une ville-champignon. Cette métropole internationale de 1,2 million d'habitants venait d'obtenir le droit d'organiser les jeux Olympiques d'été de 1972 et la coupe du monde de football de 1974. La tenue des Olympiades devait illustrer de façon symbolique la transformation de la RFA et sa réémergence au sein de la communauté des nations en tant que pouvoir démocratique moderne. On voyait des grues de chantier partout. Les travaux du stade olympique avançaient à grands pas, et partout on construisait des hôtels, des bureaux et des logements. Aux quatre coins de la ville, on creusait des tunnels pour le nouveau métro, destiné à être le plus moderne et le plus efficace au monde.

Au cœur de tout cela, se trouvait la *Hauptbahnhof*, ou gare principale, mon terminus. On avait besoin d'ouvriers du bâtiment sur les chantiers de construction, et des hommes affluaient de partout. Dans les salles d'attente de la gare ou sur les quais, on entendait plus souvent parler espagnol, italien, des langues slaves ou le turc que l'allemand. La zone alentour se composait d'hôtels pas toujours recommandables, de boîtes de nuit, de magasins et

d'immeubles de bureaux. L'Universum Sport Studio, la salle de musculation qui m'avait embauché, se trouvait sur la Schillerstrasse, à seulement cinq minutes de la gare. De part et d'autre de la rue, s'alignaient les boîtes et les clubs de strip-tease qui restaient ouverts jusqu'à 4 heures du matin. Dès 5 heures, les premiers cafés ouvraient. On pouvait, au choix, y boire de la bière, manger des saucisses ou prendre son petit déjeuner. Il y avait toujours un endroit où s'amuser. C'était le genre de quartier où un jeune provincial de dix-neuf ans avait tout intérêt à se montrer dégourdi.

Albert Busek m'avait promis qu'on m'attendrait à la gare, et en remontant le quai j'ai aperçu le visage souriant d'un culturiste qui s'appelait Franz Dischinger. Franz avait été le favori à Stuttgart l'année précédente. C'était un bel Allemand, plus grand que moi. Mais son corps ne s'était pas encore totalement développé, raison pour laquelle, selon moi, les juges m'avaient préféré. C'était un gars enjoué. On s'était bien entendus à Stuttgart, et on avait bien rigolé. Si je venais un jour à Munich, on s'était juré de s'entraîner ensemble. Après avoir mangé un morceau au buffet de la gare, lui et son copain, qui avait une voiture, m'ont déposé en banlieue, devant l'appartement de Rolf Putziger.

Je n'avais pas encore rencontré mon nouveau patron, mais j'étais content qu'il ait proposé de m'héberger, car je n'avais pas les moyens de me payer une chambre. Putziger s'est avéré être un gros vieillard à l'air malsain en costume-cravate. Il était presque chauve et son sourire révélait des dents en mauvais état. Il m'a accueilli chaleureusement et m'a fait visiter les lieux. Il m'a montré la petite pièce où je pourrais m'installer dès que le lit qu'il avait commandé serait livré. En attendant, est-ce que cela m'embêterait de dormir sur le canapé du salon ? Pas le moins du monde ! lui ai-je répondu.

Cet arrangement m'a convenu jusqu'au jour où Putziger est rentré tard et, au lieu de se diriger vers sa chambre, s'est allongé à côté de moi et m'a dit : « Ce serait sans doute plus confortable si tu venais dans mon lit, non ? » Je sentais son pied contre le mien. Je me suis levé d'un bond, j'ai ramassé mes affaires et je me suis dirigé vers la porte. J'étais comme un fou : dans quoi m'étais-je embarqué ? Bien sûr, il y avait des homosexuels dans le milieu du culturisme. A Graz, j'avais connu un type qui avait une chouette salle de sport chez lui. On s'y entraînait parfois, avec mes potes. Il ne cachait pas son attirance pour la gent masculine, et nous indiquait les coins du parc municipal où les garçons et les hommes se retrouvaient. Mais c'était un vrai gentleman, et il n'avait jamais cherché à nous imposer ses préférences sexuelles. Je pensais donc savoir à quoi ressemblaient les homosexuels. Putziger n'avait vraiment pas du tout l'air gay, on aurait dit un homme d'affaires !

Il m'a couru après dans la rue alors que je me demandais où j'allais pouvoir dormir. Il s'est excusé et a juré qu'il ne m'importunerait plus si je revenais à la maison. « Tu es mon invité », m'a-t-il dit. De retour à l'appartement, il a évidemment tenté sa chance une nouvelle fois. D'accord, je préférais les filles. Mais si je devenais son ami, il pourrait, entre autres, me



fournir une voiture et faciliter ma carrière. Bien sûr, à ce moment-là, j'aurais eu besoin d'un vrai mentor, mais pas à ce prix-là. Le lendemain matin, je me suis senti soulagé en quittant les lieux.

La raison pour laquelle Putziger ne m'a pas renvoyé est qu'il avait plus besoin d'une star dans son club que d'un amant dans son lit. Le culturisme était un sport tellement obscur à l'époque qu'il existait seulement deux salles dédiées à cette discipline à Munich. La plus grande appartenait à Reinhard Smolana, premier Monsieur Allemagne de l'histoire en 1960, et Monsieur Europe en 1963. Smolana était aussi arrivé troisième au concours de Monsieur Univers. Il était le culturiste allemand le mieux classé, et la référence évidente en matière de musculation. Son club était mieux équipé et plus moderne que celui de Putziger. Smolana attirait les clients comme un aimant. En tant que nouvelle vedette, ma mission était de transformer l'Universum Sport Studio en un concurrent sérieux. Albert Busek, le rédacteur en chef de *Sportrevue*, se trouvait derrière cette idée, puisque c'est lui qui avait suggéré mon nom à Putziger. Mais il était aussi respectable que ce dernier était louche. Lorsque je lui ai raconté ce qui m'était arrivé, ça l'a dégoûté. Puisque je n'avais nulle part où loger, il m'a aidé à convertir une remise du club en chambre. Nous sommes rapidement devenus amis.

Albert aurait pu être médecin, scientifique ou professeur d'université si quelqu'un lui avait conseillé de s'inscrire à la fac. Au lieu de cela, il avait fait des études d'ingénieur. Il avait découvert la musculation, et s'était rendu compte qu'il avait un talent pour l'écriture et la photographie. Lorsqu'il avait demandé à Putziger s'il pouvait collaborer à son magazine, celui-ci lui avait répondu : « D'accord, donne-moi un article, écris quelque chose. » Ensuite, Albert et sa femme avaient eu des jumeaux, et sa bourse d'étudiant avait été suspendue. Il avait fini par travailler à temps plein pour la revue. Très vite, Albert s'était retrouvé à la tête du magazine, et était devenu un expert en matière de culturisme. Il était convaincu que j'étais le prochain phénomène de la discipline, et comme il voulait me voir réussir, il était prêt à servir de tampon entre Putziger et moi.

Mes problèmes avec le propriétaire mis à part, c'était un travail idéal pour moi. Le business de Putziger tournait autour du club, de la revue et d'un magasin de vente par correspondance de compléments nutritionnels. Le club en lui-même comptait plusieurs salles plutôt qu'un grand espace. Il avait des fenêtres et était éclairé par la lumière du jour, contrairement à la salle de Graz, dont les murs humides en béton m'étaient devenus si familiers. L'équipement était le plus perfectionné que j'aie jamais vu. En plus des poids, il y avait tout un ensemble de machines pour les épaules, le dos, les jambes. Cela me permettait de compléter mon entraînement avec des exercices qui faisaient travailler des muscles spécifiques, ajoutaient de la définition et affinaient mon corps d'une façon impossible à obtenir avec de simples haltères.

À l'armée, j'avais découvert que j'aimais coacher les autres, et cet aspect de mon job m'a tout de suite emballé. Le jour, je donnais des cours à

de petits groupes et je travaillais individuellement avec toutes sortes de gars : des flics, des ouvriers du bâtiment, des hommes d'affaires, des intellectuels, des athlètes, des gens du spectacle, Allemands ou étrangers, jeunes ou vieux, homosexuels ou hétérosexuels. J'incitais les soldats américains de la base voisine à rejoindre le club ; c'est à l'Universum Sport Studio que j'ai vu un Noir pour la première fois. La plupart des clients venaient au club pour entretenir leur forme, mais il y avait un petit noyau d'haltérophiles et de culturistes chevronnés que je voyais très bien en partenaires d'entraînement. J'ai découvert que je savais mobiliser et motiver ce genre de personnes. « Oui, tu as besoin de t'entraîner avec moi. Je peux t'aider ! » disais-je en plaisantant. En tant que coach, j'aimais jouer les chefs de bande, et bien que sans le sou, je n'hésitais pas à inviter les gars à manger.

Les clients m'occupaient beaucoup, et je n'avais pas vraiment le temps de m'entraîner comme avant, à raison de quatre ou cinq heures par jour. J'ai adopté un rythme de deux sessions par jour : deux heures avant le travail et deux heures le soir, de 19 à 21 heures, quand l'activité était moins soutenue et que seuls restaient les vrais sportifs. Au début, je n'ai pas trop apprécié de devoir fractionner mon entraînement, mais au vu des résultats, j'ai vite compris que c'était avantageux. Je me concentrais mieux et récupérais plus rapidement en accroissant la durée et la difficulté des séries. Souvent, j'ajoutais une troisième session à l'heure du déjeuner. Je me concentrais sur une partie de mon corps que je jugeais faible et lui consacrais trente ou quarante minutes, enchaînant à la vitesse de l'éclair vingt séries d'extensions des mollets, par exemple, ou une centaine d'extensions des triceps. Parfois, à 23 heures, après le dîner, je recommençais pendant une heure. Lorsque je retournais me coucher dans ma petite chambre douillette, il m'arrivait souvent de sentir un muscle que j'avais traumatisé dans la journée sauter et trembler – l'un des effets secondaires d'un entraînement réussi qui me satisfaisait énormément car je savais que ces fibres s'en remettraient et se développeraient.

Je m'entraînais d'arrache-pied car à peine deux mois plus tard, je serais confronté à quelques-uns des meilleurs culturistes au monde. Je m'étais inscrit à l'événement le plus important du culturisme en Europe, Monsieur Univers, qui avait lieu à Londres. Normalement, un sportif relativement novice comme moi n'aurait même pas imaginé en rêve s'attaquer à cette épreuve. J'aurais dû commencer par concourir pour le titre de Monsieur Autriche, et ensuite, si j'avais gagné, celui de Monsieur Europe. Mais à ce rythme-là, il m'aurait fallu des années avant d'être prêt pour Londres. J'étais trop impatient pour cela. Je visais la compétition la plus dure qui soit. Il n'y avait pas d'autre moyen pour faire avancer ma carrière. Bien sûr, je n'étais pas idiot. Je ne m'attendais pas à gagner. En tout cas, pas la première fois. Mais je voulais savoir où je me situais. Albert adorait mon idée, et comme il maîtrisait l'anglais, il m'a aidé à remplir le formulaire d'inscription.

Avec mon rythme frénétique, un seul partenaire d'entraînement ne

suffisait pas. Par chance, il y avait assez de culturistes de bon niveau à Munich qui, même s'ils me trouvaient un peu dingue, s'enthousiasmaient pour mon rêve. Franz Dischinger m'accompagnait régulièrement, Fritz Krohern aussi. C'était un gars de la campagne comme moi, né dans un petit village de la forêt bavaroise. Même Reinhard Smolana, le propriétaire du club rival, se joignait à nous. Tantôt, il m'invitait dans sa salle, tantôt il venait à l'Universum Sport Studio après le travail. Au bout de quelques semaines seulement à Munich, j'avais l'impression d'avoir trouvé des copains, et j'ai commencé à me sentir chez moi.

Franco Columbu était mon partenaire préféré. Il est rapidement devenu mon meilleur ami. Je l'avais rencontré l'année précédente à Stuttgart ; il avait remporté le championnat européen de force athlétique le jour où j'avais gagné le concours de Monsieur Europe junior. Italien d'origine sarde, Franco avait grandi dans une ferme située dans un minuscule village de montagne qui, lorsqu'il me l'a décrit, m'a paru encore plus arriéré que Thal. Il avait passé une grande partie de son enfance à mener des troupeaux de moutons. A dix ou onze ans, il lui arrivait de rester seul dans la nature des jours entiers, ce qui l'obligeait à trouver lui-même sa nourriture et à se débrouiller sans l'aide de personne.

Franco avait dû abandonner l'école à treize ans pour prêter main-forte sur l'exploitation familiale. C'était un sacré bosseur et un type vraiment futé. Il avait débuté comme maçon et boxeur amateur, et avait émigré en Allemagne pour travailler dans le bâtiment. A Munich, sa maîtrise parfaite de la langue et de la ville lui avait permis de devenir chauffeur de taxi. L'examen pour obtenir la licence était très difficile, même pour les autochtones, et tout le monde était épaté qu'un Italien l'ait réussi.

Franco pratiquait la force athlétique, moi, le culturisme, et on avait tous les deux compris que ces sports étaient complémentaires. Je voulais gagner en volume, ce qui impliquait de travailler avec des charges lourdes, la spécialité de Franco. Tandis que moi, je m'y connaissais en culturisme, et Franco s'intéressait sérieusement à cette discipline. Il m'avait confié vouloir devenir Monsieur Univers. Les autres se moquaient de lui – il ne mesurait qu'un mètre soixante-huit –, mais en culturisme, la perfection et la symétrie peuvent l'emporter sur la taille. L'idée de cet entraînement commun me plaisait.

Peut-être était-ce grâce aux nombreuses heures passées dans la nature que Franco n'avait aucun mal à assimiler la nouveauté. Il adorait ma théorie du « choc des muscles », par exemple. J'ai toujours pensé que l'obstacle majeur à un entraînement réussi est que le corps s'ajuste très rapidement. Faites la même séance de levé de poids chaque jour, vous verrez l'accroissement de votre masse musculaire progresser lentement puis stopper. Les muscles accomplissent très efficacement la séquence à laquelle ils s'attendent. Pour réveiller un muscle et le développer, il faut le secouer en lui assénant le message suivant : « Tu ne sauras jamais ce qui t'attend. Cela ne sera jamais ce que tu penses. Aujourd'hui, on fait ça. Demain, autre chose. »

Un jour, on soulève des poids ultra lourds, le lendemain, on amplifie l'intensité des répétitions.

L'une des méthodes qu'on a mises au point pour choquer les muscles s'appelait le *stripping*, ou effeuillage. Lors d'une séance normale, on commence généralement la première série avec des poids légers, puis on augmente progressivement la charge. Avec le *stripping*, c'est l'inverse. Par exemple, en préparation de Londres, je souhaitais augmenter le volume de mes deltoïdes, et je pratiquais donc le développé avec haltères. J'en prenais un dans chaque main à hauteur d'épaule avant de les soulever chacun au-dessus de la tête. Je commençais avec le poids le plus lourd pour moi : six répétitions avec des haltères de 45 kilos. Je les posais à terre et enchaînais alors six répétitions avec 40 kilos. Et ainsi de suite, jusqu'à avoir épuisé toutes les charges. Lorsque j'arrivais aux haltères de 18 kilos, mes épaules étaient en feu et six répétitions me donnaient l'impression que chaque bras portait 45 kilos. Mais avant de ranger les poids, je choquais encore un peu plus mes deltoïdes en élevant latéralement les bras, faisant passer les 18 kilos des hanches à hauteur d'épaules. Après cela, les muscles de mes épaules étaient furieux et je ne savais plus où mettre mes mains. Les laisser pendre le long de mon corps était une véritable torture, et je ne parvenais pas à les remonter. Tout ce que je pouvais faire était de poser mes bras sur une table ou sur une machine pour soulager la douleur atroce. Mes deltoïdes souffraient le martyre à cause de l'enchaînement inattendu de séries. Je leur avais montré qui était le boss. Ils n'avaient pas le choix : ils devaient se rétablir et se développer.

Après m'être entraîné durement toute la journée, la nuit, je ne pensais qu'à m'amuser. Et à Munich, en 1966, cela voulait dire sortir dans les bars à bière, et donc se bagarrer. J'y allais avec mes copains. Là-bas, chaque soir, les gens s'asseyaient à de longues tables, rigolaient, se chamaillaient et agitaient leurs chopes. Ils se soûlaient aussi, évidemment. Les gens se bagarraient tout le temps, mais jamais dans le but de tuer son voisin de table. Quand les choses se calmaient, l'un des types disait : « Bon, allez, on se fait un bretzel ? Je peux t'offrir une bière ? » Et l'autre répondait : « Ben oui, puisque j'ai perdu, tu peux au moins me payer une mousse ! De toute façon, je n'ai pas d'argent sur moi. » Rapidement, ils buvaient un coup ensemble comme si de rien n'était.

La bière en elle-même ne m'intéressait pas vraiment, parce qu'elle aurait perturbé mon entraînement. Je prenais rarement plus d'une pinte par soir. Par contre, j'adorais me battre. J'avais l'impression de découvrir chaque jour une force nouvelle, et d'être gigantesque, et fort, et invincible. Cela ne volait pas très haut. Si un type me regardait de travers ou cherchait à me défier pour une raison ou une autre, je lui tombais dessus. Je lui assénais le traitement de choc : j'arrachais ma chemise pour lui révéler mon débardeur, avant de lui cogner dessus. Parfois, en me voyant, le gars se contentait de me dire : « Bon, allez ! Pourquoi on se boirait pas plutôt une bière ? »

Si jamais les choses dégénéraient, avec mes amis, on volait au secours

les uns des autres. Le lendemain, au club, on se marrait en racontant nos histoires. « Tu aurais dû voir Arnold prendre ces deux mecs et cogner leurs têtes l'une contre l'autre comme des cymbales. Leur pote s'est approché avec une chope, mais je l'ai eu en l'assommant par-derrrière avec une chaise, ce connard ! » On avait de la chance, parce que même quand la police se déplaçait, ce qui arrivait assez souvent, elle se contentait de nous disperser. La seule fois où je me souviens d'avoir été emmené au poste, c'est quand un type a prétendu que la dent que je lui avais cassée lui coûterait une fortune. On s'est tellement pris le bec que la police a pensé qu'on allait recommencer à se battre. Alors, elle nous a embarqués et nous a gardés jusqu'à ce qu'on tombe d'accord sur un montant.

Mieux que les bagarres, il y avait les filles. En face du club, de l'autre côté de la Schillerstrasse, se trouvait l'hôtel Diplomat, où descendaient les hôtesse de l'air de passage. Lorsqu'elles nous remarqueaient depuis la rue, avec Franco, on se penchait à la fenêtre dans nos débardeurs, et on les draguait. Elles nous demandaient : « Vous faites quoi ici ? » Et nous : « C'est un club de gym. Ça vous tente ? Montez ! »

Je traversais aussi la Schillerstrasse pour me rendre dans le hall de l'hôtel, où les hôtesse allaient et venaient. Afin de retenir leur attention, je combinais les meilleures méthodes du Thalersee et celles que j'avais acquises en vendant des articles de bricolage. « Nous avons un club de gym de l'autre côté de la rue », annonçais-je avant d'adresser un compliment à la fille et de lui suggérer qu'elle adorerait sûrement faire du sport chez nous. De fait, je trouvais idiot que les salles ne cherchent presque jamais à attirer les femmes. C'est pourquoi, chez nous, elles pouvaient s'entraîner gratuitement. De toute façon, quelle que fût la raison pour laquelle elles venaient, j'étais content.

On les voyait surtout le soir. Nos clients réguliers partaient en général vers 20 heures, mais on pouvait utiliser les machines jusqu'à 21 heures. J'en étais alors à ma deuxième session d'entraînement avec mes partenaires. Si les filles venaient pour le sport, elles prenaient une douche et étaient dehors à 20 h 30. Sinon, elles étaient les bienvenues. On sortait s'amuser. Parfois, Smolana se pointait avec des filles, et dans ce cas, la nuit pouvait être vraiment folle.

Lors de mes premiers mois à Munich, je me suis laissé happer par la vie nocturne et la fête. Quand je me suis aperçu que je me dispersais, je me suis discipliné. Mon objectif n'était pas de m'amuser mais de devenir champion du monde de culturisme. Si je voulais avoir mes sept heures de sommeil, il fallait que je sois au lit à 23 heures. Il y avait toujours un temps pour s'amuser, et de toute façon, les occasions de rigoler ne manquaient pas au club.

Mon patron s'est avéré une plus grande menace pour mes projets que n'importe quelle chope de bière balancée par un ivrogne. A quelques semaines seulement du grand jour, j'étais sans nouvelles de mon inscription au concours. Albert a fini par appeler Londres, et les organisateurs lui ont dit n'avoir jamais rien reçu. Albert a alors interrogé Putziger, qui a admis avoir

trouvé mon formulaire dans le courrier au départ et l'avoir jeté. Il était jaloux à l'idée qu'on découvre mon talent et que je parte en Angleterre ou aux Etats-Unis avant qu'il ait eu la possibilité de se faire de l'argent sur mon dos. Si Albert n'avait pas maîtrisé l'anglais et ne s'était pas accroché, je serais passé à côté de la compétition. Il a rappelé Londres pour convaincre les organisateurs de tenir compte de mon inscription, même si on avait dépassé la date limite. Ils ont accepté. Quelques jours seulement avant l'ouverture du concours, j'ai reçu les papiers et ai été ajouté à la liste.

Les autres culturistes de Munich sont aussi venus à la rescousse. Il était évident que Putziger aurait dû me payer le voyage, car, quel que fût le résultat, ma participation au concours attirerait l'attention sur son club. Mais lorsque le bruit a couru qu'il avait cherché à saboter mon projet, Smolona, son rival, a organisé une collecte et a rassemblé les 300 marks dont j'avais besoin pour mon billet. Le 23 septembre 1966, je me suis envolé pour Londres. J'avais dix-neuf ans, et je montais pour la première fois dans un avion. Je m'attendais à voyager en train, alors j'étais aux anges. J'étais persuadé qu'aucun de mes anciens camarades d'école n'avait encore jamais eu cette chance. Et moi, grâce au culturisme, j'étais assis là, avec des hommes d'affaires.

Le premier concours de Monsieur Univers s'est déroulé en 1948, un an après ma naissance. Depuis, il avait toujours lieu en septembre, à Londres. Les anglophones y étaient majoritairement représentés, comme partout dans le culturisme – surtout les Américains, qui gagnaient à peu près huit fois sur dix. Tous les grands culturistes que j'avais idolâtrés lorsque j'étais enfant avaient remporté le titre : Steve Reeves, Reg Park, Bill Pearl, Jack Delinger, Tommy Sansone, Paul Winter. Je me souviens d'avoir vu une photo du concours quand j'étais gamin. Le vainqueur était sur un podium, trophée en main, tandis que tous les autres étaient au-dessous, sur la scène. Dans ma vision, je finissais toujours sur ce piédestal. C'était clair et net : je savais ce que je ressentirais, et à quoi cela ressemblerait. Faire en sorte que ce rêve devienne réalité serait fantastique, mais je ne m'attendais pas à gagner cette année-là. J'avais obtenu la liste des culturistes que j'allais affronter dans la catégorie amateurs, et en regardant leurs photos j'avais pensé : Mon Dieu ! Leurs corps étaient plus secs que le mien. Je voulais terminer parmi les six premiers car j'avais l'impression qu'il me serait impossible de battre les numéros 2, 3 et 4 de l'édition précédente. Je n'avais pas encore leur définition musculaire. J'en étais seulement à me bâtir ma masse musculaire idéale, un processus qui demandait du temps. L'idée était d'atteindre un certain gabarit, pour ensuite affiner, ciseler et perfectionner l'ensemble.

La compétition se déroulait au Victoria Palace Theatre, un endroit orné de marbre et de statues à quelques encablures de la gare Victoria. Les grandes manifestations suivaient toujours un ordre précis. Le matin, il y avait un tour préliminaire, ou tour technique. Les concurrents et les juges se regroupaient dans la salle. Les journalistes pouvaient assister à cette phase, mais pas le

public. Le but de l'opération était de permettre au jury d'évaluer le développement et la définition musculaire de chacun, par partie du corps, et de comparer systématiquement les candidats les uns aux autres. Il fallait rester en file indienne à l'arrière de la scène, avec les concurrents de sa catégorie. La mienne était celle des « amateurs/grands gabarits ». On avait tous des numéros épinglés à notre slip. Un juge disait : « Numéros 14 et 8, avancez et montrez-nous vos quadriceps. » Les deux concurrents appelés marchaient jusqu'au centre de la scène et réalisaient une pose qui mettait en lumière les quatre muscles situés sur la face antérieure de la cuisse tandis que le jury prenait des notes. Les résultats de ces tours techniques pesaient lors des délibérations, plus tard dans la journée. Ensuite, bien sûr, l'après-midi, les finales constituaient le clou du spectacle. Il y avait d'abord une épreuve par catégories, puis tous les vainqueurs posaient ensemble pour le sacre des gagnants amateur et professionnel, toutes catégories confondues.

Comparée aux autres compétitions auxquelles j'avais assisté, Monsieur Univers était de plus grande envergure. Le Victoria Palace affichait complet : plus de 1 500 fans applaudissaient à tout rompre et vous encourageaient, tandis que ceux qui n'avaient pas pu rentrer attendaient dehors. Il s'agissait autant d'un numéro de cirque que d'une compétition. La scène bénéficiait d'un éclairage professionnel, avec des spots et des projecteurs, et un orchestre mettait de l'ambiance. Le programme de deux heures incluait des divertissements entre chaque tour, par exemple un concours de bikinis, des acrobates, des contorsionnistes et deux troupes de femmes en justaucorps et bottes à la mode qui paraient en posant avec des haltères et des poids.

A mon grand étonnement, j'ai découvert lors du « tour technique » du matin que j'avais surestimé mes adversaires. Les meilleurs culturistes de la catégorie des « amateurs/grands » avaient en effet des muscles mieux définis que les miens, mais si on nous mettait côte à côte sur une scène, je sortais du lot malgré tout. A dire vrai, tous les culturistes ne sont pas puissants, notamment ceux qui se sont entraînés sur des machines. Pour ma part, les années passées à pratiquer la force athlétique et à soulever des haltères m'avaient permis de développer des biceps, des épaules, des muscles dorsaux et des cuisses gigantesques. Pour résumer, j'étais plus grand et plus fort que les autres.

Quand a sonné l'heure du spectacle, la rumeur courait qu'un adolescent titanesque sorti de nulle part s'était présenté au concours. Ce sacré colosse avait un nom imprononçable. La foule s'est donc montrée particulièrement bruyante quand est venu le tour de notre groupe. Je n'ai pas gagné, mais j'étais bien plus près de la victoire que quiconque ne l'aurait imaginé – à commencer par moi. Pour la dernière pose, j'affrontais un Américain appelé Chester Yorton, qui m'a été préféré par le jury. C'était la bonne décision : même s'il pesait une bonne dizaine de kilos de moins que moi, Chet était réellement ciselé et avait de belles proportions, et sa manière de poser était plus fluide et rodée que la mienne. De plus, son bronzage était magnifique. A

côté de lui, j'avais l'air d'une endive.

J'étais tellement ravi d'avoir créé la surprise en me classant deuxième que j'avais le sentiment d'avoir gagné. Je me suis retrouvé sous les projecteurs, et tout le monde disait que je gagnerais la fois suivante. Les magazines de musculation anglophones ont commencé à parler de moi, ce qui était extrêmement important puisque pour atteindre mon objectif, il fallait que je sois connu en Angleterre et aux Etats-Unis.

Le vertige a cessé dès que j'ai pris le temps de réfléchir. J'ai réalisé que c'était Chet Yorton, et non moi, qui avait terminé sur le fameux piédestal. Sa victoire était méritée, mais je me suis dit que j'avais commis une grossière erreur. Si j'étais venu à Londres dans l'intention de gagner, me serais-je mieux préparé ? Aurais-je mieux réussi ? L'aurais-je emporté, et serais-je maintenant Monsieur Univers ? J'avais sous-estimé mes chances. Je n'aimais pas les émotions que je ressentais et je me suis mis dans tous mes états. Ça m'a servi de leçon.

Après cette expérience, je n'ai plus jamais participé à une compétition simplement « pour participer ». J'y allais pour gagner. Je n'y suis peut-être pas arrivé à chaque fois, mais c'était mon état d'esprit. Je suis devenu une machine de guerre. Si vous aviez pu vous connecter à mes pensées avant une compétition, vous auriez entendu quelque chose comme : « Je mérite ce podium, il est pour moi, et la mer doit s'ouvrir devant moi. Alors dégagez, j'arrive. Je suis en mission. Poussez-vous et donnez-moi le trophée. »

Je m'imaginai sur la plus haute marche, trophée en main. Tout le monde était au-dessous, et moi, je dominais l'assemblée depuis mon piédestal.

Trois mois plus tard, de retour à Londres, je jouais et je chahutais avec une ribambelle de gamins sur un tapis. Il s'agissait des enfants de Wag et Dianne Bennett, les propriétaires des deux salles de sport au centre de la scène culturiste du Royaume-Uni. Wag faisait partie du jury du concours de Monsieur Univers, et il m'avait invité pour quelques semaines d'entraînement dans la maison qu'il partageait avec Dianne dans le quartier de Forest Gate à Londres. Ils avaient déjà six enfants à eux, mais ils m'ont pris sous leur aile et sont devenus pour moi comme des parents.

Pour Wag, c'était clair : j'avais encore beaucoup de pain sur la planche. Premier point sur sa liste, ma façon d'enchaîner les poses. Je savais qu'il y avait une énorme différence entre savoir prendre les poses et les enchaîner à la perfection. Les poses sont des instantanés, l'enchaînement, un film. Pour captiver et emporter le public, il faut de la fluidité. Que se passe-t-il entre deux poses ? Comment les mains bougent-elles ? Quelles sont les expressions du visage ? Je ne m'étais jamais posé la question. Wag m'a appris à ralentir, et m'a montré que c'était une sorte de ballet : avoir la bonne posture, le dos droit, le menton relevé et non baissé.

Je comprenais, mais j'avais plus de mal avec l'idée de poser en musique. Wag avait pris l'habitude de passer le thème du film *Exodus* sur sa chaîne hi-fi tandis qu'il me guidait pendant mon enchaînement. Au début, ça m'a paru



bizarre et ringard. Mais au fil du temps, j'ai appris à chorégraphier mes mouvements et à voguer sur la mélodie comme sur une vague – les passages calmes pour un beau déploiement de dos aux trois quarts tout en concentration, puis, lorsque la musique gagnait en intensité, je me laissais porter jusqu'à une pose poitrine de côté, et enfin, bam ! à l'apogée, une pose « du plus musclé ».

Dianne, quant à elle, s'appliquait à me gaver de protéines et à améliorer mes manières. Ils devaient se dire que j'avais été élevé par des loups. J'ignorais comment tenir convenablement un couteau et une fourchette, et je ne savais pas qu'il fallait aider à débarrasser après le repas. Dianne a repris là où s'étaient arrêtés mes parents, Fredi Gerstl et Frau Matscher. L'une des rares fois où je l'ai vue fâchée, c'est quand j'ai fendu sans égards une foule d'admirateurs après une compétition. Dans ma tête je me disais : J'ai gagné, maintenant, place à la fête ! Dianne m'a empoigné et m'a sermonné : « Arnold, ça ne se fait pas. Ces gens sont là pour toi. Ils ont dépensé de l'argent, et certains sont venus de loin pour te voir. La moindre des choses serait que tu prennes quelques minutes pour signer des autographes. » Cette réprimande m'a profondément marqué. Je n'avais jamais pensé au public, seulement à mes adversaires. Après cela, j'ai accordé du temps à mes fans.

Les enfants ont eux aussi participé à la mission « Eduquer Arnold ». Il n'existe probablement pas de meilleur moyen d'apprendre l'anglais que de vivre dans un foyer londonien respirant la joie de vivre, où personne ne comprend un mot d'allemand, où vous dormez sur un canapé et avez six jeunes frères et sœurs. Ces derniers me traitaient comme un chiot géant et adoraient m'enseigner des mots.

Une photo de moi prise lors de ce voyage me montre en compagnie de Reg Park, mon héros d'enfance. Je l'ai rencontré pour la première fois là-bas. Détendu et bronzé, il porte un sweat. Moi, j'arbore une tenue de pose, je suis blafard et j'ai l'air complètement baba devant lui. Je me retrouvais face à Hercule, le triple Monsieur Univers, la star dont la photo avait été accrochée à mon mur des années durant, l'homme qui m'avait inspiré mon projet de vie. J'en bégayais. Tout l'anglais que j'avais appris s'était envolé.

Reg vivait à Johannesburg, où il possédait une chaîne de clubs de gym, mais il revenait à Londres plusieurs fois par an pour ses affaires. Il était l'ami des Bennett, et avait gentiment accepté de les aider à m'apprendre les ficelles du métier. Wag et Dianne pensaient que la meilleure façon pour moi d'avoir une chance de remporter le concours de Monsieur Univers était de me faire mieux connaître au Royaume-Uni. A l'époque, les culturistes intégraient ce qu'on appelait le « circuit des salons ». Partout sur les îles Britanniques, des promoteurs organisaient des événements locaux, et en acceptant d'y apparaître, il était possible de gagner un peu d'argent et d'acquérir une réputation. Reg était justement en route pour un show à Belfast, en Irlande, et il m'a proposé de l'accompagner. Se forger un nom dans le milieu du culturisme ressemble beaucoup à la politique. Vous sillonnez les villes, dans

l'espoir qu'on parle de vous. L'approche de terrain fonctionnait, et l'enthousiasme que je suscitais m'aiderait à gagner le concours de Monsieur Univers.

Une nuit, je regardais depuis les coulisses Reg poser devant une foule de plusieurs centaines de fans en délire, quand il a pris le micro et m'a invité à monter sur scène. Pendant que je montrais ma force, il se chargeait des commentaires : curl des deux bras avec une charge de 125 kilos et soulevé de terre avec 225 kilos, cinq fois. J'ai terminé par une pose, et ma prestation a été accueillie par une standing ovation. Je m'apprêtais à quitter la scène quand Reg m'a hélé : « Viens par ici, Arnold. » Quand je me suis trouvé devant le micro, il m'a dit :

« Dis quelque chose aux gens.

— Ah, non, non, non !

— Pourquoi ?

— Mon anglais est trop mauvais.

— Hé, mais c'est très bien ! On l'applaudit, s'il vous plaît ! Il faut beaucoup de courage à un type qui ne maîtrise pas notre langue pour prononcer une phrase pareille. » Il a commencé à taper dans ses mains, et tout le monde l'a suivi.

C'était incroyable. Mes paroles leur avaient plu !

Reg a continué : « Allez, dis-leur : "J'aime l'Irlande." »

— J'aime L'Irlande. » Encore des applaudissements. Reg a poursuivi :

« Je me souviens que tu m'as confié plus tôt que tu venais à Belfast pour la première fois, et que tu avais hâte d'y être. C'est vrai ?

— Oui !

— Alors dis-leur ! J'avais hâte...

— J'avais hâte...

— ... d'y être.

— ... d'y être. » Autre salve d'applaudissements. Chaque fois que je répétais une phrase, je remportais le même succès.

S'il m'avait prévenu la veille qu'il allait me faire monter sur scène pour dire quelques mots à l'assemblée, j'aurais été terrorisé. Mais là, j'avais eu l'occasion de m'exprimer en public sans avoir la pression. Je n'avais pas eu de sueurs froides en me demandant si le public allait m'accepter ou s'intéresserait à ce que j'avais à dire. Je n'ai pas eu peur parce c'était mon corps qui était au centre de toutes les attentions. Je soulevais des poids, je posais. Je savais qu'ils m'avaient adopté. Parler n'était qu'un bonus.

Après cela, j'ai profité de plusieurs shows pour observer Reg attentivement. Sa façon de parler était incroyable. Il savait faire rire les gens. Il était sociable et plein d'entrain. Il racontait des histoires. Et il était Hercule ! Et Monsieur Univers ! Reg s'y connaissait en vins, en gastronomie, il maîtrisait le français et l'italien. Il n'était pas du genre à se laisser aller. J'ai étudié sa façon de tenir le micro, et je me suis dit qu'il fallait que je prenne exemple sur lui. Je ne pouvais pas me contenter de poser sur scène comme un

robot puis de partir, sans donner aux gens un aperçu de qui j'étais. Reg Park leur parlait, et je pense qu'il était le seul culturiste qui s'adressait au public. Voilà pourquoi on l'adorait. Voilà pourquoi il était Reg Park.

De retour au club, je me suis consacré à son développement. Le vieux Putziger n'était presque jamais dans les parages, et c'était tant mieux. On formait une super équipe avec Albert. Il s'occupait de tout – les commandes de compléments nutritionnels, le magazine, le club. Il abattait le travail de plusieurs hommes. Ma mission, en plus de l'entraînement, consistait à recruter de nouveaux membres. Notre objectif était bien sûr de dépasser Smolona et de devenir la salle la plus importante de la ville. Il aurait fallu faire de la publicité, bien évidemment, mais on n'en avait pas vraiment les moyens, alors on a imprimé quelques affiches. Tard dans la nuit, on sillonnait la ville pour les coller aux abords des chantiers. On pensait que la musculation pourrait intéresser les ouvriers.

Mais ça ne marchait pas. On s'est longtemps demandé pourquoi, jusqu'au moment où Albert est passé devant l'un des chantiers pendant la journée et a remarqué qu'une publicité pour le club de Smolana se trouvait à l'endroit exact où nous avions placardé la nôtre. Smolana envoyait ses hommes dans Munich pour recouvrir nos affiches avant que la colle ait eu le temps de sécher. Nous avons donc changé de tactique. Nous collions nos affiches à partir de minuit, puis, vers 4 heures du matin, nous repassions pour vérifier que notre publicité était toujours en place. Cette guéguerre a amusé tout le monde, et le nombre de nos adhérents s'est mis à augmenter.

Notre argument de vente était que même si le club de Smolana était plus spacieux, le nôtre avait plus d'âme et on s'y amusait bien. Les catcheurs étaient aussi de notre côté. Aujourd'hui, le catch professionnel est un sport aux enjeux médiatiques énormes, mais à l'époque, les catcheurs se déplaçaient de ville en ville. Quand ils se trouvaient à Munich, ils s'affrontaient au Circus Krone, qui possède une arène gigantesque. C'était généralement plein à craquer.

Les catcheurs étaient toujours en quête d'un lieu où s'entraîner et, quand ils ont entendu parler de moi, ils ont opté pour notre club. J'ai côtoyé des types comme Harold Sakata, originaire d'Hawaii, qui jouait le rôle du méchant Oddjob dans *Goldfinger*, un James Bond sorti en 1964. A l'instar de nombreux catcheurs professionnels, Harold avait commencé par l'haltérophilie ; il avait même obtenu une médaille d'argent pour les Etats-Unis aux jeux Olympiques de Melbourne, en 1956. Le club accueillait aussi des catcheurs hongrois, français – du monde entier. Pour leur rendre service, j'ouvrais pendant les heures de fermeture. La nuit, j'assistais à leurs matchs. Ils voulaient à tout prix que je me lance dans le catch, mais cela ne faisait pas partie de mes projets.

Je n'étais pas peu fier que notre club soit aussi cosmopolite, car dans mon esprit tous mes projets avaient une dimension internationale. Les

culturistes américains et anglais de passage s'arrêtaient chez nous, et parmi les troupes américaines de la base voisine, on commençait à dire que l'Universum Sport Studio était une bonne salle de sport.

Notre clientèle variée était un excellent argument de vente. Quand on me disait : « Le club de Smolana est mieux équipé que le vôtre », je rétorquais : « Ils ont peut-être une salle de plus, mais pourquoi tout le monde préfère-t-il venir chez nous ? Lorsque des culturistes américains sont en ville, c'est nous qu'ils choisissent. Quand des militaires cherchent un gymnase, c'est pareil. Idem pour les catcheurs professionnels. Même les femmes préfèrent s'inscrire chez nous ! » Mon discours était bien rodé.

Grâce à mon premier succès à Londres, je savais que j'étais sur la bonne voie et que mes objectifs n'étaient pas insensés. Chaque victoire ne faisait que me conforter dans mes certitudes. Après le concours de Monsieur Univers en 1966, j'ai remporté plusieurs titres, dont celui de Monsieur Europe. Encore plus déterminant pour ma réputation locale, pendant le festival de la bière en mars, j'ai gagné la compétition de soulevé de pierre organisée au Löwenbräukeller, hissant le bloc de pierre du hall de la vieille brasserie, qui pesait 254 kilos, plus haut que tous les autres concurrents.

Je savais que j'étais déjà le favori pour le concours de Monsieur Univers de 1967. Mais je n'allais pas m'en contenter : mon but était de dominer totalement la compétition. L'année précédente, ma taille et ma force les avaient peut-être impressionnés, mais à présent je voulais débarquer là-bas encore plus grand et plus fort pour les laisser totalement babas.

J'ai donc concentré tous mes efforts sur un programme d'entraînement mis au point avec Wag Bennett. Pendant des mois, j'ai dépensé la quasi-totalité de mon salaire en nourriture, en vitamines et en comprimés protéinés destinés à accroître la masse musculaire. La boisson de choix de ce régime était une sorte de version cauchemardesque de la bière : de la levure d'orge pure, du lait et des œufs crus. L'odeur et le goût étaient si abominables qu'après y avoir goûté une fois, Albert a tout vomi. Mais j'étais convaincu que cela marchait. Allez savoir, c'était peut-être vrai ?

Je lisais tout ce que je trouvais concernant les méthodes d'entraînement des Allemands de l'Est et des Soviétiques. Selon une rumeur grandissante, ils avaient recours à des produits dopants pour obtenir de meilleurs résultats. Dès que j'ai compris qu'il s'agissait de stéroïdes, j'ai demandé à un médecin de m'en prescrire. A l'époque, l'utilisation des anabolisants n'était pas interdite, et on pouvait se les procurer sur ordonnance. Mais les avis étaient déjà très partagés à leur sujet. Les culturistes ne s'attardaient pas sur les stéroïdes aussi librement que sur les poids qu'ils soulevaient ou les compléments nutritionnels qu'ils absorbaient, et les magazines spécialisés ne savaient pas s'il fallait parler de ces produits à leurs lecteurs ou les passer sous silence.

Pour ma part, tout ce qui comptait, c'était que les grands champions en prenaient, ce qu'on m'avait confirmé à Londres. Je ne voulais pas participer à une compétition avec un handicap de départ. Ma devise était de ne jamais

passer à côté d'une opportunité. Le danger de ces substances n'avait pas été démontré – la recherche sur les effets secondaires des stéroïdes en était aux premiers stades –, mais je ne suis pas sûr que cela m'aurait arrêté. Les skieurs alpins et les champions de formule 1 sont conscients des risques mortels qu'ils encourent, mais cela ne les retient pas. Si vous ne vous tuez pas, vous gagnerez peut-être. De plus, j'avais vingt ans, et à cet âge-là, on pense qu'on est immortel.

J'ai donc pris rendez-vous chez un généraliste. « On m'a dit que cela favorise le développement des muscles.

— C'est ce qu'on dit, en effet, mais je ne pousse pas à la consommation de cette substance. Elle est destinée aux patients en post-opératoire.

— J'aimerais quand même essayer. Vous pouvez me faire une ordonnance ? »

Pas de problème. Il m'a prescrit une injection toutes les deux semaines et des comprimés à prendre entre les piqûres. Il m'a prescrit le traitement pour trois mois et m'a conseillé d'arrêter une fois passée la compétition.

Les stéroïdes attisaient ma faim et ma soif et m'ont aidé à prendre du poids, mais c'était surtout de l'eau, ce qui nuisait à la définition de mes muscles. J'ai appris à utiliser ces produits au cours des six ou huit semaines précédant une grande compétition. Ils pouvaient certes aider à gagner, mais l'avantage conféré ne valait guère mieux que celui d'un beau bronzage.

Plus tard, alors que j'avais déjà mis un terme à ma carrière de culturiste, l'usage des stéroïdes est devenu un problème majeur. Les types absorbaient des doses vingt fois supérieures à celles que je prenais, et quand l'hormone de croissance a fait son apparition, les choses sont vraiment devenues incontrôlables. Il y a même eu des décès. Depuis, j'ai œuvré autant que possible auprès de la Fédération de culturisme et d'autres organisations afin qu'on interdise les substances dopantes.

Au final, grâce à toutes ces subtilités d'entraînement, quand je suis monté dans l'avion pour Londres en septembre 1967, je transportais 5 kilos de muscles supplémentaires.

Cette nouvelle édition de Monsieur Univers était à la hauteur de mes fantasmes. J'ai concouru contre des culturistes d'Afrique du Sud, d'Inde, d'Angleterre, de Jamaïque, d'Ecosse, de Trinité-et-Tobago, du Mexique, des Etats-Unis, et de dizaines d'autres pays. Pour la première fois, les gens ont scandé « Arnold, Arnold ! ». Je n'avais jamais rien vécu de semblable. Du haut de mon piédestal, trophée en main, comme dans ma vision, j'ai su prononcer les mots justes. Je me suis exprimé avec une certaine élégance et j'ai fait rire le public. J'ai dit : « Je viens de réaliser mon ambition de toujours. Je suis très heureux d'être Monsieur Univers. Je vais le répéter, parce que ça sonne vraiment bien. Je suis très heureux d'être Monsieur Univers ! Je remercie tous ceux qui m'ont aidé en Angleterre. Ils ont été adorables avec moi. Merci à tous. »

Ce titre m'a permis d'avoir un mode de vie dépassant les rêves les plus

fous d'un jeune homme de mon âge. Lorsqu'il faisait beau, avec mes copains culturistes, on s'entassait dans de vieilles voitures, direction la campagne, pour jouer aux gladiateurs : faire griller de la bonne viande, boire du vin et prendre du bon temps avec des filles. Le soir, je traînais avec une clique cosmopolite composée de propriétaires de bars, de musiciens, de filles travaillant la nuit – je suis sorti avec une strip-teaseuse et une Gitane. Mais j'étais le maître de ces moments de folie. Quand venait l'heure de l'entraînement, je ne ratais jamais une session.

Reg Park me l'avait promis : si je devenais un jour Monsieur Univers, il m'inviterait en Afrique du Sud pour participer à des manifestations et faire de la promotion. Le lendemain du concours, je lui ai envoyé un télégramme : « J'ai gagné. Je viens quand ? » Reg a tenu parole. Il m'a envoyé un billet d'avion et, pendant l'été 1967, j'ai passé trois semaines à Johannesburg avec lui, sa femme et leurs enfants Jon Jon et Jeunesse. Reg et moi avons traversé tout le pays, avec notamment des étapes à Pretoria et au Cap, pour participer à des shows.

Jusqu'alors, je n'avais qu'une idée très vague de ce qu'était le succès. La vie familiale heureuse et prospère de Reg m'a autant inspiré que son rôle d'Hercule au cinéma. Reg était un gamin issu de la classe ouvrière de Leeds, et lorsqu'il est tombé amoureux de Mareon dans les années 1950, il était une star du culturisme en Amérique. Il l'a emmenée en Angleterre pour l'épouser. Mais Mareon trouvait Leeds déprimante, alors ils sont repartis en Afrique du Sud, où Reg a lancé sa chaîne de clubs de sport. Leurs affaires ont prospéré. Leur maison, qu'il surnommait « Mont Olympe », surplombait la ville et possédait piscine et jardins. L'intérieur était spacieux, beau, confortable, et rempli d'œuvres d'art. J'avais beau aimer ma vie munichoise faite d'entraînement assidu, de fêtes, de bagarres et de drague, ce temps passé avec les Park m'a rappelé qu'il fallait viser plus haut.

Tous les matins, Reg me réveillait à 5 heures. Une demi-heure plus tard, on était dans sa salle de sport située au 42, Kirk Street. Je ne m'étais jamais levé si tôt, et j'ai compris l'avantage qu'il y avait à s'entraîner de très bonne heure, avant le début de la journée – quand vous n'avez aucune autre responsabilité et que personne ne vous demande rien. Reg m'a également prodigué une leçon capitale sur les limites psychologiques. Je parvenais à réaliser des extensions du mollet avec une charge de 135 kilos, plus que n'importe quel culturiste de mon entourage. Je pensais avoir atteint les limites de ce qui était humainement possible. J'ai donc été sidéré de constater que Reg travaillait avec une charge de plus de 450 kilos.

« La limite est dans ta tête, m'a-t-il dit. Réfléchis : 135 kilos, c'est à peine plus que ce que tu soulèves en marchant. Tu pèses environ 115 kilos. Donc, à chaque pas, chacun de tes mollets porte 115 kilos. Si tu veux réellement t'entraîner, il faut que tu soulèves plus que ça. » Et il avait raison. La limite n'existait que dans ma tête. Après l'avoir vu soulever 450 kilos, j'ai progressé à grands pas.

Cet épisode illustre le pouvoir de l'esprit sur le corps. Pendant de nombreuses années, en haltérophilie, il y avait un plafond à 225 kilos pour l'épaulé-jeté – semblable aux deux minutes trente par kilomètre de la course –, jusqu'à ce qu'en 1954 Roger Bannister dépasse ce maximum. En 1970, lorsque le grand haltérophile Vassili Alexeïev a battu un nouveau record en soulevant 227 kilos, trois autres sportifs ont dépassé les 225 kilos dans l'année.

J'ai fait le même constat avec mon partenaire Franco Columbu. Des années plus tard, on faisait des squats au club de sport Gold's Gym en Californie. J'ai enchaîné six répétitions avec une charge de 225 kilos. Franco avait beau être plus fort que moi en squat, il a dû reposer la barre après quatre répétitions. « Je suis vraiment fatigué », a-t-il expliqué. A ce moment précis, quelques copines de la plage sont entrées pour me saluer. Je me suis tourné vers Franco et lui ai lancé : « Elles pensent que tu n'es pas capable de porter 225 kilos en squat. » Je savais à quel point il aimait frimer, surtout devant des filles. Et comme de bien entendu, il a répondu : « Attends, je vais leur montrer ! » Il a choisi la barre de 225 kilos et a enchaîné dix répétitions. Ça n'avait l'air de rien, alors que dix minutes plus tôt le même corps était vraiment fatigué. Ses cuisses n'en revenaient probablement pas. Alors, qu'est-ce qui avait changé ? Le mental. Les sports sont si physiques qu'il est facile de sous-estimer le pouvoir de l'esprit. Pourtant, j'en ai eu la preuve de nombreuses fois.

Dès mon retour à Munich, mon premier défi a été de trouver le moyen d'exploiter utilement mon titre de Monsieur Univers pour attirer la clientèle. A l'époque, le culturisme était encore une discipline obscure, considérée comme bizarre, si bien qu'en dehors des salles de gym, ma victoire n'avait pas fait grand bruit. On me connaissait davantage comme le gars qui avait soulevé la grosse pierre à la brasserie.

Albert a eu une idée. Si on avait demandé aux journaux de raconter l'histoire de ma consécration, ils nous auraient ri au nez. Au lieu de quoi, par une journée glaciale, il m'a fait faire le tour de la ville en slip de compétition après avoir appelé des amis dans la presse pour leur dire : « Vous vous souvenez de Schwarzenegger, le type qui a gagné le concours de soulevé de pierre ? Eh bien il a remporté le titre de Monsieur Univers, et en ce moment même il se trouve en slip sur la place Stachus ! » Certains rédacteurs ont trouvé cela suffisamment cocasse pour envoyer des photographes. Je leur ai fait faire le tour de la ville : du marché à la *Hauptbahnhof*, où j'ai mis un point d'honneur à parler à une petite mamie pour montrer que j'étais un gentil garçon et non une espèce de monstre. Ce genre de pratique est courant chez les hommes politiques – moins chez les culturistes. Malgré la température, je m'amusais bien. Le lendemain matin, dans l'un des journaux, on me voyait en slip sur un chantier, où un ouvrier tout emmitouflé à cause du froid me regardait bouche bée.

Après plus d'un an d'efforts et de numéros de claquettes comme celui-là,

le nombre de nos membres a été multiplié par deux, dépassant les trois cents – mais la ville comptait plus d'un million d'habitants ! Albert disait que le culturisme était une sous-culture d'une sous-culture. On passait des heures à essayer de comprendre pourquoi ce sport n'était pas davantage connu. On pensait que cela s'expliquait par la mentalité des culturistes, des ermites qui se cachent sous une armure de muscles. Ils font tout en secret, s'entraînent dans des cellules et ne sortent que lorsqu'ils se sentent en sécurité, à l'abri derrière leurs muscles. L'histoire compte plusieurs hommes forts, comme par exemple Eugen Sandow, né en Prusse, souvent surnommé le père du culturisme moderne, ou Alois Swoboda. Mais ils vivaient au début du <sup>xx</sup>e siècle, et personne ne leur avait succédé. Aucun culturiste contemporain ne possédait assez de charisme pour que cette discipline exerce une réelle attraction sur les gens.

Les compétitions organisées à Munich illustraient de façon déprimante cette réalité. Elles n'avaient pas lieu dans les brasseries, contrairement aux spectacles d'hommes forts de jadis. Elles se tenaient dans des clubs de gym aux murs blancs, au sol nu sur lequel étaient disposées une dizaine de chaises, ou bien sur la scène dépouillée d'une salle de spectacle. Et on était à Munich, une ville densément peuplée, animée et vivante. La seule exception était le concours de Monsieur Allemagne, qui se tenait tous les ans dans la Bürgerbräukeller, une brasserie habituellement fréquentée par les ouvriers.

Albert et moi avons eu l'idée d'améliorer le standing des compétitions de culturisme. Comme on disposait tous les deux d'un peu d'argent, on a acheté les droits de production de Monsieur Europe 1968. Ensuite, on est allés voir les propriétaires de la Schwabinger Bräu, une vieille brasserie élégante située dans un quartier chic, pour demander s'il était envisageable d'y organiser la compétition.

C'était un lieu inhabituel pour le culturisme et cela nous a aidés à faire la promotion de l'événement. Plus d'un millier de spectateurs se sont déplacés, contre seulement quelques centaines l'année précédente. La presse était bien évidemment conviée. On s'est assurés que les journalistes comprenaient le déroulement du concours afin qu'ils écrivent de bons papiers.

L'entreprise aurait facilement pu échouer. On aurait pu ne pas vendre assez de tickets, quelqu'un aurait pu semer la zizanie en sautant sur scène et en assommant Monsieur Europe avec une chope de bière. Mais, grâce à nous, les gens buvaient et trinquaient, et le hall résonnait de cris, d'enthousiasme et de vie. L'énergie de notre manifestation est devenue le modèle de référence pour le culturisme allemand.

Cette année-là, parce que la compétition a coïncidé avec l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, elle a eu un impact particulièrement important sur les culturistes d'Europe de l'Est. Le 21 août, moins d'un mois avant le concours, des chars ont déferlé pour écraser le Printemps de Prague et ses réformes. Dès qu'on a su ce qui se passait, on s'est mis en contact avec les culturistes qu'on connaissait là-bas et on est allés les chercher en voiture à la



frontière. Les Tchèques étaient particulièrement bien représentés lors de cette édition de Monsieur Europe car l'événement leur permettait de fuir le pays. De Munich, ils se sont ensuite rendus au Canada ou aux Etats-Unis.

Je me demandais quand sonnerait pour moi l'heure d'aller en Amérique. Une partie de mon cerveau restait obsédée par cette question. Durant mon service par exemple, lorsque j'ai appris qu'on y envoyait parfois des pilotes de chars pour des stages de perfectionnement, j'ai failli rester dans l'armée pour cette seule raison. Le problème était bien sûr qu'une fois la formation terminée, il fallait rentrer au pays, et j'aurais dû reprendre ma vie de soldat.

Je me suis donc accroché à ma vision originale : une lettre ou un télégramme me parviendrait, m'invitant à me rendre aux Etats-Unis. Il ne tenait qu'à moi d'être un grand culturiste et d'accomplir des exploits. C'est comme cela que Reg Park avait traversé l'Atlantique, et je marcherais dans ses pas. Lui et Steve Reeves me servaient de repères pour juger de mes progrès. Comme Reg, j'avais débuté très jeune, et même plus tôt que lui, car il avait commencé à dix-sept ans, avant d'entrer dans l'armée, et moi à quinze. Mon titre de Monsieur Univers, remporté à vingt ans, m'avait valu une certaine célébrité dans le monde du culturisme, parce que j'avais battu le vieux record de Reg – en 1951, il avait obtenu cette distinction à vingt-trois ans.

Quand mon obsession pour le culturisme est née, je pensais que gagner le concours de Londres me garantirait la gloire et l'immortalité. En réalité, les choses étaient bien plus complexes. Comme pour la boxe aujourd'hui, le culturisme comptait plusieurs fédérations s'affrontant sans cesse pour contrôler le sport. Elles organisaient les championnats qui attiraient l'élite du bodybuilding : Monsieur Univers en Grande-Bretagne, Monsieur World, qui changeait chaque année de pays, la version américaine de Monsieur Univers, et Monsieur Olympia, un nouvel événement censé couronner le champion du monde professionnel de culturisme. Et les fans s'y perdaient un peu. Selon moi, le point important était que les meilleurs athlètes ne participaient pas tous à un événement donné. Par exemple, quelques-uns des plus grands culturistes américains ne se rendaient pas à Londres pour se concentrer sur le concours organisé aux Etats-Unis. La seule manière pour un culturiste de devenir le champion du monde incontesté était de cumuler les titres de toutes les fédérations. Il ne serait reconnu comme le meilleur qu'après avoir affronté et battu tous ses rivaux. A son époque, Reg Park avait dominé en gagnant le concours de Monsieur Univers trois fois en quatorze ans. Bill Pearl, un grand culturiste californien, avait quant à lui régné sur la discipline en remportant trois titres de Monsieur Univers, et en devenant Monsieur America et Monsieur USA. Steve Reeves avait été Monsieur America, Monsieur Univers et Monsieur World. Mon objectif n'était pas de battre leurs records, mais de les pulvériser. Si quelqu'un avait gagné le titre de Monsieur Univers trois fois,

je le gagnerais six fois. J'étais assez jeune pour y parvenir, et je m'en sentais capable.

Voilà les rêves que je nourrissais en me préparant à l'édition londonienne de Monsieur Univers en 1968. Pour aller en Amérique, il me fallait d'abord dominer absolument la scène européenne. Mon triomphe dans la catégorie amateurs l'année précédente était un très bon début. Mais cela me faisait automatiquement accéder au statut de professionnel, et ouvrait la porte à tout un nouvel éventail de concurrents. Ce qui signifiait que je devais revenir et gagner le titre de façon encore plus décisive. Je deviendrais ainsi un double vainqueur du concours, et je serais lancé.

J'ai fait en sorte que rien ne puisse interférer avec mon projet – ni distractions, ni travail, ni filles, ni l'organisation du concours de Monsieur Europe. J'ai gardé du temps pour toutes ces choses, évidemment, mais ma priorité principale est restée de m'entraîner dur quatre à cinq heures par jour, six jours sur sept.

Je suivais les conseils de Wag Bennett et Reg Park, mais le cœur de mon entraînement n'avait pas changé. Je continuais à me développer physiquement, et je souhaitais tirer profit du don que m'avait fait la nature : mon ossature supportait plus de masse que celles de tous les types que j'allais affronter. Mon objectif était d'arriver au Victoria Palace en étant encore plus massif et fort que l'année précédente afin de laisser tout le monde baba. Avec 1,89 mètre et 113 kilos, j'étais plus impressionnant que jamais.

La veille du concours, les choses avaient plutôt mal commencé. Avant d'aller à l'aéroport, j'étais passé au club. Putziger devait me payer, et j'avais besoin de cet argent pour mes dépenses à Londres. Au lieu de quoi il m'a tendu un bout de papier et un stylo : « Signe ça, et tu auras ton argent. » Il s'agissait d'un contrat qui faisait de lui mon agent et lui garantissait un pourcentage sur tous mes gains à venir ! J'ai refusé, et j'ai quitté le club en état de choc. Je n'avais presque pas d'argent et j'avais peut-être perdu mon emploi. Albert m'a prêté 500 marks pour le voyage. Le périple s'est terminé bien mieux qu'il n'avait débuté, puisque le lendemain j'ai remporté haut la main mon deuxième titre de Monsieur Univers. Les magazines spécialisés me montraient en train de hisser une fille en bikini sur mon bras gauche et de montrer mon biceps droit. Mieux encore, un télégramme m'attendait à l'hôtel. Il était signé Joe Weider, et disait :

« Félicitations pour votre victoire. Vous êtes la nouvelle vedette. Vous allez devenir le plus grand culturiste de tous les temps. » Il m'invitait à venir aux Etats-Unis le week-end suivant pour participer à la compétition de Monsieur Univers organisée par sa propre fédération à Miami. « Nous couvrirons toutes vos dépenses. Le colonel Schuster vous fournira les détails. »

C'était le message dont je rêvais, et il était signé du grand manitou incontesté du milieu. Son statut de plus important impresario du culturisme américain faisait de Joe Weider l'homme le plus puissant de la discipline à

l'échelle mondiale. Il avait bâti un empire qui proposait des salons consacrés au bodybuilding, des magazines, de l'équipement sportif et des compléments nutritionnels. Mon rêve, qui n'était pas uniquement de devenir champion mais aussi d'aller en Amérique, était en train de se réaliser. J'avais hâte d'appeler mes parents et de partager avec eux la nouvelle de mon départ. C'était inespéré, j'étais peut-être sur le point d'engranger un troisième titre de Monsieur Univers ! A vingt et un ans, ce serait du jamais-vu. J'étais en parfaite condition physique pour la compétition, j'avais l'élan requis. A Miami, je les écraserais tous.

Le colonel Schuster est venu me retrouver à l'hôtel plus tard dans la journée. C'était un homme de corpulence moyenne qui portait un costume. En réalité, il n'était que colonel de la garde nationale américaine, et gagnait sa vie comme représentant en Europe de Weider. Il m'a remis les billets d'avion, mais on s'est rapidement rendu compte que je n'avais pas de visa américain.

Je suis resté à faire le pied de grue chez le colonel pendant qu'il tirait quelques ficelles à l'ambassade américaine. Au final, il a fallu une semaine pour obtenir les papiers. Je me suis occupé de mon mieux en attendant, même si mon régime alimentaire n'était pas vraiment adapté et que je n'avais pas d'endroit pour m'entraîner cinq heures par jour. J'ai limité les dégâts en me rendant à l'entrepôt de Weider où l'on assemblait les haltères. Je m'en suis servi pour m'exercer. Mais j'avais la tête ailleurs, et ce n'était pas comme en salle.

Dès que j'ai posé le pied dans l'avion, toutes mes frustrations se sont envolées. Je devais changer d'aéroport à New York, et la traversée de la ville, qui m'a permis de voir pour la première fois les gratte-ciel, le port et la statue de la Liberté, a été une expérience merveilleuse. J'ignorais ce qui m'attendait à Miami, et à mon arrivée il pleuvait des cordes. La ville était elle aussi impressionnante : les immeubles, les palmiers, mais également la chaleur d'octobre qui semblait combler les gens de bonheur. Les quartiers touristiques qui vibraient au son de la musique latine m'ont enchanté. J'étais fasciné par le mélange de Latinos, de Noirs et de Blancs. J'avais connu cela dans le milieu du culturisme, mais jamais dans mon Autriche natale.

Joe Weider avait lancé la version américaine de Monsieur Univers dix ans auparavant pour promouvoir le culturisme aux Etats-Unis. Le concours se tenait pour la première fois en Floride. Les organisateurs avaient pris possession du Miami Beach Auditorium, une grande salle moderne de 2 700 places, qui accueillait normalement le *Jackie Gleason Show*, une des émissions de télévision les plus populaires du pays. J'avais raté la phase préparatoire de l'événement – les interviews, les cocktails, les tournages pour la télé et le cinéma, la promotion. Malgré cela, la production m'a paru d'envergure, de proportions américaines. Partout, on voyait des légendes du culturisme, comme Dave Draper et Chuck Sipes, qui avaient tous deux été Monsieur America et Monsieur Univers.

C'est là que j'ai posé pour la première fois les yeux sur le champion du

monde de culturisme, Sergio Oliva. Sergio, un Cubain installé aux Etats-Unis, était le premier représentant d'une minorité à remporter les titres de Monsieur America et de Monsieur World, Monsieur International, Monsieur Univers et Monsieur Olympia. La semaine précédente, il était devenu Monsieur Olympia pour la deuxième fois consécutive. Même si on ne jouait pas encore dans la même catégorie, Oliva savait qu'on s'affronterait bientôt. « Il est très, très bon, avait-il confié à mon sujet dans un journal. L'année prochaine sera difficile, mais ça me va. Etre en concurrence avec des bébés, je n'aime pas ça. » Lorsque ses propos m'ont été répétés, j'ai pensé : Ça y est, la guerre des nerfs a commencé.

Une vingtaine de concurrents étaient en lice, divisés en deux groupes, les grands et les petits. Lors des tours préliminaires, j'ai facilement battu les hommes de grande taille. Mais le plus fort de la catégorie des petits était Frank Zane, qui venait d'être sacré Monsieur America à New York une semaine plus tôt, et était plus en forme que jamais. Tout comme à Londres, j'étais costaud, bien taillé, puissant, et doté d'une impressionnante masse musculaire. Cependant, après la semaine passée à me tourner les pouces en attendant mon visa, j'étais un peu au-dessus de mon poids idéal, ce qui signifiait que quand je posais, mes lignes étaient moins définies. Non seulement Zane était parfaitement proportionné, musclé et ciselé, mais il avait aussi un sacré bronzage, alors que j'étais blanc comme un linge. Cela n'arrangeait pas mon affaire. A l'approche de la phase finale, qui devait avoir lieu le soir, il me devançait de quelques points.

Ce soir-là, face au public, j'ai eu l'impression d'être cent fois meilleur car à force de bander mes muscles et de poser sous les éclairages toute la journée, mes kilos en trop semblaient avoir fondu. En conséquence, nous nous sommes retrouvés au coude à coude, au point d'arriver ex aequo après le vote final des juges. Mais grâce à son score aux points, c'est Zane qui l'a emporté. Debout sur la scène, j'essayais de ne pas avoir l'air trop déçu en voyant ce type que je dépassais de douze centimètres et de vingt-deux kilos s'emparer du trophée.

Quel coup terrible ! J'étais enfin en Amérique, comme dans mes rêves, et je venais de perdre face à un homme plus léger et plus petit que moi ! Je m'étais imaginé que c'était couru d'avance parce qu'il n'était tout simplement pas assez grand pour gagner contre moi. La définition de mes muscles n'était sans doute pas optimale, mais lui n'était qu'un petit bonhomme chétif.

La nuit venue, le désespoir s'est emparé de moi. Il est pourtant rare que ma gaieté m'abandonne. Mais j'étais à l'étranger, loin de ma famille et de mes amis, entouré de gens que je ne connaissais pas et dont je ne parlais pas la langue. Comment en étais-je arrivé là ? Je ne me sentais vraiment pas dans mon élément. Toutes mes affaires tenaient dans un petit sac de gym, j'avais laissé le reste derrière moi. J'avais sans doute perdu mon emploi. J'étais sans le sou. Je me demandais comment j'allais faire pour rentrer chez moi.

Et surtout, j'avais perdu. Le grand Joe Weider m'avait fait venir de

l'autre côté de l'Atlantique pour m'offrir cette opportunité, mais au lieu de saisir ma chance, je m'étais ridiculisé et j'avais échoué. Je partageais ma chambre avec Roy Callender, un culturiste noir basé à Londres qui avait également participé à la compétition en Angleterre. Il a été formidable, et a su trouver les mots pour me parler de ma défaite. Il avait bien plus de maturité que moi, et a évoqué quelque chose que je ne comprenais pas encore réellement : les sentiments.

« Oui, c'est vraiment dur de perdre après une victoire aussi éclatante que celle de Londres. Mais n'oublie pas que l'année prochaine, tu gagneras, et cette défaite sera effacée », m'a-t-il dit en substance.

C'était la première fois qu'un homme m'encourageait de la sorte. Je savais que les femmes, comme ma mère ou d'autres, étaient capables d'apporter du réconfort. Mais j'étais bouleversé qu'un homme puisse faire preuve de tant d'empathie. Jusqu'alors, je pensais que seules les filles pleuraient. Pourtant, dans le noir, j'ai pleuré en silence pendant des heures. J'en ai éprouvé un immense soulagement.

Lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, j'allais beaucoup mieux. Le soleil inondait la chambre et le téléphone sonnait.

« Arnold ! a dit une voix rauque. C'est Joe Weider. Je suis dehors, au bord de la piscine. Ça te dit de me retrouver pour le petit déjeuner ? J'aimerais t'interviewer pour le magazine. On aimerait publier un grand article sur toi, savoir comment tu t'entraînes... »

Je me suis rendu à la piscine. Joe m'attendait à une table, vêtu d'un peignoir rayé, une machine à écrire posée devant lui. Je n'en croyais pas mes yeux. Je m'étais nourri de ses magazines, dans lesquels il se décrivait lui-même comme le coach des champions, l'homme qui avait inventé toutes les méthodes d'entraînement, qui avait rendu le culturisme possible et fabriqué tous les grands. C'était mon idole, et voilà que j'étais assis à côté de lui, au bord d'une piscine à Miami ! Aussitôt, les peurs de la nuit précédente se sont dissipées ; je me sentais de nouveau moi-même.

Brun, la quarantaine, Joe était rasé de près et portait des favoris. Il n'était pas grand – plutôt de taille moyenne –, mais costaud. J'avais lu qu'il faisait tous les jours de la musculation. Sa voix ne passait pas inaperçue : puissante et pénétrante, elle émettait d'étranges voyelles. Son accent ne ressemblait pas à celui des autres anglophones, même à mes oreilles. J'ai appris par la suite qu'il était canadien.

Il voulait tout savoir de mon entraînement. On a parlé pendant des heures. Malgré mon anglais, qui ralentissait nos échanges, Joe semblait penser que j'avais plus d'histoires intéressantes à raconter que les autres culturistes. Je lui ai tout révélé de mes sessions d'entraînement dans les bois à jouer aux gladiateurs. Ça lui a beaucoup plu. Il m'a demandé de nombreux détails au sujet des techniques que j'avais développées : l'entraînement « fractionné » en deux ou trois fois, les astuces imaginées par Franco et moi pour « choquer les muscles ». Pendant ce temps, j'étais obligé de me pincer pour y croire. Si

seulement mes amis à Munich et à Graz avaient pu me voir, assis en face de M. Joe Weider qui m'interrogeait sur mes techniques d'entraînement !

Midi approchait, et il s'est arrêté un moment. « Ne rentre pas en Europe, a-t-il fini par me dire. Tu dois rester ici. » Il a proposé de m'offrir le voyage en Californie, de me trouver un appartement, une voiture et de prendre en charge toutes mes dépenses pour que je puisse me concentrer sur mon entraînement pendant une année entière. Quand les compétitions reprendraient à l'automne, je pourrais tenter à nouveau ma chance. Pendant ce temps, ses magazines parlaient de ma préparation, et il mettrait des interprètes à ma disposition pour que je puisse m'exprimer sur ma technique dans ses journaux.

Joe avait des idées précises sur la stratégie que je devais adopter pour parvenir au sommet. Selon lui, je ne me concentrais pas sur l'essentiel. Même pour un homme de ma carrure, la puissance et le volume ne suffisaient pas. Je devais travailler à mieux définir mes muscles. Et si certaines parties de mon corps étaient épatantes, mon dos, mes abdos et mes jambes présentaient des défauts. Mes poses n'étaient pas au point. Les programmes d'entraînement étaient bien sûr la spécialité de Joe Weider, et il avait hâte de commencer à encadrer ma préparation. « Tu seras le plus grand. Attends un peu de voir », m'a-t-il dit.

L'après-midi, au club, j'ai repensé à ma défaite face à Frank Zane. Maintenant que j'avais cessé de me lamenter sur mon sort, j'en tirais des conclusions encore plus sévères que celles de la nuit précédente. J'étais toujours persuadé que le verdict était injuste, mais ce qui me blessait réellement était que j'avais échoué – pas mon corps, mais ma vision et ma volonté. Cela avait été moins dur de perdre face à Chet Yorton en 1966 : j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour me préparer, mais mon heure n'avait pas encore sonné. Ce qui était arrivé à Miami était différent. J'étais moins musclé que j'aurais pu l'être. J'aurais dû faire attention à mon alimentation la semaine précédente et ne pas me gaver de *fish and chips*. J'aurais pu trouver un moyen de m'entraîner davantage, même en l'absence de matériel : j'aurais pu réaliser mille répétitions d'abdos ou un exercice qui m'aurait donné l'impression d'être prêt. J'aurais pu travailler mes poses – rien ne m'en avait empêché. Le verdict du jury était ce qu'il était, mais je n'avais pas fait tout mon possible pour me préparer. J'avais cru que je serais porté par l'élan de ma victoire à Londres. Je venais de gagner le concours de Monsieur Univers et j'avais cru que je pouvais me détendre. Quelle bêtise !

J'ai décidé que si je restais en Amérique, je devais arrêter de me conduire comme un amateur. Les choses sérieuses allaient commencer. J'avais beaucoup de travail devant moi. Et je devais me comporter en professionnel. Je ne devais plus jamais revivre l'expérience de Miami. Si j'avais l'intention de battre des types comme Sergio Oliva, cela ne devait jamais se reproduire. Dorénavant, si je perdais, je repartirais en arborant un grand sourire car j'aurais fait tout mon possible pour me préparer.

## Bons baisers de L.A.

Il existe une photo de moi prise à mon arrivée à Los Angeles. On est en 1968, j'ai vingt et un ans, et je porte un pantalon marron froissé, de grosses chaussures et une chemise à manches longues bon marché. Je tiens un vieux sac en plastique qui contient quelques effets personnels, et j'attends au retrait des bagages mon sac de sport dans lequel se trouve tout le reste. J'ai l'air d'un réfugié, j'ai du mal à aligner trois phrases en anglais, je n'ai pas d'argent, mais un grand sourire illumine mon visage.

Un photographe et un journaliste freelance du magazine *Muscle & Fitness* étaient présents pour relater mon arrivée. Joe Weider leur avait demandé de m'accueillir, de me faire visiter les environs, et de raconter mes faits et gestes. Weider parlait de moi comme d'une étoile montante. Il m'avait proposé de rester aux Etats-Unis pour m'entraîner avec les champions pendant un an. Il me logerait et couvrirait mes dépenses. En échange, avec l'aide d'un traducteur, je devais parler de mes techniques dans ses magazines, tout en m'entraînant pour réaliser mon rêve.

La vie nouvelle et formidable dont j'avais rêvé a failli se terminer au bout d'une semaine. L'un des amis que je venais de me faire au club de gym, un Australien qui luttait contre des crocodiles, m'a prêté sa voiture, une Pontiac GTO 350 chevaux. Je n'avais jamais conduit un tel bolide : en moins de deux, je filais déjà sur Ventura Boulevard, dans la Fernando Valley, comme sur une autoroute allemande. C'était une matinée fraîche et brumeuse d'octobre, et j'étais sur le point d'apprendre que les routes californiennes peuvent devenir très glissantes sous le crachin.

Je m'apprêtais à rétrograder à l'approche d'un virage. Je savais bien me servir du levier de vitesse car en Europe les voitures sont équipées de boîtes manuelles. Mais en rétrogradant, j'ai fait brutalement ralentir la GTO et les roues arrière n'ont plus été en contact avec le sol.

J'ai perdu le contrôle du véhicule, qui a fait deux ou trois tours sur lui-même. Je devais faire du 50 km/h quand la voiture, emportée dans son élan, s'est retrouvée sur la voie d'en face, à contresens. Malheureusement, la circulation était dense ce matin-là. Côté passager, j'ai vu une Coccinelle me rentrer dedans à la perpendiculaire. J'ai ensuite été heurté par une grosse américaine, et cinq ou six autres encore se sont ajoutées au carambolage avant que tout ne s'arrête.

J'étais à une trentaine de mètres de ma destination, Vince's Gym, où j'avais prévu de m'entraîner. La portière de mon côté fonctionnait, j'ai donc pu m'extraire du véhicule. Mais j'avais l'impression que ma jambe droite était en feu – avec l'impact, la console située entre les deux sièges avant avait été détruite, et en baissant les yeux j'ai vu qu'un énorme morceau de plastique sortait de ma cuisse. Je l'ai retiré, et du sang s'est mis à couler.

J'ai eu vraiment très peur. Tout ce qui m'est venu à l'esprit a été de rejoindre la salle de sport pour demander de l'aide. J'ai boité jusqu'à l'intérieur. « Je viens d'avoir un accident », ai-je dit. Quelques culturistes m'ont reconnu, mais celui qui a pris les choses en main, et qui se trouvait être avocat, était un inconnu : « Vous feriez mieux de retourner à la voiture, m'a-t-il conseillé. Il ne faut jamais quitter une scène d'accident. Ici, on appelle cela un délit de fuite. Un délit de fuite, vous comprenez ? Cela vous attire de sacrés ennuis. Alors, sortez, restez près de votre voiture et attendez la police. »

Il a compris que je venais d'arriver aux Etats-Unis et que mon anglais n'était pas bon.

« Mais je suis ici, ai-je répondu. Et je peux regarder là-bas. » Je voulais dire que de l'endroit où je me trouvais, je pourrais facilement voir l'arrivée de la police et aller à leur rencontre.

« Faites-moi confiance, retournez à votre véhicule. »

C'est alors que je lui ai montré ma jambe. « Vous connaissez un médecin qui pourrait m'aider ? »

Apercevant le sang, il a bredouillé : « Oh, mon Dieu ! » Après quelques secondes de réflexion, il a ajouté : « Je vais appeler des amis. Vous avez une assurance ? » J'avais du mal à comprendre ce que cela signifiait, mais j'ai fini par lui faire comprendre que ce n'était pas le cas. Quelqu'un m'a donné une serviette à tenir contre ma jambe.

Je suis retourné à la voiture. Les gens étaient chamboulés et stressés d'arriver en retard au travail. Ils craignaient également que leur voiture ne soit endommagée, auquel cas ils devraient traiter avec leur compagnie d'assurances. Mais personne ne s'est jeté sur moi ou ne m'a montré du doigt. Un policier est arrivé, et lorsqu'il s'est assuré que la conductrice de la Volkswagen n'était pas blessée, il m'a laissé repartir en me disant juste : « Vous saignez. Vous devriez vous faire examiner. » Bill Drake, un ami culturiste, m'a emmené chez le médecin et a gentiment payé la facture pour les points de suture.

C'était vraiment idiot de ma part d'avoir provoqué cet accident, et j'aurais voulu présenter mes excuses à tous les gens impliqués.

J'avais eu de la chance. Dans une situation similaire, la police en Europe aurait été extrêmement sévère. Non seulement j'aurais pu être arrêté, mais en plus, en tant qu'étranger, j'aurais pu finir en prison ou expulsé du pays. L'incident m'aurait certainement coûté très cher en amendes. Mais la police de Los Angeles a considéré que les routes étaient glissantes, que je n'étais pas



en faute, et personne n'avait été grièvement blessé. L'important était que la circulation reprenne normalement. Le policier qui s'était adressé à moi avait été très poli. Après avoir regardé mon permis de conduire international, il m'avait demandé : « Vous avez besoin d'une ambulance ou ça ira ? » Deux types du club de gym lui ont expliqué que je venais d'arriver aux Etats-Unis. Malgré mes efforts, il était manifeste que je ne parlais pas anglais.

Quand je me suis couché ce soir-là, j'étais confiant. Il fallait que j'arrange les choses avec l'Australien aux crocodiles, mais l'Amérique était un endroit formidable.

J'ai eu un choc en voyant Los Angeles pour la première fois. Pour moi, l'Amérique était synonyme de grandeur. Des gratte-ciel gigantesques, des ponts colossaux, des enseignes lumineuses, des autoroutes, des voitures. New York et Miami avaient été à la hauteur de mes attentes, et j'avais imaginé que Los Angeles serait une ville tout aussi impressionnante. Mais il y avait à peine quelques buildings dans le quartier des affaires, et ils n'avaient rien d'extraordinaire. La plage était immense, mais où se trouvaient les grosses vagues et les surfeurs ?

J'ai ressenti une déception semblable lorsque j'ai pénétré pour la première fois dans la Mecque du culturisme américain, Gold's Gym. Pendant des années, j'avais lu avec attention les magazines de Weider sans m'apercevoir que le principe général était de donner l'impression que tout était beaucoup plus grand qu'en réalité. Je regardais des photos de culturistes en train de s'entraîner là-bas, et j'imaginai un club gigantesque qui possédait des terrains de basket et des piscines, et où l'on pouvait pratiquer la gymnastique, l'haltérophilie, la force athlétique et les arts martiaux, comme dans les salles immenses d'aujourd'hui. Mais quand je suis entré, j'ai remarqué que le sol était en ciment, et que tout était d'une grande simplicité : une pièce unique sur deux étages de la taille d'un demi-terrain de basket, avec des murs en parpaing et des lucarnes. L'équipement, en revanche, était vraiment intéressant, et j'ai vu que certaines des personnes qui y pratiquaient la force athlétique et le culturisme étaient très bonnes. L'inspiration était donc là. En outre, le club se trouvait à deux pas de la plage.

Le quartier alentour était encore moins renversant. Les maisons alignées le long des rues et des allées ressemblaient aux baraquements de l'armée autrichienne. Pourquoi acheter des bicoques en bois bon marché dans un si bel endroit ? Il y avait des maisons vides et délabrées. La chaussée était fissurée et sablonneuse, et des mauvaises herbes poussaient sur les trottoirs, qui par endroits n'étaient même pas pavés.

C'est ça, l'Amérique ? ai-je pensé. Pourquoi ne pas paver les trottoirs ? Pourquoi ne pas démolir cette maison abandonnée pour en construire une belle ? A Graz, il était impossible de trouver un trottoir qui ne soit ni pavé, ni parfaitement balayé et immaculé. C'était inconcevable.

M'installer dans un pays où tout semblait différent – la langue et la

culture, la façon de penser et de faire des affaires – était un défi. Je n'en revenais pas de constater à quel point tout était différent. Mais j'avais un avantage sur la plupart des nouveaux arrivants : quand on pratique un sport international, on n'est jamais vraiment seul.

Une formidable hospitalité existe dans le monde du culturisme. Où que vous alliez, nul besoin de connaître des gens. Vous avez toujours le sentiment de faire partie de la famille. Les sportifs du coin viennent vous chercher à l'aéroport. Ils vous accueillent. Ils vous invitent chez eux. Ils vous nourrissent. Ils vous font visiter la région. Mais l'Amérique, c'était autre chose.

Un des culturistes de Los Angeles a proposé de m'héberger quelque temps chez lui, dans une chambre inoccupée. Lorsque je suis arrivé au club, tout le monde est venu me saluer. Ils m'ont tous serré dans leurs bras et dit qu'ils étaient contents de me voir. Ils m'ont trouvé un petit appartement, et dès que j'ai emménagé, leur gentillesse s'est transformée en un formidable élan de soutien. Ils ont organisé une collecte et se sont pointés un matin avec des paquets et des caisses. Imaginez-vous une bande d'armoires à glace qui ne devraient jamais s'approcher de quoi que ce soit de fragile, des types qui disent à longueur de journée des trucs comme « Mate-moi ce torse ! » ou « Rien à foutre, aujourd'hui, je fais des squats avec 250 kilos », qui tout à coup disaient « Regarde ce que je t'ai apporté » en ouvrant une toute petite boîte remplie de couverts. « Ça peut être utile pour manger. » Un autre déballait un paquet : « Ma femme m'a dit que je pouvais les prendre, c'est de la vieille vaisselle, comme ça maintenant, t'as cinq assiettes. » Ils s'efforçaient de nommer les choses et de me fournir des explications basiques. Quelqu'un avait apporté un petit poste de télé noir et blanc avec antenne. Ils m'ont aidé à l'installer et m'ont montré comment régler le récepteur. Il y avait aussi de la nourriture que nous avons partagée autour d'une table.

Je n'avais jamais vu de pareil en Allemagne ou en Autriche. Ça ne serait venu à l'esprit de personne. Là-bas, si un gars s'était installé à côté de chez moi, je n'aurais même pas pensé à lui proposer de l'aide. Je me sentais bête. Ce que j'ai vécu ce jour-là m'a aidé à grandir.

Les gars ont voulu me faire visiter Hollywood. Je voulais me faire prendre en photo là-bas et envoyer le cliché à mes parents, comme pour leur dire : « Je suis bien arrivé à Hollywood. Prochaine étape : jouer dans des films. » On a roulé jusqu'à ce que quelqu'un annonce : « Voilà, ça, c'est Sunset Boulevard.

— On arrive quand à Hollywood ? ai-je demandé.

— Mais *on est* à Hollywood. »

Dans mon esprit, j'avais dû confondre Hollywood et Las Vegas, parce que je cherchais où étaient les panneaux géants et les néons. Je m'attendais aussi à voir du matériel de cinéma et des rues bouclées parce qu'on tournait une scène de cascade. Mais il n'y avait rien. « Où sont passés les lumières et tout le reste ? » ai-je demandé.

Ils se sont regardés. « Je crois qu'il est déçu. Peut-être qu'on devrait revenir avec lui la nuit, a suggéré un type.

— Ouais, bonne idée ! Parce que c'est vrai que la journée, y a rien à voir », ont répondu les autres.

Plus tard dans la semaine, on est revenus un soir. Il y avait bien quelques lumières, mais c'était tout aussi ennuyeux. Il faudrait bien que je m'y fasse, et que je découvre les bons coins où sortir.

J'ai mis beaucoup de temps à m'y retrouver et à comprendre comment fonctionnaient les choses en Amérique. Le soir, je traînais avec Artie Zeller, le photographe qui était venu me chercher à l'aéroport. Il me fascinait. Malgré sa grande intelligence, il n'avait absolument aucune ambition. Artie n'aimait ni le stress ni le risque. Il travaillait derrière un guichet à la poste. Il était originaire de Brooklyn, où son père était un chanfre renommé dans la communauté juive – un homme très érudit. Artie avait choisi sa propre voie, et avait commencé à s'intéresser au culturisme à Coney Island. Freelance pour Weider, il était devenu le meilleur photographe du milieu. Je le trouvais captivant parce qu'il avait tout appris tout seul, à force de lire et d'assimiler les choses. En plus d'être doué pour les langues, c'était une encyclopédie ambulante et un joueur d'échecs chevronné. Artie était un démocrate pur et dur, de gauche et athée. Oubliée la religion. Un tas de balivernes, selon lui. Dieu n'existait pas, point final.

La femme d'Artie, Josie, était suisse, et même si j'essayais de m'immerger dans la langue anglaise, cela me faisait du bien d'être entouré de gens qui parlaient l'allemand. Surtout quand il s'agissait de regarder la télé. J'étais arrivé en Amérique pendant les dernières semaines de la campagne présidentielle de 1968. Lorsqu'on allumait le poste, il était presque toujours question des élections. Artie et Josie me traduisaient les propos de Richard Nixon et du vice-président Hubert Humphrey, qui faisaient campagne l'un contre l'autre. Humphrey, le démocrate, parlait toujours d'aide sociale et de programmes gouvernementaux. J'ai décrété que ses propos étaient trop « autrichiens ». Le discours de Nixon sur la liberté d'entreprendre, lui, me semblait vraiment américain.

« C'est quoi, déjà, le nom de son parti ? ai-je demandé à Artie.

— Le Parti républicain.

— Alors je suis républicain ! »

Artie a grogné, ce qui lui arrivait souvent à cause de ses sinus, mais aussi parce qu'il trouvait que beaucoup de choses dans la vie méritaient un grognement.

Comme Joe Weider me l'avait promis, on m'a donné une voiture : une Coccinelle blanche d'occasion, dans laquelle je me sentais chez moi. Pour apprendre à connaître le coin, je faisais le tour des salles de sport. Je me suis lié d'amitié avec un type qui en gérait une dans le centre-ville, à l'intérieur de

ce qui s'appelait alors l'Occidental Life Building. Je faisais le tour de la ville mais je me rendais aussi jusqu'à San Diego pour voir les clubs du coin. On m'emmenait en excursion, et c'est ainsi que je me suis retrouvé à Tijuana, au Mexique, et à Santa Barbara. Une fois, avec quatre autres culturistes, on est allés en minibus Volkswagen jusqu'à Las Vegas. Avec un tel tas de muscles à bord, on n'arrivait pas à dépasser les 100 km/h. Las Vegas, avec ses casinos géants, ses néons et ses tables de jeux immenses, ne m'a pas déçu.

De nombreux champions, comme Larry Scott, s'entraînaient au Vince's Gym. Surnommé « la Légende », Larry avait remporté le concours de Monsieur Olympia en 1965 et 1966. Le club était décoré de belles moquettes et équipé de bonnes machines, mais il n'était pas adapté au travail de la force : des exercices basiques tels que le full squat, le développé couché et le développé incliné y étaient considérés comme des pratiques démodées réservées aux hercules de foire et inadéquates pour ciseler le corps.

Il en allait autrement du Gold's Gym. La salle était très rudimentaire, et des monstres s'y entraînaient : des champions de lancer de poids et de culturisme, des catcheurs professionnels et des costauds de rue. Presque personne n'arborait de tenue de sport. On s'entraînait en jean et en chemise à carreaux, débardeur, marcel, sweat. Les sols étaient nus et il y avait des plateformes d'haltérophilie sur lesquelles on pouvait laisser tomber 500 kilos sans que personne n'y trouve à redire. L'atmosphère m'était davantage familière.

Le génie des lieux s'appelait Joe Gold. Dans les années 1930, alors qu'il était encore adolescent, il avait fait partie de la scène de Muscle Beach à Santa Monica. A son retour de la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle il avait servi comme mécano dans la marine marchande, il a commencé à fabriquer de l'équipement sportif. A peu près toutes les machines de la salle avaient été conçues par Joe.

La délicatesse n'était pas son truc : tout ce que Joe construisait était grand, lourd et en état de marche. Sur son rameur, les repose-pieds étaient placés exactement à la bonne hauteur afin qu'on n'ait pas l'impression d'être éjecté du siège chaque fois qu'on voulait travailler le bas du grand dorsal. Lorsque Joe imaginait un appareil, il se servait de l'apport de tous plutôt que de faire ça seul dans son coin. En conséquence, sur son matériel, les angles de traction étaient parfaits et rien ne coïnçait. Joe était là tous les jours, veillant à l'entretien de tout.

Joe aimait mettre au point de nouvelles machines. Il en avait créé une pour l'exercice dit du « chameau ». Le travail des mollets était essentiel pour moi car, comparée au reste de mon corps, cette partie de mon anatomie était naturellement chétive et difficile à muscler. Normalement, pour le chameau, on place ses demi-pointes sur une barre ou une planche tandis que le reste du pied est en suspension. Puis, on se penche en avant à 90 degrés en s'agrippant à un support, on demande à un ou deux partenaires d'entraînement de monter puis de s'asseoir sur son dos et ses hanches comme si on était un chameau. On

sollicite alors les mollets en montant et en descendant. Avec la machine de Joe, nul besoin de cavaliers. On la chargeait autant qu'on le souhaitait, on se mettait dessous en position de chameau et on enlevait le verrou. On se retrouvait alors par exemple avec 350 kilos sur le dos, et on pouvait faire le chameau.

Le club est rapidement devenu ma maison car je m'y sentais en sécurité. Une bande de gars traînait toujours à la réception, et tous les habitués avaient des surnoms, comme Charlie les Gros Biscoteaux, Brownie, ou l'Escargot. « Zabo » Koszewski, qui y travaillait depuis des années, était un ami intime de Joe Gold. On l'appelait « le Chef ». Ses abdominaux étaient extraordinaires – chaque jour, il enchaînait mille répétitions d'abdos –, et il était doté d'une musculature hors du commun. Mes abdos ne ressemblaient pas aux siens, et la première chose que « Zabo » a dite en me voyant, c'est que j'avais besoin d'un régime. « Tu sais quoi ? T'es potelé », a-t-il observé. Joe Gold m'a surnommé « Ventre de baudruche ». C'est sous ce sobriquet, ou celui de « Potelé », qu'on me connaissait désormais.

« Zabo » venait du New Jersey et son prénom était Irvin. Il possédait une collection de pipes à haschich. Parfois, on allait se défoncer chez lui. Il passait son temps à lire des romans de science-fiction. Ses expressions favorites étaient « Hé, mon pote » ou « Super » et « Cool ». Mais quoi de plus normal à Venice ? Fumer un joint était aussi banal que boire une bière. Quand vous étiez invité quelque part, où que ce soit, votre hôte allumait toujours un pétard et vous proposait d'en tirer une taffe ? Ou bien il se servait d'une pipe à haschich, selon son degré de sophistication.

J'ai rapidement compris ce que les gens voulaient dire par « C'est super » ou « C'est cool ». En essayant de draguer une fille splendide, j'ai aussi appris que l'astrologie était prise très au sérieux. « Toi et moi, on va bien ensemble. On devrait sortir dîner, un soir. »

Elle m'a tout de suite répondu : « Holà ! Doucement ! C'est quoi ton signe ? »

— Je suis Lion.

— Pas pour moi. Vraiment pas. Merci, mais non, vraiment. »

Et elle a disparu. Le jour suivant, au club, j'ai dit : « Hé, les gars, j'ai un petit problème. Il me reste encore des choses à apprendre. » Et je leur ai raconté mon histoire.

« Zabo » savait exactement ce qu'il fallait faire. « Mon pote, faut répondre : "Mon signe, c'est le meilleur." Essaie, tu verras. »

Peu de temps après, une autre occasion s'est présentée. Je déjeunais avec une fille, et elle a voulu connaître mon signe.

« Tu ne devines pas ? lui ai-je répondu.

— Non. Dis-moi !

— Le meilleur ! »

Alors elle s'est exclamée : « Tu veux dire Capricorne ? »

— Exactement ! Comment t'as fait pour trouver ?

— Ecoute, c'est incroyable parce que c'est un signe avec lequel je m'entends super bien, et comme ça colle tellement bien entre nous, je veux dire, c'est... waouh ! » Elle était ravie et tout excitée ! Alors j'ai commencé à me documenter sur les signes du zodiaque, sur leurs caractéristiques, leurs affinités.

Avec le Gold's Gym comme base, ce n'était pas bien compliqué de me faire des amis. Là-bas, c'était le melting-pot, on y croisait des gens de partout : Australiens, Africains, Européens. Le matin, je m'entraînais, et je lançais à quelques types : « Ça vous dirait de déjeuner ? » On mangeait ensemble, ils me racontaient leur vie, je leur racontais la mienne, et on devenait potes. Le soir, je retournais m'entraîner, je rencontrais d'autres types, on dînait ensemble et j'avais encore des amis.

La facilité avec laquelle les gens m'ouvraient leur porte et le goût des Américains pour la fête ne cessaient de m'étonner. Avant, je n'avais jamais célébré un anniversaire, et je n'avais jamais vu de gâteau avec des bougies. Jusqu'à ce qu'une fille m'invite à son anniversaire et que des amis me préparent un gâteau avec des bougies pour le mien. Au club, j'entendais des trucs comme : « Je dois rentrer, c'est le premier jour d'école de ma sœur, ça se fête ! » Ou bien : « Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mariage de mes parents. » Je ne savais même pas quel jour mes parents s'étaient mariés, ils n'en parlaient jamais.

Quand est arrivé Thanksgiving, je n'avais rien prévu car cette tradition américaine m'échappait totalement. Bill Drake m'a invité chez lui. J'ai fait la connaissance de sa mère, qui nous a servi un repas extraordinaire, ainsi que de son père, un comédien plein d'humour. En Autriche, on dit : « Tu es tellement adorable qu'on te croquerait ! » J'ai voulu en faire un compliment pour M. Drake, mais ma traduction en anglais sonnait vraiment obscène. Toute la famille a éclaté de rire.

J'ai été encore plus stupéfait lorsqu'une fille avec qui je sortais m'a invité à passer Noël dans sa famille. J'avais vraiment peur de déranger. Non seulement j'ai été traité comme un fils, mais chacun m'a offert un cadeau.

J'appréciais cette hospitalité, qui était nouvelle pour moi. Malheureusement, je ne savais pas comment y répondre. Par exemple, je ne savais pas qu'il était de mise d'envoyer un mot de remerciement, alors que les Américains passaient leur temps à le faire.

C'est vraiment bizarre, ai-je pensé. Pourquoi ne pas se contenter de dire merci au téléphone ou en personne ? C'était la coutume, en Europe. Mais ici, quand Joe Weider m'invitait à dîner avec une copine, elle me demandait ensuite : « Donne-moi son adresse, je voudrais lui écrire pour le remercier.

— Mais non, voyons, on l'a déjà remercié en partant.

— Je t'en prie, je suis bien élevée, moi. »

Je me suis rendu compte qu'il fallait que je me mette à la page et que j'apprenne les bonnes manières américaines – peut-être étaient-elles européennes aussi et ne l'avais-je jamais remarqué. Je me suis renseigné

après d'amis européens. Ils m'ont confirmé que l'Amérique était vraiment différente.

Pour commencer, je me suis imposé de ne sortir qu'avec des Américaines. Et je me suis immédiatement inscrit aux cours d'anglais du Community College de Santa Monica. Mon objectif était d'atteindre un niveau d'anglais suffisant pour pouvoir lire les journaux et les manuels scolaires, ce qui me permettrait de suivre d'autres cours. Je voulais accélérer le processus d'apprentissage afin de penser, lire et écrire comme un Américain. Je ne voulais pas attendre passivement d'avoir assimilé les choses.

Un week-end, des filles m'ont emmené à San Francisco, et on a dormi dans le Golden Gate Park. Je me suis dit : Les gens sont vraiment libres en Amérique, c'est incroyable. Regardez ça ! On est en train de passer la nuit dans un parc, et tout le monde est sympa. Je n'avais pas encore compris que mon arrivée en Californie coïncidait avec un moment culturel complètement fou. C'était la fin des années 1960, il y avait le mouvement hippie, l'amour libre. Des changements extraordinaires se produisaient. On était en pleine guerre du Vietnam. Richard Nixon était sur le point d'être élu président. A l'époque, les Américains avaient l'impression que le monde marchait sur la tête. Mais j'ignorais que les choses n'avaient pas toujours été comme cela. Je me disais : C'est donc ça, l'Amérique.

Je n'ai pas pris part à beaucoup de discussions au sujet du Vietnam. A titre personnel, j'aimais bien l'idée que l'Amérique se batte contre le communisme, et si on m'avait posé la question, j'aurais sans doute répondu que j'étais pour la guerre. J'aurais dit : « Salauds de communistes, je les méprise. » J'ai grandi à côté de la Hongrie, et notre pays a toujours vécu sous la menace des communistes. Allaient-ils envahir l'Autriche, comme la Hongrie en 1956 ? Serait-on pris dans un échange nucléaire ? Le danger était tout près. Et on voyait l'effet du communisme sur les Tchèques, les Polonais, les Hongrois, les Bulgares, les Yougoslaves, les Allemands de l'Est – tout autour de nous, le communisme était là. Je me souviens d'être allé à Berlin-Ouest pour un salon de culturisme. J'avais jeté un œil de l'autre côté du Mur, par-delà la frontière, et j'avais vu à quel point la vie y était lugubre. C'était comme s'il y avait deux climats différents, littéralement. J'avais l'impression qu'il faisait beau de mon côté, tandis qu'à Berlin-Est, il pleuvait. C'était horrible. Horrible. Alors cela me plaisait que les Etats-Unis luttent contre le communisme, et pas qu'un peu.

Je n'avais jamais trouvé étrange que les filles avec qui je sortais ne se maquillent pas, ne portent pas de rouge à lèvres ni de vernis à ongles. Je pensais qu'il était normal que mes copines aient des poils aux jambes et aux aisselles parce qu'en Europe, les femmes ne s'épilaient pas et ne se rasaient pas. Un matin, l'été suivant, j'ai eu une surprise. J'étais sous la douche avec une fille – la veille au soir, on avait regardé les astronautes d'Apollo marcher sur la Lune sur mon petit écran noir et blanc. Elle m'a demandé :

« T'as un rasoir ? »

— Pourquoi t'aurais besoin d'un rasoir ?

— Je déteste ces picots sur mes jambes. » Je ne connaissais pas ce mot, alors elle me l'a expliqué.

« Quoi ? Tu te rases ? me suis-je exclamé.

— Oui, je me rase les jambes. C'est trop dégueulasse. » Je n'avais jamais entendu cette expression non plus. Mais je lui ai donné mon rasoir et je l'ai observée se savonner les jambes, les mollets, les tibias, et les raser comme si elle faisait cela depuis toujours. Plus tard, au club de gym, j'ai demandé aux gars : « Aujourd'hui, une fille s'est rasée sous ma douche. Vous avez déjà vu ça ? »

Ils se sont regardés gravement, ont hoché la tête et ont dit : « Ouais ! » Ils ont éclaté de rire. J'ai essayé d'expliquer : « Oh, mais en Europe, les filles ont toutes le look bavarois, vous savez, avec des poils partout. » Ils sont repartis de plus belle.

J'ai fini par comprendre. Si certaines des filles que je fréquentais ne se rasaient pas, c'était pour protester contre l'ordre établi. Selon elles, le marché de la beauté n'était qu'une manière d'exploiter le sexe et de dicter aux gens ce qu'ils devaient faire. Elles rejetaient cela en choisissant d'être plus naturelles. On était en pleine période hippie. Les robes à fleurs, les frisottis dans les cheveux, la nourriture saine. Elles portaient toutes des colliers, des tas de colliers. Elles venaient chez moi avec de l'encens, et mon appartement empestait. Je ne trouvais pas ça terrible. En revanche, je trouvais qu'elles étaient sur la bonne voie au sujet de la liberté de fumer des joints et de la nudité, qu'elles trouvaient normale. Tout cela était merveilleux. J'avais grandi un peu comme cela, sans inhibitions, avec la bande du Thalersee.

C'était bien beau d'être cool, mais je n'oubliais pas ma mission. J'avais choisi ma voie. Je devais m'entraîner comme un dingue, m'alimenter sainement et remporter le plus possible de titres importants à l'automne suivant. Weider avait promis de m'aider pendant une année, et je savais que si j'appliquais mon programme, tout se passerait comme prévu.

Le fait d'avoir gagné deux fois le concours de Monsieur Univers à Londres ne faisait pas de moi le meilleur culturiste du monde, loin de là. Il y avait trop de titres qui se chevauchaient, et tout le monde ne concourait pas au même endroit. Pour être le meilleur, il faudrait battre des champions comme ceux dont les photos tapissaient les murs de ma chambre : Reg Park, Dave Draper, Frank Zane, Bill Pearl, Larry Scott, Chuck Sipes, Serge Nubret. Ils m'avaient inspiré, et je savais que c'était le genre de personne que j'aurais à affronter tôt ou tard. Grâce à mes victoires, je jouais dans la même catégorie qu'eux, mais j'étais le petit nouveau qui avait encore beaucoup à prouver.

Tout là-haut, sur un piédestal, se trouvait l'immigré cubain Sergio Oliva, vingt-sept ans, 104 kilos. Les magazines spécialisés le surnommaient d'ores et déjà « le Mythe ». Il avait remporté son dernier titre de Monsieur Olympia



à New York, l'automne précédent, sans opposition : aucun des quatre autres champions invités à concourir n'avait osé se présenter.

Les origines d'Oliva étaient encore plus singulières que les miennes. Son père était ouvrier agricole à Cuba avant Castro, et lorsque la révolution avait commencé, Sergio s'était enrôlé dans l'armée de Batista à ses côtés. Après la victoire de Castro, Sergio était devenu athlète. Haltérophile d'un tout autre niveau que moi, il avait fait partie de l'équipe cubaine aux Jeux d'Amérique centrale et des Caraïbes en 1962. Il aurait dû conduire son équipe aux JO de 1964 s'il n'avait détesté le régime de Castro au point de s'enfuir aux Etats-Unis avec beaucoup de ses coéquipiers. C'était aussi un excellent joueur de base-ball. Les dizaines de milliers de torsions qu'il avait réalisées avec une batte avaient contribué à affiner sa taille.

J'avais rencontré Sergio lors du concours de Monsieur Univers à Miami en 1968. Ses poses, une vraie leçon de style, faisaient disjoncter le public. Pour reprendre la formule d'un magazine spécialisé, elles cassaient la baraque. Sergio n'était pas encore à ma portée, aucun doute là-dessus. Il était bien charpenté et, à poids égal, plus massif, avec davantage de puissance musculaire que moi. Il possédait une qualité rare parmi les culturistes : même au repos, il était remarquable. Je n'avais jamais vu silhouette plus admirable : un « V » parfait, qui partait de ses épaules très larges vers une taille et des hanches naturellement étroites et tubulaires. La « pose de la victoire », la marque de fabrique de Sergio, était un mouvement que très peu de culturistes auraient eu l'audace de tenter en compétition. Cela consistait simplement à se mettre face au public, pieds joints, les bras étendus au-dessus de la tête. Il exposait ainsi complètement son corps : les cuisses, gigantesques et larges grâce à l'haltérophilie, la taille minuscule et les abdominaux presque parfaits, ses triceps et ses grands dentelés le long de la cage thoracique.

J'étais déterminé à battre un jour cet homme, mais pour l'instant mon corps n'était vraiment pas à la hauteur de mon ambition. J'étais arrivé en Amérique comme un diamant de cent carats que tout le monde regarde en s'exclamant : Nom de Dieu ! Mais le diamant était brut. Il n'était pas prêt à être montré, en tout cas pas selon les standards américains. Pour se bâtir un corps de niveau vraiment international, il faut compter, au minimum, dix ans, et je ne m'entraînais que depuis six ans. Regardez-moi la taille de ce gosse ! Il a un sacré potentiel ! Alors j'avais remporté des victoires en Europe, autant grâce à mes qualités physiques que parce que j'étais un jeune espoir et que je ne manquais pas de courage. J'avais encore du pain sur la planche.

L'idéal du culturisme est la perfection visuelle. Imaginez une statue grecque prenant vie. Il s'agit de sculpter votre corps comme un artiste cisèle la pierre. Mettons que vous cherchiez à apporter de la masse et de la définition à votre deltoïde. Pour ce muscle, vous devez d'abord choisir parmi un éventail d'exercices. Les poids, le banc, la machine vous tiennent lieu de burin, et pour achever votre sculpture il vous faudra peut-être une année.

Par conséquent, il faut être capable de voir votre corps tel qu'il est et

d'analyser ses défauts. J'étais parvenu à me constituer une fondation de puissance et de masse. En combinant l'haltérophilie, la force athlétique et le culturisme, j'avais développé un dos très épais et large, proche de la perfection. Mes biceps étaient exceptionnels. Mes muscles pectoraux étaient bien dessinés, ma pose poitrine de profil était la meilleure qui soit. J'avais vraiment un corps de culturiste, avec des épaules larges et des hanches étroites, ce qui me permettait d'obtenir la forme en « V » idéale, l'un des critères de la perfection.

Mais j'avais également quelques défauts. Mes membres étaient trop longs par rapport à mon torse. Je devais donc toujours me muscler les bras et les jambes afin d'ajuster les proportions. Malgré des cuisses massives de plus de 73 centimètres, mes jambes avaient toujours l'air assez minces. Mes mollets n'étaient pas assez conséquents par rapport à mes cuisses, de même que mes triceps par rapport à mes biceps.

Mon défi consistait à me débarrasser de ces points faibles. Travailler sur les choses pour lesquelles on est doué est très humain. Quand on a de gros biceps, on a envie de répéter un nombre infini de curls parce que c'est très satisfaisant de voir ce gros muscle fléchir. Pour réussir, toutefois, il faut se faire violence et se concentrer sur ses défauts. C'est ici que vos yeux, votre honnêteté et votre capacité à écouter autrui interviennent. Les culturistes incapables de se voir et d'écouter ce que disent les autres resteront sur la touche.

La réalité biologique qui veut que, chez tout individu, certaines parties du corps se développent plus aisément que d'autres, représente un autre défi, plus grand encore. Lorsqu'on commence à s'entraîner, il arrive qu'au bout de deux ans, on se dise : « Voilà qui est intéressant, mes avant-bras se sont moins musclés que mes bras. » Ou bien : « C'est marrant, mais mes mollets ne grossissent pas vraiment. » Les mollets... ma bête noire. J'avais commencé à les travailler en faisant dix séries trois fois par semaine, comme pour les autres parties de mon corps, mais ils ne répondaient pas de la même façon. Certains groupes musculaires avaient pris une longueur d'avance.

Je m'en suis aperçu grâce à Reg Park. Il avait des mollets parfaits de 53 centimètres, si rebondis que chacun ressemblait à un cœur renversé sous la peau. Lorsque je me suis entraîné avec lui en Afrique du Sud, j'ai compris comment il parvenait à un tel résultat. Il travaillait ses mollets tous les jours, pas uniquement trois fois par semaine, avec une charge d'enfer. J'étais fier d'avoir réussi à réaliser des extensions des mollets avec une charge de 135 kilos, mais Reg avait une machine sur laquelle on pouvait monter jusqu'à 450 kilos. Je me suis dit : « Voilà ce qu'il faut que je fasse. Je dois faire travailler mes mollets de manière complètement différente afin qu'ils n'aient d'autre choix que de se développer. » En Californie, j'ai mis un point d'honneur à couper tous mes pantalons de jogging au niveau des genoux. Je gardais mes points forts cachés – mes biceps, ma poitrine, mon dos, mes cuisses –, mais je faisais en sorte que mes mollets soient exposés à la vue de tous. Acharné, je

faisais quinze, parfois vingt séries d'extensions des mollets chaque jour.

Je savais quels muscles je devais solliciter systématiquement. D'une manière générale, j'avais de meilleurs muscles pour les mouvements de traction (biceps, grand dorsal et muscles du dos) que pour les développés (deltoïdes antérieurs et triceps). En conséquence de cette réalité héréditaire, je devais pousser bien plus ces muscles-là et enchaîner davantage de séries. Je m'étais bâti un dos massif, il s'agissait maintenant de créer la définition et la séparation idéales entre le dorsal, les pectoraux et le grand dentelé. Pour façonner ce dernier, je devais réaliser des tractions en fermant davantage les poings. Pour parvenir à descendre un peu mon grand dorsal, il fallait que je fasse des tirages bras tendus à la poulie et des tirages à un bras. La solution pour les deltoïdes postérieurs était les élévations latérales : debout, un haltère dans chaque main qu'on soulève en écartant les bras à l'horizontale. J'avais toute une liste de muscles auxquels m'attaquer : les deltoïdes postérieurs, le bas du dorsal, les intercostaux, les abdos, les mollets, etc., etc. ! Il fallait les constituer, les ciseler, les séparer et travailler leur proportion les uns par rapport aux autres. Chaque matin, je prenais mon petit déjeuner avec un ou deux camarades d'entraînement, généralement chez Zucky, un délicatessen à l'angle de la 5<sup>e</sup> Rue et de Wilshire Boulevard. On y trouvait du thon, des œufs, du saumon, tout ce que j'aimais. Ou bien on allait dans des cantines familiales comme Denny's.

A l'exception des jours où j'avais mes cours d'anglais, je filais tout droit au club. Après, on allait parfois à la plage, où l'on prolongeait l'entraînement sur la plateforme d'haltérophilie en plein air, on nageait, on courait avant de s'allonger sur le sable histoire de parfaire notre bronzage. Il m'arrivait de me rendre dans le bâtiment où travaillait Joe Weider pour aider les gars à préparer des histoires pour le magazine.

Je continuais à diviser mon programme en deux sessions d'entraînement. Les lundis, mercredis et vendredis matin, je me concentrais, par exemple, sur la poitrine et le dos. Le soir, je travaillais mes cuisses et mes mollets, et je pratiquais mes poses en plus d'autres exercices. Les mardis, jeudis et samedis étaient consacrés aux épaules, aux bras et aux avant-bras. Bien sûr, pas de répit pour les mollets et les abdos, sauf le dimanche, jour de repos.

Souvent, au déjeuner ou au dîner, on se lâchait sur les buffets à volonté. Ayant grandi en Europe, j'ignorais que de tels endroits existaient. L'idée d'un restaurant où l'on pouvait manger tout ce que l'on voulait y aurait été incompréhensible. On commençait par cinq, six ou sept œufs, après quoi on allait à la table suivante pour dévorer toutes les tomates et les légumes. Puis venait le steak, suivi du poisson. Les magazines de musculation de l'époque recommandaient sans cesse de ne pas négliger les acides aminés, qui n'étaient pas complets dans tous les aliments. Nous, on disait : « Bon, inutile de se prendre la tête, on va manger de toutes les protéines. Les œufs, le poisson, le bœuf, la dinde, le fromage, tout ! » On aurait pu s'attendre à ce que les propriétaires du buffet nous fassent payer plus cher, pour compenser. Mais ils

nous traitaient comme des clients ordinaires. C'était comme si Dieu avait créé un restaurant pour les culturistes.

Lors de ces premiers mois à Los Angeles, tout se passait tellement bien que j'avais du mal à y croire. A ma grande surprise, mon accident de voiture n'avait eu que peu de conséquences, mis à part ma blessure à la cuisse. Le propriétaire de la Pontiac, l'homme aux crocodiles, avait à peine haussé les sourcils au sujet des dégâts. Il travaillait chez un marchand de voitures d'occasion, et sa seule réaction a été : « Ne t'en fais pas. » Il m'a même trouvé un job. L'une des spécialités de ce marchand était l'exportation de voitures, et cet automne-là j'ai arrondi mes fins de mois en conduisant les véhicules jusqu'à Long Beach, où les attendaient des cargos en partance pour l'Australie.

Quelques compagnies d'assurances m'ont appelé au club pour parler des dommages causés aux autres véhicules, mais comme je ne comprenais pas, je passais le téléphone à un camarade d'entraînement. Il expliquait alors que je venais d'arriver aux Etats-Unis, que je n'avais pas d'argent, et les assureurs laissaient tomber. La seule conséquence importante de l'accident a été de me pousser à prendre une assurance santé. En Europe, bien sûr, tout le monde en avait une : les étudiants entraient dans une catégorie, les enfants étaient couverts par celle de leurs parents, les actifs y avaient droit par leur travail – même les sans-abri étaient protégés. J'avais très peur de me retrouver sans couverture médicale. Que ferais-je si je tombais malade ? Je ne savais pas qu'on pouvait se présenter aux urgences et recevoir des soins gratuits. Même si je l'avais su, je ne voulais pas de la charité. Il m'a fallu six mois pour y parvenir, mais j'ai fait en sorte de rembourser à Drake les soins médicaux qu'il avait payés pour moi.

Le hasard a voulu que Larry Scott, l'ancien Monsieur Olympia retraité du culturisme qui continuait à s'entraîner tous les jours, soit devenu le représentant régional d'une grande compagnie d'assurances.

« On m'a dit que tu avais besoin d'une assurance. Je peux t'aider », m'a-t-il dit.

Il m'a proposé un contrat à 23,60 dollars par mois, et 5 dollars supplémentaires en cas de handicap. Je trouvais cela cher, car Weider ne me donnait que 65 dollars par semaine. Mais j'y ai souscrit, devenant sans doute ainsi l'un des seuls nouveaux venus en ville à bénéficier d'une assurance santé.

En 1969, aux alentours de Thanksgiving, j'ai été invité à Hawaii pour une compétition et un show de culturisme. L'homme aux crocodiles avait prévu de rentrer chez lui pour les vacances, et m'a dit : « J'aime Hawaii. Je pourrais t'accompagner et traîner un peu sur place. On pourrait s'entraîner ensemble pendant quelques jours, et ensuite je partirais pour l'Australie. » Ce plan me plaisait bien. En plus des attractions évidentes que représentaient les plages et les filles, Hawaii m'offrait la possibilité de consulter le docteur Richard You, médecin de l'équipe olympique américaine qui était installé là-

bas, et de rendre visite à des légendes de l'haltérophilie comme Tommy Kono, Timothy Leon et Harold « Oddjob » Sakata, que j'avais connu à Munich. Avec mon copain, on a demandé à Joe Weider s'il connaissait les organisateurs et s'il pensait que c'était une bonne idée que je participe à cet événement. Il a été enthousiasmé. Selon lui, cette expérience ne pourrait pas me faire de mal, et la perspective d'une compétition me forcerait à m'entraîner plus dur.

## Une bande de glandeurs

Aux yeux de Joe Weider, les culturistes étaient pour la plupart une bande de glandeurs. D'après ce que je voyais, il n'avait pas tout à fait tort. Les clients typiques du Gold's Gym travaillaient durant la journée : ouvriers du bâtiment, policiers, athlètes professionnels, entrepreneurs, vendeurs, et, avec le temps, acteurs. Mais à quelques exceptions près, les culturistes étaient des feignants. Beaucoup étaient chômeurs. Ils voulaient passer leurs journées allongés sur la plage et être sponsorisés par quelqu'un. On entendait sans cesse des phrases comme : « Hé, Joe, tu peux m'offrir un billet d'avion pour aller à New York participer au concours ? », « Hé, Joe, tu peux me payer un salaire pour que je puisse m'entraîner au club ? », « Hé, Joe, tu peux me fournir des compléments alimentaires à l'œil ? », « Hé, Joe, tu peux me trouver une voiture ? » Quand ils n'obtenaient pas ce qui, d'après eux, leur revenait de droit, ils se fâchaient. Ils disaient : « Fais gaffe, Joe. » Ou bien : « Ce connard est un radin qui ne tient pas ses promesses. » Je le voyais quant à moi sous un jour totalement différent. Joe avait du mal à se séparer de son argent, c'est vrai. Il venait d'une famille pauvre, dans laquelle il fallait se battre pour chaque centime. Mais je ne comprenais pas pourquoi il aurait dû financer le moindre culturiste qui le lui demandait.

Joe était passé maître dans l'art de plaire aux jeunes hommes vulnérables. Lorsque j'ai lu pour la première fois son magazine à quinze ans, je me demandais comment devenir assez fort pour me défendre, comment me faire remarquer par les filles, comment gagner très bien ma vie. Joe m'a aspiré dans un monde au sein duquel j'ai tout de suite senti que j'étais quelqu'un de spécial. Son propos s'apparentait au bon vieux message de Charles Atlas : « Commandez mon cours, et plus personne ne vous jettera de sable à la figure. En un temps record, vous deviendrez un homme exceptionnel, qui exhibera son corps sur la plage de Venice et aura du succès auprès des filles ! »

Dans son magazine, Joe donnait des surnoms à tous les grands culturistes, comme s'il s'agissait de super-héros. Dave Draper, qui s'entraînait chez Gold, était le Bombardier blond. Je l'avais vu dans le film de 1967 avec Tony Curtis, *Comment réussir en amour sans se fatiguer*, qui avait aussi embrasé mon imagination : encore un culturiste au cinéma ! Les magazines de Weider publiaient des photos de Dave marchant sur la plage, avec une planche de surf. C'était cool. En arrière-plan, il y avait un buggy Volkswagen,

avec ses roues bien visibles. C'était cool aussi. Draper était entouré de jolies filles admiratives.

D'autres photos montraient des scientifiques et des techniciens en blouse blanche mettant au point des compléments nutritionnels dans le Centre de recherche Weider. Centre de recherche Weider, me disais-je, c'est incroyable ! Sur d'autres clichés encore, on voyait des avions avec « Weider » écrit en grosses lettres sur la carlingue. Je me disais que ce devait être une boîte de la taille de General Motors, avec une flotte d'avions livrant de l'équipement sportif et des compléments alimentaires autour du monde. Lorsque mes amis me traduisaient les articles, j'avais l'impression qu'ils étaient très bien écrits. Les histoires parlaient d'« exploser les muscles », de se bâtir des « deltoïdes comme des boulets de canon » et « une poitrine digne d'une forteresse ».

Six ans plus tard, c'est moi qui déambulais sur la plage de Venice ! Exactement comme Dave Draper, sauf que, à présent, c'était moi qui avais le buggy, la planche de surf et les filles admiratives. Bien sûr, j'avais vite compris que le monde de Weider était imaginaire, construit sur des fondations réelles mais avec des gratte-ciel en carton-pâte. Les planches de surf existaient bien, mais les culturistes ne caressaient pas vraiment la vague. Les jolies filles étaient réelles, mais c'étaient des mannequins payés pour les séances photo. (D'ailleurs, l'une des filles était la femme de Joe, Betty, un très beau top model qu'il n'avait pas à payer.) Weider produisait bien des compléments nutritionnels, et en effet, on menait des recherches, mais aucun grand immeuble ne portait son nom. Quant aux produits de Weider, ils étaient bien distribués à travers le monde, mais les avions étaient une pure invention. Pourtant, cela ne m'a pas gêné de découvrir que certaines choses étaient exagérées. Il y avait suffisamment de vrai dans ces magazines.

Non seulement j'étais enchanté d'être plongé dans ce bain, mais j'étais en outre impatient de découvrir ce qui m'attendait. Je me disais : Pince-moi, je rêve ! Je racontais à mes amis que mon pire cauchemar aurait été d'entendre la voix de ma mère me dire : « Arnold, réveille-toi ! Il faut se lever ! Tu vas être en retard. Dépêche-toi, il faut que tu ailles à l'usine. » Et moi, j'aurais hurlé : « Nooon ! Laisse-moi dormir ! J'étais au beau milieu d'un rêve fabuleux. Je veux savoir comment il se termine. »

Joe n'était pas un type facile à aimer. Pendant la Grande Dépression, lui et son frère cadet Ben s'étaient péniblement arrachés aux bas quartiers de Montréal et avaient bâti leur affaire à partir de rien. Leurs magazines, leur matériel sportif, leurs compléments nutritionnels et leurs compétitions constituaient le plus grand empire du culturisme et leur rapportaient environ 20 millions de dollars par an. Cela faisait de Joe et Ben les hommes à connaître dans ce qui était à l'époque un sport pauvre. A part eux, les seules personnes à tirer profit du culturisme étaient quelques promoteurs et propriétaires de salles de sport. Aucun culturiste ne gagnait de l'argent, et j'étais, à ma connaissance, le seul que l'on payait juste pour s'entraîner.

Joe et Ben étaient sans cesse à l'affût de possibilités de développement, et ça leur était bien égal s'ils marchaient sur les plates-bandes des autres. En 1946, ils avaient créé leur propre association, l'IFBB (Fédération internationale de bodybuilding) pour défier à la fois l'AAU (Union athlétique américaine), qui contrôlait l'haltérophilie et le culturisme en Amérique du Nord, et la NABBA (l'Association nationale des culturistes amateurs), qui régulait le culturisme au Royaume-Uni. Les frères avaient ouvert les hostilités en lançant leur propre version du concours de Monsieur America, qui appartenait à l'AAU, et de Monsieur Univers, propriété du NABBA. Comme pour la boxe, la multiplication des titres a été source de confusion mais a aussi contribué à l'essor du culturisme.

Joe avait été le premier à offrir de l'argent au vainqueur d'un championnat de culturisme. Lorsqu'il avait inventé Monsieur Olympia en 1965, la récompense était de 1 000 dollars, assortis d'une plaque en argent. Dans tous les autres concours, le vainqueur ne remportait qu'un trophée. Les compétitions organisées par Joe étaient les plus lucratives pour les participants. Il prenait en charge l'hébergement et le voyage, mais il ne vous remettait le billet de retour que lorsque vous aviez posé pour ses photographes après l'événement. En réalité, Joe aurait préféré photographier les culturistes avant la compétition, mais les sportifs ne se sentaient en général pas prêts. Franco Columbu et moi étions les seuls à nous prêter au jeu. On aimait bien ça : l'exercice nous obligeait à avoir la forme et nous offrait une occasion de pratiquer nos poses.

Monsieur Olympia était une opération de pur génie publicitaire. Il s'agissait de choisir le champion des champions. On ne participait au concours que sur invitation, et n'étaient éligibles que ceux ayant déjà été sacrés Monsieur Univers. Joe capitalisait donc sur les multiples titres qu'il avait lui-même créés. Pas étonnant si les Weider énervaient tout le monde ! Leur dernière campagne visait à faire pression sur le Comité international olympique pour que le culturisme soit reconnu en tant que sport à l'échelle internationale.

J'aimais bien le côté trublion de Joe. Il avait des magazines. Il avait sa fédération. Il avait le savoir. Cet agitateur voulait que le culturisme devienne un sport d'envergure. Il m'offrait quelque chose dont j'avais besoin, et il avait senti que, moi aussi, je pouvais lui apporter quelque chose.

Et en plus, je n'étais pas un glandeur ! La première chose que je lui ai dite en arrivant en Californie a été : « Je ne suis pas là pour me tourner les pouces. Je ne veux pas prendre ton argent sans rien te proposer en échange. Donne-moi quelque chose à faire qui me permette d'apprendre. » Il possédait un magasin de détail à Santa Monica qui vendait ses compléments nutritionnels et son matériel de musculation. Je lui ai donc proposé d'y travailler : « Je veux aider les clients. Ça me permettra d'apprendre le business et d'améliorer mon anglais, et en plus j'adore les gens ! »

Mon discours lui a plu : « Tu vois, Arnold, m'a-t-il répondu avec son



accent canadien, tu veux travailler, tu veux te bâtir un corps, tu es allemand, tu es une machine, tu es incroyable. Pas comme cette bande de glandeurs ! »

J'aimais sa tournure d'esprit. Il avait déjà tissé tout un mythe autour de moi : j'étais une machine allemande, infaillible, qui ne connaissait jamais de pannes. Il allait se servir de son savoir-faire et de son pouvoir pour lui donner vie, comme dans *Frankenstein*. Ça me faisait bien marrer et ça ne me dérangeait pas du tout qu'il me présente comme sa créature parce que pour moi ça voulait dire qu'il m'aiderait. Quoi de mieux, puisque je me proposais de devenir champion du monde ? Plus il me voyait sous cet angle, plus il se montrait généreux.

Dès le début, j'ai eu le sentiment que j'étais en quelque sorte le fils qu'il n'avait jamais eu. J'y ai vu une sacrée opportunité. Mon propre père m'avait enseigné à être discipliné, solide et courageux, mais ne m'avait pas expliqué comment réussir en affaires. Je cherchais toujours des mentors capables de reprendre là où mon père s'était arrêté. Joe était comme un père qui appréciait la valeur de ce que j'essayais d'accomplir.

La société des frères Weider était basée sur la côte Est, dans le New Jersey, à Union City, mais un nouveau siège était en construction dans la vallée de San Fernando. De temps à autre, Joe se rendait sur le chantier pour vérifier l'avancement des travaux. Je l'accompagnais et il me laissait assister aux discussions, ce qui me permettait de comprendre ses affaires. Côté magazines, il était toujours en quête d'imprimeurs moins chers, et là aussi il me faisait participer. Quand il y avait des réunions à New York, je l'accompagnais également. Lorsque mon anglais s'est amélioré, je l'ai même suivi au Japon, ce qui m'a permis de voir comment il conduisait ses affaires au niveau international. Il n'arrêtait pas d'insister sur le rôle essentiel de la distribution – pour les magazines, bien sûr, mais aussi pour toute entreprise.

Joe ne s'intéressait pas à un pays en particulier, il voyait tout à l'échelle internationale. Il savait que l'avenir passait par là. Lors de chaque voyage, il se fixait plusieurs objectifs : au Japon, par exemple, on avait aussi rencontré les responsables de la Fédération nationale de culturisme. Joe leur avait prodigué des conseils en matière de concours. Avec lui, les longs voyages en avion étaient toujours stimulants. Il parlait d'affaires, d'art, d'antiquités, de sport. Il s'intéressait à l'histoire du monde et à celle du peuple juif. Il se passionnait aussi pour la psychologie.

J'étais aux anges, car je me disais depuis longtemps que mon avenir était dans le commerce. Je pouvais être en train de faire n'importe quoi, une part de mon esprit se posait toujours les mêmes questions : Suis-je bien fait pour cela ? Pour quelle raison suis-je ici ? Je savais que quelque chose de spécial m'attendait, mais quoi ? A mes yeux, devenir un homme d'affaires représentait l'accomplissement ultime. Et voilà qu'un businessman de haut vol m'emmenait en voyage d'affaires et m'enseignait exactement ce dont j'avais besoin. Peut-être allais-je vendre un jour des compléments nutritionnels et du matériel sportif, peut-être finirais-je par avoir ma propre

chaîne de gymnases et par diriger un empire commercial – comme Reg Park, mais à l'échelle mondiale. Ce serait complètement dingue ! Je savais que je ne voyais pas les affaires du même œil que les autres culturistes. Si Weider avait proposé à un autre gars de l'accompagner au Japon, on lui aurait répondu : « Le Japon ? Quelle barbe ! Ils ont quoi comme salles de sport là-bas ? Je veux pouvoir m'entraîner ! » Ou une autre bêtise du même genre. Mon destin était peut-être bien de devenir le prochain Weider. Joe prenait à l'évidence beaucoup de plaisir à m'instruire. Il n'arrêtait pas de me dire : « C'est vraiment ton truc ! »

Ce qu'il m'apprenait débordait largement du cadre professionnel. C'était un collectionneur, il aimait les meubles anciens et les œuvres d'art, et ça me fascinait. Quand on descendait chez lui, à New York, j'examinais toutes ses œuvres d'art et ses objets anciens. Il m'expliquait les enchères : « J'ai acheté ceci à ce prix-là, maintenant, ça vaut tant. »

J'ai compris pour la première fois qu'un meuble ancien pouvait avoir de la valeur. Jusque-là, pour moi, c'était juste des vieux machins, comme tout ce qu'on avait en Autriche. Joe m'a montré un fauteuil en m'expliquant : « Regarde, ça vient de France, ça date de l'Empire. C'est en acajou. Tu vois les cygnes sculptés sur les accoudoirs ? C'était le symbole de l'impératrice Joséphine, l'épouse de Napoléon. Et tu vois ce sphinx de cuivre derrière ? Les Français adoraient les motifs égyptiens. » J'ai commencé à l'accompagner chez Sotheby's, Christie's et d'autres salles de vente à New York.

Le fauteuil Napoléon était une de ses pièces maîtresses. Il trônait dans la chambre d'amis. La première fois qu'il m'a invité chez lui, il en a fait toute une histoire : « C'est très fragile, et ça vaut une fortune. Ne t'assieds pas dessus et n'y touche pas, OK ? » Malgré ma vigilance, cette nuit-là, je me suis pris les pieds dans mon pantalon en me déshabillant, j'ai perdu l'équilibre et je suis tombé sur le fauteuil, qui s'est effondré sous mon poids, comme s'il avait explosé. Je me suis précipité dans la chambre de Joe : « Joe, je suis vraiment désolé ! Je viens de détruire ton fauteuil. »

Il s'est précipité dans la chambre, et quand il a aperçu les morceaux éparpillés sur le tapis, il a failli tourner de l'œil. Il m'a couvert d'injures : « Quel connard, celui-là ! Ce fauteuil vaut une fortune ! » Mais il s'est vite ressaisi, car il voyait bien que ça faisait radin de se plaindre à ce point. Un fauteuil cassé, quel qu'il soit, ça se réassemble. Ce n'était pas comme s'il avait brûlé. Il s'était juste cassé à l'endroit où les pièces étaient collées, là où se trouvaient les joints. J'avais atterri dessus, il s'était disloqué, point barre.

Evidemment, je culpabilisais, mais je n'ai pu m'empêcher de le taquiner : « Je n'y crois pas ! Je me suis fait mal au genou et à la hanche, et tu ne me demandes même pas si ça va ? Tu aurais pu dire : "Oublie le fauteuil, ce n'est pas grave, tu ne t'es pas trop fait mal, au moins ?" Tu prétends être comme un père pour moi, et tu ne penses qu'à ton fauteuil ? »

Joe s'est senti vraiment très mal. « Bon Dieu, mais t'as raison ! Regarde-moi ce travail ! Quel assemblage de pacotille ! » Du coup, les connards,

c'étaient les types qui avaient fabriqué le fauteuil à l'époque de Napoléon.

Après ce séjour à New York, j'ai pris l'avion pour Chicago afin d'assister au concours de Monsieur America organisé par l'AAU. Je me suis entraîné pendant une semaine avec Sergio Oliva. On devait s'affronter à l'automne, mais cela n'a pas entamé son hospitalité. Sa femme et lui m'ont invité à dîner chez eux, et pour la première fois j'ai été en contact avec la culture afro-cubaine. Sergio racontait beaucoup de salades, s'habillait n'importe comment et parlait à sa femme comme je n'avais jamais entendu personne le faire. Des deux côtés, ça s'énervait et ça gueulait. Mais c'était quand même un vrai gentleman.

J'étais en mission secrète de reconnaissance : j'estimais qu'on se devait d'infiltrer le camp ennemi et voir le monde à travers les yeux de son adversaire. Qu'est-ce qui fait de lui un champion ? Que mange-t-il, comment vit-il, que puis-je apprendre de sa façon de s'entraîner ? Comment pose-t-il ? Comment se comporte-t-il en compétition ? Aucune de ces informations ne me donnerait un corps permettant de le battre, mais elles me montreraient ce qu'il me fallait pour gagner. Y avait-il une faiblesse que je pouvais utiliser psychologiquement ? J'étais convaincu que le sport était une guerre non seulement physique, mais aussi psychologique.

J'ai découvert que Sergio s'entraînait de manière encore plus intensive que moi. Il bossait à plein temps dans une aciérie, et après une journée passée dans la chaleur des hauts-fourneaux, il se rendait au YMCA pour y travailler ses muscles des heures durant. Son métabolisme était lent. Tous les jours, pour commencer son programme, il faisait dix séries de vingt tractions. Ce n'était pas pour renforcer son dos, juste pour *s'échauffer*. Tous les jours ! Beaucoup de ses techniques inhabituelles pouvaient m'être utiles. Il exécutait ses développés couchés comme des demi-répétitions, sans jamais sortir les coudes. Le muscle pectoral restait donc toujours en totale extension. Sa façon de travailler ses poses était également instructive.

Cependant, j'ai compris que ce qui fonctionnait pour Sergio n'était pas forcément adapté à mon physique. On était comme des doubles inversés. Mes biceps et les muscles de mon dos étaient très bien, tandis que ses deltoïdes antérieurs, ses triceps et ses pectoraux étaient mieux que les miens. Pour le battre, je devais me concentrer bien plus sur ces muscles-là, et enchaîner davantage de séries. Autres atouts de taille : ses années d'expérience et un formidable potentiel naturel – une sacrée bête ! Mais surtout, j'étais inspiré par le feu qui animait Sergio. Je devais m'aligner sur lui.

Je savais qui pourrait m'aider. J'avais des partenaires d'entraînement de niveau mondial en Californie, mais à peine débarqué, j'avais commencé à insister lourdement pour que Joe fasse venir mon ami Franco. Mes amis de Munich me manquaient, et beaucoup s'interrogeaient sur ma disparition soudaine. Mais Franco me manquait encore plus que les autres parce qu'on était comme des frères, et qu'il était mon partenaire d'entraînement idéal. Comme moi, Franco était un étranger, et même à Munich, nous avions tous

les deux une mentalité d'immigrants, et la même faim. Travailler dur était la seule chose sur laquelle on pouvait compter. Je me disais que l'Amérique serait aussi formidable pour Franco qu'elle l'était pour moi.

Comme je ne pourrais pas avoir Joe par les sentiments, je lui ai présenté les choses sous un angle commercial : « Si tu fais venir Franco, tu tiendras le culturisme professionnel dans le creux de ta main. Pour des années ! Tu auras le meilleur grand dans la catégorie poids lourds – moi – et le meilleur petit pour les poids plume. » Je lui ai décrit par le menu pourquoi Franco était le meilleur souleveur de fonte au monde (c'était la vérité, car il faisait des soulevés de terre avec une charge quatre fois supérieure à son poids), et comment il était en train de se remodeler pour le culturisme.

Deuxième argument : Franco était mon partenaire d'entraînement idéal, et si on travaillait ensemble, mes succès de star seraient encore plus nombreux. Argument numéro 3 : je lui ai assuré que Franco était un bûcheur qui ne profiterait pas de la situation pour faire la crêpe sur la plage. Il avait été berger, maçon et chauffeur de taxi. « Ce n'est pas un glandeur, tu verras. »

Joe a traîné les pieds. Dès que je parlais de Franco, il faisait mine de ne pas comprendre de qui je parlais, et je devais reprendre mon raisonnement à zéro. Mais finalement, au milieu de l'année 1969, il a cédé. Il a accepté d'inviter Franco et de le payer comme moi, 65 dollars par semaine. Et il a commencé à se vanter aussitôt du petit gars incroyable qu'il faisait venir d'Europe. Le problème, c'était qu'il n'était pas doué pour les noms et avait du mal à retenir celui de Franco. Un jour, il a annoncé : « Devine qui je vais faire venir ? Francisco Franco ! »

Artie Zeller, le photographe, était là et l'a corrigé. « C'est le dictateur espagnol, Joe.

— Bien sûr, je voulais dire Colomb.

— T'en es certain ? Colomb, c'est le type qui a découvert l'Amérique.

— Non, attends, c'est Franco Nero.

— L'acteur qui joue dans les westerns ?

— Arnold, bordel, qui on fait venir déjà ?

— Franco Columbu.

— Quelle bande de connards, ces Italiens ! Pourquoi ils ont tous des noms bizarres qui se ressemblent ? »

Je suis allé chercher Franco à l'aéroport dans ma Coccinelle blanche. Je l'avais agrémentée d'un volant de course, cela lui donnait de l'allure. Pour souhaiter la bienvenue en Amérique à mon ami et fêter son arrivée, j'ai pensé qu'un « space cookie », un gâteau au cannabis, s'imposait. Frank Zane, le culturiste qui m'avait battu à Miami, était devenu un bon ami. Il préparait lui-même ses cookies, et m'en offrait de temps en temps. Je m'étais dit qu'on rigolerait bien. Franco serait mort de faim après un long vol, je lui en donnerais une moitié. Pas un entier, car je ne savais pas comment il réagirait.

Quand il est monté dans la voiture, je lui ai demandé s'il avait faim.

« Ah, oui, j'ai la dalle !

— Ça tombe bien, j'ai un cookie. On se le partage ? » Je l'ai d'abord emmené chez Artie. Sa femme, Josie, parlait l'allemand, et je m'étais dit que Franco serait plus à l'aise. Il a passé une heure allongé sur le tapis du salon à rire tout seul.

« Il est toujours aussi bizarre ? m'a demandé Artie.

— Il doit avoir bu une bière, ou quelque chose. Mais oui, c'est un type marrant.

— Ah ça, il est vraiment très drôle ! » Artie et Josie étaient eux aussi morts de rire. Quelques jours plus tard, j'ai demandé à Franco s'il savait ce qui avait provoqué sa crise de rire. C'est alors que je lui ai révélé la vérité.

« Je savais bien qu'il y avait quelque chose ! m'a-t-il répondu. Il faut que tu m'en redonnes, c'était top ! »

Mais Franco a fait une sévère réaction allergique au vaccin contre la variole qu'il avait dû faire avant son départ. Son bras a enflé, il avait de la fièvre et des frissons, et était incapable d'avaler quoi que ce soit. Ça a duré plusieurs semaines. Je lui préparais des boissons protéinées plusieurs fois par jour. J'ai fini par appeler un médecin, car j'avais peur qu'il meure. Le docteur m'a promis qu'il finirait par s'en remettre.

J'avais tellement bien vendu les mérites de Franco à Joe Weider que celui-ci était impatient de tâter ses muscles en personne. Mais mon ami avait perdu près de neuf kilos. Quand Joe se pointait, je disais à Franco de se cacher dans la chambre et je le baratainais : « Franco ? Il est parti s'entraîner chez Gold. » Ou bien : « Il a vraiment envie de te rencontrer, mais il veut avoir l'air parfait alors il est parti bronzer à la plage. »

Il avait été prévu que Franco loge chez moi. Cependant, j'habitais dans un deux-pièces, et j'ai donc gardé la chambre tandis que lui dormait sur le canapé-lit. C'était tellement petit qu'il n'y avait pas assez de place sur les murs pour des posters. Mais comparé à Munich, où j'habitais dans un placard reconverti, c'était le grand luxe, et pour Franco aussi. On avait un salon et une chambre, avec des rideaux en plus. La plage était à deux pas. Dans notre salle de bains, il y avait un lavabo, des toilettes et une baignoire avec douche, bien mieux qu'en Europe. C'était peut-être minuscule, mais pour nous, c'était un signe de réussite.

Je connaissais son studio à Munich. L'endroit était toujours impeccable, je savais qu'il serait un excellent colocataire, et les choses se sont très bien passées. Notre appartement était immaculé. Nous passions régulièrement l'aspirateur, la vaisselle était toujours lavée et rangée, nous ne la laissions jamais s'accumuler. Le lit était toujours fait au carré, comme à l'armée. Nous avons pris le pli de ranger le matin avant de partir. Plus on s'y astreint, plus cela devient automatique, et moins cela demande d'effort. C'était bien plus net chez nous que chez les autres, hommes ou femmes – surtout les nanas, qui étaient de vraies souillons.

Franco cuisinait, et moi je faisais la plonge. C'était notre deal. Il ne lui a pas fallu longtemps pour trouver des épiceries italiennes qui vendaient les spaghettis, les pommes de terre et la viande dont il avait besoin. Par contre, il crachait sur les supermarchés : « Ah, ces Américains ! s'indignait-il. Le magasin du coin, le magasin italien, y a que ça de vrai ! » Il rentrait toujours des courses avec de petits paquets et des bocaux, en disant : « On ne trouve ça que dans un magasin italien. »

On était heureux dans cet appartement. Mais un jour le propriétaire nous a virés. Il a frappé à la porte et nous a annoncé qu'on devait dégager parce qu'il n'y avait qu'une chambre. A l'époque, on trouvait ça suspect si deux hommes habitaient dans un appartement ne disposant que d'une chambre. J'ai eu beau lui expliquer que Franco dormait sur le canapé, mais il n'a pas voulu en démordre. C'était une location destinée à une personne seule. Comme on s'était déjà mis à chercher un endroit plus grand, ça n'avait pas beaucoup d'importance. On a fini par trouver un deux-pièces dans le coin.

Dans notre nouvel appart, il y avait assez de place aux murs pour de la décoration, mais on n'avait rien à accrocher. Un tableau, ça coûtait trop cher. Un jour, à Tijuana, j'ai vu une affiche très cool en noir et blanc sur laquelle un cow-boy dégainait deux revolvers. Elle coûtait seulement 5 dollars, et je l'ai achetée. De retour chez nous, je l'ai collée au mur avec du scotch. C'était beau.

Artie est passé à la maison. Dès qu'il a vu l'affiche, il a commencé à bougonner, ça avait l'air de l'énervé vraiment.

« Beurk, quel crétin, ce type ! a-t-il dit.

— C'est quoi, le problème ? Tu n'aimes pas mon affiche ? Je l'ai achetée à Tijuana.

— Tu sais qui c'est ?

— Eh bien, en dessous, il y a écrit : "Ronald Reagan".

— C'est le gouverneur de l'Etat !

— Vraiment ! C'est génial. C'est encore mieux. J'ai le gouverneur de la Californie accroché dans mon salon !

— Oui, avant, il jouait dans des westerns », a ajouté Artie.

Avec Franco comme partenaire d'entraînement, j'ai pu me concentrer sur mes objectifs. J'avais décidé de remporter le titre de Monsieur Univers de l'IFBB que j'avais raté à Miami. Ma défaite face à Frank Zane était encore si douloureuse que je ne voulais pas me contenter de gagner le concours. Je voulais gagner avec tellement d'éclat que les gens ne se souviendraient même plus que j'avais perdu.

Et j'avais aussi l'intention de remporter à nouveau le titre de Monsieur Univers de la NABBA, à Londres. A vingt-deux ans, je détiendrais quatre titres de Monsieur Univers de part et d'autre de l'Atlantique, du jamais-vu. Je retrouverais l'élan que je pensais avoir perdu, cette aura d'homme invincible

qui laissait les gens babas. Et, plus important encore, cela dirait haut et fort que les deux seuls véritables champions de culturisme au monde étaient Sergio Oliva et moi. J'avais décidé de franchir un cap : je ne serais plus l'un des six ou huit meilleurs, mais l'un des deux premiers. Il ne tenait qu'à moi de réussir. C'était la raison pour laquelle j'étais en Amérique. Si j'atteignais mon but, j'aurais le vent en poupe. Plus rien ne pourrait m'arrêter.

Ensuite, je me proposais de battre Sergio et de remporter le titre de Monsieur Olympia. Je ne commettrais pas l'erreur de Miami, je ne me dirais plus jamais que la victoire était dans la poche. Je m'entraînerais aussi dur que possible.

L'organisation de Monsieur Univers à Miami avait été une expérimentation pour les frères Weider, et ils l'ont rapatrié à New York pour l'édition 1969. Pour ajouter un peu de piment, ils avaient prévu de tenir les concours de Monsieur America, Monsieur Univers et Monsieur Olympia le même jour, au même endroit : la Brooklyn Academy of Music, la plus grande salle de spectacle du quartier.

Au fil de l'année, comme les autres grands culturistes, j'avais figuré en bonne place dans les magazines de Joe, qui avaient fait tout un battage autour de ma personne. Mais Monsieur Univers était la première compétition importante à laquelle je participerais depuis Miami. J'étais impatient de voir comment mon corps américanisé serait accueilli par les juges et les fans. Le concours s'est déroulé encore mieux que prévu. J'étais opposé à des concurrents exceptionnels, mais j'ai écrasé tout le monde. Les milliers de séries enchaînées sur les machines de Joe Gold m'avaient fait gagner en définition, au point que ni les grands types ni les petits ne représentaient une réelle menace. Et j'avais un bronzage californien !

J'étais tellement euphorique après cette victoire que je me suis demandé si je n'avais pas sous-estimé mes progrès. Et si je parvenais à battre Sergio lors du concours de Monsieur Olympia ? Ça ferait de moi le maître du monde !

Le matin du concours, Sergio s'est présenté dans la tenue bigarrée qui était sa marque de fabrique : un costume à carreaux sur mesure, un gilet, une cravate sombre, des chaussures en cuir noires, un chapeau à la mode et des tas de bijoux en or. On s'est toisés pendant les phases préliminaires de Monsieur America.

« Salut, le Monstre, en forme ? ai-je demandé

— Salut, gros bébé, ce soir, je vais t'en boucher un coin, tu peux me croire ! Tu n'en croiras pas tes yeux ! Personne n'y croira », m'a-t-il répondu.

L'heure de se préparer en coulisses a enfin sonné. Sergio était connu pour ses longs échauffements, pendant lesquels il portait toujours un grand tablier de boucher afin que son adversaire ne puisse pas apercevoir ses muscles. Lorsque est venu notre tour de monter sur scène, il a enlevé son tablier et est passé devant moi. Il savait pertinemment que je l'observerais. Avec une immense désinvolture, il a soulevé une épaule et étiré le grand

dorsal le plus impressionnant que j'aie jamais vu. Il était grand comme une gigantesque raie manta. Puis il a répété le mouvement avec son autre épaule. Son dos était si énorme qu'il semblait masquer toute la lumière de la salle. Il cherchait à me déstabiliser. J'ai tout de suite su que j'allais perdre.

Nous avons posé à tour de rôle, d'abord moi, puis Sergio. Nos deux prestations ont mis la salle en délire. Ensuite, les juges ont annoncé qu'ils ne parvenaient pas à trancher, et nous ont demandé de remonter sur scène pour poser ensemble. Quelqu'un a crié « Posez ! », mais pendant un instant ni lui ni moi n'avons bougé, comme si on se défiait mutuellement d'y aller en premier. J'ai fini par sourire et prendre une de mes meilleures poses, une double biceps. Une clameur s'est élevée de la foule. Sergio a répondu avec sa célèbre pose triomphale, les deux bras au-dessus de la tête. Le public était à nouveau en délire et scandait : « Sergio ! Sergio ! » J'ai exécuté une pose poitrine, qu'il a imitée, avant d'enchaîner par la pose « du plus musclé ». Encore plus de cris en faveur de Sergio. J'ai alors pris la plus belle pose de mon répertoire – un quart de tour de dos –, mais cela n'a pas suffi à changer la donne. Sergio menait, tout simplement.

Sans cesser de sourire, je continuais à montrer mes muscles. J'avais rempli mon contrat, je m'en tirais mieux que l'année précédente. J'avais battu tout le monde, sauf lui. Je pouvais me dire : « Tu as été formidable, Arnold, les jours de Sergio sont comptés. » Mais pour l'heure il était toujours le champion, et quand les juges se sont prononcés en sa faveur, je l'ai chaleureusement serré dans mes bras. Sergio méritait de gagner. J'étais bien plus jeune, mais sous peu je serais le plus fort, et toute cette attention serait tournée vers moi. En attendant, c'était son tour. Il était le meilleur.

Cet automne-là, Joe Weider m'a propulsé vers la deuxième phase de mon rêve américain : faire du cinéma. Dès que des producteurs avaient besoin d'un culturiste pour un film, Joe me recommandait.

Ce qui s'est passé pour *Hercule à New York* ressemble à un rêve hollywoodien. Vous marchez innocemment dans la rue, quand soudain quelqu'un vous interpelle : « C'est vous ! C'est vous qu'il me faut ! » et on vous offre un rôle dans un film. On entend des histoires comme ça tout le temps, mais on ne sait jamais si elles sont vraies.

En fait, on avait déjà proposé le rôle à Dennis Tinerino, l'ex-Monsieur America que j'avais battu en 1967 lors de mon premier concours de Monsieur Univers. Dennis était un vrai champion : il avait rebondi et remporté le titre amateur de Monsieur Univers en 1968. Mais Joe s'opposait au choix de Dennis, parce que celui-ci travaillait surtout avec les fédérations concurrentes. Il a appelé les producteurs et leur a dit qu'à Vienne, j'avais joué du Shakespeare, qu'ils devaient me prendre à la place de Dennis. « Je sais que Tinerino a gagné le concours de Monsieur Univers, mais Schwarzenegger l'a remporté trois fois. Vous aurez le meilleur culturiste du monde.



Schwarzenegger est l'homme qu'il vous faut. Il est extraordinaire. Sa présence scénique est remarquable. »

Il n'y a pas d'acteur shakespearien autrichien. Cela n'existe pas. Je n'avais pas la moindre idée de ce que Joe voulait dire, mais il leur a expliqué qu'il était mon manager et ne leur permettait pas de me parler directement. Il avait peur de mon niveau d'anglais, alors quand ils ont manifesté le souhait de me rencontrer, il leur a dit : « Impossible, Arnold n'est pas encore là. Il arrive bientôt. » Ça me faisait plutôt marrer. Finalement, on a rencontré les producteurs, et Joe m'a conseillé de la boucler le plus possible. En deux temps, trois mouvements, j'avais le rôle. Joe était un bon vendeur.

Après Monsieur Olympia, Franco et moi sommes allés à Londres où j'ai à nouveau gagné le concours de Monsieur Univers de la NABBA, devenant ainsi le premier culturiste à remporter quatre titres de Monsieur Univers. Ensuite, j'ai pris l'avion pour New York pour devenir le nouvel Hercule.

*Hercule à New York* était une parodie de péplum à petit budget. Le pitch était le suivant : Hercule s'ennuie sur le mont Olympe et, en dépit de l'interdiction de son père Zeus, se retrouve à New York après avoir voyagé sur un éclair égaré. Il se lie d'amitié avec un certain Pretzie, vendeur de bretzels dans Central Park. Pretzie essaie d'aider Hercule à s'adapter tandis que celui-ci se trouve mêlé à des histoires de gangsters, combat un grizzly, conduit le chariot à bretzels dans Times Square, descend aux Enfers, apprend à s'acheter à manger dans un distributeur automatique et fréquente la jolie fille d'un professeur de mythologie. Au moment où il commence à s'habituer à la vie dans la grande ville, Zeus s'énerve et envoie d'autres dieux pour le ramener sur le mont Olympe.

Placer Hercule dans une ville moderne n'était pas une mauvaise idée. Le film était très drôle, surtout grâce à Arnold Stang, le comédien qui interprétait Pretzie. Il était si petit et moi si grand ! Mais je dois reconnaître que j'ai trouvé cette expérience décevante. J'avais cru que je devrais attendre d'avoir trente ans pour jouer dans un film. Et voilà qu'à vingt-deux ans, c'était fait ! A combien de personnes est-il donné de vivre ce genre de rêve ? Je me répétais : Tu devrais être content !

Mais, au fond, je savais que je n'étais pas prêt. Je n'avais même pas appris à jouer la comédie !

Si j'avais eu une expérience préalable d'acteur, les choses se seraient mieux passées. Les producteurs ont engagé un coach pour m'enseigner les ficelles, et un autre pour les dialogues, mais ce n'était pas les deux semaines passées en leur compagnie qui permettraient de pallier mon anglais médiocre et mon manque d'expérience. Je n'étais pas à la hauteur. Je n'avais aucune idée de ce qu'exigeait ce genre de performance. Je ne comprenais même pas toutes les phrases du scénario.

Ernest Graves, qui interprétait Zeus, était un vieux briscard des feuilletons télé. Je me souviens de m'être esclaffé en plein milieu d'une scène parce qu'il a pris la grosse voix du dieu pour l'un de ses monologues, et cette

voix ne ressemblait en rien à celle de l'homme que j'avais rencontré dans la caravane du maquillage. Il incarnait son personnage, et je trouvais ça drôle. On n'est pas censé rire sur un plateau. Au contraire, on doit aider son partenaire, croire ce qu'il dit. C'est cela, l'idée du soutien. Même quand la caméra n'est pas sur vous, vous devez rester dans la peau de votre personnage, jouer votre rôle, en faisant tout pour que l'acteur en train d'être filmé puisse donner ce qu'il a de mieux. C'est vraiment primordial mais je l'ignorais totalement. Quand quelque chose m'amusait, je riais.

Deux jours avant la fin du tournage, j'ai fini par comprendre ce que « jouer » voulait dire. On tournait une scène émouvante au cours de laquelle Hercule et Pretzie se faisaient leurs adieux. J'étais vraiment à fond dans le rôle, exactement comme on vous l'explique dans les cours d'art dramatique. Ensuite, le réalisateur s'est approché de moi pour me féliciter :

« Tu m'as donné la chair de poule.

— Oui, c'est bizarre, j'ai vraiment senti cette scène.

— Tu seras un bon acteur. Je pense que tu vas faire une carrière dans le cinéma. A mesure qu'on avançait, tu as vraiment pigé le truc. »

L'un des producteurs m'a demandé s'ils pouvaient mettre au générique Arnold Strong au lieu d'Arnold Schwarzenegger, que selon lui personne ne parvenait à prononcer. C'était un nom abominable, et, en outre, ce serait amusant d'avoir Arnold Strong et Arnold Stang sur l'affiche. Au montage, ils ont fait doubler ma voix par un autre acteur car mon accent était si prononcé que personne ne comprenait un traître mot de mes répliques. La meilleure chose au sujet d'*Hercule à New York* est sans doute qu'il n'a pas été diffusé aux Etats-Unis : à la suite de la faillite de la maison de production, le film a été mis au placard avant même sa sortie.

Malgré tout, j'avais dépassé tous mes rêves en jouant le rôle d'Hercule. Et j'avais été payé 1 000 dollars par semaine. Mieux encore, j'ai envoyé des photos à mes parents pour leur dire : « Vous voyez ? Je vous avais dit que ça marcherait. Je suis venu en Amérique, je suis devenu Monsieur Univers, et maintenant je joue dans des films ! »

Je suis rentré le cœur léger en Californie. Joe Weider avait promis de miser sur moi pendant un an, et cette période avait pris fin. Mais il voulait que je reste, sans l'ombre d'un doute. Avec mon succès grandissant, il cherchait tout le temps de nouvelles façons de parler de moi dans les reportages et publicités de ses magazines. Il m'a demandé de prendre un magnétophone et d'interviewer les autres culturistes. Je n'avais pas à écrire leur histoire, uniquement à enregistrer leurs propos. Les rédacteurs se chargeraient d'en tirer des articles qui donneraient aux lecteurs un aperçu du culturisme vu de l'intérieur. Tout ce que je devais faire, c'était interroger les sportifs sur leur entraînement, leur régime, leurs vitamines, etc. J'ai invité les gars à la maison, Franco a préparé un bon repas italien, payé par Joe, cela va sans dire, tout

comme les bouteilles de vin qu'on a débouchées. Une fois tout le monde mis à l'aise, j'ai sorti mon magnéto. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai pas pensé à les interroger sur les questions d'entraînement et de nutrition. Je leur ai demandé : « On veut tout savoir sur vos copines. Vous avez déjà eu des petits amis ? Que faites-vous quand vous vous couchez ? »

Lorsqu'il a écouté la bande, Joe a explosé. « Nom de Dieu ! Quels crétins ! Quelle bande de clowns ! Il n'y a rien à en tirer ! » Franco et moi étions pliés en deux, mais j'ai promis de retourner voir les types et de recommencer.

J'ai interviewé les culturistes les uns après les autres. La plupart d'entre eux n'avaient rien d'intéressant à dire. Mais j'avais compris que les gens qui écrivaient pour Joe pouvaient fabriquer une histoire à partir de presque rien. Alors, une fois les premiers entretiens passés, j'arrêtais le magnéto quand je commençais à m'ennuyer. Les cassettes que je remettais à Joe étaient de plus en plus courtes. Il ronchonnait, mais il tenait vraiment à son idée, et je disais innocemment : « Je n'y peux rien si ces types n'ont rien à dire ! » Les deux derniers enregistrements duraient cinq minutes environ, et Joe a fini par jeter l'éponge. « Et merde ! Allez, rends-moi ma machine ! » a-t-il grommelé.

## Spécialistes du marbre et de la pierre

L'argent de Joe ne me permettait pas d'aller bien loin. Je cherchais un moyen d'en gagner plus. Dès que mon anglais s'est amélioré, j'ai commencé à animer des séminaires dans des salles de sport, chez Gold et dans d'autres clubs qui me rapportaient 500 dollars chaque fois.

Je me suis aussi lancé dans la vente par correspondance depuis mon appartement. Tout a commencé avec le courrier de mes fans. Les gens voulaient savoir comment je musclais mes bras, ma poitrine. Ils voulaient des conseils pour retrouver la forme. Au début, comme je ne pouvais pas répondre à toutes les lettres, les rédacteurs du magazine m'ont aidé à rédiger des réponses types. C'est ainsi que m'est venue l'idée de vendre des fascicules.

En Amérique, contrairement à ce qui se passe en Europe, ce n'est pas bien compliqué de monter sa boîte. Je me suis rendu à l'hôtel de ville, j'ai déboursé 3,75 dollars pour obtenir une autorisation, et ensuite j'ai loué une boîte postale pour recevoir les commandes. Après, je me suis adressé au service des impôts. Ils m'ont demandé combien je pensais gagner.

« Dans les 1 000 dollars par mois, peut-être. » J'ai dû payer une avance sur le premier versement estimé d'un total de 320 dollars. Personne ne me harcelait de questions. Les gens étaient aimables, gentils et arrangeants. Quand avec Franco on a lancé une entreprise de maçonnerie, ça s'est passé de la même manière. En sortant, on n'en revenait pas. Franco s'est exclamé : « Voilà pourquoi on dit que c'est le pays des opportunités ! » On était vraiment heureux.

Grosso modo, mes fascicules n'étaient ni plus ni moins que le calque des articles que j'écrivais pour Joe. Les pigistes et les photographes m'aidaient à les étoffer en ajoutant des détails et des photos. On a édité un fascicule pour les bras, un autre pour le torse, un pour le dos, un pour les mollets et les cuisses. L'un des fascicules expliquait comment obtenir un corps symétrique, un autre comment prendre du poids, comment poser, etc. En tout, il y avait dix programmes différents. L'ensemble coûtait 15 ou 20 dollars, mais on pouvait les acheter à l'unité pour 1 ou 2 dollars. Les gens voulaient aussi des photos de moi, alors j'ai fait imprimer un album avec mes clichés favoris. Joe était un cador de la vente par correspondance, mais il ne me considérait pas comme un concurrent. Je l'ai convaincu de me donner des espaces publicitaires gratuits dans ses magazines. « Tu pourrais me payer pour tes pubs. Mais je préfère que

tu me donnes un coup de main. » Je m'étais dit que Joe verrait l'intérêt de ma proposition car il détestait payer en liquide. Ça s'est passé comme prévu, et il m'a vraiment soutenu : il m'a accordé une pleine page et m'en a promis une double si mon affaire décollait.

Beaucoup de culturistes s'étaient plantés dans la vente par correspondance parce qu'ils encaissaient l'argent mais n'expédiaient pas la marchandise. La loi imposait de satisfaire les commandes dans un certain délai. S'il y avait des plaintes, on perdait sa boîte postale et on pouvait dire adieu à son business. On pouvait même finir en prison. Mais j'étais très, très efficace. J'ai démonté les portes du placard de ma chambre pour en faire une alcôve et j'ai demandé à un ami de me construire des étagères et un petit bureau pliant. Chaque fascicule se trouvait dans un casier numéroté, il y avait des bannettes pour le courrier entrant, pour les chèques, les enveloppes et les commandes en cours d'expédition.

Mes fascicules ont remporté un franc succès. J'ai rapidement ajouté d'autres articles, dont une ceinture d'haltérophilie Arnold Schwarzenegger, ce qui m'a permis d'obtenir la double page de publicité promise par Joe. Les ventes se sont envolées, et j'ai pu payer une secrétaire qui venait quelques jours par semaine pour s'occuper du courrier.

Je soumettais toujours mes publicités à Joe avant de les publier parce que c'était un génie du marketing. Il revoyait mes phrases presque mot à mot : « Pourquoi n'as-tu pas écrit plutôt "remplir en quelques jours seulement" ? demandait-il. Mets ça ! Les gens veulent savoir qu'ils peuvent compter sur toi. Et tu devrais préciser qu'il s'agit d'une édition limitée. Ils adorent ça ! »

J'adorais être un entrepreneur à l'américaine. Avec la vente par correspondance, je marchais dans les pas de Charles Atlas !

J'ai rapidement monté une autre boîte, avec Franco, cette fois. Il disait qu'on devait se chercher du travail dans le bâtiment : il s'y connaissait et les gens ne demanderaient qu'à faire appel à deux costauds comme nous. Mais quand on est allés voir le syndicat, on a découvert que ça prendrait des mois.

« Et si on montait notre propre boîte ? » lui ai-je proposé. Il s'y connaissait en maçonnerie, et moi, en affaires. Et c'est ce qu'on a fait. On a passé une annonce dans le journal qui disait : « Maçons européens. Spécialistes du marbre et de la pierre. » On a tout de suite décroché notre premier contrat : construire un mur pour un type dont la maison avait appartenu à l'acteur de cinéma muet Rudolph Valentino.

Avec Franco, on avait remarqué que les Américains adoraient les adjectifs étrangers : le massage suédois, la fabrication italienne, les plantes chinoises, l'ingéniosité allemande. On a décidé de mettre en valeur nos origines. Franco était italien, un atout de poids. Voyez le Vatican : l'architecture italienne est imbattable ! J'avais aussi remarqué que les Américains, contrairement aux Allemands, adoraient marchander. Rien ne leur plaisait autant que d'avoir l'impression de faire une bonne affaire. Avec Franco, on a mis au point un numéro. Je me pointais avec mon mètre, je

prenais les mesures et j'établissais un devis – dans le système métrique pour entretenir le mystère européen. Je montrais ensuite mon estimation à Franco, et on se mettait à en discuter en allemand devant le client.

Le type finissait toujours par demander : « Il y a un problème ? »

— Bah, vous connaissez les Italiens, disais-je en roulant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi il pense que cette terrasse va coûter 8 000 dollars. Il veut commander un paquet de briques, on n'en a pas besoin d'autant. De vous à moi, on peut faire le boulot pour 7 000 dollars. Avec toutes ces briques en trop, on pourra récupérer les 1 000 dollars. »

Le type me faisait immédiatement confiance. « C'est vraiment sympa de vouloir me proposer le meilleur prix.

— On essaie d'être concurrentiels. Je suis sûr que vous avez demandé d'autres devis, pas vrai ?

— Ah oui, bien sûr !

— Tu vois, Franco ? » On en débattait un peu plus en allemand, et le type était ravi du devis à 7 000 dollars.

On adorait faire les maçons. On n'arrêtait pas de bosser – et en plus on se marrait comme des malades ! Un jour, une femme nous a mis en concurrence avec d'autres entreprises : elle proposait 5 000 dollars pour remplacer sa cheminée, dont 1 000 pour démolir l'ancienne. « Mille dollars ? a dit Franco. Je vais m'occuper de ça. » Il a escaladé le toit, a collé son dos aux bardeaux et a effectué une presse à cuisses qui a renversé la cheminée, laquelle a failli atterrir sur la femme qui se trouvait dessous. Au lieu de se fâcher, elle s'est montrée reconnaissante. « Merci infiniment, c'est vraiment gentil de nous aider ! C'était très dangereux. Quelqu'un aurait pu prendre ça sur la tête ! » Non seulement elle nous a confié le chantier, mais en plus elle nous a laissé garder les vieilles briques, que j'ai revendues plus tard à un autre client en lui disant qu'elles étaient « vintage ».

Un autre gars voulait refaire le mur autour de sa maison. Quoi de mieux pour remplacer une séance de musculation que d'abattre un mur ? On a loué les masses les plus lourdes qu'on a pu trouver. J'ai proposé un jeu à Franco : « Tu commences de ce côté-ci et moi de ce côté-là, et le premier arrivé au milieu a gagné. » On cognait comme des fous, et j'aurais gagné si un morceau ne s'était détaché du mur et n'avait brisé une fenêtre en vitrail du client. Notre bénéfice y est passé.

En février 1971, alors que Franco et moi étions installés à notre compte depuis à peine un an, un fort tremblement de terre a frappé la vallée de San Fernando. Terrasses soulevées, murs fissurés, cheminées effondrées... On n'aurait pu rêver mieux pour nos affaires. On a aussitôt passé une annonce dans le *Los Angeles Times* et les commandes se sont mises à pleuvoir. On a recruté des culturistes de la plage en renfort – à un moment, ils étaient une quinzaine à mélanger le ciment et porter des briques. C'était marrant, mais ils n'étaient vraiment pas fiables. Travailler tous les jours, ce n'était pas leur truc. Comme aurait dit Joe, certains de ces types étaient de sacrés glandeurs.

Avec l'argent qu'on a gagné, on s'est offert de belles voitures et de nouveaux cours à la fac. Ça nous a également permis de réaliser notre premier investissement. A cette époque, les compagnies aériennes prévoyaient d'introduire les avions supersoniques, et il existait un projet d'aéroport supersonique à Palmdale, au-delà des montagnes, à une centaine de kilomètres au nord-est de Los Angeles.

Mon ambition était de devenir riche très rapidement. Lorsque j'ai entendu parler de cette idée, j'y ai vu un très bon investissement. D'ailleurs, un mois ou deux plus tard, en couverture de l'*Antelope Valley Press*, le journal local, on pouvait voir une splendide représentation de l'ébauche d'aéroport, monstrueux et très futuriste. Pour moi, c'était l'essence même de l'Amérique : voir grand ! A Graz, on s'arrachait les cheveux pour déterminer s'il devait y avoir trois ou quatre atterrissages par jour. Ici, c'était du lourd.

J'ai pensé : qui dit aéroport de cette envergure dit entrepôts, centres commerciaux, restaurants, lotissements, immeubles gouvernementaux – bref, développement, développement, et encore développement ! Peu de temps après, la une de l'*Antelope Valley Press* racontait que des promoteurs achetaient de vastes terrains qu'ils découpaient avant de les revendre.

Un homme du programme de développement nous a fait visiter une parcelle. A l'époque, Antelope Valley n'était qu'une vaste friche, un désert. Il nous a fallu deux heures de bus pour y parvenir, et pendant tout le chemin, le type nous a parlé des plans. Il nous a expliqué qu'ils allaient construire une autoroute jusqu'à Palmdale, et que l'aéroport serait international. Peut-être même l'utiliserait-on pour des avions spatiaux. On était impressionnés. Une fois sur place, il nous a montré où se trouveraient l'électricité et l'eau, et ça m'a confirmé dans mon sentiment qu'on tenait un filon. J'ai acheté cinq hectares à 2 000 dollars pièce, et Franco la moitié, juste à côté de l'endroit où devait passer l'autoroute et s'élever les gratte-ciel. On n'avait pas les 15 000 dollars en liquide, alors on s'est mis d'accord pour payer 5 000 dollars tout de suite et 13 000 dollars en remboursement du crédit, intérêts compris, au fil des années à venir.

Bien sûr, personne ne s'était posé la question des nuisances sonores, ni n'avait demandé aux habitants du coin s'ils étaient d'accord. S'est ensuivie une énorme controverse, qui a pris des dimensions mondiales. Les gouvernements ont fini par conclure que les avions ne pourraient franchir le mur du son qu'au-dessus des océans, et avec Franco on s'est retrouvés avec des hectares de désert sur les bras. Les promoteurs ont continué à insister : il ne s'agissait que d'un léger contretemps. « Ne vendez pas, nous disaient-ils. Vos petits-enfants en profiteront ! »

Je n'avais pas menti à Joe Weider en disant que Franco et moi serions des champions. La rapidité avec laquelle Franco s'est transformé en culturiste de niveau international était vraiment impressionnante. Le fait de nous

entraîner ensemble nous donnait un énorme avantage. Quand on a commencé la musculation à Munich, on n'avait aucune idée de ce qui se faisait en Amérique, alors on a dû tout réinventer. On a découvert des dizaines de principes d'entraînement et de techniques qu'on couchait par écrit. On était à l'affût de la moindre nouveauté : des choses aussi énormes que les extensions du mollet avec une charge de 450 kilos, à la Reg Park, ou aussi subtiles qu'un curl effectué avec le poignet tourné d'une certaine façon. Une fois par semaine, on choisissait un exercice qu'on ne maîtrisait pas, et on enchaînait séries et répétitions jusqu'à épuisement. Puis, le lendemain, on analysait quels muscles et parties de muscles étaient endoloris, et on notait tout par écrit. On a passé une année entière à étudier systématiquement notre corps, et à répertorier des centaines d'exercices et de techniques. Ça m'a servi de base lorsque j'ai publié mon *Encyclopédie du culturisme moderne* en 1985.

L'une de nos découvertes majeures a été que rien ne sert de reprendre tel quel le programme d'entraînement d'un autre, car chaque corps est unique. Les proportions du torse, des membres, les défauts et qualités héréditaires sont propres à chaque individu. Vous pouvez vous inspirer des idées d'un autre athlète, mais il est essentiel de comprendre que votre corps peut y répondre d'une manière très différente.

Ces expérimentations nous ont aidés à pallier certaines faiblesses. Par exemple, Franco avait des jambes arquées, et on a trouvé comment renforcer l'intérieur de ses cuisses en lui faisant effectuer des squats plus larges. Ensuite, on a mis la main sur des techniques permettant de développer l'intérieur des mollets. Jamais les juges ne croiraient que ses jambes étaient parfaitement droites. Mais ils seraient impressionnés par ses efforts pour atténuer le problème.

En vue de l'affrontement final avec Sergio Oliva, j'étais déterminé à passer à la vitesse supérieure pour mes poses. Pendant des semaines, Franco et moi avons travaillé nos enchaînements. Pour l'emporter, il faut garder une pose plusieurs minutes d'affilée. La plupart des culturistes savent rentrer le ventre afin de souligner le développement de leur poitrine. Mais très souvent, ils ne parviennent pas à rester dans cette position, soit parce qu'ils ont trop gonflé leurs muscles en coulisses, soit parce qu'ils sont à bout de souffle à cause de poses précédentes. Ou bien ils abandonnent parce qu'ils ont des crampes ou encore se mettent à trembler.

Alors l'un de nous posait pendant des minutes entières tandis que l'autre le guidait. Par exemple, sur une pose biceps, Franco me disait : « Ton bras tremble, arrête de trembler ! » Je l'empêchais de trembler. Il continuait : « Souris, maintenant ! » et « Tourne un peu la taille », puis « Maintenant, pose quart de dos. Ah, tu as fait un pas de trop. C'est pas bon, on recommence ! »

Chaque pose et chaque transition doit être répétée, car le pas de trop peut causer votre perte face aux juges. Ils penseront peut-être : « Ce n'est pas professionnel. Vous n'êtes pas prêt pour la gloire. Vous êtes un imbécile, descendez de scène. Vous n'êtes pas fichu de rester immobile pendant une



pose. Vous n'avez même pas travaillé les bases. »

Lorsqu'on atteint le niveau de Monsieur Olympia, l'essentiel n'est pas forcément la pose en soi. Les juges la considèrent comme de l'acquis. L'important est ce qui se passe entre deux poses. Que font les mains ? Qu'exprime le visage ? Comment est la posture ? C'est un ballet : il faut avoir le dos bien droit, lever la tête et surtout jamais, au grand jamais, ne faire un pas de trop. En changeant de pose, mettez-vous dans la peau d'un tigre, lent et fluide. Tout doit être fluidité. Et précision. Il ne faut jamais que votre effort soit visible, car cela aussi serait une preuve de faiblesse. Il faut garder une maîtrise totale de son expression, c'est capital. Peut-être êtes-vous en train de lutter, peut-être êtes-vous exténué, mais respirez par le nez et gardez votre bouche détendue. Le pire serait de montrer votre essoufflement. Et lorsque vous revenez pour la séquence suivante, vous devez paraître sûr de vous-même et avoir exactement l'air que vous êtes censé avoir.

Ma préparation pour affronter Sergio ne se cantonnait pas à la salle de musculation. J'ai acheté un vidéoprojecteur, et j'ai rassemblé tout un ensemble de films sur ses performances en compétition, que j'ai visionnés en boucle. Sergio avait vraiment un physique hors du commun, mais je me suis aperçu que ses poses n'avaient pas changé depuis des années. Je devais me servir de cette information pour préparer l'épreuve finale, un affrontement pose contre pose. J'ai mémorisé son enchaînement, et pour chacune de ses poses j'en ai concocté trois de mon cru. J'ai répété ma séquence et l'ai visualisée encore et encore. « Quand il fait ceci, je fais cela, et ça, et ça ! » Mon objectif était d'écraser chacun des mouvements de Sergio.

Un jour, à la fin de l'été, le téléphone a sonné chez Gold, et le manager a crié depuis la réception : « Arnold, y a un type au téléphone pour toi ! Il s'appelle Jim Lorimer.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Te parler de la compétition de Monsieur World.

— Dis-lui de me rappeler. Je suis en plein boulot. »

Cet appel s'est avéré l'un des événements magiques de ma vie, que je n'aurais jamais pu prévoir. Jim en rit encore aujourd'hui. Lorsque je l'ai rappelé, il m'a expliqué qu'il était l'organisateur des championnats du monde d'haltérophilie, qui devaient se tenir cette année-là à Columbus, dans l'Ohio. Cet événement serait suivi d'un concours de culturisme au terme duquel le titre de Monsieur World serait décerné. Il souhaitait que j'y participe.

Je n'avais jamais entendu parler de Jim Lorimer, et j'ai passé quelques coups de fil pour m'informer. J'ai rapidement compris que c'était du sérieux. Cet ancien agent du FBI avait une vingtaine d'années de plus que moi, et il était très influent dans le sport américain. Il avait été président du comité olympique américain, et l'un des premiers à développer les équipes féminines pour rivaliser avec le bloc soviétique. Il gagnait sa vie comme cadre chez Nationwide Insurance, le plus gros employeur à Columbus, et était le maire d'une ville de banlieue. En tant qu'homme politique, il avait des relations.

Voilà des années qu'il organisait les championnats américains d'haltérophilie et le concours de Monsieur America à Columbus pour le compte de l'AAU. D'après mes amis, ces événements étaient toujours très bien organisés. C'est la raison principale pour laquelle Columbus avait été choisie pour accueillir le championnat du monde en 1970. On avait demandé à Jim d'assurer la direction de cette manifestation.

Un coup d'œil sur le calendrier m'a permis de voir que Monsieur World avait lieu le 25 septembre, Monsieur Univers le 24 à Londres, et Monsieur Olympia le 7 octobre à New York. Je me suis dit qu'en théorie, je pourrais me rendre à Londres et remporter Monsieur Univers, venir à Columbus et gagner Monsieur World puis participer à Monsieur Olympia. Ce serait du jamais vu. En l'espace de deux semaines, je pourrais couvrir les trois fédérations qui contrôlaient les compétitions de culturisme. Remporter ces trois titres serait comme cumuler les titres de champion poids lourds en boxe : je deviendrais le champion du monde incontesté.

J'étais scotché au plafond, jusqu'au moment où je me suis penché sur la question des horaires d'avion. J'ai appelé Jim Lorimer : « Je veux venir, ai-je commencé. Mais je ne pourrai jamais être aux Etats-Unis à temps pour participer à Monsieur World. Le premier avion au départ de Londres après Monsieur Univers n'arrive pas avant 14 heures à New York. Et il n'y a pas de correspondance de New York à Columbus avant 17 heures. Votre compétition aura déjà commencé.

« A moins que vous puissiez accomplir des miracles, je ne pourrai pas y être. J'ai parlé aux autres grands culturistes qui participent à Monsieur Univers, comme Franco Columbu, Boyer Coe et Dave Draper, et ils aimeraient tous venir. Mais on ne voit pas comment ça serait possible.

« On m'a dit que vous étiez un organisateur chevronné et que vous aviez des relations. Vous pensez pouvoir arranger ça ? »

Il ne lui a fallu qu'un jour. Il m'a rappelé et m'a annoncé : « On vous enverra un jet. » Il s'agissait d'un avion appartenant à Volkswagen, l'un des sponsors de l'événement. « Il viendra vous chercher à New York. »

Lorsque Reg Park, mon idole, s'est inscrit au concours londonien de Monsieur Univers, je n'en ai pas cru mes yeux. Moi qui pensais qu'il était de mon côté ! Quand un journaliste m'a demandé comment je me sentais à l'idée d'affronter le plus grand Monsieur Univers de tous les temps, j'ai perdu mon insouciance habituelle. « Le deuxième plus grand Monsieur Univers ! l'ai-je corrigé. J'ai remporté le titre plus souvent que lui. »

D'anciens champions de culturisme à la retraite font souvent leur retour pour montrer qu'ils ont toujours la forme, pour rafraîchir leur image ou Dieu sait quoi d'autre. De grands intervalles de temps séparaient chacune des victoires de Reg Park à Monsieur Univers : 1951, 1958 et 1965. Peut-être souhaitait-il mettre un point final à cette expérience. Ou peut-être étais-je en

train de capter tellement l'attention qu'il voulait montrer que la vieille garde était toujours là ? Quelles qu'aient été ses motivations, cela nous opposait frontalement, ce que je n'avais jamais imaginé.

Quand on s'est croisés en salle d'échauffement, on s'est à peine dit bonjour. Les juges, les fans, tout le monde était mal à l'aise. Normalement, avant une compétition, les autres culturistes viennent vous dire que vous avez l'air au top et que vous allez gagner. Mais les gens qui nous appréciaient tous les deux ne savaient pas comment s'adresser à l'un en présence de l'autre.

En réalité, un culturiste ne peut tout simplement pas s'entraîner aussi intensément à quarante ans passés qu'à vingt-trois. J'étais en meilleure forme que Reg – pas forcément grâce à mes efforts, mais grâce à ma jeunesse. Sa beauté n'était pas aussi fraîche, ses muscles étaient en léger déclin. Quelques années plus tôt, les choses auraient peut-être été différentes, mais ce jour-là, l'heure de mon couronnement avait sonné. Reg était encore assez bon pour battre tous les autres concurrents, y compris un ex-Monsieur Univers âgé seulement de vingt-huit ans. Mais pas assez fort pour moi.

J'étais satisfait de ma victoire, mais triste en même temps. Mon regard était tourné vers Sergio Oliva, et je n'avais pas besoin de battre Reg Park pour réaliser mon rêve.

A New York, le lendemain, l'avion promis par Jim Lorimer nous attendait sur le tarmac. Les jets privés étaient à l'époque beaucoup moins courants qu'aujourd'hui, et pour moi et les autres culturistes, c'était excitant. On avait l'impression d'être traités comme des rois, comme l'étaient les autres sportifs. On est arrivés à Columbus et une voiture nous a conduits au Veterans Memorial Auditorium. A notre arrivée, les autres concurrents étaient déjà en plein échauffement.

J'ai eu le choc de tomber sur Sergio Oliva ! C'était l'invité-surprise et personne ne nous avait rien dit. « Merde ! » ai-je pensé. Il avait l'air au sommet de sa forme, en plus. Je m'attendais à une confrontation avec lui deux semaines plus tard, pas tout de suite.

Il m'a fallu quelques minutes pour me reprendre et comprendre quelle occasion inespérée se présentait à moi. J'ai réalisé que si j'ignorais tout de la présence de Sergio, lui savait que je serais là. Il était donc venu à Columbus dans le but de me prendre par surprise et de me sortir. S'il réussissait, je serais vaincu avant même d'avoir atteint New York et sa victoire au concours de Monsieur Olympia serait totale.

Mais j'ai poursuivi le raisonnement. Ce qui pouvait marcher pour lui pouvait aussi bien marcher pour moi. « Si je le bats tout de suite, c'en est fini pour lui de New York », ai-je pensé.

Il fallait que je passe à la vitesse supérieure. J'étais comme avec une voiture de course dotée d'un booster au protoxyde d'azote : il suffit d'appuyer sur un bouton pour obtenir une centaine de chevaux supplémentaires. Il fallait que j'appuie sur le bouton tout de suite.

Je me suis déshabillé, et après m'être huilé le corps, j'ai commencé à

m'échauffer. On nous a appelés sur scène.

Ce concours était de loin la plus imposante manifestation de culturisme à laquelle il m'avait été donné d'assister : 5 000 spectateurs s'entassaient dans la salle, deux fois plus qu'à Londres et à New York. Il y avait des lumières, des caméras et des présentateurs de l'émission de télévision de la chaîne ABC, *Wide World of Sports*. C'était la première fois qu'une chaîne nationale filmait une compétition de culturisme.

Pour moi, 5 000 ou 500 sièges, c'était du pareil au même du moment que j'arrivais à emballer le public avec mes talents de vendeur et mon charme : je savais que cela influencerait les juges et me donnerait l'avantage. Sergio employait la même stratégie. Il se pavanait, saluait l'assemblée et envoyait des baisers à ses fans. Il avait de nombreux supporters, et il était évident que plusieurs dizaines d'entre eux étaient présents. Nous étions quatre favoris : Sergio, Dave Draper, Dennis Tinerino et moi. On est montés sur scène en même temps pour donner un premier aperçu au panel de sept juges internationaux. Le maître de cérémonie a demandé à chacun d'entre nous d'exhiber quelques-unes de ses poses préférées. La foule applaudissait et nous acclamait. L'énergie était incroyable.

Comparé à tous les autres culturistes à qui j'avais été confronté jusque-là, Sergio était dans une catégorie à part. Cela m'a frappé une nouvelle fois lorsque nous sommes entrés en scène. C'était difficile d'en imposer à côté de lui, avec ses cuisses extraordinaires, sa minuscule taille et ses triceps hors du commun. Je me suis dit que j'aurais peut-être un léger avantage dans l'esprit des juges parce que je venais de remporter le titre de Monsieur Univers. Mais Sergio pouvait penser la même chose, parce que c'était un haltérophile accompli et la plupart des juges étaient issus de cette discipline.

Pour me préparer psychologiquement, j'ai scruté les moindres détails qui pouvaient me donner l'avantage. Sous l'éclairage vif des caméras de télévision, je trouvais Sergio un peu mou. C'était encourageant. J'avais appris à anticiper ses mouvements, et j'ai commencé à répondre, pose par pose. Le public en redemandait, et les caméras de télé passaient alternativement de lui à moi. En sortant de scène, j'avais l'impression d'avoir remporté la première manche.

A partir de ce moment, ça s'est passé de mieux en mieux. Sergio avait un peu forcé sur l'huile, et le produit gouttait lorsqu'il posait, ce qui nuisait à sa définition. Et puis, au cours de sa séquence de poses libres, son enchaînement était un peu trop rapide pour que les gens puissent les apprécier véritablement. Quand mon tour est arrivé, j'ai commencé par établir le contact avec le public, pour qu'il m'acclame un peu plus à chacune de mes poses et que son attention ne flanche pas. On aurait dit que Sergio était le challenger, tandis que moi j'étais calme et à l'aise.

Lors de l'épreuve finale, j'étais à 100 % dans la course. Pour chaque posture que Sergio adoptait pour montrer sa force, j'avais une réponse. Mieux encore, c'est moi qui étais prêt à me donner à fond. J'avais plus faim que lui.

Je voulais plus ce titre que lui.

Je suis arrivé premier à l'unanimité. Cela n'aurait pas dû être une surprise, mais Sergio était le champion depuis si longtemps qu'il était vraiment sous le choc. Pendant une minute, je suis resté là, debout, à me répéter : « Je n'arrive pas à y croire ! Je viens de battre Sergio. » Le prix consistait en un gigantesque trophée en argent, une montre électronique high-tech et 500 dollars en liquide – plus une nouvelle popularité, un nouvel élan qui m'accompagneraient à New York.

Lorsque j'ai quitté la scène avec mon trophée, j'ai pris garde à deux choses. Tout d'abord, j'ai remercié Jim Lorimer. « C'est le concours le mieux organisé auquel j'aie jamais participé. Le jour où je prendrai ma retraite, je vous appellerai et on s'associera. On se tiendra ici, sur cette scène, et on dirigera ensemble le concours de Monsieur Olympia. » Cela a amusé Jim, et il s'est contenté de répondre : « D'accord, d'accord ! » Il s'agissait sans doute du compliment le plus bizarre qu'il ait reçu, surtout venant d'un gamin.

Mais je voulais aussi semer le doute dans l'esprit de Sergio. Il aurait été idiot de laisser quoi que ce soit au hasard puisque je cherchais à détrôner le triple Monsieur Olympia. Si les choses sont serrées à New York, ai-je raisonné, les juges n'hésiteront pas à lui donner le titre. Je devais le casser tout de suite pour que les juges me choisissent sans hésiter. Alors je lui ai dit que je pensais avoir gagné parce que j'avais pris beaucoup de muscle depuis sa victoire de l'année précédente. Je le trouvais un peu léger, il avait sans doute perdu à cause de ça, et ainsi de suite. Je voulais qu'il quitte les lieux convaincu d'avoir quelques kilos à prendre avant de m'affronter. Je l'avais trouvé mou, et je voulais qu'il le soit encore davantage à New York.

Monsieur Olympia devait avoir lieu quinze jours plus tard dans un petit théâtre de Manhattan. Le jour J, vers midi, je me suis rendu avec d'autres concurrents au Mid City Gym. Dès que j'ai vu Sergio, j'ai commencé à le taquiner sur son alimentation, et Franco s'est joint à moi, en lui demandant s'il avait perdu du poids. Tout le monde a ri sauf Sergio. En fait, comme je m'en suis rapidement aperçu, il avait mordu à l'hameçon. Il avait pris cinq kilos en deux semaines : personne ne peut prendre un tel poids en si peu de temps et conserver des muscles bien dessinés.

Le Town Hall comptait 1 500 sièges, et ce théâtre n'avait sans doute jamais connu un public aussi chahuteur. Les fans de Sergio scandaient son nom, tandis que les miens essayaient de crier « Arnold, Arnold, Arnold ! » encore plus fort. Après un long après-midi, les juges nous ont rappelés sur scène pour une dernière séquence de poses. Sergio a puisé dans son répertoire habituel, tandis que moi, comme prévu, je suis passé à la vitesse supérieure, prenant trois poses là où il n'en faisait qu'une. Le public se régala.

Mais les juges nous ont demandé de continuer, et j'ai commencé à trouver le temps long. Je ne pense pas qu'ils hésitaient : les gens étaient debout, déchaînés, et le jury devait se dire : Faut pas qu'ils s'arrêtent, le public adore !

On était épuisés. Je lui ai alors porté l'estocade. Sous le coup d'une impulsion, j'ai dit à Sergio : « Allez, ça suffit. Il est temps que le verdict tombe, quel qu'il soit. »

Il m'a répondu « T'as raison » et s'est dirigé vers un côté de la scène, tandis que moi j'allais de l'autre – mais je me suis avancé de deux pas avant de m'arrêter et de prendre une nouvelle pose. Je me suis tourné de son côté et j'ai haussé les épaules comme pour dire : « Ben où il est passé ? »

Sergio est revenu sur scène, un peu désarçonné. Mais c'était trop tard, on n'entendait plus que des « Arnold, Arnold ». Il s'est même fait huer par des fans. J'ai profité de ce moment pour exécuter mes plus belles poses. Et c'était fini. Les juges se sont retrouvés en coulisses, puis le maître de cérémonie est sorti et a annoncé que j'étais le nouveau Monsieur Olympia.

Sergio n'a jamais fait de remarque sur la façon dont je l'avais manipulé, mais il a confié à d'autres qu'il avait le sentiment de s'être fait avoir. Je ne voyais pas les choses de la même façon. Ce n'était pas calculé de ma part. Je l'avais achevé à l'instinct, dans le feu d'une compétition que, de toute façon, j'avais dominée.

Le lendemain matin, c'était quand même bizarre, parce que Sergio, Franco et moi partagions la même chambre d'hôtel. Dès son réveil, Sergio m'a épaté en faisant toutes sortes de pompes et d'exercices. Quel fanatique ! Le lendemain de la compétition, il travaillait ses muscles à l'hôtel !

Ça m'a quand même fait de la peine de le voir perdre. C'était un grand champion et pour beaucoup une idole. Depuis des années, mon esprit avait eu pour objectif de le détruire, de le chasser, de le ravalier au rang de deuxième, de perdant. Mais le lendemain de ma victoire, quand je l'ai vu à côté de moi au réveil, ça m'a fait de la peine. C'était dommage qu'il ait dû perdre, mais le moment était venu de me céder la place.

## Apprendre l'américain

Dans le monde du culturisme, j'étais peut-être le roi, mais dans le Los Angeles de tous les jours, je n'étais qu'un immigré parmi d'autres essayant tant bien que mal d'apprendre l'anglais et de faire sa vie. Mon esprit était tellement absorbé par ce que j'étais en train d'accomplir que je pensais rarement à l'Autriche ou à l'Allemagne. Si j'avais une compétition en Europe, je rendais visite à ma famille, et j'étais resté en contact avec Fredi Gerstl à Graz et Albert Busek à Munich. Je croisais souvent Albert et d'autres amis européens appartenant au monde du culturisme. J'envoyais souvent des photos et des lettres à mes parents, dans lesquelles je leur relatais mon quotidien. Chaque fois que je remportais un championnat, je leur expédiais le trophée parce que je n'avais pas d'endroit où stocker mes prix et je voulais qu'ils soient fiers de moi. Je ne suis pas sûr que cela ait représenté grand-chose pour eux au début, mais au bout d'un certain temps, ils ont affiché des photos de moi dans leur maison et monté une étagère spéciale pour mes récompenses.

C'est mon père qui répondait à mes courriers. Il me retournait toujours ma lettre annotée à l'encre rouge – il corrigeait mes fautes d'orthographe et mes erreurs grammaticales. Il prétendait que j'avais perdu le contact avec la langue allemande – mais la méthode était la même que lorsqu'il nous demandait, enfants, de rédiger des rédactions. Cela me renforçait dans mon idée que mes parents et l'Autriche étaient figés dans le temps. J'étais content d'être parti et de mener ma propre existence.

Je voyais très rarement Meinhard. Comme moi, il avait fait son service pendant un an après l'école, puis il avait été embauché dans une entreprise d'électronique, d'abord à Graz, et ensuite à Munich, à l'époque où j'habitais là-bas. Mais nos chemins se croisaient rarement. Il s'habillait avec élégance, était un fêtard invétéré et sa vie sentimentale était des plus agitées. Dernièrement, il avait été muté à Innsbruck, en Autriche, et s'était fiancé à Erika Knapp, une beauté qui lui avait donné un fils, Patrick, âgé alors de trois ans. Mon frère semblait avoir décidé de se ranger.

Il n'en a jamais eu l'occasion. Le printemps après ma victoire au concours de Monsieur Olympia, le téléphone a sonné un jour chez nous, alors que je n'étais pas là. C'était ma mère qui appelait pour m'annoncer une terrible nouvelle : mon frère s'était tué dans un accident de voiture. Il avait

perdu la vie au volant, après avoir bu, sur une route de montagne près de la station alpine de Kitzbühel. Il n'avait que vingt-cinq ans.

Je me trouvais à New York, et c'est Franco qui a pris l'appel. La nouvelle l'a tellement bouleversé qu'il a été incapable de m'en faire part, et je ne l'ai apprise que trois jours plus tard, lorsque je suis rentré à Los Angeles : « J'ai quelque chose à te dire, mais après le dîner. »

Il a fini par lâcher que mon frère était décédé.

« Ça s'est passé quand ?

— Je l'ai appris il y a trois jours.

— Et tu ne m'en as pas parlé avant ?

— Je ne savais pas comment m'y prendre. Tu étais occupé à New York. J'ai pensé qu'il valait mieux attendre ton retour. » S'il m'avait appelé à New York, j'aurais été à mi-chemin de l'Autriche. Je savais qu'il avait voulu bien faire, mais j'étais énervé et déçu.

J'ai immédiatement téléphoné à mes parents. Ma mère sanglotait à l'autre bout du fil, et a été pratiquement incapable de prononcer un mot. Lorsqu'elle s'est ressaisie, elle m'a dit : « Non, il ne sera pas enterré ici. Meinhard restera à Kitzbühel. Nous y allons demain matin, il y aura une petite cérémonie.

— Je viens seulement de l'apprendre, lui ai-je dit.

— A ta place, je ne viendrais pas. Même en sautant dans le premier avion, je ne pense pas que tu arriverais à temps. »

Cela a été un coup dur pour toute la famille. J'entendais à leur voix que mes parents étaient dévastés. Aucun de nous n'était doué pour manifester ses sentiments, et les mots me manquaient. Que dire ? Je suis désolé ? C'est terrible ? Ils le savaient déjà. La mort de mon frère m'a anesthésié. Meinhard et moi n'étions plus proches – depuis que je m'étais installé en Amérique, je ne l'avais vu qu'une seule fois. Mais les souvenirs se bousculaient dans ma tête : nous deux, enfants, en train de jouer. Un peu plus tard, les sorties avec nos copines. Nos fous rires. Tant de choses à jamais perdues. Je ne le reverrais jamais. Je n'avais qu'une chose en tête : chasser ces sombres pensées de mon esprit, rester concentré sur mes objectifs.

Je me suis jeté à corps perdu dans ma vie à Los Angeles. J'allais en cours, je m'entraînais cinq heures par jour, je travaillais pour nos deux affaires, je me montrais, je participais à des salons – tout cela en même temps. Franco était lui aussi très occupé. Nos emplois du temps étaient archi-chargés et parfois nos journées commençaient à 6 heures et s'achevaient à minuit.

Dans ma liste de résolutions, la plus difficile était sans doute de parvenir à parler couramment l'anglais. J'enviais mon ami Artie Zeller, le photographe. C'était le genre de gars qui partait en Italie une semaine avec Franco, et revenait en parlant la langue. Ce n'était pas mon cas. C'était vraiment difficile d'apprendre à bien parler une langue, je n'en revenais pas.



Au début, j'ai essayé de tout traduire de façon littérale. J'entendais ou je lisais quelque chose, je le traduisais dans ma tête en allemand, et puis je m'interrogeais : pourquoi faut-il que l'anglais soit une langue si compliquée ? Certaines choses m'échappaient totalement, même si on me les expliquait cent fois. Comme les contractions, par exemple. Pourquoi dire *I don't want to* (« Je ne veux pas ») ou *I can't* (« Je ne peux pas ») plutôt que *I do not want to* ou *I cannot* ?

La prononciation s'avérait particulièrement périlleuse. Pour me faire plaisir, Artie m'a un jour invité dans un restaurant de spécialités juives et hongroises où l'on servait les mêmes plats qu'en Autriche. Le propriétaire est venu prendre la commande, et j'ai dit : « L'un des plats de votre menu me plaît particulièrement. Je vais prendre du *garbage* (des "ordures"). »

— Vous voulez dire que je sers de la merde dans mon restaurant ?

— Oui, j'aimerais goûter votre *garbage*. »

Artie est venu à mon secours. « Il est autrichien, a-t-il expliqué. Il veut dire *cabbage* ("chou") ! Il en mangeait souvent en Autriche. »

Mais avec le temps, mon anglais a commencé à s'améliorer, grâce à mes cours au Santa Monica Community College. Ils me donnaient vraiment envie d'apprendre. Lors de mon tout premier cours, j'étais assis avec les autres étrangers dans la classe lorsque M. Dodge, notre professeur, nous a demandé : « Vous préférez rester à l'intérieur ou aller dehors ? »

On s'est regardés pour essayer de comprendre ce qu'il voulait dire.

Il a montré la fenêtre et nous a expliqué : « Vous voyez cet arbre ? Si vous préférez, on peut s'asseoir à l'ombre et faire cours là-bas. »

On est sortis et on s'est installés sur l'herbe, sous l'arbre, devant la fac. Ça m'a vraiment impressionné. Pour quelqu'un comme moi qui avait connu l'école européenne, si formelle et structurée, c'était incroyable ! Faire cours dehors, sous un arbre, comme si c'étaient les vacances ? Le semestre suivant, je recommence sans problème, me suis-je dit. J'ai appelé Artie et lui ai proposé de passer la semaine suivante à nous prendre en photo à l'extérieur.

Le semestre suivant, je me suis inscrit à deux cours supplémentaires. De nombreux étudiants étrangers étaient intimidés par la fac, mais tout était si simple, et les professeurs si cool, que c'était un réel plaisir.

Lorsque M. Dodge a appris à me connaître un peu et que je lui ai parlé de mes objectifs, il m'a présenté un conseiller.

« M. Dodge m'a dit que vous souhaiteriez suivre d'autres cours, en plus de l'anglais. Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Les affaires.

— Eh bien, je peux vous proposer un bon cours pour débutants dans lequel le niveau d'anglais n'est pas trop exigeant. D'ailleurs, de nombreux étrangers le suivent. Le professeur est très bon et il comprend les étudiants étrangers. »

Il m'a concocté un petit programme. « Voici huit matières que vous devriez prendre en plus de l'anglais. Toutes ont trait aux affaires. A votre

place, je ferais aussi un peu de maths. Vous devriez vous familiariser avec le langage mathématique, comme ça quand on vous parlera de “division”, de “décimales” ou de “fractions” vous saurez à quoi cela correspond. Ce sont des termes qu’on entend sans forcément les comprendre. »

Il avait raison. J’ai donc ajouté à mon cursus un cours de calcul et d’algèbre, et j’ai commencé à réapprendre la langue des mathématiques.

Le conseiller m’a également expliqué comment intégrer les cours à mon mode de vie. « Nous savons que vous êtes un athlète, et certains semestres, ça ne collera peut-être pas avec vos activités. Puisque l’automne est la saison des grandes compétitions, ne vous inscrivez pas à plus d’un cours en été. Vous pourriez venir un soir par semaine, de 19 à 22 heures, après votre entraînement. Je suis sûr que vous y arriverez. » Je trouvais sa façon de travailler avec moi formidable. Ajouter des études à mes objectifs m’a vraiment stimulé. Il n’y avait aucune pression, puisque personne ne me disait : « Tu dois suivre des cours, tu dois obtenir un diplôme. »

Chez Gold, j’avais un prof de maths particulier en la personne de Frank Zane, qui avait enseigné l’algèbre en Floride avant de faire de la musculation en Californie. J’ignore pourquoi, mais plusieurs culturistes avaient été professeurs. Frank m’aidait pour mes devoirs et les traductions, et il prenait le temps de m’expliquer ce que je ne comprenais pas. En Californie, Frank s’était plongé dans la philosophie orientale, la méditation et les techniques de relaxation. Cela a fini par déteindre sur moi, mais bien plus tard.

Si j’avais eu le sentiment que quelque chose menaçait sérieusement ma domination dans la discipline, je serais resté concentré à 100 % sur le culturisme. Mais il n’y avait personne en vue. Alors j’ai réorienté une partie de mon énergie vers d’autres ambitions. Je notais toujours mes objectifs, comme j’avais appris à le faire au club de sport à Graz. Je ne pouvais me contenter de me dire que ma résolution pour la nouvelle année était de perdre dix kilos, de parler mieux l’anglais et de lire davantage. Non, ce n’était qu’un point de départ. Il fallait que je sois beaucoup plus précis afin que toutes ces bonnes intentions ne restent pas lettre morte. J’avais des fiches où je notais mes projets :

- Valider douze cours supplémentaires à la fac
- Economiser 5 000 dollars
- M’entraîner cinq heures par jour
- Prendre plus de trois kilos de masse musculaire
- Acheter un appartement et m’y installer

On peut avoir l’impression que je me bridais en me fixant autant d’objectifs spécifiques, mais en fait c’était l’inverse : je trouvais cela libérateur. Le fait de me fixer un cap me laissait le loisir d’improviser en chemin. Prenons par exemple les douze cours qui me manquaient. Peu importait l’université où je m’inscrirais, je trouverais une solution. Je

regarderais où étaient dispensés les cours, leur prix et s'ils étaient compatibles avec mon emploi du temps et les contraintes de mon visa. Pour l'heure, nul besoin de s'inquiéter de ces détails, parce que je savais d'ores et déjà que j'obtiendrais ces matières.

Mon statut d'immigrant était l'un des obstacles que je devais contourner dans mon parcours universitaire. Je disposais d'un visa de travail et non d'études, et je n'étais donc autorisé à fréquenter la fac qu'à mi-temps. Quelle que soit l'université, je ne pouvais jamais cumuler plus de deux cours à la fois, alors je courais dans tous les sens. En plus du Santa Monica College, je fréquentais le West Los Angeles College et je m'étais inscrit à des cours du soir à UCLA. J'ai compris que ce ne serait pas simple d'obtenir un diplôme car il me faudrait obtenir un tas d'équivalences. Mais ce n'était pas mon but. Je voulais simplement apprendre autant que possible pendant mon temps libre pour comprendre les affaires à l'américaine.

Alors, au Santa Monica College, aux cours de langues sont venus s'ajouter des cours de maths, d'histoire et de gestion. A la Business School de UCLA, j'ai appris la comptabilité, le marketing, l'économie et le management. J'avais certes fait un peu de comptabilité en Autriche, mais là il s'agissait de quelque chose d'entièrement nouveau. Les ordinateurs jouaient un rôle de plus en plus important : on utilisait de grosses machines IBM à cartes perforées et des bandes magnétiques. J'ai adoré apprendre tout cela, car à mes yeux c'était typique de la façon de faire américaine. L'université parlait à mon sens de la discipline. J'aimais étudier. Il y avait quelque chose de vraiment plaisant dans le fait de lire des ouvrages pour écrire des dissertations et participer en classe. J'appréciais aussi le travail en groupe, j'invitais mes camarades à prendre le café chez moi et on bossait les cours ensemble. Les professeurs encourageaient ce genre d'initiative, car si quelqu'un ne savait pas quelque chose, les autres lui expliquaient. De cette façon, les discussions en classe étaient beaucoup plus riches.

Pour l'une des matières, il fallait éplucher chaque jour la rubrique économique du journal et être prêt à discuter des articles en classe. Ouvrir le journal à la page économie est devenu mon premier geste le matin. Le chargé de cours nous disait : « Nous avons là un article intéressant qui évoque le rachat d'une entreprise sidérurgique par les Japonais. Ils l'ont démontée puis remontée dans leur pays. Ils produisent maintenant de l'acier moins cher que le nôtre et font des bénéfices en nous le vendant. Qu'en pensez-vous ? » J'apprenais chaque fois des choses plus étonnantes les unes que les autres. Un maître de conférences invité par UCLA nous a dit que plus un vendeur était imposant, plus il avait tendance à vendre. A cause de mon gabarit, j'ai trouvé cette information fascinante. Avec mes 113 kilos, si je me lançais dans la vente, mon affaire devrait bien marcher !

J'avais aussi une vraie petite amie, ce qui m'a apporté de la stabilité. Je n'avais aucun mal à rencontrer des femmes. Comme le rock, le culturisme a ses groupies. Elles étaient toujours là, aux soirées, lors des salons, parfois

même dans les coulisses pendant les concours – elles proposaient de nous huiler le corps. Elles venaient au club ou sur la plage pour nous regarder nous entraîner. On savait tout de suite qui était disponible. Vous pouviez repartir de Venice Beach avec dix numéros de téléphone. Barbara Outland était différente parce qu'elle m'appréciait en tant qu'être humain. D'ailleurs, elle ne connaissait rien au culturisme. Je l'ai rencontrée dans un *delicatessen*, Zucki's, en 1969. Elle était étudiante, avait un an de moins que moi et avait trouvé pour l'été ce boulot de serveuse. On a commencé à sortir ensemble et à avoir de longues discussions. Très rapidement, mes copains au club se sont mis à me charrier en disant : « Arnold est amoureux ! » Lorsqu'elle a repris les cours, je pensais à elle, et on s'écrivait. Une grande première pour moi.

Ça me convenait d'avoir une petite amie, quelqu'un de régulier. Barbara me parlait de sa vie – ses études, ses ambitions. Je pouvais partager avec elle mes ambitions, mon entraînement, mes hauts et mes bas.

Elle ressemblait davantage à une brave fille qu'à une femme fatale : blonde, bronzée et saine. Elle voulait devenir prof d'anglais et cherchait à l'évidence une relation sérieuse. Ses copines, qui sortaient avec des étudiants en droit et en médecine, me trouvaient bizarre, mais Barbara s'en moquait. Mon habitude de consigner mes objectifs sur des fiches forçait son admiration. Les parents de Barbara étaient formidables avec moi. A Noël, chaque membre de sa famille m'offrait un cadeau – et plus tard, lorsque Franco s'est joint à nous, lui aussi avait droit à des présents. Barbara et moi avons visité ensemble Hawaïi, Londres et New York.

Lorsque Barbara a obtenu son diplôme en 1971 et a trouvé du travail à Los Angeles, Franco s'appropriait à déménager. Lui aussi voulait se poser : il étudiait pour devenir chiropracteur et s'était fiancé à une fille prénommée Anita, qui avait déjà le droit de pratiquer. Lorsque Barbara m'a proposé d'emménager chez moi, cela m'a semblé très naturel, car elle y passait déjà beaucoup de temps.

Mon habitude d'économiser chaque centime lui convenait parfaitement. On faisait des barbecues dans la cour et on passait nos journées à la plage au lieu de sortir dans des endroits branchés. Je n'étais pas la personne idéale pour une relation parce que ma carrière m'absorbait, mais j'aimais avoir une partenaire. J'adorais la retrouver le soir en rentrant à la maison.

Barbara était prof d'anglais et ça tombait plutôt bien ! Elle m'a énormément aidé à m'exprimer et à écrire mes dissertations pour la fac. Elle m'a aussi donné un coup de main pour la vente par correspondance et pour rédiger des lettres, mais assez vite j'ai engagé une secrétaire. Malgré tout, nous avons vite appris que lorsqu'on entretient une relation dans une langue qui n'est pas la sienne, il faut faire très attention à bien se faire comprendre. On se disputait pour des bêtises. Un jour, après être allés voir *Un Justicier dans la ville*, un film avec Charles Bronson, elle m'a dit :

« J'aime bien Charles Bronson, parce qu'il est très rugueux, très masculin.

— Je ne le trouve pas très masculin. Voyons, il est squelettique ! Il est plus athlétique que masculin, ai-je dit.

— Non, tu penses que je le trouve *musclé*, mais ce n'est pas ce que j'ai dit. Je dis qu'il est *masculin*. C'est différent !

— Masculin, musclé, c'est pareil ! Je trouve qu'il est athlétique.

— Mais je le trouve très masculin.

— Non, c'est faux ! »

Et ainsi de suite. En rentrant à la maison, je me suis précipité sur le dictionnaire. Et, bien sûr, elle avait raison. Être masculin n'avait rien à voir avec être musclé. Cela signifiait que Bronson était viril et rugueux, ce qui était le cas. Je me suis dit : C'est complètement débile ! Bon Dieu, faut que t'apprennes cette langue ! C'est vraiment idiot de se disputer à cause de ça !

Après avoir remporté le titre de Monsieur Olympia, Weider m'a envoyé un peu partout dans le monde pour soutenir les ventes. Je prenais l'avion et je faisais des animations dans des centres commerciaux où ses produits étaient distribués, ou devaient l'être. Vendre était l'une de mes activités préférées. Accompagné d'une interprète, je donnais une conférence au milieu d'un centre commercial, par exemple dans le centre Stockmann en Finlande, entouré de centaines de personnes venues des salles de sport locales. Celles-ci avaient été prévenues de ma visite à l'avance. Je vendais, encore et encore. « La vitamine E vous procure une énergie fantastique qui vous permettra de vous entraîner jour après jour et de vous sculpter un corps comme le mien. Et je ne vous parle même pas de la puissance sexuelle ! » L'auditoire achetait les produits, j'avais toujours beaucoup de succès. Joe m'envoyait sur place parce qu'il savait qu'après mon passage, les organisateurs disaient : « On en a vendu des caisses. Si on passait un accord ? »

Je portais un débardeur et je prenais des poses de temps à autre en énonçant mes arguments de vente : « Parlons des protéines. On peut manger autant de steaks et de poisson que l'on veut, le corps ne peut en absorber que 70 grammes par prise. C'est la règle : quel que soit votre poids, un gramme par kilo. Les boissons protéinées sont la solution pour combler la faille dans votre alimentation. Elles vous permettent d'ingérer cinq fois les 70 grammes, si vous le souhaitez ! Un steak ne pourra jamais rivaliser avec cette poudre, parce qu'elle est très concentrée. » Je mélangeais la préparation dans un shaker en chrome semblable à ceux qu'on utilise dans les bars, je buvais le breuvage, et je proposais à quelqu'un dans l'assemblée de goûter. C'était comme vendre des aspirateurs. Mon enthousiasme était tel que l'interprète peinait à me suivre.

Et puis je continuais : vitamine D, vitamine A, huile spéciale... Lorsque j'avais terminé, le responsable des ventes constatait l'intérêt que j'avais suscité. Il commandait à Weider des suppléments alimentaires pour une année, des haltères de toutes les tailles. Joe était aux anges. Un mois plus tard,

je me rendais dans un autre centre commercial, dans un autre pays.

Je voyageais toujours seul. Joe ne payait jamais pour une autre personne parce qu'il considérait que c'était du gaspillage. Cela ne me dérangeait pas, parce que grâce au culturisme, il y avait toujours quelqu'un pour m'accueillir qui me traitait comme un frère. Je faisais le tour du monde et m'entraînais dans toutes sortes de clubs différents : comment me plaindre ?

Weider voulait que je sois capable de conclure seul les marchés avec les responsables des centres commerciaux, que je rencontre les éditeurs afin de lancer d'autres éditions étrangères de ses magazines. Au final, il me voyait bien reprendre son affaire. Mais j'avais un autre objectif. L'offre qu'on m'a faite au début des années 1970 de diriger une chaîne de clubs de gym de premier plan pour 200 000 dollars annuels ne cadrait pas non plus avec mon ambition. Il s'agissait d'une somme importante, mais j'ai décliné parce que cela ne m'aurait pas permis d'atteindre mon but. Pour diriger une chaîne, il faut y consacrer dix à douze heures de travail par jour, ce qui ne ferait de moi ni un champion de culturisme ni un acteur. Rien ne me détournerait de mon rêve. Aucune offre, aucune relation, rien.

En attendant, j'adorais prendre l'avion pour vendre aux quatre coins de la planète. Je me suis toujours vu comme un citoyen du monde. Je voulais voyager autant que possible parce que je me disais que si la presse locale parlait de mon activité de culturiste, un jour, je reviendrais comme star de cinéma.

Alors j'étais sur la route plusieurs fois par an. Rien qu'en 1971, je suis allé au Japon, en Belgique, en Autriche, au Canada, en Grande-Bretagne et en France. Souvent, j'ajoutais des salons rémunérés à mon itinéraire afin de gagner un peu plus d'argent. Je donnais aussi des shows gratuits et je faisais cours dans des prisons partout en Californie. Cela a commencé quand j'ai rendu visite à un ami de chez Gold qui purgeait une peine dans la prison fédérale de Terminal Island, près de Los Angeles. Il avait pris deux ans pour vol de voitures et souhaitait poursuivre son entraînement. Je l'ai regardé travailler ses muscles avec ses amis dans la cour de la prison. Il avait acquis la réputation d'être le détenu le plus fort de Californie : il avait établi un record de squat pour les prisons de l'Etat avec une charge de 272 kilos. J'étais impressionné que lui et les autres souleveurs de fonte soient tous des prisonniers modèles. C'est grâce à cela qu'on les autorisait à s'entraîner et à faire venir des protéines de l'extérieur, grâce auxquelles ils devenaient de vraies bêtes de muscle. Sinon, les autorités pénitentiaires les auraient accusés de ne s'entraîner que dans le but de tabasser d'autres types, et auraient confisqué leurs poids. Je me disais que si le culturisme se développait en prison, cela inciterait les détenus à bien se comporter.

La musculation les aidait aussi à leur libération. S'ils se pointaient chez Gold ou ailleurs, ils pouvaient facilement se faire des amis. Alors que la plupart des détenus se retrouvaient à un arrêt de bus avec 200 dollars en poche et finissaient par errer sans travail ni relations, si chez Gold vous pouviez

soulever en développé couché 150 kilos, on vous remarquait. Quelqu'un vous proposait alors de vous entraîner ensemble, et voilà une connexion humaine de faite ! Sur le tableau d'affichage du club, il y avait toujours des offres d'emploi pour des mécaniciens, des travailleurs manuels, des coachs particuliers, des comptables, etc., et on aidait ainsi les anciens détenus à trouver du travail.

Alors, au début des années 1970, j'ai visité des prisons pour hommes et pour femmes dans tout l'Etat afin de populariser le soulevé de poids : de San Quentin à Folsom en passant par Atascadero, où étaient incarcérés les criminels relevant de la psychiatrie. Mon initiative n'aurait jamais été possible si l'administration ne l'avait pas vue d'un bon œil, mais c'était le cas, et le bouche à oreille marchait à fond.

A l'automne 1972, mes parents m'ont rejoint à Essen où je participais au premier concours de Monsieur Olympia organisé en Allemagne. Ils n'avaient jamais assisté à l'une de mes prestations internationales, et j'étais content de leur présence, même si je n'ai pas donné le meilleur de moi-même, loin de là. Jusqu'alors, ils n'avaient assisté qu'à une seule de mes compétitions – Monsieur Autriche, en 1963 – et cela parce que Fredi Gerstl, qui avait trouvé les sponsors et les trophées pour l'événement, les avait invités.

J'étais vraiment ravi de les retrouver. Ils étaient très fiers. Ils ont assisté à ma troisième victoire au concours de Monsieur Olympia, qui a fait de moi le culturiste le plus titré de l'histoire. Là-bas, ils ont compris : « C'est de ça qu'il nous parlait, ce rêve auquel on ne croyait pas. » Ma mère m'a dit : « Quand je pense que tu es là, sous les projecteurs. Tu n'es même pas timide ! D'où tiens-tu cela ? » Les gens les félicitaient de mon succès, avec des phrases comme : « Vous lui avez bien inculqué la discipline ! » Ils leur attribuaient le mérite qui leur revenait. J'ai offert à ma mère le plateau que j'avais reçu en trophée afin qu'elle le rapporte à la maison. Elle était très contente. Cela a été un moment important, tout particulièrement pour mon père, qui répétait toujours, lorsqu'il me voyait pratiquer la musculation : « Rends-toi utile ! Va couper du bois ! »

En même temps, mes parents ne semblaient pas à leur place. Ils ne savaient pas vraiment quoi penser de tous ces géants musclés sur scène, parmi lesquels se trouvait leur fils, qui paradait en mini-slip devant des milliers de fans en délire. Ce soir-là, au dîner, et le lendemain matin, au petit déjeuner, juste avant leur départ, nous avons eu du mal à communiquer. Mon esprit était encore dans la compétition, tandis qu'eux voulaient aborder des sujets beaucoup plus en rapport avec leur quotidien. Ils n'étaient toujours pas remis de la mort de Meinhard, et le fait que leur petit-fils se retrouve orphelin de père leur déchirait le cœur. Et je leur manquais. J'avais du mal à leur parler. Quand ils sont partis, la déprime m'a gagné.

Mes parents ne s'étaient pas aperçus que je n'étais pas au mieux de ma

forme. J'avais passé beaucoup trop de temps en cours, et pas assez au club de gym. Mes deux entreprises, les déplacements commerciaux et les salons avaient gêné mon entraînement. Pour ne rien arranger, Franco et moi étions devenus paresseux : nous sautons des sessions et nous réduisons nos séries de moitié. Pour tirer le maximum de mon entraînement, j'avais besoin de me fixer des objectifs spécifiques, et de la poussée d'adrénaline qui allait avec. J'apprenais qu'une fois au sommet ce n'était pas évident d'y rester.

J'avais manqué de motivation : jusque-là la défense de mon titre s'était avérée très simple. Mon deuxième titre à Paris en 1971 avait été un jeu d'enfant. Sergio, mon seul véritable adversaire, avait été exclu de la compétition à cause d'une dispute entre fédérations. Aucun des autres concurrents ne jouait dans la même catégorie que moi. A Essen, en revanche, tous les culturistes étaient au top, sauf moi. Sergio signalait son retour, et semblait encore plus imposant que dans mon souvenir. Et la nouvelle sensation venue de France, Serge Nubret, était également en excellente condition physique. Il était énorme avec ses muscles saillants.

Je n'avais jamais connu de compétition aussi difficile. Face à un jury américain, j'aurais peut-être perdu. Mais les juges allemands étaient toujours très impressionnés par la masse musculaire pure, et heureusement pour moi, j'en avais à revendre. Mais ma victoire, obtenue de justesse, me laissait un goût amer. Je voulais que ma domination soit nette.

Après chaque compétition, j'avais l'habitude de demander aux juges ce qu'ils avaient pensé de ma prestation : « Je suis content d'avoir gagné, mais dites-moi, s'il vous plaît, quels sont mes points faibles et mes points forts. Je ne me vexerai pas, je poserai quand même pour vous si vous organisez un show. » A Essen, l'un des membres du jury, un médecin allemand qui suivait ma carrière depuis mes dix-neuf ans, me l'a dit sans ambages : « Tu étais mou. Tu es imposant, et tu es toujours le meilleur, mais tu étais un peu trop mou à mon goût. »

Après l'Allemagne, je me suis rendu en Scandinavie pour des salons, et de là, en Afrique du Sud, afin d'animer des séminaires pour Reg Park. J'étais très heureux de le revoir. L'amertume qu'il avait ressentie après ma victoire à Londres s'était dissipée. Pourtant, le voyage ne s'est pas déroulé au mieux. Je devais participer à un show près de Durban, mais lorsque je suis arrivé, j'ai découvert que personne n'avait pensé à monter une estrade pour mes poses. Mais après tout je travaillais dans le bâtiment, n'est-ce pas ? J'ai donc décidé de m'en construire une.

En plein milieu de mon enchaînement, l'ensemble s'est effondré dans un horrible fracas. Je suis tombé sur le dos, une jambe coincée sous moi. Je m'en suis sorti avec une méchante blessure au genou gauche – le cartilage était déchiré et la rotule déplacée. Des médecins sud-africains m'ont rafistolé, et j'ai pu finir ma tournée. A l'exception de cet incident, le voyage a été formidable. J'ai fait un safari et j'ai participé à des salons et à des séminaires. Dans l'avion du retour, j'avais fourré des milliers de dollars dans mes bottes



de cow-boy afin que personne ne me les dérobe pendant mon sommeil.

Lors d'une escale à Londres, j'ai appelé Dianne Bennett pour lui dire bonjour.

« Ta mère te cherche. Appelle-la. Ton père est malade », m'a-t-elle annoncé. J'ai téléphoné à ma mère et me suis rendu de toute urgence en Autriche pour être aux côtés de mes parents. Mon père avait eu une attaque.

Je l'ai vu à l'hôpital. Il m'a reconnu, mais cela a été terrible. Il ne pouvait plus parler. Il se mordait la langue. Je lui tenais compagnie, et il semblait conscient, mais ses absences m'attristaient. Par exemple, il fumait, mais dans un accès de confusion, il avait essayé d'éteindre sa cigarette dans sa main. C'était pénible et affligeant de voir cet homme qui avait été si intelligent et fort – il avait été champion de curling – perdre ses moyens et sa capacité de penser.

Je suis resté en Autriche un certain temps, et quand je suis parti, son état paraissait stable. Aux alentours de Thanksgiving, alors que j'étais rentré à Los Angeles, j'ai subi une intervention au genou. Je sortais à peine de l'hôpital, sur des béquilles, la jambe dans le plâtre, lorsque j'ai reçu un appel de ma mère : « Ton père est mort », m'a-t-elle dit.

J'étais bouleversé, mais je n'ai pas pleuré et je ne me suis pas effondré. Mon absence de réaction a énervé Barbara, qui était à mes côtés. Au lieu de cela, je me suis concentré sur des questions pratiques. J'ai consulté mon chirurgien, qui m'a déconseillé de voyager avec un tel plâtre. Une fois de plus, je n'étais pas en mesure d'assister à l'enterrement d'un membre de ma famille. Au moins, je savais que ma mère bénéficierait d'un soutien considérable pour l'organisation des funérailles. La gendarmerie serrerait les rangs pour enterrer l'un des siens, et la fanfare que mon père avait dirigée pendant tant d'années jouerait, de la même manière que lui avait joué à d'innombrables funérailles. Les prêtres des environs, dont ma mère était proche, enverraient les faire-part. Ses amis la réconforteraient, et notre famille viendrait. J'étais pourtant absent, moi, le seul enfant survivant du couple, et c'est tout ce qu'on retiendrait. Je sais que je lui ai cruellement manqué.

J'étais sous le choc, tétanisé. En toute franchise, pourtant, j'étais soulagé que ma blessure au genou m'interdise de voyager, car je souhaitais toujours prendre du recul par rapport à cette partie de mon existence. J'ai fait face à ce drame par le déni, mais je me suis également efforcé d'aller de l'avant.

Je ne voulais pas que ma mère se retrouve seule. En moins de deux ans, mon père et mon frère étaient morts, et j'avais l'impression que notre famille se désagrégeait à vitesse grand V. Il était difficile pour moi d'imaginer son chagrin. Il fallait à présent que je m'occupe d'elle. Je n'avais que vingt-cinq ans, mais le temps était venu de lui proposer mon aide et de rendre sa vie merveilleuse. Je devais lui rendre les nombreuses heures et journées qu'elle avait consacrées à notre éducation, et la remercier pour tout ce qu'elle avait fait pour nous.

Je ne pouvais offrir à ma mère ce qu'elle souhaitait avant toute chose :

que son fils vive près de chez elle, qu'il devienne gendarme comme son père, qu'il épouse une femme prénommée Gertel, qu'il ait plusieurs enfants et qu'il s'installe dans une maison à deux pas de chez elle. La plupart des familles autrichiennes vivaient ainsi. Mon père et elle ne s'étaient pas opposés à mon départ pour Munich, une ville située à 300 kilomètres de Graz et accessible en train. Mais je me rendais maintenant compte que lorsque j'étais parti en Amérique sans crier gare en 1968, je les avais blessés. Il n'était pas question que je retourne m'installer en Autriche, mais je voulais me racheter.

J'ai commencé à lui envoyer de l'argent tous les mois et à l'appeler tout le temps. J'ai essayé de la convaincre de venir vivre aux Etats-Unis. Elle ne le souhaitait pas. J'ai ensuite tenté de la persuader de prendre l'avion pour venir me voir, en vain également. En 1973, environ six mois après le décès de mon père, elle a enfin accepté de passer quelques semaines avec Barbara et moi. L'année suivante, elle est revenue, puis toutes les années qui ont suivi. J'ai développé de plus en plus d'atomes crochus avec Patrick, mon neveu. Lorsqu'il était petit, et que je voyageais en Europe, je me débrouillais toujours pour lui rendre visite ainsi qu'à Erika et à son mari, militaire et beau-père dévoué. Quand il a eu environ dix ans, Patrick a commencé à être fasciné par cet oncle qui vivait en Amérique. Il s'est mis à collectionner les affiches de mes films. Erika me demandait de lui envoyer des souvenirs. Je lui ai expédié une dague de *Conan*, des tee-shirts de *Terminator* et d'autres films. Je lui écrivais des lettres pour qu'il puisse frimer à l'école. Quand il est entré au lycée, il me demandait périodiquement de lui poster vingt ou trente photos dédicacées, qui lui servaient pour je ne sais quel business. Je l'ai aidé à faire des études dans une école internationale au Portugal et, avec la permission d'Erika, je lui ai promis que s'il continuait à obtenir de bons résultats scolaires, il pourrait étudier à Los Angeles. Il est devenu ma fierté.

Même si l'aéroport supersonique n'avait plus l'air si prometteur, Franco et moi continuions à payer pour nos six hectares de désert, et je persistais à croire que l'immobilier était un bon investissement. Notre travail consistait souvent à retaper de vieilles demeures, et cela m'a ouvert les yeux sur la réalité. Les propriétaires payaient 10 000 dollars pour restaurer une maison qu'ils avaient acquise pour 200 000 dollars et qu'ils revendaient ensuite 300 000. Il y avait clairement moyen de gagner beaucoup d'argent.

Alors j'ai économisé autant que possible et me suis renseigné sur les investissements potentiels. Deux culturistes qui avaient fui la Tchécoslovaquie pour s'établir en Californie juste avant mon arrivée avaient acheté une petite maison avec leurs économies. C'était une bonne chose, mais ils devaient encore rembourser leur emprunt. Je cherchais un investissement dont le rapport me permettrait de couvrir mon crédit grâce aux loyers plutôt que d'avoir à le payer moi-même. Quand ils en avaient les moyens, la plupart

des gens s'achetaient une maison pour eux. L'investissement locatif était très marginal à l'époque.

L'idée de devenir propriétaire d'un immeuble me plaisait bien. J'imaginai commencer par un petit bâtiment, garder le meilleur appartement pour moi, et payer toutes les dépenses en louant les autres lots. Cela me permettrait de me faire la main, et lorsque l'investissement serait rentable, je pourrais me développer.

Les deux ou trois années qui ont suivi, j'ai étudié la question de près. Chaque jour, je lisais la rubrique immobilière du journal, j'analysais les prix, les descriptifs et les annonces. Santa Monica n'avait plus aucun secret pour moi. Je savais la valeur que prenait l'immobilier au nord d'Olympic Boulevard par rapport au nord de Wilshire Boulevard et au nord de Sunset Boulevard. Je connaissais l'importance des écoles, des commerces et des restaurants, de la proximité de la mer.

Olga Asat, une femme formidable qui travaillait dans l'immobilier, m'a pris sous son aile. Elle était originaire du Moyen-Orient – peut-être était-elle égyptienne. Plus âgée que moi, petite et robuste, Olga avait des cheveux frisés et portait toujours des vêtements noirs car elle pensait qu'ils lui donnaient l'air plus mince. En la regardant, il était facile de se dire : C'est à *elle* que je vais avoir affaire ? Mais j'étais séduit par sa personnalité, sa générosité, sa chaleur maternelle : comme elle, j'étais un étranger, et elle tenait vraiment à ma réussite. Elle a été un sacré levier pour moi.

On a fini par collaborer pendant des années. Grâce à Olga, je connaissais tous les immeubles de la ville. J'étais au courant de toutes les transactions : qui vendait, à quel prix, quelle valeur avait prise une propriété depuis qu'elle avait changé de mains, quelle était la situation financière, quel était le montant des charges, le taux d'intérêt du crédit. J'ai rencontré des propriétaires et des banquiers. Olga était une sacrée bosseuse. Elle faisait tout ce qui était en son pouvoir, allant d'immeuble en immeuble jusqu'à dénicher une bonne affaire.

La logique immobilière me parlait vraiment. Pendant que je visitais un immeuble, je demandais quelle en était la superficie, s'il comptait beaucoup de lots vacants, ce que coûtait la gestion au mètre carré. Ensuite, je calculais rapidement de tête combien de fois je pouvais multiplier cette somme brute pour faire une offre en étant toujours en mesure de rembourser mon emprunt. L'agent immobilier me regardait bizarrement, l'air de dire : Comment il sait ça, lui ?

J'avais ce talent. Je sortais un crayon et je déclarais : « Je ne peux pas dépasser dix fois le brut parce que j'estime à 5 % les frais moyens d'entretien dans un immeuble comme celui-ci. Il faut garder ce pourcentage à disposition. Le taux d'intérêt est aujourd'hui de 6,1 %, si bien que le crédit me coûtera tant par an. » Je notais toutes ces informations pour l'agent.

Ensuite, il ou elle argumentait : « Bon, vous avez raison, mais n'oubliez pas que le prix de l'immobilier va grimper. Alors, oui, il se peut que vous deviez investir un peu de votre propre argent en route. Mais au final, la valeur

du bien augmentera.

— Je comprends, répondais-je, mais je ne paie jamais plus de dix fois le brut. L'augmentation de la valeur que vous évoquez constitue mon profit. »

Après le choc pétrolier de 1973 et le début de la récession, on a commencé à pouvoir réaliser de bonnes affaires. Olga m'appelait pour me dire : « Ce vendeur a des problèmes financiers » ou bien « Ils ont vraiment fait un gros effort, ne tarde pas pour ton offre ». Début 1974, elle a trouvé une résidence composée de six appartements sur la 19<sup>e</sup> Rue, dans la partie nord de Wilshire Boulevard – le coin le plus coté du quartier. Les propriétaires reprenaient un immeuble plus grand et voulaient vendre rapidement. Et ils s'en étaient si bien sortis en achetant l'autre bâtiment qu'ils étaient disposés à baisser leur prix.

L'immeuble m'a coûté 215 000 dollars. Chaque dollar que j'avais épargné – 27 000 au total – a servi à la transaction, auxquels se sont ajoutés 10 000 autres empruntés à Joe Weider pour l'acompte. L'endroit ne payait pas de mine : une solide bâtisse en brique et en bois composée de deux étages. J'en ai cependant été ravi à la minute où Barbara et moi y avons emménagé. Le quartier était agréable, et les appartements spacieux et bien entretenus. Le mien était immense avec ses 220 mètres carrés. Il y avait un balcon devant, un garage pour deux voitures dessous et un patio à l'arrière du bâtiment. Il présentait d'autres atouts : je pouvais louer les appartements à des gens du spectacle. Les acteurs que je rencontrais au club de gym étaient toujours en quête d'un logement, et quatre comédiens ont fini par habiter dans la propriété. C'était pour moi le moyen de commencer à me constituer un carnet d'adresses dans ce milieu que je souhaitais intégrer. Le meilleur dans tout cela était que j'avais quitté une location qui me coûtait 1 300 dollars par mois pour un appartement qui s'autofinçait dès le premier jour, comme je l'avais prévu.

Après m'avoir vu conclure un marché de 215 000 dollars, Artie Zeller était en état de choc. Les jours qui ont suivi, il n'a cessé de me demander comment j'en avais eu les tripes. Il ne comprenait pas, parce que prendre des risques était impensable pour lui.

« Comment fais-tu pour supporter une telle pression ? Il faut que tu loues les cinq autres lots. Il faut que tu encaisses les loyers. Et si jamais un problème se présentait ? » Les problèmes. Il n'avait que ce mot-là à la bouche. Cela pouvait très mal tourner. Les locataires pouvaient être bruyants. Et si quelqu'un rentrait soûl ? Ou se cassait quelque chose en glissant et me traînait en justice ? « Tu sais comment ça se passe en Amérique, avec les procès ! » Blablabla.

Je me surprénais à l'écouter. « Artie, t'as bien failli me faire peur, là, m'amusais-je. Arrête de me parler de ça. Je suis un peu comme un chien fou. Je fonce tête baissée dans un problème et ensuite je vois de quoi il retourne exactement. Pas la peine de m'avertir si tôt de tous ces dangers ! » Parfois, il est plus simple de prendre une décision quand on n'en sait pas trop, on se pose

moins de questions. Un excès d'information peut te refroidir, et donner à la transaction des allures de champ de mines.

J'étais parvenu à la même conclusion à la fac. Notre professeur d'économie avait deux doctorats, mais conduisait une Coccinelle. A sa place, j'aurais eu une plus belle voiture. Je me suis dit : Tout savoir n'est pas vraiment la solution. Regarde, ce type n'a même pas les moyens de s'offrir une belle voiture. Il devrait être au volant d'une Mercedes.

## Le plus grand spectacle de muscles au monde

Avec le titre de Monsieur Olympia, j'avais gagné pour la troisième fois un championnat du monde dont 99 % des Américains n'avaient jamais entendu parler. Non seulement le culturisme restait inconnu en tant que sport mais si vous aviez demandé à un Américain moyen ce qu'il pensait des culturistes, il vous aurait répondu quelque chose du genre :

— Ces types sont tellement musclés et incapables de coordonner leurs mouvements qu'ils ne peuvent pas lacer leurs chaussures.

— Ils deviendront gros et mourront jeunes.

— Ils souffrent tous d'un complexe d'infériorité.

— Ce sont tous des imbéciles.

— Ce sont tous des narcissiques.

— Ce sont tous des homosexuels.

Chacune de ces images était fausse. Quelqu'un a dit que ce sport était aussi facile à promouvoir que le lancer de nains.

C'est exact que les culturistes se regardent dans une glace lorsqu'ils s'entraînent. Le miroir est un outil, tout comme pour les danseurs classiques. Vous êtes votre propre entraîneur. Lorsque vous faites des haltères en boucle, vous avez besoin de voir si un bras est à la traîne par rapport à l'autre.

Ce sport était totalement inconnu, on aurait dit qu'il n'existait pas. A moi, le culturisme m'avait toujours semblé typiquement américain, alors j'étais vraiment surpris quand les gens ne devinaient pas ce que je faisais.

« Vous faites du catch ? me demandaient-ils. Regardez-vous ! Non, non, ça y est, je sais, vous êtes un footballeur, c'est ça ? »

Ils citaient tous les sports possibles sauf le culturisme.

En fait, le public était beaucoup plus nombreux dans les pays du tiers-monde. Une foule de 25 000 personnes allait voir Bill Pearl en Inde et 10 000 en Afrique du Sud. Le culturisme était l'un des sports spectacles les plus populaires au Moyen-Orient. Joe Weider a franchi une étape importante dans sa carrière en 1970 lorsque la communauté internationale a officiellement reconnu que le culturisme était un sport. A partir de là, les programmes de musculation ont bénéficié d'une aide de l'Etat dans des dizaines de pays où les sportifs reçoivent des subventions.

Mais cela faisait quatre ans que je vivais aux Etats-Unis et rien n'avait réellement changé. Chaque grande ville possédait une ou deux salles de

gymnastique où les culturistes s'entraînaient. Les plus grandes compétitions n'attiraient pas plus de 4 000 ou 5 000 supporters.

Cela me contrariait parce que je voulais voir le culturisme se développer, je voulais que les athlètes gagnent de l'argent, pas seulement les organisateurs. Je me disais aussi que le jour où des millions de gens iraient voir mes films, il était important qu'ils sachent d'où venaient mes muscles et ce que cela signifiait d'être Monsieur Univers, Monsieur Olympia ou encore Monsieur World. Il restait beaucoup à faire en matière d'information. Plus le sport devenait populaire, plus grandes étaient mes chances de me voir mis en avant. C'était facile par exemple pour Joe Namath, le joueur vedette des New York Jets, de faire de la publicité et de jouer dans des films. Dans les principaux sports – le football américain, le base-ball, le basket-ball et le tennis –, les stars passaient simplement de l'une à l'autre et gagnaient des fortunes. Je savais que cela ne m'arriverait jamais. Je devais faire plus. Je voulais promouvoir le sport pour que, d'une part, il y ait plus de monde impliqué et, d'autre part, pour que cela soit bénéfique à ma carrière.

Joe Weider était bien installé dans ses habitudes. Il ne voulait pas essayer d'élargir son public au-delà des fans du culturisme et des gamins de quinze ans – rien n'y faisait, même quand je me moquais de lui.

« Ce sont des bandes dessinées ! lui lançais-je en parlant de ses magazines. Comment Arnold terrorise ses cuisses. Les biceps de Joe vous parlent. C'est quoi, ces titres débiles ?

— Ça fait vendre », répondait Joe.

Son approche consistait à veiller à la cohérence de ses produits et à profiter de chaque opportunité pour mieux les distribuer partout dans le monde. C'était sans doute intelligent parce que ses affaires continuaient à progresser. Mais si je voulais faire la promotion du culturisme auprès d'un nouveau public, je devais trouver ma propre route.

Je suis passé par New York en me rendant en Europe à l'automne 1972. C'est là que j'ai rencontré deux personnes qui allaient m'orienter dans la bonne direction : George Butler et Charles Gaines. Butler était photographe et Gaines journaliste et écrivain. Ils travaillaient tous les deux en freelance pour le magazine *Life*. Ils étaient en route pour couvrir le concours de Monsieur Univers organisé à Bagdad par Joe Weider. On leur avait conseillé de me rencontrer pour que je leur parle du culturisme.

Je ne pouvais pas croire à ma chance. C'était les premiers journalistes en dehors de l'univers du culturisme que je rencontrais. Ils pouvaient toucher un million de lecteurs qui n'avaient jamais entendu parler de mon sport. Ils avaient à peu près mon âge et nous nous sommes vraiment bien entendus. Il s'est avéré que Gaines savait déjà pas mal de choses sur le culturisme : il venait de publier un roman, *Stay Hungry*, qui racontait l'histoire d'une salle de culturisme en Alabama. C'était un best-seller. Cet été-là, Butler et lui avaient couvert un concours pour *Sports Illustrated*, Monsieur East Coast, qui s'était déroulé à Holyoke dans le Massachusetts. Ils parlaient déjà de

continuer sur leur lancée après l'article dans *Life* et d'écrire un livre. Ils avaient trouvé un sujet fascinant qui restait inconnu pour la plupart des Américains.

Je ne comptais pas participer au concours de Bagdad mais je leur ai promis que s'ils voulaient connaître le monde du culturisme en Californie, je me ferais un plaisir de le leur montrer. Deux mois plus tard, ils étaient dans mon salon à Santa Monica et faisaient la connaissance de Joe Weider. Après les présentations, les choses n'ont pas pris un bon départ. Ces gars donnaient l'impression d'être des jeunes types arrogants qui savaient tout, alors que Charles s'intéressait à la question depuis seulement trois ou quatre ans et George depuis encore moins longtemps. Ils ont demandé à Joe pourquoi il ne poussait pas le sport dans telle ou telle direction, pourquoi il ne signait pas de contrat avec des sponsors, etc. Pourquoi l'émission phare d'ABC, *Wide World of Sports*, ne couvrirait-elle pas ses événements ? Pourquoi n'engageait-il pas des publicitaires ? Je voyais que Joe pensait qu'ils n'y connaissaient rien du tout, c'étaient des journalistes, ils voyaient tout depuis l'extérieur. Ils ne comprenaient ni les caractères ni les personnalités du sport et encore moins la difficulté d'y intéresser de grandes entreprises. Il ne suffisait pas de claquer des doigts et de dire : « Voilà, c'est ça le culturisme ! »

Quant à le mettre sur le même pied que le tennis, le base-ball ou encore le golf, il ne fallait pas rêver.

Mais la discussion a fini par prendre un tour intéressant. Weider les a invités à visiter son siège dans la vallée de San Fernando le lendemain, et ils ont pu le suivre et l'observer dans son activité. Cela a marqué l'arrivée du culturisme dans le grand public. Je pense qu'au début, Joe a été déchiré. Il essayait de comprendre comment gérer une toute nouvelle forme de communication tout en veillant à ce que personne ne lui prenne son affaire, ne le surpasse ou ne lui vole ses athlètes. Je pense qu'il s'agissait d'une certaine forme de peur. Mais il a fini par apprécier leur regard extérieur sur le culturisme. Bientôt, ses magazines publiaient des photos de Butler et des histoires de Gaines.

J'étais en plein milieu de tout ça. Je comprenais les deux points de vue et j'appréciais vraiment la tournure que prenaient les choses parce que je savais que mon sport avait besoin de sang neuf. Je me demandais si le fait de travailler avec Butler et Gaines me permettrait aussi de toucher le grand public, de prendre suffisamment de distance pour réinventer le culturisme et trouver des manières d'augmenter sa visibilité.

Au cours des mois suivants, leur projet de livre a commencé à prendre forme. En faisant leurs recherches pour ce qui allait devenir *Pumping Iron : The Art and Sport of Bodybuilding*, George et Charles sont devenus des habitués de chez Gold. C'était amusant de sortir avec eux et ça nous changeait vraiment de nos fréquentations habituelles. Charles Gaines était très sûr de lui et avait belle allure. C'était le rejeton d'une riche famille de Birmingham, dans l'Alabama. Son père était un homme d'affaires qui fréquentait le country



club. Il avait eu une adolescence libre et avait abandonné ses études pendant un temps le tour du pays en autostop. Il disait toujours que la découverte du culturisme l'avait aidé à se fixer. Il avait fini par devenir professeur. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il vivait en Nouvelle-Angleterre avec sa femme, qui était peintre.

Il avait compris qu'il y avait une foule de sous-cultures sportives aussi méconnues que fascinantes : non seulement le culturisme mais aussi l'escalade et le ski sur glace. C'était un sportif qui aimait bien pratiquer ces sports lui-même. Il en parlait ensuite dans ses écrits. Charles était capable de transmettre ce que l'on ressentait en essayant de faire des progrès en haltérophilie, il savait communiquer ce que cela représentait de soulever 13 kilos de plus que le mois précédent.

George Butler était encore plus exotique. Il était anglais et avait grandi en Jamaïque, au Kenya, en Somalie et au pays de Galles. Son père était très british, très strict. George racontait combien il était dur en matière de discipline. Lorsqu'il était petit, il passait la moitié de son temps dans les Caraïbes avec sa mère en l'absence de son père. Ensuite, il avait été envoyé dans un pensionnat. Puis il avait fait ses études à Groton, à l'Université de Caroline du Nord et enfin à Hollins College. Il en était ressorti avec un sacré carnet d'adresses dans la bonne société de New York.

Peut-être en raison de ses origines, George pouvait sembler froid et bégueule. Il se plaignait de choses insignifiantes. Il portait toujours sur l'épaule un sac avec son appareil photo et un cahier dans lequel il écrivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela me semblait artificiel, comme s'il avait voulu imiter Ernest Hemingway ou un explorateur célèbre.

Mais George était exactement l'homme dont le culturisme avait besoin pour se forger une nouvelle image. Ses photos suscitaient des réactions étonnantes :

« Wouah ! c'est trop fort ! Regarde-moi ça ! »

Il ne photographiait pas les poses, qui en général n'intéressaient pas le public. Il préférait plutôt tirer le portrait d'un culturiste comme une petite silhouette se détachant sur un énorme drapeau américain. Ou bien il photographiait les mines surprises des filles de Mount Holyoke devant des culturistes en pleine exhibition. Les frères Weider étaient incapables de penser comme ça.

George pouvait prendre un rien, et le transformer en quelque chose. Ce qui voulait dire que ce n'était peut-être pas rien. Pour moi, ça ne représentait pas grand-chose parce que j'étais plongé dedans tous les jours et que ça faisait partie de ma vie, mais pour lui, c'était vraiment quelque chose. Un soir, après avoir passé sa journée à prendre des photos chez Gold, il m'avait demandé :

« Comment tu fais pour te déplacer si vite dans la salle sans jamais heurter personne ? »

Pour moi, la réponse allait de soi : si quelqu'un vient vers toi, tu t'écartes ! Pourquoi lui rentrer dedans ? Mais George voyait autre chose.

Quelques semaines plus tard, je l'ai entendu transformer cette anecdote en histoire lors d'un dîner avec ses amis intellos :

« On était dans la salle avec Charles, et on a observé très attentivement la manière dont ces hommes se déplacent. Eh bien, pendant les quatre heures que nous avons passées là-bas, pas une fois ces armoires à glace ne se sont rentré dedans ! C'est étroit, il y a des machines partout et pas beaucoup de place, et pourtant personne ne se rentre dedans. Ils tournent les uns autour des autres, comme des lions en cage, c'est élégant, ils ne se touchent jamais. »

Son auditoire était hypnotisé.

« C'est dingue ! Ils ne se rentrent jamais dedans ?

— Jamais. Mais il y a mieux : Arnold n'a jamais, à aucun moment, un regard de travers quand il s'entraîne. Il soulève des poids énormes. Il sourit toujours. Réfléchissez deux secondes. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Que sait-il de son avenir pour être toujours souriant ? »

En l'écoutant, je me disais : C'est très fort. Je serais incapable de l'exprimer comme ça. Tout ce que je dirais, c'est que je trouve du plaisir dans le sport parce que chaque flexion, chaque série me rapproche de mon objectif.

Mais la manière dont George s'y prenait, la scène qu'il créait et la psychologie qui l'accompagnait m'ont fait penser que c'était ça, le marketing parfait.

Lorsqu'il a compris que j'étais drôle et que j'aimais rencontrer des gens, George a commencé à me présenter à tout New York. J'ai rencontré des stylistes, des héritières, des gens qui faisaient du cinéma d'art et d'essai. George adorait faire se rencontrer des mondes différents. Il est devenu ami avec un type qui publiait un magazine pour les pompiers.

« Ce sera la nouveauté, disait George à tout le monde. Des magazines spécialisés qui s'adressent aux pompiers, à la police ou aux plombiers, aux militaires. »

Il était très en avance sur son temps.

En plus d'être photographe, George voulait faire du cinéma et il aimait l'idée de me mettre en scène. Il a réalisé des courts-métrages où on me voyait m'entraîner, aller en cours ou encore discuter avec des gens. Il les montrait à ses relations et disait :

« Ce serait intéressant de mettre ce type dans un film, vous ne trouvez pas ? »

Il a commencé à essayer de réunir des fonds pour tourner un documentaire sur le culturisme qui viendrait compléter le succès du livre.

Pendant ce temps-là, Charles Gaines se faisait des amis à Hollywood. Il m'a présenté à Bob Rafelson, le réalisateur de *Cinq pièces faciles* qui avait acheté les droits cinéma de *Stay Hungry*. En même temps que Charles travaillait avec George sur le projet de livre *Pumping Iron*, il commençait à collaborer avec Rafelson à l'écriture du scénario. J'ai rencontré Rafelson le jour où Charles l'a amené pour me voir travailler sur la plage de Venice. Toby, la femme de Bob, était là aussi. Elle avait pris des photos de Franco et

moi en train de nous entraîner, et elle avait vraiment adoré.

La rencontre de Bob Rafelson m'a placé sur une orbite complètement différente. Il faisait partie de ce qu'on appelait le « Nouvel Hollywood », comme l'acteur Jack Nicholson et le réalisateur Roman Polanski, qui à ce moment-là travaillaient sur *Chinatown*. Il y avait aussi Dennis Hopper et Peter Fonda qui avaient tourné *Easy Rider* avec le producteur de Rafelson, Bert Schneider.

Gaines et Butler poussaient Rafelson à m'engager pour *Stay Hungry*. Un des premiers rôles était un culturiste qui s'appelait Joe Santo. Rafelson était loin d'avoir pris une décision mais je me souviens d'être resté assis, comme hypnotisé, dans mon appartement, un soir au début de 1974, pendant qu'il m'expliquait ce que cela impliquerait pour moi.

« Si on tourne ensemble, tu dois savoir que ce sera pour toi un changement de vie. Tu sais ce qui est arrivé à Jack lorsqu'il a fait *Cinq pièces faciles* ? Tu sais ce qui s'est passé pour Dennis Hopper et Peter Fonda lorsqu'ils ont fait *Easy Rider* ? Ils sont tous devenus des superstars ! J'ai un bon feeling pour ce qui est de choisir les gens. Alors, quand ce film se fera, ça va changer ta vie. Tu ne pourras plus aller nulle part sans être reconnu. »

J'étais ébloui. L'un des meilleurs réalisateurs d'Hollywood voulait faire de moi une star ! Pendant ce temps, Barbara était assise près de moi sur le canapé, les yeux dans le vide. Je sentais la roue tourner. Qu'allait-il se passer au niveau de notre relation et de ma vie ? Ma carrière m'éloignait d'elle. Elle voulait se fixer, se marier et me voir ouvrir un magasin de produits diététiques. Elle voyait arriver une énorme tempête.

Son instinct ne la trompait pas. Mon objectif, c'était de m'entraîner, de jouer et de m'assurer que Rafelson m'engagerait, pas de me marier ni d'avoir une famille. Mais après le départ de Bob, j'ai dit à Barbara de ne pas s'inquiéter de ce qu'il avait dit, c'était juste les propos d'un type qui avait fumé trop d'herbe.

J'aimais flotter sur ce nuage de célébrités. La maison de Nicholson faisait partie d'un ensemble sur Mulholland Drive, avec les maisons de Polanski, Warren Beatty et Marlon Brando. On m'invitait à des soirées avec d'autres culturistes et parfois des gens venaient à leur tour chez moi et on faisait des barbecues sur ma petite terrasse. C'était hilarant : les voisins qui passaient sur le trottoir n'en croyaient pas leurs yeux. Mais en même temps, je me disais que je devais garder la tête froide. Je ne faisais pas partie de ce monde. Je n'étais qu'un fan.

Je découvrais un univers que je ne connaissais pas. C'était bien de les fréquenter, de les observer, de les voir agir et prendre des décisions, de les entendre parler de projets de film, de la construction de leurs maisons, des filles. Je posais des questions sur le métier d'acteur, je me demandais quel était le secret pour devenir un homme important. Nicholson et Beatty aimaient expliquer leur méthode. Comment ils se préparaient, combien de fois ils répétaient un rôle et comment ils improvisaient sur le moment. Jack était en

train de tourner *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et il parlait de la difficulté de jouer le rôle d'un patient dans un asile. De son côté, Polanski, qui avait dirigé Nicholson dans *Chinatown*, évoquait les différences entre la manière de faire des films à Hollywood et en Europe : en Amérique, il y avait plus de moyens, mais la réalisation des films était plus stéréotypée, moins artistique. Ils étaient tous passionnés par leur métier.

Je me disais que j'aurais peut-être une chance de jouer un deuxième rôle dans un de leurs films. Mais je pensais surtout : quelle chance pour le culturisme que ces gens reconnaissent maintenant ce sport.

Ma carrière à Hollywood aurait pu ne jamais décoller si un ensemble d'événements ne s'était produit à ce moment-là. Tout a commencé lorsque Franco et moi avons organisé une compétition de culturisme à Los Angeles cet été-là. Je me démenais toujours pour que notre sport soit connu du grand public. Cela me frustrait que nos shows ne soient jamais diffusés. C'était injuste. Qu'y avait-il de honteux ? Les journalistes disaient toujours du mal du culturisme et écrivaient des histoires stupides. Mais à qui la faute ? Lequel d'entre nous s'était jamais donné la peine d'expliquer à ces types ce que nous faisions ? Alors, Franco et moi avons décidé que puisque le culturisme à Los Angeles refusait de sortir de sa coquille, nous allions nous en charger. Nous avons donc loué une grande salle en ville et avons fait des pieds et des mains pour accueillir la compétition Monsieur International en 1974.

Certains petits signes indiquaient que le moment était bien choisi. De plus en plus d'acteurs fréquentaient Gold's. Gary Busey était un habitué et Isaac Hayes, qui avait reçu un oscar pour la musique de *Shaft*, se pointait tous les jours dans sa Rolls. Jusqu'alors, les seuls acteurs qui s'entraînaient au su de tous étaient des types qui renforçaient le cliché du culturisme en tant que sport gay. Des acteurs comme Clint Eastwood et Charles Bronson étaient musclés et exhibaient des corps fantastiques à l'écran. Mais ils s'entraînaient en cachette.

Si quelqu'un leur faisait une réflexion à propos de leurs muscles, ils répondaient : « Je suis né comme ça. »

Mais les choses commençaient à changer : la musculation devenait acceptable.

Un autre point positif, c'est qu'il y avait plus de femmes maintenant chez Gold – elles ne venaient pas lorgner les types mais voulaient s'inscrire. Au début, elles n'étaient pas autorisées à entrer. Joe Gold prétextait qu'il n'y avait qu'un seul vestiaire avec des toilettes et des douches. La vérité, c'est que les gars n'étaient pas encore prêts pour ça. Le culturisme était un monde d'hommes. La dernière chose qu'on voulait, c'était devoir faire gaffe à ce qu'on disait. Ça jurait dans tous les coins, et il y avait beaucoup de « conversations d'hommes ». J'ai expliqué à Joe qu'il devrait ouvrir la salle aux femmes. J'avais vu à Munich les avantages que cela avait : avec des

femmes dans la salle on s'entraînait plus dur, même s'il fallait un peu surveiller son langage.

Parfois, les femmes qui demandaient à s'inscrire étaient les sœurs ou les petites amies de culturistes. Parfois, c'étaient des filles qui s'entraînaient déjà sur la plage. Si une femme avait besoin de s'entraîner dans un but précis – par exemple pour entrer dans la police ou chez les pompiers –, Joe lui accordait une autorisation spéciale. Il lui disait :

« Viens à 7 heures le matin lorsqu'il y a peu de gars ici et tu pourras travailler. Tu es mon invitée, tu n'auras pas à payer. »

Joe ne prenait jamais une décision sans le consentement des culturistes. Fallait-il installer une radio ? Fallait-il recouvrir le sol d'un tapis ? Et si cela ruinait l'effet de cachot ? C'était une salle pure et dure, fréquentée par des types endurcis. Nous avions des discussions sans fin pour savoir s'il fallait accepter des femmes. Finalement, nous avons opté pour l'ouverture, mais uniquement aux femmes qui accepteraient de signer la déclaration suivante :

« Nous comprenons que le langage peut être cru, nous comprenons que des poids peuvent tomber sur les pieds et provoquer des blessures, nous comprenons qu'il n'y a qu'un seul vestiaire avec des salles de bains et acceptons d'utiliser les toilettes sur la plage. »

Je voulais que le culturisme s'ouvre aux femmes, et qu'il y ait des championnats féminins. C'était un début, et c'était positif.

On savait que les compétitions de culturisme n'attiraient pas assez de monde – il y avait toujours entre 500 et 1 000 spectateurs – et que l'organisation laissait à désirer. Parfois il n'y avait pas de musique, ou bien le présentateur était ringard ou l'éclairage merdique. Personne ne nous accueillait à l'aéroport. Tout était foireux. Il y avait des exceptions, bien sûr, comme la compétition de Monsieur Monde à Columbus ou Monsieur Univers à Londres, mais la plupart des concours étaient organisés par des amateurs. On a établi une liste de tous nos desiderata et on a commencé à passer des coups de fil pour demander conseil.

Franco et moi avions prévu notre show pour le 17 août. La salle était un ancien théâtre, l'Embassy, assez grande pour accueillir 2 100 personnes. Elle se trouvait dans le centre-ville. On a embauché une attachée de presse, Shelley Selover, dont les bureaux se trouvaient à Venice. Lorsqu'on est allés la voir, je me demandais si elle daignerait s'intéresser à nous. Mais après avoir posé beaucoup de questions et nous avoir écoutés, elle a dit qu'elle était partante.

« Je peux vous aider », a-t-elle déclaré.

C'était une marque de confiance importante.

Shelley nous a tout de suite mis en rapport avec un vétéran de *Sports Illustrated*, Dick Johnston, qui est venu d'Hawaii où il vivait pour voir de près ce dont il était question. Shelley nous avait donné des instructions précises :

« Il ne demande qu'à convaincre ses rédacteurs en chef que les culturistes sont des athlètes, des gens sérieux, et faire une bonne histoire.

Vous pensez pouvoir l'aider ? »

En me rendant à l'interview, j'avais toutes sortes d'exemples en tête : tel athlète aurait pu choisir la boxe ou le base-ball au lieu du culturisme. C'était donc bel et bien un athlète, et il se trouvait simplement que le culturisme était sa passion, la discipline où il estimait pouvoir donner le meilleur de lui-même. L'idée a plu à Dick Johnston, qui a décidé de revenir pour couvrir l'événement.

Avec Franco, on a mis les bouchées doubles. On savait que la vente des tickets ne suffirait jamais à couvrir nos dépenses. Il y avait les billets d'avion pour les culturistes venus du monde entier, il fallait payer les juges, la salle, la publicité et la promotion. Il fallait des sponsors. Isaac Hayes nous a suggéré d'en parler à son ami, le grand boxeur Sugar Ray Robinson, qui avait une fondation.

« Je suis certain qu'il sera d'accord, m'a-t-il dit. Sa fondation est vraiment pour les outsiders, tu sais ! Il donne de l'argent aux gamins des ghettos et aux minorités. Tu es autrichien et culturiste, une minorité à toi tout seul ! »

Ça nous faisait marrer de constituer une minorité ! Et l'idée de rencontrer l'un des plus grands boxeurs de tous les temps nous mettait en joie. Je me souvenais d'avoir vu Robinson aux actualités quand j'étais gamin. En 1974, il était à la retraite depuis presque dix ans.

La salle d'attente de sa fondation était pleine de monde. En voyant tous ces gens qui voulaient le voir, je me suis dit que ce devait être un type bien pour donner son temps à sa fondation, lui qui était un ancien champion.

Notre tour est enfin arrivé. Sugar Ray nous a introduits dans son bureau. Il était incroyablement chaleureux. On était tellement tétanisés qu'on n'a rien compris à ce qu'il disait pendant les premières minutes. Il nous a laissés faire notre baratin : on avait besoin d'argent pour acheter les trophées pour notre compétition. A la fin, il s'est esclaffé. C'était vraiment drôle, deux étrangers essayant de mettre en place un championnat international de culturisme à Los Angeles. Il nous a accordé 2 800 dollars pour les trophées – une vraie somme à l'époque. On a pu acheter quelques jolies pièces avec des petites plaques où était gravé : « Don de la fondation pour la jeunesse de Sugar Ray Robinson. »

On a découvert que les gens n'avaient pas vraiment de préjugés au sujet du culturisme. Le problème était qu'ils n'en entendaient jamais parler. C'était l'Amérique à l'esprit ouvert, celle qui était toujours prête à apprendre quelque chose de nouveau. On ne demandait qu'à instruire les gens. Ma personnalité pouvait y contribuer. Les histoires de Gaines avaient été bien accueillies. Dans l'immobilier, les gens parlent de situation – eh bien, nous, notre devise, c'était la présentation.

La date du concours approchant, on a placardé des affiches qui proclamaient LE PLUS GRAND SPECTACLE DE MUSCLES AU MONDE dans toutes les YMCA et d'autres emplacements à travers la ville. Sur l'affiche il y avait moi (cinq fois Monsieur Univers, quatre fois Monsieur Olympia), Franco

(Monsieur Univers, Monsieur World), Frank Zane (Monsieur America, Monsieur Univers), Lou Ferrigno (Monsieur America, Monsieur Univers), Serge Nubret (la plus grande star du culturisme en Europe) et Ken Waller (Monsieur America, Monsieur World).

A mon grand étonnement, non seulement Shelley alignait les interviews dans la presse mais elle avait aussi réussi à me faire inviter dans des talk-shows d'envergure nationale, comme *The Merv Griffin Show*, *The Tonight Show* et *The Mike Douglas Show*. C'est là que j'ai compris qu'on avait raison : on intéressait les gens, ce n'était pas le fruit de notre imagination.

Evidemment, étant donné les clichés qui avaient cours sur les culturistes, personne n'était prêt à m'inviter dans un show d'envergure nationale sans m'avoir rencontré d'abord. Je me pointais au studio l'après-midi, bien avant le show, et ils commençaient par vérifier qu'Hercule était capable de parler. Ensuite, je bavardais avec le présentateur et au bout d'un moment celui-ci disait :

« C'est parfait ! Mais vous serez capable de dire tout cela sous pression, face au public ? »

Je répondais :

« Vous savez, je ne vois même pas le public. Je suis tellement dans mon truc que je ne vois personne. Ne vous inquiétez donc pas, je peux gérer.

— Formidable ! »

Mon premier talk-show a été celui de Merv Griffin, un des plus regardés. L'invité principal ce jour-là était le comique Shecky Greene. Je me suis installé à ma place et on a échangé quelques mots. Puis Shecky est resté silencieux pendant un moment, en me regardant fixement. Et il a crié :

« Je n'arrive pas à le croire, vous parlez ! »

Tout le monde a ri.

Lorsque la barre est si bas, cela ne peut que bien se passer. Shecky n'arrêtait pas de me faire des compliments. Il était vraiment drôle et, du coup, je l'étais aussi. Ce n'était pas simplement moi qui étais mis en valeur, mais tout le culturisme américain : les téléspectateurs voyaient un culturiste qui avait l'air normal, qui pouvait parler, qui avait un parcours intéressant et une histoire à raconter. Tout à coup, notre sport avait un visage et une personnalité, et les gens se disaient :

« Je ne savais pas que ces types étaient drôles : ce n'est pas bizarre, c'est génial ! »

J'étais aussi heureux parce que je suis devenu Monsieur International.

Avec Franco on était pas mal stressés par notre événement à venir, surtout après avoir parlé à George Eiferman, un des nombreux ex-champions de culturisme que nous avions pris comme juge. George était un vétéran du sport (Monsieur America en 1948 et Monsieur Olympia en 1962) et il possédait à présent des clubs à Las Vegas. Une semaine avant la compétition, il est venu nous voir pour nous donner quelques conseils. On s'est retrouvés chez Zucky, avec Franco et Artie Zeller.

George nous a dit :

« Pensez à vérifier que vous n'avez rien oublié.

— Que voulez-vous dire ? ai-je demandé

— J'ai organisé des compétitions par le passé. Parfois, on oublie les choses les plus simples.

— Comme quoi ? »

Il commençait à me donner des sueurs froides. Je m'étais tellement concentré sur la vente de billets que j'avais peut-être négligé des détails importants.

« Par exemple, vous avez pensé à la table et aux chaises pour les juges ? Quelqu'un s'en est chargé ? »

Je me suis tourné vers Franco.

« Tu t'en es occupé ? »

Franco m'a répondu :

« Tu es idiot ou quoi ? Comment j'aurais pu savoir qu'il fallait une table et des chaises pour les juges ? »

J'ai répondu :

« OK, OK, il faut noter ça. »

Lors de notre prochaine visite à la salle, il faudrait s'occuper de la table et trouver neuf chaises.

George a continué :

« Vous avez besoin d'une jolie nappe sur la table, verte de préférence, ça fait officiel. Et avez-vous pensé aux blocs-notes pour les juges ?

— Non. »

Il a ajouté :

« Il faut aussi que les crayons aient des gommes au bout.

— Et merde ! »

George nous a été vraiment utile. Il fallait étudier le plan de scène, réfléchir à l'organisation des coulisses, avoir des haltères prêts à être utilisés, ce qui voulait dire les commander et les faire livrer à l'auditorium.

« Vous y avez pensé ? demanda-t-il. Je suis certain que cette salle est tenue par un syndicat, alors est-ce que vous êtes certains d'avoir le droit de soulever et de transporter des charges lourdes, et si oui, quelle partie du boulot doit être effectuée par les types du syndicat ? »

Evidemment, Franco et moi n'aimions pas trop l'idée de devoir nous plier à une convention collective. Mais on savait aussi qu'aux Etats-Unis tout était bien plus simple qu'en Europe. Obtenir les permis et payer les taxes ne posait pas vraiment de problème, et en plus ce n'était pas si cher. Et on pouvait aussi compter sur l'enthousiasme des gens qui géraient la salle.

Finalement, on a vendu tous les billets. Franco et moi avons accueilli en personne les culturistes à l'aéroport et nous les avons traités comme nous aurions aimé l'être nous-mêmes. Les meilleurs avaient répondu à l'appel. Les juges étaient compétents et expérimentés. La veille du show, on a organisé une réception pour les juges, les sponsors et les candidats que Franco et moi



avons payée de notre poche. Grâce à tous nos efforts en matière de publicité, la salle était bondée, et on a dû refuser deux cents personnes. Mieux encore, il y avait des gens de tous les horizons, pas seulement des culturistes.

Mon succès chez Merv Griffin a fait des vagues jusqu'à l'automne. Shelley m'a fait inviter dans d'autres talk-shows. C'était toujours la même chose. Puisqu'il n'y avait aucune attente, j'étais spontané et le présentateur s'exclamait : « C'est fascinant ! » Très vite, j'ai compris que dans une interview de ce type, on pouvait faire toutes sortes de choses. Par exemple, je déclarais :

« En 1968, selon un sondage de *Playboy*, 80 % des femmes détestaient les culturistes. Aujourd'hui, les choses ont changé. 87 % des femmes adorent les types avec des muscles. »

Et ça marchait !

Mon passage chez Merv Griffin a eu un autre résultat inattendu. Le lendemain, j'ai reçu un appel d'un certain Gary Morton, mari et associé de la grande vedette de télévision Lucille Ball.

« On vous a vu hier soir, m'a-t-il dit. Vous avez été très drôle. Lucy a quelque chose à vous proposer. »

A l'époque, Lucille Ball était la femme la plus puissante de la télévision. Elle était connue dans le monde entier grâce à ses sitcoms *I love Lucy*, *The Lucy Show* et *Here's Lucy*. C'était la première femme de télévision à avoir rompu avec les studios pour créer sa propre société de production. Elle était richissime. Morton m'a expliqué qu'elle préparait une émission spéciale avec Art Carney, plus connu sous le nom d'Ed Norton dans la sitcom des années 1950 *The Honeymooners*. Elle voulait que je joue le rôle d'un masseur. Est-ce que je voulais bien passer l'après-midi même pour récupérer le scénario ? Tout à coup, j'ai entendu la voix de Lucy au téléphone :

« Vous étiez fabuleux ! Vous étiez génial ! On va se rencontrer, d'accord ? Passez nous voir, on vous adore ! »

Je me suis rendu à leur bureau et on m'a remis le scénario. Le show s'appelait *Happy Anniversary and Goodbye*. A mesure que je lisais, j'étais de plus en plus excité. Lucille Ball et Art Carney jouaient un couple, Norma et Malcolm. A l'approche de leur vingt-cinquième anniversaire de mariage, Malcolm annonçait qu'il en avait marre et voulait divorcer. Norma aussi en avait marre. Ils tombaient d'accord pour se séparer, et Malcolm partait. Mais en revenant à l'appartement pour récupérer quelque chose qu'il avait oublié, Malcolm découvrait Norma, à moitié nue, en train de se faire masser. Elle faisait de son mieux pour le rendre jaloux et cela donnait lieu à une bagarre hilarante avec le masseur, Rico.

Le masseur, c'était moi. Ma scène durait sept minutes et j'ai pensé : C'est absolument génial, je vais passer à la télé avec Lucille Ball et Art Carney ! Comme *Hercule à New York* n'était jamais sorti en salles, ce serait ma première apparition et des millions de gens pourraient me voir.

Je rêvais de tout cela lorsqu'ils m'ont appelé pour la séance de lecture.

Lucy, Gary Morton et le réalisateur étaient là. Lucy s'est montrée très accueillante.

« Vous étiez vraiment très drôle hier soir ! a-t-elle lancé. Tenez, lisez ! »

Tout cela m'était complètement inconnu, je ne savais pas que lorsque vous lisez un scénario, vous êtes censé jouer le rôle. Je me suis assis et j'ai lu ma partie comme si je voulais montrer à mon professeur que je savais lire.

« Bonjour, je m'appelle Rico et je viens d'Italie. Avant, j'étais chauffeur de camion mais maintenant, je suis masseur. »

Elle a dit : « Oooo-kay. » J'ai remarqué que le réalisateur me regardait bizarrement. Dans des circonstances normales, ils auraient dit : « Merci beaucoup, on rappellera votre agent. »

Bien sûr, je n'avais pas d'agent, mais surtout il ne s'agissait pas d'une audition ordinaire : Lucy tenait absolument à moi.

Elle m'a tendu une perche.

« Génial ! Bon, est-ce que tu comprends ce dont il est question dans la scène ? »

J'ai répondu oui et elle a continué :

« Raconte, même brièvement.

— Bon, je débarque chez vous pour un massage. Vous êtes en plein divorce ou bien séparée ou quelque chose comme ça. J'ai des muscles parce que j'étais chauffeur de camion en Italie, je suis arrivé en Amérique et je gagne ma vie en faisant des massages.

— C'est *exactement* ça. Maintenant, est-ce que tu peux me redire ça au moment précis où je te le demanderai ? »

Cette fois, nous avons joué la scène : je sonnais à la porte, j'allais vers la table de massage et je m'installais. Bouche bée devant mes muscles, elle me demandait :

« D'où vous sortez ça ?

— Oh, vous savez, je viens d'Italie. J'étais chauffeur-livreur et puis je suis devenu masseur. Je suis très content d'être chez vous aujourd'hui pour vous faire un massage. »

Elle levait les yeux au ciel comme en extase au moment où je disais ça. Pour finir, j'ajoutais :

« Je dois faire un autre massage après. Ça me permet de gagner un peu d'argent et c'est bon pour les muscles !

— Maintenant, improvisons », m'a-t-elle proposé.

J'ai dit :

« Allongez-vous, je vais commencer.

— Génial ! génial ! Qu'est-ce que vous en dites, les gars ?

— C'était drôle la manière dont il a expliqué les choses, avec l'accent italien », a dit le réalisateur.

J'ai ajouté :

« Non, c'est un accent allemand mais pour vous, c'est du pareil au même. »

Ils ont ri et m'ont dit :

« C'est d'accord, tu as le boulot ! »

Art Carney, Lucy et moi avons répété cette scène pendant une semaine. Carney venait de remporter un prix pour son rôle dans le film *Harry et Tonto*. C'était un acteur très drôle qui avait encore plus de mal que moi à se souvenir des répliques. A la fin de la semaine, ils m'ont dit :

« Lundi on tourne en direct. »

Je me sentais prêt et j'ai dit OK.

Le lundi, j'ai attendu qu'on m'appelle en coulisses avec d'autres acteurs. A un moment quelqu'un est entré et m'a dit :

« C'est à vous. »

On m'a conduit derrière le plateau vers la porte par laquelle je devais entrer.

« Attends là. Lorsque la lumière verte s'allumera, frappe à la porte et à partir de là, tu fais comme pendant les répétitions. »

J'ai attendu en tenant ma table de massage par la poignée. J'étais en short et baskets et je portais une veste que je devais enlever au début de la scène pour exhiber mon débardeur et mes muscles bien gonflés et huilés.

La lumière verte s'est allumée, j'ai frappé, Lucy a ouvert la porte et je me suis retrouvé sur scène. J'ai dit ma première réplique :

« Bonjour, je suis Rico. »

Tout à coup, j'ai entendu des rires et des applaudissements.

On avait oublié de m'expliquer quelque chose pendant les répétitions. Quand on m'avait dit : « On va filmer en direct », ça voulait dire qu'il y aurait trois caméras et du public dans le studio. Personne ne m'avait prévenu – et comment aurais-je pu le savoir, moi le culturiste qui n'avait jamais fait de télé ? En attendant, Lucy jouait son personnage, et lorgnait mes jambes musclées avant de s'esclaffer en disant :

« Oh oui... entrez donc... oh, vous êtes entré ! »

Elle courait pour refermer la porte.

Ma réplique suivante aurait dû être :

« Où voulez-vous faire ça ? Ici ou bien dans la chambre ? »

Mais je reste de marbre, la table de massage à la main, hypnotisé par les lumières. J'entends les applaudissements et le rire de centaines de personnes remplir le studio.

En parfaite pro, Lucy avait tout de suite compris. Elle s'est mise à improviser.

« Eh bien ne restez pas planté là ! Vous êtes bien venu pour me masser, non ? »

Les répliques me sont revenues, et à partir de ce moment-là, tout a marché comme sur des roulettes. J'ai été applaudi.

Lucy était extraordinaire. J'avais vraiment l'impression qu'elle me posait des questions auxquelles je devais répondre. Je n'avais pas l'impression de jouer. C'était une vraie leçon : au lieu de me faire payer, c'est moi qui

aurais dû les payer. Par la suite, Lucy a suivi ma carrière comme une mère durant plusieurs années. Elle avait la réputation d'être difficile, mais avec moi c'était une véritable amie et elle m'a toujours écrit pour me féliciter dès qu'un nouveau film sortait. Lorsque je la croisais dans des réceptions ou d'autres événements, elle me serrait dans ses bras et lançait haut et fort :

« Je vous recommande cet homme, ce sera une grande vedette ! »

Lucy m'a aussi donné des conseils pour naviguer dans Hollywood.

« N'oublie jamais : si on te dit non, tu dois entendre oui et agir en conséquence. Si on te dit : "On ne peut pas faire ce film", tu serres le gars dans tes bras et tu lui dis : "Merci de croire en moi." »

Je devais faire attention à ne pas laisser mes aventures à la télévision me distraire de mon entraînement. En juillet, Franco et moi sommes passés à deux séances d'entraînement par jour pour nous préparer aux compétitions de l'automne. Je devrais défendre mon titre de Monsieur Olympia pour la quatrième année consécutive mais c'était loin d'être de la routine. Pour la première fois, le concours aurait lieu à Madison Square Garden, l'auditorium de New York où avaient lieu les concerts de rock et les grandes manifestations sportives. Bien sûr, cela se passerait dans le petit auditorium, le Felt Forum, qui comptait 4 500 places et non dans le grand hall de 21 000 places, où les gens avaient assisté au combat de Mohamed Ali et Joe Frazier ainsi qu'aux exploits de Wilt Chamberlain et Willie Reed, et où Frank Sinatra et les Rolling Stones jouaient devant leurs fans. C'était le lieu où se déroulaient les championnats du monde de hockey et les grandes compétitions de sport universitaire.

Le culturisme avait fait un bond en avant. Les gens m'avaient vu à la télévision. Le livre *Pumping Iron* était sur le point de sortir. Grâce au réseau de George Butler, le concours de Monsieur Olympia 1974 était entouré d'un buzz jusque-là inconnu. Delfina Rattazzi, l'amie de Charles Gaines, héritière de la fortune de Fiat et qui deviendrait plus tard l'assistante de Jacqueline Kennedy Onassis chez Viking Press, organisait une réception chez elle après la compétition. Elle avait invité des dizaines de personnalités qui jusque-là n'auraient pas daigné s'intéresser au culturisme. Je ne savais pas où tout cela me conduirait mais je savais que je voulais être au sommet de ma forme.

Les gens qui écrivaient dans le magazine de Joe Weider se sont surpassés et ont vraiment fait monter la pression. Ils ont décrété que l'événement était le « Super Bowl du culturisme », qui se déroulerait dans un « Colisée romain moderne ». Les concurrents étaient des « gladiateurs s'affrontant dans un combat mortel ». C'était « la grande guerre des muscles de 1974 », « le choc des titans ».

Cette année-là, tout le monde parlait du nouvel enfant prodige du culturisme, Lou Ferrigno, un géant de Brooklyn qui mesurait plus d'1,90

mètre et pesait 120 kilos. Il n'avait que vingt-deux ans et s'améliorait d'année en année. Il avait remporté Monsieur America et Monsieur Univers en 1973 et se proposait de me ravir le titre de Monsieur Olympia. On disait de lui qu'il était le nouvel Arnold. Il avait un corps phénoménal, des épaules énormes, des abdominaux incroyables, un potentiel hors du commun et une seule idée en tête : s'entraîner et gagner. Pour être précis, Lou s'entraînait six heures par jour, six jours par semaine – un rythme que mon corps ne pouvait supporter. J'aimais être le champion. Mais qu'avais-je encore à prouver après avoir été Monsieur Olympia quatre années de suite ? En outre, mes affaires prenaient de plus en plus d'ampleur et une carrière dans le cinéma se profilait peut-être à l'horizon. Pendant que je m'entraînais pour New York, j'ai décidé que ce concours serait le dernier.

Ferrigno avait gagné le concours de Monsieur International qu'on avait organisé avec Franco à Los Angeles. Il était énorme et tout en symétrie : si j'avais été juge, je l'aurais choisi aussi, même si sa définition n'était pas encore parfaite – comme moi lorsque j'étais arrivé pour la première fois en Amérique – et si ses poses étaient perfectibles. Avec son corps, il m'aurait suffi d'un mois pour battre tout le monde – même moi. J'aimais bien Lou, c'était un type adorable et tranquille, issu d'une famille charmante où tout le monde bossait dur. Il avait été partiellement sourd étant enfant et il avait eu beaucoup d'obstacles à surmonter en grandissant. Maintenant, il gagnait sa vie comme tôlier et son père, un lieutenant de police de New York, l'entraînait à la schlague. Je voyais bien que le culturisme rendait Lou fier de lui. J'aimais l'idée d'un type qui triomphait de tous les obstacles. Je savais ce qu'il devait ressentir à mon égard. Il avait été un de mes fans en grandissant mais à présent il voyait en moi ce que je voyais autrefois en Sergio Oliva : le champion à abattre.

Mais je ne pensais pas qu'il serait prêt. Son heure n'avait pas encore sonné. Alors je me suis entraîné et j'ai fait profil bas. Je faisais semblant de prendre les choses à la légère lorsqu'on me disait :

« Fais gaffe, Arnold. Les juges auront peut-être envie de voir une nouvelle tête... »

Ou bien :

« Weider te trouve peut-être trop indépendant. Il se cherche peut-être une nouvelle vedette. »

Lou est arrivé à New York quelques jours avant la compétition, il venait de défendre son titre de Monsieur Univers à Vérone, en Italie. Dans une interview, son père s'était vanté : si Lou gagnait, il garderait le titre pendant dix ans.

« Personne ne peut rivaliser avec lui. »

Mais le matin de la compétition, Lou n'est pas venu au talk-show auquel il avait été invité avec Franco et moi.

« Il est timide, il doit baliser. »

J'avais deviné. J'ai plaisanté à l'antenne :

« Je suis sûr qu'il est chez lui devant sa télé en train de me regarder et de tourner autour du poste en prenant des poses pour décider s'il doit y aller. »

Ce soir-là, à Madison Square Garden, il n'était pas prêt. Lors de la pose finale, il avait l'air abattu, comme un débutant qui a fait une erreur. Et c'était le cas. Il avait tellement essayé d'améliorer sa définition musculaire qu'il avait perdu trop de poids. Son grand corps semblait moins musclé que le mien. Sur scène, devant une salle comble, j'ai copié ses poses en faisant mieux que lui. Puis est venu le face à face et j'ai fait un petit sourire à Lou qui voulait dire : tu es battu. Il le savait, les juges le savaient et la foule aussi.

Avec Franco, on ne s'est pas éternisés après la compétition. On s'est éclipsés avec les frères Weider et mon vieux pote Albert Busek, qui était venu de Munich pour couvrir l'événement, et nous avons rejoint la soirée chez Delfina pour fêter la sortie de *Pumping Iron*. Au moment où j'ai franchi la porte, c'est moi qui me suis senti comme un débutant. Delfina avait un immense appartement de trois étages, très décoré, très branché. Il y avait des tableaux au plafond. On pouvait donc déambuler, totalement défoncé, lever le nez et contempler des œuvres d'art.

Un flot ininterrompu de personnes remplissait les immenses pièces. La soirée était incroyablement bien organisée, tout était parfait, je n'avais jamais rien vu de semblable. C'était extraordinaire. Je n'avais jamais vu des gens comme ça, une telle élégance, des talons hauts, des bijoux, de belles femmes, des acteurs, des réalisateurs, des artistes, des stylistes, des mannequins, et encore plus de gens que je ne connaissais pas du tout. Je voyais bien qu'il s'agissait de personnes très sophistiquées, très élégantes avec leurs vêtements, ou en l'absence de vêtements, des homosexuels, des gens étranges – il y avait de tout.

Tout ce que j'arrivais à faire, c'était hocher la tête et me dire :

« La vie va être intéressante. »

Je ne m'attendais pas du tout à cela. C'était ma première rencontre avec ce qui va de pair avec le showbiz et la célébrité à New York. On a beau avoir visité cette ville des tonnes de fois, comme touriste ou homme d'affaires, on n'en fait pas vraiment partie. A partir de ce jour, j'ai senti que j'avais été accepté – et au pire, j'assistais au spectacle assis au premier rang.

## 10

### *Stay Hungry*

Bob Rafelson s'était installé dans l'appartement que Francis Ford Coppola louait à l'année au Sherry-Netherland Hotel, en face de Central Park. La veille de la compétition pour Monsieur Olympia, il m'en avait fait faire le tour. Je ne savais pas qu'il existait des appartements comme cela. C'était aussi grand qu'une maison. C'était impressionnant. Je ne connaissais que le Holiday Inn et le Ramada. Disposer d'un tel endroit et ne pas même y habiter ! Coppola s'en servait uniquement pour le prêter à ses amis. L'appartement contenait des tableaux magnifiques et de beaux meubles et le service dans les chambres était assuré vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suis resté coi devant sa vidéothèque : des comédies musicales, de l'action, du drame, des comédies, de l'histoire, de la préhistoire, des films d'animation, etc.

Le lendemain soir à la réception, les amis de Rafelson allaient et venaient en m'observant. Bob les avait amenés pour savoir ce qu'ils pensaient de moi. Que pensaient-ils de ma personnalité ? Est-ce que je serais à ma place dans son film ?

Gaines et Butler l'avaient encouragé à me donner le rôle de Joe Santo, le culturiste, dans *Stay Hungry*. J'avais moi aussi insisté.

« Où vas-tu trouver un corps comme le mien ? lui avais-je demandé. Si tu prends un acteur professionnel, ce sera n'importe quoi ! Je peux tout faire ! Je suis sûr que je peux jouer si tu me diriges bien. »

L'intrigue du film me plaisait, selon la description que m'en avait faite Charles. L'histoire se déroulait à Birmingham, dans l'Alabama, où il avait grandi. Le héros, Craig Blake, était un jeune aristocrate du Sud qui avait hérité de beaucoup d'argent et se cherchait. Il s'ennuyait au country club et servait d'homme de paille à des promoteurs véreux qui essayaient secrètement de s'emparer d'un pâté de maisons dans le centre-ville. L'une des entreprises qu'ils voulaient racheter était une salle de culturisme.

Dès que Craig pénètre dans la salle, son univers commence à changer. Il y a une réceptionniste plutôt jolie, Mary Tate Farnsworth, qui lui plaît bien. C'est une fille de la campagne. Et il va tomber amoureux du monde du culturisme. La vedette du club, Joe Santo, a du sang indien dans les veines. Il s'entraîne pour le concours de Monsieur Univers. C'est un type marrant qui se déguise parfois en Batman pour s'entraîner. Sa rencontre et celle des autres

culturistes inspirent le héros, qui commence à adhérer à la philosophie de Joe Santo : on ne peut pas grandir sans se brûler. Il ne faut jamais se sentir trop à l'aise. Il faut garder sa faim. Dès lors que Craig se trouve impliqué avec les gens de la salle, il comprend qu'il ne peut pas les sacrifier. C'est le point de départ de l'intrigue.

Rafelson avait déjà engagé son ami Jeff Bridges pour jouer le rôle de Craig – c'était très excitant car Bridges était un jeune talent en pleine ascension, qui avait joué dans *La Dernière Séance* et dans le dernier film de Clint Eastwood, *Le Canardeur*. Charles pensait que je ferais un excellent Joe Santo et il avait transformé le personnage, qui était devenu autrichien.

C'est peut-être parce qu'il m'avait vu à la télévision dans le sketch avec Art Carney et Lucille Ball que Rafelson a fini par changer d'avis. Il m'a appelé après la diffusion de *Happy Anniversary and Goodbye*, à la fin d'octobre, et il m'a dit que le rôle était à moi.

« Tu es le seul à avoir le physique et le caractère, m'a-t-il dit. Mais avant de fêter ça, il faut qu'on se voie dès demain pour en parler. »

Le lendemain, lorsque nous nous sommes retrouvés pour déjeuner chez Zucky, Bob était à 200 % business. Je ne l'avais jamais vu dans son rôle de réalisateur. Il a pris en main la conversation – et il avait beaucoup à dire.

« Je veux que tu joues ce rôle mais je ne vais pas t'en faire cadeau, a-t-il commencé. Tu dois le mériter. Pour l'instant, je pense que tu n'es pas capable de te tenir devant la caméra et d'assurer dans les différents registres dont j'ai besoin. »

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire mais, à mesure qu'il avançait, j'ai commencé à comprendre.

« La plupart des gens pensent qu'un culturiste est un type qui entre dans une pièce et casse tout sur son chemin. Lorsqu'il parle, c'est forcément pas terrible. Mais si j'ai acheté le livre, c'est en partie parce que ce type, outre qu'il est fort, est sensible. Il soulèvera des centaines de kilos mais dans la scène suivante, il prendra un verre et dira : "Vous savez ce que c'est ? C'est du cristal de Baccarat. Regardez comme c'est beau, délicat." C'est juste un exemple. Il adore la musique. Il joue du violon. Il peut s'enthousiasmer sur la qualité d'une guitare. Il a une sensibilité et une intuition presque féminines. C'est ce qui fait le personnage, tous ces registres différents. C'est très difficile à jouer. »

Je me suis fait un pense-bête dans ma tête : prendre des leçons de violon.

« Par exemple, m'a expliqué Bob, tu dis que le culturisme est un art. Quand tu seras en face de l'actrice principale et qu'elle te dira : "Mon Dieu, quels mollets !" tu devras lui répondre : "Oui, le mollet est une partie importante du corps. Pour gagner la compétition, on ne peut pas se contenter d'avoir un peu de muscle à cet endroit-là. Il faut qu'il ait la forme d'un cœur, un cœur inversé, vous voyez ? Les mensurations du mollet, du haut du bras et du cou doivent être identiques. Cela remonte aux Grecs. Les sculptures grecques sont superbement proportionnées – elles n'ont pas seulement des



gros biceps mais aussi des épaules larges et des mollets.” »

Bob m’a dit que je devrais être capable d’expliquer cela non pas à la manière d’un culturiste mais en jouant sur les émotions, comme un artiste ou un historien de l’art.

« Et tu devras le faire devant la caméra. Je sais que ça t’arrive de parler comme ça. Mais en seras-tu capable quand je dirai : “On tourne !” ? Pourras-tu le faire quand je te cadrerai en gros plan, en plan américain, en plongée et en contre-plongée ? Seras-tu capable de rester dans le personnage et de recommencer le lendemain lorsque le scénario t’imposera de faire une séance d’entraînement à la dure, avec des poids énormes ? C’est pour toutes ces raisons que ce n’est pas un rôle facile. »

Il n’en avait pas fini avec sa liste d’exigences.

« Si tu deviens Joe Santo, tu vas te trouver confronté au monde des country clubs du Sud, remplis de gens sans intérêt qui aiment bien picoler au cours de fêtes démentes. Toi, tu as tout gagné à la sueur de ton front. Et voilà que tu as rencontré ce type, Craig Blake, bourré de fric, toujours bien sapé, et qui dit vouloir être ton ami. Qu’est-ce que ça te fait ? Je crois que tu peux apprendre à jouer tout ça. Mais il va falloir que tu prennes des cours d’art dramatique avant le tournage. »

Bob devait penser que j’allais refuser, parce qu’il a eu l’air surpris lorsque j’ai dit que j’étais d’accord. Je trouvais ça passionnant. Non seulement on allait m’expliquer enfin comment on jouait dans un film, mais en plus c’était un défi. On ne m’avait pas engagé uniquement parce que j’avais gagné Monsieur Olympia et qu’on avait des potes en commun. Je devais le mériter : c’est ce qui me plaisait le plus.

Bob avait posé une autre condition, plus compliquée pour moi : je devais perdre du poids, passer de 110 à 95 kilos.

« La caméra agrandit le corps, m’a-t-il expliqué, et je ne veux pas que tu écrases les autres acteurs. A 95 kilos, tu peux encore être un candidat crédible au titre de Monsieur Univers. »

Ce n’était pas rien, ce qu’il me demandait. Pour descendre à 95 kilos, il faudrait que je lâche la vision que j’avais de moi-même en tant que type le plus musclé du monde. Je ne pouvais pas avoir le beurre et l’argent du beurre. Cela m’a poussé à prendre la décision vers laquelle je penchais déjà : me retirer de la compétition. Je faisais du culturisme depuis douze ans et j’aimais la philosophie du film, *Stay hungry*, c’est-à-dire : Garde ta faim de vivre et ne reste jamais au même endroit. A l’âge de dix ans, je voulais être suffisamment bon dans un domaine pour être reconnu. Maintenant, je voulais être suffisamment bon dans un autre domaine pour être encore plus reconnu qu’avant.

Le coach dramatique que Rafelson m’a recommandé s’appelait Eric Morris. Il avait fait bosser Jack Nicholson. Il avait un studio à Los Angeles et je me souviens encore de l’adresse et du numéro de téléphone parce que je lui ai envoyé plein de monde au cours des années suivantes. En entrant, on

tombait sur un petit mot affiché sur le mur : NE JOUEZ PAS. La première fois que je l'ai vu, je me suis demandé ce que ça voulait dire. Mais la compagnie de production m'offrait trois mois de cours et de leçons particulières, alors je n'allais pas laisser passer ma chance.

Morris était un bonhomme maigrichon, pas loin de la quarantaine, avec des cheveux blonds hirsutes et un regard pénétrant. Sa devise complète était : « Ne jouez pas, contentez-vous d'être vrai. » Il parlait toujours avec beaucoup d'enthousiasme de ses découvertes et de ce que les autres théories n'arrivaient pas à comprendre. Je n'en connaissais aucune. Mais je savais qu'il allait me faire découvrir un monde stupéfiant.

C'était la première fois que quelqu'un m'expliquait les émotions : l'intimidation, l'infériorité, la supériorité, la honte, la gêne, l'encouragement, le réconfort, le confort et l'inconfort. J'ai découvert un nouveau langage.

C'était comme si j'avais voulu devenir plombier sans avoir la moindre idée des outils dont j'avais besoin. Un océan de mots me submergeait, au point qu'à la fin j'étais obligé de me demander : Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Mon horizon s'élargissait, j'abordais des choses que j'ignorais complètement jusque-là. En compétition, je m'étais toujours méfié de mes émotions. Il fallait garder la maîtrise de ses sentiments, sinon on pouvait se trouver déstabilisé. Les femmes parlaient tout le temps des émotions mais je considérais cela comme des bêtises. Ça ne faisait pas partie de mon plan. Je ne le disais pas comme ça, parce que cela ne leur faisait pas plaisir, mais j'écoutais d'une oreille distraite et je répondais : « Bien sûr, je comprends. » Jouer, c'était l'inverse. Il fallait baisser la garde, vous laisser atteindre, c'était la seule façon de devenir un bon acteur.

Si au cours d'une scène vous deviez exprimer une certaine émotion, Morris vous incitait à exploiter vos souvenirs sensoriels. L'odeur du café du matin me rappelait l'époque où j'avais six ans et ma mère préparait le petit déjeuner, sans doute pour mon père. Si je me visualisais dans la cuisine, en compagnie de mes parents, cela me plaçait dans un certain état émotionnel. C'était l'odeur du café qui m'avait permis d'atteindre cet endroit. L'odeur d'une rose m'aurait peut-être fait penser à la première fois que j'avais offert des fleurs à ma petite amie. Je la voyais devant moi, souriante, je ressentais ses baisers et cela me mettait dans une certaine disposition d'esprit. Ou bien j'entendais du rock des années 1960, cela me faisait penser à l'époque où quelqu'un mettait la radio dans la salle de sport pendant que je soulevais des poids. Morris essayait de m'aider à identifier des éléments déclencheurs des émotions spécifiques dont je pourrais avoir besoin dans *Stay Hungry*. Il me disait :

« Lorsque tu participais à une compétition et que tu gagnais, est-ce que tu étais euphorique, au comble de l'excitation ? Tu pourrais peut-être t'en servir dans une scène. »

Je devais lui expliquer qu'en fait, je n'étais pas spécialement euphorique

parce que pour moi, gagner, ça allait de soi. Cela faisait partie du travail. J'avais l'obligation de gagner. Donc, je ne me disais pas : Super ! j'ai gagné ! Je me disais plutôt : OK, c'est fait. Pensons maintenant à la compétition suivante.

J'ajoutais que les surprises étaient pour moi beaucoup plus exaltantes. Si je réussissais tous mes examens à la fac, j'étais fou de joie parce que, même si j'espérais réussir, cela restait une bonne surprise. Ou bien encore j'étais ravi si à un dîner de Noël on me faisait un cadeau inattendu. Je lui expliquais tout cela. Morris répondait simplement : « OK, revenons à tous ces moments. »

Il explorait, encore et encore. Quand étais-je tombé amoureux ? Quand m'étais-je senti exclu ? Qu'est-ce que j'avais ressenti quand j'avais quitté la maison ? Qu'est-ce que j'avais ressenti lorsque mes parents m'avaient dit qu'il était temps que je commence à leur donner du *Kostgeld* – de l'argent pour la nourriture – si je voulais continuer à vivre sous leur toit ? Les Américains ne font pas comme ça en général, alors qu'est-ce que cela m'avait fait ? Il s'attachait à différentes choses jusqu'à ce qu'il trouve l'émotion.

D'abord, j'ai détesté ça. Je le lui ai dit :

« Tous ces trucs dont tu me parles ne m'intéressaient pas. Ce n'est pas ma manière de vivre. »

Il n'en croyait pas un mot.

« Tu veux me faire croire que tu es le genre de type qui n'a pas d'émotions, mais tu te racontes des histoires. Ne pas y prêter attention ou bien les rejeter ne signifie pas que cela ne fait pas partie de toi. Tu as de l'émotion parce que je le vois dans tes yeux lorsque tu évoques certaines choses. Tu ne peux pas me tromper. »

Il m'apprenait à avoir accès à toutes les émotions qui étaient entreposées dans ma tête.

« Tout le monde en a, me disait-il. L'astuce quand on est acteur, c'est de les retrouver le plus vite possible. Pourquoi penses-tu que certains acteurs peuvent pleurer quand ils veulent ? Pas des pleurs mécaniques, de vraies larmes avec le visage secoué de spasmes. Ça montre qu'ils sont capables d'évoquer des choses très, très bouleversantes et ce très, très vite. Et le réalisateur doit le saisir pendant les deux premières prises parce que l'acteur ne peut pas le refaire indéfiniment sans que cela devienne mécanique. On ne peut pas jouer trop souvent avec le mental, ajoutait-il. Mais je ne me fais pas de souci pour toi : Bob Rafelson est le bon réalisateur. Il sait tout cela. »

Il y a une scène dans *Cinq pièces faciles* où Jack Nicholson pleure. Eric m'a raconté que Rafelson avait arrêté de filmer et parlé à Nicholson pendant deux heures jusqu'à ce qu'il le voie les larmes aux yeux. Ils parlaient de quelque chose qui lui était arrivé, personne ne pouvait entendre. Puis Bob a dit :

« Parfait, Jack, reste comme ça. »

Les autres acteurs sont arrivés, ils ont tourné la scène et il a pleuré.

« C'était le fruit du travail de Bob, ajoutait Eric. Parfois, c'est difficile,

parfois c'est facile, parfois ça n'arrive pas et il faut essayer un autre jour. Ce que j'essaie de faire, c'est de te donner les outils. Peut-être n'as-tu pas pleuré lorsque ton frère est mort, ni lorsque ton père est mort. Mais qu'est-ce que ça te fait d'être ici, de les savoir morts et de te dire qu'il n'y a plus que toi et ta mère ? »

Il essayait tous les angles. Mais nous nous sommes retrouvés devant un mur. Je n'y arrivais pas. Rien de marchait. Nous avons décidé qu'il me faudrait attendre pour pleurer sur commande.

En dehors des leçons particulières, je suivais aussi ses cours collectifs trois soirs par semaine, entre 19 et 23 heures. On était une vingtaine d'élèves et on travaillait des scènes ou bien on faisait des exercices. Certains étaient amusants.

Il choisissait un thème, par exemple la colère et la frustration.

« Je veux vous entendre sur le sujet. Qu'est-ce qui vous frustre ? »

Pendant une heure, on racontait nos histoires de colère et de frustration. Ensuite, il disait :

« Bon. Gardez cette frustration. Maintenant, donnez-moi quelques répliques qui illustrent cette frustration. »

On improvisait sur la frustration. Le cours suivant pouvait être consacré à la lecture d'un scénario à froid, à la manière de passer une audition, etc.

C'était beaucoup moins drôle lorsque Morris utilisait des trucs que je lui avais dit pendant nos cours particuliers pour les étaler devant la classe. C'était sa manière d'entrer dans le vif du sujet. Il n'hésitait pas à me pousser ou à me mettre dans l'embarras. Je lisais par exemple des répliques que nous avions répétées pour *Stay Hungry*, il m'interrompait et me disait :

« C'est quoi cette merde ? C'est tout ce que tu as dans les tripes ? Cet après-midi, quand on était tous les deux, j'ai eu la chair de poule. Maintenant, je ne ressens rien du tout. Pour moi, ou bien tu te fous de nous, ou bien tu nous fais un numéro à la Arnold. Ne nous fais pas ton numéro, Arnold. Joue ça comme il faut. »

Au cours des leçons particulières, on travaillait essentiellement sur le scénario. Morris me disait :

« On va avancer ligne à ligne et analyser y compris les scènes dans lesquelles tu ne joues pas parce qu'elles ont quand même quelque chose à voir avec toi, tu vas voir. On veut piger pourquoi tu te trouves dans le Sud, ce que tu ressens lorsque tu vois les gens du country club claquer leur héritage en buvant des cocktails soir après soir. On veut piger l'ambiance, la salle de culturisme et les truands qui arnaquent tout le monde. »

On travaillait donc sur le scénario, page après page, ligne après ligne. On discutait chaque scène, ce qui me permettait de me familiariser avec les dialogues, et puis on analysait tout à nouveau. Je lisais les dialogues pour lui et je recommençais le soir devant tout le monde – il demandait à une des filles de lire les répliques de Mary Tate.

Après, il me faisait lire devant Bob Rafelson. J'assistais au défilé des

acteurs, femmes et hommes, dans le bureau de Bob, qui auditionnaient pour les autres rôles. Au cas où je me serais posé la question, cela me rappelait que le film était quelque chose d'important. Rafelson me montrait aussi les ficelles du métier et me donnait des leçons qui allaient au-delà du simple jeu de l'acteur. Il m'expliquait toujours pourquoi il faisait telle ou telle chose.

« J'ai choisi ce type parce qu'il a une tête de membre d'un country club. »

Ou encore :

« On va tourner en Alabama parce qu'en Californie on aurait du mal à trouver des paysages verts et luxuriants, et encore plus les bars à huîtres et le décor dont on a besoin pour que l'histoire ait l'air authentique. »

Lorsqu'il a choisi Sally Field pour jouer le rôle de Mary Tate, il en a profité pour m'expliquer quelque chose d'important.

« Vois-tu, m'a-t-il dit, j'ai auditionné des tas de filles, mais la meilleure, c'est la nonne volante !

— Pardon ? »

Il a dû rembobiner et m'expliquer qu'il parlait de Sally Field. Tout le monde l'appelait comme ça parce qu'elle avait longtemps joué le rôle de sœur Bertrille, « la nonne volante », dans une sitcom célèbre. Après, il m'a expliqué le fond de sa pensée.

« Tout le monde croit savoir ce qu'une fille doit faire pour décrocher le rôle. Tout le monde pense qu'elle doit se taper le réalisateur. Et j'ai auditionné un tas de filles avec des gros seins, des cheveux longs, des corps superbes qui me l'ont proposé. Mais au bout du compte, c'est la nonne volante qui a eu le rôle. Elle n'a pas de gros seins, elle n'a pas un corps plantureux, elle ne m'a pas proposé de tirer un coup mais elle possède ce dont j'ai le plus besoin pour le rôle, du talent. C'est une actrice sérieuse et lorsqu'elle est entrée et qu'elle a joué son rôle, elle m'a scié. »

Comme c'était mon premier grand film et que je n'y connaissais pas grand-chose, Bob a pensé que ce serait bon pour moi de traîner sur des plateaux pour voir comment les choses se déroulaient. Il a passé des coups de fil sur différents tournages pour qu'on me laisse regarder pendant une heure. C'était bien de sentir le silence tomber sur la scène lorsque quelqu'un disait : « On tourne. » C'était utile de savoir que « Action » ne signifiait pas nécessairement qu'il se passait quelque chose : les acteurs pouvaient encore être en train de faire les derniers réglages et demander : « C'est quoi ma première réplique ? »

C'était la manière de Bob de me faire comprendre qu'il pouvait y avoir treize prises d'une même scène, et que c'était normal. Mais il ne fallait pas oublier qu'on n'en verrait qu'une. « Alors, me disait-il, ne t'inquiète pas quand je dirai pour la treizième fois : "On la refait !" Personne n'en saura rien. Et ne t'en fais pas si tu tousses au milieu d'une scène. Je couperai au montage, je la couvrirai depuis un autre angle.

Plus je traînais sur les plateaux, plus je me sentais à l'aise.

Après avoir choisi Sally Field, Bob s'est intéressé tout particulièrement à ma perte de poids. Sally était toute menue et il se disait que si je ne maigrissais pas, elle ressemblerait à une crevette à côté de moi.

« Quand on sera à Birmingham, si tu ne pèses pas 95 kilos en montant sur la balance, je te vire », m'avait-il menacé.

Aucun cours d'Eric Morris n'expliquait à une star du culturisme comment perdre du muscle. Je me suis donc retrouvé livré à moi-même. Je devais d'abord me reconstruire mentalement – abandonner l'image du Monsieur Olympia de 113 kilos que j'avais dans la tête. J'ai commencé à me visualiser avec un corps mince et athlétique. Et tout d'un coup, l'image que je voyais dans la glace n'était plus la bonne. Cette image m'a aidé à tuer mon appétit pour toutes les boissons protéinées, les steaks et le poulet supplémentaires auxquels je m'étais habitué. Je me suis imaginé en coureur plutôt qu'en haltérophile. J'ai entièrement remanié mon régime d'entraînement en mettant l'accent sur la course, le vélo et la nage plutôt que les poids.

Pendant tout l'hiver, les kilos ont fondu et j'étais content. Mais en même temps, ma vie devenait trop intense. Je travaillais pour ma société de vente par correspondance, j'allais à mes cours d'art dramatique, je m'entraînais trois heures par jour et je travaillais dans l'immobilier. Cela faisait beaucoup pour un seul homme. J'avais souvent l'impression d'être débordé et je commençais à me poser des questions : comment faire pour que tout ne se casse pas la figure ? Comment me concentrer sur ce que je suis en train de faire, sans penser à ce que je devrai faire ensuite ? Comment lâcher un peu prise ?

La méditation transcendante était en vogue chez les habitués de la plage de Venice. Il y avait un type que j'aimais bien, un maigrichon qui faisait du yoga. Le contraire de moi. J'aimais bien discuter avec lui et, à la longue, j'ai découvert qu'il enseignait la méditation transcendante. Il m'a invité à un de ses cours dans son centre près d'UCLA. Il y avait un côté niais qui m'agaçait un peu : il fallait apporter un morceau de fruit et un foulard et accomplir des petits rituels. J'ai décidé de ne pas y faire attention. Mais il était surtout question du besoin de déconnecter et de se rafraîchir l'esprit, et ça a été pour moi une sorte de révélation.

Arnold, me suis-je dit, tu passes ton temps à t'occuper de ton corps mais tu ne t'occupes jamais de ton esprit. Comment pourrais-tu l'améliorer et le protéger du stress ? Lorsqu'on a des crampes, il faut pratiquer les étirements, se plonger dans un jacuzzi, s'appliquer des sacs de glace ou encore prendre plus de sels minéraux. Pourquoi l'esprit ne pourrait-il pas avoir des problèmes analogues ? Il est surchargé ou fatigué ? Il s'ennuie ? Il est sur le point d'exploser ? Voyons quels outils peuvent servir à y remédier.

J'ai appris un mantra et on m'a montré comment utiliser une séance de méditation de vingt minutes pour m'isoler et ne pas penser. J'ai appris à isoler mon esprit de manière à ne pas sentir le temps passer ni entendre les gens autour de moi. Si vous pouvez faire cela ne serait-ce que quelques secondes,

l'effet sera déjà positif. Plus vous parviendrez à prolonger ce moment, mieux ce sera.

Pendant ce temps, Barbara traversait aussi des changements. Avec Anita, l'épouse de Franco, elle s'était inscrite aux EST (les séminaires de formation Erhard), une méthode populaire de développement personnel. Elles nous ont demandé si nous voulions les accompagner mais Franco et moi n'en voyions pas l'intérêt. On avait l'impression de savoir où on allait. On avait ce qu'on voulait. On maîtrisait déjà notre existence, ce que les EST étaient censés nous apprendre.

En fait, au moment de la session inaugurale, personne ne pouvait sortir de la salle pour aller aux toilettes. L'idée, c'était que si vous ne pouviez même pas contrôler votre vessie, comment pouviez-vous prétendre vous contrôler vous-même ou quoi que ce soit d'autre ?

Et les gens étaient prêts à payer pour ça ! Mais puisque Barbara et Anita voulaient essayer, je n'y voyais pas d'objection.

Lorsqu'elles sont rentrées de leur premier week-end de séminaire, Barbara et Anita étaient rayonnantes. Avec Franco, on s'est dit qu'on ferait peut-être bien d'y aller aussi. Mais au cours du deuxième week-end, quelque chose s'est passé qui a complètement bouleversé les deux jeunes femmes. Elles sont revenues en colère, persuadées que tout allait mal dans leur vie et prêtes à blâmer tout et tout le monde. Barbara était furieuse contre son père. Elle était la dernière de trois filles et pensait qu'il la traitait comme le fils qu'il n'avait jamais eu. J'aimais vraiment bien son père et je devais manquer de subtilité pour comprendre. Je lui ai passé un savon. Pour moi, elle se faisait des idées. Elle m'a alors accusé d'être en plein délire autocratique et de ne pas faire assez attention à elle.

On s'entendait bien et cela faisait plus de trois ans qu'on habitait ensemble. Mais c'était quelqu'un de normal qui voulait des choses normales et rien n'était normal chez moi. Rien de ce qui me motivait n'était normal. La vision de l'endroit où je voulais aller dans la vie n'était pas normale. L'idée même d'une vie normale était toxique pour moi. Lorsque Barbara a vu que je m'éloignais du culturisme pour m'intéresser au cinéma, je pense qu'elle a réalisé que nous n'avions pas d'avenir en commun. Juste après mon départ en Alabama pour le tournage de *Stay Hungry*, elle a démenagé.

Je me suis senti vraiment mal. Barbara faisait partie de ma vie. J'avais connu des émotions que je n'imaginais pas jusque-là : le confort d'être avec quelqu'un, de partager nos vies. Je ne mettais pas simplement mes propres photos sur le mur, je partageais l'espace et on avait choisi ensemble les meubles et les tapis. L'accueil de sa famille avait été réconfortant et merveilleux. Nous étions unis et soudain tout volait en éclats. J'essayais de comprendre. Au début, j'ai imaginé que Bob Rafelson lui avait peut-être dit : « J'ai besoin qu'Arnold soit plus sensible. J'ai besoin de le voir pleurer. Si tu veux nous aider pour le film, pars et fais-le souffrir. » Sinon, comment comprendre qu'elle soit partie ?

C'était une perte énorme. Mes émotions me disaient que nous devions rester ensemble mais, dans le même temps, je comprenais son point de vue. A long terme, cela ne pouvait pas marcher. Barbara voulait se fixer et j'avais besoin d'être libre pour changer et évoluer. Les années passées avec Barbara m'ont appris quelque chose d'important : une relation satisfaisante peut vraiment enrichir votre vie.

Birmingham s'est avéré être une petite cité industrielle de la taille de Graz où le tournage de *Stay Hungry* était la chose la plus intéressante qui se passait. Nous avons débarqué en avril 1975 et quelques semaines plus tard on sentait déjà la chaleur moite de l'été. J'ai adoré cet endroit. Nous y avons tourné pendant trois mois, et la ville n'avait donc plus de secret pour nous. Nous connaissions tous les cafés, les bars à huîtres et les restaurants du coin. L'hôtel dans lequel logeait toute l'équipe du film était très bien. Les gens étaient vraiment sympathiques et, bien sûr, Charles Gaines était un enfant du pays. On nous invitait à des fêtes un peu partout. Je venais de rompre avec Barbara, j'étais content de ne pas me retrouver à la maison.

Dès que j'ai commencé à répéter avec Sally Field, j'ai compris ce que Rafelson voulait dire. Elle maîtrisait totalement son art et, en l'espace de quelques secondes, elle pouvait pleurer, se mettre en colère ou faire tout ce qu'on lui demandait. Elle était aussi de très bonne compagnie, toujours pétillante et pleine d'énergie. Je lui étais reconnaissant ainsi qu'à Jeff Bridges de leurs efforts pour m'aider à apprendre. Jeff était très discret, un peu hippie, il aimait jouer de la guitare, c'était quelqu'un de très agréable et aussi très, très patient. Je travaillais dur pour être à la hauteur. Je demandais aux membres de l'équipe de critiquer mon jeu, et j'ai fait promettre à Jeff de me dire ce qu'il pensait vraiment.

Au début, c'était difficile de ne pas prendre les critiques personnellement. Mais Rafelson m'avait prévenu que ce serait dur. Dans leur monde, je n'étais pas le centre de l'univers, je n'étais qu'un acteur en herbe. Bob avait raison. Je devais abandonner mon amour-propre et me dire : Bon, d'accord, tu recommences tout. Ici, tu n'es personne. Tu n'es qu'un débutant. Tu es un simple petit débutant parmi tous ces acteurs.

Cela dit, j'aimais que le film soit le fruit des efforts de dizaines de personnes. On avait besoin de tous ces gens pour se sentir bien, tandis que dans le culturisme tout était beaucoup plus centré autour du *moi*. Bien sûr, on a un partenaire d'entraînement mais, en compétition, on a toujours envie de jeter un peu de merde sur les autres diamants pour être le seul à briller. J'étais prêt à abandonner tout cela.

Dans le culturisme, on essaie de supprimer ses émotions et de foncer droit devant avec détermination. Quand on joue la comédie, c'est l'inverse. On cherche les souvenirs qui font appel à vos sens et qui serviront de détonateurs émotionnels. Pour y parvenir, il faut fendre l'armure. Cela



demande beaucoup d'efforts. Je pensais aux fleurs que je cueillais pour les offrir à ma mère pour la fête des mères, et cela me ramenait à l'époque où j'étais à la maison, avec ma famille. Ou bien je retrouvais ma colère contre Joe Weider quand il avait refusé de tenir sa promesse de payer quelque chose. Ou bien je repensais à l'époque où mon père ne croyait pas en moi et me disait : « Rends-toi utile, va donc couper du bois. » Pour vivre sa vie en tant qu'acteur, il ne faut pas craindre que l'on attise vos émotions. Vous devez prendre le risque. Parfois, vous serez désorienté, parfois vous pleurerez, mais vous n'en serez que meilleur acteur.

Je voyais que Bob Rafelson était content parce qu'au bout des deux ou trois premières semaines, il a arrêté de surveiller mon poids. J'étais revenu à 97,5 kilos au moment où on a tourné la scène du concours pour Monsieur Univers. Cette séquence se situe presque à la fin du film : les culturistes concurrents soupçonnent Joe Santo d'avoir volé l'argent du prix. Ils se précipitent dans les rues de Birmingham. Une fois le vrai coupable attrapé, les culturistes remarquent qu'une foule s'est formée autour d'eux et ils se mettent à prendre des poses. Les gens se piquent si bien au jeu que très vite tout le monde se retrouve à prendre la pose au cours de cette joyeuse apothéose. Le tournage de la scène ressemblait beaucoup à ça : les figurants et les badauds se sont mélangés, tout le monde riait et faisait des poses. Rafelson criait dans son porte-voix : « S'il vous plaît, *ne touchez pas* les culturistes. »

Au milieu de tout ça, George Butler a débarqué et a chamboulé tous mes projets. Il parlait tout le temps de faire un documentaire à partir de *Pumping Iron* mais il n'avait pas réussi à trouver les fonds pendant qu'il terminait le livre. Les choses avaient changé. Avec toute la publicité autour de Monsieur Olympia, le livre était devenu un best-seller. Et comme je tournais un film avec Bob Rafelson, l'argent n'était plus un problème. La femme de George, Victoria, était un investisseur avisé, et si j'apparaissais dans le film, elle voulait bien le financer.

« On peut y aller ! » m'a-t-il annoncé lorsqu'on s'est assis pour discuter. L'idée était de me filmer en train de disputer le prochain concours de Monsieur Olympia qui devait avoir lieu en novembre à Pretoria, en Afrique du Sud. Je lui ai rappelé que j'avais changé d'objectif, je voulais devenir acteur, et j'avais modifié mon entraînement.

« J'ai pris ma retraite. Regarde, j'ai perdu du muscle. »

La conversation s'est échauffée.

« Sans toi, il n'y a pas de film, insistait George. Les autres types n'ont pas ta personnalité. Tu es vraiment le seul dans le culturisme qui donne vie à ce sport. J'ai besoin de toi. Sinon, je ne trouverai pas l'argent. »

Il prétendait aussi que le projet serait utile à ma carrière d'acteur.

« Je n'en ai pas besoin pour ma carrière, lui avais-je répondu. Pour ça, rien ne vaut ce film avec Bob Rafelson. Dès que je serai rentré, je veux continuer dans le cinéma. C'est là que se trouvent les opportunités. »

George a tenté une autre approche.

« On te donnera 50 000 dollars si tu acceptes. »

C'était un chiffre qu'il avait déjà lancé l'année précédente. A l'époque, ça tombait bien parce que j'étais en train d'acheter l'immeuble à Santa Monica et que je m'étais pas mal endetté. Mais à présent cela ne me disait plus rien.

« Je n'ai pas envie de revenir à la compétition », ai-je précisé.

Je ne devais rien à George mais beaucoup de facteurs entraient en ligne de compte. C'était un as de la promo, et je savais qu'il se jetterait dans ce projet à corps perdu. Un film réalisé par lui serait une occasion unique, peut-être la meilleure, de présenter le culturisme comme un sport à un public qui a priori ne s'y intéressait pas du tout. Je me suis dit que je ne pouvais pas simplement tourner le dos à mon sport. Il faisait partie de ma vie et j'y comptais beaucoup d'amis.

Il fallait aussi réfléchir à la question d'un point de vue purement commercial. Des années plus tôt, à Columbus, dans l'Ohio, j'avais dit à Jim Lorimer que je m'associerais un jour avec lui pour produire des événements de culturisme. Après ma dernière compétition, je l'avais appelé :

« Tu te souviens que j'avais dit que je viendrais te voir le jour où je prendrais ma retraite ? »

On s'est mis d'accord pour s'associer. On a monté un projet avec d'autres investisseurs qu'il connaissait visant à faire de Columbus le lieu où se dérouleraient les prochaines compétitions pour Monsieur Olympia. Si quelqu'un possédait les compétences et les relations pour placer le culturisme au cœur même du sport américain aux yeux du grand public, c'était bien Jim. Il y avait aussi mon business de vente par correspondance qui rapportait maintenant 4 000 dollars par an et était en plein essor.

Je restais également attaché à Joe Weider. On avait eu nos fâcheries, lui et moi – par exemple, le jour où je m'étais inscrit à une compétition qu'il ne sponsorisait pas. Mais j'avais toujours un rapport filial avec lui. Joe s'adaptait à ma carrière dans le cinéma en couvrant le tournage de *Stay Hungry* dans ses magazines. Tous les fans savaient que je me retirais mais lui présentait les choses d'une autre manière : Arnold se dirige vers une autre arène et le culturisme le suivra partout, quel que soit le film, alors apportons-lui notre soutien. Lorsqu'il a compris que j'étais sérieux à propos du cinéma, il a renoncé avec élégance à me voir prendre sa succession. Mais s'il avait imaginé qu'il allait me perdre complètement, il aurait paniqué, parce que j'étais sa poule aux œufs d'or.

Finalement, George m'a convaincu de revenir à la compétition. J'ai réfléchi à ce que je voulais réaliser. J'étais un champion, mais j'étais aussi persuadé que le sport était prêt pour un gros coup de projecteur. George et Charles avaient ouvert le bal avec leurs articles et le livre. Mes séminaires attiraient des foules. En travaillant avec les journalistes, j'avais acquis le soutien des médias, quel que soit le produit que j'avais à vendre. J'avais une responsabilité en tant que culturiste : je devais continuer. Je ne devais pas

penser uniquement à ma carrière mais avoir aussi un point de vue global : la musculation, la mise en forme pouvaient aider à devenir un meilleur joueur de tennis ou un meilleur footballeur. Et le culturisme, c'était amusant.

Les répercussions du documentaire pouvaient être considérables. A l'époque, deux documentaires venaient de faire pas mal de bruit : *Marjoe*, d'abord, qui évoquait l'histoire d'un évangéliste, et *The Endless Summer*, qui racontait les aventures de deux jeunes surfeurs faisant le tour du monde à la recherche de la vague parfaite. Ces films étaient projetés de ville en ville, l'argent de la dernière projection servant à financer la suivante.

J'ai dit à George que retrouver ma forme pour la compétition, c'était comme renflouer le *Titanic*. D'un point de vue mécanique, ça n'avait l'air de rien : je connaissais toutes les étapes de l'entraînement que je devrais suivre. Mais c'était bien plus difficile au niveau psychologique. Je m'étais déprogrammé. Aujourd'hui, ce qui me motivait, c'était de tourner dans des films. Ce changement avait demandé plusieurs mois d'adaptation. Revenir en arrière était un vrai défi. Comment allais-je réussir à me convaincre à nouveau que mon corps était la chose la plus importante au monde ?

Cela dit, j'estimais que j'étais capable de gagner. Je devrais reprendre le poids adapté pour la compétition mais ce ne serait pas la première fois : j'étais déjà passé par là après mon opération du genou en 1972. Ma cuisse gauche s'était atrophiée mais elle avait retrouvé sa forme à temps pour le Monsieur Olympia de cette année-là. Ma théorie, c'était que les cellules des muscles, comme les cellules graisseuses, ont une mémoire, elles peuvent donc retrouver rapidement leur forme précédente. Evidemment, il y avait une part de mystère. Je voulais réaliser une performance bien meilleure que celle du Madison Square Garden, alors devais-je revenir à 110 kilos ou moins ? Peu importe la réponse, ai-je pensé, c'était faisable.

J'aimais bien l'idée d'avoir constamment les caméras de Butler braquées sur moi pendant que je m'entraînais. Quand on vous filme, on a toujours envie de se montrer sous son meilleur jour. C'est un bon facteur de motivation. J'ai pensé que l'équipe de tournage finirait par faire partie des meubles et que cela ne me gênerait plus – ce qui serait également utile pour ma carrière d'acteur.

J'ai passé au moins une semaine à peser le pour et le contre. Je réfléchissais à l'hôtel, puis je tournais une scène de *Stay Hungry*. Ensuite, je rentrais et j'y pensais encore. Je tournais en rond et je demandais leur avis aux uns et aux autres. Charles Gaines avait décidé de travailler sur d'autres projets et de ne pas participer au documentaire avec George. Il pensait que mon retour à la compétition était une erreur :

« A présent, tu te consacres au cinéma. Tu dois montrer au monde que tu prends ça au sérieux. Après ce film, ils voudront te voir continuer les cours de théâtre et les films avec des réalisateurs de talent. Mais si tout d'un coup, tu reviens à la compétition, cela aura l'air de dire que tu as un pied dedans et un pied dehors, que tu peux retourner au culturisme si jamais le cinéma ne marche pas pour toi. Tu es certain que c'est l'impression que tu veux

donner ? »

Toute ma vie, mes objectifs avaient été simples et linéaires. Mais cette situation n'était pas simple du tout. Oui, je m'étais engagé à 100 % pour devenir un acteur mince avec une allure athlétique – comment pouvais-je défaire tout cela et conquérir à nouveau le titre de Monsieur Olympia ? Je savais comment ma tête fonctionnait : pour réaliser quelque chose, je devais m'investir à fond. L'objectif devait être quelque chose qui avait du sens, quelque chose qui me donnerait envie de me lever tous les jours, pas simplement un moyen de gagner de l'argent, ou n'importe quelle autre raison arbitraire, parce que cela ne marcherait pas.

A la fin, j'ai compris que je devais réfléchir au problème d'une manière différente. Je ne pouvais pas me contenter de penser à moi. Je devais trop au culturisme pour le rejeter. Il fallait donc que je tourne *Pumping Iron* et que je participe à nouveau à Monsieur Olympia – pas pour moi, mais pour aider à promouvoir le culturisme. Je continuerais ma carrière d'acteur en même temps. Si cela prêtait à confusion, eh bien je m'en expliquerais.

Un mois après mon retour d'Alabama, mes amis ont organisé une soirée chez Jack Nicholson pour fêter mon vingt-huitième anniversaire. C'est Helena Kallianiotes qui s'était chargée de tout, elle s'occupait de la maison de Jack et avait aussi joué un petit rôle dans *Stay Hungry*. Elle était danseuse et comprenait l'entraînement difficile et l'engagement que représentait le culturisme. A Birmingham, elle était devenue une bonne amie, elle m'aidait à répéter et m'accompagnait dans mes sorties. Plus tard, lorsque j'ai écrit *Arnold's Bodyshaping for Women* (« Les conseils d'Arnold aux femmes pour avoir un corps de rêve »), Helena est la première personne que j'ai consultée pour mieux cerner les attentes du public féminin.

La fête a été un grand succès. Beaucoup de figures d'Hollywood étaient venues, et aussi mes amis de Venice Beach – un mélange étonnant d'acteurs, de culturistes, d'haltérophiles, de gars qui faisaient du karaté et d'écrivains, ainsi que des New-Yorkais. Il y avait dans les deux cents personnes. Pour moi, c'était le paradis parce que ça me permettait de rencontrer encore plus de gens.

C'est comme cela que j'ai revu Nicholson, Beatty et le reste de la bande de Mulholland Drive et que j'ai appris à mieux les connaître. Ils étaient sur toutes les affiches à l'époque, dans des films comme *Chinatown* et *Shampoo*. Ils faisaient la une des magazines, ils fréquentaient les night-clubs les plus en vogue. Ils traînaient en bande et, l'hiver, toute la clique s'envolait pour Gstaad en Suisse où ils faisaient du ski. Je n'étais pas assez introduit pour être toujours de sortie avec eux mais je voyais comment les stars vivaient et agissaient, ce qu'elles faisaient et où elles allaient. Ça m'a donné envie.

Jack Nicholson était à la fois très relax et discret. Il portait toujours une chemise hawaïenne, un short ou un pantalon, des lunettes de soleil et les

cheveux en pétard. Il avait la Mercedes la plus chère, une Pullman 600 bordeaux, intérieur cuir et bois extraordinaire. Mais c'était Helena qui utilisait cette voiture. Jack préférait conduire une Coccinelle Volkswagen. C'était son truc, il semblait dire : « Je suis tellement riche que je vais me faire passer pour une personne ordinaire. Je ne suis pas du tout quelqu'un d'intéressé par le fric. » Il se rendait aux studios au volant de sa Coccinelle et s'arrêtait en route pour une interview au sujet d'un film. Le gardien à la grille le saluait :

« Bonjour, monsieur Nicholson. Votre place de stationnement se trouve juste là. »

Jack avançait en cahotant, comme si la voiture était sur le point de rendre l'âme. C'était sincère. Il se sentait plus à l'aise dans la Volkswagen que dans la Mercedes. Moi, j'aurais adoré avoir la Mercedes.

Un ami photographe de New York m'a rendu visite et m'a emmené avec lui chez Warren Beatty, qui avait une maison sur la plage. Warren voulait que cet ami examine les plans de la nouvelle maison qu'il se faisait construire sur Mulholland Drive. Beatty était connu pour son indécision. Il était capable de discuter le moindre détail à l'infini. Il travaillait beaucoup : il venait de jouer dans *A cause d'un assassinat*, dirigé par Alan Pakula, il était le coscénariste et l'acteur principal de *Shampoo* et dirigeait également des scènes d'un film sur la révolution russe qui allait devenir *Reds*. Mais lorsqu'on l'écoutait parler, on se demandait comment il parvenait à faire quoi que ce soit. Je me disais que si j'arrivais à ce niveau-là, je m'y prendrais autrement. Mais je commençais aussi à comprendre que les acteurs-nés étaient tous un peu bohèmes et étranges. C'était un type identifiable. Les hommes d'affaires se comportent comme des hommes d'affaires, les hommes politiques comme des hommes politiques. Ces types étaient des artistes et ils se comportaient comme tels. Mais c'était Hollywood, donc une autre histoire.

Le seul qui n'entrait pas dans ce cadre-là, c'était Clint Eastwood. La bande de Mulholland Drive aimait dîner au restaurant de Dan Tana sur Santa Monica Boulevard. Ils s'asseyaient ensemble tandis que Clint dînait seul à sa propre table, à l'autre bout de la salle. Je me suis dirigé vers lui et je me suis présenté. Il m'a invité à m'asseoir une minute. C'était un fan de culturisme et il s'entraînait lui-même assidûment. Il portait une veste en tweed à chevrons pareille à celle de son film *Dirty Harry* en 1971. Plus tard, j'ai appris que ce n'était pas une ressemblance : c'était la même veste. Clint était un type vraiment frugal. Lorsque nous sommes devenus amis, il m'a dit qu'il gardait toujours les tenues de ses films et qu'il les portait pendant des années. Il n'en achetait jamais de nouvelles. A présent, il aime porter de beaux vêtements. Mais il les obtient peut-être à l'œil. Cela mettait bien des stars mal à l'aise de voir une célébrité comme lui manger dans son coin. Mais en réalité Clint était très à l'aise dans ses pompes, et pas du tout imbu de lui-même.

Le fait d'avoir joué dans le dernier film de Bob Rafelson ne m'a pas été très utile quand j'ai essayé de trouver un agent. J'ai été contacté par Jack Gilardi, qui représentait O.J. Simpson, le célèbre joueur de football américain.

O.J. était à l'apogée de sa carrière sportive et Gilardi l'avait fait tourner dans des films comme *La Tour infernale*. Les studios aimaient surtout avoir le nom d'O.J. à l'affiche parce que ça ferait venir les fans de football américain. C'est comme cela qu'on touche un public. Mais il n'avait jamais de rôle de premier plan et parmi les gens qui comptaient à Hollywood personne ne s'intéressait à lui.

Jack voulait faire pareil avec moi. Il pensait que si j'étais dans un film, alors tous les fans de culturisme achèteraient un billet.

« En fait, m'a-t-il dit, j'ai un bon scénario de western. Je dois bientôt rencontrer les producteurs. Il y a quelque chose pour toi là-dedans. »

C'était un rôle de sixième ou septième rang.

Ce n'était pas du tout ce que j'avais en tête. Le type qui me représentait devait avoir une vision globale. Je ne voulais pas d'un agent qui dirait : « Tu dois bien avoir quelque chose pour Arnold dans ton film, peut-être un petit rôle avec quelques répliques qui lui permettraient de figurer au générique ? » Je voulais un agent qui taperait du poing sur la table : « Ce type a un potentiel dingue. Je veux le mettre en piste. Donc, si vous avez un des trois premiers rôles à nous proposer, ça nous intéresse. Sinon, on passe. »

Aucune des grandes agences ne réfléchissait comme ça. William Morris et International Creative Management étaient les plus grandes agences en ville et c'était là que je voulais être parce qu'elles avaient toujours le premier choix sur les projets importants, elles représentaient tous les réalisateurs importants et elles parlaient d'égal à égal avec les cadors des studios. J'ai rencontré un agent dans chacune de ces deux agences simplement parce que j'étais sur une photo avec Bob Rafelson.

Les deux m'ont dit la même chose : c'est trop compliqué. « Votre accent fait peur aux gens, m'a dit le type d'ICM. Vous êtes trop grand pour jouer dans des films. Votre nom ne tient pas sur une affiche. Tout chez vous est trop hors normes. » Il disait ça sans méchanceté, et il a proposé de m'aider d'une autre manière. « Pourquoi vous ne restez pas dans le secteur du sport ? On pourrait vous aider à développer une chaîne de franchises ? Ou bien on peut vous organiser des conférences et des missions. Ou si vous voulez raconter votre histoire dans un livre... ».

Je comprends mieux aujourd'hui. Il y a tellement de gens talentueux partout dans le monde que ces grandes agences n'ont pas vraiment le temps ou l'envie de couvrir quelqu'un et de l'aider à atteindre le sommet. Ce n'est pas leur job. Ce qui doit arriver arrivera, ou pas. Mais à l'époque, ça m'a fait mal. Je savais que j'avais un corps bizarre. Je savais que mon nom était difficile à prononcer – et Gina Lollobrigida alors ? Pourquoi devrais-je renoncer à mon but parce qu'une poignée d'agents à Hollywood refusaient de s'occuper de moi ?

La question de l'accent, je pouvais la régler. Cet été-là, j'ai ajouté à mon programme des leçons de diction pour perdre mon accent. Cela venait s'ajouter à mes cours d'art dramatique, à mes cours à la fac, à mes activités

professionnelles et à mon entraînement pour Monsieur Olympia. Mon professeur s'appelait Robert Easton. C'était un célèbre coach de prononciation connu dans le monde entier. On le surnommait le Henry Higgins<sup>1</sup> d'Hollywood. C'était un type gigantesque, il mesurait environ 1,90 mètre, il avait une barbe foisonnante, une voix tonitruante et une articulation des plus précises. La première fois que je l'ai vu, il a commencé par parler anglais avec un fort accent allemand puis avec un léger accent. Puis, il est passé à un accent autrichien et à un accent suisse. Il pouvait parler comme un Anglais de la haute, comme un gars du Texas, de Brooklyn ou de Boston. Robert avait joué au cinéma, surtout des personnages excentriques dans des westerns. Sa diction était si impeccable que j'avais peur d'ouvrir la bouche. La maison où il me recevait était remplie de livres sur le langage et il adorait chacun d'eux. Il me disait : « Arnold, le livre là, sur la quatrième étagère en partant du bas, le troisième livre, prends-le, tu veux ? C'est un traité sur l'accent irlandais. » Et il poursuivait.

Easton m'a fait répéter : *A fine wine grows on the vine* (« Un bon vin se développe sur la vigne ») des milliers de fois. C'était très difficile à cause du *f*, du *w* et du *v* parce que la langue allemande n'a pas de son équivalent au « *w* » anglais, il n'y a que le « *v* ». Le vin, ça s'écrit *wein*, mais le *w* prononce « *v* », comme dans « vin ». Je devais apprendre à dire : *Wuh, wuh, wuh, wine. Why. What. When.* Et puis il y avait le *v* comme dans *Vegas*. L'allemand n'a pas non plus le même *s* et le même *z* que l'anglais : *The sink is made of zinc* (« L'évier est en zinc »). Bob m'a expliqué que c'était la dureté de mon accent qui faisait peur aux gens. Je n'avais pas à m'en débarrasser complètement, il suffisait que je l'atténue pour qu'il devienne plus lisse.

Pendant ce temps-là, George Butler s'était lancé à corps perdu dans le tournage de *Pumping Iron*. Il avait fait forte impression sur les culturistes en assombrissant les verrières de chez Gold parce qu'il y avait trop de lumière pour les caméras. Avec son équipe, il avait tourné des scènes sur la plage de Venice. Ils avaient suivi Franco en Sardaigne jusqu'à son village natal dans les montagnes et avaient filmé des séquences sur ses origines modestes. Ils m'avaient accompagné à la prison de Terminal Island où j'avais fait une séance de pose et donné des cours aux détenus. George avait contacté une maître de ballet de New York et l'avait filmée en train de conseiller Franco et moi pendant une séance de poses dans le studio de Joanne Woodward, l'actrice oscarisée épouse de Paul Newman.

Chaque film doit avoir un élément de conflit et George a décidé que *Pumping Iron* se concentrerait sur la rivalité entre Lou Ferrigno et moi pour le titre de Monsieur Olympia en 1975. Il était fasciné par la relation de Lou avec son père et le fait que nous étions tous les deux des fils de policiers. Nos différences tombaient à pic. George avait filmé Lou en train de s'entraîner dans sa petite salle sombre de Brooklyn, tout l'inverse du Gold. La personnalité de Lou était sombre et renfermée tandis que la mienne était plus extravertie. Normalement, Lou venait en Californie pour s'entraîner et avoir

meilleure mine avant les compétitions importantes, mais George l'avait persuadé de rester à Brooklyn pour accentuer encore le contraste. C'était parfait pour moi parce que cela l'isolait encore plus et le rendait plus facile à battre.

En ce qui concerne mon rôle, je devais être moi-même. Je me suis dit que pour me démarquer, il ne suffisait pas de parler de culturisme parce que cela me limiterait à une seule dimension, mais que je devais aussi projeter une personnalité. Mon modèle, c'était Mohamed Ali. Ce qui le différenciait des autres poids lourds, ce n'était pas seulement son génie de la boxe – la détente, le jeu de jambes, la force – mais le fait qu'il avait choisi sa propre voie : il s'était converti à l'islam, il avait changé de nom, sacrifié son titre de champion en refusant de partir au Vietnam. Ali cherchait toujours à dire et faire des choses mémorables et scandaleuses. Mais ça ne sert à rien d'avoir une grande gueule si vous n'assurez pas – les losers ne s'en sortent jamais. C'était sa stature de champion combinée à sa démesure qui faisaient d'Ali ce qu'il était. Ma situation était un peu différente parce que le culturisme était un sport beaucoup moins populaire. Mais les règles pour attirer l'attention étaient exactement les mêmes.

C'était facile de tenir des propos scandaleux parce que j'en avais toujours en tête pour m'amuser. Et George me poussait dans cette direction. Lors d'une interview, j'ai fait exprès de donner un angle sexuel au culturisme en comparant la pompe, le fait de gonfler vos muscles avec du sang oxygéné, à un orgasme. J'ai dit que je n'étais pas allé à l'enterrement de mon père parce que cela aurait nui à mon entraînement. Je philosophais en disant que seuls quelques hommes étaient nés pour diriger tandis que le reste de l'humanité était là pour suivre, et j'enchaînais sur les grands conquérants de l'histoire et les dictateurs. George a eu le bon sens d'enlever ce genre de connerie au montage, surtout une remarque à propos d'Hitler et de son talent oratoire – que je disais admirer sans admirer ce qu'il en avait fait. Je ne faisais pas toujours bien la différence entre l'incongru et le choquant.

C'était stressant d'avoir les caméras constamment braquées sur moi, non seulement lorsque je travaillais mais aussi à la maison, chez mes amis, en cours, quand j'estimais des biens immobiliers ou lisais des scénarios. Dieu merci, les centres de méditation transcendante interdisaient l'accès aux caméras. L'accent mis sur Lou et son père ajoutait à l'intensité dramatique du film. J'ai commencé à les baratiner cet automne-là en leur faisant croire que j'avais peur.

« J'espère que son entraînement va foirer, ai-je dit au père de Lou. Sinon, il va représenter un vrai danger pour moi.

— T'inquiète, on ne va rien foirer du tout. »

Lou était facile à déstabiliser, comme Sergio Oliva, Dennis Tinerino ou n'importe lequel des culturistes qui vivaient tellement repliés sur eux-mêmes qu'ils ne faisaient pas très attention au monde autour d'eux. Je pouvais lui dire, comme si de rien n'était : « Au fait, ça se passe bien pour tes abdos ?



— Pas mal du tout. Pourquoi ? En fait, ça tire pas mal.

— Eh bien... non, ce n'est rien, ne t'en fais pas, ça m'a l'air impec. »

Le mal était fait : il regardait ses abdominaux, puis il s'observait dans la glace à mesure que le sentiment d'insécurité s'installait en lui.

On voit dans *Pumping Iron* que je n'arrêtais pas de les taquiner, lui et son père, jusqu'au jour de la compétition. A un moment, je dis à Lou : « J'ai appelé ma mère pour lui annoncer que j'avais gagné, alors que la compétition a lieu demain. » Ou bien, le matin du grand jour, lorsqu'il m'invite avec ses parents pour prendre le petit déjeuner à l'hôtel et que je lui balance : « Je n'arrive pas à le croire. Tu m'ignores toute la semaine et maintenant tu veux prendre le petit déjeuner avec moi, le matin de la compétition ? Tu cherches à me déstabiliser ou quoi ! » Je fais semblant d'être tellement effrayé que mon œuf brouillé tremble sur ma fourchette. Tout ça, c'était du cirque pour que les gens, après avoir vu le film, se disent : « Tu peux croire ça ? Ce type a littéralement convaincu son adversaire de perdre. » Mais ça a eu aussi un effet sur Lou : il n'est arrivé que troisième. Et j'ai gagné le titre de Monsieur Olympia pour la sixième fois d'affilée.

1- Henry Higgins est le héros de la pièce *Pygmalion* de George Bernard Shaw, dont a été tirée la comédie musicale *My Fair Lady*, interprété au cinéma par Rex Harrison.

## *Pumping Iron*

*Pumping Iron* n'était qu'à moitié fini et George n'avait déjà plus un sou. Plutôt que de laisser tomber le projet, il a eu l'idée d'organiser une exposition à New York pour essayer d'attirer des mécènes. On se demandait si l'idée était idiote ou brillante. Le Whitney Museum of American Art, réputé pour son anticonformisme, a sauté sur l'occasion.

L'événement a été annoncé sous le titre : *Articulate Muscle : The Male Body in Art* (« L'expression du muscle : le corps de l'homme dans l'art ») et le musée est resté ouvert pour l'inauguration de l'exposition un vendredi soir en février 1976. L'idée était de présenter des poses vivantes de Frank Zane, Ed Corney et moi-même à côté de diapositives de statues grecques et d'œuvres de Michel-Ange, Léonard de Vinci et Rodin. Des professeurs et des artistes devaient commenter l'exposition en direct. C'était la première fois qu'avait lieu un débat public sur le culturisme.

George espérait quelques centaines de personnes mais malgré une tempête de neige ce soir-là, plus de 2 500 se sont présentées et la queue faisait le tour du bloc d'immeubles. La galerie à quatre étages du musée débordait de monde, chaque mètre carré d'espace était pris d'assaut. Au milieu, il y avait une plateforme tournante surélevée sur laquelle nous prenions des poses à tour de rôle.

Au moins deux tiers des gens n'avaient sans doute jamais vu de culturistes avant ce jour. Il y avait des représentants des médias, des artistes, des critiques, des collectionneurs, des mécènes, des célébrités d'avant-garde comme Andy Warhol et Robert Mapplethorpe. *People*, le *New Yorker*, le *New York Times* et le *Daily News* avaient tous envoyé des journalistes, et l'actrice Candice Bergen prenait des photos pour *Today*. C'était une très bonne photographe et, de surcroît, elle était ravissante. Tout à coup, le culturisme était à la mode. Nous l'avions installé au centre de la culture pop internationale.

Frank, Ed et moi étions fiers de poser dans un vrai musée. Nous avions prévu que notre exposition serait artistique, laissant de côté les poses hardcore dans le style « le plus musclé ». Nous voulions que chaque pose ressemble à une sculpture, surtout parce que nous étions sur une plateforme tournante. Lorsque mon tour est venu, Charles Gaines a donné des explications pendant que j'enchaînais les poses standard avant d'exhiber quelques-unes de mes

poses personnelles, comme celle de trois quarts avec le dos tourné. Gaines a dit : « Cette pose n'appartient qu'à Arnold, vous pouvez voir tous les muscles du dos, le mollet, les muscles de la cuisse. » J'ai terminé mes dix minutes de pose avec une simulation parfaite du *Penseur* de Rodin et j'ai été très applaudi.

Ensuite nous nous sommes rhabillés et nous avons rejoint la discussion avec les experts en art. Ce qu'ils disaient avait quelque chose de fascinant. C'était la preuve qu'on pouvait débattre à partir de rien. Un professeur disait que ce rassemblement marquait « l'entrée de la forme masculine dans la sphère de la culture officielle ». Son voisin pensait qu'à cause du Vietnam, l'Amérique cherchait une nouvelle définition de la virilité et que c'était nous qui l'incarnions. Mais ensuite, il a rattaché le culturisme au racisme européen des années 1920 et à la montée du nazisme en nous avertissant que nous pouvions en venir à représenter la montée du fascisme aux Etats-Unis. Un autre professeur a comparé nos poses au pire kitsch de l'époque victorienne. Il s'est fait huer.

Il s'agissait surtout d'un coup de pub. Mais j'aimais bien l'idée de parler du corps comme d'une sculpture. Le personnage de Joe Santo dans *Stay Hungry* ne disait pas autre chose. L'art me fascinait et si la comparaison avec la sculpture attirait les gens et les aidait à comprendre, alors tant mieux ! Tout était préférable au cliché des culturistes idiots, homosexuels, narcissiques et dotés d'une musculature monstrueuse.

Malheureusement, les choses bougeaient beaucoup moins à Hollywood qu'à New York. Le lancement de *Stay Hungry* a été pour moi la première occasion de voir comment le marketing dans le cinéma pouvait mal se passer. Lorsque le film est sorti en avril, il a reçu de bonnes critiques mais il a fait un fiasco au box-office. Il est resté sur les écrans dix ou douze semaines puis il a été retiré des salles. Le problème était que chez United Artists personne ne savait comment le vendre. Rafelson m'avait laissé participer à une réunion avant la sortie du film et il avait été question de mettre des affiches dans les salles de sport. Lorsque le film est sorti, Sally Field et moi avons participé au *Mike Douglas Show* et j'ai montré à l'animateur de cinquante ans comment il pouvait s'entraîner. Chaque fois qu'on faisait quelque chose comme ça, j'avais le sentiment d'aller dans la mauvaise direction. *Stay Hungry* aurait dû être vendu comme un film de Bob Rafelson – le réalisateur de *Cinq pièces faciles* – et on aurait dû se servir de la dimension culturiste comme d'un effet de surprise. Les cinéphiles seraient alors sortis en disant : c'est bien du Rafelson. Il nous emmène toujours dans un endroit étrange.

Je savais d'instinct que le marketing était nul, mais je n'avais pas assez d'expérience ni de confiance en moi pour le dire. Je m'imaginai que le studio savait ce qu'il faisait. Par la suite, j'ai compris que les studios appliquent des formules toutes faites. Pour peu que vous soyez inclassable, ils ne savent quoi faire de vous.

Rafelson n'était pas content non plus mais le problème avec les

réalisateurs qui commencent à avoir une réputation, c'est qu'ils peuvent être leur pire ennemi. Ils veulent tout faire par eux-mêmes, monter les bandes-annonces, s'occuper de la publicité. Et on ne peut rien leur dire. C'est là qu'on commence à s'engueuler, et ce sont les parties du contrat écrites en petits caractères qui déterminent qui l'emporte. Dans notre cas, c'était le studio. Bob s'est heurté aux gens du marketing mais ça n'a servi à rien. Ils pensaient qu'il n'avait pas l'esprit d'équipe.

Pourtant, il y a eu un point positif. Grâce à mon rôle de premier plan dans le film, j'ai fini par trouver un agent. Il s'agissait de Larry Kubick, dont la petite agence, Film Artists Management, représentait également Jon Voigt et Sylvester Stallone. Son téléphone sonnait pour moi mais les offres n'étaient pas intéressantes. Il me cherchait des rôles de premier plan et nous refusions beaucoup de propositions sans intérêt. On m'a proposé un rôle de vider, puis d'officier nazi, de catcheur, de joueur de foot, et de prisonnier. Je n'ai jamais accepté ce genre de rôle parce que je me disais : « Personne ne va croire que tu veux devenir une star. »

J'étais très content de pouvoir me permettre de dire non. Avec l'argent dont je disposais, je n'avais pas besoin de travailler dans le cinéma pour gagner ma vie. Je ne voulais pas me retrouver dans une situation financière vulnérable et devoir faire quelque chose qui ne me plaisait pas. Cela arrivait tout le temps aux acteurs et aux musiciens qui s'entraînaient en salle. Un jour, un de ces acteurs s'était plaint : « J'ai joué ce rôle de tueur pendant trois jours, Dieu merci c'est fini.

— Si c'était si horrible, pourquoi as-tu accepté ? avais-je demandé.

— J'ai touché 2 000 dollars. J'ai mon loyer à payer. »

Vous pourriez penser que je faisais le difficile, que c'était toujours un bon exercice de se trouver devant une caméra. Mais j'étais convaincu que j'étais fait pour jouer les premiers rôles. Je devais être sur les affiches, je devais être celui qui portait le film. J'imagine que tout le monde sauf moi devait penser que je délirais. De mon point de vue, la seule manière de devenir quelqu'un d'important, c'était de se prendre au sérieux et de se bouger les fesses. Si vous ne croyez pas en vous, pourquoi les autres le feraient-ils ?

Même avant *Stay Hungry*, j'avais la réputation au club de gym de refuser les boulots que l'on me proposait au cinéma. Quelqu'un appelait et disait : « Vous pouvez nous envoyer quelques types musclés pour une audition ? »

On y allait à plusieurs et le coordinateur des cascades ou bien l'assistant du réalisateur nous disait : « Vous devez monter sur le toit, le traverser en courant, foncer dans la bagarre puis sauter au sol en faisant une cascade... » Je pensais : Ce n'est pas comme ça qu'on finit en tête d'affiche, et je disais non merci.

« Mais on vous aime. Le réalisateur vous adore. Vous êtes le type le plus fort, vous avez le visage qu'il faut, l'âge qu'il faut. On vous paiera

1 700 dollars par jour. »

Je répondais : « Je n'ai pas vraiment besoin de cet argent, donnez-le à l'un de mes copains. Ça lui sera bien plus utile. »

Larry pensait que j'avais raison d'être exigeant mais cela rendait fou son associé Craig Rumar de nous voir refuser du travail. J'étais toujours inquiet lorsque Larry partait en vacances. Craig m'appelait et me disait : « Je ne sais pas si je peux te trouver quelque chose. Personne ne tourne de films en ce moment. Tout est devenu bizarre. C'est vraiment difficile. Et si tu faisais des spots publicitaires ? »

Cette année-là, la plus grande réussite de Larry a été de me décrocher un rendez-vous avec Dino De Laurentiis, après plusieurs essais infructueux. Dino était une légende dans le milieu du cinéma après avoir produit des classiques comme *La Strada* de Federico Fellini (1954) et des succès kitsch comme *Barbarella* (1968), mais il avait aussi fait beaucoup de flops. Il était devenu riche puis avait tout perdu en Italie. Il était ensuite reparti à zéro à Hollywood. Depuis peu, il avait le vent en poupe grâce à *Serpico*, *Un justicier dans la ville*, *Mandingo* et *Les Trois Jours du Condor*. Il aimait adapter les bandes dessinées à l'écran et il cherchait quelqu'un pour jouer le rôle de Flash Gordon.

Lorsqu'on s'est présentés avec Larry au bureau de Dino, on se serait crus dans *Le Parrain*. Dino était assis derrière son bureau à une extrémité de la pièce et de l'autre côté, derrière nous, il y avait quelqu'un que De Laurentiis connaissait depuis l'Italie, le producteur Dino Conte.

De Laurentiis était une sorte d'empereur. Il avait un énorme bureau ancien tout décoré, très long et très large, peut-être même un peu plus haut qu'un bureau standard. J'ai pensé : « Vise-moi ce bureau ! » Dino était tout petit et j'ai eu envie de dire quelque chose de flatteur mais drôle en même temps. C'est sorti tout seul de ma bouche : « Pourquoi un petit gars comme vous a-t-il besoin d'un bureau aussi grand ? »

Il m'a regardé et m'a dit : « Vous avez un accent. Je ne peux pas vous prendre. Vous ne pouvez pas être Flash Gordon, Flash Gordon est américain. »

J'ai pensé qu'il plaisantait.

« Moi j'ai un accent ? Et vous alors ? »

La situation s'envenimait. De Laurentiis a décrété : « La réunion est terminée. »

On a entendu Dino Conte se lever derrière nous et dire : « Par ici, s'il vous plaît. »

Larry a explosé dès qu'on s'est retrouvés sur le parking.

« Une minute et quarante secondes ! a-t-il hurlé. C'est le rendez-vous le plus court que j'aie jamais eu avec un producteur parce que t'as décidé de tout foutre en l'air ! Tu sais combien de temps il m'a fallu pour obtenir ce fichu rendez-vous ? Tu sais combien de mois il m'a fallu pour entrer dans ce putain de bureau ? Et tu lui dis qu'il est petit au lieu de dire, je ne sais pas moi, peut-

être qu'il est grand, qu'il est beaucoup, beaucoup plus grand que tu ne l'imaginais ? T'aurais peut-être pu penser à autre chose qu'à son bureau et lui parler de ta carrière dans le cinéma ? »

Il avait raison. J'avais encore ouvert trop vite ma grande gueule.

« Que veux-tu que je te dise ? lui ai-je répondu. Tu as totalement raison. Je n'aurais pas dû l'agresser comme ça. Je suis désolé. »

Il s'est écoulé plus d'un an après le tournage de *Stay Hungry* avant qu'on ne me propose un autre rôle de premier plan : il s'agissait cette fois d'un épisode de la série *Les Rues de San Francisco*, avec Karl Malden et Michael Douglas dans les rôles de deux flics. Dans l'épisode « Poids mort », ils traquaient mon personnage, un culturiste qui avait pété les plombs et brisé accidentellement le cou d'une fille qui s'était moquée de son physique. L'enquête les conduisait dans le milieu (fictif) des culturistes de San Francisco. Cela m'a permis d'obtenir des petits rôles pour Franco et d'autres amis. C'était vraiment sympa de jouer avec toute la bande de chez Gold. On était à quelques semaines des compétitions pour Monsieur Univers et Monsieur Olympia. Les gars s'intéressaient plus à leurs préparatifs qu'aux caméras. Ils rendaient fou le réalisateur en s'éclipsant pour aller s'entraîner.

Je savais que l'épisode des *Rues de San Francisco* était une bonne carte de visite, et qu'il inciterait peut-être les gens d'Hollywood à me prendre plus au sérieux. C'était aussi une manière de construire ma notoriété parmi les téléspectateurs. La scène au cours de laquelle je tuais la fille n'était pas évidente pour moi. Faire mal à une femme, hurler, déchirer des toiles et briser des meubles, voilà qui ne me ressemblait pas du tout. En lisant le scénario, j'ai pensé : Mon Dieu, comment je vais pouvoir faire tout ça ? Rétrospectivement, quand je pense aux centaines de personnes que j'ai anéanties dans des films, ça me fait plutôt rigoler. Finalement, j'ai simplement joué la scène, sans trop y réfléchir, et le réalisateur a été satisfait.

Ma plus grande inquiétude, c'était de me retrouver cantonné à un certain type de rôle. Jouer un méchant ou un connard à l'écran n'était pas la meilleure chose pour ma carrière. Lorsque Robert De Niro tue dans *Taxi Driver*, c'est le bon p'tit gars et les gens sont à 100 % derrière lui, c'est donc bon pour sa carrière. Mais pour un homme de ma corpulence, avec ma silhouette et mon accent, les rôles de sale type pouvaient être une impasse. J'ai demandé à Bob Rafelson ce qu'il en pensait, et il m'a dit qu'il était d'accord. Il m'a suggéré de faire quelque chose d'inattendu, de jouer à contre-emploi. J'avais toujours été fasciné par l'idée de faire un remake des *Tueurs*, tiré d'une histoire d'Hemingway dans laquelle un ancien boxeur, le Suédois, est traqué par des tueurs à gages de la Mafia. Je me voyais bien jouer le rôle de la victime, le Suédois. Mais l'idée ne s'est jamais concrétisée.

Dieu merci, le buzz au sujet de *Pumping Iron* ne faisait que s'amplifier. George Butler avait trouvé l'argent nécessaire pour terminer le film et il travaillait d'arrache-pied à sa promotion. Son choix le plus judicieux a probablement été d'engager Bobby Zarem, le roi des publicitaires à New

York. Bobby était un type chauve d'une quarantaine d'années qui avait grandi en Géorgie et s'était lancé dans les relations publiques à peine sorti de Yale. Il aimait donner l'impression d'être un professeur fou en arrivant sans cravate, la chemise sortie du pantalon et les cheveux ébouriffés. Il parlait toujours comme s'il était complètement à côté de ses pompes et que la fin du monde approchait. Il se lamentait : « Je ne sais pas ce que je vais faire. Je ne suis jamais tombé aussi bas, je dois aller chez mon psy, et ce type ne me rappelle pas. Je pense que tout le projet est en train de capoter. »

En l'entendant parler comme ça de *Pumping Iron*, j'ai paniqué, jusqu'au moment où j'ai compris que ce n'était rien. Inévitablement, quelqu'un finissait par lui dire : « Calme-toi, Bobby, tout va bien. Ça va marcher. » Il adorait ça.

Bobby avait créé sa propre société un ou deux ans plus tôt et je pense qu'il a accepté de s'occuper de *Pumping Iron* en partie pour montrer de quoi il était capable. Bien sûr, George Butler ne le payait pas beaucoup. Mais dans les onze mois qui se sont écoulés entre le happening du Whitney et la sortie de *Pumping Iron*, Zarem s'est démené en coulisses pour faire monter le buzz. Il avait réservé une salle de projection, invité la vingtaine de personnes qui comptaient dans le monde de l'art, de la littérature et de la finance, et leur avait présenté des extraits du travail en cours. Il faisait toujours en sorte qu'il y ait une ou deux personnes des médias présentes lors de ces événements, même si elles étaient là à titre privé. Je l'accompagnais souvent – c'est comme ça que j'ai rencontré le journaliste télé Charlie Rose, par exemple, dont la femme à l'époque, Mary, est devenue un des sponsors du film. Bobby faisait toujours avant la projection un petit discours sur le culturisme en tant que lien entre le sport et l'art ou en tant qu'indicateur avancé du goût pour la forme physique – juste assez pour donner aux invités l'impression qu'ils étaient à la pointe. Après, on lui posait des milliers de questions.

J'étais sidéré par la maestria avec laquelle Bobby travaillait les médias. Il m'a appris que les communiqués de presse étaient une perte de temps, surtout s'il s'agissait d'attirer l'attention des journalistes télé. Selon lui, ils ne lisaient pas ! Il connaissait personnellement des dizaines de journalistes et de rédacteurs en chef. Chacun avait droit à une histoire personnalisée. Il les appelait et disait : « Je vous envoie ça. S'il vous plaît, rappelez-moi dès que vous l'aurez reçu. Si vous ne me rappelez pas, j'en déduirai que vous ne voulez pas de l'histoire, pas la peine de venir pleurer ensuite.

Bobby était connu pour ses longs argumentaires à l'ancienne, écrits à la main. Un jour il m'a fait lire une lettre de quatre pages destinée au rédacteur en chef de *Time* dans laquelle il lui expliquait pourquoi il devait publier cette histoire démente de culturistes. Les rédacteurs en chef et les directeurs de l'info de tout New York lui mangeaient dans la main. Si des journaux ou des chaînes de télévision se disputaient une histoire, il préparait un angle différent pour chacun de manière qu'ils ne se marchent pas sur les pieds. Il décortiquait l'histoire, et en parlait de vive voix aux gens concernés au cours de la soirée – il passait son temps chez Elaine, dans l'Upper East Side, là où l'on rencontrait

tout ce que New York comptait de gens de lettres, de journalistes et de célébrités.

Le travail de Bobby consistait à assurer la promotion de *Pumping Iron* mais je me suis inspiré de ce qu'il m'avait montré pour faire reconnaître mon travail dans *Stay Hungry*. Même si le film n'avait pas marché au box-office, j'avais été nominé aux Golden Globes dans la catégorie du meilleur espoir masculin. *Hercule à New York* avait été un tel bide que *Stay Hungry* était considéré comme mon premier film. Il y avait quatre autres nominés – dont Harvey Spencer Stephens, le garçon de cinq ans qui jouait le rôle de Damien dans le film d'horreur *La Malédiction* et l'auteur Truman Capote pour son rôle dans la comédie policière *Un cadavre au dessert*. Evidemment, cela a éveillé mon esprit de compétition. Comment faire en sorte qu'on me remarque ? J'ai décidé de publier des annonces dans la presse du milieu du showbiz comme *Variety* et *Hollywood Reporter* pour remercier l'association de la presse étrangère d'Hollywood, dont les membres sélectionnaient les gagnants du Golden Globe, de m'avoir nominé.

J'ai aussi invité des membres de l'association à dîner et à assister à une projection privée de *Pumping Iron*. Bobby Zarem n'approuvait pas cette idée parce que ma nomination concernait *Stay Hungry* et non *Pumping Iron*. Il pensait que *Pumping Iron* était trop expérimental pour la presse étrangère d'Hollywood. Pour ma part, j'estimais que tout cela ne pouvait qu'être positif. D'abord, les critiques aiment voir votre dernier travail, même si ce n'est pas celui que l'on juge, parce qu'ils aiment avoir le sentiment de voter pour quelqu'un qui a le vent en poupe. Dans *Pumping Iron*, j'étais davantage moi-même, alors pourquoi ne pas leur proposer les deux : *Stay Hungry* pour mon jeu et *Pumping Iron* pour ma démesure ? En outre, je pensais que la presse étrangère verrait forcément d'un bon œil un immigrant aux prises avec le sport en Amérique. Et même si aucune de ces raisons ne fonctionnait, j'étais très fier de mon travail dans *Stay Hungry* et je voulais faire tout mon possible pour attirer l'attention sur le film. Beaucoup de chroniqueurs ont assisté à la projection et, à la fin, ils s'approchaient de moi pour m'encourager et me dire : « Vous étiez formidable ! C'était merveilleux ! » J'ai su que cela avait marché.

Une semaine avant la première, en janvier 1977, *Pumping Iron* figurait dans les rubriques people de la presse à cause d'un déjeuner que Bobby avait organisé chez Elaine. Delfina Rattazzi en était l'hôtesse, j'étais l'invité d'honneur et des célébrités comme Andy Warhol, George Plimpton, Paulette Goddard, Diana Vreeland et le rédacteur en chef de *Newsweek* étaient là. Mais Jackie Onassis a volé la vedette à tout le monde. Elle était connue pour sa discrétion et n'accordait jamais d'interview. J'étais flatté par sa venue alors même qu'elle savait que la presse parlerait de l'événement. Elle voulait sans doute en partie faire une faveur à Delfina – qui était alors son assistante chez Viking Press – et en partie aussi par curiosité. Elle s'intéressait à tout ce qui concernait les arts, la mode, et les nouveautés.



Elle est restée pendant tout le déjeuner et j'ai pu lui parler un quart d'heure. Quand j'étais gamin, JFK était pour moi synonyme de l'Amérique, alors rencontrer Jackie, c'était comme un rêve. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est son raffinement et sa grâce. Elle s'était de toute évidence informée avant de venir, car elle ne m'a posé aucune question maladroite ou vague, du style : De quoi parle le film ? Au lieu de cela, elle m'a donné le sentiment que *Pumping Iron* était quelque chose de sérieux et qu'elle appréciait nos efforts. Elle a posé toutes sortes de questions précises : Comment vous entraînez-vous ? Comment jugez-vous une compétition ? Quelle est la différence entre Monsieur Olympia et Monsieur America ? Est-ce que la musculation serait une bonne chose pour mon fils, qui est adolescent ? A quel âge peut-on commencer à s'entraîner ? J'étais déjà bien disposé à son égard avant de la rencontrer, alors cette conversation a fait de moi un de ses grands fans.

Les gens de son envergure savent s'y prendre pour vous donner l'impression qu'ils sont très au courant de ce que vous faites. Difficile de savoir avec certitude si elle était réellement intéressée, mais je pense qu'elle était d'un naturel curieux. Peut-être se demandait-elle vraiment si John F. Kennedy Junior devait s'entraîner ? Mais tout cela n'était peut-être qu'une faveur faite à Delfina. En tout cas, sa présence a donné à *Pumping Iron* un sacré coup de publicité et quand elle a assisté à la première la semaine suivante avec son fils, je me suis dit qu'elle était sincère.

Pour la première, Bobby Zarem et George Butler avaient mis les bouchées doubles. Ils avaient invité 500 personnes au Plaza Theater sur East 58th Street. Il y avait des photographes, des caméras de télévision, des barrières dressées par la police, des limousines, des projecteurs qui éclairaient le ciel. La température était proche de zéro mais une douzaine de jeunes supporters m'attendaient et ont commencé à scander « Arnold ! Arnold ! » lorsque je suis apparu. Je suis arrivé tôt avec ma mère qui était venue d'Autriche pour assister à l'événement parce que je voulais pouvoir circuler, embrasser toutes les jolies filles et accueillir les gens à leur arrivée. Pour la première fois de ma vie, je portais un smoking. Il avait été fait sur mesure parce que même si je pesais 102 kilos après avoir maigri, personne n'avait de smoking à louer à mes mensurations, 144 cm de tour de poitrine et 81 cm de tour de taille.

La foule était un mélange incroyable d'écrivains, de mondains, de gens branchés, d'artistes, de dirigeants, de critiques, d'artistes, de mannequins et de fans de culturisme – il y avait aussi Andy Warhol, Diana Vreeland, les actrices Carroll Baker, Sylvia Miles et Shelley Winters, l'acteur Tony Perkins et sa femme, le photographe de mode Berry Berenson, l'écrivain Tom Wolfe, le mannequin Apollonia van Ravenstein, la star du porno Harry Reems et la moitié de l'équipe de *Saturday Night Live*. James Taylor était venu avec sa femme Carly Simon, qui était enceinte. Elle a montré un de ses biceps devant les caméras en disant au journaliste que son tube « You're So Vain » ne

parlait pas d'un culturiste.

Les culturistes eux-mêmes ont fait une entrée spectaculaire. Tandis que tout le monde dégustait du vin blanc dans le hall, six des géants du film sont arrivés, dont Franco, Lou Ferrigno et Robby Robinson, dit « le Prince noir », qui était affublé d'une cape de velours noir et portait une boucle d'oreille en diamant.

*Pumping Iron* réalisait enfin ce que nous avons toujours souhaité : faire entrer le culturisme dans la culture populaire. J'avais donné des interviews durant toute la semaine. Les nombreux articles parus dans d'excellentes revues démontraient que le message était passé. « Ce film intelligent d'une simplicité trompeuse montre sous un jour humain un monde qui a son propre héroïsme farfelu », écrivait *Newsweek* tandis que *Time* disait que le film était « magnifiquement tourné et monté, intelligemment construit et – pour risquer un adjectif qui peut sembler à première vue déplacé – charmant. Oui, charmant ».

Le public avait apprécié le film et applaudi à tout rompre à la fin. Ensuite, tout le monde était resté assis pour assister à une démonstration de culturisme. Ce soir-là, j'ai surtout joué les maîtres de cérémonie. Pour commencer, Franco a fait son numéro d'homme fort. Il pliait une barre de fer avec les dents puis faisait exploser une bouillotte en caoutchouc en soufflant fort. Juste avant que la bouillotte n'explode, les gens assis aux premiers rangs se sont bouché les oreilles. Puis les autres culturistes ont rejoint Franco et enchaîné avec des poses. A la fin, l'actrice Carroll Baker est apparue vêtue d'une robe moulante et a entrepris de tâter les triceps, les pectoraux et les cuisses de chacun avant de faire semblant de s'évanouir d'extase dans mes bras.

Deux semaines plus tard, mon smoking flambant neuf était à nouveau de sortie, pour la cérémonie des Golden Globes. Celle-ci se déroulait au Hilton de Beverly Hills et ma mère était à mes côtés. Elle parlait à peine quelques mots d'anglais et avait du mal à suivre, sauf quand je traduisais pour elle. Le battage à New York l'avait beaucoup amusée et lorsque les photographes ont crié « Posez avec votre mère ! », elle a souri et m'a laissé la prendre dans mes bras. Elle avait été très impressionnée par la limousine que le studio avait envoyée pour nous conduire à la cérémonie. L'idée de rencontrer Sophia Loren la mettait dans tous ses états.

Beaucoup de stars assistaient aux Golden Globes parce que c'était moins guindé et plus drôle que les Oscars. J'ai repéré Peter Falk, Henry Fonda et James Stewart près du bar. Carol Burnett, Cybill Shepherd et Deborah Kerr étaient également là. J'ai plaisanté avec Shelley Winters et j'ai flirté avec la superbe Raquel Welch. Henry Winkler m'a dit plein de choses aimables à propos de *Stay Hungry* et j'ai expliqué en allemand à ma mère que c'était une des plus grandes stars du moment à la télé, où il jouait le personnage de Fonzy dans *Les Jours heureux*, une sitcom à succès. Lorsque nous nous sommes assis pour dîner, j'ai aperçu Dino De Laurentiis en compagnie de Jessica

Lange. Elle jouait le premier rôle féminin dans *King Kong*, que Dino avait produit, et elle avait été nommée dans la catégorie du meilleur espoir féminin. Dino ne m'a pas salué.

Près de nous, il y avait aussi Sylvester Stallone, que je connaissais vaguement parce que Larry Kubik était aussi son agent. Son film *Rocky* était le grand succès de l'année – il avait balayé au box-office toutes les grandes productions en lice comme *Network*, *Les Hommes du président* et *Une étoile est née*, et avait été nommé dans la catégorie du meilleur film. Je l'ai félicité et il m'a dit avec enthousiasme qu'il travaillait à un scénario sur le monde du catch, et qu'il y aurait peut-être un rôle pour moi.

Après le dîner, Harry Belafonte, qui officiait en tant que maître de cérémonie, est monté sur scène. J'ai senti le calme d'avant la compétition me gagner – ici, comme dans le culturisme, je savais que je pouvais me détendre parce que j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour gagner. Lorsque le tour de ma catégorie est venu et que j'ai remporté le prix, Sylvester Stallone a déclenché les applaudissements. Puis *Rocky* a triomphé à son tour et là, il est devenu comme fou. Il embrassait toutes les femmes sur son passage en se dirigeant vers la scène.

C'était incroyable : je venais de gagner ma première récompense dans le cinéma. Le fait de remporter le Golden Globe m'a confirmé que je n'étais pas fou : j'étais sur la bonne voie.

Je passais presque autant de temps à Manhattan qu'à Los Angeles. Pour moi, New York était comme un magasin de bonbons. C'était génial de fréquenter des personnages aussi fascinants. J'étais fier et heureux d'avoir été accepté et je me disais que j'avais bien de la chance d'avoir une personnalité qui mettait les gens à l'aise. Ils ne se sentaient pas menacés par mon corps. Ça leur donnait plutôt envie de me tendre la main, de comprendre ce que j'essayais de faire – et de m'aider.

Elaine Kaufman, la propriétaire d'Elaine's, où se retrouvait le tout-New York, avait la réputation d'être une femme dure et difficile. Avec moi, elle était adorable. Elle est devenue pour moi une sorte de mère new-yorkaise. Quand j'arrivais, elle m'accompagnait de table en table pour me présenter – on passait de la table du réalisateur Robert Altman à celle de Woody Allen, puis celle de Francis Ford Coppola et d'Al Pacino, et ainsi de suite.

« Messieurs, il faut que je vous présente ce jeune homme, disait-elle. Arnold, laisse-moi te trouver une chaise, assieds-toi là, je t'apporte une salade. »

Parfois, ça me mettait mal à l'aise parce qu'elle avait interrompu une conversation et que je n'étais peut-être même pas le bienvenu. Mais j'étais là.

J'ai fait quelques gaffes idiotes – comme par exemple le jour où j'ai conseillé à Rudolf Nouriev de garder le contact avec son pays natal et d'y retourner en visite sans penser qu'il avait quitté l'Union soviétique en 1961.

Mais en général les habitués étaient curieux et amicaux. Coppola m'a longuement interrogé sur le culturisme. Andy Warhol voulait intellectualiser la chose et s'interrogeait à propos de sa signification : comment peut-on ressembler à une œuvre d'art ? Comment peut-on sculpter son propre corps ? Je me suis rapproché de Nouriev parce que Jamie Wyeth, un artiste reconnu, fils du célèbre peintre Andrew Wyeth, avait réalisé nos portraits. Parfois, Nouriev nous invitait, Jamie et moi, à le rejoindre chez Elaine. Il arrivait tard, après l'une de ses représentations, et portait un extraordinaire manteau de fourrure avec un grand col et une écharpe. Il n'était pas grand mais dès qu'il arrivait quelque part, il en imposait. C'était le roi. Ça se voyait à sa manière de marcher, d'enlever son manteau, chaque mouvement étant parfait et remarquable. Comme sur scène. C'était du moins l'impression qu'il me donnait : en présence de quelqu'un comme ça, votre imagination n'a plus de limites et il paraît plus grand que nature. C'était quelqu'un d'adorable, j'aimais discuter avec lui de notre passion commune pour l'Amérique et la scène new-yorkaise. J'étais en admiration : c'était le plus grand danseur du monde. J'étais peut-être le plus grand, moi aussi, mais je n'étais qu'un petit culturiste. J'aurais pu être Monsieur Olympia quatre mille fois de suite, je ne lui serais pas arrivé à la cheville. Il était sur une autre planète, comme Woody Allen. Il pouvait se présenter à une réception élégante vêtu en smoking avec des tennis blanches, personne n'y trouvait à redire. C'était sa façon à lui de dire : « Je vous emmerde. L'invitation précisait cravate noire, alors j'ai mis une cravate noire mais j'ai fait comme Woody Allen, j'ai gardé ce que j'avais aux pieds. » J'admirais l'audace dont lui et Nouriev faisaient preuve.

Le restaurant One Fifth, à Greenwich Village, était un autre endroit extraordinaire. C'était là que l'équipe de *Saturday Night* – John Belushi, Dan Aykroyd, Gilda Radner et Laraine Newman – avait l'habitude de se retrouver, après l'émission, tard le samedi soir. J'assistais souvent au show dans les studios de la chaîne NBC sur Rockefeller Plaza, après on débarquait au One Fifth, et pour finir on retournait tous chez Elaine.

Les meilleures soirées étaient celles d'Ara Gallant, un petit bonhomme mince âgé d'une quarantaine d'années qui portait toujours un pantalon moulant en cuir ou un jean, des bottes de cow-boy à talons hauts avec des pointes en argent, une petite casquette noire avec des breloques en or qui tintaient, des favoris noirs et, le soir, du khôl autour des yeux. Dans le monde de la mode, il était connu en tant que photographe et spécialiste de la coiffure et du maquillage. C'est lui qui avait créé le look disco des années 1970 : lèvres rouges, vêtements à paillettes et coiffures somptueuses. Il invitait tous les mannequins qu'il connaissait aux soirées qu'il organisait dans son grand appartement délirant. Il y avait des lumières rouges, de la musique et des joints dans tous les coins. On y croisait Dustin Hoffman en compagnie d'Al Pacino, de Warren Beatty et du meilleur ami de Gallant, Jack Nicholson – les meilleurs acteurs dans le monde du cinéma. Pour moi, c'était le paradis. Je ne ratais aucune des fêtes où l'on m'invitait et j'étais toujours parmi les derniers

à partir.

Andy Warhol avait prêté à Jamie Wyeth un emplacement dans son célèbre studio, la Fabrique, pour qu'il puisse peindre mon portrait. Vers la fin de l'après-midi, je posais et quand Jamie avait fini vers 20 ou 21 heures, on sortait dîner. Mais un soir, Warhol m'a dit : « Si tu veux rester, tu es le bienvenu. Je vais faire quelques photos d'ici une demi-heure. »

Warhol me fascinait, avec sa perruque blonde, son cuir noir et ses chemises blanches. Lorsqu'il vous parlait, même dans une soirée, il avait toujours un appareil photo dans une main et un magnétophone dans l'autre. On avait l'impression que la conversation allait se retrouver dans son magazine *Interview*.

J'ai accepté, j'étais curieux de le voir travailler. Une demi-douzaine de jeunes hommes sont arrivés et se sont déshabillés. Je me suis dit : Je vais peut-être assister à quelque chose d'intéressant. J'étais toujours partant pour de nouvelles aventures, de nouvelles expériences. Si cela devenait loufoque, je me disais : C'est Dieu qui m'a mis sur cette voie, il a voulu que je sois là, sinon je serais toujours à Graz, à trimer dans une usine.

Je ne voulais pas regarder avec trop d'insistance les types nus, alors je déambulais dans la pièce tout en discutant avec les assistants d'Andy. Ils avaient disposé des vieux projecteurs tout autour d'une table au centre du studio, une grande table solide avec une nappe blanche.

Andy a demandé à quelques-uns des types nus de monter dessus et de former un tas. Ensuite, il s'est mis à tourner autour d'eux.

« Allonge-toi là, non, toi en travers et toi par-dessus. Parfait. Parfait. »

Puis il a pris du recul et a demandé aux autres types nus : « Qui parmi vous est souple ?

— Je suis danseur, a répondu l'un d'eux.

— Parfait. Monte, passe ta jambe par ici, et l'autre par-dessus celle-là. A présent, nous allons construire les côtés... »

Lorsqu'il a eu la forme qu'il recherchait, il a commencé à prendre des Polaroids et à ajuster les lumières. Les ombres devaient être très exactement comme ils les voyait – c'était son truc.

« Viens par là, Arnold, regarde. Tu vois ce que j'essaie d'obtenir ? Ce n'est pas encore ça. C'est très frustrant. »

Il me montrait un Polaroid. On n'aurait pas dit qu'il y avait des gens, on voyait juste des formes. Il m'a expliqué que ça s'appellerait *Paysages*.

Je me disais : C'est dingue, ce type est en train de transformer un tas de culs en collines ondoyantes.

Il a poursuivi ses explications : « L'idée est d'amener les gens à en parler et à écrire sur la façon dont nous avons obtenu cet effet. »

En l'écoutant parler, j'avais le sentiment que si je lui avais demandé à l'avance de le regarder à l'œuvre, il aurait refusé. Les artistes, on ne sait jamais comment ils vont réagir... Parfois, il faut savoir être spontané et profiter de l'occasion pour voir l'art en train d'être créé.

Jamie Wyeth et moi sommes devenus bons amis et, des mois plus tard, quand les beaux jours sont arrivés, il m'a invité dans la ferme de sa famille, en Pennsylvanie, pas loin du Brandywine River Museum, où quelques-unes des meilleures toiles de son père étaient exposées. J'ai rencontré Phyllis, la femme de Jamie, et il m'a ensuite conduit dans une vieille ferme qui se trouvait juste à côté, pour rencontrer son père.

Andrew Wyeth, qui avait alors soixante ans, faisait de l'escrime lorsque nous sommes entrés. Il n'y avait personne d'autre mais on aurait vraiment dit qu'il faisait face à un adversaire parce qu'il avait même mis son masque. « Papa ! » a crié Jamie en faisant un signe de la main pour attirer son attention. Ils ont discuté ensemble un moment puis Wyeth s'est tourné vers moi et a retiré son masque. Jamie m'a présenté : « Papa, voici Arnold Schwarzenegger, il joue dans *Pumping Iron* et je suis en train de peindre son portrait. »

On a discuté un moment, et ensuite Andrew m'a dit :

« Vous voulez venir avec moi jusqu'au champ où je suis en train de peindre ?

— Avec plaisir ! » ai-je répondu. J'étais curieux de voir comment il travaillait. On est montés dans une Stutz Bearcat, une splendide voiture de sport des années 1920 : c'était un cabriolet de deux places avec d'énormes roues apparentes, de grandes ailes élancées et des marchepieds, des tuyaux d'échappement chromés sur le côté et des phares énormes montés sur le capot. C'était une belle pièce de collection. Je savais que la Stutz Bearcat était une voiture chère et rare, parce que Frank Sinatra, Dean Martin et Sammy Davis Jr en possédaient une chacun. En roulant, Wyeth m'a expliqué que la voiture lui avait été offerte par une boîte qui fabriquait de la vodka en échange d'un travail qu'il avait fait sur une de leurs publicités. Pendant qu'il parlait, j'ai remarqué que nous ne roulions pas sur une route mais sur un chemin de terre bordé d'ornières et recouvert de mauvaises herbes, où une voiture comme la sienne ne semblait pas à sa place. Au bout d'un moment, on est arrivés au bout du chemin mais Wyeth a continué à rouler jusqu'au sommet d'une colline. L'herbe nous arrivait au genou.

Il y avait là un chevalet et une femme, allongée par terre dans une couverture. Elle n'était pas vraiment belle mais voluptueuse, avec une présence fascinante. Elle avait quelque chose de spécial.

« Enlève-moi ça », a dit Wyeth.

Elle a laissé tomber la couverture et s'est redressée, les seins à l'air, des seins magnifiques, et j'ai entendu Wyeth murmurer : « Oh, oui. » Puis il m'a dit : « Je suis en train de la peindre. »

Et il m'a montré la première esquisse sur le chevalet.

« Je voulais te la présenter parce qu'elle parle allemand. »

Il s'agissait d'Helga Testorf. Elle travaillait dans une ferme voisine et était l'obsession de Wyeth. Il l'avait dessinée et peinte des centaines de fois au fil des années, sans que personne n'en sache rien. Dix ans plus tard,

l'histoire des peintures et de son obsession a fini sur les couvertures de *Time* et de *Newsweek*. En 1977, je passais par là et il m'a laissé entrer.

La promotion de *Pumping Iron* me demandait beaucoup de temps mais j'adorais ça. Lors de la première à Boston, George Butler m'a présenté à son ami de longue date, John Kerry, qui était à l'époque un jeune procureur adjoint du comté. Il était en compagnie de Caroline Kennedy, la fille de JFK et de Jackie, alors âgée de dix-neuf ans, qui étudiait à Harvard. Elle semblait un peu réservée au début, mais après la projection, lors du dîner, elle s'est détendue. Elle écrivait dans *Harvard Crimson*, le quotidien des étudiants de l'université, et elle m'a demandé si je voulais bien leur accorder une interview. J'ai accepté très volontiers. Elle et d'autres membres de la rédaction m'ont posé toutes sortes de questions. Quelqu'un m'a demandé qui était mon président préféré, j'ai répondu : « John F. Kennedy ! »

C'était à la fois amusant et utile. En faisant la promotion de *Pumping Iron* et du culturisme, je faisais également ma propre promotion. Chaque fois que je passais à la radio ou à la télévision, les gens se familiarisaient un peu plus avec mon accent, ma façon de parler, et je les mettais chaque fois plus à l'aise. C'était exactement le contraire de ce que m'avaient prédit les agents d'Hollywood. Ma taille, mon accent et mon drôle de nom devenaient des atouts et non des repoussoirs. Bientôt, les gens me reconnaîtraient sans me voir, il leur suffirait de lire mon nom ou d'entendre le son de ma voix.

La plus grande opportunité de promotion qui se profilait était le festival de Cannes, en mai. En vue de cet événement, j'ai décidé de m'occuper de ma garde-robe. Jusqu'alors, mon uniforme était un pantalon, une chemise Lacoste et des bottes de cow-boy. Je n'étais pas encore riche, et je ne pouvais pas m'offrir une garde-robe sur mesure. Les seuls vêtements qui m'allaient venaient de magasins spécialisés dans les grandes tailles. En plus, les vêtements ne faisaient pas partie de mes objectifs jusque-là. Chaque dollar gagné était réinvesti dans le but de me rapporter deux ou trois dollars et me mettre à l'abri du besoin. Les vêtements étaient un gouffre à fric. George m'a dit que le meilleur tailleur de New York s'appelait Morty Sills. Je suis passé le voir et je lui ai demandé : « Si je devais choisir un costume, lequel vous me conseillerez ? »

— Dans quelles circonstances comptez-vous le porter ?

— Au festival de Cannes, dans un mois.

— Dans ce cas, je vous recommande un costume en lin beige, il n'y a pas à hésiter. »

Morty m'a donc fait un costume léger en lin beige et j'ai pris la cravate et la chemise qui allaient avec. C'était parfait.

J'avais bien fait, car les vêtements avaient leur importance à Cannes. Vêtu du costume qui était ma fierté, avec la chemise, la cravate et les chaussures assorties, j'ai circulé parmi les milliers de journalistes qui se

pressaient. L'intérêt pour *Pumping Iron* était grand. Mais j'ai vraiment fait sensation quand George a eu l'idée d'organiser une séance de photos sur la plage avec une dizaine de filles du Crazy Horse. Elles étaient vêtues de robes d'été à volants, portaient des chapeaux et des bouquets. Quant à moi, j'étais en maillot de bain. Ces images ont fait le tour du monde et la projection de *Pumping Iron* a fait salle comble.

A Cannes, il y avait des célébrités dans tous les coins – comme Mick et Bianca Jagger – et j'en faisais partie. J'ai shooté dans le ballon avec Pelé. J'ai fait de la plongée avec des plongeurs de l'armée française. Et j'ai rencontré Charles Bronson pour la première fois. La femme qui gérait la distribution européenne de ses films avait organisé une soirée en son honneur. Elle s'était assise à côté de lui à la table d'honneur et comme je n'étais pas très loin, je pouvais suivre leur conversation. Bronson n'était pas un type commode.

« Vous contribuez tellement à notre succès, lui a-t-elle dit. Quelle chance de vous avoir ici ! Il fait un temps magnifique, vous ne trouvez pas ? Nous avons vraiment de la chance d'avoir du soleil tous les jours. »

Il a attendu une ou deux minutes puis il a répondu : « J'ai horreur du bavardage. »

Elle a été tellement offusquée qu'elle s'est tournée vers son autre voisin de table. J'étais sidéré. Il était comme ça, brut de décoffrage. Ça n'avait pas l'air de gêner sa carrière, mais j'ai décidé que je préférais un style plus cordial.

Puisque je m'intéressais aux vêtements, mon agent Larry Kubik a été ravi de me faire faire le tour des boutiques quand je suis rentré à Los Angeles.

« Tu peux trouver les mêmes pantalons dans cette autre boutique *qui n'est pas* sur Rodeo Drive pour 50 % moins cher », me disait-il. Ou bien : « Tes chaussettes marron ne vont pas avec cette chemise. Tu devrais en mettre des bleues. »

Il avait l'œil et faire les magasins était pour nous un agréable moment de détente après avoir refusé les rôles épouvantables qui m'étaient proposés. Les offres les plus récentes que j'avais reçues concernaient un rôle de Monsieur Muscle dans un film avec Mae West, qui avait quatre-vingt-cinq ans. On m'avait aussi proposé 200 000 dollars pour faire des films publicitaires pour une marque de pneus.

Des mois durant, j'ai eu le sentiment que la seule chose que je pouvais faire à Los Angeles était de l'immobilier. En partie à cause de l'inflation, en partie à cause de la croissance, la valeur des propriétés à Santa Monica atteignait des sommes incroyables. Mon immeuble n'était pas en vente mais au moment où *Pumping Iron* est sorti, un acheteur m'a offert presque le double de ce que je l'avais payé en 1974 ! Le retour sur investissement était de 150 000 dollars – j'avais multiplié mon argent par quatre en trois ans. J'ai investi le fruit de la vente dans un immeuble deux fois plus grand avec douze appartements au lieu de six, toujours grâce à mon amie Olga qui avait encore trouvé l'occasion idéale.



Ma secrétaire Ronda Columb, qui avait géré à la fois mon entreprise de vente par correspondance et mon emploi du temps dément pendant des années, était contente de me voir devenir un mini-nabab de l'immobilier. Elle venait de New York et avait été mariée quatre fois. Son premier mari avait été champion de culturisme dans les années 1950. Je l'avais rencontrée par l'intermédiaire de Gold's. Ronda était comme une sœur aînée. Son petit ami en titre était un promoteur immobilier qui s'appelait Al Ehringer.

Un jour, tout à coup, elle m'a dit : « Tu sais, Al t'adore.

— Il ramène ma secrétaire chez lui tous les soirs, il a intérêt ! » ai-je rétorqué.

Elle a ri.

« Non, je suis sérieuse, il t'aime vraiment et il voudrait faire des affaires avec toi. Est-ce que cela t'intéresserait ?

— Pourquoi pas ? Il y a un immeuble en vente en bas de Main Street, alors si ça l'intéresse... »

Al avait une réputation d'agent immobilier astucieux, avec un flair certain pour les opportunités de développement. Il avait joué un rôle important dans la relance du quartier historique de Pasadena en créant des boutiques et des lofts. J'avais l'impression que Santa Monica prenait la même direction. Main Street, qui est parallèle à l'océan, était une avenue délabrée, remplie d'ivrognes et de clochards, où beaucoup de propriétés étaient à vendre. Je cherchais à investir 70 000 dollars que j'avais gagnés entre autres avec *Pumping Iron*.

Al connaissait l'immeuble qui avait attiré mon attention.

« Cette propriété ainsi que trois autres sont à vendre, m'a-t-il dit. Choisis celle qui t'intéresse et je te suivrai. »

On a acheté l'immeuble et commencé à rénover Main Street.

Notre investissement est presque aussitôt devenu rentable. Il y avait trois petites maisons à l'arrière, qui donnaient sur la rue parallèle, et leur vente nous a permis de rembourser notre investissement de départ. Ensuite, ça a été un jeu d'enfants d'obtenir un prêt important et de rénover entièrement l'immeuble. Comme il avait plus de cinquante ans, il a été classé monument historique, ce qui conférait d'importants avantages fiscaux. Voilà pourquoi j'aimais l'Amérique : en Autriche, si vous essayiez de faire classer un immeuble monument historique, on vous riait au nez s'il n'avait pas au moins cinq cents ans.

Ces succès immobiliers ont décuplé ma confiance en moi. J'ai ajusté mes objectifs : je projetais toujours de posséder un jour une chaîne de salles de sport mais au lieu de gagner de l'argent avec les films, comme Reg Park et Steve Reeves, je le ferais avec l'immobilier.

Ronda mettait toujours de côté les invitations à faire des apparitions en public pour que j'y jette un œil. Ce printemps-là, il y en a une qui a attiré mon attention : elle provenait des jeux Olympiques spéciaux, était signée Jackie Kennedy et me demandait si j'accepterais de me rendre à l'Université du

Wisconsin pour participer à une étude visant à établir si la musculation était adaptée ou non pour des enfants handicapés mentaux.

Si j'avais pris le temps de réfléchir, j'aurais compris qu'il ne s'agissait pas de *la* Jackie Kennedy que j'avais rencontrée – elle s'appelait à présent Onassis, son prénom ne s'écrivait pas *Jacque* et elle vivait à New York. Mais j'ai pensé qu'elle était peut-être présidente d'honneur ou quelque chose comme cela. Alors j'ai dit à Ronda : « Je vais accepter. » Je faisais déjà des conférences sur la musculation et sur la manière de réussir dans la vie. J'ai pensé que cela ne pouvait pas faire de mal à mon sport si je devenais consultant pour une université, et j'étais disposé à faire cela à titre gracieux. Je n'étais pas certain que la musculation pourrait être d'une quelconque utilité pour des enfants handicapés mais l'idée était tentante. Et c'était un monde entièrement nouveau pour moi.

Lorsque je suis arrivé à Superior, dans le nord du Wisconsin, où se trouvait le département concerné de l'université, on était au mois d'avril et il y avait encore de la neige. Jacquie, une femme mince et vive qui s'occupait des jeux Olympiques spéciaux, m'a accueilli avec deux chercheuses et m'a fait visiter la salle de musculation où je retrouverais les enfants le lendemain matin.

« Quels exercices pouvons-nous leur faire faire ? m'a demandé Jacquie.

— Je ne connais pas le niveau de leur handicap, mais on pourrait commencer par des exercices sur le banc, par exemple, et il y a aussi les développés couchés, le levé de poids...

— C'est parfait, on va commencer par là. »

Nous avons donc installé le matériel et la caméra, nous nous sommes assurés qu'il y aurait suffisamment de lumière pour filmer et nous avons mis au point le plan de la journée. Ce soir-là, avant de m'endormir, je me suis demandé comment j'allais me débrouiller avec les gamins. Au lieu de m'inquiéter, j'ai décidé d'improviser.

Il y avait une dizaine de garçons, de jeunes adolescents. Dès que je suis entré dans la salle, j'ai su ce qu'il fallait faire. Ils m'ont entouré et voulaient tâter mes muscles. Lorsque je les gonflais, ils s'exclamaient : « Wouah ! » J'ai compris que je pourrais leur faire faire ce que je voulais. Pour eux, l'autorité était davantage visuelle qu'intellectuelle – ils m'écouteraient non pas parce que j'avais étudié la physiothérapie ou n'importe quoi d'autre mais parce que j'avais des biceps.

J'ai commencé avec le banc d'exercices, la barre avec un poids de 4,5 kilos de chaque côté. Les garçons passaient à tour de rôle et faisaient chacun dix répétitions. Je les aidais à positionner la barre et à la baisser. Tout s'est bien passé au début, mais le troisième gamin a paniqué lorsqu'il a soulevé le poids et il a commencé à hurler parce qu'il pensait qu'il allait être écrasé. J'ai soulevé la barre et il s'est levé d'un bond.

« Tout va bien, ai-je dit, ne t'inquiète pas. Respire, détends-toi, reste là et regarde tes copains. »

Il a passé un moment à regarder les autres soulever le poids dix fois de suite. Au bout d'un moment, j'ai remarqué qu'il était de nouveau intéressé. Je lui ai dit : « Tu veux réessayer ? » Il a accepté. Il avait un peu plus confiance lorsque j'ai posé la barre sans les poids sur lui et il a fait dix fois le mouvement.

« Tiens bien la barre, tu es vraiment fort. Je pense que tu peux tenir les poids maintenant. »

J'ai ajouté les poids, 10 kilos en tout, et non seulement il a fait facilement dix répétitions, mais il m'a demandé d'en ajouter. Quelque chose d'unique était en train de se produire. Vingt minutes plus tôt, ce gamin était complètement paniqué, mais à présent, il avait confiance en lui. Pendant les jours qui ont suivi, j'ai fait d'autres séries d'exercices avec d'autres groupes d'enfants, jusqu'au moment où les chercheurs ont disposé des données dont ils avaient besoin. En fait, la musculation était un meilleur outil pour améliorer leur confiance en soi que le football. Lorsqu'on joue au football, parfois on tape bien le ballon, et parfois pas. Dans la musculation, si vous avez soulevé quatre poids, vous savez que vous serez capable de le faire la fois suivante. Cette prévisibilité aidait les gamins à gagner rapidement en confiance.

Ces travaux ont conduit au développement des épreuves d'haltérophilie aux jeux Olympiques spéciaux qui attirent à présent plus de concurrents que toute autre discipline. Nous avons déterminé les poids qui ne présentaient pas de danger. Il arrive parfois que, du fait de leur handicap, les enfants aient du mal à rester en équilibre. Nous avons donc laissé de côté les accroupissements. Le soulevé de poids était un exercice qui ne représentait aucun danger puisqu'il s'agit de soulever la barre bras tendus sur le banc, tandis que des pareurs se tiennent prêts à stabiliser la barre en cas de besoin.

Un des chercheurs a organisé chez lui un dîner en mon honneur et, au cours de la conversation, Jackie m'a demandé quelle était ma formation.

« Eh bien, j'ai suivi des milliers de cours mais je n'ai jamais obtenu de diplôme parce que j'étais inscrit dans trois facs différentes. »

Elle m'a dit : « Nous avons le plus grand programme de télé-enseignement du pays, vous pourriez achever vos études chez nous, et obtenir votre diplôme. Vous devriez nous envoyer vos relevés de notes ! »

Je l'ai fait dès mon retour à la maison et après avoir étudié mon dossier, on m'a répondu qu'il ne me manquait que deux cours pour avoir le diplôme : initiation aux sciences et... éducation physique ! Ça m'a bien fait rire. Mais on a mis au point un plan pour combler ces lacunes.

Lorsque Bobby Zarem m'a appelé début août avec une authentique invitation Kennedy, j'ai failli dire non. Il s'agissait de participer au tournoi de tennis Robert F. Kennedy à Forest Hills.

« Je ne joue pas au tennis, lui ai-je répondu. Quel sens ça a de participer ? »

J'avais déjà refusé de participer à des tournois de golf pour la même

raison.

« Tu devrais quand même y aller, a rétorqué Bobby. C'est une invitation difficile à obtenir. »

Il m'a expliqué qu'il avait décroché cette invitation au dernier moment parce que James Caan s'était désisté. « Tu veux bien y réfléchir, au moins ? »

C'était le genre de dilemme que Larry adorait alors je l'ai appelé pour lui demander conseil.

« Vas-y, m'a-t-il dit sans me laisser le temps de finir ma phrase. Tu as juste besoin d'un coach. Pourquoi tu ne prends pas celui de Bruce Jenner ? Bruce avait été invité, il a pris des leçons avec ce type pendant à peine un an et il a gagné. »

Bobby m'a rappelé – il avait eu Ethel Kennedy, la veuve de Bobby Kennedy, au téléphone. Cela a achevé de me convaincre.

Je me suis dit : Ne sois pas stupide. Comment peux-tu dire non à Ethel Kennedy ? Je croyais que tu aimais bien foncer ? En plus, c'était pour une bonne cause. J'ai accepté, et j'ai commencé à me rendre à Malibu trois fois par semaine pour jouer avec la star olympique du tennis qui avait coaché Bruce Jenner.

Le tournoi devait avoir lieu le 27 août, il ne restait que trois semaines. Au début, c'était plutôt n'importe quoi, mais j'ai fini par réussir à taper dans la balle avec une certaine régularité. Je savais aussi courir, ce qui m'a aidé. Larry et Craig prenaient le temps de venir échanger des balles avec moi quand je n'avais pas de coach. Ils voulaient être certains que je ne serais pas trop ridicule parmi toutes les célébrités qui s'aligneraient sur le court.

Je n'avais jamais fait ça, m'entraîner pour une épreuve que je ne pensais pas gagner. Ça m'était même égal si les gens riaient de moi, j'y étais préparé. Mais je voulais quand même faire bonne figure – et c'était bon pour la cause !

## 12

### Une fille de rêve

Le vendredi 26 août 1977, je me suis envolé vers New York pour participer au tournoi de tennis Robert F. Kennedy. La veille de l'ouverture du tournoi, une soirée était organisée dans le salon panoramique de l'immeuble de la chaîne NBC perché au sommet de Rockefeller Center. En entrant, je suis tombé sur le journaliste Tom Brokaw, un verre à la main. Je l'avais connu à Los Angeles, où il avait officié comme présentateur du journal télévisé de fin de soirée sur NBC avant d'être envoyé à Washington pour couvrir la Maison-Blanche. C'était un ami des Kennedy et il était en train de devenir une figure importante dans le domaine des journaux télévisés.

« Bonjour, Arnold, comment vas-tu ? Viens, je vais te présenter à Ethel, c'est elle qui nous reçoit aujourd'hui. »

Ethel Kennedy m'a accueilli avec un grand sourire.

« C'est merveilleux de vous avoir avec nous ! Ravie de vous rencontrer. J'ai lu beaucoup de choses sur vous, c'est très aimable d'avoir accepté de nous aider. Nous récoltons de l'argent pour... »

Et elle m'a parlé des organisations caritatives que le tournoi aidait à financer. Soudain, elle a dit : « Ah, voici Teddy, laissez-moi vous présenter. »

Teddy Kennedy, le sénateur du Massachusetts, était là, un verre à la main. Il s'est dirigé dans notre direction et nous avons échangé une poignée de main. Tom m'a demandé : « Tu es venu seul ?

— Oui.

— Dans ce cas, j'ai la fille qu'il te faut. Il faut absolument que tu rencontres Maria. Où est Maria ? Qu'on m'amène Maria ! »

Et Maria Shriver nous a rejoints. Elle portait une très belle tenue, à la fois élégante et décontractée. On aurait dit qu'elle était la reine de la soirée. Elle était drôle et aimait rire. Un peu plus tard, j'ai fait la connaissance de Eunice Kennedy Shriver, la mère de Maria. Les premiers mots que j'ai laissés échapper ont été : « Votre fille a un cul splendide. »

J'aimais bien dire des énormités, mais Eunice n'a même pas bronché.

« C'est très gentil », m'a-t-elle répondu.

Maria m'a invité à m'asseoir à sa table pour le dîner. Après, on a dansé ensemble.

Je pensais : Wouah, cette fille est totalement dans mon style. Je ne suis pas tombé amoureux d'elle, puisque je ne la connaissais pas. Mais je voyais

bien que Maria était enjouée, qu'elle avait une personnalité agréable, de longs cheveux noirs et que c'était une boule d'énergie positive qui m'attirait.

Le lendemain matin, nous avons reçu les instructions suivantes : laissez vos affaires et vos effets de valeur dans votre chambre. Enfilez votre tenue de tennis et rendez-vous en bas à 9 heures. Un bus nous a conduits au Tennis Club de West Side, à Forest Hills. Une fois arrivés, on s'est installés dans la partie qui servait de foyer des artistes, on a tué le temps en rigolant, et on a aussi mangé. J'ai rencontré tout le monde, y compris le vice-président Walter Mondale, le comique Bill Cosby, les chanteurs Diana Ross et Andy Williams, les champions de tennis Ilie Nastase et Renée Richards, l'ancien présentateur de *Tonight Show* Jack Paar et Pelé. Les matchs se déroulaient sur les deux courts centraux du club. Ce n'était pas vraiment un tournoi, quand on vous appelait vous jouiez, le but n'étant pas de gagner, mais de récolter des fonds pour des œuvres de bienfaisance. Dans le même temps, Caroline Kennedy et Maria circulaient parmi les invités, armée chacune d'un appareil photo, et prenaient des clichés des invités, dont beaucoup de moi.

Je ne sais pas qui avait constitué les équipes pour les doubles, mais il avait le sens de l'humour. Mon partenaire était Rosey Grier, l'ex-star du football américain, qui pesait 136 kilos et mesurait 1,95 mètre. Heureusement, il jouait au tennis à peine mieux que moi. Nos adversaires étaient deux gamins de dix ans. On a quand même réussi à leur renvoyer les balles et quand on a perdu un point à un moment, on a déchiré nos tee-shirts et menacé les gamins – ce qui a fait rire tout le monde, exactement ce que souhaitait Ethel. Les gens avaient donné beaucoup d'argent pour assister au tournoi, et ils méritaient un bon spectacle. A un moment, j'ai présenté Pelé, qui devait recevoir un prix, et il m'a présenté à son tour. Ensuite Bobby Kennedy Jr est monté sur scène et a remercié tous les participants. Puis il a distribué d'autres prix. Alors que le tournoi touchait à sa fin, Caroline et Maria sont venues me voir dans l'aire de repos et m'ont demandé :

« Que faites-vous après ?

— Je ne sais pas, je crois que je vais rentrer chez moi à Los Angeles.

— Vous devriez venir avec nous à Hyannis Port. »

Je savais que ça se trouvait au nord de New York mais pas où exactement.

« Comment s'y rend-on ?

— En avion.

— Combien de temps dure le vol ?

— Environ une heure et demie. Mais nous avons notre propre avion, ne vous inquiétez pas pour cela. »

Pour conclure la journée, il y avait un dîner dans un restaurant. Caroline et Maria ne relâchaient pas la pression.

« Vous devez absolument venir à Hyannis Port. »

Par la suite, j'ai compris ce qui s'était passé. Maria et Caroline avaient décidé que rien ne serait plus amusant que d'avoir Arnold à Hyannis Port.

C'était leur sens de l'humour.

« Hercule à Hyannis Port ! Génial ! »

Caroline me connaissait depuis ma visite à Harvard quelques mois plus tôt et je ne sais pas à quel point elle avait poussé Maria. En tout cas, elles avaient combiné leur plan avec leurs cousins. Elles étaient donc en mission. Quant à moi, je me tâtais. Je trouvais ça bien compliqué. En plus, tout ce que j'avais sur moi, c'était ma tenue de tennis et la raquette qu'on m'avait donnée.

« Ne vous inquiétez pas pour vos vêtements à l'hôtel, a dit Maria. La chambre est payée par la fondation jusqu'à demain soir. Vous serez de retour avant et vous n'aurez qu'à prendre vos affaires et rentrer chez vous. Allez, venez avec nous. Vous aimez le ski nautique ?

— Oh, je me débrouille. Je ne sais pas faire du monoski, mais sur deux, ça va.

— Vous savez nager ?

— Oui, bien sûr, j'adore ça.

— Ça tombe bien parce qu'on fait de la voile et on adore se laisser traîner derrière le voilier. Nous allons aussi jusqu'à Egg Island. On s'amuse énormément ! On passe notre temps dans l'eau. Vous n'avez besoin de rien, vous trouverez tout sur place. Vous avez déjà un short de tennis et mon frère Bobby vous prêtera une chemise et tout ce dont vous avez besoin.

— Je n'ai pas un sou sur moi, rien du tout.

— Vous êtes notre invité ! Vous n'avez pas besoin d'argent. »

Un premier avion a emporté les adultes : Ethel, Teddy et les autres. A 21 heures, je me suis envolé avec les cousins. Nous avons atterri à 22 h 30. Nous étions donc arrivés dans la grande maison de Hyannis Port et Maria avait décidé de faire son numéro.

« Et si on allait nager ? a-t-elle lancé

— Nager, à cette heure ?

— La nuit est magnifique, allons nager ! »

Nous sommes donc sortis. Nous avons d'abord nagé jusqu'à un bateau. C'était une bonne nageuse. Ensuite on a fait du ski nautique dans la nuit noire.

Tout cela faisait partie du test. Les cousins emmenaient les gens chez les Kennedy et là, ils les testaient. Ils leur jouaient des tours. Je ne me doutais de rien, bien sûr.

On a fini par aller se coucher. Bobby m'a prêté sa chambre, juste à côté de celle de Maria. Le lendemain matin, je me suis réveillé au milieu d'une belle agitation.

« Tout le monde debout ! On s'habille ! On va à l'église, grand-mère veut aller à l'église. La messe est pour elle ! »

Tout le monde s'est précipité sur ses vêtements.

Mais je n'avais que ma tenue de tennis. J'ai dit : « Je n'ai rien à me mettre. »

« Tiens, prends une des chemises de Bobby ! » m'a dit un cousin.

Je n'étais pas emballé. Bobby pesait 77 kilos et moi 104. La chemise

menaçait de craquer, les boutons allaient sauter. Je n'avais pas de vêtements et on allait à l'église avec *Rose Kennedy qui nous attendait là-bas*. Bobby a voulu me prêter un pantalon mais ils étaient tous trop petits. Je ne pouvais les enfiler que jusqu'aux genoux. Je suis donc allé à la messe en short, comme un gamin. C'était très embarrassant – et c'était le but recherché, de toute évidence. Les cousins étaient pliés en quatre. « C'est trop drôle ! Vise-moi son short ! Et sa chemise ! »

Ensuite on est rentrés à la maison pour le petit déjeuner. J'avais une petite chance de me ressaisir. La propriété des Kennedy était composée de maisons blanches à deux étages avec de grandes pelouses, au bord de l'eau. Très pittoresque. Rose avait sa propre maison ainsi que chacun de ses enfants. J'étais dans la maison des Shriver parce que Maria et Caroline pensaient que j'étais avant tout l'invité de Maria.

Pendant la journée, les adultes se retrouvaient dans telle ou telle maison pour le petit déjeuner, le déjeuner, les cocktails, et ainsi de suite. L'idée que je n'avais pas besoin de vêtements était un mensonge car les hommes étaient tous en pantalon blanc et blazer bleu pour les cocktails – et moi, j'étais en short. Mais j'en ai tiré le meilleur parti possible lorsque Maria et Caroline m'ont présenté.

Rose s'est avancée vers moi. Elle était très curieuse de voir ce type qui venait du monde des muscles et elle m'a bombardé de questions.

« Nos enfants ne font pas assez d'exercice et je m'inquiète. Vous pourriez nous montrer quelques exercices tout de suite ? J'ai aussi besoin de quelque chose pour mon ventre. »

A l'époque, Rose avait presque quatre-vingt-dix ans. En quelques minutes, les plus jeunes des petits-enfants et certains de leurs parents faisaient des abdominaux et levaient les jambes. C'était vraiment drôle.

Il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas. Pourquoi la famille se retrouvait-elle dans cette propriété ? Pourquoi toutes les maisons étaient-elles regroupées ? C'était fascinant de voir les Kennedy circuler de l'une à l'autre.

« Aujourd'hui, nous prendrons les cocktails chez Teddy puis nous dînerons chez Pat. Demain, nous prendrons le petit déjeuner avec Eunice et Sarge, et ainsi de suite. »

Les cousins aimaient les défis et ils voulaient tester mon niveau en sports : par exemple, ils m'ont entraîné derrière le voilier. Mais sous la direction de Joe Kennedy II, l'aîné, ils savaient aussi se montrer aimables. Pendant qu'ils se préparaient à leur partie traditionnelle de football américain sur la pelouse de leur grand-mère, Joe m'a demandé :

« Tu sais jouer ? »

— Je n'ai jamais touché à un ballon ovale.

— Hier tu as présenté Pelé comme si tu le connaissais bien, tu dois donc avoir tâté du ballon rond ?

— Bien sûr. »



Et ce jour-là, ils ont tous joué au foot. C'était un de ces petits gestes qu'on n'oublie pas. Joe était le fils aîné de Robert F. Kennedy, et il avait la réputation d'être un type rude et colérique. Mais ce jour-là il a su se montrer élégant et compréhensif. Il voulait savoir ce que je faisais, comment je m'entraînais et à quoi ressemblait mon pays d'origine, l'Autriche. C'était le plus proche de moi en âge, il avait cinq ans de moins, ça me rapprochait davantage de lui que d'autres membres de la famille. Lorsque quelqu'un me témoigne autant de considération, je suis prêt à tout faire pour lui jusqu'à la fin de mes jours.

Quand le soleil déclinait, je suis sorti me promener avec Maria et sa grand-mère. Rose interrogeait Maria sur des questions de grammaire comme si elle avait voulu vérifier qu'elle recevait une éducation digne d'elle. Ensuite elle est passée à l'allemand et m'a expliqué qu'on l'avait placée dans un couvent aux Pays-Bas lorsqu'elle était enfant. Rose parlait avec beaucoup d'aisance de Beethoven, de Bach et de Mozart, et elle nous a raconté combien elle adorait l'opéra et les symphonies, et aussi qu'elle avait toujours joué du piano. C'était très intéressant d'être aussi proche de la doyenne des Kennedy, ce clan dont j'avais tellement entendu parler et au sujet duquel j'avais lu tellement de choses. C'était quelque chose de pouvoir toucher l'histoire du doigt, pour ainsi dire.

Je suis parti un peu plus tard ce soir-là. Maria m'a conduit à l'aéroport et nous étions en train de discuter à côté du guichet de vente des billets lorsque je me suis souvenu que je n'avais pas d'argent. Maria a fait un chèque pour mon billet d'avion. J'étais gêné d'avoir à demander à une fille de vingt et un ans de m'avancer de l'argent. Sitôt rentré à Los Angeles, j'ai dit à Ronda :

« Fais tout de suite un chèque, je dois soixante dollars à Maria et je veux les lui rendre le plus vite possible. »

Je l'ai renvoyé avec un petit mot de remerciement.

Maria et moi ne nous sommes pas revus jusqu'à Halloween. Je faisais alors une tournée de promotion de mon nouveau livre : *Arnold : l'éducation d'un culturiste*. C'était à la fois un livre de souvenirs et une introduction à la musculation. Je l'avais écrit avec un écrivain-photographe qui s'appelait Douglas Kent Hall après m'être retiré de la compétition. Dan Green, mon éditeur chez Simon & Schuster, était fasciné par le culturisme et il avait piloté le projet. Lorsqu'on s'est rencontrés pour discuter des plans de marketing, il s'est montré enthousiaste.

« Cela va bien marcher, on va faire au moins aussi bien qu'avec *Pumping Iron*.

— Pas si notre plan de promotion, c'est ça. »

Le projet que j'avais sous les yeux comportait la visite d'une demi-douzaine de villes seulement.

« Les gens n'achèteront pas le livre si je ne suis pas là pour leur dire qu'il existe, ai-je fait valoir. Si tu veux battre tous les records, ne m'envoie pas dans six villes. Envoie-moi dans trente villes en trente jours !

— Trente villes en trente jours ? C'est n'importe quoi !

— Tu devrais te réjouir. Je me rendrai dans des villes où les gens célèbres ne vont jamais et ce sera plus facile de me faire inviter dans les émissions de télé matinales.

— Oui, c'est vrai. »

Je lui ai rappelé que *Pumping Iron* avait bien marché parce que nous avions assuré une promotion plus large que d'habitude en vendant le bouquin dans des endroits inhabituels comme des magasins de sport.

Les tournées de promotion pour les livres de sport ignoraient souvent Washington. Mais j'avais présenté *Pumping Iron* là-bas et il était logique d'y retourner et de revoir les mêmes journalistes. Et puisque Maria vivait à Washington, c'est tout naturellement que j'ai repris contact avec elle. Je l'ai appelée bien à l'avance et elle m'a proposé avec enthousiasme de me faire visiter la ville. Je suis arrivé tard, vers 20 ou 21 heures, en plein Halloween. Maria m'a accueilli déguisée en diseuse de bonne aventure. Elle m'a emmené en ville, m'a montré les bars et les restaurants où elle travaillait pendant ses études – elle venait juste d'obtenir son diplôme de l'Université de Georgetown. Elle incarnait vraiment son personnage de Gitane, avec sa robe colorée, ses bracelets, ses grosses boucles d'oreilles et ses beaux cheveux noirs. Nous avons passé un moment merveilleux jusqu'à 1 heure du matin environ et ensuite elle est rentrée chez elle. Le lendemain matin, j'ai donné des interviews, puis j'ai continué mon voyage.

Une semaine plus tard, le 6 novembre, je lui ai envoyé des fleurs pour son anniversaire. C'était la première fois que je faisais cela pour une fille. J'avais le béguin et je venais de découvrir qu'on pouvait commander des fleurs par téléphone – c'était une nouvelle manière de montrer ma reconnaissance comme lorsque j'avais pris l'habitude américaine d'écrire un petit mot de remerciements après une invitation. Maria a apprécié.

Dès que je suis rentré d'Europe, j'ai poursuivi la tournée pour le livre. Je me suis rendu à Detroit pour une apparition dans un centre commercial. J'ai appelé Maria et je lui ai dit :

« Hello, si tu veux me rejoindre, j'ai de très bons amis ici, on pourrait sortir. »

Mes amis, les Zurkowski, étaient les propriétaires de la Health & Tennis Corporation, la plus grande chaîne de fitness des Etats-Unis, avec plus de cent salles de sport à travers le pays. Maria a accepté, et nous nous sommes retrouvés. Pour moi, c'était un signe clair qu'elle était intéressée par l'idée de commencer une relation avec moi. Elle était sortie avec un type pendant ses études mais l'histoire avait pris fin et je pensais qu'elle était prête à aller de l'avant.

Pour ma part, je ne savais pas ce que j'avais en tête lorsque je l'ai appelée. J'avais passé un moment tellement agréable avec elle à Halloween que je voulais la revoir. Elle était sur la côte Est et je m'étais dit que ce n'était pas trop loin de Detroit. Je n'en étais pas encore au point de vouloir vivre une

relation sérieuse, surtout pas à distance. Elle voulait suivre une formation aux métiers de la production télé à Philadelphie et je me disais : Pas question, Philadelphie-Los Angeles, ce serait dur.

C'est pourtant ce qui est arrivé : une histoire à distance, entre la côte Est et la côte Ouest. Il n'était pas question de relation officielle ni de relation exclusive. Cela ressemblait plus à : « Voyons-nous dès que c'est possible. » J'aimais son ambition, l'idée qu'elle voulait devenir quelqu'un dans le monde des journaux télévisés. Je discutais de mes projets avec elle.

« Un jour, je vais faire un film qui va me rapporter 1 million de dollars. »

C'était ce que gagnaient les acteurs les mieux payés comme Bronson, Beatty et Brando. Je devais être l'un d'eux. Je disais à Maria que mon objectif était de devenir quelqu'un qui compterait, d'avoir autant de succès dans les films que dans le culturisme.

Hollywood me connaissait bien depuis *Stay Hungry*, *Pumping Iron* et *Les Rues de San Francisco*. Mais personne ne savait quoi faire de moi. Les directeurs de studio croulent toujours sous les projets mais aucun d'eux n'était prêt à se dire : Et ce gars-là ? Il a le physique. Il a la personnalité. Il sait jouer la comédie. Mais il ne convient pas pour un rôle ordinaire, alors qu'est-ce qu'on peut lui faire faire ?

J'avais besoin de rencontrer un producteur indépendant. Le monde étant bien fait, il a fini par s'en présenter un : Ed Pressman, qui avait fait *La Balade sauvage* avec Terrence Malick et qui travaillait sur *La Taverne de l'enfer* avec Stallone. C'était un petit gars, avec des airs de professeur. Il venait de New York. Il avait de la classe et savait s'habiller, son père avait fondé une fabrique de jouets et lui était diplômé en philosophie de l'Université de Stanford. Le projet fétiche d'Ed était de porter à l'écran les aventures d'un guerrier, héros d'une série de romans de gare des années 1930 qui s'appelaient Conan le Barbare. Avec son associé, il avait passé des années à négocier les droits d'adaptation et il venait juste de les verrouiller lorsqu'ils ont vu un premier montage de *Pumping Iron*. Ils ont tout de suite décidé que je serais parfait pour le rôle.

Ed n'avait même pas de scénario. Il m'a donné une pile de bandes dessinées et m'a demandé de réfléchir. Je n'avais jamais entendu parler de Conan mais il s'avérait qu'il y avait tout un tas de jeunes qui lui vouaient un véritable culte. Depuis les années 1960, Conan avait encore gagné en popularité grâce aux livres de poche, et Marvel Comics s'était aussi emparé du personnage. Pour moi, cela voulait dire qu'il y aurait une bande de fans tout prêts si Conan était porté à l'écran.

Ed n'envisageait pas un film unique, mais toute une série, comme pour Tarzan ou James Bond, avec un nouvel épisode tous les deux ans. Je ne me souviens plus très bien comment il s'y est pris, parce qu'Ed était quelqu'un de très discret, mais il savait se montrer convaincant. Pour obtenir le soutien du studio, m'avait-il expliqué, il avait besoin de mon exclusivité. Je ne pourrais

pas jouer d'autres rôles de Monsieur Muscle – Hercule, par exemple – et je devais m'engager à tourner les films suivants. Il m'avait suffi de voir les couvertures des livres de poche pour savoir que je voulais le rôle. Il y avait ces fantastiques illustrations réalisées par Frank Frazetta qui montraient Conan, dressé sur un tas d'ennemis morts, une belle princesse à ses pieds, brandissant ses haches de guerre en signe de victoire. Ou bien encore celles où l'on voyait Conan en train de charger à cheval une armée d'ennemis terrifiés. A l'automne 1977, on est tombés d'accord : je serais la vedette de *Conan le Guerrier* et des quatre épisodes suivants. L'argent était sur la table : 250 000 dollars pour le premier film, 1 million pour le suivant, 2 millions pour le troisième, etc., plus 5 % sur les bénéfices. Les cinq films devaient me rapporter 10 millions de dollars au cours des dix années à venir. Je me suis dit : C'est génial ! J'ai largement dépassé mon objectif.

La nouvelle de l'accord s'est propagée comme une traînée de poudre à Hollywood. La presse spécialisée s'en est emparée et lorsque je me promenais sur Rodeo Drive, les commerçants m'invitaient à visiter leur boutique. Il y avait encore plein de « si », mais la signature de ce contrat m'a conforté dans l'idée que je finirais par faire partie des acteurs à 1 million de dollars. Lorsque j'ai fait part à Maria de ma vision, j'ai su que cela pouvait devenir réalité.

Je ne réalisais pas que cela prendrait encore quelques années mais je n'étais pas pressé. Maintenant qu'il avait réglé la question des droits et de l'acteur, Ed devait trouver le réalisateur et les fonds pour tourner le premier film. John Milius était intéressé par le projet parce qu'il aimait le mélange de machisme et de mythologie dans les livres de Conan. Mais il était pris par le tournage de *Graffiti Party*, avec Gary Busey, un film sur des surfeurs qui arrivent à l'âge adulte. Donc, Ed était toujours à la recherche de son réalisateur. En revanche, au niveau du financement, les choses se passaient plus facilement. La Paramount a accepté d'investir 2,5 millions de dollars pour le développement si Ed acceptait de s'adjoindre les services d'un scénariste réputé.

C'est ainsi que j'ai rencontré Oliver Stone. A ce moment-là, c'était une étoile montante. Il venait de finir le scénario de *Midnight Express*, basé sur l'histoire vraie d'un jeune Américain qui s'était retrouvé condamné à perpétuité en Turquie pour trafic de hachisch. Ce scénario vaudrait à Oliver son premier oscar. *Conan* lui plaisait parce que c'était épique et mythique, et il y avait un potentiel de franchise. Et Paramount était prêt à payer.

Au cours de l'année suivante, lorsque je me trouvais en ville, je voyais Oliver. C'était un type un peu fou, très intelligent et drôle. Il pensait être un grand écrivain et moi j'adorais son incroyable assurance, qui faisait pendant à la mienne. On sortait ensemble et on se respectait énormément, même si nos opinions politiques étaient diamétralement opposées – il était de gauche, j'étais de droite. Il s'était engagé dans l'armée et s'était battu au Vietnam, et ça l'avait rendu très virulent. Il passait son temps à protester contre le gouvernement, Hollywood et la guerre.

Oliver me faisait lire beaucoup de bandes dessinées et de romans fantastiques à voix haute pour se faire une idée de la manière dont je gérais le dialogue et voir ce que ma voix était capable de faire. Il s'asseyait sur le canapé et fermait les yeux pendant que je lisais des passages comme celui-ci : « Voici que vient Conan le Cimmérien, cheveux noirs, yeux sombres, épée à la main, voleur, piller, tueur, excessif dans la joie comme dans le malheur, il foulera sous ses pieds chaussés de sandales les trônes sertis de bijoux de la Terre. »

Ed poussait Oliver à voir les choses en grand – il prévoyait un budget de 15 millions de dollars pour le film, presque le double du coût d'un film ordinaire – et Oliver s'en est donné à cœur joie. Il a transformé l'histoire en ce que Milius appellerait par la suite « un rêve enfiévré sous acide ». Il a modifié les paramètres et projeté l'histoire d'un passé lointain vers un futur suivant la chute de la civilisation. Il a inventé une aventure épique de quatre heures où les forces des ténèbres menacent la terre et où Conan lève une armée pour restaurer le royaume d'une princesse lors d'une bataille épique contre 10 000 mutants. Oliver a tiré de son imagination des images démentes, comme celle de l'Arbre du Malheur, une énorme usine de prédateurs qui s'empare des compagnons de Conan lorsqu'ils s'y attaquent et les enferme dans un monde souterrain – l'enfer de l'arbre. Dans son scénario il y avait aussi un chien à plusieurs têtes, une harpie et des petites créatures ressemblant à des chauves-souris...

Pourtant, lorsque le scénario a commencé à circuler l'été suivant, on ne savait toujours pas si le projet allait aboutir. Le tournage du projet d'Oliver coûterait une fortune : non pas 15 mais 70 millions de dollars. Même si *Star Wars* avait battu en 1977 de nouveaux records au box-office, même si les studios réclamaient des épopées, c'était trop, et la Paramount a eu peur. Ed avait travaillé sur Conan pendant quatre ans et son associé et lui se retrouvaient avec des dettes.

J'avais décidé de rester zen. J'avais mon contrat en poche et je savais que les mégaproductions peuvent prendre du temps. Je me disais que je n'étais pas pressé. Ces délais avaient leur raison d'être. Je voulais juste pouvoir utiliser mon temps à bon escient et être prêt le jour où le tournage commencerait.

Ed a travaillé sur d'autres projets qui m'ont permis d'acquérir de l'expérience devant la caméra. J'ai joué un petit rôle dans *Cactus Jack*, une parodie de western avec Kirk Douglas et Ann-Margret. Mon personnage s'appelait Handsome Stranger (« Bel inconnu ») et le reste du film était à l'avenant. Il a fait un flop complet au box-office lorsqu'il est sorti en 1979 et la seule chose que je peux ajouter à son sujet, c'est qu'il m'a permis de faire des progrès en équitation. J'ai aussi joué avec Loni Anderson dans un téléfilm, *L'Histoire de Jayne Mansfield*, dans lequel j'étais le second mari de Mansfield, le champion de culturisme des années 1950 Mickey Hargitay. Il ne s'agissait pas de rôles importants et ils ne me mettaient pas la pression mais

ils m'ont aidé à me préparer pour Conan. La télévision avait son public et Loni Anderson était une star reconnue de la série *WKRP*, je n'avais donc pas besoin de m'inquiéter pour l'audience. Tout cela menait en réalité à Conan, le mégafilm qui bénéficierait d'une promotion internationale à 20 millions de dollars.

En même temps, je m'occupais de mes affaires. J'avais toujours mes sociétés de culturisme et je coproduisais le championnat de Monsieur Olympia de Columbus. Chaque année, avec Jim Lorimer, on augmentait le montant de la récompense et l'événement devenait de plus en plus populaire et prestigieux. Il y avait aussi des opportunités immobilières qui étaient trop intéressantes pour qu'on les laisse passer. Dans le sud de la Californie, l'immobilier augmentait presque deux fois plus vite que l'inflation. On pouvait mettre 100 000 dollars sur la table pour acheter quelque chose qui valait 1 million et l'année suivante, ça valait 1,2 million. Une culbute de 200 %. C'était dingue. Avec Al Ehringer on s'est débarrassés de notre immeuble à Main Street et on a acheté un pâté de maisons à rénover à Santa Monica puis un autre à Denver. J'ai échangé mon immeuble de douze appartements contre un de trente et un appartements. Lorsque Ronald Reagan est arrivé au pouvoir en 1981 et que l'économie a donné des signes d'essoufflement, j'avais réalisé une autre partie de mon rêve d'immigrant : j'avais gagné mon premier million.

Conan le Barbare aurait très bien pu rester dans les limbes de la bande dessinée si John Milius n'était pas revenu dans le projet en 1979. Il a pris le scénario d'Oliver Stone, l'a réduit de moitié et modifié pour en diminuer le coût. On restait toutefois avec un budget de 17 millions de dollars. Mieux encore du point de vue d'Ed Pressman, Milius pouvait aider à trouver l'argent. Il était sous contrat pour un nouveau film avec Dino De Laurentiis, qui adorait le fantastique. Plus tard cet automne-là, Dino et Ed ont négocié un accord par lequel Dino rachetait le projet à Ed. Dino avait toutes sortes de relations, bien sûr, mais il apportait aussi un fantastique outil de distribution puisque Universal Pictures s'occuperait de *Conan* aux Etats-Unis.

Soudain, le projet était en marche.

Mais ce qui était bon pour Conan le Guerrier ne l'était pas forcément pour moi. De Laurentiis me méprisait depuis le jour de notre première rencontre. J'avais beau être sous contrat, il voulait se débarrasser de moi.

« Je n'aime pas le Schwarzenegger, disait-il à Milius. C'est un nazi. »

Heureusement pour moi, John avait déjà décidé que ce serait moi et personne d'autre.

« Non, Dino, a-t-il répondu. Il n'y a qu'un nazi dans l'équipe. C'est moi. *Je suis le nazi !* »

Bien sûr, Milius n'était pas un nazi. Il voulait juste secouer Dino et il adorait dépasser les bornes. Jusqu'à la fin du tournage, il se rendait dans des

boutiques bizarres et achetait des petites figurines en plomb représentant Mussolini, Hitler, Staline et Franco qu'il posait sur le bureau de Dino.

Dino m'a aussitôt expédié son avocat pour renégocier le contrat. Le type s'appelait Sidewater et mon agent Larry l'a surnommé Sidewinder (« Tire-en-biais »). Le gars a déclaré : « Dino ne veut pas vous donner cinq points. Il ne veut pas vous donner de pourcentage du tout. »

J'ai répondu : « Gardez le pourcentage, je ne suis pas en position de négocier. »

Il est resté bouche bée.

« Les cinq ? »

Il n'en revenait pas. Il s'attendait à une bataille rangée. Ces petits chiffres ajoutés les uns aux autres peuvent aboutir à des milliers de dollars lorsqu'un film a du succès.

« Gardez tout, je vous le redis. Allez-y, ils sont à vous. »

Je me disais : Vous pouvez vous les garder parce que ce n'est pas pour ça que je fais le film. Je comprenais la réalité de la situation : le rapport de forces ne penchait pas en ma faveur. Dino avait l'argent et moi j'avais une carrière à bâtir. Cela ne servait à rien de discuter. C'était la loi de l'offre et de la demande, tout simplement. Mais je me disais aussi que le jour viendrait où les cartes seraient rebattues. Ce jour-là, Dino finirait par payer.

Avec John Milius, tout était excessif, comme j'ai pu m'en apercevoir lorsque nous sommes devenus amis. Il fumait le cigare, avait des cheveux noirs bouclés et une barbe, des manières d'ours mal léché, et il roulait en Harley-Davidson. Il était obsédé par l'histoire, surtout par les guerres, et il avait une connaissance encyclopédique des batailles et des armes dans l'Antiquité, mais aussi à l'époque moderne. John pouvait parler avec autorité des Vikings, des Mongols, des pirates, des samouraïs, des chevaliers et des archers. Il connaissait tous les calibres de toutes les munitions utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale et la marque de l'arme de poing d'Hitler. Il n'avait pas besoin de faire des recherches, toute l'information était déjà dans sa tête.

John disait de lui-même qu'il était un fasciste zen. Il disait qu'il était tellement à droite qu'il n'était même pas républicain. Certains pensaient que c'était un malade mental. Mais il était tellement talentueux que même les gens de gauche l'appelaient pour leurs scénarios, comme Warren Beatty dans *Reds*. C'était le maître incontesté de la réplique macho. Un bel exemple de son travail est le soliloque envoûtant des *Dents de la mer* lorsque le personnage de Robert Shaw, le capitaine Quint, évoque le naufrage de l'*Indianapolis* pendant la Seconde Guerre mondiale, après avoir transporté la bombe atomique qui serait lâchée sur Hiroshima. Il avait fallu cinq jours aux sauveteurs pour secourir les hommes, trop tard pour une grande partie de l'équipage. Quint terminait en disant : « 1 100 hommes se sont retrouvés à l'eau. 316 hommes s'en sont sortis, les requins se sont chargés du reste. C'était le 29 juin 1945. Mais nous avons livré la bombe. »

Milius est aussi l'auteur de la célèbre réplique de Robert Duvall dans *Apocalypse Now* : « J'aime l'odeur du napalm le matin... cela sent... la victoire. » Et, bien sûr, les mots qui étaient déjà mes favoris dans *Conan*, lorsqu'on lui demande : « Quel est le meilleur moment dans la vie ? » et qu'il répond : « Ecraser ses ennemis, les voir fuir devant soi et entendre les plaintes de leurs femmes. »

C'était drôle de se balader avec un type qui était si complètement engagé dans l'imagination macho. L'idéal de Teddy Roosevelt. J'aimais bien y adhérer et être en même temps en dehors de tout ça. Je pouvais être un acteur et la minute suivante, un type bronzé, un homme d'affaires, un champion de culturisme ou encore un Roméo. Milius, lui, était enfermé là-dedans. Cela faisait partie de son charme. Dans son bureau, il y avait toujours des armes, des épées et des couteaux étalés sur sa table de travail. Il montrait ses Purdey : des fusils de chasse britanniques, faits sur mesure et spécialement gravés. Il fallait des mois pour les fabriquer et cela coûtait des dizaines de milliers de dollars. Il s'en offrait un nouveau après chaque film. Le fusil de chasse faisait toujours partie de la transaction. Si John était dans les délais, il obtenait automatiquement un Purdey.

Il savait énormément de choses et il adorait partager ce qu'il savait. Il saisissait une épée et disait : « Regardez cette épée, voyez ce qu'elle pèse. C'est la différence entre l'épée anglaise et l'épée française. L'épée française est toujours plus légère... » Ou bien il voyait une actrice et disait : « Oui, elle est belle, mais elle n'a pas l'érotisme qui convient à l'époque de Conan. Je ne pense pas qu'elles avaient des seins comme ça à l'époque. Et vous voyez comme ses yeux sont grands, son nez et ses lèvres ? Ce ne sont pas des lèvres égyptiennes. »

Tout de suite, Milius m'a montré des films importants, selon lui, pour ma préparation. Il a mis la cassette du chef-d'œuvre japonais de 1954, *Les Sept Samouraïs*, et m'a dit : « Observe bien Toshiro Mifune. Regarde comment il s'essuie la bouche, comment il parle, comment il s'empare des femmes. Tout ce qu'il fait a du style, tout est un peu plus grand que nature. C'est comme ça que Conan doit se conduire. » Il a aussi insisté pour que je fasse attention aux combats au sabre, parce que le *kenjutsu* faisait partie de tout un ensemble de styles de combat que Milius intégrait à l'univers de Conan. Le scénario prévoyait toutes sortes d'épées, de haches de guerre, de lances, de couteaux et d'armures.

Il a commencé à m'envoyer des experts pour me former : des maîtres en arts martiaux, des armuriers, des cascadeurs à cheval. A la différence du sabre de samouraï, qui est très léger et très affûté, capable de trancher des têtes, des membres et de fendre les corps en deux, la grande épée de Conan était lourde et à double tranchant. Elle servait à donner de grands coups qui finissaient par transpercer l'armure et la chair. Je devais apprendre à la manier, et comprendre quelles parties du corps étaient vulnérables aux attaques, sans parler de ce qui arrive si on manque un coup. L'élan d'une épée de cinq kilos



peut déséquilibrer un combattant, un peu comme le recul d'une arme à feu. On doit anticiper et maîtriser cet élan afin d'enchaîner aussitôt avec un autre coup.

J'ai ensuite pris des cours avec un maître de *kenjutsu* et un expert en lutte brésilienne, une technique qui combine les coups de poing, la lutte et toutes sortes de jetés, de coups de coude et de claques. Un cascadeur m'a appris les techniques de l'escalade, et aussi à tomber et rouler, ainsi que l'art et la manière d'atterrir sur un matelas en sautant de quatre mètres de haut. Milius était occupé par le montage de *Graffiti Party* mais il prenait toujours le temps de vérifier mes progrès et me filmer en vidéo.

L'entraînement était aussi intense et prenant que pour une compétition de culturisme. Je me suis donné à fond. Je sentais que ma carrière dans le cinéma devenait tout à coup plus réelle. La vision avait toujours été là mais restait vague : je ne savais jamais quelle direction elle prendrait ni comment je décrocherais le gros lot. Le fait d'avoir été choisi pour *Conan*, c'était comme lorsque j'avais gagné mon premier titre international. Jusque-là, je voyais mes progrès dans la glace, mes muscles se développer lentement, mais je ne savais jamais vraiment où j'en étais. Après avoir gagné Monsieur Univers, j'avais réalisé : Mon Dieu, je suis passé devant un jury international et je me suis mesuré aux types que je vois dans les magazines – et j'ai gagné. Je vais réussir.

A présent, certaines des personnes les plus importantes d'Hollywood étaient impliquées dans ma carrière. Dino me donnait une chance de faire mes preuves, un peu comme Joe Weider. J'étais lié par contrat à Universal, un grand studio international qui produisait des mégasuccès comme *Voyage au bout de l'enfer* et *Les Dents de la mer*. Le studio préparait un film qui racontait l'histoire d'un adorable extra-terrestre échoué sur terre : E.T. Les patrons d'Universal, Lew Wasserman et Sid Sheinberg, étaient des personnages légendaires, des gens qui fabriquaient des stars.

Mon entraîneur pour les cascades, qui connaissait Hollywood comme sa poche, ne manquait jamais de me le dire : « Tu sais, tu as trop de chance. Tu réalises que tu fais partie de la machine d'Hollywood maintenant ? Tu sais combien d'argent on va miser sur toi ? Juste sur toi ? 20 millions pour le film – *20 millions !* – et tu es l'acteur principal. Toute cette machinerie va travailler pour toi. Tu vas être énorme. »

Je pensais à tous ceux qui étaient venus à Hollywood et qui avaient du mal à joindre les deux bouts, qui travaillaient comme serveurs et serveuses entre deux auditions. J'en avais rencontré quelques-uns dans les cours d'art dramatique et je les avais entendus dire : « On ne m'a pas pris, encore une fois, je ne sais plus quoi faire. » A Hollywood on enchaîne les refus, et le coup peut être terrible d'un point de vue psychologique. Après, on rentre chez soi, humilié parce qu'on a échoué. C'est pour cela qu'il y a tant d'acteurs et d'actrices qui sombrent dans la drogue. J'avais eu la chance de pouvoir éviter ce genre de désespoir et maintenant, je faisais partie des élus. On m'avait

choisi. Il me faudrait montrer que je le méritais, mais je n'étais pas inquiet. Je ferais tout pour y arriver. Je ne partageais ce sentiment de fierté avec personne. Mon truc, c'était de rester en mouvement et de ne pas trop réfléchir. Mais c'était vraiment génial.

De tous les entraîneurs que Milius m'a trouvés, le plus fou était de loin un fan de Conan qui vivait isolé dans les montagnes. Il était tellement mordu qu'il voulait vivre la vie de Conan. Il était devenu un spécialiste de la survie dans la neige, de l'escalade des arbres et de la vie dans la nature. Il se faisait même appeler Conan. La saleté et le froid glacial ne semblaient pas le gêner : je suis allé skier avec lui à Aspen dans le Colorado et il est resté en short ! Je me demandais s'il m'en voulait d'avoir été choisi à sa place mais il était très content pour moi. La nouvelle avait fait le tour des fans de Conan : je m'entraînais pour le rôle et j'allais monter à cheval et combattre à l'épée sans être doublé. Les vrais fans ont décidé que j'étais un bon choix, surtout parce que mon corps ressemblait beaucoup à celui de Conan dans les bandes dessinées. J'étais heureux d'avoir été accepté, c'était encourageant, parce que le spectateur de base qui retournerait voir le film et le recommanderait à tous ses amis était censé être quelqu'un comme ce gars. Pour le remercier de m'avoir aidé, on a emmené « Conan » en Europe quand on a commencé le tournage. Il a même joué le rôle d'un guerrier ennemi dans une des scènes de combat. Il se faisait tailler en morceaux – par moi.

Maria et moi avons des idées politiques diamétralement opposées, et c'est pourtant la politique qui nous a rapprochés, du moins d'un point de vue géographique, lorsqu'elle s'est installée en Californie pour participer à la campagne présidentielle de Teddy Kennedy en 1980. Dans l'histoire politique américaine, on n'avait jamais vu un président sortant candidat à sa propre réélection être contesté au sein de son propre parti. Mais le premier mandat de Jimmy Carter avait été si décevant, l'Amérique était dans un tel état que Teddy avait décidé de se présenter. Evidemment, lorsqu'un Kennedy se présentait aux élections, tout le monde était sur le pont. Les membres de la famille devaient mettre leur vie entre parenthèse et faire campagne.

La première action militante de Maria et de son amie Bonnie Reiss a été de recouvrir ma Jeep de posters et d'autocollants de Teddy. J'étais vraiment fier de ma Cherokee Chief marron. Elle était énorme comparée aux voitures ordinaires – c'était le tout premier SUV – et j'étais allé la chercher jusqu'en Oregon pour la payer 1 000 dollars de moins. J'avais fait installer un haut-parleur et une sirène pour la frime, mais je m'en servais quand même pour effrayer les autres conducteurs. Et voilà que je me tassais sur mon siège en espérant que personne ne me reconnaîtrait lorsque je me déplaçais en ville. Ça me faisait bizarre de me garer devant la salle de sport : comme la plupart des membres du club, j'étais républicain et je me retrouvais à faire de la pub pour Teddy.

J'espérais pour ma part que Ronald Reagan serait élu mais personne ne me demandait mon avis. C'était Maria qu'ils voulaient voir. Hollywood est une grande ville de gauche et les liens familiaux étaient profonds. Son grand-père, Joe Kennedy, avait été impliqué dans le cinéma dans les années 1920, époque où il dirigeait pas moins de trois studios, et les Kennedy aimaient associer les acteurs aux campagnes politiques. Ils étaient donc très au fait de ce qui se passait à Hollywood et démarchaient les acteurs, les réalisateurs et les dirigeants pour qu'ils contribuent financièrement. L'oncle de Maria, Peter Lawford, était une grande star et il était très copain avec Frank Sinatra et Dean Martin. Elle entendait parler de la bande qu'ils formaient, le « Rat Pack », depuis qu'elle était toute petite, elle les avait vus chez ses parents et elle était allée chez eux à Palm Springs en Californie. A peine débarquée en 1980, elle a entrepris de lier connaissance avec leurs épouses.

Le QG de campagne de Kennedy appelait les studios et les agences, et prenait rendez-vous pour Maria avec des gros bonnets et des célébrités.

« Maria aimerait vous voir pour vous parler d'un événement que nous organisons », disaient-ils. Presque invariablement, la réaction était : « Oh, mon Dieu, un Kennedy va nous rendre visite ! », et les portes s'ouvraient. Habituellement, Maria y allait avec des gens de l'équipe mais parfois je l'accompagnais en voiture. La candidature de Teddy était tellement controversée qu'obtenir des appuis n'était pas facile. J'ai entendu souvent des gens comme le producteur Norman Lear expliquer à Maria pourquoi ils ne soutiendraient pas Teddy mais plutôt le candidat indépendant, le représentant de l'Illinois John Anderson, voire Carter lui-même.

Maria n'avait pas vingt-cinq ans mais c'était déjà une force avec laquelle il fallait compter. Cela était clair pour moi depuis bien plus longtemps. En 1978, environ six mois après notre première rencontre, j'avais posé pour un reportage photo dans le magazine *Playgirl*. Ara Gallant, mon ami photographe, était chargé du travail et je lui ai suggéré de reconstituer une scène de brasserie munichoise. Ce serait un bar à bière traditionnel mais, au lieu de grosses Allemandes, ce seraient des jeunes femmes sexy aux seins nus qui serviraient les chopes de bière, les bretzels et les saucisses. C'était une idée déjantée et Ara a adoré. Mais lorsque j'en ai parlé à Maria, tout en précisant que rien n'était encore fait, elle m'a tout de suite dit que c'était une erreur. « Je croyais que tu voulais faire du cinéma, a-t-elle lancé. Si tu poses avec ces filles aux seins nus, est-ce que tu crois que les producteurs vont se dire : Mince alors, il me faut ce type tout de suite ? Ça m'étonnerait. Tu cherches quoi en faisant ça ? »

Je dois reconnaître que je n'avais rien à répondre. J'avais juste dit à Ara : « On va se marrer. » C'était idiot, je ne cherchais rien du tout.

« Eh bien, puisque tu ne cherches rien et que ça ne sert à rien, il vaut mieux que tu arrêtes. Tu n'en as pas besoin. Tu t'es amusé, maintenant passe à autre chose. »

Elle était têtue et convaincante, tant et si bien que j'ai fini par appeler *Playgirl* pour annuler le projet et leur rembourser les 7 000 dollars de la séance photo.

Elle savait jauger les attentes du public parce que c'était le monde dans lequel elle avait grandi. Maria était ma première petite amie à ne pas trouver mes ambitions ennuyeuses, à ne pas y voir un délire qui empêchait de bâtir l'avenir, à savoir un mariage, des enfants et une jolie petite maison quelque part – le stéréotype de l'« American way of life ». Le monde de Maria était tout sauf étriqué. Il était gigantesque à cause de ce que son grand-père, son père, sa mère et ses oncles avaient fait. J'avais enfin rencontré une fille qui voyait le monde en grand comme moi. J'avais atteint certains de mes buts mais une bonne partie de mon monde était encore un rêve. Et lorsque je parlais de rêves plus grands encore, elle ne disait jamais : « Bon, écoute, là, tu déconnes. »

Elle savait que ça pouvait arriver, puisque c'était arrivé dans sa famille. Son grand-père était parti de zéro et avait amassé une grosse fortune à Hollywood, dans le commerce de l'alcool, l'immobilier et d'autres secteurs. C'était un monde où cela n'avait rien de délirant de voir un proche se présenter à la présidence, ou à un poste de sénateur. Elle avait entendu son oncle John F. Kennedy promettre en 1961 qu'à la fin des années 1960, les Etats-Unis enverraient un homme sur la Lune. Sa mère avait créé les jeux Olympiques spéciaux. Son père était le fondateur du Peace Corps, et il avait créé le VISTA (les volontaires au service de l'Amérique) et les services d'aide juridique pour les pauvres, tout cela sous Kennedy et Johnson. Sargent Shriver avait été l'ambassadeur en France de Lyndon Johnson et de Richard Nixon. Si je disais : « Je veux gagner 1 million par film », elle ne trouvait pas ça absurde. Ça éveillait tout simplement sa curiosité.

« Comment vas-tu faire ? demandait-elle. J'admire ton enthousiasme. Je ne sais pas comment tu fais pour être aussi discipliné. »

Qui plus est, en m'observant, elle était le témoin de quelque chose qu'elle n'avait jamais vu se produire jusque-là : comment on transforme 1 dollar en 2 dollars, comment on devient millionnaire par les affaires.

Son origine lui conférait d'énormes avantages, une éducation exceptionnelle, la vaste culture et la sagesse de ses parents. Elle fréquentait des gens influents et les entendait s'exprimer. Elle avait vécu à Paris pendant que son père y était ambassadeur et elle était à l'aise partout dans le monde. Elle avait grandi en jouant au tennis, en faisant du ski et en participant à des concours hippiques.

Mais cela avait aussi des inconvénients. Eunice et Sarge étaient si imposants que les enfants n'avaient jamais développé d'opinions personnelles. Leurs parents ne manquaient jamais de leur faire comprendre qu'ils étaient intelligents. « Excellente idée, Anthony. » J'ai entendu Eunice dire un jour cela à son plus jeune fils qui commençait tout juste le lycée. « Je ne m'y prendrais pas comme ça, mais c'est très bien. Je n'y avais pas pensé. » Mais la famille était très hiérarchisée et c'étaient les parents, et surtout Eunice, qui faisaient les choix. Elle avait une personnalité très forte et Sarge s'en accommodait.

Lorsqu'on grandit dans ces conditions, c'est très difficile de faire ses propres choix et on finit par avoir le sentiment qu'on ne peut pas fonctionner sans l'aide de ses parents. Eunice et Sarge avaient décidé à quelle université les enfants devaient aller, par exemple. Certes, les enfants participaient un peu mais en fait, c'étaient les parents qui menaient le bal. Et encore, bien souvent ils ne le menaient pas non plus, c'était la famille Kennedy qui s'en chargeait. Chez les Kennedy, tout le monde se conformait à un certain moule. Pas un seul des trente cousins n'était républicain, par exemple. Dans combien de familles de trente personnes cela arrive-t-il ? C'est pour cela que je taquinais toujours Maria : « Les Kennedy, vous êtes un tas de clones. Si tu demandes à ton frère de citer sa couleur préférée, il répondra : nous aimons le bleu. »

Elle riait et disait : « C'est faux ! On est tous très différents. »

Je répondais : « Vous êtes tous écologistes, tous sportifs, tous démocrates, vous soutenez tous les mêmes candidats et vous aimez *tous* le bleu ! »

L'autre grand inconvénient, c'était la perception du public. Peu importe ce qu'accomplissait un Kennedy ou un Shriver, personne ne le félicitait. Au lieu de cela, les gens disaient : Bon, si j'étais un Kennedy, je pourrais le faire aussi.

Pour toutes ces raisons, Maria devait se battre davantage que la plupart des gens pour se forger sa propre identité.

Sarge et Eunice m'ont accueilli à bras ouverts. La première fois que Maria m'a emmené chez eux à Washington, Sarge a descendu l'escalier un livre à la main.

« Je suis en train de lire tout ce que vous avez fait », m'a-t-il dit.

Il avait trouvé quelque chose sur moi dans un livre sur les immigrants arrivés les mains vides qui avaient réussi. C'était une surprise agréable parce que je ne savais pas que je figurais déjà dans les livres. Le culturisme était quelque chose d'exotique. Je pensais que c'étaient des immigrants comme Kissinger, pas moi, qui auraient suscité de l'intérêt. C'était aimable et généreux de sa part d'avoir repéré ce passage et de me le montrer.

Eunice m'a tout de suite mis au travail. Elle était ravie d'apprendre que j'avais participé aux recherches financées par les jeux Olympiques spéciaux à l'Université du Wisconsin. Presque immédiatement, je me suis retrouvé en train de l'aider à organiser l'introduction de la force athlétique aux jeux Olympiques spéciaux et l'organisation d'ateliers de musculation pour les handicapés mentaux partout où je me rendrais.

Si les Shriver n'avaient pas été aussi aimables, le premier dîner chez eux aurait pu se passer moins bien. Les quatre frères de Maria, Anthony, Bobby, Timothy et Mark, avaient entre vingt-trois et douze ans, et, dès qu'on est passés à table, l'un des plus jeunes a lancé : « Papa, Arnold adore Nixon ! »

Sarge était un très bon ami d'Hubert Humphrey. En fait, lorsque Humphrey s'était présenté contre Nixon en 1968, il avait demandé à Sarge d'être son colistier mais la famille Kennedy avait torpillé l'idée.

Je ne savais plus où me mettre. Mais Sarge, toujours diplomate, a répondu calmement : « Eh bien, chacun a un avis différent à propos de ces choses-là. »

Plus tard, nous avons discuté de la question et je lui ai expliqué pourquoi j'admirais Nixon. Cela venait du fait que j'avais grandi en Europe où le gouvernement était responsable de tout, 70 % des gens travaillaient pour le gouvernement et l'aspiration suprême était d'obtenir un poste de fonctionnaire. C'était une des raisons pour lesquelles j'étais parti pour les Etats-Unis.

Sargent était en fait un universitaire spécialiste de la langue allemande. D'origine allemande, il avait passé des étés en Allemagne lorsqu'il était

étudiant au milieu des années 1930. Il portait les culottes de cuir traditionnelles et explorait la campagne allemande et autrichienne en pédalant de village en village sur sa bicyclette. Lors du premier été qu'il avait passé là-bas, en 1934, l'arrivée récente d'Adolf Hitler au pouvoir ne l'avait pas beaucoup impressionné. Mais en y retournant pour la seconde fois en 1936, il avait appris à reconnaître les groupes paramilitaires nazis, les chemises brunes des *Sturmabteilung* (SA) et les uniformes noirs de la garde d'élite d'Hitler, les *Schutzstaffel* (SS). Il avait lu des récits de prisonniers politiques qui avaient été envoyés dans les camps de concentration. Il avait même assisté à un discours d'Hitler.

Il était rentré chez lui convaincu que l'Amérique devait se tenir à l'écart de la crise qui couvait en Europe – à tel point qu'en 1940, à l'Université de Yale, il avait cofondé le premier comité anti-guerre américain avec des condisciples comme Gerald Ford, le futur trente-huitième président, et Potter Stewart, qui intégrerait bientôt la Cour suprême de justice. Sarge s'était pourtant engagé dans la marine avant Pearl Harbor et il avait servi pendant la guerre. On parlait souvent allemand ensemble. Il ne parlait pas couramment mais il pouvait chanter dans la langue.

Les repas en famille chez les Shriver étaient à l'opposé de la manière dont on m'avait élevé. Sarge me demandait : « Qu'auraient fait tes parents si tu leur avais parlé comme mes enfants me parlent ?

— Mon père m'aurait giflé tout de suite.

— Vous entendez ça, les enfants ? Répète un peu, Arnold. Répète. Son père l'aurait giflé. C'est ce que je devrais faire. »

Les garçons répondaient : « Oh papa ! » Et lui lançaient des boulettes de pain.

Ils avaient ce genre d'humour à table et ça me sidérait. La première fois que j'ai dîné chez eux, à la fin du repas l'un des garçons pétait, un autre rotait et le troisième se balançait tellement sur sa chaise qu'il s'était retrouvé par terre, où il disait en gémissant : « Putain, je suis plein. »

Eunice avait aussitôt réagi : « Ne redis jamais cela dans cette maison, tu m'entends ?

— Désolé, maman, mais je suis complètement plein. Ta cuisine est incroyable. »

Evidemment, c'était aussi une plaisanterie. Eunice était incapable de cuire un œuf.

« Estime-toi heureux d'avoir de quoi manger », avait-elle répliqué.

Les parents de Maria avaient une approche bien plus décontractée de l'éducation que celle que Meinhard et moi avions connue. Nous devions toujours nous taire, tandis que chez les Shriver on était encouragé à participer à la conversation. Si, par exemple, on discutait de la fête nationale, le 4 Juillet, Sargent demandait : « Bobby, qu'est-ce que le 4 Juillet représente pour toi ? »

Ils évoquaient des questions politiques et des problèmes sociaux, les déclarations du président. Chacun devait avoir quelque chose à dire et prendre

part à la discussion.

Maria et moi habitions chacun à un bout du pays, mais cela n'a pas empêché nos vies de devenir étroitement liées. Elle était présente lors de la remise de mon diplôme à l'Université du Wisconsin – après dix ans d'efforts, j'ai obtenu un diplôme en commerce, avec une spécialisation en marketing international. Elle venait d'être engagée à la télévision et produisait des journaux télévisés locaux à Philadelphie et à Baltimore. Je lui rendais visite et, une fois ou deux, j'ai participé à un talk-show de son amie Oprah Winfrey à Baltimore. Elle démarrait elle aussi. Maria avait toujours des amis intéressants mais Oprah sortait du lot. Elle avait du talent et elle était dynamique, on voyait tout de suite qu'elle croyait en son étoile. Pour l'une de ses émissions, elle est venue à la salle de sport et s'est entraînée avec moi pour montrer qu'il était important de rester en forme. Une autre fois nous avons abordé le sujet de l'importance de la lecture pour les enfants et de la manière de s'y prendre pour les motiver.

J'étais fier de Maria. Pour la première fois, je voyais qu'elle était vraiment déterminée à trouver sa place. Il n'y avait pas d'autres journalistes dans la famille. Lorsqu'elle s'est présentée à son entretien d'embauche, on lui a demandé : « Etes-vous prête à travailler quatorze heures par jour ou espérez-vous être dorlotée comme une Shriver ? »

Elle avait répondu qu'elle était prête à bosser dur – et c'était vrai.

Nous sommes allés ensemble à Hawaï, à Los Angeles, en Europe. En 1978, nous sommes partis skier en Autriche, c'était la première fois qu'elle passait Noël loin de sa famille. J'accompagnais aussi Maria aux réunions familiales, qui étaient nombreuses. J'ai rapidement compris que, lorsqu'on était un Kennedy, on n'était jamais entièrement libre. Maria devait passer une partie de l'été à Hyannis Port, accompagner sa famille en vacances d'hiver et être à la maison pour Thanksgiving et Noël. Si on célébrait l'anniversaire ou le mariage de quelqu'un, elle avait intérêt à être là. Comme il y avait beaucoup de cousins, les représentations de gala étaient nombreuses.

Maria s'échappait parfois de son travail, et venait me voir en Californie. Elle s'entendait bien avec certains de mes amis, surtout Franco, et avec quelques acteurs et réalisateurs que je connaissais. Il y en avait aussi qu'elle n'aimait pas : des types qu'elle pensait être des parasites ou bien qui essayaient de se servir de moi. Elle a aussi rencontré ma mère, lors d'une de ses visites annuelles à Pâques.

Plus ça devenait sérieux entre nous, plus Maria parlait de s'installer en Californie. La campagne présidentielle de Teddy en 1980 tombait à pic. J'étais prêt à acheter une maison et notre première grande décision en tant que couple a été d'en chercher une ensemble et de la considérer comme *notre* maison. A la fin de l'été, nous en avons trouvé une dans le style espagnol des années 1920, dans un coin agréable de Santa Monica, pas loin de San Vicente



Avenue. On l'appelait « notre maison » mais elle ne l'était pas vraiment. C'était ma maison. Il y avait un grand escalier à gauche en entrant, de jolis carrelages, un grand salon avec des poutres apparentes et de belles cheminées, la salle de télévision et la chambre principale à l'étage. Il y avait une grande piscine et une maison d'hôte où ma mère pourrait s'installer lors de ses visites.

Le fait que c'était notre maison restait entre nous parce qu'elle ne voulait pas dire à ses parents qu'on habitait ensemble – Sarge était très vieux jeu. Elle leur avait dit qu'elle habitait à quelques pâtés de maisons de chez moi, sur Montana Avenue. On y avait loué un appartement meublé et, lorsque Sarge et Eunice nous rendaient visite, Maria les invitait à déjeuner « chez elle ». Je suis pratiquement certain que Eunice se doutait de la vérité mais il était important pour la famille de préserver les apparences.

Evidemment, Hollywood est le pire endroit au monde pour garder l'anonymat, surtout s'agissant d'une Kennedy. Pendant que nous cherchions une maison, l'un des agents immobiliers, qui savait qui était Maria, nous avait dit : « J'ai une maison à Beverly Hills qui pourrait vous intéresser. Je ne vous dirai pas pourquoi exactement elle pourrait vous intéresser, vous devez la voir vous-mêmes. »

Nous l'avons visitée et ensuite l'agent immobilier nous a annoncé : « Vous savez qui a vécu ici ? Gloria Swanson ! »

Elle nous a conduits au sous-sol et nous a montré un tunnel qui conduisait à la maison voisine. Joe Kennedy empruntait ce tunnel pour rejoindre la comédienne pendant la longue liaison qu'il avait eue avec elle à la fin des années 1920. Maria était outrée, après. Elle m'a demandé : « Mais pourquoi elle nous a montré ça ? »

Elle était à la fois fascinée, en colère et gênée.

La campagne de Teddy m'a donné l'occasion de voir à quoi cela ressemblait de se lancer dans une course à la présidence. En février, j'ai accompagné Maria dans le New Hampshire pour les primaires. L'équipe de campagne était installée dans un petit hôtel qui bourdonnait comme une ruche avec la présence des médias, de l'équipe, des bénévoles et de toutes sortes de gens avec des journaux sous le bras qui s'installaient dans un coin pour lire les derniers titres. Les organisateurs ont envoyé Maria dans quelques usines du coin pour serrer des mains.

Tout cela m'avait l'air un peu ridicule parce que je ne comprenais pas comment les choses fonctionnaient. Teddy Kennedy était une figure politique de premier plan qui avait fait la couverture de *Time* lorsqu'il avait décidé de se lancer. J'imaginais donc qu'il prendrait la parole devant des foules immenses. J'avais déjà assisté à plusieurs meetings de Reagan cette année-là et il y avait toujours un ou deux milliers de personnes, parfois plus. Même si Reagan ne faisait qu'une halte dans une usine pour parler aux ouvriers, il y avait toujours du monde, des drapeaux, des banderoles et des marches

patriotiques.

Nous on était dans cet hôtel à la noix. On serrait des mains, on arpentaient les magasins et les centres commerciaux, on allait au restaurant. Je trouvais ça vraiment étrange : pourquoi restions-nous dans cet horrible petit hôtel ? Pourquoi pas un grand hôtel ? Je ne savais pas qu'au début d'une campagne, il faut favoriser le contact personnel. Je ne savais pas qu'on ne peut installer son équipe de campagne dans un grand hôtel parce que quelqu'un écrira inévitablement un article pour dénoncer la manière honteuse dont vous gaspillez l'argent de vos donateurs, des gens qui travaillent dur. Je ne comprenais pas que certains événements sont imposants, d'autres plus discrets et intimes, selon les circonstances.

La campagne pour la nomination du candidat démocrate cette année-là a rapidement viré au pugilat. Avant l'annonce de sa candidature, Teddy devançait Carter dans les sondages à plus de deux contre un. Tout le monde poussait Teddy à se présenter. Les journalistes disaient que c'était quelqu'un de fantastique et d'efficace, qu'il l'emporterait facilement face à Jimmy Carter et sauverait la mise aux Démocrates. Les choses ne pouvaient que bien se passer. Mais dès qu'il a annoncé sa candidature en novembre 1979, tout a changé. Les attaques se sont multipliées. Je n'en croyais pas mes yeux. Teddy n'avait pas su donner une réponse convaincante lorsqu'on lui avait demandé, au cours d'une interview sur CBS, pourquoi il voulait être président. Les gens critiquaient sa personnalité en insistant sur l'accident de voiture de Chappaquiddick en 1969 au cours duquel sa passagère, Mary Jo Kopechne, qui avait travaillé pour la campagne électorale de Bobby Kennedy, avait trouvé la mort. On prétendait aussi que Teddy profitait de la réputation de ses frères, alors qu'il était sénateur depuis dix-huit ans.

J'étais choqué. C'était incroyable d'être au premier rang et de voir tout se jouer devant mes yeux.

Teddy a perdu les primaires cruciales de l'Iowa et du New Hampshire et il a commencé à avoir des problèmes de financement. La campagne a dû réduire ses effectifs avant même les primaires dans les Etats plus importants. Mais il s'est battu et a remporté plusieurs grands Etats, New York au mois de mars, la Pennsylvanie en avril et – en partie grâce au travail de Maria – la Californie en juin. Mais il avait perdu dans beaucoup d'autres Etats et il n'a jamais réussi à rattraper Carter dans les sondages. A la fin, Teddy n'avait remporté que dix primaires sur trente-quatre. Lors de l'ouverture de la convention démocrate au mois d'août, Carter avait suffisamment de délégués pour verrouiller sa candidature. Teddy a dû jeter l'éponge.

D'un coup, après des mois d'efforts intenses, tout était fini. Maria était triste et déprimée. La famille avait vécu tant d'événements dramatiques depuis qu'elle était née, l'assassinat de JFK d'abord, lorsqu'elle avait huit ans, puis celui de Bobby lorsqu'elle en avait douze et enfin l'accident de Chappaquiddick l'été suivant. Pour couronner le tout, elle avait vu son père perdre comme colistier de George McGovern en 1972, et à nouveau lorsqu'il

avait essayé d'obtenir l'investiture démocrate en 1976. Et aujourd'hui, Teddy s'était présenté à nouveau et ils avaient encore essuyé une défaite.

Elle s'était donnée à fond. Je voyais comment la politique pouvait vous écraser et devenir incontrôlable. Lorsque vous vous présentez à la présidentielle, la pression publique se fait sentir constamment. Les médias nationaux et locaux scrutent vos moindres faits et gestes. Tout le monde vous regarde à la loupe. Elle a vraiment mal supporté de voir son oncle subir tout cela et perdre. J'étais heureux de la soutenir dans ces circonstances. Je lui disais : « Tu as fait un travail fantastique, la manière dont tu as parlé aux médias, la manière dont tu t'es démenée pour Teddy. »

Cela n'a fait que confirmer la piètre opinion que Maria avait du métier politique.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la reconforter. Je l'ai emmenée en vacances en Europe, on a visité Londres, Paris et la France. Maria a bientôt retrouvé son enthousiasme et son sens de l'humour.

Avant de quitter la côte Est, elle avait fait un choix courageux concernant sa carrière. Au début, son but était de devenir productrice, d'être la personne qui se trouvait en régie. Elle a décidé de passer devant la caméra et de se battre pour devenir présentatrice de journal télévisé. Ma façon d'avancer avait toujours été d'avoir une vision claire de ce que je voulais faire et d'y travailler dur. Je découvrais la même détermination chez Maria, et je trouvais ça génial.

Jusque-là, personne dans la famille Kennedy n'avait été journaliste. C'était quelque chose de totalement nouveau et c'était à *elle*. Certains de ses cousins avaient réussi à trouver leur place, et cela impliquait presque toujours une spécialisation dans une cause ou un problème, mais toujours dans le cadre des convictions de la famille. Pour Maria, la volonté de se retrouver devant la caméra était une véritable déclaration d'indépendance.

Dès notre retour à Santa Monica, elle s'est démenée pour développer les relations et les compétences dont elle aurait besoin, tout comme je l'avais fait quand j'avais décidé de devenir acteur. Que fallait-il pour réussir devant la caméra ? Les réponses devaient être précises. Fallait-il qu'elle change son apparence, sa voix, son style ? Que devait-elle conserver ? Ses coachs lui disaient : « Vos cheveux sont trop longs, vous devez les couper. Pourquoi ne vous coiffez-vous pas en arrière ? Votre regard est trop intense, on va essayer de l'adoucir. »

On la façonnait, on la remodelait. Il fallait qu'elle puisse accrocher la caméra, jour après jour, sans exagération et surtout en évitant de distraire le public de ce qui était l'essentiel, à savoir l'information.

Pendant le tournage de *Conan* à Madrid l'hiver suivant, nous n'avons pas pu nous voir pendant cinq mois. Elle m'envoyait des photos pour me montrer qu'elle avait perdu 4 kilos, changé de coiffure. *Conan* avait été programmé puis reporté plusieurs fois. On était censés tourner en Yougoslavie pendant l'été 1980 mais le pays était plongé dans l'instabilité depuis la mort

de Tito en mai. Les producteurs avaient décidé que ce serait à la fois plus économique et plus simple de transporter la production en Espagne à l'automne. Quand on était rentrés d'Europe avec Maria, j'avais appris que le projet avait encore été reporté au début de l'année suivante.

Cela a ouvert la voie à un projet fou qui me trottait dans la tête depuis un moment : prendre tout le monde de court, faire un come-back inopiné et redevenir Monsieur Olympia, champion du monde de culturisme. Le culturisme avait explosé au cours des quatre années qui avaient suivi la sortie de *Pumping Iron*. Les clubs de remise en forme poussaient comme des champignons à travers le pays et la musculation était un élément essentiel de ce qu'ils vendaient. Joe Gold avait vendu sa salle à des franchiseurs et construit un nouvel établissement près de la plage qui s'appelait World Gym et accueillait les femmes et les hommes.

Il y avait un véritable engouement pour le concours de Monsieur Olympia. Au cours d'une des tentatives périodiques de Joe Weider pour se développer au niveau mondial, la Fédération internationale de culturisme avait prévu d'organiser le concours à Sydney cette année-là. J'étais censé y assister en tant que commentateur pour la chaîne de télévision CBS. La rémunération était intéressante mais lorsque j'ai ressenti à nouveau l'appel de la compétition, elle a perdu tout intérêt. L'envie prenait corps dans ma tête, et bientôt je ne pouvais plus y résister. Quelle meilleure préparation pour *Conan* si ce n'est la reconquête du titre ? J'allais leur montrer que j'étais vraiment le roi – et le barbare ! Frank Zane détenait le titre depuis trois ans et au moins une douzaine de prétendants se bousculaient pour le détrôner, dont des gars que je voyais tous les jours dans la salle de sport. L'un d'eux s'appelait Mike Mentzer, c'était un gars de Pennsylvanie qui mesurait 1,72 mètre et portait une moustache noire tombante. Il avait fini deuxième l'année précédente. Il se présentait comme le nouveau gourou et porte-parole de la musculation. Il citait à tout bout de champ la philosophe-romancière Ayn Rand. Il y avait souvent des rumeurs selon lesquelles je m'apprêtais à revenir à la compétition. Je savais que si je niais en bloc et attendais la dernière minute pour me déclarer, ça allait mettre des gars comme lui à cran.

Maria trouvait que ce n'était pas une bonne idée

« A présent, tu *organises* des compétitions, m'a-t-elle fait remarquer. Tu as quitté le culturisme au sommet, ça pourrait indisposer les gens à ton égard. En plus, rien ne garantit que tu vas gagner. »

Elle avait raison, je le savais, mais l'envie ne me quittait plus.

« Puisque tu débordes d'énergie, pourquoi n'apprends-tu pas l'espagnol avant de partir en Espagne pour le tournage ? » m'a-t-elle suggéré.

Elle venait de voir perdre Teddy et ne voulait pas prendre encore des coups. La veille au soir, elle avait été secouée lorsque Mohamed Ali, qui était sorti de sa retraite pour tenter de devenir le premier champion à remporter quatre fois le titre mondial des poids lourds, avait été battu à plate couture par

Larry Holmes. Elle y avait vu un signe.

Mais je n'arrivais pas à renoncer. Plus j'y pensais, plus j'en avais envie.

Un soir, à ma grande surprise, Maria a changé d'avis. Elle m'a dit que si j'étais toujours déterminé à participer à la compétition, elle me soutiendrait. Elle est devenue la meilleure des partenaires.

Maria était la seule à être dans la confiance. Bien sûr, Franco l'a deviné. Mon ami de longue date était maintenant ostéopathe et il s'entraînait avec moi pour m'aider à préparer *Conan*. Il disait : « Arnold, Monsieur Olympia arrive, tu dois te présenter et tous les prendre par surprise. » Certains types dans la salle étaient vraiment inquiets. Lorsqu'ils m'ont vu m'entraîner deux fois par jour, ils se sont demandé ce qui se passait. Ils savaient que je devais tourner Conan et je leur racontais que je faisais ça pour le rôle. Oui, je serais bien à Sydney mais en tant que commentateur pour la télévision. De plus, on était à cinq semaines de Monsieur Olympia, *personne* ne pouvait commencer un entraînement aussi lourd au dernier moment et être prêt ! Mais ils n'étaient pas convaincus et j'alimentais cette incertitude. A mesure que les semaines passaient et que la compétition se rapprochait, j'adressais de grands sourires à Mentzer et ça le rendait dingue.

C'est l'entraînement le plus dur que j'aie jamais fait, mais je me suis bien amusé. L'implication de Maria dans toutes les étapes ne cessait de me surprendre, mais elle restait néanmoins concentrée sur son propre objectif. Elle avait grandi dans un milieu où on pratiquait beaucoup de sports : pas le culturisme bien sûr mais le base-ball, le football américain, le tennis et le golf. Au fond, c'était du pareil au même. Elle comprenait que je devais me lever à 6 heures du matin pour m'entraîner pendant deux heures et elle m'accompagnait à la salle de sport. Au dîner, si elle me voyait sur le point de craquer et prendre de la glace, elle l'enlevait de la table. Tout l'enthousiasme qu'elle avait mis au service de Teddy pendant sa campagne se reportait maintenant sur moi.

La compétition devait avoir lieu à l'opéra de Sydney, le spectaculaire chef-d'œuvre architectural. Frank Sinatra venait de s'y produire. C'était un honneur de se retrouver là, un signe de plus du prestige grandissant du culturisme. La récompense était de 50 000 dollars, une somme jamais offerte dans une compétition de culturisme, et quinze champions s'étaient inscrits, ce qui en faisait le plus grand événement du genre.

L'opéra était bien l'endroit idéal, parce que dès le premier jour, le concours s'est chargé de drame, d'émotions et d'intrigues. Lorsque j'ai annoncé que je n'étais pas là en tant qu'observateur mais bien pour participer à la compétition, tout le monde s'est déchaîné. Les dirigeants de la fédération se sont réunis : un concurrent pouvait-il participer sans s'être préalablement inscrit ? Apparemment, rien dans le règlement ne l'interdisait. J'ai donc été autorisé à participer. Ensuite, une révolte s'est déclarée contre certaines règles de la compétition : il y a eu une pétition, signée par tous les culturistes sauf moi. Les organisateurs ont dû négocier pour éviter le désastre. Après

beaucoup d'agitation, ils ont non seulement adopté les changements mais demandé aussi aux participants de valider la sélection des juges.

Toutes ces manœuvres en coulisses ont mis en évidence un aspect de Maria qui m'a évidemment fait penser à Eunice. Maria avait beau essayer de se démarquer de sa mère, elle avait son instinct politique et était d'une grande sagesse pour son âge. En politique, lorsque des conflits s'annoncent et que les camps se forment, il faut capter ce qui se passe et agir vite. Elle se battait à mes côtés avec son sens aigu de la situation et ses conseils avisés. Elle savait à qui parler et m'a aidé à ne pas me laisser isoler ou prendre par surprise. C'était une bête politique. Comment quelqu'un qui ne connaissait rien aux coulisses du culturisme et ne savait même pas vraiment qui étaient les principaux acteurs pouvait-il se plonger si vite dans le bain et dominer la situation ?

J'ai fini par gagner mon septième titre de Monsieur Olympia. Mais cette victoire demeure controversée. Le jury s'est divisé, cinq juges votant pour moi et deux en faveur de mon principal concurrent, l'américain Chris Dickerson. C'était la première fois qu'un titre de Monsieur Olympia n'était pas accordé à l'unanimité. Lorsque mon nom a été annoncé, la moitié de la salle seulement m'a acclamé et, pour la première fois de ma vie, j'ai entendu des sifflets. Tout de suite après, l'un des cinq finalistes a fracassé des chaises en coulisses, un autre a brisé son trophée en mille morceaux sur le parking et un autre enfin a annoncé qu'il quittait le culturisme pour de bon.

Ça m'avait fait plaisir de m'entraîner et de remporter une nouvelle fois le titre, mais avec le recul, je dois reconnaître que l'épisode a fait du tort à mon sport. Le milieu s'est déchiré, alors que j'aurais pu m'y prendre autrement. L'esprit de camaraderie du culturisme était brisé. J'ai fini par me réconcilier avec les gars, même s'il a fallu des années pour certains d'entre eux.

Le tournage de *Conan* ne devait pas commencer pour de bon avant des mois mais j'ai dû me rendre à Londres à la fin d'octobre pour tourner une scène préliminaire. En me voyant, Milius a secoué la tête.

« Ça ne va pas, il va falloir me changer ça, m'a-t-il dit. Conan ne peut pas avoir l'air d'un culturiste. Ce n'est pas un film sur Hercule. Il faut que tu sois plus trapu, que tu prennes un peu de poids. Tu dois ressembler à quelqu'un qui s'est battu les pieds dans la boue, un guerrier et un esclave qui a été enchaîné pendant des années à la roue de la douleur. Voilà le genre de corps que je veux. »

Milius voulait que tout soit aussi cohérent que possible. C'était logique, même si Conan appartenait à un monde imaginaire. Dans la scène que nous avons tournée en Angleterre, on m'avait maquillé pour que je ressemble à Conan vieilli, et je devais dire un monologue qui était l'introduction au film : « Sache, ô Prince, qu'entre les années où les océans ont bu Atlantis et l'essor des fils d'Aryas, il y a eu un âge inespéré... Je suis venu, moi, Conan, pour voler, piller, saccager, tuer et fouler aux pieds les trônes serties de bijoux. Or

voici que mes yeux se sont éteints. Assieds-toi à mes pieds, car tu es le reste de cet âge. Laisse-moi te conter les jours de grande aventure. »

J'étais drapé dans des robes et des fourrures, mon physique de Monsieur Olympia ne se voyait pas. Mais j'allais devoir à nouveau remodeler mon corps.

En rentrant à Los Angeles, je songeais à la manière dont les épreuves des derniers mois nous avaient unis, Maria et moi. J'étais heureux de ne pas avoir fait d'histoires à propos des autocollants placardé sur ma Jeep et de ne pas avoir laissé mes propres opinions politiques interférer. Pour la première fois, j'avais l'impression d'avoir une compagne. Je l'avais épaulée dans les moments difficiles et je me disais que j'avais visé juste en lui faisant faire le tour de l'Europe après la défaite de Teddy. Maintenant, c'est elle qui s'impliquait et m'aidait à réaliser mes ambitions, quelque chose d'aussi éloigné que possible du monde qui était le sien.

Je savais ce qu'elle avait enduré de la part des amis de la famille à Hollywood qui l'incitaient à se trouver un fiancé plus convenable, les relations de sa mère et de Pat Kennedy Lawford, l'ex-femme de Peter, en particulier, qui ne cessaient de répéter : « Qu'est-ce que tu fais avec ce culturiste ? Laisse-moi te présenter ce merveilleux réalisateur » ou « un jeune et séduisant homme d'affaires ». Ou encore : « J'ai l'homme qu'il te faut, il est un peu plus âgé mais il est milliardaire. Laisse-moi m'occuper de cela pour toi. »

Le monde extérieur considérait notre relation de manière simpliste, comme une *success story* juteuse : Ce n'est pas par hasard qu'il a remporté le titre de Monsieur Olympia et tous ces championnats de culturisme puis signé ce gros contrat dans le cinéma ! Et maintenant, il est fiancé à une Kennedy !

Selon cette manière de voir, Maria n'était qu'un trophée de plus.

Mais la réalité était tout autre. Je me moquais de son nom. Si nous n'avions pas été faits l'un pour l'autre, nous n'aurions jamais fini ensemble. Sa personnalité, son allure, son intelligence, son esprit, ce qu'elle m'apportait et son aptitude à s'impliquer totalement, voilà ce qui comptait pour moi. Maria était en harmonie avec tout ce que j'étais, avec ce que je pensais et avec ce que je faisais. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles j'estimais que cette femme serait peut-être bien ma compagne pour la vie. Je suis devenu dépendant d'elle. En Espagne, c'était dur de ne pas l'avoir à mes côtés.

J'ai compris ce que Maria voulait réussir. Elle voulait devenir la nouvelle Barbara Walters. Et moi je voulais devenir le plus grand acteur de cinéma, nos ambitions nous poussaient à aller de l'avant. Je voyais dans quel monde elle voulait se faire une place, et elle comprenait le monde vers lequel je voulais aller. Ce voyage, nous pouvions le faire ensemble.

Je comprenais aussi pourquoi je lui plaisais. Avec sa personnalité dynamique, Maria piétinait les hommes. Ils devenaient tout de suite ses esclaves. Moi, je n'étais pas un gars qu'on pouvait piétiner. J'avais de

l'assurance, j'avais accompli des choses, j'étais quelqu'un. Elle admirait le fait que j'étais un immigré qui avait réussi à bâtir sa vie aux Etats-Unis. Elle savait que je pigerai comment sa famille fonctionnait, et que je m'entendrais bien avec eux.

Maria rêvait autant que moi de quitter la maison de ses parents – y avait-il meilleur moyen d'y parvenir que de tomber amoureuse d'un ambitieux culturiste autrichien qui voulait faire une carrière dans le cinéma ? Elle aimait être loin de Washington, des avocats, des politiciens. Elle voulait être unique et différente.

S'il y avait un couple dans sa famille auquel Maria pouvait nous comparer, c'était celui de ses grands-parents. Joe était un autodidacte, comme moi. Il était très entreprenant, moi aussi. Rose, qui était la fille de John Francis Fitzgerald, dit « Honey Fitz », le maire de Boston, avait choisi Joe alors que celui-ci était sans le sou parce qu'elle avait une foi absolue dans sa capacité à réussir. J'étais moi-même acharné, discipliné, pragmatique et suffisamment intelligent pour y parvenir. Voilà pourquoi Maria voulait être avec moi.

Et il y avait aussi ce que je représentais d'un point de vue physique. Elle aimait les types sportifs et costauds. Maria me racontait que lorsqu'elle était petite, à l'époque où JFK était président, à Hyannis, elle passait du temps avec les agents du Secret Service, qui assuraient leur sécurité. Le soir, lorsqu'ils étaient en service, pour lutter contre le sommeil, il leur arrivait de lire des magazines de musculation – avec moi en couverture ! Elle était trop jeune pour y faire très attention mais elle avait remarqué que ces gardes du corps s'entraînaient tous. Elle n'avait pas oublié ce détail, car lorsque le livre *Pumping Iron* était sorti, elle l'avait offert à Bobby, son frère aîné.

Nous avons commencé à décorer la maison avant mon départ en décembre pour la préproduction de *Conan*. Maria aimait les rideaux à fleurs, ses goûts étaient plutôt conventionnels, ce qui m'allait très bien. Cela faisait très côte Est et aussi un peu européen. Elle avait hérité cela de sa famille. Ils avaient grandi dans un cadre cossu – motifs à fleurs, canapés et chaises tapissés. Dans toutes leurs maisons, tous leurs appartements, il y avait un piano dans le salon, des dizaines de photos encadrées des membres de la famille sur toutes les surfaces possibles, etc., etc.

Mon style était plus rustique, alors quand on s'est occupés de la salle à manger, je me suis rendu dans une boutique d'antiquités et j'ai acheté une lourde table en chêne avec des chaises assorties. Maria s'est chargée du salon. Elle a commandé de grands canapés moelleux avec des motifs floraux et des fauteuils pour compléter l'ensemble. Une des amies de Eunice était une excellente décoratrice, elle nous a conseillés.

Avec Maria on se disait que notre maison devait être avant tout confortable. On ne voulait surtout pas d'un endroit tellement décoré qu'on n'oserait pas se détendre, les pieds sur la table. Comme elle avait du goût, je l'ai laissée faire, et elle a vu que moi aussi j'avais du goût. C'était formidable d'être avec quelqu'un qui avait des avis aussi tranchés que les miens mais



avec qui j'étais capable de m'entendre, au lieu d'avancer seul en faisant tout moi-même tout en m'interrogeant sans arrêt sur ce qu'elle voulait. Est-ce que ceci lui plairait ? Et ça ? La maison n'est-elle que le reflet de ma personnalité ? Elle savait énormément de choses, c'était formidable de travailler et de progresser avec elle.

Maria adorait quand je l'emmenais chiner dans les brocantes. Mon goût s'était affiné au fil des ans, en partie parce que j'avais pu observer Joe Weider collectionner ses antiquités. Mais il me manquait une forme de raffinement et je n'aimais pas acheter au-dessus d'un certain prix. Tout dépendait de l'argent dont je disposais et de la somme que je voulais dépenser. Je n'avais jamais fait tapisser des meubles, je me contentais d'acheter ce qui était exposé ou de rechercher une bonne affaire. A présent que j'avais le vent en poupe avec *Conan*, je me disais que je pouvais me lâcher un peu plus et offrir à Maria le mobilier qui lui plaisait.

On ne se disputait jamais. Il devenait clair que nous étions adaptés l'un à l'autre et que nous pourrions vivre ensemble, et on avait très envie d'essayer. Je m'intéressais à l'art, à nouveau grâce à l'influence de Joe Weider. Pour développer mes propres goûts, j'aimais fréquenter les musées, les ventes aux enchères et les galeries, et Maria adorait faire cela avec moi. J'ai commencé à acheter des pièces de collection. Au début, je n'avais pas les moyens de m'offrir autre chose que des lithographies de Chagall, de Miró ou de Dalí. Mais je me suis rapidement intéressé à la peinture et à la sculpture.

La question du mariage s'est posée peu de temps avant mon départ prévu pour l'Espagne. Je voulais que Maria m'accompagne là-bas, qu'elle fasse partie de ma carrière. Après le temps que nous avons passé ensemble ces derniers mois, il était évident qu'elle était la femme idéale pour moi.

Je l'ai invitée à me rejoindre, ou au moins à passer un mois avec moi. Elle m'a répondu que c'était impossible parce que ses parents désapprouveraient cela. Ils n'aimeraient pas apprendre qu'elle était avec moi, que nous dormions ensemble, sans être mariés.

« Eh bien, on n'a qu'à se marier ! » ai-je répondu.

Ça lui paraissait encore plus compliqué. Elle redoutait la réaction de Eunice. « Non, non, non, m'a-t-elle répondu en secouant la tête. Je ne pourrais jamais lui annoncer ça. »

Eunice s'était mariée sur le tard, si tard que cela faisait partie de la légende familiale. Elle avait pris son temps. Après être sortie de Stanford avec un diplôme en sociologie, elle avait travaillé pendant la guerre pour le département d'Etat en aidant les prisonniers qui rentraient à la maison à s'adapter à la vie civile. Ensuite, elle avait été assistante sociale dans une prison fédérale pour femmes en Virginie puis dans un refuge pour femmes à Chicago. C'est dans cette ville qu'elle avait rencontré Sarge, qui était beau comme une vedette de cinéma et travaillait pour Joe Kennedy. Il était tombé amoureux d'elle en 1946 et lui avait fait la cour pendant sept ans. Il était sur le point de perdre espoir lorsqu'un jour, elle l'avait emmené dans une petite

chapelle discrète à la fin de la messe et lui avait dit : « Sarge, je crois que j'aimerais t'épouser. »

Elle s'était donc mariée à trente ans passés et seulement après avoir fait un tas de choses. Maria se disait qu'elle n'avait pas besoin de se marier tout de suite, à vingt-cinq ans, et qu'elle pouvait attendre la trentaine. Elle avait beaucoup à faire avant.

Ça m'a rassuré de savoir que le problème ne venait pas de moi : le mariage ne faisait simplement pas partie de ses projets pour le moment. Il ne faisait pas forcément partie des miens non plus, mais j'avais tellement envie d'être avec elle que je n'aurais pas hésité. Maria me manquerait énormément sur le tournage. D'un autre côté, ce n'était pas plus mal. On pourrait continuer comme ça le temps qu'il faudrait, et je ne l'entendrais jamais me dire : « J'aimerais savoir où on va. On est ensemble depuis quatre ans et tu ne t'es toujours pas décidé... », ou encore : « Je ne suis pas assez bien pour toi ? Tu cherches quelqu'un d'autre ? »

On a mis la question de côté, tout simplement.

Je pourrais continuer indéfiniment à écrire sur tout ce qui me plaît chez Maria, mais au fond je serais toujours incapable d'expliquer comment la magie opère. Ronald Reagan écrivait des lettres d'amour de dix pages à sa femme, Nancy, qui se trouvait à l'autre bout de la pièce. Quand on m'a raconté cette histoire, je me suis dit : « Ce n'était pas plus simple de lui parler ? » Par la suite, j'ai compris que ce n'était pas pareil, écrire ou dire quelque chose. Les histoires d'amour se construisent autour des singularités des gens.

## Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort

*Conan le Barbare* se déroule dans une Europe primitive imaginaire, à l'Age hyborien, après la disparition de l'Atlantide mais des milliers d'années avant l'aube de l'histoire écrite. Je suis arrivé à Madrid au début de décembre pour voir cette époque prendre forme dans l'Espagne moderne. John Milius avait déclaré que le but était de faire « un bon divertissement païen, d'abord et avant tout une histoire d'amour, une aventure, un film où il se passe de grandes choses » – et aussi bourré d'action et de carnage. « Ce sera barbare, promettait-il. Je ne retiendrai pas mes coups. »

Pour porter sa vision à l'écran, il avait recruté une véritable « dream team » : des experts comme Terry Leonard, le maître cascadeur qui avait travaillé sur *Les Aventuriers de l'arche perdue*, Ron Cobb, le directeur artistique d'*Alien*, et Colin Arthur, un ancien de Madame Tussaud's, le musée de cire de Londres, qui superviserait la fabrication des mannequins et des parties de corps. Quand je suis arrivé, *Conan* était déjà en soi une petite industrie. Le quartier général du film se trouvait dans un hôtel chic du centre de Madrid où logeraient les acteurs et l'équipe, mais le tournage aurait lieu à travers le pays. Deux cents ouvriers construisaient des décors dans un vaste entrepôt à quarante kilomètres de la ville. Les séquences en extérieur seraient tournées dans les montagnes près de Ségovie ainsi que dans les dunes spectaculaires et les marais salants d'Almería, sur la côte méditerranéenne. Un souk de style marocain dans la capitale de cette province serait transformé en ville hyborienne. Nous devions aussi tourner dans une ancienne forteresse et dans d'autres sites historiques.

Le budget, somptueux, était de 20 millions de dollars : l'équivalent de 100 millions d'aujourd'hui. Cet argent permettrait à Milius de recruter des gens époustouflants pour s'occuper des effets spéciaux. Il y avait des artisans, des entraîneurs, des experts en cascades venus d'Italie, d'Angleterre et des Etats-Unis en plus de dizaines d'Espagnols qui travaillaient sur le tournage. Le scénario prévoyait tout un casting de chevaux, de chameaux, de chèvres, de vautours, de serpents, de chiens, et même un faucon et un léopard. Plus de 1 500 figurants avaient été embauchés. La bande-son serait interprétée par un orchestre de quatre-vingt-dix musiciens et un chœur de vingt-quatre personnes qui chantaient dans une pseudo langue latine.

Milius tenait absolument à ce que chaque vêtement et chaque accessoire

soit fidèle à l'esprit de cette histoire fantastique. Les peaux et les tissus étaient vieilliss en les faisant passer sous des voitures dans la poussière pour que tout ait l'air sale et usé. Les selles étaient dissimulées sous des couvertures et des fourrures parce que, selon John, à cette époque préhistorique il n'y avait pas de selliers capables de coudre le cuir. Les armes faisaient l'objet d'une attention infinie. Les deux épées de Conan avaient été forgées sur mesure d'après les dessins de Ron Cobb et étaient gravées avec des inscriptions dans un pseudo alphabet. Quatre exemplaires de chaque sabre ont été réalisés, coûtant chacun 10 000 dollars. Et John insistait pour que ces épées et toutes les autres armes aient l'air fatigué, terne. C'était des armes de mort, pas d'apparat, disait-il. Elles étaient faites pour tuer.

J'ai passé le mois de décembre à apprendre mes répliques, à étudier les scènes d'action et à faire connaissance avec les membres de l'équipe.

Milius avait des idées peu orthodoxes en matière de casting : il avait choisi des sportifs plutôt que des acteurs pour les autres rôles importants. Pour jouer mon comparse, l'archer Subotai, il avait engagé Gerry Lopez, un champion de surf d'Hawaï qui avait joué son propre rôle dans le précédent film de Milius, *Graffiti Party*.

Pour tenir le rôle de l'amante de Conan, la guerrière-voleuse Valeria, il avait choisi Sandahl Bergman, une danseuse que lui avait recommandée Bob Fosse. John pensait que les rigueurs de la musculation, de la danse et le fait d'avoir passé sept heures par jour à surfer sur des vagues qui pouvaient vous tuer donneraient de la force aux différents personnages. Il était persuadé que cela se sentirait à l'écran.

« Regardez les visages des gens qui ont passé des moments horribles, des Yougoslaves, des Russes, disait-il. Regardez les traits, la force de leurs visages. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut imiter. Ces gens-là ont des principes pour lesquels ils se sont battus. Ils sont durs à cause de ce qu'ils ont dû affronter. »

Même un passionné comme John comprenait que notre manque d'expérience devant la caméra pouvait poser problème. Pour nous inspirer et amortir le risque, il a fait appel à des vieux briscards. James Earl Jones venait de finir de tourner dans le film d'Athol Fugard, *La Leçon des aloès*. Il a accepté le rôle de Thulsa Doom, le méchant roi-sorcier qui égorge les parents de Conan et vend le jeune héros en esclavage. Max von Sydow, la vedette de nombreux films d'Ingmar Bergman, jouerait le rôle du roi qui veut récupérer sa fille, laquelle a rejoint le culte du serpent de Thulsa Doom.

L'un des soucis de Milius, c'est qu'il devait trouver des types plus grands que moi pour jouer les ennemis de Conan. Conan ne pouvait pas écraser tout le monde. Il était très clair sur ce point : mes adversaires devaient être plus grands et plus musclés que moi. Dans le circuit du culturisme, j'avais rencontré un Danois qui s'appelait Sven-Ole Thorsen. Il faisait 1,95 mètre et pesait plus de 136 kilos. Sven était aussi ceinture noire de karaté. Milius m'a demandé de prendre contact avec lui pour qu'il nous aide à trouver d'autres

grands gabarits. Début décembre, a débarqué à Madrid une bande de grands Danois, des balèzes vraiment menaçants : des haltérophiles, des lanceurs de marteau, des lanceurs de poids et des experts en arts martiaux. Je me sentais tout petit au milieu d'eux, ce qui ne m'était jamais arrivé jusque-là. On a travaillé ensemble, on s'est entraînés avec les haches de guerre et les épées, et on a aussi monté à cheval. J'avais une bonne longueur d'avance évidemment, mais lorsque le tournage a commencé en janvier, les Danois étaient devenus vraiment bons et ils ont beaucoup contribué à la qualité des scènes de bataille.

J'étais ravi de toute cette effervescence. Comme me l'avait dit mon professeur de cascades à Los Angeles, la machinerie hollywoodienne s'était mise en branle pour moi. J'étais Conan et on dépenserait des millions de dollars pour me faire briller. Il y avait d'autres personnages importants dans le film, bien sûr, mais au bout du compte, tout était organisé pour me faire ressembler à un véritable guerrier. Les scènes étaient construites dans ce seul but. Pour la première fois, j'avais vraiment le sentiment d'être la vedette.

Dans le culturisme, quand le public était vraiment important, il s'agissait au plus de 5 000 personnes et devant la télé ils n'étaient jamais plus de 1 ou 2 millions. Là, des millions de gens me verraient à l'écran. C'était *énorme*. Les magazines de cinéma allaient parler de *Conan*, la section agenda du *LA Time* allait en parler, les magazines et les journaux du monde entier allaient en parler – et il y aurait de la polémique parce que la vision de Milius était particulièrement violente.

Maria est venue quelques jours à la fin du mois de décembre, après avoir passé Noël en famille. Je l'ai présentée à tout le monde. Elle a ri quand elle a vu comment j'avais réussi à réunir une bande de potes venus du monde des muscles : les Danois, bien sûr, mais aussi Franco, à qui j'avais obtenu un petit rôle.

J'étais content que Maria ne soit plus là lorsque le tournage a commencé une semaine plus tard. Au cours de la première scène que nous devions filmer, un Conan désarmé, libéré depuis peu de l'esclavage, est poursuivi par des loups sur une plaine rocailleuse. Il parvient à s'échapper et réussit à monter sur un affleurement où il découvre l'entrée d'un tombeau qui contient une épée. Pour me préparer à cette séquence, je travaillais tous les matins avec les loups afin de vaincre ma peur. En fait de loups, il s'agissait de quatre bergers allemands. Sans rien me dire, Milius avait demandé qu'on trouve des animaux qui avaient un peu de sang de loup. Il pensait que cela aurait l'air plus vrai.

« Tout sera réglé à la seconde près, m'avait-il promis. Quand on lâchera les chiens, tu seras déjà en train de courir et ils n'auront pas le temps de te rattraper avant que tu montes sur les rochers. »

Le matin du tournage, on a cousu de la viande crue dans la peau d'ours que j'avais sur le dos pour exciter les chiens. Les caméras ont tourné et j'ai couru. L'entraîneur a lâché les chiens trop tôt, et je n'avais pas assez d'avance sur la meute de « loups », qui m'a rattrapé alors que j'essayais de me hisser sur le surplomb. Ils se sont accrochés à mon pantalon et m'ont tiré vers le bas.

Je suis tombé sur le dos d'environ trois mètres de haut. J'ai essayé de me relever et d'arracher la peau d'ours mais je me suis retrouvé dans un buisson épineux. L'entraîneur a hurlé un ordre et les chiens se sont figés, près de moi, en bavant.

Je suis resté allongé, dans les épines. Je m'étais blessé en tombant, et je saignais. Milius n'allait pas me faire de cadeau : « Tu sais à quoi ça va ressembler, maintenant, m'a-t-il dit. Conan a dû en passer par là ! »

On m'a fait des points de suture et, lorsque j'ai retrouvé Milius à l'heure du déjeuner, il était de bonne humeur.

« C'est gagné. On a pris un bon départ ! » m'a-t-il lancé.

Le lendemain, on a dû me refaire des points de suture parce que je m'étais entaillé le front en sautant dans un bassin rocheux. En voyant le sang couler, Milius a dit : « Qui a fait ce maquillage ? C'est génial. On dirait du vrai sang ! »

Il refusait de se demander ce qui se serait passé si je m'étais retrouvé paralysé ou si j'étais mort. Je n'avais pas de doublure pour les cascades parce que cela aurait été très difficile de trouver quelqu'un avec mon physique.

On a passé le reste de la semaine à régler une séquence d'action qui a lieu bien plus tard dans l'intrigue. Dans notre entrepôt à l'extérieur de Madrid, les décorateurs avaient construit la salle des orgies du temple de Thulsa Doom. Vu de l'extérieur, l'entrepôt était un grand bâtiment terne à deux étages en tôle ondulée, entouré d'une aire de stationnement poussiéreuse, de tentes et d'un panneau tout simple sur lequel était écrit à la peinture rouge : Conan. Mais à l'intérieur, une fois passés la zone de maquillage, les costumes et les accessoires, on était transporté au cœur de la débauche du culte du sorcier cannibale. La salle des orgies était haute de plafond avec des terrasses de marbre et des escaliers éclairés par des torches, drapés dans du satin et de la soie. Une douzaine de femmes et d'hommes nus somnolaient, vautrés sur d'épais coussins dans la fosse centrale. Au centre se dressait une colonne de marbre rose et gris haute de plus de trois mètres surmontée de quatre têtes de serpents géantes. Le festin était servi par des serviteurs à partir d'un chaudron bouillonnant dans lequel surnageaient des mains et d'autres parties de corps. Conan, Valeria et Subotai faisaient irruption, tuaient les gardes et se saisissaient de la princesse rebelle qui était tombée sous la coupe de Thulsa Doom. Les gardes, bien évidemment, étaient des brutes inhumaines dont certains portaient des masques de reptiles. J'étais torse nu, le visage, le buste et les bras recouverts d'effrayantes bandes noires de camouflage en forme d'éclairs. Sandahl et Jerry portaient le même maquillage. C'était fantastique d'appliquer notre savoir-faire en matière de maniement des armes, et Milius avait l'air satisfait de la manière dont se déroulaient les prises.

Entre deux prises, un plateau est un endroit bruyant : les gens discutent, le matériel change de place et ça circule un peu dans tous les sens. Le quatrième matin, on devait faire une prise dans l'alcôve de Thulsa Doom, en haut de la salle des orgies, lorsque quelqu'un a dit : « Dino est là. » Le

vacarme a cessé. J'ai regardé en bas du grand escalier et là, dans la fosse, parmi les filles nues, j'ai vu notre producteur légendaire faire sa première apparition sur le tournage. De Laurentiis était tiré à quatre épingles, il portait un costume des plus élégants avec un superbe manteau en cachemire qu'il avait posé, comme tout Italien qui se respecte, à la manière d'une cape, sur ses épaules.

Il a balayé la scène du regard puis a gravi les marches. Il y en avait une vingtaine, mais j'ai eu l'impression que ça lui demandait un temps infini. Je le voyais se rapprocher avec ces filles nues dans le fond. Lorsqu'il est enfin arrivé en haut, il s'est dirigé vers moi.

« Schwarzenegger, m'a-t-il dit, *vous êtes Conan*. » Puis il a tourné les talons et il est reparti.

Milius se tenait près de la caméra et les micros étaient ouverts. Il est venu vers moi : « J'ai entendu. Tu réalises que c'est le plus grand compliment que ce type te fera jamais ? Ce matin, il a visionné les rushes des trois premiers jours, et maintenant, il y croit. »

Je pense que pour Dino c'était une façon de me dire qu'il passait l'éponge, qu'il ne m'en voulait plus de l'avoir traité de petit bonhomme quatre ans plus tôt. A partir de ce moment, il est venu une fois par mois en Espagne et m'invitait toujours à prendre un café avec lui à son hôtel. Nous avons fini par nous apprécier, mais ça a pris un peu de temps...

Dino déléguait les détails pratiques à sa fille Raffaella et à Buzz Feitshans, qui avait travaillé avec Milius sur d'autres films. Raffaella était une boute-en-train : c'était sa fille cadette, sa mère était l'actrice italienne Silvana Mangano et elle voulait être productrice depuis qu'elle était enfant. Raffaella avait l'âge de Maria, mais Dino lui apprenait les ficelles du métier depuis dix ans et c'était son deuxième film important.

J'avais déjà suffisamment appris au sujet de la production de films pour être impressionné par le travail qu'elle accomplissait avec Buzz. Ils avaient dû vraiment se bouger pour trouver un pays après que le projet en Yougoslavie avait échoué. Chaque pays a une commission pour le cinéma et, en général, lorsque vous produisez un film, vous commencez par appeler et vous dites : « On aimerait tourner ce film dans votre pays. Que pouvez-vous faire pour nous ? »

Dans le cas de *Conan*, l'Espagne avait sauté sur l'occasion. La commission avait dit à Raffaella et à Buzz : « D'abord, nous avons un grand entrepôt que vous pouvez transformer en studio. Il y a l'eau courante, des toilettes et des douches. Il y a de la place pour les générateurs dont vous avez besoin. Il y a un entrepôt supplémentaire que vous pouvez louer plus un hangar vide sur une base aérienne. Nous disposons d'un complexe d'appartements de luxe à Madrid qui serait parfait pour les acteurs et l'équipe. Il est rattaché à un hôtel cinq étoiles, vous pourrez profiter de ses restaurants et de son service. Il y a aussi de la place pour les bureaux de votre production, juste au coin de la rue. »

Tout cela avait un coût. *Conan* était un projet compliqué. Buzz, Raffaella, le directeur artistique, le régisseur et le reste de l'équipe de production devaient penser à mille autres éléments. Combien de chevaux nous faudrait-il, combien de cascadeurs ? Pouvaient-on les trouver en Espagne ou fallait-il les faire venir d'Italie ou d'ailleurs ? L'Espagne avait-elle le type de désert qu'il fallait ? Des montagnes ? Des plages ? Pouvions-nous obtenir la permission de tourner là-bas ? Au fait, y avait-il des ruines historiques ? Raffaella et Buzz avaient pour mission de rester dans les limites du budget, alors ils discutaient de tout.

Ils ont étudié d'autres possibilités et en deux temps trois mouvements, ils étaient revenus au studio avec une réduction.

« En Espagne, on peut tourner le film pour 18 millions. En Italie, cela nous coûtera 32 millions. On peut aussi le faire à Las Vegas et construire les décors dans le désert du Nevada, et ça coûtera encore plus cher. Ou alors en studio, à Los Angeles, et ce sera encore pire. »

Le choix était toujours le même, comme dans toute production moderne, entre des pays avec une industrie du cinéma et des syndicats, comme l'Italie, et des pays où l'on pouvait entreprendre, comme l'Espagne. Dino avait la réputation de faire ce qu'il voulait. Lorsqu'il voulait tourner seize heures par jour, il tournait seize heures, syndicat ou pas. Il était très fort pour ça, et à Hollywood on le savait et on ne plaisantait pas avec lui. Si les studios voulaient faire un film pour un certain prix, ils travaillaient avec lui. Il a soutenu Raffaella et Buzz lorsqu'ils ont choisi l'Espagne.

« Dans un entrepôt, il faudra tout construire, mais cela coûtera beaucoup moins cher que dans de vrais studios où les syndicats pourraient nous retarder. »

Nous n'avons pas eu de problèmes syndicaux en tournant *Conan*. Tout le monde travaillait ensemble. Si un plan avait besoin d'être changé rapidement, tout le monde transportait les lumières et déplaçait ce qui devait l'être.

En fait, l'Espagne était parfaite pour tourner, à un détail près : les cascadeurs mettaient trop de temps à mourir. Milius n'arrêtait pas de leur dire : « Quand il t'entaille, lâche tout. »

Ils tombaient de manière exagérée, ils se relevaient un peu puis retombaient, le souffle coupé. C'était leur moment de gloire et ils le jouaient à fond. J'étais occupé à tuer un adversaire lorsque j'ai entendu Milius crier au type qui était derrière moi : « T'es mort ! Reste allongé ! Il t'a tué, ne bouge plus ! »

Mais ils se comportaient comme des zombies. Finalement, Milius leur a offert une prime s'ils mouraient immédiatement et *restaient* morts.

C'était le genre de choses qu'on ne vous apprenait pas dans un cours d'art dramatique. Avec tout le blabla sur la mémoire sensorielle et comment entrer dans votre personnage, personne ne vous disait quoi faire si la machine à vent vous envoyait de la neige dans la figure et que vous vous geliez les



fesses. Et quand quelqu'un tient un mètre près de votre nez pour ajuster la mise au point d'un plan, comment faites-vous pour saisir votre mémoire sensorielle ? Tous ces trucs où il est question d'être dans le moment présent s'envolent par la fenêtre.

Toute la production continue pendant que vous essayez de jouer. Vous devez faire avec les 150 personnes qui sont là, qui font du bruit et parlent. Un éclairagiste installe des échelles devant vous et il vous dit : « Ça vous ennuerait de vous déplacer ? Je ne tiens pas à vous faire tomber un projecteur sur la tête. » Le preneur de son tripote votre ceinture pour installer une batterie, et le perchman crie au cameraman de se déplacer. Le décorateur dit : « J'ai besoin de plus de plantes dans le fond. »

Le réalisateur essaie de mettre de l'ordre dans tout ça. Le producteur hurle : « Dans cinq minutes, c'est l'heure du déjeuner. Si vous voulez faire cette prise, c'est tout de suite ! »

Puis le réalisateur vous dit : « Arnold, regarde ton adversaire dans les yeux. Garde la tête haute. Domine la scène. »

Pas de problème, on a travaillé là-dessus en cours d'art dramatique. Mais le cheval sur lequel je suis monté est très vigoureux, il n'arrête pas de tourner et de se cabrer. Comment dominer quoi que ce soit lorsque votre principal souci est de ne pas finir écrasé sous ses sabots ? On arrête tout, et on fait répéter le cheval. Et après tout ça, vous êtes censé jouer plus vrai que nature ?

Je n'avais jamais tourné de scène d'amour et j'ai trouvé cela vraiment étrange. Un plateau fermé, ça veut dire qu'il ne peut pas y avoir d'invités, mais il y aura toujours des gens qui regardent : la scripte, les éclairagistes, les assistants du cameraman. Et vous êtes tout nu. En cours d'art dramatique, personne ne vous a jamais dit ce qu'il faut faire pour ne pas vous exciter lors d'une scène de nu. En matière de sexe, une chose peut en entraîner naturellement une autre. Cela peut être embarrassant. On vous dit de rester dans le personnage mais ce n'est pas vraiment ce qu'on veut, faites-moi confiance. Tout ce que vous pouvez faire, c'est penser à autre chose.

Le plateau avait beau être fermé, les scènes de sexe semblaient agir comme un aimant. Après que Conan a réussi à échapper aux loups, il est séduit par une sorcière qui le met sur la trace de Thulsa Doom. Cassandra Gava jouait le rôle de la sorcière, on roulait nus ensemble sur le sol devant un feu de cheminée, dans son antre. Du coin de l'œil, j'ai remarqué que les murs bougeaient. Un petit espace s'est ouvert dans un coin et j'ai vu une paire d'yeux qui brillaient à la lueur du feu.

« Coupez ! a crié Milius. Arnold, qu'est-ce que tu regardes ?

— Eh bien, ai-je répondu, c'est étrange. Le coin de la pièce a bougé et je pense que j'ai vu des yeux qui regardaient. »

Un type s'est précipité derrière la scène et on a entendu des voix. Raffaella est apparue, penaude. Elle a dit : « Je suis vraiment désolée, il fallait que je jette un coup d'œil ! »

Le véritable amour de Conan dans le film, c'est Valeria. Sandahl

Bergman non plus n'avait jamais tourné de scène d'amour et elle semblait aussi mal à l'aise que moi. J'étais supposé être une combinaison étrange de barbare et de gentilhomme. C'était dur de se mettre dans l'ambiance, puisqu'on n'avait pas l'occasion de s'exercer avec son partenaire. Il faut y aller, de façon mécanique et à froid. Pour couronner le tout, Sandhal et Terry Leonard, le chef des cascadeurs, étaient tombés amoureux. Je savais qu'il se tenait juste à côté de nous, sans doute prêt à m'arracher la tête. Pendant ce temps, Milius faisait de son mieux pour éviter les problèmes avec la censure. Il disait : « Arnold, tu peux déplacer tes fesses pour qu'elles soient dans l'ombre, là ? Et cache ses seins avec ton bras parce qu'on ne doit pas voir ses tétons. »

Les scènes d'action avaient leurs propres dangers. Conan vit dans un univers menaçant. On ne sait jamais ce qui va vous tomber dessus, dans ce monde imaginaire. Un jour, c'est un serpent, le lendemain, un loup-sorcier. En tournant ces scènes-là, je devais être sur mes gardes.

Après avoir livré bataille à un serpent mécanique géant, j'ai souffert pendant une semaine. La séquence se trouvait au milieu du film, au moment où Conan et ses alliés se faufilent dans la tour du Serpent et volent quelques bijoux précieux. Nous devions escalader la tour (douze mètres de haut, dans le hangar de l'armée de l'air abandonné) puis nous laisser tomber dans un donjon profond au milieu d'ossements de vierges sacrifiées. Le serpent faisait 10 mètres de long et 1 mètre de large, c'était une réplique d'une sorte de boa, commandé à distance et mû par des câbles en acier et des pompes hydrauliques capables d'exercer une pression de 9 tonnes. La chose était plutôt difficile à manœuvrer et l'opérateur n'avait pas suffisamment de pratique. Un jour, le serpent s'est enroulé autour de moi et a commencé à me cogner contre le mur du donjon. J'ai hurlé pour tout arrêter. Dans le scénario, Conan tue le serpent, comme il se doit. Subotai sort en rampant d'un tunnel, découvre que son copain est en danger et lui lance une épée que Conan, d'un geste rapide, attrape au vol et plante dans le serpent. Je devais saisir la lourde épée et frapper un point précis derrière la tête du serpent pour déclencher l'explosion de la poche de sang. Conan, cela va de soi, devait avoir l'air totalement sûr de lui pendant la manœuvre. Moi je priais pour que tout se passe bien. Je suis fier de dire que mes deux années et demie d'entraînement ont été payantes car j'ai réussi du premier coup.

James Earl Jones a rejoint la production plus tard que les autres parce qu'il devait terminer son engagement à Broadway. Après son arrivée, on est rapidement devenus amis. A la mi-mars, lorsque la production a quitté Madrid pour rejoindre Almería et filmer les scènes de bataille et la confrontation ultime dans la citadelle de Doom, dans la montagne, je passais des journées à traîner dans sa caravane. Il voulait entretenir sa forme alors je l'aidais à s'entraîner, et en retour il m'aidait à répéter. Avec sa voix de basse puissante, James était un merveilleux acteur shakespearien. Il avait gagné un Tony Award et une nomination aux Oscars pour sa prestation dans *L'Insurgé*, un

drame où il était question de racisme et de boxe, inspiré par l'histoire de Jack Johnson, qui avait été champion du monde des poids lourds de 1908 à 1915. Plus tard, il deviendrait célèbre dans le monde entier pour son rôle de Dark Vador, le méchant de *La Guerre des étoiles*. Il m'a raconté comment il avait commencé à faire du cinéma. Lorsqu'il était enfant, dans le Mississippi, James avait un tel problème de bégaiement qu'il avait refusé de parler de cinq à quatorze ans, dès qu'il était entré à l'école. On pensait qu'il était muet. Puis, au moment de ses études secondaires, il est tombé amoureux de la littérature et il a ressenti l'envie de lire à voix haute les grands textes des écrivains. Son professeur d'anglais l'avait encouragé : si tu aimes les mots, tu dois pouvoir apprendre à les dire.

Milius voulait ajouter une demi-page de dialogues qu'il avait écrite pendant le tournage. C'était un moment calme avant l'ultime bataille, dans une ancienne sépulture de guerriers et de rois, un peu comme Stonehenge, près de la mer. Conan et ses alliés avaient fortifié le monument et attendaient l'assaut de Thulsa Doom et d'une horde de sauvages à cheval. Thulsa Doom avait déjà tué Valeria, et Conan et ses amis étaient beaucoup moins nombreux. Ils s'attendaient à mourir. Avant la bataille, Conan est assis à flanc de coteau, le menton appuyé sur son poing. Il contemple la mer et le ciel d'un bleu magnifique et se laisse aller à la mélancolie : « Je me souviens de journées comme celle-ci lorsque mon père m'emmenait dans la forêt et que nous cueillions des myrtilles sauvages, raconte-t-il à Subotai. J'étais un gamin de quatre ou cinq ans. Les feuilles étaient alors si foncées et si vertes. L'herbe sentait si bon avec le vent du printemps. Vingt ans à porter un fardeau impitoyable ! Ni repos, ni sommeil comme les autres hommes. Et pourtant, le vent du printemps souffle à nouveau, Subotai. As-tu jamais senti un vent pareil ?

— Il souffle aussi là d'où je viens, répond Subotai. Au nord du cœur de tous les hommes. »

Conan offre à son ami la possibilité de rentrer chez lui.

« Il n'est jamais trop tard, Subotai.

— Non, cela ne ferait que me ramener ici, tôt ou tard. En bien plus mauvaise compagnie.

— Pour nous, il n'y a pas de printemps, déclare Conan d'un air sombre. Il n'y a que le vent frais qui précède la tempête. »

J'avais répété ces répliques des dizaines de fois, comme je le faisais toujours avant un tournage. Mais j'ai dit à Milius : « Ça ne me vient pas naturellement. Je n'ai pas l'impression de vraiment ressentir tout ça. »

On ne peut pas simplement réciter un monologue comme celui-là. On doit s'efforcer de penser à une époque révolue, les souvenirs vous viennent, les idées surgissent dans votre tête. Par moments, on dit les choses de manière précipitée, à d'autres moments, on se contente de regarder dans le vide. La question était de rendre cela naturel.

Milius a dit : « Pourquoi tu ne demandes pas à Earl ? Il fait ça sur scène,

et la pression est encore plus grande parce qu'on ne peut pas corriger ses erreurs. »

Je suis allé voir Earl dans sa caravane et je lui ai demandé s'il voulait bien jeter un coup d'œil au monologue.

« Bien sûr, assieds-toi, m'a-t-il dit. Voyons cela. »

Il l'a lu et m'a demandé de lire.

Lorsque j'ai terminé, il a hoché la tête et m'a dit : « Bon, je te conseille de faire retaper deux fois le monologue. Une première fois de manière que les lignes soient le plus serrées possible, et une autre fois horizontalement, pour que les lignes soient le plus longues possibles. »

Il m'a expliqué qu'à force de répéter, j'avais mémorisé les sauts de lignes. Chaque fois que j'en atteignais un, cela donnait l'impression d'une rupture dans la pensée.

« Il faut que tu te débarrasses de ce rythme. »

Le fait de voir les lignes tapées d'une autre manière m'a permis de les entendre différemment et m'a énormément aidé. Je suis revenu le voir ce jour-là et nous avons disséqué et répété le dialogue ligne par ligne.

« Bon, normalement, après une phrase comme celle-là, tu dois faire une pause parce que c'est une pensée plutôt difficile. »

Et : « Ici, tu veux peut-être changer de position. Fais ce qui te passe par la tête, étire-toi un peu, hoche la tête ou bien fais simplement une pause. Mais tu ne dois pas y penser à l'avance, a-t-il insisté, parce qu'il vaut mieux que ce soit différent à chaque prise, sauf si John pense que ça peut poser des problèmes de continuité. Mais en général, ils gardent le même plan jusqu'au moment où on change de pensée, et ils changent d'angle seulement ensuite. »

Max von Sydow aussi s'est montré généreux et disposé à m'aider. C'était fantastique de pouvoir observer ces deux immenses acteurs de théâtre répéter et peaufiner leur rôle jusqu'à ce que tout soit parfait. C'est en travaillant avec de grands professionnels que l'on apprend l'art de la nuance. J'ai réalisé par exemple que les acteurs changent souvent de rythme lorsque le réalisateur part d'un plan large pour passer à un plan américain et terminer finalement sur un gros plan et un microplan (qui capte par exemple le mouvement des yeux). Certains acteurs font très peu attention au plan large parce qu'ils savent qu'il sert simplement à les situer. Ils ne se fatiguent donc pas à l'excès. Mais plus le plan est rapproché, plus ils jouent. On finit par comprendre qu'il est important de doser son effort : ne vous donnez jamais à fond lors des premières prises, seulement à 80 %. Quand votre gros plan arrivera, vous jouerez pour de bon. C'est aussi un moyen d'obtenir plus de plans rapprochés dans le film parce qu'au montage on choisit souvent le plan avec la meilleure interprétation.

Le tournage de *Conan* m'a rappelé les étés déments en Autriche où avec mes copains on jouait aux gladiateurs au Thalersee. Ici, c'était l'imagination de Milius qui donnait le ton. Avant de tourner une scène, il nous racontait toutes sortes d'anecdotes à propos de l'histoire, il évoquait la façon de manger

des barbares, leur manière de se battre, comment ils montaient à cheval, quelles étaient leurs croyances religieuses, et il évoquait aussi leur cruauté. Pour la scène de l'orgie, il a évoqué la décadence de Rome, les femmes, la nudité, le sexe, la violence, les complots et les fêtes. On avait les meilleurs experts en armes, en chevaux, les meilleurs décorateurs, costumiers et maquilleurs, tout cela pour nous faire tous pénétrer dans l'univers de *Conan*.

J'adorais l'immersion totale de ce tournage à l'étranger : tous les acteurs logeaient aux Apartamentos Villa Magna, on se rendait tous ensemble à l'entrepôt, six mois durant on avait une manière de fonctionner entièrement différente. Je n'avais jamais tourné dans un pays étranger auparavant. J'ai appris à me débrouiller en espagnol car sur le tournage peu de gens parlaient anglais. Au début, le travail était si intense que tout ce que je faisais c'était m'entraîner, répéter et tourner. Mais au bout d'un mois ou deux, j'ai commencé à me détendre. Je me suis dit : Eh, attends une minute. Je suis à Madrid ! Je dois visiter des musées, la ville, voir son architecture, ses immeubles, ses rues. Il faut que j'essaie ces restaurants dont les gens parlent et que je dîne à 23 heures comme les Espagnols.

On a découvert des bottiers, des maroquiniers et des tailleurs. On a commencé à acheter exclusivement des articles espagnols comme des cendriers décorés en argent et des ceintures en cuir magnifiquement ouvragées.

Travailler pour Milius était une aventure permanente. A un moment, j'ai dû déchiqueter un vautour avec mes dents, par exemple. C'était dans la scène où les ennemis de Conan le crucifient dans le désert sur l'arbre du malheur. L'arbre était un énorme accessoire à ciel ouvert construit sur un axe rotatif de façon que l'éclairage du soleil et les ombres restent constants. Alors que Conan agonise dans la chaleur brûlante, les vautours tournent dans le ciel puis attendent, perchés sur les branches. Lorsque l'un d'eux s'approche et tente de me dévorer le visage, je lui déchire le cou avec les dents. Milius, fidèle à son réalisme, avait installé d'authentiques charognards sur les branches. Certes, ils étaient dressés, mais ils n'en restaient pas moins des vautours couverts de vermine. Durant les trois jours qu'a duré le tournage de la scène, on ramenait les vautours sous une tente toutes les heures pour qu'ils puissent se reposer tandis que moi je restais dehors sur l'arbre brûlant avec cinq nouveaux vautours. L'oiseau que je déchiquetais était un robot animé fabriqué avec des morceaux de vautour mort. J'ai dû me rincer la bouche et me laver avec un antibiotique après le tournage de la scène.

Il a aussi fallu composer avec des chameaux. Je n'en avais jamais vu de près, je n'étais jamais monté dessus et c'est pourtant ce que prévoyait le scénario. Une semaine avant le tournage de la scène, je m'étais dit : Tu feras mieux de faire ami-ami avec le chameau. J'ai vite découvert qu'ils sont très différents des chevaux. Ils se lèvent d'abord sur leurs pattes arrière et vous propulsent donc vers l'avant. Et on ne peut pas tirer sur la bride comme avec un cheval parce que le chameau tournera la tête à 180 degrés et vous regardera

droit dans les yeux. Il vous crachera peut-être à la figure, et sa salive est si acide et corrosive que vous devrez consulter un médecin. Et ils mordent en plus – votre nuque, en général, juste au moment où vous ne pensez plus à eux.

Outre le serpent mécanique qui avait voulu me faire la peau, il y avait de vrais reptiles. C'était des sortes de serpents d'eau et leur maître avait peur qu'ils se déshydratent. Il les a donc mis dans la piscine de l'immeuble. Aux Etats-Unis, les gens du département de la Santé ou de la Protection animale auraient débarqué en moins de deux et l'eau aurait été pleine de chlore, ce qui n'aurait pas fait du bien aux serpents, j'imagine. Mais en Espagne et avec Milius, il se passait tout le temps des choses comme ça.

Milius repoussait toujours les limites. Les écologistes s'étaient plaints de l'effet délétère du tournage sur les marais salants. Les producteurs s'étaient engagés à remettre les sites en état. Les défenseurs des animaux se plaignaient parce que dans une scène un chien recevait des coups de pied, dans une autre un chameau prenait un coup de poing (de moi, mais je faisais semblant) et des chevaux se cassaient la figure. Rien de tout cela n'aurait été possible aux Etats-Unis. La production avait d'excellents cavaliers cascadeurs qui savaient comment tourner le cheval pendant une chute de façon qu'il roule sans se faire de mal. Mais ces cascades étaient dangereuses, à la fois pour les chevaux et les cavaliers. Il y a eu pas mal de contusions, de coupures et de cuirs chevelus fendus. Aujourd'hui, ce type de cascade est interdit dans les films.

Pourtant, le bain de sang de *Conan* semble bien modéré par rapport aux normes actuelles. A l'époque, le film introduisait à l'écran une violence d'une toute nouvelle dimension. Jusqu'alors, les combats à l'épée étaient toujours très arrangés : les personnages s'effondraient par terre et il y avait un peu de sang. Milius, lui, attachait des poches de sang de cinq litres sur la poitrine des acteurs. Cinq litres, c'est presque la quantité de sang que vous avez dans le corps. Quand une hache frappait une de ces poches, le sang giclait partout. Et chaque fois que le sang giclait, Milius veillait à ce que cela se produise sur un fond clair pour que l'on ne rate rien du massacre.

Milius ne pensait pas avoir à s'expliquer là-dessus. « Attendez, il s'agit de Conan *le Barbare*, vous vous attendiez à quoi ? » avait-il dit à des journalistes. Mais en mai, lorsque le tournage s'est terminé et que nous sommes rentrés, la question continuait à agiter les esprits. Chez Universal, les dirigeants craignaient que les rumeurs de violence excessive ne fassent fuir les spectateurs.

A ce moment-là, ils pensaient faire sortir *Conan* en novembre ou en décembre, au moment des vacances. C'était compter sans Sid Sheinberg, le président d'Universal, qui était célèbre pour avoir découvert Steven Spielberg. Il avait vu un premier montage en août. Il m'avait regardé tailler les gens en pièces dans un déluge de sang et, au milieu du film, il s'était levé et avait lancé aux autres dirigeants, sur un ton sarcastique : « Joyeux Noël, les gars ! » Puis il était parti. La sortie de *Conan* a donc été retardée. Pour Noël, Universal a présenté *La Maison du lac*, le drame familial avec Henry Fonda,

Nous savions tous que *Conan* serait sujet à controverses. Il s'agissait de réfléchir à la manière dont il serait commercialisé et présenté aux médias. Dans ses premières interviews, Milius tirait les journalistes vers le côté « film fantastique macho ». Il n'arrêtait pas de parler de Nietzsche. La phrase qui se trouve en exergue du film, « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », est tirée de son livre *Le Crépuscule des idoles*. Son autre grand sujet de conversation, c'était l'acier.

« Plus vous tapez sur l'acier, plus il devient dur et résistant, disait John aux journalistes. Les humains, c'est pareil. Leur caractère a besoin d'être trempé. Il doit surmonter des obstacles. Plus un homme lutte, plus il est fort. Regardez les gens issus de pays en guerre ou des ghettos. Le combat est inscrit sur leurs visages. Même un grand maquilleur ne peut pas obtenir ce résultat. Ce qui fait de Conan le guerrier le plus féroce et le plus puissant, c'est ce qu'il a vécu étant enfant. Le luxe et le confort sont mauvais pour l'homme. »

Pour Milius, *Conan* avait un message qui dépassait les films d'action et les bandes dessinées. Tout était lié à Nietzsche.

Il montrait un de ses sabres de samouraï aux journalistes et disait : « Vous savez, un sabre de samouraï est chauffé et martelé sur l'enclume sept fois pour qu'il ait la résistance nécessaire. Les samouraïs s'entraînaient sur des condamnés à mort. Ils les emmenaient loin, les obligeaient à se tenir debout et leur coupaient la tête d'un seul coup de sabre. »

Il disait tout cela et les journalistes prenaient des notes. Je pensais : Où est-ce qu'il va chercher tout ça ? Mon approche était beaucoup plus directe. Je vendais *Conan* en tant que divertissement et en tant qu'aventure épique, comme un *Star Wars* qui se passerait sur terre.

La promotion du film nous obligeait à travailler tous les angles d'attaque. On a fait appel à des magazines spécialisés pour construire un public – des histoires sur le combat à l'épée pour les magazines d'arts martiaux, des histoires de chevaux pour les magazines d'équitation, des histoires pour les revues spécialisées dans la fantaisie qui parlaient d'épées et de sorcellerie, des histoires pour les magazines de culturisme qui expliquaient comment on devait être au sommet de sa forme pour incarner Conan.

Le film, évidemment, devait être classé avant sa sortie. J'étais vraiment énervé par la manière dont les puissants directeurs de studio faisaient des courbettes devant les membres de la commission d'évaluation. La commission était composée de personnes nommées par la Motion Picture Association of America dont les noms n'étaient jamais rendus publics. La plupart étaient des personnes d'âge mûr dont les enfants avaient grandi. Mais ils ont réagi devant *Conan* comme un groupe de vieilles dames effarouchées : « Oh, la, la, tout ce sang ! J'ai dû fermer les yeux ! » On nous a demandé de modifier certaines

scènes où il y avait du sang.

J'ai pensé : Où est-on allé chercher ces trouillards idiots ? Demandons plutôt à des gens jeunes de noter le film. J'ai posé la question à l'un des types du studio : « Qui est responsable de tout ça ? Il doit bien y avoir un responsable. Pourquoi tu ne vas pas le voir pour qu'il vire tout le monde ?

— Non, non, non, m'a-t-il répondu. On ne veut pas faire d'histoires. »

Personne n'était disposé à se battre.

Je ne comprenais pas qu'une partie d'échecs était en train de se jouer. Universal préparait *E.T.* de Spielberg, et le studio pensait que ce serait sa superproduction de l'été 1982. Il ne fallait rien faire qui puisse contrarier les juges. Le studio voulait qu'on l'aime, il voulait qu'on aime Spielberg, il voulait qu'on aime *E.T.* Et voilà qu'arrivaient Milius et Schwarzenegger, qui massacraient tous ces gens à l'écran. Milius était déjà le mauvais garçon d'Hollywood avec ses opinions politiques et sa réputation de balancer des énormités. Alors le studio était prêt à couper des scènes dans *Conan*, comme ça, quand *E.T.* passerait devant le comité la semaine suivante, il ne se ferait pas étriller – même si *E.T.* était totalement inoffensif.

J'étais furieux parce que je savais que chaque massacre dans *Conan* était un morceau de bravoure. Qu'est-ce que ça peut bien faire si au cours de la première scène on voit Thulsa Doom envahir le village natal de Conan et faire voler dans les airs la tête de sa mère ? Il fallait répondre qu'on avait besoin de cette scène pour faire de Thulsa Doom le pire des méchants, de sorte que Conan ait raison de le traquer. Bien sûr, on est toujours amoureux de son propre travail. Avec le recul, je pense qu'en nous obligeant à arrondir les angles, on nous a permis de toucher un public plus vaste.

C'était aussi la première fois que j'ai vu le marketing à grande échelle des studios à l'œuvre. Une tournée était prévue pour lancer *Conan* au niveau international. Lors de la première réunion à laquelle j'ai assisté, on m'a dit : « On ira en Italie et en France.

— D'aaaaccord, ai-je répondu, mais regardez bien le globe, il y a plein d'autres pays à part l'Italie et la France. » En tant qu'Européen, j'étais bien placé pour savoir que le monde ne se limitait pas aux Etats-Unis. Au début des années 1980, les recettes des films étaient nationales pour les deux tiers et internationales pour un tiers. Mais les choses commençaient à changer. Si on ne faisait pas de promotion internationale, combien d'argent perdrait-on ?

J'ai dit : « Messieurs, soyons plus systématiques ! Passons deux jours à Paris, deux jours à Londres, deux jours à Madrid, deux jours à Rome et après, cap au nord. Par exemple Copenhague, puis Stockholm, et enfin Berlin. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Ce n'est pas comme ça qu'on travaille. Le film sort à différentes dates dans les différents pays et nous ne voulons pas donner d'interviews trop en avance.

— Alors, signons un accord avec les magazines et les journaux de ces pays pour qu'ils gardent l'histoire jusqu'à la date de sortie du film !



— Il faudrait qu'on étudie ça. »

Je connaissais l'autre raison de leurs réticences à m'envoyer faire une tournée de relations publiques : en général les acteurs n'aimaient pas vendre. C'était pareil dans le monde du livre avec les auteurs. L'attitude typique semblait être : « Je refuse de me prostituer. Je suis un créateur, je ne suis pas un marchand de tapis. »

Ça les a surpris que j'arrive en disant : « Faites-moi faire le tour du monde, c'est bien non seulement pour moi mais aussi pour le public. Il va voir un bon film ! »

Finalement, le studio a donné son accord pour que je fasse la promotion de *Conan* dans cinq ou six pays. C'était déjà un grand pas en avant.

C'était le même débat que j'avais eu avec mon éditeur lorsque *Arnold : l'éducation d'un culturiste* était sorti. Les Etats-Unis représentaient 5 % de la population mondiale, alors pourquoi ignorer les 95 % restants ? Les deux industries se plantaient. Joe Weider m'avait enseigné à toujours penser au marché international.

Je me voyais toujours d'abord comme un homme d'affaires. Trop d'acteurs, d'écrivains et d'artistes pensent que le marketing est indigne d'eux. Mais peu importe ce que vous faites dans la vie, la vente en fait partie. Vous ne pouvez pas faire de films sans argent. Même si je n'avais pas d'obligation de publicité dans mon contrat, cela restait dans mon intérêt de promouvoir le film et de m'assurer qu'il rapportait autant que possible. Je voulais participer aux réunions. Je voulais que tout le monde voie que je travaillais très dur pour créer un retour sur investissement pour le studio. Je pensais que ça faisait partie de mon job de gonfler les recettes.

La percée de *Conan* a eu lieu après la Saint-Valentin de 1982. La première projection test, Houston, a été un tel succès qu'Universal n'en revenait pas : les spectateurs avaient donné une note de 93 au film, sur une échelle de 1 à 100, ce qui est presque toujours annonciateur d'un grand succès. Le studio m'a appelé ce soir-là et m'a dit : « C'est énorme. On va essayer demain à Las Vegas. Vous pourriez venir ? » En passant devant le cinéma le lendemain après-midi, on voyait déjà qu'il ne s'agissait pas d'une avant-première ordinaire. La queue faisait le tour du pâté de maisons et à côté des prévisibles fans de la bande dessinée, il y avait des culturistes qui montraient leurs muscles, des homosexuels, des fans avec des cheveux et des lunettes bizarres, des gens déguisés en Conan. Il y avait quelques femmes mais la foule semblait être essentiellement composée d'hommes, on voyait aussi un important contingent de motards habillés tout en cuir. Certains de ces types semblaient prêts à tout casser si on ne les laissait pas entrer. Universal a ouvert trois salles pour pouvoir accueillir tout le monde.

Le studio avait misé sur les fans de *Conan* pour faire le succès du film. C'était censé être le public de base, les gens qui, dès lors qu'ils aiment le film, sont capables de le revoir plusieurs fois et d'en parler à leurs amis. Mais Universal n'avait pas compté sur mes gars : les culturistes. Ils représentaient

un tiers du public ce soir-là – et vous imaginez la note qu'ils ont donnée. Sans eux, le film aurait peut-être atteint 88 mais avec eux, on était à nouveau à 93, comme à Houston. Le studio était dans tous ses états. Dino De Laurentiis était emballé. Il est venu me voir ce soir-là et il m'a dit : « Je fais de toi une star. » Avec son anglais imparfait, je n'ai pas compris s'il voulait dire qu'il allait faire de moi une star ou que c'était déjà fait. Mais cette fois, je ne l'ai pas taquiné.

Après, plus rien ne pouvait arrêter *Conan*. Un mois plus tard, des avant-premières dans seize villes du pays ont attiré des foules énormes. A Manhattan, les flics ont dû être appelés en renfort car les gens se battaient pour entrer. A Washington, la file d'attente s'étendait le long de plusieurs blocs d'immeubles et a provoqué un embouteillage monstre. A Los Angeles, il a fallu organiser trois projections à la suite au lieu d'une seule – certaines personnes avaient fait la queue pendant huit heures.

Après les avant-premières, les articles dans la presse spécialisée nous ont aidés à sortir dans des centaines de salles. Lors de la sortie nationale, le 14 mai, *Conan* est devenu le plus gros blockbuster de ce qui est resté le meilleur été du cinéma américain, qui nous a donné *Mad Max 2*, *Rocky III*, *Star Trek II : La Colère de Khan*, *Blade Runner*, *Ça chauffe au lycée Ridgemont*, *Le Monde selon Garp*, *Poltergeist*, *Officier et Gentleman*, *Tron*, *The Thing* et bien sûr *E.T. Conan le Barbare* tient son rang parmi eux.

## 15

### Devenir américain

De retour à Santa Monica, Maria m'a accueilli en m'offrant un petit labrador qu'elle avait appelé Conan.

« Tu sais pourquoi elle t'a offert un chien, non ? m'a taquiné un de ses amis.

— Parce que sa famille a toujours aimé les chiens ?

— C'est une audition ! Elle veut voir comment tu t'occupes des enfants. »

Je n'en savais rien mais Conan et moi – c'est-à-dire le Conan chien et Conan le Barbare – nous sommes bien entendus. J'étais content d'être de retour dans notre maison qui était complètement transformée par la décoration que Maria et moi avions commencée ensemble.

Pendant mon absence, un autre grand changement avait eu lieu en janvier avec l'investiture de Ronald Reagan. Personne à Hollywood ne semblait savoir quoi faire du fait qu'il était président, même pas les conservateurs. Tout de suite après l'élection, Maria et moi avons dîné avec quelques-uns de mes amis du showbiz qui avaient travaillé pour sa campagne.

« Pourquoi avez-vous soutenu ce type ? a-t-elle demandé. Il n'a pas l'envergure d'un président. C'est un acteur ! »

Au lieu de prendre la défense de Reagan, ils ont dit :

« C'est vrai, mais les gens aiment l'écouter. »

Ils n'ont pas évoqué ce qu'il avait fait pour la Californie lorsqu'il était gouverneur ni ses idées. Sans doute par politesse. Ils ne voulaient pas dire de but en blanc à Maria que les Démocrates avaient fait leur temps.

J'ai été surpris par la manière dont la plupart des gens à Hollywood jugeaient négativement Reagan durant sa présidence. Peu importe qu'il ait relancé l'économie. Je n'entendais que des critiques à propos de la manière dont il avait réduit les parcs, les salaires des fonctionnaires, licencié les contrôleurs aériens, négligé l'environnement, tendu la main aux compagnies pétrolières ou encore mis fin aux projets de Jimmy Carter sur les carburants de synthèse, l'énergie éolienne et l'énergie solaire. On se plaignait toujours de quelque chose. Personne ne voyait le tableau général ni ne faisait le bilan de ce qui avait été accompli.

Pour moi, la seule chose qui comptait, c'est qu'il représentait les valeurs qui m'avaient fait venir en Amérique. J'étais venu aux Etats-Unis parce que

c'était le plus grand pays, qui offrait les meilleures opportunités, et aujourd'hui, c'était devenu chez moi. Je voulais que l'Amérique reste telle qu'elle était et même la rendre encore meilleure. Après la crise et la morosité des années 1970, les Américains avaient voté pour Reagan parce qu'il leur rappelait leur puissance. Maria me disait : « Je ne sais pas pourquoi tu es pour ce type. » C'était ça, la raison.

Ce printemps-là, j'ai rencontré l'un des plus grands penseurs du <sup>xx</sup>e siècle, l'économiste Milton Friedman. Ce prix Nobel avait influencé les idées de Reagan sur le marché et il a aussi eu une grande influence sur moi. La série de Friedman diffusée sur la télévision publique, *Free to Choose*, avait été un grand succès. J'avais regardé chaque épisode, je m'étais imprégné de ses idées comme une éponge. Avec sa femme Rose, il avait écrit un livre à succès, qui s'appelait aussi *Free to Choose*. J'en avais envoyé un exemplaire à tous mes amis comme cadeau de Noël. Bob Chitester, le producteur de la série télévisée, en avait entendu parler et il m'a retrouvé pour me demander si j'aimerais rencontrer les Friedman. Anciens professeurs à l'Université de Chicago, ils étaient tous les deux à la retraite. Ils vivaient à San Francisco, où Milton faisait partie du groupe de réflexion de la Hoover Institution sur le campus de l'Université de Stanford.

En me préparant pour la soirée, j'étais comme un gamin partant en excursion. « Où est mon appareil photo ? ai-je demandé à Maria. Est-ce que ma cravate convient ? » Friedman était devenu un de mes héros. Ses idées sur le rôle des gouvernements et des marchés dans le progrès de l'humanité m'avaient fait faire un pas de géant par rapport à l'économie que j'avais étudiée à la faculté. Il expliquait merveilleusement ce que j'avais vu dans le monde et connu moi-même en tant que chef d'entreprise. Son argument principal, c'était que les marchés étaient d'autant plus efficaces que l'intervention du gouvernement était limitée. Comme Reagan, il était sans égal pour expliquer des idées de manière que tout le monde comprenne. Il utilisait l'exemple d'un crayon pour plaider en faveur du libre marché : « Le bois vient de l'Etat de Washington, le graphite d'Amérique du Sud et le caoutchouc de Malaisie – littéralement, des milliers de personnes sur trois continents différents ont chacune contribué pendant quelques secondes à la fabrication de ce crayon. Qu'est-ce qui les a rassemblées et conduites à coopérer ? Personne n'envoyait d'ordres depuis un bureau central. Il y avait simplement une demande. Lorsqu'il y a une demande pour quelque chose, les marchés trouvent la solution. »

J'utilisais les idées de Friedman lorsque je discutais avec Sargent Shriver du prix du lait. Sarge disait : « Quand nous faisons campagne dans le Wisconsin, ils avaient tellement de lait que le prix baissait. Ensuite, nous sommes allés dans l'Illinois où le lait était rare. Le prix grimpa, j'ai donc pris mon téléphone et je me suis plaint auprès des autorités de régulation... »

Je lui répondais : « Vous ne pensez pas que le marché aurait pu régler ça ? S'il y avait un tel besoin de lait dans l'Illinois, quelqu'un aurait pu en

apporter du Wisconsin ou d'un autre Etat. Je pense qu'ils voulaient faire monter le prix, alors ils gardaient le lait. C'est une décision délibérée du secteur privé. Mais vous vous êtes servi du pouvoir du gouvernement pour interférer au niveau de l'offre et de la demande. Je pense que le gouvernement ne devrait pas agir comme ça. »

Bien plus tard, j'ai appris que lorsqu'on met les mains dans le cambouis, les principes de pur laisser-faire échouent. Il y a un fossé entre la théorie et la réalité. Du point de vue des investissements publics, c'est logique d'investir l'argent des contribuables dans des programmes parascolaires si au bout du compte vous voulez économiser beaucoup de dollars au niveau de la criminalité et des prisons. Vous ne pouvez pas faire peser la charge d'un enfant handicapé exclusivement sur sa famille si celle-ci est pauvre. Il doit y avoir une protection sociale. Il doit y avoir de l'investissement public.

Les Friedman étaient des gens de petite taille, pleins de vie, qui semblaient parfaitement en phase. Quelqu'un m'avait dit : « N'oublie surtout pas de parler à Rose. Ils se considèrent comme des égaux mais trop de gens parlent à Milton parce qu'il a eu le prix Nobel et ignorent Rose. »

Je faisais donc en sorte de poser autant de questions à Rose qu'à Milton. Cela a débloqué la conversation. Nous avons passé une soirée merveilleuse à parler d'économie, de leurs vies, des livres qu'ils avaient écrits ensemble et de leur participation à la série télévisée. L'une des choses fascinantes que m'a racontées Friedman, c'est qu'il avait travaillé pour le gouvernement pendant le New Deal, le programme du président Franklin D. Roosevelt dans les années 1930 pour le redressement économique et la réforme sociale.

« Il n'y avait pas de travail, m'a-t-il expliqué. C'était une bouée de sauvetage. »

Il était opposé à la plupart des régulations, mais j'ai été surpris d'entendre qu'il était pour l'aide gouvernementale et les emplois publics quand il y avait du chômage de masse parce que cela aidait la croissance économique.

Même si l'administration Reagan avait redonné une cohérence à l'économie américaine, j'aurais gagné davantage si Jimmy Carter avait continué à occuper la Maison-Blanche. Jusque-là, l'immobilier était devenu fou avec des augmentations de 10 à 20 % chaque année. Mon associé Al Ehringer et moi étions sur le point de faire une affaire avec notre investissement de Denver : un pâté de maisons dans un quartier délabré près des voies ferrées. Grâce aux programmes du président Carter pour faire face à la crise du pétrole, le secteur de l'énergie était en plein essor à Denver. Un consortium immobilier envisageait de construire une tour de trente étages sur notre terrain. Nous étions prêts à signer les papiers lorsque Reagan a été élu et a mis la pression sur l'inflation. Tout à coup, les gens ont commencé à voir l'énergie et l'immobilier d'un autre œil. Le projet s'est cassé la figure. La compagnie pétrolière nous a dit : « La croissance ralentit, les banques font moins crédit. L'exploration du pétrole de schiste s'est arrêtée. Rien de tout ça

ne va voir le jour. »

En fin de compte, Coors Field, le siège de l'équipe de base-ball des Colorado Rockies, a été construit un pâté de maisons plus loin et nous avons touché notre jackpot. Mais pendant de nombreuses années, cette propriété à Denver a ressemblé un peu à l'aéroport supersonique sur lequel Franco et moi avions parié des années auparavant. Ce type de volatilité était normal dans l'immobilier, on acceptait des risques plus élevés dans l'espoir d'obtenir des rendements plus importants. Reagan a fait ce qu'il fallait pour resserrer le crédit mais le durcissement nous a frappés dans le mauvais sens.

Sous Reagan les opportunités dans l'immobilier se trouvaient plus près de chez nous. Comme Al et moi l'avions espéré, Main Street dans Santa Monica avait commencé à changer : les alcooliques et les vagabonds cédaient la place aux piétons, aux petits restaurants et aux boutiques. On entendait les gens dire : « Et si on allait sur Main Street ? » La rénovation n'avait pourtant pas atteint la frontière de Santa Monica et de Venice où Al et moi nous retrouvions avec un pâté de maisons entier de lots vides. C'était le terrain de l'ancien réseau de trolleys rouges qui dans les années 1940 reliait Los Angeles, Santa Monica et la plage de Venice. Cet endroit était un no man's land. Le dernier bâtiment au bout de Main Street était un bar qui s'appelait « La Maison aux avirons ». A côté, il y avait un magasin diététique tenu par des types qui portaient un turban. En face, se trouvaient une petite synagogue et un immeuble condamné qui appartenait à un comique célèbre. Les devantures des magasins alentour étaient toutes à louer pour pas cher et plusieurs étaient occupées par des religions et des sectes bizarres. Il y avait aussi un endroit lié à la scientologie. Tout était vraiment très délabré, peu de piétons et très peu de boutiques. Nous voulions construire un beau petit immeuble en briques rouges, avec des boutiques au niveau de la rue et quelques étages de bureaux au-dessus. Nous voulions que d'autres investisseurs et hommes d'affaires se disent : « Ça se bâtit jusque-là, on devrait peut-être faire pareil. »

C'était un pari risqué : un projet à 7 millions de dollars, de plusieurs milliers de mètres carrés, financé avec les bénéfices provenant de l'immeuble de bureaux que nous avons rénové plus haut dans Main Street. Au cours de la dernière année de l'administration Carter, nous l'avons vendu et avons réalisé un bénéfice de 1,5 million de dollars. Al et moi avons décidé de compenser le risque en faisant en sorte que le bâtiment soit entièrement loué le jour de son ouverture. Nous avons donc préparé un diaporama vantant l'avenir brillant du quartier. Nous avons nous-mêmes fait les présentations et avons atteint notre objectif.

J'avais un bon sentiment au sujet du quartier car mon bureau s'y trouvait toujours. Oak Productions – une référence à mon surnom de culturiste, « le Chêne autrichien » – avait déménagé dans un loft en angle situé dans un vieux bâtiment de la compagnie du gaz à Venice, à côté de Main Street. Il y avait de grandes baies vitrées, des murs en briques peintes en blanc et de hauts

plafonds avec des verrières. J'avais eu l'idée de laisser exposée la tuyauterie et de peindre les conduites en rouge vif et en bleu en m'inspirant du Centre Pompidou, et tout le monde adorait. Le bureau était décoré avec de vieux meubles en chêne, un tapis rouge et un canapé bleu en L. Cela donnait à l'ensemble une tonalité très patriotique. Les cloisons étaient en verre, comme ça tout le monde pouvait se voir. Une zone séparée faite de petits placards fixés au mur permettait de stocker les tee-shirts et les brochures de vente par correspondance.

Mon entreprise et ma carrière dans le cinéma prospéraient, j'avais enfin cédé et embauché des assistants supplémentaires. Ronda restait mon pilier. Elle travaillait pour moi depuis 1974 et à présent elle était en charge des investissements et tenait la comptabilité. Elle s'était occupée d'un magasin de jouets, mais n'avait pas de formation officielle en gestion des affaires. Elle avait donc suivi des cours au Santa Monica College et à UCLA. Je me souviens du jour où nous avons pour la première fois reçu un chèque de 1 million de dollars, résultat d'une transaction immobilière. Elle est arrivée en courant dans mon bureau en tenant le chèque et en disant : « Oh mon Dieu, je n'ai jamais vu autant d'argent. Qu'est-ce que je suis supposée en faire ? Ça me rend très nerveuse. »

Anita Lerner, une assistante de trente ans, a pris en charge l'organisation et la planification de mes voyages, tandis que l'aspect vente par correspondance était confié à Lynn Marks, une artiste d'une vingtaine d'années. Un quatrième assistant gérait les projets spéciaux comme les livres, les autorisations de photos, les conférences et les événements de culturisme à Columbus en partenariat avec Jim Lorimer. La vente par correspondance était toujours très rentable en raison du concours de Monsieur Olympia et des histoires sur ma vie qui continuaient à être un élément essentiel des magazines de Joe Weider. Il était rare qu'un numéro de *Muscle & Fitness* ou de *Flex* paraisse sans au moins une photographie de moi signalant une rétrospective d'Arnold ou un essai signé par moi-même sur l'entraînement ou l'alimentation, ou encore un récit sur mes aventures dans le monde du cinéma. Chaque mention aidait à vendre davantage de brochures et de tee-shirts.

Pendant ce temps, mes livres marchaient très bien : j'avais un éditeur grand public et un agent littéraire qui s'en occupaient. On mettait la touche finale à *L'Encyclopédie du culturisme moderne*, un projet énorme sur lequel je travaillais depuis trois ans avec le photographe Bill Dobbins. Afin de tirer profit de l'engouement pour la forme physique provoqué par les cassettes vidéo de Jane Fonda, j'avais produit ma propre vidéo : *En forme avec Arnold Schwarzenegger*. Les éditions de mes livres *Le Modelage du corps pour les femmes* et *Le Culturisme pour les hommes* avaient été également réactualisées. Tout cela impliquait davantage de tournées de promotion, ce qui ne me gênait pas du tout.

Nous recevions sans cesse de nouvelles propositions. Un jour, Lynn m'a dit : « Beaucoup de gens nous écrivent pour demander une ceinture comme

celle que tu portais dans *Pumping Iron*. »

J'ai donné mon accord, et on l'a mise au catalogue. Ensuite, on s'est réunis pour créer le produit. On ne pouvait pas acheter les ceintures toutes faites, sinon il n'y avait pas de bénéfices possibles. Comment se procurer le cuir ? Il fallait passer par un fabricant. Et pour la boucle ? Comment faire pour que la ceinture ait l'air usée et soit tachée de sueur pour avoir l'air authentique ? On a appelé tous nos contacts et on a trouvé ce qu'il nous fallait. En l'espace de quelques jours, tout était organisé. Restait à régler la question de l'emballage et de l'expédition. Comment livrer les ceintures rapidement et à peu de frais ?

Je n'arrêtais pas une seconde et pour Ronda, Anita et Lynn, le travail était incroyablement trépidant. On jonglait avec des projets dans le cinéma, l'immobilier et le culturisme. Je ne cessais d'aller et de venir, de discuter avec des gens de tous horizons. Cela n'arrêtait pas. Les gens qui travaillaient avec moi n'avaient pas une pointeuse dans la tête. Ils sont devenus comme des membres de ma famille. Ils se regardaient et ils me considéraient comme un défi. Ils s'adaptaient à ma vitesse et lorsque j'accélérais, ils me suivaient.

Il ne fallait pas être un génie de la gestion pour encourager cette ambiance. Pour des débutants, tous trois étaient des personnes vraiment fantastiques. Je les payais de façon équitable et je m'appuyais sur mon éducation autrichienne pour être un bon employeur. Le régime de retraite et une bonne assurance médicale étaient acquis – personne n'avait besoin de me le demander. Je versais quatorze mois de salaire par an plutôt que douze – le treizième mois correspondait à une indemnité de vacances d'été et le quatorzième était une prime pour que vous puissiez gâter votre famille à Noël. C'était la tradition en Autriche et le budget de mon bureau n'était pas serré. Je pouvais donc me le permettre.

J'avais aussi à cœur de faire en sorte qu'ils se sentent intégrés. Ils apprenaient sur le tas comme moi. Lorsque j'étais dans le bureau, nous analysions ensemble tout ce qui se passait. On s'asseyait tous et chacun donnait son point de vue. Même si je n'étais pas d'accord, j'écoutais tout le monde. Le plus drôle, c'est qu'ils étaient tous démocrates et plutôt de gauche. Même lorsque d'autres personnes nous ont rejoints, il n'y avait pas beaucoup de républicains dans mon entourage, et ce pendant de nombreuses années.

Pour moi, le travail n'était pas énorme, il était simplement normal. Vous faites un film ou un livre, une promotion d'enfer, vous voyagez dans le monde entier parce que le monde est votre marché et, dans le même temps, vous travaillez et vous vous occupez de vos affaires et continuez à explorer. C'était un vrai plaisir et je ne me disais jamais : Oh mon Dieu, c'est un boulot dément, et il y a tellement de pression !

Lorsque je devais travailler le soir, cela pouvait signifier aller à une réunion pour parler de films. Ce n'était pas vraiment une torture, de parler de films ! Ou bien un homme d'affaires me demandait de venir à Washington. C'était très bien aussi – et toujours marrant. J'assistais à un discours de



Ronald Reagan. Puis, à minuit, on faisait les sex shops pour voir les nouveautés. C'était plutôt amusant de découvrir l'autre face de certains de ces conservateurs.

Pour moi, le travail était donc synonyme de découvertes et d'amusement. Si j'entendais quelqu'un se plaindre : « Oh, je travaille vraiment dur, je travaille entre dix et douze heures par jour », je l'incendiais. « De quoi tu parles, bordel, il y a vingt-quatre heures dans une journée ! Qu'est-ce que t'as d'autre à faire ? »

J'aimais la variété. Un jour, je participais à une réunion à propos du développement d'un immeuble de bureaux ou d'un centre commercial dont il fallait optimiser l'espace. De quoi avions-nous besoin pour obtenir les permis ? Y avait-il un angle politique ?

Le lendemain, je rencontrais l'éditeur de mon dernier livre pour discuter des photos qui devaient y figurer. Le surlendemain, je travaillais avec Joe Weider sur une couverture. Puis c'était des réunions pour parler d'un film. Ou bien j'allais en Autriche pour discuter politique avec Fredi Gerstl et ses amis.

Tout ce que je faisais aurait pu être mon passe-temps favori. Ça l'était, d'une certaine manière. J'étais passionné par tout cela. Ma définition de la vie, c'est de ressentir de l'émotion. C'est la différence entre vivre et exister. Plus tard, lorsque j'ai entendu parler du Terminator, j'adorais l'idée que cette machine n'avait jamais besoin de dormir. Je me disais : Tu imagines l'avantage que ça représenterait de pouvoir disposer de ces six heures supplémentaires par jour pour faire autre chose ? Tu te rends compte ? Tu pourrais apprendre un nouveau métier. Tu pourrais apprendre à jouer d'un instrument. Ce serait incroyable parce que pour moi, la question était toujours de savoir comment parvenir à faire tout ce que je voulais faire.

Dès lors, je considérais rarement ma vie comme mouvementée. A vrai dire, ça ne m'arrivait jamais. Ce n'est que plus tard, lorsque Maria et moi nous sommes fiancés puis mariés, que j'ai commencé à faire attention à l'équilibre entre ma vie personnelle et mon travail.

Lorsque je voulais en savoir plus à propos des affaires et de la politique, j'adoptais la même approche qu'à l'époque où je voulais devenir acteur : je rencontrais le plus de gens possible qui étaient des pros dans leur secteur d'activité. J'étais certain par exemple de trouver des personnes intéressantes au Regency, un club ouvert depuis peu où se retrouvait l'élite des affaires. Il occupait le dernier étage et le penthouse d'un nouveau gratte-ciel sur Wilshire Boulevard, et avait une vue panoramique sur l'ensemble de la ville. L'immeuble et le club appartenaient à David Murdock, l'un des hommes les plus riches de Los Angeles. Sa vie était une de ces grandes *success stories* à l'américaine. David était né dans l'Ohio et n'avait pas fini ses études secondaires. Après avoir servi pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait transformé un prêt de 1 200 dollars en une fortune dans l'immobilier, en

Arizona et en Californie. Il possédait d'énormes participations dans le secteur minier, dans le pétrole, dans l'immobilier et les hôtels. Il collectionnait les animaux, les orchidées, les beaux meubles et les lustres. Sa femme Gabrielle, architecte d'intérieur, était née et avait grandi à Munich. Elle avait décoré le club dans un style Vieux Continent élégant. Cela renforçait le côté distingué. On ne vous laissait pas entrer sans cravate.

Pete Wilson, qui avait été élu sénateur des Etats-Unis pendant les mois où je faisais la promotion de *Conan le Barbare*, est devenu par la suite un habitué, ainsi que toute son équipe. Même chose pour George Deukmejian, qui avait été élu gouverneur en battant le démocrate Tom Bradley au cours de la même élection de 1982. Les poids lourds de l'administration Reagan qui passaient en ville s'arrêtaient eux aussi au Regency pour dîner. Beaucoup d'hommes d'affaires conservateurs étaient des habitués, mais aussi quelques agents de gauche venus d'Hollywood et des dirigeants du showbiz. J'ai commencé à m'y rendre pour assister à des réunions en faveur de Wilson, pour appuyer sa tentative de succéder à Deukmejian en 1990. Peu à peu, j'élargissais mon cercle d'amis.

Le Regency Club était un bon endroit pour se faire des relations et s'imprégner d'idées – tout comme le restaurant Guido's sur Santa Monica Boulevard. Si vous vouliez rencontrer des acteurs, il y avait le restaurant au 72 Market Street à Venice, ou le Rock Store à Malibu Canyon si vous préfériez les motards. J'ai emmené Maria plusieurs fois au Regency. Elle appréciait la déco de Gabrielle, mais tous ces conservateurs et leur côté guindé la dérangeaient. Je n'étais pas vraiment adepte non plus de ce formalisme mais il fallait jouer le jeu et l'adopter. Je me disais qu'il n'y avait pas de raison pour que je ne puisse pas jouer sur les deux tableaux : mon côté très extravagant avec des bottes de motard et du cuir et mon côté conservateur avec un costume élégant, une cravate et des chaussures anglaises. Je voulais me sentir à l'aise dans les deux mondes.

Maria et moi avons aussi nos entrées dans la communauté de gauche. En fait, c'est à la suite d'une invitation de Jane Fonda que j'ai découvert le Centre Simon Wiesenthal, lors d'une soirée à laquelle Jane avait accepté de participer pour recruter des invités et lever des fonds. Maria et moi avons des relations amicales avec Jane et son mari d'alors, le militant et membre de l'Assemblée de Californie Tom Hayden. Ils nous avaient invités chez eux à plusieurs reprises pour rencontrer des dirigeants politiques ou religieux, dont l'évêque Desmond Tutu. Ce soir-là, Jane m'a présenté à Marvin Hier, un rabbin de New York qui avait fondé le Centre Wiesenthal de Los Angeles en 1978. Il voulait combattre l'antisémitisme et promouvoir la tolérance religieuse et raciale. Dans une ville comme Hollywood, qui comptait tant de personnalités juives importantes, on pouvait penser qu'il aurait la tâche facile. Mais il m'avait expliqué que ce n'était pas évident. « Si cela vous intéresse, votre aide me serait d'un grand secours, m'a-t-il dit. Vous êtes une vedette qui monte, les gens vont faire attention à vous à l'avenir. Nous avons eu du mal à

intéresser les gens d'Hollywood à autre chose qu'acheter des billets ou des places de concert. Nous avons besoin de gens qui se joignent à notre conseil d'administration, fassent des dons de plusieurs millions de dollars et nous aident à récolter des fonds. C'est là que se trouve l'argent et nous en avons besoin parce que nous projetons de construire un musée de la Tolérance qui coûtera 57 millions de dollars. »

Je l'ai prévenu que je n'étais pas dans cette catégorie-là. Mais j'aimais l'idée de construire un musée. Si vous voulez promouvoir la forme physique et lutter contre l'obésité, vous avez besoin de salles de sport. Si vous voulez nourrir les gens, vous avez besoin d'épiceries. Si vous voulez combattre les préjugés, il faut qu'il y ait des centres de tolérance partout, des endroits où les enfants puissent apprendre l'histoire et comprendre ce qui se produit lorsqu'on persécute les gens et que la haine règne.

Plus j'en apprenais à propos de sa mission, plus je sentais que je devais m'y impliquer. Je ne suis pas quelqu'un de religieux mais je me suis dit : Cela ne peut venir que de Dieu. Les Juifs avaient joué des rôles clés dans ma vie : Fredi Gerstl, Artie Zeller, Joe et Ben Weider, Joe Gold, mon nouvel agent pour le cinéma, Lou Pitt. Et pourtant, je n'étais même pas certain d'être moi-même dépourvu de tout préjugé. J'avais émis des préjugés, j'avais dit des choses idiotes. C'était presque comme si Dieu me disait : « Si c'est ce à quoi tu veux ressembler, alors va là, où le dialogue de la tolérance commence. Tu vas lever des fonds pour eux, tu vas te battre pour eux et tu vas combattre cet aspect de ta personne qui existe peut-être, ou pas. » Après cela j'ai fait régulièrement des dons au centre et j'ai participé à de nombreuses collectes de fonds. Le musée, abrité dans un magnifique bâtiment, a ouvert en 1993.

Même si je ne cachais pas mon soutien à Reagan et que je donnais ce que je pouvais aux candidats républicains et à leurs causes, je restais à l'écart de la scène politique. Mon but, c'était ma carrière au cinéma. Lorsqu'on fait la promotion d'un film, on veut réussir. Si on prononce des discours politiques, on déplaîra obligatoirement à un certain pourcentage de téléspectateurs, quoi qu'on dise. Quel est l'intérêt ?

Par ailleurs, je n'étais pas encore suffisamment connu pour que les gens s'intéressent à mon point de vue ou pour que les hommes politiques recherchent mon soutien. Je n'étais même pas encore un citoyen américain ! J'avais ma *green card*, je payais mes impôts et je considérais les Etats-Unis comme mon domicile permanent, mais je ne pouvais pas voter. Je mettais des autocollants sur ma voiture pour les candidats que je soutenais mais je ne m'exprimais pas publiquement.

Je me tenais tranquille aussi d'un point de vue politique lorsque je me rendais en Autriche. Là-bas, les médias me fêtaient comme le fils du pays qui avait réussi, mais je ne voulais pas être perçu comme un gros malin qui revenait pour dire aux gens ce qu'ils devaient faire. Une ou deux fois par an, lorsque j'y étais, je voyais mes amis et je me mettais à jour sur les derniers débats politiques et l'évolution des choses. Mon mentor politique Fredi Gerstl

faisait à présent partie du conseil municipal de Graz et c'était une voix de plus en plus influente à l'échelle nationale au sein du Parti populaire (conservateur). J'ai trouvé très instructif de parler avec lui des systèmes américain et autrichien : la propriété privée face à la propriété publique des entreprises, la démocratie représentative par rapport au gouvernement parlementaire, les fonds privés par rapport aux fonds publics. Fredi me donnait un point de vue de l'intérieur sur les manœuvres politiques en Autriche, sur des questions importantes comme la privatisation des transports, du tabac, de la sidérurgie et d'une partie des assurances, ainsi que la lutte contre la résurgence de l'extrême droite.

Fredi m'a aussi présenté Josef Krainer Jr qui avait remporté le poste de gouverneur de la Styrie en 1980. Il était un peu plus jeune que Fredi et il avait passé toute sa vie dans la politique. Son père, Josef Senior, avait été gouverneur de la Styrie pendant mon enfance : c'était une figure nationale qui avait remporté les élections après avoir passé toute la Seconde Guerre mondiale en prison pour son opposition à l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie en 1938. Josef Junior avait étudié en Italie et en Amérique. Ses convictions étaient un mélange intéressant de conservatisme économique et de défense de l'environnement que je trouvais très attirant. Thomas Klestil était aussi de mes très bons amis. Il était rapidement devenu diplomate et il était consul général à Los Angeles lorsque j'y étais arrivé. Il était depuis devenu ambassadeur d'Autriche auprès des Etats-Unis et quelques années plus tard, succédant à Kurt Waldheim, il deviendrait président de l'Autriche.

C'étaient ces relations qui m'ont fait hésiter quand il s'est agi de renoncer à ma citoyenneté autrichienne en 1979 pour acquérir celle des Etats-Unis. J'avais ma *green card* depuis cinq ans, le minimum requis. Je n'aime pas couper les ponts dans ma vie, j'aime surtout en construire. La double nationalité était la solution idéale. C'était possible en Amérique mais la loi autrichienne imposait de faire un choix – je ne pouvais pas avoir les deux. Les rares exceptions étaient accordées aux diplomates éminents et la décision devait être prise par le gouverneur d'un Etat autrichien. J'ai posé la question à Fredi. Il m'a répondu que Josef Krainer étant sur le point de se présenter au poste de gouverneur, je ferais bien d'attendre. Trois ans plus tard, j'ai été profondément honoré lorsque Josef m'a accordé l'exception. J'ai fêté cela en emmenant Maria dîner au 72 Market Street et j'ai tout de suite demandé la nationalité américaine.

Un an plus tard, on me l'accordait. Le 16 septembre 1983, je me tenais fièrement parmi 2 000 autres immigrants dans l'Auditorium Shrine, en face du campus de l'University of South California, et j'ai juré fidélité aux Etats-Unis. A l'âge de dix ans, je me sentais déjà américain. A présent, je l'étais pour de vrai. En levant la main pour répéter le serment, j'avais la chair de poule. Ensuite, les photographes m'ont couru après et m'ont pris en photo en train d'exhiber mon certificat de naturalisation, avec Maria à mes côtés, souriant tous les deux. J'ai dit aux journalistes : « J'ai toujours pensé qu'il fallait viser

haut et devenir américain, c'est comme devenir le membre d'une équipe qui gagne. »

On a fêté ça à la maison avec nos amis. J'ai mis un drapeau américain autour de mes épaules, un chapeau et une cravate aux couleurs du drapeau américain. Je ne pouvais pas cesser de sourire, j'étais enfin officiellement américain. Cela signifiait que je pouvais voter et voyager avec un passeport américain. Je pouvais même un jour me présenter aux élections.

## 16

### *Terminator*

La première fois que j'ai vu la maquette de l'affiche de *Terminator*, ce n'était pas moi qu'on voyait représenté en robot tueur mais O.J. Simpson. Quelques semaines plus tôt, à la projection d'un film sur un hélicoptère de police, j'étais tombé sur Mike Medavoy, le patron d'Orion Pictures, qui finançait le projet.

Il m'a dit : « J'ai un film qui vous irait comme un gant : *Terminator*. » Je me suis tout de suite méfié parce que, quelques années auparavant, un film d'action qui s'appelait *The Exterminator* était sorti : un vrai navet ! J'ai répondu : « Quel drôle de titre.

— Ça peut se changer. Mais il s'agit d'un grand rôle, le rôle principal, celui d'un personnage héroïque. »

Il s'est lancé dans la description d'un film d'action et de science-fiction dans lequel je jouerais le rôle d'un soldat courageux, Kyle Reese, combattant pour sauver une fille et préserver l'avenir du monde.

« Nous sommes sur le point de signer avec O.J. Simpson qui jouerait le Terminator, une espèce de machine à tuer. Et si on organisait un rendez-vous ? Le réalisateur habite Venice, pas très loin de votre bureau. »

C'était au printemps 1983. J'avais lu un tas de scénarios : j'avais en tête de me lancer dans quelque chose de nouveau en plus de la suite de *Conan* dont le tournage devait commencer vers la fin de l'année. On m'avait proposé des films de guerre, des films de flics et même deux histoires sentimentales. Le rôle de Paul Bunyan, le légendaire bûcheron viril, me tentait : j'aimais bien son côté redresseur de torts et je me disais que ce serait drôle d'avoir un bœuf bleu pour comparse. On m'avait aussi proposé un rôle de héros, *Big Bad John*, d'après le hit de 1961 du chanteur de country Jimmy Dean. Il s'agissait de la légende d'un grand gaillard mystérieux qui travaillait dans une mine de charbon. Grâce à sa force, il avait sauvé la vie de ses camarades quand la mine s'était effondrée mais n'avait pas pu en réchapper lui-même.

Depuis que j'avais tourné un film avec Dino De Laurentiis et Universal Pictures, studios et réalisateurs me faisaient la cour et chaque projet qui m'était soumis était meilleur que le précédent... Peu avant la sortie de *Conan*, j'ai changé d'agent : j'ai signé avec Lou Pitt, un homme influent, responsable de l'agence artistique International Creative Management. Je me sentais coupable d'abandonner Larry Kubik qui m'avait tant aidé quand je n'étais

rien. Mais il fallait que j'intègre une agence comme ICM qui avait des réseaux et s'occupait de tous les grands réalisateurs, de tous les grands projets. Il y avait aussi, bien sûr, la satisfaction d'entrer par la grande porte dans une de ces agences colossales qui m'avaient repoussé peu de temps auparavant.

Je me suis vite adapté au monde nouveau dans lequel j'évoluais. J'avais toujours dit à Maria que je voulais gagner 1 million de dollars pour un film : pour la suite de *Conan*, c'est bien ce qui était convenu. Mais je ne voulais pas me limiter à Conan. Pas question de jouer quelques rôles d'Hercule et d'empocher l'argent avant de retourner aux salles de gym comme l'avait fait Reg Park. Je devais viser plus haut.

Je me suis dit : Les studios viennent à toi, alors pourquoi ne pas mettre la gomme ? Travailler pour de bon le jeu d'acteur, les cascades, tout ce qui peut te propulser sur les écrans. Et aussi bien te vendre, bien vendre les films, t'occuper sérieusement de la promotion, de la publicité. Et pourquoi pas viser le top 5 des premiers rôles d'Hollywood ?

Les gens s'étonnent toujours qu'il y ait si peu d'acteurs en haut de l'échelle mais j'étais persuadé qu'il y avait encore de la place pour un. La plupart sont intimidés et trouvent plus confortable de rester en bas. Voilà pourquoi il y a foule au bas de l'échelle. Donc ne pas aller là où ça se bouscule, mais où personne ne se risque : même si c'est plus dur, c'est ta place, et il y a moins de concurrence !

Il était évident que je ne serais jamais un Dustin Hoffman ou un Marlon Brando, ni même un comique comme Steve Martin. Ça ne me dérangeait pas : ma catégorie, c'était le film d'action hors normes, à l'instar de Clint Eastwood et Charles Bronson, ou encore John Wayne avant eux. C'était ça, ma catégorie. Du coup, j'ai vu tous leurs films. Avant de les rejoindre, il me restait certes pas mal de boulot, mais il y avait aussi pas mal d'opportunités. Je voulais jouer dans la cour des grands – et gagner comme eux. Quand je me suis rendu compte de tout cela, une grande sensation de calme m'a envahi. Je voyais toute la suite. Comme dans le culturisme, j'étais certain à 100 % d'y parvenir. L'objectif était là, devant mes yeux, et j'ai toujours pensé qu'en y croyant, j'y arriverais.

Lou Pitt et moi-même regardions déjà du côté des films de guerre ou héroïques comme solution de rechange au cas où *Conan* s'essoufflerait. D'un autre côté, c'était un exercice plutôt spéculatif dans la mesure où, selon les termes de mon contrat, j'étais lié pour dix ans à Dino De Laurentiis. J'étais tenu de tourner un film de la série des *Conan* tous les deux ans, autant de fois que Dino le jugerait bon avec une limite de cinq films, et je ne pouvais pas accepter d'autre rôle. Si donc *Conan* rencontrait le succès que nous souhaitions tous, il faudrait tourner un troisième film en 1986, un quatrième en 1988, etc., ce qui nous rapporterait beaucoup d'argent. Quant au fait que j'étais coincé par ce contrat, Lou Pitt m'a rassuré : « Ne t'inquiète pas. S'il le faut, nous renégocierons. » J'ai donc mis ce souci de côté tandis que l'idée de passer de Monsieur Muscle aux films d'action gagnait du terrain.

Mike Medavoy avait organisé un déjeuner avec le réalisateur de *Terminator* et les producteurs, John Daly et Gale Anne Hurd. Avant ce rendez-vous, j'ai lu le scénario. C'était vraiment bien écrit, passionnant et plein d'action ; en revanche, l'histoire était étrange. Lors d'un dîner, une serveuse quelconque, Sarah Connor, se retrouve traquée par un tueur impitoyable. Il s'agit en fait d'un Terminator, un robot à enveloppe humaine. Il a été envoyé dans le passé depuis l'an 2029, une époque d'horreur où les ordinateurs du monde entier sont pris de folie meurtrière et déclenchent un génocide nucléaire. Les ordinateurs utilisent désormais des terminators pour éliminer ce qui reste de l'humanité. Mais les combattants de la résistance humaine ont commencé à refouler les machines avec, à leur tête, un leader charismatique, John Connor, le futur fils de Sarah. Les machines décident de faire disparaître la rébellion en empêchant la naissance de John. A l'aide d'un portail temporel, elles envoient un terminator traquer Sarah à notre époque. Son seul espoir est Reese, un jeune soldat fidèle à John Connor, qui se glisse dans le portail temporel avant qu'il ne se referme. Il a pour mission de neutraliser le terminator.

James Cameron, le réalisateur, était un gars mince et vif. Cette intrigue bizarre était le fruit de son imagination. Pendant le repas, le courant est passé entre nous. Cameron vivait à Venice et, comme beaucoup d'artistes de là-bas, je le trouvais bien plus intéressant que les gens que j'avais rencontrés à Hollywood Hills, par exemple. Il n'avait réalisé qu'un film, un film d'horreur italien : *Piranha II*. Je n'en avais jamais entendu parler mais ça me plaisait bien. Il m'a expliqué que tout ce qu'il savait de la réalisation, il l'avait appris de Roger Corman, producteur et réalisateur génial de films à petit budget. Rien qu'à l'entendre, je savais qu'il était très calé en technique. Caméras, lentilles, prises de vues, lampes, éclairages et décors : il connaissait tout ça à fond. Et il savait réduire les coûts et faire un film à 4 millions de dollars au lieu de 20... Quatre millions, c'était le budget de *Terminator*.

En parlant du film, je me suis aperçu que je m'intéressais davantage au personnage du Terminator qu'à celui de Reese, le héros. Je voyais très clairement comment il devait se comporter. J'ai dit à Cameron : « Il y a une chose qui me tracasse : il est très important que celui qui jouera le rôle de Terminator, que ce soit O.J. Simpson ou un autre, s'entraîne comme il faut. Parce que, quand on y pense, si ce gars est vraiment une machine, il doit tirer sans broncher. Il doit recharger son arme sans regarder parce que c'est une machine, un ordinateur. Aucune expression ne doit apparaître sur son visage quand il tue, ni joie, ni sentiment de victoire, absolument rien. » Pas de pensée, juste de l'action.

Je lui ai expliqué comment il faudrait que l'acteur s'entraîne. A l'armée, on nous avait appris à démonter et remonter nos armes les yeux bandés. Sans rien voir, on devait démonter une arme pleine de boue, la nettoyer et la remonter. J'ai ajouté : « Voilà le genre d'entraînement qu'il lui faudrait, un peu ce que j'ai fait pour *Conan*. » J'ai raconté comment je m'étais entraîné



pendant des heures avec mon épée à décapiter des gens comme si c'était une seconde nature. Quand on nous a servi le café, Cameron a lancé tout à trac : « Et pourquoi vous ne jouez pas le Terminator ? »

— Certainement pas ! Ça me ramènerait en arrière. »

Terminator avait encore moins de répliques que Conan – dix-huit en tout ! – et je craignais qu'on ne finisse par croire que j'évitais les rôles avec du texte ou, pire encore, qu'on avait coupé la plupart de mes répliques, parce que j'étais trop mauvais.

Cameron insistait : « Je crois que vous feriez un très bon Terminator. En fait, on pourrait commencer demain ! Je n'aurais même pas de recommandation particulière à vous faire : vous comprenez le personnage mieux que quiconque. » Il m'a aussi fait remarquer que je n'avais pas dit un mot de Kyle Reese...

Il m'a vraiment mis la pression : « Vous savez, peu d'acteurs ont réussi à donner l'impression d'être une machine. » L'un des rares a été Yul Brynner, qui a joué le rôle d'un robot tueur dans un thriller de science-fiction de 1973, *Mondwest*. « Du point de vue du jeu d'acteur, c'est quelque chose de très difficile, un vrai défi. Et puis, Arnold, c'est le rôle-titre ! Vous êtes le Terminator... Imaginez un peu l'affiche : *Terminator : Schwarzenegger*. »

Je lui ai répondu que ça n'aiderait pas ma carrière de jouer le rôle du méchant. J'aurais peut-être pu le faire plus tard mais, tout de suite, je souhaitais m'en tenir à des personnages héroïques pour habituer le public. Cameron n'était pas d'accord. Il a sorti un crayon et du papier et a réalisé une esquisse. « C'est vous qui décidez ce qu'il en est. Terminator n'est ni bon ni mauvais : c'est une machine. Si vous vous y prenez bien, vous pouvez en faire un personnage héroïque admiré pour ses performances. Et il y a pas mal de choses sur lesquelles on peut jouer : le cadrage, le montage... »

Il m'a alors montré le croquis qu'il avait fait de moi en Terminator. Il en avait très exactement saisi la froideur. J'aurais pu jouer le rôle rien qu'avec ça. Il a ajouté : « Je suis absolument convaincu que, si vous jouez ce rôle, il deviendra un des personnages les plus mémorables de tous les temps. Ce personnage, c'est vous, vous êtes une machine, vous comprenez le rôle à la perfection. En fait, le rôle vous passionne. » J'ai promis de relire le scénario et d'y réfléchir.

A Hollywood, un acteur ne paye jamais. Mais John Daly ne trouvait pas son portefeuille, Gale Anne Hurd n'avait pas son sac et Cameron s'est rendu compte que lui non plus n'avait pas d'argent. A les voir debout, fouillant dans leurs poches, on aurait pu croire au gag classique...

J'ai fini par dire : « J'ai de l'argent. » Depuis que j'avais dû emprunter à Maria de quoi payer l'avion, je ne sortais jamais sans 1 000 dollars en liquide et une carte de crédit. J'ai donc réglé l'addition et les ai laissés tout penauds !

Mon agent n'était pas chaud. A Hollywood, on est convaincu qu'un rôle de méchant est un suicide professionnel. En outre, une fois que j'ai une certaine vision de ce que je dois faire, je me refuse à en changer. Mais, pour

un tas de raisons, *Terminator* était une bonne idée. Enfin un projet de film qui me permettrait de me débarrasser de mon pagne pour mettre de vrais vêtements ! On avait besoin de mes talents d'acteur et de mon sens de l'action, pas seulement que j'ôte ma chemise. Terminator était un vrai dur, avec des habits cool et de belles lunettes noires. J'étais sûr qu'il me mettrait en valeur. Je n'aurais sans doute pas beaucoup de répliques, mais en revanche j'apprendrais à manipuler toutes sortes d'armes modernes... Le scénario était bon, le réalisateur sympa et passionné, et, côté finances, ça le faisait : 750 000 dollars pour six semaines de tournage à L.A. Et le projet était suffisamment modeste pour que je n'y risque pas complètement ma réputation.

Je me suis dit que si je faisais du bon boulot, cela m'ouvrirait davantage de portes. L'essentiel était que le rôle suivant ne soit pas un rôle de méchant. En réalité, j'allais attendre un bout de temps avant de récidiver. Il ne faut pas tenter les dieux du cinéma en jouant les méchants plus d'une fois !

Le lendemain, j'ai rappelé Jim Cameron pour accepter le rôle de la machine. Il était enchanté, mais il savait que je devais d'abord obtenir l'accord de Dino De Laurentiis.

Quand j'ai rendu visite à Dino à son bureau, ce n'était plus le petit bonhomme colérique avec qui je m'étais disputé quelques années auparavant. Il était plutôt bienveillant, presque paternel : j'ai très souvent ressenti la même chose avec Joe Weider. J'ai mis de côté la manière dont Dino avait carotté mes 5 % sur *Conan* au début de notre relation. Cela n'avait plus d'importance : j'ai toujours préféré être guidé par des considérations positives. Debout dans son bureau, je n'ai pas posé le regard sur la grande table de travail mais sur les trophées et les distinctions qui venaient de tous les coins du monde : oscars et Golden Globes, récompenses décernées en Italie, en Allemagne, en France, au Japon. J'admirais énormément Dino. Il avait participé à plus de 500 films depuis 1942 et en avait officiellement produit environ 130. Apprendre de lui était plus important que revenir sur cette stupide histoire de pourcentage. En outre, il avait respecté l'engagement de me payer 1 million de dollars pour *Conan II* – mon objectif –, et je lui en étais reconnaissant.

Je n'ai pas eu besoin d'expliquer ma présence. Il savait que j'avais d'autres propositions du côté d'Hollywood, ce qui me rehaussait à ses yeux. Il voyait que je raisonnais davantage comme homme d'affaires que comme acteur et que je pouvais comprendre son point de vue. Je lui ai dit : « On me propose des choses importantes et j'aimerais pouvoir en accepter certaines entre les tournages des *Conan*. » Je lui ai rappelé que nous ne pouvions tourner un *Conan* que tous les deux ans puisque c'était le délai nécessaire pour tirer pleinement profit de chaque film de la série. Ce qui me laissait le temps de faire autre chose. Je lui ai parlé de *Terminator* et de deux autres films qui m'intéressaient.

Dino aurait facilement pu me garder pieds et poings liés pendant dix ans

mais il s'est montré souple. A la fin de mon discours, il a hoché la tête : « Je veux travailler avec toi, faire beaucoup de films avec toi. Mais je te comprends. » On est tombés d'accord pour continuer à tourner des *Conan* aussi longtemps qu'ils seraient rentables et, si je m'engageais aussi à tourner un film contemporain pour lui, qui restait à préciser, il me laisserait libre de poursuivre d'autres projets. Il a conclu : « Va faire tes films. Dès que j'ai un scénario, je te rappelle. »

En revanche, pas question de me libérer avant *Conan II* et j'étais donc coincé jusqu'à la fin du tournage. J'ai rappelé Cameron et Daly pour leur demander s'ils pouvaient repousser celui de *Terminator* au printemps suivant. Ils ont accepté et j'ai aussi tout calé avec Mike Medavoy.

Comparé à celui de *Conan le Barbare*, le tournage de *Conan le Destructeur* a été un séjour au Club Med ! On a tourné au Mexique, avec un budget comparable à celui du premier film, et on a pu disposer de décors splendides et de beaucoup d'argent. Mais John Milius manquait à l'appel : il n'était pas disponible, ni pour écrire ni pour réaliser. Du coup le studio menait vraiment le bal, et cela a conduit à un certain nombre d'erreurs.

Universal était obnubilé par *E.T.* Les studios avaient gagné tellement d'argent avec la superproduction de Spielberg que la direction avait décidé que *Conan* devait aussi être un divertissement familial. Quelqu'un s'était amusé à calculer que, si *Conan le Barbare* avait été classifié PG (*Parental Guidance*, accord parental souhaitable) au lieu de R (pour *Restricted*, les moins de dix-sept ans doivent être accompagnés d'un adulte), il y aurait eu 50 % d'entrées supplémentaires. Plus le film serait grand public, plus grand serait le succès, pensaient-ils.

Mais Conan le Barbare n'est pas Conan le Baby-sitter ! Impossible d'en faire un personnage de film PG. Conan est un gars violent dont la vie n'est que conquêtes et revanches. Son physique en faisait un personnage héroïque, ses qualités de guerrier lui permettaient de résister à la souffrance, d'avoir le sens de l'honneur et de la loyauté, mâtinés d'un tout petit sens de l'humour... L'édulcorer en un personnage PG élargirait peut-être le public au début mais fragiliserait l'ensemble de la série en irritant le noyau dur des fans. Ce sont les meilleurs clients qu'il faut contenter en priorité. Qui lisait les histoires de *Conan* ? Qui étaient les fans de la BD ? Ceux qui juraient par *Conan le Barbare*. Donc, si on voulait leur faire aimer la série encore davantage, mieux valait améliorer l'intrigue, corser l'histoire et rendre les scènes d'action encore plus sensationnelles.

J'ai dit clairement ce que j'en pensais à Dino, à Raffaella et aux studios, et nous en avons largement discuté. Je leur ai dit : « Vous vous dégonflez. Vous ne comprenez rien à *Conan*. Vous devriez peut-être abandonner l'idée d'en faire une série si vous n'assumez pas la violence et ce que symbolise le personnage. Laissez tomber, ou alors vendez les droits à quelqu'un d'autre ! Mais n'essayez pas d'en faire ce qu'il n'est pas ! » Peine perdue ! Mais j'étais coincé par leur décision puisque j'étais lié par contrat.

Le réalisateur pressenti était Richard Fleischer. Il faisait des films à Hollywood depuis quarante ans, dont plusieurs avaient fait date, comme *Tora ! Tora ! Tora !* ou *20 000 Lieues sous les mers*. L'idée de faire de Conan un film PG ne venait pas de lui mais, à soixante-six ans, il était content d'avoir du boulot et il n'allait pas faire des histoires. Dino et le studio lui ont demandé de faire plus dans le genre bande dessinée, dans le style fantasy et aventure, et de donner dans le château de conte de fées plutôt que dans Nietzsche et le gore. Pour tout le reste, Richard a été un réalisateur génial dans *Conan le Destructeur* mais il est resté inflexible sur ces lignes directrices.

Ce qui a rendu le film sympa malgré tout, c'est qu'on a eu la chance de travailler avec Wilt Chamberlain et Grace Jones. Raffaella avait repris l'astuce de Milius consistant à faire jouer des vedettes qui n'étaient pas des acteurs. Dans l'intrigue du film, une reine maléfique promet de ressusciter Valeria, l'amour perdu de Conan, s'il récupère des bijoux et une corne magiques. Pour l'aider dans sa quête, elle lui adjoint sa jeune et belle nièce, le seul être humain à pouvoir toucher les bijoux, ainsi que le capitaine de la garde du palais, le géant Bombaata, qui est chargé de tuer Conan une fois récupérés les précieux trésors.

Bombaata était le premier rôle de Chamberlain au cinéma. Non seulement c'était l'un des plus grands joueurs de basket de tous les temps mais « Wilt the Stilt » – Wilt l'Echassier –, avec ses 2,16 mètres, était aussi la preuve vivante que la musculation ne vous rend pas hyper-musclé. Au gymnase d'Universal, il prenait un jeu complet de poids et faisait des extensions des triceps avec 120 kilos comme si de rien n'était. Sur le terrain, de 1959 à 1973, c'était un battant, tellement puissant que personne ne pouvait le faire dévier, et j'ai pu apprécier ses qualités d'athlète dans sa façon de combattre à l'épée.

Mais le combat le plus intéressant a eu lieu entre lui et Grace Jones. Elle jouait le rôle d'une guerrière, une femme bandit nommée Zula, dont l'arme était un bâton – avec lequel Grace a envoyé deux cascadeurs à l'hôpital dans des scènes de combat. Je l'avais connue dans la bande d'Andy Warhol à New York : une top model de plus de 1,80 mètre, artiste de performance et star de la chanson, qui pouvait être vraiment féroce. Elle a passé dix-huit mois à s'entraîner pour ce tournage. Elle n'arrêtait pas de se chamailler avec Chamberlain dans la caravane de maquillage pour savoir lequel des deux était vraiment noir. Lui parlait d'elle comme d'une Afro-Américaine, ce qui mettait Grace en rage, elle qui était née et avait grandi à la Jamaïque. Elle lui hurlait dessus : « Je ne suis pas afro-américaine, alors arrête de le dire ! »

Sur un plateau, le dernier salon où l'on cause est la caravane de maquillage. Si quelqu'un a un problème, c'est là que vous allez le trouver. Parfois, les gens y viennent pour se mettre à l'aise et passer un moment sympa, peinards. D'autres fois, ils viennent chercher la bagarre, soit parce qu'ils vont mal, soit parce qu'ils sont inquiets de la scène à venir où ils ont de nombreuses répliques. Ils sont prêts à exploser pour un rien.

Certaines vedettes se font maquiller dans leur propre caravane. Ça ne me dit rien : pourquoi rester dans son coin au lieu d'être avec les autres acteurs ? Je suis toujours allé à la caravane de maquillage. On y entend tout ce à quoi on peut s'attendre : inquiétudes sur la scène à venir, plaintes sur le film, tous les problèmes des gens.

C'est le salon de beauté par excellence : les actrices ont évidemment bien plus de problèmes que la ménagère moyenne. « Il va falloir que je tourne cette scène, et ça ne colle pas : je fais quoi, moi ? » Ou encore : « Aujourd'hui, j'ai un bouton ! Tu peux m'en débarrasser ? » Le directeur de la photographie lui avait peut-être déjà dit : « Je ne suis pas chirurgien, je ne sais pas faire ça ! » Pétage de plombs et retour à la caravane de maquillage.

Tout cela finit par vous atteindre. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas quand vous tournez en extérieur pendant deux, trois ou cinq mois, loin de chez vous, de votre famille. Alors, les gars râlent parce qu'ils ont laissé leurs gosses, ils râlent après leur femme qui est peut-être en train de les tromper.

Chacun y va de sa petite histoire et tout le monde s'en mêle : les acteurs, les maquilleurs. Ou alors, c'est le réalisateur qui débarque parce qu'il a un problème avec les idées d'un acteur. On tombe parfois sur des gens tout nus parce qu'on doit les tatouer pour une scène. Il y a de la comédie, il y a du drame. Mais les engueulades de Wilt et Grace étaient d'une violence rarement vue, même dans une caravane de maquillage. Je ne parvenais pas à comprendre d'où venait cette hostilité, mais elle était palpable.

Elle lui lançait : « Je ne suis pas comme toi ! Je ne suis pas une descendante d'esclaves incultes. Je viens de la Jamaïque, je parle français, mes ancêtres n'ont jamais été esclaves ! »

Et le mot « nègre » était lâché, ce que je trouvais choquant. Wilt : « Je n'ai rien de noir. Arrête tes conneries ! J'habite Beverly Hills parmi les Blancs, je ne baise que des Blanches, je conduis les mêmes bagnoles que les Blancs, j'ai autant de fric que les Blancs. Alors, putain de merde, le nègre c'est toi. »

J'ai fini par intervenir : « Hou là ! On se calme ! Ici, c'est une caravane de maquillage : on évite de s'engueuler. Ici, il faut de la sérénité, parce qu'on se prépare à tourner une scène. Alors, on ne s'excite pas. En plus, vous vous êtes regardés dans la glace ? Parce que je me demande comment vous pouvez dire que vous n'êtes pas noirs ! Tous les deux ! »

Ils m'ont répondu : « Tu ne peux pas comprendre, ça n'a rien à voir avec la couleur de la peau. On parle de l'attitude, du milieu. »

Là, ça commençait à devenir très, très compliqué. Ils ne parlaient pas vraiment de couleur de peau mais de la façon dont les différents groupes ethniques étaient parvenus en Amérique. Il y avait quelque chose de drôle à voir deux Noirs *s'accuser* mutuellement d'être noirs ! Plus tard, lors de la soirée de fin du tournage, on en a ri. Grace et Wilt ont fini par bien s'entendre. Ils étaient tous deux drôles et bourrés de talent. Mais il fallait qu'ils en passent par cette dispute.

Le Mexique est vite devenu un de mes lieux de tournage préférés. Les équipes travaillaient dur et sur le plateau leurs compétences techniques étaient stupéfiantes. C'étaient les critères d'exigence de la vieille Europe. S'il vous fallait quelque chose tout de suite – par exemple un flanc de coteau en arrière-plan d'une prise de vues –, deux heures plus tard, vous l'aviez, avec les palmiers ou les pins, ou n'importe quoi d'autre dont vous aviez besoin pour la prise.

Dans *Conan le Destructeur*, on montait tellement à cheval qu'on avait l'impression que les montures nous appartenaient même en dehors du tournage. Maria venait me rejoindre et on partait chevaucher dans les montagnes. C'était une cavalière hors pair qui, enfant, avait appris à monter dans le style anglais et pratiquait le saut. On sanglait nos paniers de pique-nique sur les chevaux et, une fois déballés le repas et la bouteille de vin, on restait à rêver sur le flanc de la montagne. Adieu les soucis, plus de responsabilités.

Je suis rentré du Mexique en février 1984. J'avais le temps de m'entraîner pour *Terminator*. Il me restait à peine un mois avant le début du tournage. Le challenge était de m'imprégner de l'attitude glaciale, vide d'émotion, d'un cyborg.

J'ai travaillé sur les armes chaque jour avant qu'on commence à filmer et pendant les deux premières semaines après le début du tournage. Je me suis entraîné à les démonter et les remonter les yeux bandés jusqu'à ce que les mouvements deviennent des automatismes. Je passais des heures au stand de tir, apprenant les techniques de tout un arsenal d'armes différentes, m'habituant à tous les bruits pour qu'ils ne me fassent pas cligner des yeux. Quand le Terminator arme ou charge un fusil, il n'a pas un regard pour ce qu'il fait, pas plus que Conan ne regarde le fourreau de son épée. Et il devait être ambidextre. C'est uniquement une question d'entraînement. Il faut s'exercer à chaque mouvement trente, quarante, cinquante fois, jusqu'à ce qu'on y parvienne. J'avais appris grâce au culturisme que tout n'est qu'entraînement, patience et longueur de temps. Plus on skie, mieux on skie. Plus on bouge, plus le corps se bonifie. Je crois au travail acharné : recommencer les choses inlassablement, ne s'arrêter que quand tout est au point. Le défi me convenait parfaitement.

Je ne sais toujours pas pourquoi je sentais si bien le personnage du Terminator. Pendant que j'apprenais mon rôle, mon mantra était le discours de Reese à Sarah Connor : « Ecoutez et tâchez de comprendre. Le Terminator est là, dehors. Il ne marche pas. Il ne raisonne pas. Il ne ressent ni pitié, ni remords, ni peur. Et il ne s'arrêtera pas, jamais, tant que vous ne serez pas morte. » J'ai travaillé sur l'idée que je n'avais rien d'humain, aucune expression, aucun mouvement inutile, rien que de la volonté. Ainsi, quand le Terminator se présente au poste de police où Sarah s'est réfugiée et explique à

l'officier de garde : « Je suis un ami de Sarah Connor. On m'a dit qu'elle est ici. Puis-je la voir, s'il vous plaît ? » et que l'officier répond : « Dans un petit moment. Si vous voulez attendre, asseyez-vous sur le banc », on sait que ça ne va pas bien se passer.

Cameron avait promis de faire du Terminator un personnage héroïque. Nous en avons beaucoup discuté. Comment s'y prendre pour faire admirer un cyborg qui dévaste un poste de police et massacre trente flics ? Cela a abouti à un savant dosage entre la façon dont j'ai joué ma partie, la façon dont il a filmé le personnage et les petites touches apportées par Jim pour que les flics fassent figure d'andouilles. Au lieu d'être de compétents gardiens de la sécurité publique, ils étaient toujours à côté de leurs pompes, avec un temps de retard. Le spectateur devait se dire : « Ils sont stupides, ils n'en captent pas une, ils sont arrogants et se croient supérieurs. » Le Terminator les balaye.

Les malades du contrôle total comme Jim sont toujours de grands adeptes du tournage de nuit. On maîtrise parfaitement l'éclairage parce qu'on le crée entièrement. Pas de rivalité avec le soleil. On part du noir, et on construit. Si vous voulez que lors d'une scène dans une rue isolée le spectateur comprenne au premier coup d'œil que ce n'est pas un endroit où il fait bon traîner, il est plus simple de faire ça la nuit. C'est pourquoi l'essentiel de *Terminator* a été tourné après le coucher du soleil. Evidemment, pour les acteurs, les tournages nocturnes sont synonymes d'horaires tordus, ce qui est beaucoup moins confortable et beaucoup moins amusant que tourner de jour.

Cameron me rappelait John Milius. Il aimait passionnément le cinéma et en connaissait l'histoire, les films, les réalisateurs, les scénarios. Il était intarissable sur la technologie. Il me faisait perdre patience quand il se lançait dans des discours interminables sur le sujet. Je me disais : « Tu ne peux pas te contenter de faire ton film ? Pour Spielberg ou Coppola, les caméras suffisent. Alfred Hitchcock réalisait des chefs-d'œuvre sans se lamenter sur le matériel. Putain, pour qui tu te prends ? » Il m'a fallu un moment pour me rendre compte que Jim était une véritable perle.

Avec lui, c'est une chorégraphie précise qui se mettait en place, en particulier pour les scènes d'action. Il embauchait des cascadeurs spécialisés et les briefait à l'avance pour leur faire comprendre ce qu'il voulait dans chaque prise de vue, comme un coach sportif élabore le plan de jeu. Par exemple, deux voitures lancées dans une course-poursuite déboulent d'une ruelle sur un boulevard, manquent de percuter les véhicules qui arrivent en face et font une embardée pour les éviter ; une des voitures dérape et accroche le pare-chocs arrière d'un camion qui arrive dans l'autre sens. Jim voulait voir ça lors de sa prise de vues principale, avant de faire d'autres prises sous d'autres angles. Il connaissait tellement bien son affaire que les cascadeurs sentaient qu'ils pouvaient vraiment parler technique avec lui. Du coup, ils prenaient tous les risques pour bien jouer la scène.

Je dormais dans la caravane quand ils ont tourné à 3 heures du matin : ils n'avaient pas besoin de moi pendant deux heures et j'en ai profité pour faire

un petit somme. Quand j'ai visionné la séquence le lendemain, j'en suis resté pantois. Qu'un réalisateur qui n'en était qu'à son deuxième film ait pu réussir cela, c'était époustoufflant.

Sur le plateau, Cameron veillait au moindre détail et était debout tout le temps pour régler quelque chose. Il avait des yeux dans le dos ! Sans même regarder au plafond, il lançait : « Daniel, merde, occupe-toi de ce projecteur : je t'ai déjà dit de mettre une jalousie ! Putain, c'est à moi de monter faire le boulot ? » Daniel, trente mètres plus haut, était sur le point de descendre de son échafaudage : comment Cameron l'avait-il su ? Il connaissait chacun par son nom et il valait mieux ne pas le faire chier ou essayer de tricher. Il se mettait à crier sur le gars, lui infligeant une scène en public tout en utilisant très précisément les termes du métier, et l'éclairagiste se disait : « Ce mec en sait plus que moi sur l'éclairage. Je ferais mieux de faire ce qu'il me dit. » C'était une leçon de choses pour moi qui ne faisais jamais attention aux détails.

Mais Cameron n'était pas seulement pointilleux : dès qu'il s'agissait d'avoir une vue d'ensemble du récit et des images, c'était un visionnaire, particulièrement quand il fallait mettre des femmes en scène. Dans les deux mois précédant *Terminator*, il avait écrit les scénarios d'*Aliens*, *le retour* et de *Rambo 2 : La Mission*. Avec Rambo, il avait montré qu'il savait faire dans le genre macho, mais le personnage d'action qui crève l'écran dans *Aliens* est une femme, Ripley, jouée par Sigourney Weaver. Dans *Terminator* aussi, il fait de Sarah Connor un personnage fort, qui prend une dimension héroïque.

Cela ne se limitait pas à ses films. Les femmes qu'il a épousées, même si la liste a fini par être longue, étaient toutes du genre avec lequel vous ne voulez pas avoir d'embrouilles. La productrice de *Terminator*, Gale Anne Hurd, l'a épousé pendant le tournage d'*Aliens*. Son boulot était de faire respecter le budget, qui a quand même fini par atteindre 6,5 millions de dollars... Ce qui ne suffisait pas encore pour un film aussi ambitieux. Gale, qui approchait la trentaine, était venue à la production après des études à Stanford et avait débuté comme secrétaire de Roger Corman. C'était une mordue de cinéma et elle se démenait pour le film. Au tout début du tournage, elle m'a réveillé à 3 heures du matin avec sa copine Lisa Sonne, une des décoratrices. Elle voulait parler du film... Je leur ai lancé : « Vous arrivez d'où, les filles ? »

— On était à une soirée. »

Elles étaient un peu excitées. Et, d'un seul coup, nous voilà en pleine discussion sur *Terminator*, ce qu'il fallait faire, ce qu'elles attendaient de moi. Vous connaissez quelqu'un qui vous réveille pour ça à 3 heures du matin ? J'ai trouvé ça génial !

Gale venait me chercher pour parler du scénario, des prises de vues, des problèmes. Elle était professionnelle jusqu'au bout des ongles, dure aussi, mais elle savait montrer patte de velours s'il le fallait. Elle pouvait s'asseoir sur mes genoux dans ma caravane à 6 heures du matin : « Je sais que tu as



travaillé vraiment dur toute la nuit. Mais ça t'embêterait de tourner encore trois heures ? Sinon, on n'y arrivera pas. » J'ai toujours estimé les gens qui s'approprient complètement leur boulot et s'acharnent dessus vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce n'était pas comme si elle avait déjà produit des dizaines de films : elle avait besoin de toute l'aide possible. Pas mal d'acteurs auraient téléphoné à leur agent pour se plaindre mais pour elle je jouais les prolongations avec plaisir !

Après une superproduction à gros budget des studios Universal, l'univers des économies de bouts de chandelle et des tournages nocturnes de *Terminator* était quelque chose de complètement différent. Je n'étais plus un rouage d'une immense machine. Je n'étais pas un simple acteur. Je faisais partie de l'équipe qui faisait le film. Gale était juste à côté, au travail dans sa caravane. Jim était toujours disponible et me demandait tout le temps mon avis. John Daly, le principal investisseur, était souvent dans le coin lui aussi. Au-dessus d'eux : personne. On s'engueulait en petit comité. On était tous au début de nos carrières et on voulait tous réussir.

C'était la même chose pour les autres membres essentiels de l'équipe. Ils n'étaient pas vraiment connus et ne s'étaient pas encore fait beaucoup d'argent. Stan Winston avait décroché le gros lot en étant chargé des effets spéciaux. Pareil pour Jeff Dawn, le maquilleur, et pour Peter Tothpal, le coiffeur qui a inventé la façon d'obtenir les cheveux roussis et hérissés de Terminator. On a tous vécu un grand moment quand le monde entier a reconnu la qualité de notre travail.

Je n'ai pas tenté de devenir ami avec Linda Hamilton et Michael Biehn, qui jouaient respectivement Sarah Connor et Kyle Reese. Bien au contraire. Ils étaient très présents à l'écran mais n'avaient aucun rapport avec mon personnage. Le Terminator était une machine et se moquait bien de ce qu'ils faisaient. Il n'était là que pour les tuer et repartir. On me racontait les scènes qu'ils tournaient quand je n'étais pas là. Tout ça m'allait très bien, du moment que leur jeu était bon, qu'ils s'en tiraient correctement. Mais il ne fallait pas que je les fréquente. Moins il y avait d'atomes crochus entre nous, mieux c'était. Je veux dire que Dieu ne veut pas qu'une machine et un être humain fassent ami-ami ! Je les ai exclus de mes pensées. C'était un peu comme s'ils tournaient un film qui n'avait rien à voir avec le mien.

Sur le plateau de *Terminator*, on ne peut pas dire que c'était la joie. Comment être gai quand on fait sauter des trucs au milieu de la nuit, quand tout le monde est crevé, que la pression pour exécuter des séquences d'action compliquées, obtenir les bons effets visuels est si forte ? Sur le plateau, on était productifs ; le plaisir venait de faire des trucs vraiment violents. Je me disais : C'est bien. C'est un film d'horreur et d'action. A vrai dire, je ne sais même pas ce que c'est : c'est trop dingue !

La plupart du temps, j'avais de la colle sur le visage pour y fixer les dispositifs d'effets spéciaux. Heureusement, j'ai le cuir épais et les produits chimiques ne m'ont pas trop abîmé, mais c'était tout de même affreux. Je

portais l'œil rouge du Terminator par-dessus le mien et le fil électrique qui le faisait luire chauffait et finissait par me brûler. Je devais utiliser un bras artificiel pendant que, des heures durant, mon vrai bras restait attaché dans mon dos.

Avec Cameron, les surprises ne manquaient pas. Un matin, j'étais déjà grimé en Terminator et voilà qu'il me lance : « Monte dans la camionnette : on va faire une prise. » On s'est rendus dans un quartier résidentiel voisin : « Tu vois ce break là-bas ? On l'a complètement trafiqué. Au signal, tu te diriges du côté conducteur, tu regardes autour de toi, tu défonces la vitre, tu ouvres la porte, tu montes, tu démarres et tu te tires. » On n'avait pas assez d'argent pour payer les autorisations municipales nécessaires pour tourner la scène où Terminator pique une bagnole, alors on a fait comme ça. Ça ne me dérangeait pas, au contraire. Ça me donnait l'impression de prendre part à la créativité de Jim. Il contournait les règles pour maintenir le film dans le budget.

Les idées foireuses l'agaçaient, surtout si elles impliquaient de changer le scénario. J'ai décidé un jour que Terminator manquait d'humour. Dans une scène, le cyborg entre dans une maison et passe devant le frigo. Je me suis dit que la porte du frigo aurait pu être ouverte, ou alors qu'il aurait pu l'ouvrir : à l'intérieur il y a une bière, il se demande ce que c'est et la boit. Ensuite, vaguement bourré, il fait un peu n'importe quoi pendant quelques secondes. Avant même que j'aie pu finir, Jim m'a coupé : « C'est une machine, Arnold, pas un humain. Ce n'est pas E.T. Il ne peut pas être saoul. »

Notre plus gros désaccord a porté sur la réplique « *I'll be back* », je reviendrai, que lance Terminator avant de démolir le poste de police. Il a fallu pas mal de temps pour tourner la scène parce que je tenais à dire « *I will be back* ». Je trouvais que ça faisait plus « machine », plus menaçant.

J'insistais : « Ça fait fille si je dis *I'll* ». Et, pour que Jim pige le problème, j'ai répété : « *I'll, I'll, I'll* : ça ne fait pas viril ! »

Il m'a regardé comme si j'étais devenu dingue : « On en reste à *I'll be back* ». Mais je refusais de lâcher le morceau et ça a continué. Jim a fini par hurler : « Ça suffit maintenant, tu me fais confiance, d'accord ? Je ne te dis pas comment jouer, alors tu ne me dis pas comment écrire. » On a tourné ce qui était écrit. La vérité, c'est que même après toutes ces années j'avais du mal avec les contractions en anglais.

Mais j'ai appris qu'un auteur ne change jamais rien. Jim n'était pas en train de tourner le scénario de quelqu'un d'autre : c'était le sien ! Il était encore pire que Milius. Il refusait de changer une apostrophe.

Quand *Conan le Destructeur* est arrivé dans les salles cet été-là, je me suis occupé de la promotion. J'ai participé à tous les talk-shows nationaux et locaux auxquels on m'a invité, en commençant par le show de David Letterman sur NBC J'ai donné d'innombrables interviews, depuis le plus petit

magazine jusqu'aux grands journaux. J'ai dû tordre le bras au service marketing pour qu'on me fasse voyager à l'étranger, alors que 50 millions de dollars, soit plus de la moitié du box-office du premier *Conan*, avaient été réalisés en dehors des Etats-Unis. J'étais décidé à faire tout mon possible pour que mon premier rôle à 1 million de dollars soit un succès.

Le second *Conan* a fini par faire mieux que *Conan le Barbare*, dépassant la barre des 100 millions de dollars dans le monde. Pour ma notoriété, c'était bien. Mais les nouvelles étaient moins bonnes pour ce qui était de la suite. Aux Etats-Unis, *Conan le Destructeur* a fait moins d'entrées que l'original, avec 31 millions de dollars, soit une baisse de 23 %. Mes craintes étaient avérées. En reconditionnant Conan pour en faire ce que le critique de film Roger Ebert a joyeusement appelé « une gentille famille de barbares », le studio s'était en partie aliéné le noyau dur de notre public.

J'ai compris que j'en avais fini avec Conan : cela ne menait nulle part. Quand je suis revenu de mes tournées promotionnelles, je suis retourné voir Dino De Laurentiis et je lui ai dit que je ne voulais plus faire de films sur la préhistoire mais seulement des films contemporains. Son enthousiasme pour Conan était aussi retombé. Plutôt que de me payer des millions pour une suite, il préférerait que je tourne un film d'action pour lui – même s'il n'avait pas encore de scénario à me proposer. En attendant, j'étais libre de me lancer dans d'autres projets comme *Terminator*.

C'était parfait, mais c'était Dino... et il avait une faveur à me demander. Avant que je ne range l'épée pour de bon, il m'a dit : « Tu ne pourrais pas faire une petite apparition ? » Et il m'a tendu le scénario de *Red Sonja*, « Sonia la Rousse », devenu *Kalidor, la légende du talisman* en France.

Sonia la Rousse était l'équivalent féminin de Conan dans les BD et dans la fantasy. C'est une guerrière qui veut venger le meurtre de ses parents, dérobe trésors et talismans magiques et combat des sorciers et des animaux maléfiques. Dino s'était dit que je pourrais jouer le rôle de Kalidor, l'allié de Sonia. Une bonne partie de l'intrigue tenait à ce qu'il convoitait Sonia et sa virginité. « Aucun homme ne me possédera s'il ne m'a battue dans un combat régulier », déclare-t-elle.

Maria a lu le scénario et m'a dit : « Ne tourne pas ça. C'est nul. » J'étais d'accord mais il me semblait que je devais un service à Dino. Voilà comment, juste avant la sortie de *Terminator*, je me suis retrouvé fin octobre dans un avion pour Rome, où le tournage de *Red Sonja/Kalidor* avait déjà commencé.

Dino avait cherché pendant plus d'un an une actrice suffisamment athlétique pour jouer Sonia. Il avait fini par trouver Brigitte Nielsen sur la couverture d'un magazine : un mannequin danois de vingt et un ans, plus de 1,80 mètre avec des cheveux roux flamboyants et une solide réputation de fêtarde. Elle n'avait jamais joué mais Dino a pris un vol pour la rencontrer à Rome, lui a fait faire un essai et l'a engagée. Pour que les choses avancent, il a fait venir des vétérans de l'équipe de *Conan* : Raffaella à la production, Richard Fleischer à la réalisation et Sandahl Bergman dans le rôle de la reine

traîtresse Gedren de Berkubane.

Ma prétendue apparition s'était transformée en quatre semaines complètes sur le plateau. Toutes les scènes de Lord Kalidor ont été tournées avec trois caméras. Les séquences supplémentaires ont ensuite été utilisées dans la salle de montage pour allonger la présence de Kalidor à l'écran. Voilà comment, au lieu d'une courte apparition, j'ai fini par être un des personnages principaux du film. L'affiche montrait une image de moi occupant deux fois plus d'espace que celle de Brigitte. Je me suis senti trahi. Dino avait décidé d'utiliser mon image pour vendre son film mais j'ai refusé de participer à la promotion, en juillet, quand *Red Sonja/Kalidor* est sorti.

Le film était si mauvais qu'il a été nommé trois fois aux Golden Raspberry Awards, les Oscars des mauvais films : pire actrice, pire second rôle féminin, pire révélation de l'année. Brigitte a fini par décrocher ce dernier prix. Des films épouvantables peuvent, parfois, être des succès mais *Red Sonja/Kalidor* était trop navrant, même au second degré : il a fait un flop. J'ai essayé de m'en tenir éloigné et d'en rire : au moins, j'avais survécu...

Pour ma part, la principale complication de *Red Sonja* est venue de... Red Sonja ! Pendant le tournage, j'avais eu une aventure avec Brigitte Nielsen. Gitte – tout le monde l'appelait ainsi – était un mélange de rire, de drôlerie et de besoin d'attention. Après le tournage, nous avons voyagé pendant deux semaines en Europe avant de repartir chacun de notre côté. Je suis rentré chez moi persuadé que c'en était fini de notre petite histoire.

Mais, en janvier, Gitte est venue à L.A. pour boucler le film – il fallait réenregistrer les dialogues pour qu'ils soient plus clairs sur la bande-son – et m'a annoncé qu'elle souhaitait avoir une liaison durable avec moi. Une conversation sérieuse semblait nécessaire.

« Gitte, toi et moi, c'était pendant le tournage. C'était bien, mais ce n'était pas du sérieux. Je suis déjà dans une relation avec la femme que j'ai l'intention d'épouser. J'espère que tu comprends. Si tu cherches une relation sérieuse avec une star d'Hollywood, on ne manque pas de gars disponibles dans le coin que tu vas faire craquer, en particulier avec ta personnalité. »

Elle n'était pas ravie mais a fait avec. Plus tard dans l'année, elle a fini par rencontrer Sylvester Stallone et ça a été le coup de foudre. J'étais content pour elle.

Pendant mon absence, *Terminator* avait fait sensation. Sorti en 1984 une semaine avant Halloween, il est resté en tête du box-office américain pendant six semaines. Au passage, il a rapporté près de 100 millions de dollars. Je ne m'étais pas vraiment rendu compte du succès jusqu'au moment où je suis rentré aux Etats-Unis. A New York, on m'arrêtait dans la rue.

« Eh, mec ! On vient de voir *Terminator*. Dites-le ! Dites-le ! S'il vous plaît, dites-le !

— Pardon ?

— Vous savez bien : *“I’ll be back !”* »

Parmi l’équipe du tournage, personne n’aurait imaginé un instant que cette réplique serait celle que les gens retiendraient ! Quand on fait un film, on ne peut jamais vraiment prévoir quelle sera la phrase culte.

Malgré le succès de *Terminator*, Orion n’a vraiment pas assuré côté marketing. Jim Cameron était amer. Le studio ne pensait qu’à la promotion de son grand succès, *Amadeus*, l’histoire de Mozart, qui allait recevoir huit oscars cette année-là. Sans y avoir vraiment réfléchi, les spécialistes du marketing ont décidé que *Terminator* était une série B, alors même que dès le début il était clair que c’était bien plus que ça. Les critiques en parlaient comme d’une découverte majeure, l’air de dire : « Wouah ! Mais d’où ça sort, ça ? » Les gens étaient stupéfaits de ce qu’ils voyaient et de la façon dont le film avait été tourné. Et ce n’étaient pas seulement les hommes qui l’aimaient. Chose étonnante, *Terminator* plaisait aux femmes, en partie à cause de l’histoire d’amour entre Sarah Connor et Kyle Reese.

Mais la campagne publicitaire d’Orion ciblait les fondus d’action et me mettait en avant comme tirant sur tout ce qui bouge et faisant tout exploser. En voyant les pubs à la télé et les bandes-annonces dans les salles, les gens se disaient : « Hou là ! C’est de la science-fiction dingue, violente. Ce n’est pas pour moi. Mon fils de quatorze ans pourrait aimer ça. Mais il vaut peut-être mieux qu’il n’y aille pas : c’est classé R. » Le message d’Orion à l’industrie était : « C’est juste un film alimentaire, c’est pour payer les factures. Notre film classe parle de Mozart. »

Cameron pétait les plombs. Il a supplié le studio d’élargir la promotion et d’éllever la tonalité générale avant la sortie du film. Les pubs auraient pu être plus générales, se concentrant davantage sur l’histoire et sur Sarah Connor pour faire passer le message : « Vous pourriez penser que c’est une dinguerie de science-fiction, mais vous serez surpris : c’est un de nos grands films ! »

Ils ont traité Cameron comme un gamin. Un des dirigeants avait prévenu Jim que « les thrillers de ce genre » avaient une durée de vie de deux semaines. La deuxième semaine, la fréquentation est divisée par deux et, la troisième semaine, c’est fini. Peu importait que *Terminator* ait démarré en tête du box-office et y soit resté. Orion n’avait pas l’intention d’augmenter le budget promotion. Si ses dirigeants avaient écouté Jim, on aurait touché deux fois plus de monde.

Quoi qu’il en soit, d’un point de vue financier, *Terminator* a été un énorme succès : il a rapporté 40 millions de dollars aux Etats-Unis et 50 à l’étranger, pour un coût de seulement 6,5 millions. Mais on ne jouait pas dans la cour des films comme *E.T.* Curieusement, pour moi, il valait mieux que le film n’ait pas été un plus gros succès. S’il avait rapporté 100 millions de dollars, par exemple, rien que dans les salles américaines, j’aurais eu du mal à jouer autre chose que des méchants. Au lieu de quoi, je suis entré dans la catégorie « Une agréable surprise ». Le film s’est retrouvé dans la liste des dix

meilleurs films de l'année publiée par *Time*. Pour ma part, le fait que *Conan* et *Terminator* aient rapporté chacun 40 millions de dollars aux Etats-Unis prouvait que le public américain m'acceptait à la fois comme héros et comme méchant. Effectivement, avant la fin de l'année, Joel Silver, le producteur de *48 heures*, le hit du tandem Nick Nolte-Eddy Murphy, est venu me trouver et m'a proposé le rôle du colonel John Matrix, héros hors normes d'un thriller d'action appelé *Commando*. Le cachet était de 1,5 million de dollars.

Mon aventure avec Brigitte Nielsen n'a fait que souligner ce que je savais déjà : je voulais que Maria devienne ma femme. En décembre, elle a reconnu qu'elle pensait de plus en plus au mariage. Sa carrière décollait – elle était désormais journaliste à l'antenne pour CBS News – mais elle approchait du cap de la trentaine et voulait fonder une famille.

Jusque-là, Maria n'avait jamais évoqué la question ; je n'avais donc pas besoin d'un autre signal de sa part. Je me suis dit : « Ça y est. Finis les rendez-vous galants, finis les baratins du genre "Pas besoin de passer devant monsieur le maire pour s'engager sur la durée" et autres conneries. Maintenant, ça devient sérieux : il faut que tu avances. »

Dès le lendemain, j'ai demandé à des amis joailliers de m'aider à dessiner une bague en diamant. Et, quand j'ai établi ma liste de priorités pour l'année 1985, j'ai mis tout en haut : *Demander à Maria de m'épouser*.

J'aime que le diamant soit au centre, enserré de diamants plus petits. J'ai demandé à mes amis de me faire des propositions de ce type et je leur ai fait un dessin de ce à quoi je pensais : au moins cinq carats pour le diamant principal, et les autres d'un ou deux carats chacun. Quelques semaines plus tard, j'avais les dessins. Quelques semaines de plus, la bague était là.

A partir de ce moment, je l'avais toujours dans ma poche. Partout, je cherchais le meilleur moment pour faire ma demande. J'ai failli la faire en différents endroits d'Europe, et aussi à Hyannis Port au printemps, mais je ne le sentais pas bien. En fait, j'envisageais de faire ma demande à Hawaï en avril. A peine étions-nous arrivés que nous croisions trois autres couples qui nous ont tous dit : « Nous sommes venus pour nous fiancer » ou « Nous sommes venus pour nous marier »...

Je me suis dit : Arnold, ce n'est pas le moment ; apparemment, tous les imbéciles se donnent rendez-vous ici pour ça.

Il fallait être un peu plus original ! Je savais bien que mon épouse raconterait tôt ou tard l'histoire à mes enfants, qui la raconteraient à leur tour aux leurs. Il fallait trouver quelque chose d'exceptionnel. Il y avait pas mal d'options : lors d'un safari en Afrique, ou en haut de la tour Eiffel... A ceci près qu'un voyage à Paris aurait vendu la mèche : il fallait que ce soit une vraie surprise.

Je me suis dit : Pourquoi pas l'Irlande ? Ses ancêtres venaient de là-bas – peut-être dans un château quelque part ?

Pour finir, je me suis contenté d'une demande plus spontanée. On était en Autriche, au mois de juillet, pour rendre visite à ma mère. J'ai emmené

Maria faire un tour en barque sur le Thalersee. Ce lac, c'est là où j'ai grandi : enfant, j'y ai joué, appris à nager, gagné des médailles de natation ; c'est là que j'ai commencé le culturisme. Que je suis sorti avec une fille pour la première fois. Ce lac représentait tout cela pour moi. Maria voulait le voir depuis le jour où je lui en avais parlé. C'était le bon endroit pour ma demande. Larmes, embrassades : la surprise a été totale. C'était exactement ce que j'avais voulu, c'était comme cela que les choses devaient se passer.

Bien sûr, quand nous sommes revenus sur la berge, elle a commencé à se poser toutes sortes de questions : « Quand devrions-nous nous marier ? Et la fête de fiançailles ? Et les faire-part ? »

Puis : « Est-ce que tu as parlé à mon père ? »

— Non

— En Amérique, c'est une tradition : tu dois parler au père et lui demander la main de sa fille.

— Maria, tu me crois idiot ? Si j'avais demandé à ton père, il en aurait parlé à ta mère et ta mère t'aurait immédiatement appelée. Tu t'imagines qu'ils seraient restés discrets par égard pour moi ? Tu es leur fille ! Ou alors, ta mère aurait parlé à Ethel, qui l'aurait dit à Bobby, en fait elle l'aurait dit à tout le monde dans la famille avant que tu finisses par l'apprendre. Il fallait bien que j'aie une chance de vraiment faire ma demande. Donc je n'ai rien dit à personne ! »

Mais j'ai appelé Sarge ce soir-là : « Je sais que je suis censé vous le demander en premier mais je m'en suis gardé car je suis sûr que vous en auriez parlé à Eunice et que Eunice en aurait parlé à Maria.

— Et tu as sacrément raison ! C'est exactement ce que j'aurais fait.

— Alors, voilà, je vous le demande.

— Arnold, ce sera un immense plaisir de t'avoir pour gendre. »

Sargent était très bienveillant. Toujours.

J'ai ensuite parlé à Eunice qui s'est montrée très enthousiaste. Mais je suis sûr que Maria l'avait appelée avant moi !

Nous avons passé beaucoup de temps avec ma mère. Nous nous sommes baladés, nous l'avons emmenée à Salzbourg, nous avons circulé et pris du bon temps. Puis nous sommes rentrés à Hyannis Port où nous attendait une petite fête. Tout le monde était réuni autour de la table familiale : les Shriver, Eunice et sa sœur Pat, Teddy et son épouse d'alors, Joan, et aussi de nombreux cousins Kennedy. Il y avait toujours beaucoup de monde à dîner autour de ces longues tables à rallonges.

Il m'a fallu raconter dans les moindres détails comment tout s'était passé. C'était drôle. Ils m'arrêtaient à chaque mot pour pousser des « Oh ! » et des « Ah ! ». Et ça applaudissait...

« Vous êtes montés dans une barque ! Doux Jésus, où avez-vous dégoté cette fichue barque ? »

Teddy était enjoué, parlait fort et s'amusait. « C'est dingue. Tu entends ça, Pat ? Qu'est-ce que tu aurais fait si Peter t'avait demandée en mariage sur

une barque ? Je suis sûr que Eunice aurait préféré un voilier. Elle aurait dit :  
“Une barque ? Ce n’est pas ce qu’il faut : je veux de l’action !”

— Teddy, laisse Arnold finir l’histoire ! »

Chacun y allait de sa question.

« Arnold, qu’a fait Maria ?

— Comment a-t-elle réagi ?

— Qu’aurais-tu fait si elle avait dit non ? »

Avant que je puisse répondre, quelqu’un d’autre a dit : « Comment ça, dire non ? Maria a été incapable d’attendre qu’il ait seulement fini sa demande ! »

Cette façon de savourer le moindre détail et de rire de tout, c’étaient bien des Irlandais !

Maria a fini par placer un mot : « C’était si romantique ! » Et elle a levé la main pour que tout le monde puisse voir la bague.



## Mariage et tournages

« D'accord, on se marie l'année prochaine, le 26 avril. » On a beau avoir fixé la date, on n'en ignore pas moins si on sera en train de tourner un film ou non... 1986 tirait à sa fin, et j'ai essayé de repousser la production de *Predator* de quelques semaines. Mais Joel Silver, le producteur, craignait qu'on ne tombe dans la saison des pluies si on attendait. Voilà pourquoi je me suis retrouvé au plus profond de la jungle mexicaine, près des ruines de la cité maya de Palenque, moins de quarante-huit heures avant la cérémonie ! Pour la première fois de ma vie, il m'a fallu affréter un jet pour être sûr d'arriver à temps à la répétition du repas de noces à Hyannis Port.

Le jour où je devais partir, le catcheur Jesse Ventura m'a joué un tour sur le plateau. On était en train de filmer une scène dans la jungle. Il n'était pas concerné et se cachait dans les buissons. Alors que j'étais supposé crier aux autres : « Baissez-vous ! Baissez-vous ! », on a entendu Jesse chanter d'une voix profonde : « *I do, I do, I do.* » On s'est mis à rire comme des fous, gâchant les prises les unes après les autres. Le réalisateur n'arrêtait pas de nous dire : « Concentrez-vous ! »

Maria était mécontente que j'aie manqué la fin des préparatifs. Elle voulait que je me consacre tout entier au mariage, mais j'avais la tête au tournage quand je suis arrivé. On avait de gros soucis avec *Predator* et, dans l'esprit du public, à tort ou à raison, c'est la star qui est responsable du succès d'un film. On avait parlé d'arrêter la production et, dans ce cas-là, il est toujours possible que le tournage ne reprenne pas. C'était un moment compliqué de ma carrière. Bien entendu, je me suis repris et me suis concentré sur le mariage, mais je n'y étais pas à 100 %. Entre-temps, certains de nos invités s'étaient demandés pourquoi le futur marié avait une coupe militaire, les cheveux en brosse. J'ai fait avec. Même si la situation n'était pas idéale, c'était osé et marrant.

Je suis resté sourd aux histoires horribles de mes amis sur la vie après le mariage. « Ça y est ! T'as gagné le droit de t'engueuler pour savoir qui va changer les couches ! », ou : « Quelle genre de nourriture empêche une femme de te tailler une pipe ? Le gâteau de mariage ! » Je refusais de les écouter : « Laissez-moi me prendre les pieds dans le tapis tout seul. Je n'ai pas besoin qu'on me mette en garde. »

On peut se faire un monde de tout et toujours trouver des côtés négatifs.

Plus vous en savez sur quelque chose, moins vous avez envie de le faire. Si j'avais tout su de l'immobilier, du cinéma ou du culturisme, je ne m'y serais jamais lancé. C'était la même chose pour le mariage : je ne m'y serais jamais engagé si j'avais su tout ce par quoi il faut passer. Tout ça, c'est des conneries ! Je savais qu'avec Maria j'avais le meilleur et c'était tout ce qui comptait.

Je compare toujours la vie à l'escalade, pas seulement parce qu'il faut lutter mais aussi parce que j'éprouve autant de plaisir à grimper qu'à atteindre le sommet. Je me suis représenté le mariage comme une chaîne de défis extraordinaires à remporter sommet après sommet : la préparation du mariage, la cérémonie, l'endroit où nous allions vivre, le moment où nous aurions des enfants ; combien nous en voulions, le choix de l'école maternelle, primaire, comment nous les y emmènerions, et ainsi de suite. J'avais déjà conquis le premier sommet, préparer la noce, en me rendant compte que je ne pouvais plus rien arrêter ni modifier. Peu m'importait la couleur des nappes, ce que nous mangerions ou le nombre des invités. Il faut simplement accepter que ce n'est pas vous qui décidez. Tout était entre de bonnes mains : je savais que je pouvais être tranquille.

Avec Maria, nous avons été prudents et avons attendu longtemps avant de nous marier : elle avait trente ans et moi trente-sept. Chacun de nous était bien installé dans son métier. Juste après nos fiançailles, elle avait été choisie comme coprésentatrice de *CBS Morning News*, le journal du matin sur CBS, et elle n'allait pas tarder à décrocher un boulot tout aussi en vue et bien payé sur NBC. Ces boulots se trouvaient à New York mais je lui ai très clairement fait comprendre que je ne lui mettrais pas de bâtons dans les roues. Si notre ménage devait être à cheval sur les deux côtes, nous trouverions une solution et, pour l'heure, ce n'était pas la peine d'en discuter.

J'ai toujours pensé qu'il fallait attendre pour se marier d'être établi financièrement et d'avoir dépassé les caps les plus difficiles de sa carrière. J'ai entendu trop de sportifs, d'artistes ou d'hommes d'affaires dire : « Le plus gros problème est que mon épouse me veut à la maison alors que je dois passer plus de temps au boulot. » Je trouve cela détestable. Ce n'est pas bien de mettre son épouse dans la situation où elle devra demander : « Et moi ? » parce que vous devez travailler quatorze ou dix-huit heures par jour pour bâtir votre carrière. J'ai toujours voulu être financièrement à l'abri avant de me marier : trop de mariages se désagrègent à cause de problèmes d'argent.

La plupart des femmes attendent du mariage considération et attentions, en général sur le modèle du couple formé par leurs parents, mais pas obligatoirement. A Hollywood, la référence suprême en matière de dévouement conjugal était Marvin Davis, le magnat du pétrole propriétaire de la Fox, des Pebble Beach Resorts et du Beverly Hills Hotel. Il était marié à Barbara, la mère de ses cinq enfants, depuis cinquante-trois ans. Toutes les femmes craquaient pour Marvin Davis. Nous sommes allés dîner un soir chez eux et Barbara s'est rengorgée : « Marvin n'a plus jamais passé une seule nuit

sans moi. Quand il part pour ses affaires, il revient le jour même. Il ne passe jamais la nuit dehors. Et, quand c'est indispensable, je vais avec lui. » Evidemment, les autres femmes disaient à leur mari : « Tu ne pourrais pas faire comme lui ? » Ou alors, si votre épouse n'était pas assise très loin, vous aviez droit à un coup de coude ou un coup de pied sous la table. Peu après le décès de Marvin, en 2004, le magazine *Vanity Fair* a révélé qu'il était mort ruiné, que Barbara devait faire face à une montagne de dettes. Après cela, le couple était moins cité en exemple à Hollywood.

Je m'étais juré que nous n'aurions jamais à utiliser l'argent de Maria, qu'il s'agisse du sien ou de celui qui lui venait de sa famille. Je ne l'épousais pas parce qu'elle était d'une famille riche. A ce moment-là, je devais toucher 3 millions de dollars pour *Predator* et j'étais bien placé au box-office. Pour le film suivant, ce serait 5 millions et 10 pour celui d'après : j'étais en situation de doubler mes exigences à chaque film. Je ne savais pas si je finirais plus riche que son grand-père, mais j'étais sûr que nous n'aurions jamais à compter sur l'argent des Shriver ou des Kennedy. Ce qui était à Maria était à elle. Je n'ai jamais demandé combien elle possédait. Je n'ai jamais questionné quiconque sur la fortune de ses parents. Cela ne m'intéressait pas.

Je savais aussi que Maria n'était pas du genre à se contenter d'un trois-pièces en location. Je devais lui permettre de vivre de la même façon qu'elle avait été élevée.

Ma toute nouvelle épouse et moi-même étions extrêmement fiers du chemin que nous avons déjà parcouru. Après nos fiançailles, je lui ai acheté la maison qu'elle avait choisie, une maison bien plus luxueuse que celle dans laquelle nous avons commencé notre vie commune. Cinq chambres à coucher, quatre salles de bains, une maison de style colonial de plus de 1 100 mètres carrés sur près d'un hectare à Pacific Palisades. Où que vous regardiez, vous trouviez de magnifiques sycomores et la vue s'étendait sur toute la cuvette de L.A. Notre rue, Evans Road, allait du canyon jusqu'au parc Will Rogers, avec ses fabuleux sentiers équestres ou de randonnée et ses terrains de polo. Le parc était si proche que nous pouvions, avec Maria, nous y rendre à cheval ; c'était une sorte de lieu de loisir à notre disposition jour et nuit.

Au cours des mois qui ont précédé les noces, j'avais été occupé par la promotion de *Commando*, par le tournage du *Contrat* – le film d'action que j'avais promis à Dino De Laurentiis – ainsi que par la préparation de *Predator*. Maria était encore plus occupée à New York. Mais nous nous sommes débrouillés pour trouver le temps de rénover et de décorer notre maison. Nous avons fait agrandir la piscine, installer un jacuzzi, une cheminée à notre goût, choisi carrelages, éclairage, et planté des arbres. Sous la maison, là où le terrain descendait vers le court de tennis, nous avons fait installer des vestiaires et une aire de jeux, et nous avons dégagé davantage d'espace pour les invités.

Maria a choisi les rideaux et les tissus mais, quand je suis rentré fin mai après le tournage de *Predator*, ils n'étaient toujours pas posés. Elle ne devait

pas rentrer de New York avant trois semaines et je voulais m'assurer de l'achèvement de la rénovation, pour que nous puissions emménager dans une maison parfaitement adaptée à notre nouvelle vie de couple marié. J'ai donc fait pression sur les décorateurs : cela a été une frénésie de peinture, d'ameublement, de pose de tentures et d'objets d'art. J'étais resté en contact à distance avec les fournisseurs pendant que j'étais sur le plateau de *Predator* et je rentrais chaque week-end pour surveiller l'avancement des travaux. Et une Porsche 928 attendait Maria à la maison...

Sur le mur de la salle de séjour, j'avais réservé la meilleure place pour mon cadeau de mariage : un portrait d'elle que j'avais commandé à Andy Warhol. J'appréciais les célèbres portraits qu'il avait faits dans les années 1960 de Marilyn Monroe, Elvis Presley et Jackie Onassis. Il les avait réalisés à partir de Polaroids, par sérigraphie. Je lui ai téléphoné : « Andy, fais-moi plaisir. J'ai une idée un peu folle. Tu sais, la façon dont tu fais toujours les portraits de stars ? Eh bien, quand Maria m'aura épousé, ce sera une star ! Tu peindrais une star. Je veux que tu fasses un portrait de Maria ! » Andy riait... J'ai poursuivi : « Je voudrais te l'envoyer au studio, elle posera et tu pourras la photographier et la peindre. » Son portrait était une œuvre remarquable qui saisisait la beauté sauvage de Maria et son énergie. Il en a fait sept copies de différentes couleurs : une pour mon bureau, une pour les parents de Maria, une pour lui-même et quatre pour ce mur du séjour où elles formaient un grand carré de deux mètres de côté. Des lithographies et des tableaux de Picasso, Miró, Chagall et quelques autres étaient accrochés dans la pièce. Mais le portrait de Maria était le joyau de l'ensemble.

J'ai beaucoup participé à la décoration de notre maison, mais la noce était une autre affaire. Les Kennedy ont tout un système pour les mariages à Hyannis Port. Ils savent qui choisir pour l'organisation, pour les limousines et les bus, ils s'assurent que la liste des invités n'est pas trop longue pour que tout le monde puisse tenir dans l'église. Pour la réception, ils connaissent les endroits du domaine familial où dresser les tentes chauffées pour le cocktail, pour le repas, pour danser. Ils organisent l'accès du public et des médias de sorte que les admirateurs puissent apercevoir les entrées et les sorties, que les reporters puissent prendre les photos dont ils ont besoin sans que tout cela affecte la réception. Nourriture, divertissement, hébergement : rien n'est négligé. Et les gens passent vraiment un bon moment.

Franco était mon témoin et j'avais invité une dizaine d'amis et de membres de ma famille ainsi que les gens qui m'avaient le plus aidé dans ma vie, comme Fredi Gerstl, Albert Busek, Jim Lorimer, Bill Drake et Sven Thorsen, le costaud danois qui était devenu mon copain pendant le tournage de *Conan*. La liste de Maria comptait presque une centaine de personnes rien qu'avec la famille. Il y avait ensuite les amis de longue date, comme Oprah Winfrey et Bonnie Reiss, et les collègues proches comme son coprésentateur

Forrest Sawyer. Il y avait aussi nos amis de couple et, au-delà, toute une galaxie de gens incroyables qui connaissaient Rose Kennedy, Eunice ou Sarge : Tom Brokaw, Diane Sawyer, Barbara Walters, Art Buchwald, Andy Williams, Arthur Ashe, Quincy Jones, Annie Leibovitz, Abigail « Dear Abby » Van Buren, au moins une cinquantaine de personnes liées aux jeux Olympiques spéciaux, et ainsi de suite. En tout, 450 invités, dont je ne connaissais probablement pas le tiers.

Tous ces visages nouveaux ne m'ont pas distrain de la noce : c'était encore mieux ! C'était l'occasion de rencontrer un tas de gens, c'était drôle, vivant. Il y a eu plein de toasts. Tout le monde était d'humeur joyeuse. La famille de Maria était extrêmement bienveillante. Mes amis ne cessaient de me dire : « Arnold, c'est extraordinaire ! » Ils ont vraiment passé un bon moment.

Ma mère connaissait déjà Eunice et Sarge – elle les avait rencontrés puisqu'elle venait chaque année, au printemps. Sarge blaguait sans cesse avec elle. Il adorait l'Allemagne et l'Autriche, parlait avec elle en allemand et savait s'y prendre pour la mettre à l'aise. Il avait entonné pour elle des chansons à boire et l'avait invitée à danser la valse. Ils ont tourné d'un bout à l'autre de la piste. Il louait toujours la façon dont elle m'avait élevé. Il parlait de l'Autriche, des villes qu'il avait traversées à bicyclette, de *La Mélodie du bonheur*, de l'histoire du pays, quand les Russes sont partis et qu'il est devenu indépendant, du formidable travail de reconstruction réalisé par les Autrichiens, des vins et des opéras qu'il aimait. Ma mère en avait conclu : « Quel homme formidable ! Quelle culture ! Je sais bien peu de choses de l'Amérique comparé à tout ce qu'il sait de l'Autriche ! » Sarge était un charmeur. Un charmeur professionnel.

Au mariage, elle a aussi rencontré Teddy et Jackie. Ils ont été tout à fait charmants. Teddy lui a offert son bras en sortant de l'église. Il savait avoir ce genre de petits gestes si importants : s'occuper ainsi de la famille était sa spécialité. Jackie s'est montrée aux petits soins pour ma mère quand nous sommes allés chez elle la veille du mariage. Sa fille, Caroline, en tant que première demoiselle d'honneur, avait donné un repas pour les demoiselles d'honneur, les témoins du mari et la famille proche – trente personnes en tout. Non seulement ma mère mais tous ceux qui ont rencontré Jackie pour la première fois ont été impressionnés, tout comme je l'avais été la première fois que je l'avais rencontrée chez Elaine, à New York. Elle parlait avec chacun, je veux dire qu'elle s'asseyait et engageait vraiment la conversation. J'ai pu l'observer pendant des années et je comprends pourquoi elle a été une First Lady si populaire. Elle savait poser les questions qui vous faisaient penser : Comment a-t-elle bien pu savoir ça ? Elle s'est toujours montrée hospitalière avec tous les amis que j'ai amenés à Hyannis. Ma mère aussi a été subjuguée.

C'est ma mère qui a organisé le dîner de répétition ce soir-là au Hyannisport Club, un club de golf qui donnait sur la maison des Shriver. Nous avions annoncé une soirée américano-autrichienne – l'idée était de mêler les

deux cultures. Les nappes à carreaux rouges et blancs venaient d'un bar à bières autrichien et j'étais en costume tyrolien traditionnel, culotte de peau et chapeau. Le menu combinait des spécialités des deux pays, le plat principal étant des escalopes viennoises et des homards ; pour le dessert on avait prévu une Sachertorte et une tarte sablée à la fraise.

De nombreux toasts ont été portés ce soir-là. En l'honneur de Maria : elle était formidable et quelle chance j'avais de devenir son mari ! En mon honneur : quel type bien j'étais, un être humain parfait dont elle pourrait se féliciter. Bref, le couple idéal... Les Kennedy savent vraiment s'y prendre pour célébrer ces moments. Ils sont tous intervenus et se sont bien amusés. Pour tous les étrangers, c'était un véritable spectacle. C'était la première fois que mes amis avaient un aperçu de cet univers. Ils n'avaient jamais vu porter autant de toasts et des convives aussi enjoués. J'ai profité de l'occasion pour donner à Eunice et Sarge leur exemplaire du portrait de Maria par Andy Warhol : « Je ne vous l'enlève pas vraiment puisque grâce à ce cadeau elle sera toujours à vos côtés. » J'ai promis devant tous les invités de « toujours l'aimer et de toujours prendre soin d'elle. Personne n'a à s'inquiéter ». Sargent s'est alors risqué : il voulait plaisanter sur cette histoire de l'homme le plus heureux du monde : « T'es peut-être le gars le plus heureux du monde d'épouser Maria, mais moi, je suis le plus heureux des putains de mecs en vie d'être avec Eunice. On est tous les deux des veinards ! »

Le mariage a eu lieu à St. Francis Xavier, une église en bois au centre de Hyannis, à quelques kilomètres. C'était un samedi matin et des milliers d'admirateurs attendaient notre arrivée. J'ai abaissé la vitre de la limousine et salué de la main la foule derrière les barrières. Il y avait aussi des dizaines de reporters avec des équipes de photographes et de télévision.

J'ai eu plaisir à voir Maria entrer dans l'église. Dans sa robe de dentelle, avec sa longue traîne et ses dix demoiselles d'honneur, elle avait un port de reine tout en irradiant joie et chaleur. Tout le monde s'est assis pour la messe nuptiale pendant laquelle les échanges de vœux occupent le tiers du temps. Le moment est enfin venu où nous nous sommes tenus devant le prêtre. Nous nous apprêtions à dire « Oui » quand, tout d'un coup, la porte de l'église a claqué.

Tout le monde s'est retourné. Le prêtre n'avait plus toute notre attention et nous aussi avons regardé par-dessus notre épaule. Là-bas, à l'entrée de l'église, la lumière du jour découpait deux silhouettes : un gars tout maigre aux cheveux hérissés, et une grande Noire portant un chapeau de fourrure verte – Andy Warhol et Grace Jones.

On aurait dit des bandits pénétrant par les portes battantes d'un saloon de western – en tout cas, c'est ainsi qu'ils me sont apparus à ce moment où tout me semblait plus grand que nature. Je me suis dit : « Quels cons, je n'y crois pas ! Me voler la vedette à mon mariage ! » D'un autre côté, c'était assez génial. Andy était extravagant. Grace ne pouvait rien faire dans la discrétion. Avec Maria, on a ri et, lorsque le prêtre nous a conseillé d'être un

couple qui se paye au moins dix fous rires par jour, c'était déjà bien parti.

Ce n'est pas tous les jours qu'on assiste à mariage enrichissant et pédagogique, mais c'est ainsi que le nôtre m'est apparu. Mon beau-père m'a fait faire le tour des invités pour me présenter et j'ai à nouveau été impressionné par la quantité d'univers différents que Eunice et lui fréquentaient. « Ce gars dirigeait les équipes du Peace Corps au Zimbabwe – on disait Rhodésie à l'époque... » « Tu vas adorer ce type : c'est lui qui a pris les choses en main quand il y a eu des émeutes à Oakland et qu'on a mis en place VISTA – le programme de lutte contre la pauvreté – et Head Start – le programme d'éducation destiné aux enfants des familles pauvres. »

J'étais comme un poisson dans l'eau, heureux comme toujours de rencontrer des gens d'horizons différents. Sarge se taillait la part du lion parmi les invités du monde de la politique, du journalisme, des affaires et des œuvres caritatives. Il y avait tout un tas de gens avec qui il avait travaillé dans le Peace Corps, pendant l'administration Kennedy, dans la politique, à Moscou lors d'une mission commerciale, à Paris quand il était ambassadeur, et ainsi de suite. Il voulait aussi me faire rencontrer un type de Chicago : « Il est incroyable, Arnold, un homme extraordinaire. Il s'est occupé tout seul de tout le programme d'aide juridique que j'ai lancé ; désormais, les gens qui n'ont pas d'argent ont accès à des conseils juridiques et peuvent être défendus. » Et cela a continué toute la journée. « Arnold, viens par ici que je te présente à mon ami de Hambourg. Tu vas adorer parler avec lui – il a conclu un accord avec les Russes... »

Quand est venue l'heure de danser, Maria a troqué ses chaussures pour des tennis blanches afin de protéger un orteil cassé la semaine précédente. Puis, quand l'orchestre de Peter Duchin a entamé une valse, elle a enroulé la traîne de sa robe cinq ou six fois autour de son poignet et nous avons montré notre savoir-faire sous les applaudissements. Mon ami Jim Lorimer, de Columbus, nous avait offert des cours de danse de salon. Ce qui nous a bien aidés !

La pièce montée était une copie de celle, légendaire, qui avait été servie aux noces de Eunice et Sargent : un gâteau à la carotte avec glaçage sur huit étages, haut de plus d'un mètre et pesant près de 300 kilos. Son arrivée a déclenché une nouvelle salve de toasts.

Pendant la réception, j'ai fait une remarque qui m'a semblé inoffensive sur le moment mais m'a collé à la peau pendant des années. Elle concernait Kurt Waldheim, l'ancien secrétaire général des Nations unies qui se présentait aux élections présidentielles en Autriche. Nous l'avions invité, de même que d'autres responsables comme le président Reagan, le président de la République d'Irlande et même le pape. Nous ne pensions pas qu'ils viendraient mais cela serait du meilleur effet d'avoir leurs réponses écrites dans l'album de mariage. Je soutenais Waldheim, qui se présentait sous la bannière du Parti populaire autrichien, le parti conservateur, dont j'étais un sympathisant depuis mes années d'haltérophilie à Graz.

Quelques semaines avant le mariage, le Congrès juif mondial l'avait accusé d'avoir caché son passé d'officier nazi en Grèce et en Yougoslavie et d'avoir été mêlé à la déportation des Juifs vers les camps de la mort et à des exécutions de partisans. J'ai eu du mal à l'admettre. Comme beaucoup d'Autrichiens, je voyais en lui un grand homme – en tant que secrétaire général de l'ONU, il avait été un dirigeant non seulement du pays mais du monde entier. Comment aurait-il pu cacher un passé nazi ? Son passé avait été scruté il y a longtemps. De nombreux Autrichiens étaient persuadés qu'il s'agissait de calomnies orchestrées par ses rivaux sociaux-démocrates en cette année électorale – une manœuvre stupide qui mettait l'Autriche dans l'embarras sous les yeux du monde entier. J'ai décidé de continuer à le soutenir.

Waldheim n'est pas venu à notre mariage, mais le Parti populaire a envoyé deux représentants qui ont apporté un présent spectaculaire : une caricature grandeur nature en papier mâché de Maria et moi-même en habits traditionnels autrichiens. Dans le toast que j'ai porté en remerciement pour tous les courriers et tous les cadeaux, j'ai dit ceci : « Je veux aussi remercier les représentants du Parti populaire d'Autriche pour être venus et nous avoir offert ce présent. Je sais que cela s'est fait avec l'approbation de Kurt Waldheim. Je veux aussi lui adresser mes remerciements. Je regrette les attaques dont il est victime en ce moment, mais c'est le lot des campagnes électorales. »

Quelqu'un a rapporté ces propos au quotidien *USA Today* qui les a cités dans un article sur le mariage, me plongeant dans une controverse internationale qui s'est prolongée pendant des années. Quand il a été établi que Waldheim avait bien menti sur son passé, il est devenu le symbole d'une Autriche incapable d'assumer son passé nazi. Je m'efforçais toujours pour ma part d'être parfaitement clair sur mon rejet du nazisme. Si j'avais su la vérité sur Waldheim, je n'aurais pas mentionné son nom.

Mais tout cela était à venir. Avec Maria, nous nous sommes engouffrés dans la limousine en direction de l'aéroport, avec le sentiment que c'était la plus belle noce à laquelle nous avions participé. Cette journée était tout à fait particulière. Tout le monde était heureux. Tout avait été parfait.

Maria avait prévenu son public de *CBS Morning News* qu'elle ne partait que quelques jours. Je n'avais guère de temps non plus pour notre voyage de noces. Nous avons passé trois jours à Antigua après quoi elle m'a suivi au Mexique où elle est restée deux jours sur le tournage de *Predator*. Quand nous sommes arrivés, tout avait été prévu : j'avais fait déposer des fleurs dans notre chambre et j'ai emmené Maria à un dîner romantique avec mariachis. Au retour, j'ai débouché une bouteille d'un grand vin californien dont je pensais qu'il serait le prélude à d'autres festivités. Toute la soirée avait été parfaite... jusqu'au moment où Maria a décidé de prendre une douche. J'ai alors entendu des cris stridents en provenance de la salle de bains, comme dans un film d'horreur.



J'aurais dû m'en douter. Joel Kramer, avec son équipe de cascadeurs, avait décidé de faire une bonne blague aux jeunes mariés. En fait, c'était un prêtê pour un rendu parce qu'avec quelques-uns de ses cascadeurs nous avions mis des araignées dans sa chemise et des serpents dans son sac. A cet égard, le plateau était un peu comme une colonie de vacances. Bref, quand Maria a ouvert le rideau de la douche, des grenouilles flottaient à l'intérieur. Elle aurait pu comprendre la plaisanterie, vu qu'à Hyannis, ses cousins passaient leur temps à faire des farces. Mais elle a une phobie : tout en n'ayant pas froid aux yeux – elle ne se le ferait pas dire deux fois pour plonger dans l'océan du haut d'une falaise de dix mètres –, la simple vue d'une fourmi ou d'une araignée, la présence d'une abeille dans la chambre lui font perdre les pédales. Comme s'il y avait une bombe. Pareil pour ses frères. D'où le drame des grenouilles. Joel n'avait aucun moyen de le savoir mais, quand même, sa farce a atteint son but. Ce con a foutu ma nuit en l'air.

Maria est ensuite rentrée aux Etats-Unis et il était temps pour moi de redevenir le major « Dutch » Schaefer. *Predator* est un film de science-fiction dans lequel je conduis mon équipe à travers la jungle du Guatemala pendant que mes gars se font enlever et écorcher vifs par un ennemi dont on ignore tout. (On finit par comprendre qu'il s'agit d'un extraterrestre doté d'armes high-tech et d'équipements le rendant invisible, venu sur terre pour pratiquer son sport favori : la chasse à l'homme.) Les producteurs, Joel Silver, Larry Gordon, John Davis et moi-même, avons pris un risque en choisissant John McTiernan comme réalisateur. Il n'avait qu'un film à son actif, une histoire d'horreur à petit budget, *Nomads*. Ce qui avait retenu notre attention, c'était la tension qu'il avait su introduire dans un film dont la réalisation avait coûté moins de 1 million de dollars. Nous nous étions dit que s'il était parvenu à créer un tel climat avec si peu de moyens, il devait avoir beaucoup de talent. Nous voulions qu'il crée une tension insupportable dès que les personnages se trouveraient dans la jungle – le spectateur devait avoir peur en l'absence même du Predator, simplement en raison de la brume, des mouvements de la caméra, de la façon dont les choses surgissaient devant vous. Nous avons donc fait le pari que McTiernan assurerait avec un budget dix fois plus important que celui de son premier film.

Comme pour la plupart des films d'action, le tournage de *Predator* tenait davantage du calvaire que de la partie de plaisir. Il y avait toutes les épreuves auxquelles on peut s'attendre dans la jungle : les sangsues, la boue qui vous aspire, les serpents venimeux ainsi qu'une humidité et une chaleur suffocantes. Le terrain choisi par McTiernan pour le tournage était si accidenté qu'il n'y avait guère plus de trois centimètres de terrain plat. Mais le pire casse-tête était le Predator lui-même. La plupart du temps, il reste invisible mais, quand il apparaît à l'écran, il est censé avoir l'air d'un extraterrestre suffisamment monstrueux pour terroriser et balayer une bande de gros machos. Or notre Predator ne faisait pas l'affaire. La boîte d'effets spéciaux qui l'avait réalisé avait été choisie par le studio dans un souci

d'économie : Stan Winston, qui avait créé le Terminator, leur aurait coûté 1,5 million de dollars alors que celle-ci ne prenait que la moitié. Le résultat était une créature ridicule, pas du tout menaçante, qui ressemblait à un gars dans une peau de lézard avec une tête de canard.

Dès les premiers essais de tournage, on était inquiets. Après quelques scènes, l'inquiétude s'est transformée en angoisse. Ça ne collait pas. C'était ridicule, absolument pas crédible. Et Jean-Claude Van Damme, qui jouait le Predator, était le roi des râleurs. On a essayé de contourner le problème. Personne ne se rendait compte que la question des séquences où figurait la créature ne pouvait se régler qu'en salle de montage. A la fin, les producteurs ont décidé de demander à Stan Winston de tout reprendre et nous ont renvoyés à Palenque pour tourner la confrontation finale. Il y a une séquence de nuit où le Predator apparaît enfin complètement et combat Dutch à mains nues dans les marécages.

Seulement on était en novembre à présent et, dans la jungle, il faisait froid la nuit. Le predator de Stan était bien plus grand et effrayant que le premier : c'était un extraterrestre vert haut de 2,5 mètres, avec des yeux perçants enfoncés dans leurs orbites et, en guise de bouche, des mandibules comme celles des insectes. Dans le noir, pour trouver sa proie, il utilise des artifices thermiques de vision nocturne, et Dutch – qui, à ce moment du film, a perdu tous ses vêtements – s'enduit le corps de boue pour se dissimuler. Pour tourner ça, j'ai dû me recouvrir entièrement de boue humide et froide. Mais, plutôt que de la boue véritable, le maquilleur a utilisé de l'argile de poterie, celle qu'on utilise pour fabriquer les porte-bouteilles qui maintiennent votre vin au frais à la table du restaurant. Il m'a prévenu : « Ça va faire tomber la température de ton corps de quelques degrés. Tu risques de grelotter. » J'ai grelotté en permanence. Il a fallu utiliser des lampes pour me réchauffer, mais comme ça séchait l'argile, on ne pouvait pas trop le faire. J'ai bu du *jäger*tee, le thé du chasseur, un mélange de thé et de schnaps que l'on boit quand on joue au curling. Ça aidait un peu mais c'était tellement fort que j'avais ensuite du mal à jouer ! J'essayais de contrôler mes tremblements pendant que la caméra tournait, de tenir parce que c'était vraiment difficile de faire cesser les spasmes : dès que je me relâchais, ça repartait. Je me suis souvenu de m'être entièrement enduit de boue quand j'étais gamin, au Thalersee, et j'ai pensé : « Comment est-ce que j'ai bien pu aimer ça ! »

Kevin Peter Hall, l'acteur de près de 2,20 mètres qui avait pris la suite dans le rôle du Predator, devait faire face à sa propre torture : paraître agile avec un costume lourd et déséquilibré, et un masque qui l'empêchait de voir. Il s'entraînait sans masque et, ensuite, devait se rappeler où se trouvait chaque chose. La plupart du temps, ça marchait. Mais à un moment Kevin était censé me frapper tout en évitant ma tête. D'un seul coup, pan ! j'ai reçu sa main en pleine figure, avec les griffes et tout !

Tous ces ennuis ont été récompensés au box-office l'été suivant. *Predator* a occupé la deuxième place de tous les films sortis en 1987 (derrière

*Le Flic de Beverly Hills 2*) et a rapporté en fin de compte 100 millions de dollars. McTiernan était un choix excellent, comme on a pu le vérifier à nouveau lorsque *Piège de cristal* est sorti l'année suivante. Son succès avec *Predator* n'était pas dû au hasard. En fait, si la suite de *Predator* avait été faite par un réalisateur de son calibre, le film aurait pu devenir une série de première importance, du même niveau que *Terminator* ou *Piège de cristal*.

C'est cette question qui a scellé mon divorce avec les responsables du studio. Ce qui est arrivé à *Predator* arrive à nombre de films à succès dont le réalisateur est un débutant. Ce dernier fait un tabac et son cachet augmente : après *Piège de cristal*, celui de McTiernan est passé à 2 millions de dollars. Et, bien sûr, les coûts avaient augmenté dans les années qui ont suivi *Predator* mais les responsables du studio voulaient une suite qui ne coûte pas plus que le premier film. Cela éliminait McTiernan. A sa place, ils ont pris un autre réalisateur inexpérimenté et pas trop cher, le gars qui avait fait *L'Enfant du cauchemar* (le cinquième film de la série des *Freddy*). Joel Silver voulait que je joue dans *Predator 2* mais je lui ai dit que le film ferait le grand plongeon. Le choix du réalisateur n'était pas bon, pas plus que le scénario. L'histoire se passait à Los Angeles et je lui ai expliqué : « Personne n'a envie que des predators tournent autour du centre de L.A. Nous avons déjà nos predators ! La guerre des gangs apporte son lot de cadavres. Pas besoin d'extraterrestres pour rendre la ville dangereuse. » Il me semblait que, à moins de choisir un bon réalisateur et d'écrire un bon scénario, ma participation ne mènerait nulle part. Le studio a campé sur ses positions et j'ai laissé tomber. *Predator 2* et le suivant ont été des flops. Joel et moi n'avons jamais travaillé à nouveau ensemble.

Aujourd'hui, les studios ont compris. Quand un film a du succès, ils payent vraiment pour la suite : davantage pour les acteurs, pour les scénaristes, et ils font appel au même réalisateur. Peu importe que la série revienne à 160 millions de dollars. Les séries comme les *Batman* ou *Ironman* rapportent 350 millions de dollars par film au box-office. Les *Predator* auraient pu faire pareil. Mais, avec un réalisateur moins cher, des scénaristes, des acteurs moins chers, le film est devenu un des plus gros bides de 1990. Pourtant, ils n'ont rien appris et ont commis, vingt ans plus tard, la même erreur pour le troisième *Predator* de la série. Bien sûr, c'est toujours plus facile d'avoir raison après coup.

Je surfais sur la vague des films d'action d'un genre entièrement nouveau qui faisait fureur à ce moment-là. C'est Stallone qui l'avait initiée avec la série des *Rocky*. Dans le film original de 1976, il apparaissait comme un boxeur normal. Mais, dans *Rocky 2*, il avait un corps nettement plus sculptural. Sa série des *Rambo*, tout particulièrement les deux premiers, a également eu un impact très important. Mon film de 1985, *Commando*, était dans la même veine ; il est sorti la même année que le deuxième *Rambo* et

que *Rocky 4*, *Terminator* et *Predator* ont élargi le genre en y ajoutant une dimension de science-fiction. Certains de ces films ont été bien accueillis par la critique. Ils ont tous fait gagner tellement d'argent que les studios ne pouvaient plus les classer comme des séries B. Ils étaient aussi importants que les westerns des années 1950.

Les studios ne pouvaient pas attendre qu'émergent de nouveaux scénarios ; ils en ont pris des vieux qu'ils ont dépoussiérés et en ont fait écrire de nouveaux, sur mesure pour moi. Stallone et moi étions les locomotives du genre – même si Sly était vraiment mieux coté et mieux payé. Il y avait bien plus de travail pour les stars de films d'action que nous ne pouvions en assurer et d'autres ont émergé pour répondre à la demande : Chuck Norris, Jean-Claude Van Damme, Dolph Lundgren, Bruce Willis. Même des types comme Clint Eastwood, qui avaient toujours fait des films d'action, se sont lancés dans le culturisme et se sont mis à tomber la chemise et montrer leurs muscles.

Dans tout cela, c'est le corps qui était la clé. L'époque était venue où les muscles masculins étaient considérés comme attirants. Avoir l'apparence physique d'un héros était considéré comme esthétique. Cela donnait une impression de puissance, inspirait confiance : rien qu'à voir de tels hommes, on se disait qu'ils allaient assurer. Peu importait que le tour de force soit barbare, les gens se disaient : « Wouah ! Il peut faire ça ! » *Predator* a été un gros succès en partie parce que les gars qui étaient avec moi dans la jungle étaient grands et avaient des muscles impressionnants. Jesse Ventura y avait fait ses débuts d'acteur. J'étais présent aux studios Fox quand il est arrivé pour auditionner. Quand il est parti, j'ai dit : « Les gars, je crois que la question ne se pose même pas : nous devons prendre ce type. C'est un ancien des commandos marins, c'est un catcheur professionnel et il a l'allure qu'il faut : il est grand, avec une voix profonde. Il fait très viril. » J'ai toujours pensé que nous manquions de vrais hommes dans les films et, selon moi, Jesse était une aubaine.

Mon objectif était de doubler mes cachets à chaque nouveau film. Même si ça n'a pas été vrai à chaque fois, ça l'a été dans la plupart des cas. Après avoir commencé à 250 000 dollars pour *Conan le Barbare* à la fin des années 1980, j'ai fini par atteindre la barre des 10 millions. Voici la progression de mes cachets :

*Terminator* (1984) : 750 000 dollars

*Conan le Destructeur* (1984) : 1 million

*Commando* (1985) : 1,5 million

*Kalidor, la légende du talisman* (« apparition » de 1985) : 1 million

*Predator* (1987) : 3 millions

*Running Man* (1987) : 5 millions

*Double détente* (1988) : 5 millions

*Total Recall* (1990) : 10 millions.

De là, je suis passé à 14 millions pour *Terminator 2* et à 15 millions pour *True Lies*. Bang, bang, bang, bang ! C'est monté très vite !

A Hollywood, on vous paye selon ce que vous rapportez. Quel est le retour sur investissement ? La raison pour laquelle je pouvais doubler le montant de mes cachets venait des rentrées internationales. Je scrutais le marché étranger, demandant à chaque fois : « Est-ce que le film va plaire à l'international ? Par exemple, le marché asiatique n'apprécie pas les poils sur le visage : pourquoi faudrait-il que je porte une barbe dans ce rôle ? Pourquoi renoncer à tout cet argent ? »

L'humour était ma marque de fabrique, comparé à d'autres stars de films d'action comme Stallone, Eastwood et Norris. Mes personnages avaient toujours une pointe d'ironie et ne se privaient pas de faire des vannes. Dans *Commando*, après avoir tordu le cou de l'un des kidnappeurs de ma fille, je le cale contre moi dans l'avion et j'explique à l'hôtesse : « Ne dérangez pas mon ami, il est mort de fatigue. » Dans *Running Man*, après avoir étranglé un des méchants avec du fil de fer barbelé, je lance, impassible, avant de partir : « Ce type, quelle plaie ! »

L'idée de lancer une vanne pour permettre au spectateur de se détendre après des épisodes intenses avait débuté par hasard dans *Terminator*. Dans la scène où Terminator se planque dans un hôtel borgne pour se réparer lui-même, un gardien bedonnant pousse une poubelle dans le couloir et frappe à la porte : « Eh, mec, t'as planqué un chat crevé ou quoi ? » On voit la scène avec les yeux de Terminator, qui sélectionne parmi la liste des « réponses appropriées possibles » :

OUI/NON

ET ALORS ?

CASSE-TOI

POURRIEZ-VOUS REPASSER PLUS TARD S'IL VOUS PLAÎT ?

VA TE FAIRE FOUTRE

VA TE FAIRE FOUTRE, CONNARD

Et on entend sa réponse : « Va te faire foutre, connard. » Ça fait hurler de rire les gens dans la salle. Est-ce que ce type va être la prochaine victime ? Est-ce que je vais le flinguer ? L'écrabouiller ? L'envoyer en enfer ? Au lieu de quoi, Terminator se contente de lui dire d'aller se faire foutre, et le gars passe son chemin. C'est le contraire de ce à quoi on s'attend et c'est drôle parce que ça casse la tension.

J'ai compris que de tels moments pouvaient être extrêmement importants et j'ai pimenté de piques sarcastiques mon film d'action suivant, *Commando*. Presque à la fin du film, le principal salaud, Bennett, manque de me tuer mais, en fin de compte, je l'emporte et l'embroche sur un tuyau cassé d'où sort de la vapeur. Je lance alors : « Lâche un peu la vapeur, mec ! » Les spectateurs ont adoré. Les gens pensaient : « Ce que j'ai aimé dans ce film,

c'est qu'on pouvait rire. Certains films d'action sont si intenses qu'on est sonné. Mais, quand ce climat est cassé par quelques blagues, ça fait vraiment du bien. »

A partir de là, dans tous mes films d'action, on demandait aux scénaristes de placer des répliques drôles, même si ce n'était que deux ou trois. On embauchait parfois un scénariste rien que pour ça. Ces bons mots sont devenus ma marque de fabrique et les bonnes blagues permettaient d'éviter la critique selon laquelle les films d'action étaient trop violents. Le film devenait plus ouvert et s'adressait à davantage de monde.

Je passais en revue dans ma tête les différents pays, un peu comme Terminator avec sa liste de « réponses appropriées possibles » dans la scène de l'hôtel borgne. Qu'est-ce que ça pourrait donner en Allemagne ? Est-ce qu'ils vont comprendre, au Japon ? Est-ce que ça plaira au Canada ? En Espagne ? Et au Moyen-Orient ? Dans la plupart des cas, mes films se vendaient encore mieux à l'étranger qu'aux Etats-Unis. En partie parce que je voyageais partout comme un fou pour assurer leur promotion. Mais aussi parce que, les films étant très simples, on les comprend où qu'on se trouve. *Terminator*, *Commando*, *Predator*, *Le Contrat*, *Total Recall* : tous parlent de thèmes universels, les bons contre les méchants, la vengeance, ou encore une vision du futur que tout le monde craint.

*Double détente* a été le seul film légèrement politique – c'est la première production américaine à avoir été tournée sur la place Rouge à Moscou. Cela s'est passé pendant la période de détente au milieu des années 1980, quand l'URSS et les Etats-Unis réfléchissaient à la façon de travailler ensemble et d'en finir avec la guerre froide. Mais mon but était essentiellement de faire un film sur deux bons copains – moi en flic de Moscou et Jim Belushi en flic de Chicago – faisant équipe pour empêcher des trafiquants russes de cocaïne d'écouler leur marchandise aux Etats-Unis. Le réalisateur, Walter Hill, avait écrit et réalisé *48 heures*, et l'idée générale était de mêler film d'action et comédie.

Au début, Walter ne disposait que de la première scène – c'est souvent comme ça que ça démarre : on a une idée, on s'assoit et on concocte le reste de la centaine de pages du scénario. Je joue le rôle d'un capitaine de police soviétique, Ivan Danko, et, dans cette scène, je poursuis un type. Je le retrouve dans un bar de Moscou, il résiste à son arrestation et nous nous battons. Une fois que je le tiens au sol, impuissant, sous les yeux horrifiés des spectateurs, je soulève sa jambe droite et je la casse avec brutalité. Un truc à écœurer les cinéphiles : pourquoi casser la jambe de ce gars ? Eh bien, juste après, on peut voir qu'il s'agit d'une prothèse remplie de poudre blanche : de la cocaïne. C'était une idée de Walter et, dès qu'on me l'a rapportée, j'ai dit : « J'adore ! Je marche ! »

On en a parlé et reparlé pendant qu'il écrivait le scénario : on a décidé que ce serait bien que j'aie une relation de camaraderie qui refléterait le travail en cours sur les relations Est-Ouest. Autrement dit, ça s'engueule pas mal

entre Danko et le personnage joué par Belushi, l'inspecteur Art Ridzik. On est supposés travailler ensemble mais on est sans arrêt sur le dos l'un de l'autre. Il se moque de mon uniforme vert et de mon accent. On s'engueule pour savoir quel est le revolver le plus puissant du monde. Pour moi, c'est le Patparine soviétique. Il répond : « Arrête tes conneries ! Tout le monde sait que le .44 Magnum est le patron sur le marché. Pourquoi crois-tu que c'est le revolver de l'inspecteur Harry ? » Je demande alors : « Qui est l'inspecteur Harry ? » Mais la seule manière d'arrêter les trafiquants de cocaïne, c'est de collaborer.

Walter m'a fait regarder *Ninotchka*, le film de 1939 avec Greta Garbo, pour que je pige comment Danko devait se comporter en tant que Soviétique loyal en mission à l'Ouest. J'ai dû apprendre un peu de russe et mon propre accent a été un atout. J'ai adoré tourner à Moscou et j'ai aussi aimé la scène de combat dans le sauna où un gangster met Danko au défi de prendre dans sa main un morceau de charbon brûlant. Il n'en revient pas que Danko ne bronche même pas ; le flic se contente de prendre le morceau de charbon et l'écrase dans son poing. Il envoie ensuite le gars à travers la fenêtre et bondit derrière lui pour continuer la bagarre dans la neige. La première moitié de la scène a été tournée dans les Bains Rudas de Budapest et la seconde à Vienne parce qu'il n'y avait pas de neige à Budapest.

*Double détente* a été un succès, et a rapporté 35 millions de dollars aux Etats-Unis, mais il n'a pas fait le tabac que j'avais escompté. Difficile de dire pourquoi. Peut-être les spectateurs n'étaient-ils pas prêts pour la Russie ? Ou peut-être mon jeu et celui de Belushi n'étaient-ils pas assez drôles, ou le réalisateur n'avait-il pas fait un assez bon boulot ? Quoi qu'il en soit, ça n'a pas marché.

Chaque fois que je finis un film, je trouve que j'ai seulement fait la moitié de mon boulot. Tout film a besoin d'être soutenu sur le marché. Vous pouvez disposer du meilleur film du monde, si vous ne le lancez pas, si personne n'en entend parler, en fait vous ne disposez de rien du tout. C'est la même chose pour la poésie, la peinture, la littérature, les inventions scientifiques. J'ai toujours été frappé que certains parmi les plus grands, de Michel-Ange à Van Gogh, n'aient jamais beaucoup vendu parce qu'ils ne savaient pas s'y prendre. Il leur fallait s'en remettre à une andouille quelconque – un agent, un directeur ou propriétaire de galerie d'art – pour le faire à leur place. Picasso allait dans un restaurant et faisait un dessin ou peignait une assiette contre un repas. Aujourd'hui, vous allez dans ces restaurants à Madrid, les Picasso valent des millions de dollars et sont accrochés aux murs. Ça ne risquait pas d'arriver à mes films. Pareil pour le culturisme ou la politique : quoi que j'aie fait dans ma vie, j'ai toujours été attentif au fait que cela devait se vendre.

Comme l'a dit Ted Turner : « Tôt couché, tôt levé, travaille comme un fou et n'oublie pas la publicité. » J'ai donc mis un point d'honneur à être présent aux avant-premières : une salle pleine de gens qui remplissent un questionnaire pour noter le film, et ensuite on demande à vingt ou trente

d'entre eux de rester pour discuter de leurs réactions. Les experts du studio n'ont que deux idées en tête. D'abord, faut-il modifier le film ? Si les questionnaires indiquent que les spectateurs n'ont pas aimé la fin, les spécialistes du marketing demandent au groupe témoin de donner des détails pour savoir ce qu'il faut changer. Cela peut être : « C'était bidon que le héros ait survécu après s'être tant fait tirer dessus », ou encore : « J'aurais aimé qu'on montre une dernière fois sa fille pour qu'on sache ce qui lui est arrivé. » Ils signalent parfois des problèmes auxquels on n'a même pas pensé pendant le tournage.

Ensuite, on cherche des pistes permettant de positionner le film. Si on voit qu'une majorité a apprécié l'action, on le présentera comme un film d'action. Si les gens ont aimé le petit garçon qu'on a vu au début, on le mettra dans la bande-annonce. Si le public a été sensible à un thème en particulier – par exemple la relation de la star avec sa mère –, il sera mis en valeur.

J'aimais assister à ces séances pour entendre ce qu'on disait de moi. Je voulais savoir ce que le public test avait pensé de mon personnage, de la qualité de mon jeu. Je voulais aussi savoir s'il aurait voulu que j'en fasse plus, ou, au contraire, moins. Grâce à cela, je savais ce qu'il me fallait travailler et quel type de rôle je devrais interpréter la fois suivante. De nombreux acteurs récupèrent leurs informations du service marketing. Pour ma part, je voulais les entendre dans la bouche des spectateurs, sans qu'elles aient déjà été interprétées. L'écoute a fait de moi quelqu'un de plus utile pour la promotion. Si un spectateur disait : « Ce film n'est pas seulement une histoire de revanche. Il montre aussi comment surmonter des obstacles », j'en prenais note pour l'utiliser dans mes interviews.

Il faut entretenir son public et l'élargir à chaque film. A chaque fois, il est essentiel qu'une fraction des spectateurs dise : « Je retournerai voir tous ses films. » Ce sont ceux-là qui diront à leurs amis : « Il faut que tu ailles voir ce type. » Faire un film avec soin signifie aussi faire attention aux distributeurs, les intermédiaires qui demandent aux propriétaires de salles de mettre à l'affiche votre film plutôt qu'un autre. Les distributeurs ont besoin de savoir que vous allez les épauler. Il faut se montrer à ShoWest, la convention de l'Association nationale des propriétaires de salles à Las Vegas, faire des photos avec eux, accepter une récompense, donner un entretien sur son film, aller à la conférence de presse. Il faut se mettre en quatre pour les distributeurs qui, ensuite, vont tous se bousculer pour vous avoir. Plus tard dans la semaine, l'un d'entre eux vous rappellera : « L'autre jour, vous avez donné un entretien et je voulais juste vous dire que ça a été très efficace. Les propriétaires de ces multiplex sont d'accord pour nous donner deux salles dans chaque multiplex au lieu d'une seule parce qu'ils ont trouvé que vous vous engagiez vraiment pour le film, que vous y croyiez et parce que vous avez promis de venir dans leur ville faire la promotion. »

Au début de ma carrière d'acteur, le plus dur a été de laisser les autres tout contrôler. Dans le culturisme, rien ne m'échappait. Même si je



m'appuyais sur Joe Weider et mes partenaires d'entraînement, je maîtrisais complètement mon corps alors que, dans les films, on dépend des autres dès le début. Quand le producteur vous contacte avec le projet, vous comptez sur lui pour choisir le bon réalisateur. Quand vous vous rendez sur le plateau, vous vous reposez entièrement sur le réalisateur et, au-delà, sur un tas d'autres personnes.

J'ai constaté qu'avec un bon réalisateur, un John Milius ou un James Cameron, mes films grimpaient en flèche parce que j'étais bien dirigé. Mais si le réalisateur était confus ou n'avait pas une vision convaincante du film, ça ne marchait pas. Dans les deux cas, j'étais le même : c'est donc le réalisateur qui était déterminant. Une fois cela compris, je ne me suis jamais pris trop au sérieux, même quand je croulais sous les louanges. Ce n'est pas moi qui suis responsable du succès de *Terminator*, c'est la vision de James Cameron : c'est lui qui en a écrit le scénario, qui en a assuré la réalisation, qui en a fait un grand film.

Dans de nombreux cas, je prenais part aux décisions : j'avais voix au chapitre sur l'approbation du scénario, sur la distribution des rôles et même sur le choix du réalisateur. Mais je continue à me plier à cette règle : une fois le réalisateur choisi, il faut lui faire totalement confiance. Si l'on met en doute ce qu'il fait, on n'obtient que la bagarre. De nombreux acteurs travaillent ainsi. Pas moi. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me renseigner sur le réalisateur. Je téléphonerai à d'autres acteurs : « Est-ce qu'il gère bien le stress ? Est-ce qu'il passe son temps à gueuler ? » Mais, une fois que vous l'avez choisi, il faut vous fier à son jugement. On peut se tromper en le choisissant mais pas polémiquer à tout bout de champ pendant le tournage.

En 1987, une semaine seulement après le début du tournage de *Running Man*, le réalisateur, Andy Davis, a été viré. Les producteurs et les responsables du studio ont organisé ce coup d'Etat sur le plateau alors que je m'étais absenté quelques jours pour la promotion du championnat de culturisme à Columbus. A mon retour, ils avaient remplacé Andy par Paul Michael Glaser, qui s'était lancé dans la réalisation télé après avoir joué dans des séries. (Il était David Starsky dans *Starsky et Hutch*.) Il n'avait jamais réalisé un film mais était disponible et avait donc été embauché.

Cela a été une décision catastrophique. Glaser venait du monde de la télé et a filmé comme s'il s'agissait d'un téléfilm, abandonnant tous les thèmes les plus profonds. *Running Man* est une histoire d'action et de science-fiction d'après une nouvelle de Stephen King. Elle est bâtie autour d'une vision cauchemardesque de l'Amérique en 2017 – trente ans après l'époque du tournage. C'est la dépression économique, les Etats-Unis sont devenus un Etat fasciste où le gouvernement utilise la télévision et des écrans géants dans les quartiers pour distraire les gens au chômage. C'est plus qu'une simple histoire de science-fiction. Le « running man », l'homme qui court, est au centre de l'intrigue : un combat en direct dans lequel des criminels condamnés se voient offrir une chance de courir pour recouvrer leur liberté mais sont pourchassés

et abattus en direct comme des animaux. Le héros de l'histoire, Ben Richards, un flic condamné à tort, se retrouve en fuyard luttant pour sa survie.

Il faut être juste : Glaser n'a pas eu le temps de faire des recherches ou de réfléchir à ce que le film cherchait à dire : où nous conduisent les grands spectacles et le gouvernement ? Qu'est-ce que cela signifie d'en arriver à tuer des gens en direct ? A la télé, on vous embauche et, la semaine suivante, vous tournez. C'est tout ce que Glaser était capable de faire. Le résultat a été que *Running Man* a été moins bon que prévu. Avec une intrigue aussi effroyable, on aurait dû faire un film à 150 millions de dollars. Au lieu de quoi le film a été bousillé parce qu'on a embauché un réalisateur débutant sans lui laisser le temps de se préparer.

On discutait de *Total Recall* depuis si longtemps à Hollywood que les gens disaient que le projet portait la poisse. Dino De Laurentiis possédait les droits de la plupart des scénarios des années 1980 et il avait déjà essayé de produire le film deux fois – une fois à Rome, une autre en Australie. Il s'agissait d'un film différent de ce qu'il est devenu : moins violent, davantage centré sur le fantasme d'un voyage sur Mars.

J'étais fumasse que Dino ne m'ait pas proposé d'y jouer alors que je lui avais dit que j'adorais le rôle. Mais il voyait les choses autrement. Il a embauché Richard Dreyfuss pour la tentative romaine et Patrick Swayze, de *Dirty Dancing*, pour la tentative australienne. Entre-temps, il m'a pris dans *Le Contrat*. On a fini par construire des plateaux en Australie et le tournage de *Total Recall* était sur le point de commencer quand Dino a eu des problèmes d'argent. Ça lui était arrivé plusieurs fois durant sa carrière. Cela signifiait qu'il devait abandonner quelques-uns de ses projets.

J'ai appelé Mario Kassar et Andy Vajna, de Carolco, une société de production indépendante alors en expansion. Ils avaient le vent en poupe parce qu'ils avaient produit la série des *Rambo*. Ils avaient financé *Double détente* et j'ai pensé qu'ils seraient parfaits pour *Total Recall*. Je leur ai dit : « Dino est lessivé. Il a sous le coude de très bons projets et il y en a un qui m'intéresse particulièrement. » Ils ont aussitôt monté une offensive en règle et lui ont racheté les droits, le tout en quelques jours. A l'époque, j'étais la force motrice.

La question était maintenant de savoir qui allait être le réalisateur. Quelques mois plus tard, on en était encore là, quand j'ai croisé Paul Verhoeven au restaurant. Nous ne nous étions jamais rencontrés mais je l'ai reconnu : un Néerlandais, un gars mince, passionné, dix ans de plus que moi. Il avait bonne réputation en Europe et j'avais été impressionné par ses deux premiers films en anglais : *La Chair et le Sang* en 1985 et, deux ans plus tard, *RoboCop*. Je l'ai abordé : « J'adorerais travailler avec vous un jour. J'ai vu *RoboCop* : c'est génial. Et *La Chair et le Sang* était aussi un super film. »

Il m'a répondu : « J'aimerais aussi travailler avec vous. On trouvera

peut-être un projet. »

Je l'ai rappelé le lendemain : « J'ai le projet. » Et j'ai décrit *Total Recall*. J'ai ensuite appelé Carolco et je leur ai demandé d'envoyer tout de suite le scénario à Verhoeven.

Le lendemain, Verhoeven m'a dit qu'il aimait le scénario, même s'il voulait faire quelques modifications. Normal : tout réalisateur veut pisser sur le scénario pour marquer son territoire. Ses idées étaient bonnes et amélioreraient grandement l'intrigue. Il s'est tout de suite lancé dans des recherches sur Mars. Comment libérer l'oxygène qui est enfermé dans les roches là-bas ? Il fallait une base scientifique à tout cela. Paul a ajouté une touche de réalisme et de considérations techniques. Dans l'histoire, contrôler Mars revenait désormais à contrôler l'oxygène. Verhoeven était brillant. Il avait une véritable vision. Il était enthousiaste. On est allés voir Carolco ensemble, on a discuté de ce qu'il voulait changer et Paul a signé.

C'était à la fin 1988. On s'est donnés à fond sur tout : la réécriture du scénario, le choix du lieu de tournage, la préproduction. On a commencé à filmer fin mars aux studios Churubusco de Mexico. On a tourné tout au long de l'été.

Mexico avait été choisi en partie pour son architecture : certains buildings avaient l'aspect futuriste qu'il fallait pour le film. L'imagerie de synthèse n'était pas encore au point et il fallait donc travailler essentiellement dans le monde réel, soit en trouvant l'endroit idoine, soit en construisant des buildings, grandeur nature ou miniatures. La production de *Total Recall* était si complexe qu'à côté *Conan le Barbare* était un film à petite échelle ! L'équipe, qui comptait plus de cinq cents personnes, a construit quarante-cinq décors qui ont bloqué huit plateaux de tournage pendant six mois. Même en tenant compte des économies réalisées en travaillant au Mexique, le film a coûté plus de 50 millions de dollars, le film le plus cher du moment après *Rambo 3*. J'étais content que *Rambo 3* ait été une production de Carolco : Mario et Andy n'avaient pas peur de prendre des risques.

Ce qui m'a attiré dans l'histoire est l'idée de voyage virtuel. Je joue le rôle d'un gars du bâtiment, Doug Quaid, qui remarque la pub d'une compagnie appelée Rekall et s'y rend pour réserver des vacances virtuelles sur Mars. La pub dit : « Un souvenir pour la vie, Rekall, Rekall, Rekall. »

Le vendeur : « Mettez-vous à l'aise. » Quaid cherche à dépenser le moins possible mais le vendeur, qui n'est pas très net, le pousse à passer du séjour basique à la catégorie supérieure : « Qu'y a-t-il exactement en commun dans toutes les vacances que vous avez déjà prises ? »

Quaid ne voit pas.

« Vous ! Vous êtes le même, où que vous alliez, où que vous soyez. Toujours le bon vieux "vous". » Et il lui propose des identités différentes en supplément au voyage. « Pourquoi aller sur Mars en touriste quand vous pouvez être un play-boy, ou un athlète célèbre, ou encore... »

Malgré lui, Quaid est intrigué. Il demande s'il peut y aller comme agent

secret.

« Aaaaah ! Je vais vous faire saliver ! Vous êtes un agent secret très important, de retour sous une fausse identité pour une mission primordiale. De gauche et de droite, on essaye de vous tuer. Vous rencontrez une belle étrangère... Je ne veux pas gâcher le suspense, Doug. Soyez juste assuré qu'à la fin du voyage, vous aurez eu la fille, tué les méchants et sauvé toute la planète. »

J'aimais cette scène où un type essayait de me vendre un voyage que je ne ferais jamais puisqu'il était fictif. Et, bien sûr, quand les chirurgiens de Rekall implantent dans le cerveau de Quaid la puce contenant les souvenirs de Mars, ils découvrent qu'une autre puce s'y trouve déjà et, là, tout bascule. Parce qu'il n'est pas Doug Quaid : c'est un agent du gouvernement qui, jadis, a été affecté aux colonies minières rebelles de Mars et dont l'identité a été effacée et remplacée par celle de Quaid.

L'intrigue est pleine de rebondissements. Jusqu'à la toute fin, on ne sait pas si le voyage est réel. Suis-je vraiment un héros ? Ou bien tout cela se passe-t-il dans ma tête et je ne suis qu'un pauvre gars du bâtiment, peut-être schizophrène ? Même à la fin, on n'a aucune certitude. Personnellement, je faisais le lien avec le fait que ma vie était trop belle pour être vraie. Verhoeven savait comment maintenir l'équilibre entre les jeux de l'esprit et l'action. Comme dans cette scène où Quaid, désormais sur Mars, se tient en face de ses ennemis qui commencent à lui tirer dessus à bout portant. Des milliers de balles sifflent et vous êtes scotché par le suspense. Brusquement, il disparaît et on l'entend appeler, pas très loin : « Ha, ha, ha ! Je suis par là ! » Ses ennemis étaient en train de tirer sur un hologramme. Avec la science-fiction, vous pouvez vous en sortir avec ce genre de truc, personne ne pose de questions. C'est du grand, du très grand art ; le genre de récit qui a de l'attrait partout dans le monde et qui résiste au temps. Peu importe si vous avez vu *Total Recall* il y a vingt ans : vous aimerez toujours le film, exactement comme vous appréciez toujours *Mondwest*. Il y a quelque chose de très attirant dans les films sur le futur si l'action est de qualité et les personnages crédibles.

Le tournage du film a été éprouvant, avec de nombreuses acrobaties, des blessures, des folies, des tournages de nuit, des tournages de jour ; et avec de la poussière aussi. Mais, quand le décor représente les tunnels de Mars, le travail est intéressant. Verhoeven avait fait du bon boulot en nous dirigeant, moi et les autres stars : Rachel Ticotin, Ronny Cox, Michael Ironside et Sharon Stone. Sharon jouait Lori, l'épouse de Quaid. Elle est en fait un agent du gouvernement envoyé pour l'avoir à l'œil. Elle le suit sur Mars, force la porte de sa chambre et lui décoche un coup de pied dans l'estomac.

« Ça, c'est pour m'avoir fait venir sur Mars », dit-elle. A la fin de la scène suivante, elle lui déclare : « Doug, mon amour, tu ne me ferais pas de mal, n'est-ce pas ? Chéri, sois raisonnable... Nous sommes mariés ! », pendant qu'elle attrape un fusil pour le tuer. Il lui tire une balle entre les deux

yeux : « Disons que je divorce », dit-il... Il n'y a qu'au cinéma qu'un truc comme ça peut marcher ! Un type tire une balle dans la tête de sa belle épouse et conclut par une blague ? Ne cherchez pas, ça n'arrive jamais. Voilà pourquoi la science-fiction est sensationnelle... Et c'est ce qui rend merveilleux le métier d'acteur.

Travailler avec Sharon est toujours un challenge. A la ville, c'est un amour. Mais certains acteurs ont besoin de plus d'égards. Une des scènes violentes du film posait des problèmes parce que j'étais censé l'attraper par le cou, et ça la faisait flipper : « Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! » Au début, je me suis dit qu'après tout c'était une fille, et pas un garçon manqué, et j'ai bien voulu être compréhensif. Mais c'était plus sérieux. On a appris qu'elle avait eu un grave accident quand elle était petite et je crois même qu'elle avait une cicatrice au cou.

Je lui ai dit : « Sharon, on a répété tout ça dans la chambre d'hôtel sur Sunset. Il y avait Paul, on était tous là, on a fait toutes les scènes. Pourquoi tu n'as jamais dit : "Au fait, pour la scène de bagarre, c'est écrit que tu dois m'étrangler mais j'ai un petit problème avec mon cou" ? On aurait pu contourner le problème pas à pas. J'aurais pu poser doucement ma main sur ton cou, tu m'aurais indiqué quand je pouvais serrer un peu plus, quand je pouvais être un peu plus brutal. Parce que je suis le premier à comprendre. » Paul l'a calmée et Sharon a accepté de travailler la scène. Elle voulait que le film soit un succès mais il fallait en passer d'abord par cette étape difficile. Elle était comme ça.

C'est le genre de problème qu'un acteur comme un réalisateur doit être capable de résoudre. Personne ne se lève le matin en se disant : « Aujourd'hui, je vais être casse-pieds » ou « Je vais bousiller le film » ou encore « Je vais être une garce ». Les gens ont leurs blocages, leur manque d'assurance. En jouant, on les fait ressortir. Parce que c'est *vous* qu'on va juger, ce sont *vos* mimiques, *votre* voix, *votre* personnalité, *votre* talent – tout tourne autour de vous et cela vous rend vulnérable. Il ne s'agit pas d'un produit que vous avez fabriqué ou d'un boulot que vous avez fait. Si quelqu'un dit au maquilleur : « Est-ce que tu peux atténuer ça un petit peu ? J'ai trop de poudre là », il répond : « Désolé » et se contente de l'enlever. Mais si quelqu'un dit : « Est-ce que tu peux te débarrasser de ce sourire timide quand tu joues la scène ? Ça fait bizarre sur ton visage », là, on se dit : « Mon Dieu ! » et on ne sait plus quoi faire de son visage. Là, on devient vraiment timide. Quand on joue, toute critique est prise comme une attaque personnelle. Ça vous affecte. Tous les boulots ont leur mauvais côté.

Malgré le travail extraordinaire de Verhoeven, *Total Recall* a failli se perdre en route vers les écrans. La bande-annonce avant la sortie du film était vraiment mauvaise. Trop étriquée. Elle ne montrait pas la dimension du film ni son caractère étrange. Comme toujours, j'étudiais les données marketing

que me communiquait le studio : les « études d'impact », comme ils disent, qui mesurent le buzz d'un film.

Les services marketing produisent des centaines de statistiques et l'astuce est de trouver tout de suite celles qui sont vraiment importantes. Celles qui m'intéressaient le plus étaient : « notoriété » et « désir de voir », qui mesurent la façon dont les gens répondent aux questions : « Sur cette liste de films, quels sont ceux dont vous avez entendu parler et lesquels voulez-vous voir ? » Si les gens répondent : « J'ai entendu parler de *Total Recall* et de *58 minutes pour vivre* et je meurs d'envie de les voir », alors vous savez que le film va être un succès. Une valeur de notoriété comprise entre 90 et 95 signifie que votre film sera, à sa sortie, numéro un et fera au moins 100 millions de dollars au box-office. Pour chaque point en moins, on perd 10 millions de dollars, raison pour laquelle les studios et les réalisateurs apportent de petites modifications de dernière minute.

Un autre outil de mesure intéressant, la « notoriété spontanée », indique si les gens citent spontanément votre film parmi ceux dont ils savent qu'ils vont sortir. Un score de 40 % ou davantage signifie que vous tenez un succès. Deux autres indicateurs sont aussi très importants : « premier choix », qui doit atteindre 25 à 30 % pour garantir le succès, et « intérêt certain », qui doit se situer entre 40 et 50 %.

Avec certains succès, comme *Conan le Barbare*, les indicateurs étaient prometteurs dès le début. Pour d'autres films, ils sont trompeurs. C'était le cas avec *Total Recall*. Même après des semaines de bandes-annonces et de publicité, sa notoriété se situait dans les 40 et non dans les 90, le premier choix n'était que de 10 % et il n'était pas cité dans les « désirs de voir ».

À l'époque, j'avais appris tout ce qu'il y avait à savoir sur le marketing des films, ce qui n'arrangeait rien. Le problème ne venait pas de *Total Recall* mais de TriStar Pictures, le distributeur, qui était responsable du montage de la bande-annonce et de la publicité. Ses spécialistes en marketing ne savaient pas quoi faire du film et le studio lui-même était en plein bouleversement. TriStar et son studio frère, Columbia Pictures, avaient été acquis par Sony et avaient fusionné au cours d'une des méga-opérations des années 1980.

Une nouvelle direction – Peter Guber et Jon Peters – était arrivée pour superviser l'ensemble, ce qui signifiait que de nombreux responsables étaient sur le point de perdre leur boulot. Dans la plupart des cas, un changement dans la direction d'un studio peut couler un film. Non seulement les nouveaux venus ont leurs propres projets, mais ils veulent aussi charger la direction précédente. Ce n'était pas un problème avec Guber et Peters, tous deux des producteurs ayant magnifiquement réussi, parce que c'étaient des bêtes de cinéma. Ils voulaient seulement le succès, et peu importait qui avait lancé le projet. Depuis le temps, j'avais eu l'occasion de connaître Guber suffisamment bien pour pouvoir lui téléphoner et sonner l'alarme à propos de *Total Recall* : « Peter, nous sommes à six semaines de la sortie et il n'y a que 40 % de notoriété pour le film. Pour moi, c'est un désastre.

— Quel est le problème ?

— Le problème est que ton studio est en train de foutre en l'air la campagne publicitaire avec les bandes-annonces qui passent dans les salles. Mais je ne te demande pas de me croire sur parole. Je veux que toi et Jon regardiez le film et la bande-annonce. Je serai là avec vous. On regarde et après on en parle. »

On a donc regardé *Total Recall* et la bande-annonce. « C'est dément ! a dit Peter. Le film a l'air d'un film à 100 millions de dollars et la bande-annonce fait penser à un film à 20 millions. » Il était prêt à appeler les gars du marketing chez TriStar pour leur dire : « Les mecs, il faut voir grand ! Il faut qu'on voie que ce film est bourré d'action ! »

Je l'ai arrêté : « Il nous faut de l'aide extérieure. Ne laisse pas le studio prendre ces décisions parce qu'ils en seront incapables tant que vous n'aurez pas fait le ménage. Vous ne l'avez pas encore fait. La vieille garde est toujours là. Confiez le marketing du film à une compagnie extérieure. Adressons-nous aux trois meilleures et faisons monter les enchères pour voir qui revient avec la meilleure idée. »

Ils m'ont écouté et nous avons eu des réunions avec trois boîtes spécialisées dans la promo. C'est Cimarron/Bacon/O'Brien, le numéro un du secteur, qui a le mieux formulé les défauts de la bande-annonce de *Total Recall*, bien mieux que moi. Ce sont eux qui ont remporté le contrat et, le week-end suivant, on revenait sur le marché avec de nouvelles bandes-annonces et une campagne complètement différente. Ils ont vendu le film avec des slogans du genre : « Ils lui ont volé son âme. Il veut la récupérer. Tenez-vous prêt pour le voyage de votre vie » et aussi « Comment savoir si on vous a volé votre esprit ? » Les bandes-annonces valorisaient l'action spectaculaire et les effets spéciaux. On a eu le retour instantanément : en quatorze jours, on est passés de 40 à 92 % de notoriété. Tout le monde parlait du film. Joel Silver m'a appelé, malgré notre brouille à propos de *Predator* : « C'est génial. Génial. Le film va balayer tous les autres. »

Effectivement, *Total Recall* a non seulement été numéro un au box-office dès le week-end de sa sortie, mais il a été le numéro un de tous les temps à sa sortie pour un film qui ne faisait pas partie d'une série. On a gagné 28 millions de dollars les trois premiers jours et 120 millions dans l'année pour les seuls Etats-Unis. L'équivalent de 200 millions de dollars d'aujourd'hui parce que le prix des billets a doublé. Le film a été un immense succès à l'étranger aussi, rapportant plus de 300 millions de dollars. Il a reçu un oscar exceptionnel pour ses effets spéciaux. Cet oscar « exceptionnel » est la manière dont la Motion Picture Academy rend hommage à une réalisation qui n'entre dans aucune de ses catégories. Paul Verhoeven a vu les choses de façon magistrale et a fait du grand boulot. J'étais fier que mon intérêt et ma passion aient contribué à la promotion du film. Mais cela prouve aussi l'importance du marketing – l'importance de savoir expliquer aux gens de quoi il retourne, de savoir les chauffer pour qu'ils se disent : « Il faut que j'y

aille. »



## Place à la comédie

J'ai adoré jouer les héros dans des films d'action : rien de surprenant avec mon physique et mon passé. Mais on ne peut pas passer sa vie à tout faire péter dans tous les sens. Cela faisait des années que je rêvais de jouer dans des comédies.

Dans la vie, chaque chose a son bon côté. C'était amusant de poser en maillot de bain, le corps luisant, et de devenir l'homme le plus musclé du monde. D'être payé des millions de dollars pour combattre un prédateur venu de l'espace. De suivre des cours d'accouchement sans douleur en faisant comme si la grossesse était un sport d'équipe. J'ai vu comme un clin d'œil ironique l'antagonisme entre l'éducation de Maria et la mienne. J'ai ri de mon accent et adoré la façon dont les personnages de Hans et Franz me singent dans l'émission de télé *Saturday Night Live*. J'étais la cible parfaite des humoristes. Il faut dire qu'il y a de quoi faire ! Je suis autrichien, j'ai épousé Maria, je suis républicain... Et puis cet accent ! Avec un tel pedigree, mieux vaut avoir le sens de l'humour.

En 1985, l'année qui a suivi le succès de *Terminator*, je me trouvais à Denver, la veille du gala de charité du Carousel Ball, en faveur des enfants atteints de diabète, un grand spectacle organisé par Marvin et Barbara Davis. Marvin, alors propriétaire de la Fox – je tournais *Commando* avec eux –, était connu pour son humour. Il était à une table avec Barbara et les artistes qui devaient présenter le gala, notamment Lucille Ball et son mari, Gary Morton. Je me trouvais une table plus loin avec le fils des Davis, John, et la bande des plus jeunes. Du côté de la table de Marvin et Barbara, c'était la franche rigolade et les blagues fusaient. Marvin m'a appelé : « Hé, Arnold, viens donc par ici. Raconte-nous une blague ! » Comme je l'ai appris plus tard, c'était du Marvin tout craché. Je suis resté sans voix : je n'avais rien préparé et n'avais aucune idée de quoi raconter en pareille circonstance.

J'ai balbutié : « Il me faut un peu de temps pour m'échauffer... On en reparle demain ? », ou quelque chose dans le style.

Lucille Ball a volé à mon secours : « Il est vraiment très drôle, vous pouvez me croire. J'ai travaillé avec lui. » Gary Morton l'a interrompue avec une blague, Milton Berle a enchaîné et fait diversion en faisant mine de se demander, comme d'habitude, ce que ferait Gary Morton sans Lucille Ball. J'étais sauvé. Mais cela prouve qu'il vaut mieux être prêt dans toutes les

circonstances.

J'avais rencontré Milton Berle à la soirée que Maria et moi avions organisée sur la côte Ouest pour nos fiançailles en 1985. Ruth, l'épouse de Berle, et Maria s'étaient connues aux Share Girls, une association caritative que Maria avait rejointe après s'être installée à L.A. – en faisaient aussi partie l'épouse de Johnny Carson, celle de Dean Martin, celle de Sammy Davis Jr, et d'autres encore. On l'appelait la fondation des nanas friquées. Il y avait une histoire géniale entre les Berle et les Kennedy (Milton était un fervent partisan de JFK) : ils étaient vraiment potes et Milton avait donné à JFK une cave à cigares Humidor qui est partie pour 520 000 dollars à la vente aux enchères des Kennedy ; c'est Marvin Shanken, l'éditeur de la revue *Cigar Aficionado*, qui l'a acquise. Milton m'en a donné une identique, l'une des trois qu'il ait jamais offertes.

Maria et Ruth sont donc devenues proches et c'est ainsi que Milton s'est retrouvé à nos fiançailles. En arrivant, il a abordé un gars que je ne connaissais pas et lui a serré la main : « C'est formidable d'être là, Arnold, tu vas épouser Maria, c'est génial, je te félicite ! »

Je me suis fait complètement avoir : « Eh, c'est moi Arnold ! » Réaction idiote. Mais les gens ont commencé à rire, ça a rompu la glace et il a enchaîné les plaisanteries : « C'est Ruthie, mon épouse. Regardez ses lèvres : la dernière fois que j'en ai vu de pareilles, c'était au bout d'un hameçon. »

Ruthie était assise près de Maria et lui a dit : « Mon Dieu ! Il a déjà dû la faire mille fois ! »

Un peu plus tard, Berle est venu s'asseoir avec nous et ça a accroché entre nous. A la fin, il m'a dit : « Il faut qu'on se revoie.

— Absolument ! »

Nous nous sommes retrouvés à Beverly Hills, au Caffé Roma – c'est devenu notre repaire. On aimait y déjeuner ensemble et je traînais avec lui et ses potes, comme Sid Caesar, Rodney Dangerfield et Milt Rosen, qui a écrit des tas de sketches hilarants. Ou alors, j'allais chez lui et on fumait quelques barreaux de chaise pendant que je le mitraillais de questions sur la comédie.

Berle était le président du Friars Club, à Beverly Hills, qu'il avait fondé en 1947 avec d'autres comiques célèbres comme Jimmy Durante et George Jessel. Le club se trouvait dans une petite rue entre Wilshire et Santa Monica, dans un immeuble blanc qui ressemblait à un bunker mais abritait un restaurant privé et un night-club. J'y allais une fois tous les deux mois, parfois plus, pour déjeuner ou dîner, ou pour une occasion quelconque. On y donnait de bons matchs de boxe et le club était connu pour mettre en boîte les célébrités invitées pour l'occasion. Milton allait maintenant sur ses quatre-vingts ans et manifestement le club était passé de mode.

Lui et ses potes verrouillaient si bien le club que cela décourageait les nouveaux comiques. Quand des gars comme Eddie Murphy, Steve Martin, Danny DeVito ou Robin Williams se pointaient, ils se disaient : « C'est qui ces vieux ? En matière de blagues, moi, j'écrase tout le monde à plate

couture ! »

Mais je n'étais pas un comique et je ne me situais pas à ce niveau. Qui plus est, j'ai été élevé dans le respect des anciens. A mes yeux, quelqu'un d'aussi accompli que Berle devait être honoré, loué, glorifié parce qu'il ne lui restait peut-être plus beaucoup de temps à vivre. Ça devait être bizarre pour lui : il avait été une légende vivante, une star à Las Vegas et sur Broadway, et il n'était plus que le président du Friars Club. Mais Milton essayait partout de capter cette attention dont il avait encore tellement besoin – c'est la raison pour laquelle il avait choisi le métier d'amuseur.

Toutes ces légendes de la scène pouvaient avoir une conversation normale... mais rarement. On était là à parler de la vie de tous les jours au Caffé Roma et puis Robin Williams ou Rodney Dangerfield arrivaient et la discussion changeait de nature. Quand on allait avec cette même bande dans un endroit où il y avait un tant soit peu de public, c'était la folie : blague sur blague, piques et réparties, tout le monde s'en donnait à cœur joie. Le plus drôle c'était que la plupart de ces messieurs étaient accompagnés de leurs épouses, qui avaient l'air de ménagères normales. A chaque vanne, elles levaient les yeux au ciel. On pouvait presque les entendre se dire : « Mon Dieu, ça recommence ! » Il arrivait d'ailleurs qu'il y en ait une qui dise : « Allez, arrête un peu ! Combien de fois vas-tu nous la resservir, celle-là ? » Il n'y a rien de pire... Les vieux comiques détestent qu'on leur dise ça !

Les gars du Friars Club ne voyaient pas en moi un comique. Ils m'appréciaient en tant que personne, aimaient mes films et pensaient que je racontais bien les histoires drôles, dans la mesure où je restais en terrain connu : rien de trop compliqué. Ils savaient aussi que je les respectais et admirais leur talent. Tout était donc pour le mieux. Chacun doit prendre la mesure de ce qu'il est. Disons que, sur une échelle de 1 à 10, avec Milton Berle à 10, je peux arriver à 5. Pour la comédie, il était bien plus doué que moi, mais pas forcément pour le reste. On imagine mal Milton Berle dans un film d'action.

Mais la question est : comment arrive-t-on à 100 % de ses capacités ? Il était temps que je touche aux films comiques et que je m'affranchisse un peu du reste. En même temps, je savais qu'il était délicat de se lancer dans la comédie. Surtout pour un Européen qui n'avait pas le même sens de l'humour que les Américains, et dont le débit et le sens de la répartie étaient un peu bancals. C'est pourquoi la fréquentation de ces gens, le fait d'être admis dans leur monde, me permettait de mieux comprendre comment ça marchait. J'ai découvert que j'aimais vraiment fréquenter des types marrants, qui faisaient rire et trouvaient toujours le moyen d'utiliser les mots dans un sens particulier – mais il a fallu que je m'habitue à ce que Milton répète tout le temps que j'avais de plus beaux nichons que ma copine...

C'est lui qui est devenu mon mentor pour le comique. Il m'encourageait : « Avec ton accent, être drôle c'est deux fois plus dur que pour moi. Moi, on s'*attend* à ce que je sois drôle ! » Il m'a appris beaucoup

de choses sur l'art de raconter des blagues, il m'a expliqué comment jouer en finesse et ne pas insister trop lourdement sur la chute. Je lui demandais comment il faisait pour détendre une atmosphère pesante et faire passer une vanne. J'ai appris que dans un spectacle comique tout peut être décousu. On commence par quelques blagues sur l'actualité, comme Jay Leno. Ensuite, on choisit des victimes dans l'assistance, en prenant soin aussi de se moquer de soi, pour qu'on ne vous reproche pas de faire rire aux dépens des autres.

Milton me parlait souvent du timing : « Quand on est une star, on récolte de nombreux prix, dont beaucoup ont peu d'importance. Mais cela ne te dispense pas du discours de remerciements. Voici comment s'y prendre. On dit : "J'ai déjà reçu de nombreux prix mais celui-ci... est pour moi... – là, il faut faire dans l'émotion, ta voix doit s'étrangler – celui-ci... est pour moi... le plus... *récent*." Tu piges ? Tu étales bien ton émotion, et ça fait rire le public ! »

Berle écrivait ses propres sketches – *The Milton Berle Show* était le plus grand et le plus long des programmes de la télé à ses débuts –, mais il était aussi connu pour piquer des blagues à tout le monde. Une fois, quelqu'un a reproché à Jack Benny d'en avoir piqué une à Milton et il a répondu : « Quand on emprunte une blague à Milton, on ne vole pas, on reprend possession de son bien ! »

Son plus grand problème avec moi était que j'en faisais trop. Il m'avait aidé à me préparer en vue d'une soirée où je devais être l'invité-cible, et à laquelle il ne pouvait pas assister. Il m'a fourni des blagues que je pourrais balancer quand viendrait mon tour de donner la réplique. « Ne griffe pas, contente-toi d'égratigner », m'avait-il rappelé – c'est la règle de base de ces soirées. J'ai un peu oublié ses conseils. Une des blagues qu'il m'avait suggérées concernait le comédien Henny Youngman (celui de « *Take my wife – please !*, « Prenez ma femme, je vous en supplie ! ») : « Henny a un problème de poids. En fait, ce n'est pas vraiment un problème de poids, c'est un problème de rétention d'eau. Sauf qu'il s'agit d'un barrage... *hydro-électrique !* »

Quand mon tour est venu, j'ai dit, en montrant Henny du doigt : « Regardez-moi ce gros porc. En fait, il n'est pas vraiment gros. Il a un problème de rétention d'eau... »

Les potes du Friars Club savaient que Milton m'avait coaché et, le lendemain, ils l'ont appelé : « Comment as-tu laissé Arnold dire à Henny qu'il était un "gros porc" ! » Milton m'a demandé d'appeler les membres du club pour m'excuser. Je leur ai expliqué : « J'ai cru qu'en allant au-delà de ce qui était écrit sur mon papier, ce serait plus drôle. Mais je me rends compte que j'ai déraillé. Je suis désolé. »

Quand je vois un grand artiste, ça me fait tout de suite rêver. Quoi de plus cool que d'être une rock star comme Bruce Springsteen ? Ou de se faire applaudir par cent mille personnes comme Ronald Reagan ? Ou de faire hurler de rire les gens pendant une demi-heure comme Eddy Murphy ? C'est peut-

être mon signe Lion, artiste un jour, artiste toujours, et toujours cabotin...

Je me disais que je n'arriverais peut-être jamais au niveau de Milton Berle, mais si seulement je captais une miette de ce qu'il savait faire... Ne serait-ce que pour toutes les fois où on doit porter un toast, faire un discours en faveur du sport à l'école, une conférence de presse à l'occasion d'un festival de cinéma...

Les films d'action posent un problème délicat. La moitié de la critique est forcément hostile : « Je déteste les films d'action. J'aime les histoires d'amour, les films où l'on peut aller en famille. Ce type ne fait que tuer des gens et les enfants regardent ça. Après quoi, ils sortent dans la rue et se mettent à tuer. » Commencer par quelque chose de drôle désamorce ce genre de réaction et c'est une bonne façon de sortir du lot. Vous apparaissez comme plus aimable et les gens sont bien plus réceptifs.

Chaque fois que je vais voir une comédie – qu'il s'agisse de *American College*, *S.O.S. Fantômes* ou *Le shérif est en prison*, je me dis toujours : J'aurais pu le faire ! Mais personne ne m'avait engagé pour ce genre de rôle et cela n'aurait eu aucun sens de m'entêter à penser : Mon prochain film doit être une comédie ! Je n'en avais pas fini avec les films d'action. Si je devais bifurquer vers les comédies, il me fallait quelqu'un pour m'encourager.

Le problème s'est résolu tout seul dans un chalet près d'Aspen, fin 1986. Un soir, Maria et moi étions devant la cheminée avec Ivan Reitman, Robin Williams et leurs épouses. Robin et moi on se marrait bien, on échangeait des blagues sur le ski et des cancanes sur qui couchait avec qui à Aspen. Ivan était le meilleur. C'est lui qui avait produit *American College*. Et il avait produit et réalisé *S.O.S. Fantômes* et *L'Affaire Chelsea Deardon*. Je voulais ardemment travailler avec lui et j'étais tout mon savoir-faire en matière de jeux de mots acquis auprès de Milton Berle. Ça a marché. A la fin de la soirée, Ivan m'a regardé pensivement. « Tu sais, il y a en toi une certaine innocence que je n'ai jamais vue à l'écran. Et aussi un certain sens de l'humour. Je crois qu'Hollywood veut que tu restes catalogué héros de film d'action mais ça pourrait être pas mal de te voir dans un rôle de costaud innocent. »

Quand nous sommes rentrés d'Aspen, j'ai appelé Ivan et lui ai proposé de travailler ensemble. Il a accepté et demandé à quelques scénaristes de mettre au point cinq canevas pour moi qu'il m'a transmis : des mémos de deux pages qui, chacun, ébauchaient un personnage et une histoire. Nous en avons très vite éliminé quatre. Mais le cinquième – une histoire de jumeaux mal assortis, produits d'une expérience scientifique visant à faire naître l'être humain idéal – avait l'air très bien. Julius Benedict, le personnage que je devais jouer, a récupéré tous les bons gènes et est virtuellement parfait, mais naïf. Il part à la recherche de son frère, Vincent, un escroc à la petite semaine, et il en résulte des situations cocasses. Le titre, *The Experiment*, « l'expérience », ne nous convenait pas, compte tenu de mes antécédents germaniques, et nous lui avons donc donné un autre nom, *Jumeaux*. Là, tout

le monde a adoré l'idée.

J'ai manigancé de confier le rôle de Vincent à Danny DeVito : j'avais rencontré l'agent de Danny et je me disais que ce serait très drôle d'avoir des jumeaux qui se ressemblent si peu. Tout le monde a aimé. Danny a été contacté et l'idée lui a plu à lui aussi, même si, à ce moment, il était déjà pris : « OK, Arnold et moi en jumeaux, ce sera un gag génial. Cela dit, on fait comment ? » Danny aimait que tout soit fixé bien clairement. Voilà comment le projet a commencé.

Ivan, Danny et moi avons formé une équipe fructueuse. La mère d'Ivan était une rescapée d'Auschwitz et son père avait été résistant. Ils avaient quitté la Tchécoslovaquie pour les Etats-Unis après la guerre. Comme beaucoup d'enfants de survivants de la Shoah, Ivan a une énergie incroyable, le tout combiné à un merveilleux talent de producteur et de réalisateur.

Ça a été tordant de tourner avec Danny et, malgré ses énormes succès à la télévision et au cinéma, il n'a rien d'un artiste hollywoodien loufoque. Il conduit des voitures ordinaires, a une grande famille et une vie normale. Il est aussi très organisé d'un point de vue financier.

Avec notre sens des affaires, on a pu ajouter un petit chapitre à l'histoire financière d'Hollywood. Nous savions que vendre *Jumeaux* par les voies habituelles serait difficile. En théorie, les studios auraient adoré l'idée : pour l'affiche, il n'y avait qu'à me faire figurer aux côtés de Danny. En réalité, ce que nous proposions était un film excentrique avec trois gars très chers. Si chacun de nous exigeait d'être payé à son tarif de l'époque, le budget serait si lourd qu'aucun studio n'en voudrait. Mais aucun de nous ne voulait en rabattre : accepter des cachets inférieurs nous aurait mis en position de faiblesse pour des négociations ultérieures.

C'est pourquoi, quand nous avons contacté Tom Pollock, le patron d'Universal, nous avons proposé de faire *Jumeaux* sans toucher de cachet. Pour rien. Je lui ai dit : « Je peux te certifier que ce sera un succès grâce à Ivan et Danny. Mais je peux comprendre que tu me voies comme un acteur de film d'action. Je n'ai jamais joué dans des comédies et, dans notre équation, je représente donc l'inconnue. Pourquoi te lancerais-tu ? Alors voilà : tu ne nous payes rien jusqu'à ce qu'on prouve qu'on le mérite. » En échange, nous demandions un pourcentage sur les recettes au box-office, sur les ventes et locations de vidéos, sur les projections dans les avions, etc. A Hollywood, on appelle cela une rémunération de *back end*, un pourcentage sur les recettes finales.

Tom était tellement persuadé que le film ferait un tabac qu'il nous a dit : « Je préfère vous payer un cachet. » Mais, à ce moment-là, Ivan, Danny et moi tenions vraiment à notre idée. « On ne veut pas de cachet. Aucun de nous n'a besoin d'argent. Partageons les risques. »

L'accord que nous avons conclu nous garantissait à tous les trois 37,5 % de toutes les recettes du film. Et il s'agissait de 37,5 % véritables, sans tenir compte des astuces merdiques qui ont fait la réputation des comptables des

studios de cinéma. On a partagé ces 37,5 % proportionnellement à ce que chacun de nous avait gagné pour son dernier film. Comme j'avais été payé beaucoup pour *Running Man*, je me suis retrouvé avec la plus grosse part, presque 20 %. Les calculs étaient simples : si *Jumeaux* avait un succès correct et rapportait, par exemple, 50 millions de dollars, je me retrouverais avec 10 millions en poche.

Tom Pollock savait parfaitement à quel point les termes du contrat pouvaient s'avérer juteux pour nous. Mais il ne voulait pas nous voir partir vers un autre studio qui nous aurait proposé davantage. En revanche, si nous gagnions de l'argent, Universal s'en mettrait aussi plein les poches. Il a pris tout cela avec humour. Nous étions toujours dans son bureau et, une fois que nous avons accepté, il s'est levé et a théâtralement retourné les poches de son pantalon : « D'accord, les gars. Maintenant, je vais me pencher. Ne vous gênez pas : vous pouvez me voler tout ce que vous voulez et me baiser par-dessus le marché ! » Réplique devenue légendaire de la part d'un magnat d'Hollywood ! Nous avons tous éclaté de rire. Puis il a ajouté : « C'est un bon accord. On fonce. »

Je ne m'étais jamais rendu compte que ça pouvait être aussi marrant de tourner un film quand on n'est pas dans la jungle recouvert d'une boue qui vous glace ou que des serpents mécaniques ne vous tournent pas autour. Nous avons filmé *Jumeaux* à Los Angeles, au Nouveau-Mexique et dans l'Oregon début 1988. J'ai fait des choses devant la caméra inédites pour moi. J'ai valsé, chanté. Joué un mec vierge de trente-cinq ans séduit par une jolie fille – interprétée par Kelly Preston, l'épouse de John Travolta : cela a été un plaisir de travailler avec elle. J'ai fait la connaissance de ce qu'Ivan avait baptisé mon « côté innocent ».

Danny DeVito, c'était un Milton Berle, mais côté cinéma. Il n'a jamais essayé de placer des répliques drôles, pas eu besoin de blagues pour faire de l'humour – face à la caméra, ça ne marche pas. Il s'est servi des situations. Il a usé de sa voix, de ses yeux, de sa façon de se déhancher. Il savait exactement ce qui était bon pour lui, ce qui serait vendeur. Il comprenait à la perfection jusqu'où il pouvait aller dans les dialogues, pour lui comme pour nous tous, et il y a eu un échange permanent avec les scénaristes pour ajuster les scènes et les dialogues. Enfin, comme partenaire sur le plateau, il était tout simplement génial. Il fumait des barreaux de chaise, nous cuisinait des pâtes une fois par semaine, parfois deux ; il nous faisait du bon expresso, était toujours prêt pour boire une Sambuca ou un bon digestif.

Le courant est vraiment passé entre nous dès le début. Dans le rôle de Vincent le louche, il essayait toujours de me traiter en lavette. Il avait arnaqué un paquet de gens, et maintenant c'était mon tour. Quant à moi, dans mon rôle de Julius, j'étais une proie facile mais, en même temps, suffisamment fin pour me rendre compte de la situation et trouver la réplique. Je n'avais qu'à jouer mon rôle exactement comme il était écrit : naïf, fort, bien éduqué, sensible, capable de parler une douzaine de langues.

C'était bien plus facile d'être une star du comique qu'un héros de film d'action. Les répétitions concernaient surtout les changements de style et de tempo de mon personnage. Je devais me débarrasser du look austère, des répliques dures, des ordres, de l'élocution machinale. Finie l'élocution monocorde de Terminator. Je devais abandonner tout ce que j'avais appris dans les films d'action pouvant transmettre une impression de commandement et d'autorité. A l'inverse, il me fallait tout atténuer, parler de façon plus douce, articuler d'une façon plus aimable, tourner la tête de façon plus fluide. Au début du film, il y a cette scène où un voyou à moto surgit derrière Julius et essaye de lui piquer sa serviette. Mais Julius ne la lâche pas et le gars se casse la figure. J'ai dû tourner la scène sans manifester ni colère ni effort : pour Julius, cela va simplement de soi de bien tenir son sac et il a été doté d'une telle force que cela ne lui demande aucun effort. Je ne cherche pas à faire tomber le type. En fait, j'ai peur qu'il se soit fait mal et je lui porte secours !

On tenait notre comédie. On savait qu'on partait gagnants. L'idée de jumeaux à l'opposé l'un de l'autre fonctionnait à la perfection : sur le plateau, on entendait toujours des rires.

Chaque soir, les acteurs et toute l'équipe qui nous avaient pourtant vu reprendre une scène cinq, six fois, riaient encore en la voyant à l'écran pendant les rushes. Au début, nous avons tourné à L.A., puis au Nouveau-Mexique, dans le désert, près de Santa Fe.

Partout on venait nous voir, parce que la rumeur s'était répandue qu'on s'amusait bien sur notre plateau. Clint Eastwood est passé le jour où nous avons tourné la scène où je chante. Julius est en avion et écoute au casque du rock'n'roll pour la première fois de sa vie. Il commence à chanter en suivant la musique d'un hit des Coasters, un groupe des années 1950, « Yakety Yak », sans se rendre compte que tout le monde l'entend. C'étaient mes débuts au cinéma comme chanteur et disons seulement que je ne suis pas Frank Sinatra... Après quoi, Clint a lancé, ironique : « Je ne te savais pas un tel talent... » Dans la vraie vie, les seules fois où je chante, c'est à la fin d'une soirée... quand je veux que les invités s'en aillent !

Une des blagues habituelles sur le plateau était : « Ne parle jamais politique avec Arnold. » Cela ne m'aurait pas gêné, mais dès que l'on me posait une question, je me transformais en propagandiste du vice-président George H.W. Bush. On était en plein dans les primaires pour les élections présidentielles qui l'opposaient au sénateur du Kansas, Bob Dole, et à un prédicateur, Pat Robertson, dans la course à la désignation du candidat républicain devant succéder à Ronald Reagan. Les autres acteurs de *Jumeaux* étaient tous démocrates et la blague était que, si je commençais à parler, c'est eux qui se seraient fâchés après moi, ce qui aurait plombé l'ambiance.

Bien que sans rapport avec le film ou la politique américaine, il s'est bien produit quelque chose pendant le tournage de *Jumeaux* qui a plombé ma bonne humeur. En février, un tabloïd londonien, *News of the World*, a fait



une manchette sur moi à la une : « Le passé nazi secret de la star d'Hollywood ».

L'article m'attaquait et, surtout, mettait en cause mon père. Il affirmait qu'il avait été un nazi, membre des SS, et qu'il avait contribué à l'arrestation d'homosexuels et de Juifs pour les envoyer en camp de concentration. Il parlait de moi comme d'un « admirateur secret » d'Hitler et proclamait que je faisais partie du mouvement néonazi et professais des « opinions résolument nazies et antisémites ».

En règle générale, j'ignore les critiques hostiles, mais je n'avais jamais été attaqué sur des choses aussi sérieuses. Il fallait répondre. Après en avoir discuté avec des avocats et des journalistes, j'ai commencé par appeler le propriétaire du journal, Rupert Murdoch, que j'avais déjà rencontré à Aspen. Il m'a écouté pendant que je lui expliquais que tout cela était faux. Je lui ai dit : « J'apprécierais que cela ne paraisse pas en Amérique, que le journal publie des excuses, reconnaisse qu'il s'agit d'une erreur et que ses informations étaient fausses. Nous en resterons là. Tout le monde peut se tromper.

— Seulement mes gars, là-bas, me disent qu'ils ont fait des recherches minutieuses. Si tout cela est vrai, il n'y a pas d'excuses à présenter. Cela dit, je peux vous promettre que je n'imprimerai pas cela en Amérique.

— Je ne suis pas en train de vous faire des reproches sur tout ce qui paraît dans vos journaux, ai-je insisté. Mais je tiens à vous faire remarquer que c'est très injuste et je vous prie d'examiner tout cela. » Rupert a tenu parole : cette histoire n'est jamais parue dans ses publications aux Etats-Unis ni n'a été évoquée sur sa chaîne de télé Fox. Mais il ne s'est rien passé d'autre. Et, tandis que mes avocats envoyaient un courrier officiel demandant rétractation et se préparaient à attaquer en justice le tabloïd, d'autres journalistes ont commencé à me poser des questions.

Ma situation devenait inconfortable. Je savais que, en ce qui me concernait, toute cette histoire était un tissu de mensonges, mais qu'en était-il des accusations portées contre mon père ? Je pensais qu'elles devaient être fausses, elles aussi, mais qu'en savais-je vraiment ? A la maison, on ne parlait presque jamais de la Seconde Guerre mondiale. Je n'avais vraiment aucune idée.

J'ai donc décidé d'appeler mon ami Rabbi Marvin Hier au Centre Simon Wiesenthal. « J'ai besoin de toi. Je sais que tu disposes de moyens pour obtenir des informations sur les crimes de guerre. Pourrais-tu avoir accès au dossier de guerre de mon père ? Voici ce que je veux savoir : Etait-il nazi ? A-t-il fait partie des SS ? Qu'a-t-il fait pendant la guerre ? A-t-il commis des crimes de guerre, activement ou passivement ? A-t-il participé à tout cela ?

— Arnold, m'a-t-il répondu, je saurai tout cela en moins d'une semaine parce que nous avons accès à tous ces dossiers. » Il a appelé ses gars en Allemagne – peut-être même le grand chasseur de nazis, Simon Wiesenthal lui-même à Vienne, que j'ai rencontré par la suite. Trois ou quatre semaines

après, il avait l'information. Il m'a dit : « Ton père avait sa carte de membre du parti nazi mais il n'y a aucune preuve qu'il ait assassiné ou commis des crimes de guerre, ni contre les homosexuels, ni contre les Juifs, ni contre qui que ce soit. Comme sergent, il n'était pas en position de prendre de telles initiatives sans l'ordre d'un officier. Et il n'y a aucune indication que de tels ordres ont été donnés. »

Le Centre Simon Wiesenthal m'a envoyé officiellement l'information pour que je puisse l'utiliser en justice.

Quant aux allégations de *News of the World* contre moi, Simon Wiesenthal s'est chargé d'écrire lui-même une lettre à la Cour affirmant qu'il n'y avait pas la moindre preuve en leur faveur. Ces documents et l'incapacité du tabloïd à produire la moindre preuve accréditant son histoire ont clairement montré que ses sources n'étaient pas fiables. Cela a pris de nombreux mois devant les tribunaux mais le tabloïd a fini par publier une rétractation complète et a payé de substantiels dommages dans un arrangement à l'amiable. L'argent est allé aux jeux Olympiques spéciaux en Grande-Bretagne.

*Jumeaux* a été bouclé juste avant Pâques 1988, en plein milieu des primaires pour les présidentielles. Le vice-président Bush avait dû livrer d'âpres batailles. Malgré l'appui de Reagan, il avait, au début, perdu quelques-unes des primaires contre Bob Dole. Beaucoup de gens ne voyaient en Bush que le numéro deux, l'ombre de Reagan : en Autriche, on dit *Waschlappen*, « lavette ». Mes visites à la Maison-Blanche m'avaient permis de connaître le vice-président. C'était quelqu'un de bienveillant, vraiment un chic type, dont la compétence n'avait fait que croître du fait de ses précédentes activités, comme ambassadeur à l'ONU ou directeur de la CIA. Contrairement à ce qu'essayaient de faire croire les Démocrates, il avait une grande force de caractère et beaucoup de volonté. Mais les campagnes électorales sont injustes. On recherche le point faible de ses concurrents, un défaut qu'on pourrait leur coller. Les Démocrates savaient très bien que Bush faisait son travail de vice-président tel que le prévoyait la Constitution : soutenir le président et se tenir prêt à le remplacer dans la conduite des affaires si nécessaire. Mais, dès le début, ils se sont répandus sur sa prétendue faiblesse. Bush s'est battu et, au moment où le tournage touchait à sa fin, il est arrivé en tête aux importantes primaires du deuxième mardi de mars, le « Super Tuesday » : l'investiture était dans la poche.

Cette année-là, j'ai suivi les élections de très près et j'ai accepté avec enthousiasme de participer à la Convention nationale des Républicains en août, à La Nouvelle-Orléans. Mon rôle était d'apporter l'appui d'une star à l'une des équipes de campagne, composée d'officiels de l'administration Reagan et de partisans de Bush : nous étions chargés d'accueillir les délégations des différents Etats et de discuter avec leurs membres dans les moments-clés.

J'avais déjà participé à des conventions républicaines mais pas depuis

mon mariage avec Maria. Maria et moi pensions que nous devions continuer comme nous l'avions toujours fait : elle participerait à la Convention démocrate ainsi qu'à toutes les assemblées correspondant à ses opinions, et couvrirait la Convention républicaine en tant que journaliste ; quant à moi, je continuerais à participer à la Convention républicaine. Mais il fallait veiller à éviter les occasions de disputes inutiles ! Tout s'est très bien passé à La Nouvelle-Orléans jusqu'à ce que mon ami et compagnon de ball-trap Tony Makris – le gourou républicain de la NRA, la National Rifle Association, l'association de défense des armes à feu – m'invite à un brunch qu'il organisait en l'honneur du sénateur du Texas, Phil Gramm – à cette époque, je connaissais très bien Gramm. Quand je m'y suis rendu le lendemain matin, d'autres célébrités étaient aussi présentes mais c'est vers moi que les reporters se sont précipités. Les Kennedy avaient subi deux assassinats politiques tragiques et avaient pris position contre les armes à feu. On me demandait ce que je faisais à une réception de la NRA. Je n'avais pas réfléchi à cela... Sinon, j'aurais décliné l'invitation ! On m'a aussi demandé si, en tant qu'époux d'un membre du clan Kennedy, je soutenais le NRA, quelle était ma position sur les armes à feu, sur le fait qu'on puisse s'en procurer un peu partout, sur les fusils à lunette, sur les balles capables de traverser un gilet pare-balles... Je ne savais pas quoi dire... J'étais avec la NRA parce que je croyais dans le droit inscrit dans la Constitution de porter des armes mais je n'avais jamais réfléchi à tous ces problèmes. Il y a aussi eu une question sur ma présence même à la Convention républicaine : était-ce un signe de défiance vis-à-vis de la famille Kennedy ? La vérité est qu'aucun des Kennedy ne s'en inquiétait, en particulier Sargent et Eunice qui avaient besoin des deux partis pour mener à bien leurs programmes et invitaient chez eux des législateurs républicains. Mais je me suis rendu compte que la NRA, c'était une autre histoire et, avant même que les orateurs ne prennent la parole, je me suis éclipsé. Je n'avais fait que passer et je ne voulais pas que ma présence devienne toute une histoire. J'étais venu à la Convention pour soutenir Bush, c'est de cela que je voulais qu'on parle et non des armes à feu.

J'avais besoin de faire le point. Je ne m'étais pas encore totalement habitué à l'attention et la publicité qui entouraient la famille de Maria. C'était la première fois que je prenais des coups. C'était bien plus sérieux que les accôtés déplaisants de la célébrité. Je suis resté jusqu'à la fin de la Convention mais j'ai décidé de ne participer à aucune réunion.

A l'automne, la lutte entre George Bush et Michael Dukakis, le candidat démocrate, gouverneur du Massachusetts, s'est résumée à savoir si les Américains approuvaient ou non la politique mise en place par Reagan. Juste avant l'élection, le vice-président lui-même m'a invité à participer à sa campagne et à introduire son intervention lors de quelques rassemblements. A ce moment-là, Bush avait une avance décisive dans les sondages et mon rôle se cantonnait à faire venir du monde et maintenir cet élan. Mais j'ai sauté sur l'occasion : je n'allais pas refuser de voyager dans Air Force Two, l'avion du

vice-président des Etats-Unis !

Nous sommes allés dans l'Ohio, dans l'Illinois, et dans le New Jersey quelques jours avant l'élection. Peggy Noonan était à bord pour donner un coup de main en cette fin de campagne. C'était la plume qui avait écrit certains des grands discours de Reagan. C'est aussi elle qui avait rédigé celui, vigoureux, que Bush avait fait à La Nouvelle-Orléans pour son intronisation. J'avais adoré le passage où Bush parlait de la succession du président Reagan : « En 1940, quand je sortais à peine de l'enfance, Franklin Roosevelt a dit qu'il ne fallait pas changer d'équipage en cours de route. Mes amis, de nos jours, le monde va encore plus vite et, maintenant, après deux mandats extraordinaires, nous devons procéder à un tel changement. Mais, si l'on doit remplacer l'attelage, ne vaut-il pas mieux le faire avec des chevaux qui vont dans le même sens ? » Il y avait aussi le discours où Bush a lancé aux électeurs : « Lisez sur mes lèvres : pas de nouveaux impôts ! », promesse qui s'est retournée contre lui plus tard mais qui est restée dans les mémoires. Le lendemain, il grimpait en flèche dans les sondages. Il avait montré qu'il était le patron, il était apparu comme déterminé. En Amérique, il était clair qu'il serait notre prochain président.

Nous avions commencé à Columbus où mon ami et partenaire en affaires Jim Lorimer avait organisé un rassemblement de cinq mille personnes sur la grande place à côté du siège de sa société, Nationwide Insurance. Le temps, frais et ensoleillé, s'y prêtait merveilleusement et la société avait fait sortir ses employés pour remplir la place. Peggy Noonan avait rédigé mon discours, tout comme celui du vice-président. On peut dire qu'elle avait su tirer parti de mon personnage de héros de films d'action. J'ai présenté Bush comme « le véritable héros américain ». J'ai dit à la foule : « Je suis un patriote américain. J'ai vu Ronald Reagan et George Bush hériter d'une économie qui ressemblait à Pee-wee Herman et ils l'ont transformée en Superman ! » Pee-wee Herman est un personnage comique célèbre qui, à ce moment-là, passait à la télévision dans des programmes pour enfants. Je me suis aussi moqué du gouverneur Dukakis avec une réplique qui a fait le tour des médias : « Je ne joue Terminator que dans mes films. Mais laissez-moi vous dire que, pour les Américains, dans le futur, c'est Michael Dukakis qui apparaîtra comme le véritable Terminator. » Bush a adoré mon discours et m'a baptisé Conan le Républicain.

A bord d'Air Force Two, entre deux villes, on se détendait. On parlait de la campagne, de ses discours, je lui demandais s'il lui arrivait d'oublier vers où on allait, s'il aimait faire campagne. Bush avait une conception très détendue d'une campagne électorale : il n'attendait pas de son équipe que tout soit ajusté au millimètre.

Nous avons aussi parlé de quelque chose qui me tenait à cœur. En 1980, au début de l'administration Reagan, j'avais refusé une proposition de rejoindre le President's Council on Physical Fitness and Sports, le Conseil présidentiel pour la forme physique et les sports. Il s'agissait d'un conseil

consultatif de vingt-quatre membres qui, en dépit de son titre ronflant, n'avait rien à voir avec la Maison-Blanche. Il remontait à une initiative prise par le président Eisenhower en matière d'éducation physique : au plus fort de la guerre froide, cela représentait quelque chose. Tant lui que son successeur, John F. Kennedy, ont favorisé l'éducation physique pour que les Américains soient forts face à la menace soviétique. J'avais particulièrement apprécié ce qu'on m'avait raconté sur l'action de Kennedy en faveur de l'éducation physique et des sports. Il avait commencé, en tant que président élu, par publier un article dans *Sports Illustrated Magazine* dont le titre était : « L'Américain civilisé », article qui avait fait date. Une fois à la Maison-Blanche, il avait déniché un décret datant de Teddy Roosevelt enjoignant aux marines de l'armée américaine d'accomplir une marche de 80 kilomètres en vingt heures. JFK a adapté l'injonction pour le personnel de la Maison-Blanche. Classique rivalité entre frères, Bobby Kennedy a relevé le défi et a attiré tous les regards en faisant 80 kilomètres en chaussures de ville. Un peu partout, les gens se sont lancés dans des marches de 80 kilomètres, ce qui a assuré la promotion des programmes de fitness au niveau local comme au niveau des Etats, programmes qui avaient souvent été initiés et coordonnés par l'intermédiaire du Conseil présidentiel.

Mais, pendant la guerre du Vietnam, la forme physique était passée de mode. Le Conseil présidentiel était devenu, au cours des vingt années suivantes, un appendice de la bureaucratie du ministère de la Santé, de l'Education et des Services sociaux. Le Conseil conservait un grand prestige : pendant longtemps, c'est l'astronaute Jim Lovell qui l'avait présidé, puis George Allen, l'entraîneur légendaire de la NFL, la Ligue nationale de football américain. Mais il n'avait jamais joué un grand rôle. Par exemple, quand le président invitait à la Maison-Blanche la délégation olympique américaine ou les champions de base-ball, le Conseil présidentiel n'était même pas de la partie. C'est la raison pour laquelle j'avais décliné l'offre en 1980 : je ne tenais pas à faire partie d'une organisation moribonde. Dix ans plus tard, j'avais l'impression que les choses pouvaient changer.

J'ai dit à Bush : « On peut faire quelque chose de formidable. » J'ai fait valoir l'intérêt que pourrait avoir pour la Maison-Blanche le fait de réaffirmer son autorité sur la santé et la mise en forme physique – tout particulièrement en insistant à nouveau sur le fait que le fitness est important pour tous les Américains et non pas seulement les athlètes. J'ai précisé : « Que fait-on pour les 99,9 % de gens qui ne font jamais de sport ? Et qui s'intéresse à l'enfant en surpoids ? Il ne sera jamais choisi pour un match de football, dans une équipe de tennis, de natation, de volley ou de water-polo. Et le gosse malingre avec ses verres de lunettes en cul de bouteille ? Qui s'intéresse à lui ?

« Beaucoup d'écoles ont de très bons programmes pour des athlètes mais pas pour l'éducation physique. Que faisons-nous pour tous ces gosses, la majorité, qui ne pratiquent pas un sport ? Et tous les adultes qui ne sont plus en bonne forme physique, s'ils l'ont jamais été ? JFK avait eu raison de mettre

en vedette les compétitions sportives pour créer un engouement. Même chose quand Lyndon Johnson avait élargi les compétences du Conseil en en faisant le Conseil présidentiel pour la forme physique *et les sports*. Mais nous devons maintenant déplacer le centre de gravité des compétitions athlétiques vers le fitness, l'exercice physique pour tous, et faire en sorte que tout le monde y participe. »

Je savais que George Bush aimait les sports et se maintenait lui-même en très bonne forme. Il m'a répondu : « C'est une excellente idée si vous n'êtes pas trop pressé : cela prendra du temps. Si l'on fait quelque chose, il faut que ce soit bien fait. »

Après Columbus, nous sommes allés à Chicago où nous avons tenu une réunion dans un lycée. En retournant à l'aéroport, le vice-président m'a dit : « Regardez, il y a un restaurant grec. Allons-y. » Les voitures se sont arrêtées et nous sommes entrés. Tout s'est passé avec tellement de naturel – sa façon d'entrer dans le restaurant et de goûter à tout, de papoter avec les clients, les serveurs, le marmiton – que j'ai trouvé ça génial. Plus tard, je me suis dit en y repensant : Arnold, t'es vraiment con. Il est en train de faire campagne contre un type qui s'appelle Dukakis. *Bien sûr* qu'il va s'arrêter pour manger dans un restaurant grec !

J'ai eu le privilège d'observer une campagne présidentielle depuis le premier cercle, qui plus est à deux semaines du scrutin ! Je n'avais jamais participé à une campagne électorale, pas même municipale. Mais, là, j'étais témoin de ce que le candidat faisait dans l'avion ; combien de temps il dormait, comment il se préparait pour son prochain discours ; comment il travaillait ses dossiers, communiquait. Il s'acquittait de tout cela très tranquillement. J'étais impressionné par l'aisance de Bush avec les gens, par la façon dont il posait pour les photos, parlait avec tout le monde et trouvait toujours le mot juste. Et aussi parce qu'il débordait d'énergie, quoi qu'il arrive. Il faisait un petit somme de trois quarts d'heure dans l'avion : comme l'a dit une fois Jimmy Carter, les hommes politiques sont des experts ès siestes ! Mais il faut émerger et ingurgiter très vite le programme qui vous attend. Son équipe préparait tout pour qu'il ait une petite idée de ce qui se passait dans le coin. Sa fille, Doro, était toujours avec lui pour lui soutenir le moral.

Tout est bien plus intense que sur un plateau de cinéma parce que dans une campagne les médias vous accompagnent partout. Pas de place pour l'erreur. Un mot de travers, un geste inapproprié ? Ce sera repris et amplifié de façon incroyable ! Bush gérait tout cela avec naturel.

A Thanksgiving, pendant que les Républicains savouraient leur victoire, nous étions prêts à lancer *Jumeaux*. Je n'ai jamais vu un réalisateur peaufiner un film de façon aussi méthodique qu'Ivan Reitman. Il assistait à une projection test puis discutait avec le public. Après quoi, il modifiait la musique ou raccourcissait certaines scènes pour retourner à une nouvelle projection test : le décisif « Désir de voir » avait grimpé de deux points. Il

changeait alors autre chose, et l'on gagnait encore un point. On a littéralement hissé *Jumeaux* de 88 à 93 : Ivan a dit que c'était mieux que pour S.O.S. *Fantômes*.

La première du film m'a permis de concilier mes univers personnels mieux que la Convention républicaine ! Eunice et Sarge ont organisé une manifestation au John F. Kennedy Center for the Performing Arts, à Washington : la projection de *Jumeaux* a occupé une journée de festival. Cela a rapporté un bénéfice énorme au profit des jeux Olympiques spéciaux. Il y avait le président élu et son épouse Barbara, Teddy Kennedy, le député du Massachusetts Joe Kennedy II, d'autres membres des clans Kennedy et Shriver. Etaient aussi présents Barbara Walters ainsi que la présentatrice télé Connie Chung, et même les magnats des affaires Armand Hammer et Donald Trump. Devant la porte, il y avait un ballet incessant de longues limousines, de dizaines d'équipes de télé et de centaines d'admirateurs.

Une démonstration de gymnastique et une autre d'haltérophilie, faites par des athlètes des jeux Olympiques spéciaux, ouvraient le spectacle. Le président élu est alors monté sur scène et a félicité les athlètes pour leur courage avant de se tourner vers moi pour me taquiner : « Il existe toutes sortes de courages : il y a celui de mon ami Arnold Schwarzenegger qui, plus d'une fois, m'a accompagné dans ma campagne à travers tout le pays et, à chaque fois, est rentré à la maison se faire chauffer les oreilles par sa belle-famille ! » Gros rires...

En fait, Eunice et Sarge venaient toujours voir mes films et m'appelaient le lendemain pour me dire ce qu'ils en pensaient. Mais c'était loin d'être le cas de tout le monde dans la famille Kennedy à cause des armes et de la violence. Eunice ne plaisantait donc qu'à moitié quand elle a dit : « Voilà au moins un film que toute la famille pourra aller voir ! »

*Jumeaux* était la comédie phare de la saison, ce qui, bien sûr, me ravissait parce que c'était la première fois qu'un de mes films sortait avant Noël. Dès le début, il a grimpé au top : le film a été un énorme succès. Chaque jour, entre Noël et le Nouvel An, le box-office américain rapportait 3 millions de dollars – plus de 500 000 entrées par jour. Cela se terminait bien pour tous ceux qui avaient pris les risques. Ivan a continué à produire et réaliser des succès comiques – dont *Un flic à la maternelle* et *Junior* avec moi. Danny a continué à élargir son incroyable talent en réalisant des films comme *La Guerre des Rose* et en en produisant d'autres comme *Pulp Fiction* et *Get shorty (Stars et Truands)*. Quant aux studios Universal, *Jumeaux* a couronné par un énorme succès une année qui en avait connu cinq ou six autres. Une fois que Tom Pollock les a quittés pour prendre sa retraite, il est devenu directeur dans la société de production d'Ivan Reitman.

Hollywood est une ville où tout le monde copie tout le monde. J'avais ajouté une corde « comique » à mon arc : du coup, tout le monde s'est mis à m'envoyer des scénarios de comédie en plus des scénarios de films d'action. Plus important, grâce à notre accord sans précédent avec les studios

Universal, j'ai gagné davantage d'argent avec *Jumeaux* qu'avec n'importe lequel des films de la série des *Terminator*. Les studios n'ont pas tardé à mettre le holà : aujourd'hui, personne ne serait d'accord pour signer un accord aussi généreux que celui que nous avons passé pour *Jumeaux*.

En comptant les ventes à l'international, les droits sur les vidéos, etc., *Jumeaux* m'a fait gagner 35 millions de dollars – et ce n'est qu'une estimation parce que les DVD se vendent toujours et qu'on continue à le passer à la télé. Depuis vingt-cinq ans, j'essaie de convaincre Universal de faire une suite. On l'appellerait *Triplets*, les triplés ; Eddy Murphy, que j'adore et que j'admire, jouerait notre autre frère inconnu. Tout récemment, au Polo Lounge, le restaurant du Beverly Hills Hotel, on s'est mis d'accord pour mettre les bouchées doubles : *Triplets* arrive !

Mon succès ne faisait que croître et Sarge me poussait à m'impliquer toujours davantage dans les projets d'intérêt public. Il me disait : « Arnold, tu joues bien, tes films sont géniaux. Mais dis-moi : combien de fois vas-tu rejouer une course-poursuite ? » Il ne connaissait rien à l'industrie du spectacle. En 1978, pour la première de *Superman*, Eunice et lui avaient organisé chez eux une collecte de fonds pour les jeux Olympiques spéciaux sous une grande tente. A la table d'honneur, juste à côté de Sarge, était assis Superman lui-même, Christopher Reeve. Sarge lui a demandé : « Vous faites quoi dans la vie ?

— Je suis dans le cinéma. C'est moi qui joue Superman.

— Extraordinaire ! Superman ! Mais, vous savez, je pense qu'il serait plus important d'avoir des super-hommes dans la vraie vie. »

Il y avait un Sarge respectueux et diplomate et un autre qui ne comprenait pas qu'on passe des heures à porter des costumes et à se maquiller. Sarge ne lisait jamais la rubrique des spectacles dans la presse.

« Combien de gens cela a-t-il sauvé que tu aies fière allure sur un plateau de tournage ? » me demandait-il. Il me taquinait sur la façon dont j'avais été impressionné par James Earl Jones pendant le tournage de *Conan*. « Tu m'as dit que James Earl Jones, en plein milieu d'une tirade, a eu un trou et, très professionnel, a suspendu le geste et gardé la pose tout en disant : "La suite, les gars, vite, la suite !" La réplique qui venait était : "Je suis la montagne puissante où tu prends ta source" et il a enchaîné : "Ah oui !... Je suis la montagne puissante où tu prends ta source." »

« C'est *cela* qui est important à tes yeux ? Etre capable de rester bloqué au milieu d'une scène en attendant que quelqu'un te souffle ta réplique ? Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux aider les Africains à creuser des puits et planter des légumes ? »

Le choc de deux mondes... Mais j'étais en partie d'accord : jouer ne permet pas d'aller bien loin en termes de réalisations effectives. Malgré tout, je trouvais que Sarge y allait un peu fort. J'avais seulement essayé de lui expliquer pourquoi j'admirais James Earl Jones. J'ai retrouvé Sarge un an plus tard. Il était retourné à son cabinet d'avocat. Il m'a parlé de voyages en Russie



avec Armand Hammer pour faire des affaires dans le secteur pétrolier. Il m'a raconté qu'il était sorti la nuit avec les experts russes du pétrole : « Ils ont une vodka géniale, tu n'as pas idée !

— C'est ce genre de choses que tu admires ? C'est cela le sens de ta vie : trouver la meilleure vodka ?

— Bien sûr que non ! On a passé un contrat énorme.

— Je plaisante ! Tu ne te souviens pas de ce que tu m'as dit sur le jeu d'acteur ? "C'est tout ce qui t'intéresse, être capable de rester bloqué au milieu d'une scène en attendant que quelqu'un te souffle ta réplique ?"

— Ça va, j'ai compris ! » m'a concédé Sarge.

Une bonne partie des discussions que j'avais avec lui et Eunice portait sur l'intérêt général. « Arnold, tu as une personnalité absolument incroyable. Imagine ce que tu pourrais faire en mettant ce que Dieu t'a donné au service de ceux qui en ont besoin : les jeux Olympiques spéciaux, les sans-abri, les malades, les anciens combattants. Peu importe la cause dont tu t'occuperais : ton énergie et ta célébrité suffiraient à la placer sous les projecteurs ! »

J'avais déjà commencé ma croisade autour du monde pour convaincre les jeunes de se préoccuper de leur santé et de leur condition physique. J'avais pris davantage de responsabilités dans les jeux Olympiques spéciaux et j'étais désormais l'entraîneur national, pour les Etats-Unis, de l'équipe d'haltérophilie ; j'organisais régulièrement des colloques et donnais des conférences à travers le pays. Et, à mesure que ma cote de popularité de star de cinéma grimpa, j'étais prêt à faire davantage.

J'ai demandé à Sarge et Eunice : « Que puis-je faire de plus ? » Ils avaient plein d'idées... Eunice était une perpétuelle source d'inspiration. Selon moi, elle en a fait davantage que la plupart des maires, gouverneurs, sénateurs et même présidents. Elle a non seulement étendu la participation aux jeux Olympiques spéciaux à plus de 175 pays mais elle a aussi changé la façon de penser des gens partout dans le monde. Dans beaucoup de pays, les handicapés étaient perçus comme une entrave pour la société, un danger, des gens à bannir ou à enfermer. Eunice a utilisé son nom et son influence pour leur permettre d'être libres, d'avoir une vie normale et de bénéficier des mêmes droits que les autres citoyens. C'était une tâche difficile parce que les gouvernements ne voulaient pas s'entendre dire qu'ils agissaient mal. Ils étaient embarrassés quand Eunice Kennedy Shriver les démasquait et braquait les projecteurs sur les institutions où les déficients mentaux étaient enfermés. Mais, un à un, les pays se sont ravisés – même la Chine a triomphé de siècles de préjugés sociaux et a accueilli les jeux Olympiques spéciaux en 2007. Ce furent les plus grands Jeux de l'histoire de ce mouvement. Il y avait 80 000 personnes dans le stade et le président chinois était là. J'y étais moi aussi, porte-drapeau de la délégation américaine lors de la cérémonie d'ouverture.

Après les élections de 1988, j'avais envoyé un courrier au président élu pour lui redire l'intérêt que je portais au Conseil présidentiel pour la forme

physique et les sports. Je lui disais espérer qu'une fois que serait achevée la composition de son cabinet et qu'il pourrait se consacrer à d'autres tâches, il penserait à moi : s'il avait besoin d'aide pour le Conseil, je serais ravi de lui présenter mes idées. L'équipe de Bush était bien entendu informée de la passion que je mettais dans la promotion de la santé et de la forme physique chez les jeunes. Eunice a envoyé une lettre de recommandation, faisant remarquer que j'étais la « star numéro un » aux Etats-Unis. Le président l'a remerciée de lui avoir « recommandé notre Conan ».

Mais la principale préoccupation de Eunice à cette époque était de devenir grand-mère de nos enfants... Cela faisait presque trois ans que nous étions mariés et elle était très ennuyée que Maria et moi n'ayons pas encore d'enfants. Elle harcelait sa fille : « Pourquoi ne faites-vous pas d'enfants ? » Maria lui répondait : « Pour l'instant, ce n'est pas compatible avec mon travail. Quant à Arnold, il est trop occupé, toujours sur les plateaux à tourner. » Et Eunice remettait ça...

Les obstacles étaient réels. Maria était devenue une vedette. Sur NBC, elle n'était pas seulement coprésentatrice de l'émission *Sunday Today* et de *Main Street*, le magazine mensuel d'informations pour enfants ; elle présentait aussi les informations le week-end et assurait régulièrement le remplacement de Tom Brokaw sur *NBC Nightly news*, les infos du soir. Elle participait à de nouvelles émissions. Tout cela se passait à New York. A l'été 1988, Maria a remporté un Emmy pour avoir coprésenté les jeux Olympiques de Séoul. Elle gagnait 1 million de dollars par an et était toujours en déplacement : ce n'étaient pas les conditions idéales pour devenir maman !

Mais sa mère se disait qu'il devait y avoir une autre raison : « Peut-être ne peuvent-ils pas avoir d'enfants ? » Eunice s'est donc intéressée aux effets des stéroïdes sur les capacités de reproduction masculine. Elle ne m'en a jamais parlé mais elle a envoyé à Maria un rapport scientifique de cinq pages écrit par un des médecins qui travaillaient pour la fondation des jeux Olympiques spéciaux. Je peux imaginer exactement comment les choses se sont passées. Eunice a fait comme d'habitude. Elle est arrivée à son bureau : « Trouvez-moi un expert qui soit capable de me débrouiller ça », ou bien « Trouvez quelqu'un pour écrire ce rapport », si ce n'est « Passez-moi la Maison-Blanche sur ma ligne »...

C'était un rapport très approfondi, spécialement écrit pour Maria. Il expliquait que, si l'on a des rapports sexuels réguliers mais qu'on ne parvient pas à être enceinte, parmi de nombreuses raisons possibles, cela pourrait être dû à l'usage, ou l'abus, de stéroïdes par le mari. Il rentrait ensuite dans des détails médicaux.

J'ai trouvé par hasard le rapport sur le bureau de Maria et l'ai lu. J'ai éclaté de rire : « Ta mère est impayable !

— Je sais, je sais ! Incroyable ! Il va falloir que je la calme ! » Ça la faisait rire elle aussi.

C'était du Eunice tout craché : il fallait qu'elle se mêle de tout. Je me

moquais d'elle en lui disant qu'elle aurait bien voulu se mettre au lit entre nous deux pendant notre voyage de noces pour pouvoir tout contrôler. Dans la famille Kennedy, ce n'était pas si exagéré que cela... Il paraît que, lorsque Eunice et Sarge sont partis pour leur lune de miel en France, en arrivant à l'hôtel, Teddy les attendait à la réception. Joe l'avait envoyé pour leur servir de chaperon...

Cela dit, Maria commençait à entendre le tic-tac de l'horloge biologique. Elle venait tout juste d'avoir trente-trois ans, un an de plus que Eunice quand elle avait eu son premier enfant avec Sarge. En 1989, Maria est donc tombée enceinte de Katherine.

Ce printemps-là, je donnais de nouveau dans le héros de film d'action : je tournais *Total Recall*, mais l'idée de devenir père restait toujours dans un coin de ma tête. Un jour, dans ma caravane, alors que je parcourais quelques scénarios, je suis tombé sur un brouillon d'*Un flic à la maternelle*. Je n'ai pas pu le lâcher : l'idée d'un inspecteur coriace devant faire la classe clandestinement à toute une bande de gosses m'a plu.

A Hollywood, on avait pour règle de ne jamais tourner avec les enfants ou les animaux : « Impossible de travailler avec eux. En plus, à l'écran, ils sont tellement mignons qu'ils vous volent la vedette. » J'avais déjà tourné avec des animaux dans *Conan* et tout s'était très bien passé. Mais cela faisait des années que je voulais le faire avec des gamins, et la perspective de devenir papa m'inspirait. Je me suis dit : Parfait ! Que les gosses me volent la vedette. Du moment que le film marche...

J'ai appelé pour vérifier que le scénario était toujours disponible. Puis j'ai demandé à Ivan Reitman s'il voulait diriger le film. Nous avons tous les deux des modifications à faire au scénario pour y ajouter une dimension sociale : je voulais que soit présente l'idée de forme physique et Ivan voulait aborder celle des familles désunies, des mauvais traitements et de la vie de famille. Mais nous étions d'accord pour faire le film. Ivan était sur *S.O.S. Fantômes 2* pour l'été 1989. Nous avons donc choisi Noël 1990 pour *Un flic à la maternelle*.

## La vraie vie d'un Terminator

J'étais dans la salle d'accouchement, armé de ma caméra vidéo, lors de la naissance de notre premier bébé, en décembre 1989.

« Tenez-le, juste là !

— Non, il faut le sortir.

— Non, attendez. Je veux vérifier que j'ai bien filmé. » Ce n'était sans doute pas la première fois que l'équipe médicale entendait cela.

Maria et moi avions veillé aux préparatifs comme tous les parents novices. A l'approche de la date prévue, une formatrice à la méthode de l'accouchement sans douleur était venue à la maison. Bien entendu, j'avais suivi toutes les recommandations : le père devait s'intéresser de très près au déroulement de la grossesse, à la naissance, à l'expulsion du placenta, à la section du cordon ombilical et tout le reste, contrairement à ce qui se pratiquait du temps de mon père, quand le mari était exclu de la scène. (Quelqu'un a fait une vidéo de moi en train d'imiter un cours d'accouchement sans douleur, qui a donné l'idée à Ivan Reitman de faire le film *Junior*, où j'interprète un chercheur qui tombe « enceinte », à titre d'expérience scientifique.)

Toute cette histoire de méthode Lamaze, du nom de l'initiateur des techniques d'accouchement sans douleur et de leur accompagnement humain, scandalisaient nos mères respectives.

« Tu dois te trouver là pour aider à expulser le bébé ? demandait ma mère. Tu lui filmes le vagin ? Désolée. Ça, c'est trop pour moi. »

Eunice avait grosso modo les mêmes réactions. « Tant mieux pour toi si ça plaît à Maria. En ce qui me concerne, je me contentais de demander qu'on me fasse une piqûre et qu'on m'emmène. Sarge n'était pas autorisé à se montrer pendant trois jours. Et quand il arrivait, j'avais l'air d'une image de carte postale. La seule différence, c'était le bébé. »

J'ai ressenti une joie indicible au spectacle de la naissance de Katherine : « Bon Dieu, c'est mon premier bébé ! » C'est sans doute l'une des particularités intéressantes de l'esprit humain : on se sent bouleversé par ce que l'humanité a ressenti des milliards de fois au cours de son histoire. Bien entendu, j'ai pris tout de suite les choses en main : j'ai aidé l'infirmière à laver le bébé, je me suis chargé de la pesée, je lui ai mis son petit bonnet pour qu'elle ne prenne pas froid, sa couche et sa barboteuse minuscule – et,

naturellement, j'ai fait une multitude de photos et de vidéos. Maria pleurait de joie et je suis resté auprès d'elle pendant qu'elle se reposait. Puis l'infirmière est venue lui montrer comment donner le sein. Auparavant, chaque fois que j'entendais des gars dire qu'ils avaient pleuré après la naissance de leur enfant, je me disais que c'était du flan. Toujours est-il qu'en rentrant à la maison et en appelant les amis pour leur annoncer la naissance de Katherine, je me suis mis à pleurer.

Les parents de Maria étaient à Washington et ma mère en Autriche. « Nous ne viendrons que lorsque tu nous inviteras. Dans l'immédiat, ce moment vous appartient à tous les deux », m'avaient déclaré Sarge et Eunice. C'était peut-être ce que Maria leur avait demandé de dire, je ne sais pas trop, mais, manifestement, les accouchements, ce n'était pas la tasse de thé de Eunice. Cela dit, Maria était sa seule fille, et elle a débarqué le lendemain. Je n'y voyais aucun inconvénient, nous avions eu notre moment d'intimité. Maria avait le sentiment d'un premier exploit nous appartenant en propre, sans interférence de sa mère. Le seul fait d'être partie à l'hôpital en ma seule compagnie lui plaisait infiniment.

Une dizaine de paparazzis, appareil au poing, étaient à l'affût dans le parking lors de notre sortie de l'hôpital le lendemain soir. Mais, dès l'instant où nous avons regagné la maison avec Katherine, il a fallu s'adapter à une nouvelle existence. Toute une aventure. La vie de couple change alors du tout au tout. Même quand les enfants quittent le foyer, on s'en sent toujours responsable. Désormais, je devais m'occuper des autres : de Maria, de ma mère, de Katherine, sans compter des petits qui suivraient. Maria avait toujours voulu cinq enfants car elle venait d'une famille de cinq, quand pour ma part je me serais contenté de deux, venant d'une famille de deux. Donc autant nous en tenir à un juste milieu. Enfin, plus ou moins.

A l'arrivée de Maria à la maison, puis de ses parents un jour plus tard, nous nous sommes efforcés d'organiser le rythme des tétées et des changes, tout en réfléchissant à la décoration de la chambre d'enfant. Ensuite, quand une nounou a fait son apparition, j'ai senti mon rôle s'éclipser. Elles décidaient entre elles de la façon de s'occuper du bébé. Au début, je n'y ai pas prêté vraiment attention, puis j'ai lu un article sur les préventions des femmes à propos des inaptitudes des pères, et même vu une émission de télé consacrée à ce sujet. Tout cela devait se trouver dans une brochure quelconque ramassée dans un cabinet médical car, d'habitude, je ne me plonge pas dans les articles sur l'art et la manière de pouponner. Et voilà, me suis-je dit, c'est exactement ce qui m'arrive ! On ne me lâche plus, quoi que je fasse, je m'y prends mal, je ne dois pas tenir le bébé comme ci, ou comme ça... J'ai décidé qu'il me fallait passer outre et m'en amuser.

J'ai pensé qu'il n'y avait pas de magazines ni de livres à l'âge de pierre et pourtant, à l'époque, le premier imbécile venu s'occupait des bébés. Du moment qu'on aime son enfant, on sait s'y prendre, exactement comme pour

tout ce qu'on aime faire. Prendre soin d'un nourrisson, c'est gravé dans le cerveau. J'ai eu beau prendre l'avion un grand nombre de fois, j'ai toujours été ébahi par le moindre gazouillement de bébé vingt rangées derrière moi.

En fait, j'avais de la chance : Maria était une mère merveilleuse, ce qui n'est jamais donné d'avance. Même si j'étais mis sur la touche, j'admirais sa façon de contrôler parfaitement la situation. Je n'avais pas à m'inquiéter. Elle avait l'instinct, le savoir, l'érudition en la matière, et elle collaborait étroitement avec la nounou – rien à redire ni à reprocher, ce que je pouvais constater même en étant maintenu à l'écart.

Cela dit, pas question de laisser la situation se reproduire. Donc deux ans après, en juillet 1991, à la naissance de Christina, j'ai fait acte d'autorité dès le premier jour. Je n'ai pas dit : « Non, plus question que tu me demandes de sortir de la chambre. » Au lieu de quoi, le soir, quand nous allions nous coucher et que Maria avait fini de donner le sein à Christina, je lui enlevais immédiatement la petite pour la poser sur ma poitrine, bras et jambes écartés, les mains et les pieds pendouillant de chaque côté. Je ne sais plus qui m'en avait donné l'idée, peut-être un pote qui m'avait dit :

« Je place toujours mon bébé sur ma poitrine.

— Et tu peux dormir comme ça ?

— Je ne sais pas. Parfois ça marche. Aucune idée. Je ne dors peut-être pas profondément, mais ça ne me dérange pas car c'est pour le bébé. »

Je me suis dit : Voilà, c'est ce que je vais faire. J'ai constaté que je m'endormais, mais pas assez profondément pour rouler sur elle. La nature avait pris ses précautions. Dans mon sommeil, j'entendais soudain le bébé remuer. Je constatais que quatre heures avaient passé. Tout juste ce qu'avait dit l'infirmière à l'hôpital : « Il faudra lui donner le sein toutes les quatre ou cinq heures. » Alors je tendais la petite à Maria, elle lui donnait à nouveau la tétée, et je la reprenais pour deux autres heures de sommeil.

J'ai également pris la situation en main en matière de couches. Je m'en suis chargé tout de suite en déclarant : « Les filles, je n'y arrivais pas pour le premier bébé parce que je faisais un change quand Maria en faisait cent. Ce n'est pas juste. Ni pour le bébé, ni pour vous, ni pour moi. Je tiens à participer davantage cette fois. » Je me suis contenté de fermer la porte, et de la verrouiller pour ne pas les avoir sur le dos.

Bref, avec mes gros sabots, je me suis mêlé de tout. Au bout d'une semaine ou deux, j'avais grimpé suffisamment dans la hiérarchie pour qu'on m'autorise à monter à l'étage dès que j'entendais pleurer le bébé pour le changer, sans que personne ne me suive.

« J'ai fait des progrès énormes », me suis-je dit. J'étais aux anges d'être seul dans la chambre, à contempler ce petit bout de fille, sans personne derrière moi pendant que je la changeais. Une fois calmée, elle se rendormait. « J'en suis capable, je l'ai fait ! » J'avais le sentiment d'avoir accompli une prouesse, et c'était un vrai bonheur de pouvoir participer.

Mais pour le troisième bébé, la bagarre a recommencé, car Patrick était

notre premier garçon. Il fallait le traiter différemment, « comme un garçon », sans que l'on sache trop ce que cela voulait dire. Nous étions tous deux ravis, mais je ne m'attendais pas à ce que Maria soit à ce point en extase à l'idée d'avoir un garçon. Elle tenait vraiment à être la seule autorité en charge de son éducation. Donc, une fois de plus, cela n'a pas été facile de partager le métier de parents. Du moins au début. Mais nous y sommes parvenus. Et lorsque Christopher, notre second fils, est arrivé en 1997, nous étions très au point pour le numéro d'équilibrisme. Quand on a des garçons, on donne tout de suite dans les camions, télécommandes, chars et voitures, au lieu de leur offrir des poupées Barbie. On leur achète des jeux de construction, on leur assemble des châteaux et des locomotives. Puis on passe aux couteaux et plus tard on les emmène s'entraîner au tir au pistolet et à la carabine. Tout ce que j'aime.

La naissance de nos filles est survenue pile au moment où ma carrière cinématographique atteignait la stratosphère. A Noël 1990, quelques semaines après le premier anniversaire de Katherine, *Time* avait mis ma photo en couverture en tant que star d'Hollywood, en me qualifiant de « symbole le plus convaincant, à quarante-trois ans, de la toute-puissance de l'industrie américaine du spectacle dans le monde ». *Un flic à la maternelle* venait de sortir dans les salles et faisait déjà un tabac. Mais j'avais un projet encore plus ambitieux dans les tiroirs : *Terminator 2 : Le Jugement dernier*.

Sept ans avaient passé depuis que *Terminator* avait lancé la carrière de Jim Cameron et la mienne. On s'était promis de faire une suite. Il avait dirigé deux grands films depuis – *Aliens le retour* et *Abyss* – et finalement, en 1990, il avait obtenu les droits de production et le financement préliminaire pour *Terminator 2*. Cela dit, je suis tout de même resté sur le flanc quand il m'a fait asseoir au restaurant pour m'expliquer sa conception de mon personnage.

« Quoi, le Terminator ne tue personne ? Mais c'est un exterminateur ! Le public veut me voir fracasser les portes et mitrailler tout le monde. » Je soupçonnais le studio d'édulcorer le film pour le faire classer PG (*Parental Guidance*, accord parental souhaitable). Cela avait causé la perte de Conan, je refusais qu'il arrive la même chose à Terminator.

« Mais non, s'est expliqué Jim. Tu es toujours dangereux et violent. Mais cette fois, le Terminator revient programmé pour protéger l'enfant John Connor. Ce n'est plus lui le méchant. Le méchant est un nouveau Terminator, plus petit mais encore plus effrayant, le T-1000, programmé pour éliminer Connor. Ton Terminator, le T-800, doit l'en empêcher. » Le massacre était toujours là, mais l'auteur en était T-1000. Je me suis détendu quand j'ai compris que le film serait classé R, exigeant l'accompagnement d'un adulte pour les moins de dix-sept ans.

Pendant que *T2* prenait forme, mes autres projets prospéraient. J'avais consacré une partie de l'argent gagné dans les films à des investissements immobiliers. Je possédais désormais trois grands immeubles locatifs à Los

Angeles, comprenant plus de deux cents appartements, plus des biens immobiliers à Denver, qu'Al Ehringer et moi avions aménagés en bureaux, restaurants et boutiques. Notre coup de poker sur la zone délabrée de Santa Monica avait également porté ses fruits : on trouvait désormais au 3110 Main Street un florissant complexe de boutiques et de bureaux, et le voisinage était devenu on ne peut plus branché. Nos premiers locataires – des banques, des sociétés d'assurances et autres agences immobilières sans cachet – avaient laissé la place aux producteurs, réalisateurs et artistes. Johnny Carson avait son bureau au premier étage et je partageais le deuxième avec Oliver Stone. « Et si j'occupais l'espace à gauche des ascenseurs, et toi celui de droite ? avait-il suggéré. Cela correspond assez bien à nos opinions politiques. » J'avais ri et donné mon accord. Voilà pourquoi mon bureau se trouve là aujourd'hui. Un peu plus tard, la star des Lakers de Los Angeles, le joueur Shaquille O'Neal, s'est installé dans l'immeuble, puis d'autres producteurs et managers sportifs ont suivi.

Je m'étais aussi attelé au lancement d'un grand projet de service public. Peu après la naissance de Katherine, j'ai reçu l'appel que j'attendais de la Maison-Blanche. « Le président souhaiterait que vous preniez la direction du Conseil présidentiel pour la forme physique et les sports », m'a annoncé cérémonieusement le fonctionnaire en ajoutant : « Il veut que vous fassiez exactement ce que vous lui avez proposé pendant la campagne électorale : remettre à l'ordre du jour de la nation l'éducation physique pour tous. » Les médias m'ont alors surnommé le « tsar de la forme » – l'éminence grise sportive du président. Ce fut la plus belle réussite de ma vie professionnelle. J'ai considéré la mission comme faisant partie de la croisade que j'avais entamée quelques décennies auparavant en faveur du culturisme, en tant qu'outil de remise en forme et de santé. Par ailleurs, ma collaboration aux jeux Olympiques spéciaux me permettait de vanter les mérites du sport et de la gym pour tous, pas seulement pour les athlètes. Voilà pourquoi j'avais tant insisté auprès du président Bush pour décrocher le job. Cela permettait de réaliser beaucoup de choses. La Maison-Blanche avait toujours commis l'erreur d'engager des grands noms du sport plutôt que des professionnels ayant l'expérience de l'encadrement sportif et sachant mener la tâche jusqu'à son terme. Un athlète ou une idole, d'accord, mais qui sache faire le travail, pas simplement s'asseoir sur le trône. Je savais parfaitement comment m'y prendre. Et, à l'époque, je me passionnais pour l'intérêt général, surtout en direction de l'enfance et de la jeunesse. Cela n'avait plus rien à voir avec la notoriété.

Ma belle-mère a accueilli la nouvelle avec presque autant de plaisir que moi. Eunice avait écrit personnellement au président Bush une lettre de recommandation en ma faveur – elle se passionnait pour l'éducation physique, non seulement parce qu'elle dirigeait les jeux Olympiques spéciaux, mais aussi parce que le meilleur avocat présidentiel de la cause sportive depuis Teddy Roosevelt avait été son propre frère JFK. Quand je l'ai appelée pour la



remercier, elle m'a immédiatement demandé : « Comment vont-ils l'annoncer ?

— Je ne sais pas. Vous suggérez quoi ?

— Tout d'abord, il faut que je t'obtienne un rendez-vous avec le président dans le Bureau ovale. Puis une photo de la rencontre. Ensuite, je te ferai sortir de la Maison-Blanche aux côtés du président pour parler à la presse. Tu devras être prêt à faire une déclaration sur ce que tu apportes et sur l'objet de ta mission. Il faut toujours avoir une mission et expliquer pourquoi on est le bon choix. »

Eunice avait la fibre politique des Kennedy. Elle savait pertinemment qu'un engagement à ce niveau justifiait une conférence de presse. Le président disposait de toutes sortes de Conseils : le Conseil économique, celui de la santé, du médicament, de l'emploi, etc. D'habitude, pour un engagement comme le mien, le service de presse de la Maison-Blanche se contentait d'un communiqué du style : « Le président Bush a annoncé aujourd'hui qu'il avait choisi Arnold Schwarzenegger pour diriger le Conseil du président pour la forme physique et les sports. » Ensuite, il aurait fallu batailler dur pour qu'on s'y intéresse. Mais, pour peu que la presse vous voie sortir du Bureau ovale avec le président, on vous respecte d'emblée et vous avez droit à tous les égards.

Le président, en fin de compte, s'est montré très coopératif – il a demandé à son équipe d'orchestrer l'annonce de façon à me présenter comme une grosse pointure. Cela s'est passé presque comme Eunice l'avait envisagé. Je suis sorti de la Maison-Blanche du côté où se tiennent les journalistes. J'ai parlé de ma nomination, de mon rendez-vous dans le Bureau ovale, de mon enthousiasme, de ma façon de voir les choses, de ma mission.

J'étais ravi de devenir le « tsar de la forme » et, quelques semaines plus tard, au moment de rencontrer à nouveau le président à Camp David, j'avais bien fait mes devoirs. Je voulais ranimer et généraliser toutes les manifestations sportives et d'éducation physique que JFK avait mises sur pied. J'ai demandé à Sarge et Eunice leur avis. Ils étaient dans la place quand JFK était en fonction. Quel était son point de vue ? Pourquoi organisait-il des manifestations sportives devant la Maison-Blanche, sur la grande pelouse Sud ? J'ai tout mis sur le papier. J'ai pris contact avec le ministère de la Santé et des Services sociaux, celui de l'Agriculture et les fonctionnaires de la Maison-Blanche. C'est ainsi que j'ai commencé à établir un calendrier. Je suis également allé dénicher des experts tels que John Cates, de l'Université de Californie, à San Diego, qui avait été l'artisan des premiers camps de jeunesse sportifs du pays. J'étais fin prêt pour une proposition précise.

« Jusque-là, le Conseil n'a pas vu assez grand, ai-je expliqué au président Bush. Il faut changer de braquet. » Il nous fallait battre le rappel à Washington, ai-je poursuivi, mobiliser les ministères en charge de la santé, de l'éducation et de la nutrition pour coordonner une campagne nationale en faveur de l'éducation physique. Il fallait également que l'activité sportive soit

beaucoup plus visible à la Maison-Blanche. « Organisons une manifestation publique d'activités physiques sur la pelouse de la Maison-Blanche au printemps », ai-je suggéré.

J'en ai esquissé le plan : on aménagerait des emplacements pour le golf, le tennis, l'aérobic, la musculation, le base-ball, et d'autres activités accessibles à la majorité. On inviterait des entraîneurs, des sportifs, des parents, des grands-parents, des enfants, les médias nationaux, en particulier les émissions matinales. « On impliquerait tout le monde. Puis vous sortiriez de la Maison-Blanche aux côtés de Barbara pour prendre la direction des opérations et vous essayer à certaines activités. Ce serait une fête, comme pour le 4 Juillet, et cela montrerait que l'activité physique est un plaisir. »

Le président était enthousiaste. « Lundi, à notre retour à Washington, je veux que vous preniez contact avec le staff de la Maison-Blanche pour mettre tout cela en route. » Je lui ai proposé également de rétablir les récompenses présidentielles – certificats sportifs et médailles – que JFK avait inaugurées. « Les gens en étaient très fiers. Cela stimulait les efforts d'éducation physique dans les écoles, et c'est ainsi qu'on implique les enfants. » L'idée lui a plu également.

Ma mission proprement dite, ai-je poursuivi, serait d'impulser et d'encourager toutes les initiatives. S'attaquer à la question de la forme physique aux Etats-Unis impliquait de s'adresser aux interlocuteurs locaux et de chaque Etat. Certains Etats disposaient d'un Conseil à l'éducation physique, d'autres non. Certains avaient mis en place un programme à leur échelle, d'autres s'en remettaient aux initiatives locales et aux écoles. Un seul Etat exigeait effectivement des établissements scolaires des séances d'éducation physique quotidiennes, de la maternelle aux grandes classes. Ma tâche consistait à porter ce message dans les cinquante Etats : l'exercice physique devait devenir une priorité nationale.

« Vous allez faire la tournée des cinquante Etats ? a-t-il demandé.

— Vous verrez bien. J'adore voyager, rencontrer les gens et les convaincre. C'est ce que je fais de mieux. »

Lors de la première réunion à la Maison-Blanche pour planifier le *Great American Workout* – la Grande Séance d'entraînement nationale –, une quinzaine de fonctionnaires gouvernementaux étaient présents. Et ils ont tous dit non. Le type du service des parcs ne voulait pas que la foule détruise la pelouse. Selon le responsable de la sécurité publique : « Il peut faire très chaud en mai, à Washington. Les gens feront des malaises, il leur faudra de l'eau et de la nourriture et nous n'avons pas de budget pour cela. » Celui des services secrets protestait : « Impossible de contrôler autant de gens, si le président passe d'une activité à une autre. C'est trop risqué. »

Je me suis donc adressé à Jim Pinkerton, le conseiller politique de la Maison-Blanche avec qui j'avais travaillé, pour lui dire que c'était la réunion la plus catastrophique à laquelle j'avais jamais participé. « Laissez-moi expliquer le problème au président, et vous devriez également lui en toucher

un mot », a-t-il répondu. J'ai vu le président Bush deux jours plus tard et je lui ai fait part des réactions auxquelles j'avais été confronté. Il s'est mis à rire : « Ah, c'est l'administration tout craché. Ça commence toujours comme ça. Ne vous découragez pas. Je vais leur parler. »

À la réunion de préparation suivante, ils m'ont déclaré : « L'idée est géniale. On a trouvé le moyen de résoudre les problèmes. C'est très compliqué, mais le président y tient. »

C'est ainsi que le mardi 1<sup>er</sup> mai 1990, à 7 h 19 du matin exactement, le président et son épouse sont sortis de la Maison-Blanche pour se joindre à ce que George Bush a déclaré être la première Grande Séance d'entraînement physique annuelle. Deux mille visiteurs se trouvaient déjà sur la grande pelouse Sud et s'adonnaient aux activités que nous avions déployées sur deux ou trois hectares : danse aérobic, entraînement sur machine, lancer de fer à cheval, basket, football, jeux de ballon. Les caméras suivaient le couple présidentiel qui se déplaçait d'une activité à l'autre. Nous avons monté un spectacle qui aurait impressionné JFK lui-même. Une manifestation qui faisait comprendre l'importance de l'activité physique et le plaisir qu'elle procurait.

Nous avons fait une répétition la veille. Le fait d'observer les préparatifs m'a servi pour mes propres campagnes ultérieures, même si, sur le coup, ce n'était pas ma préoccupation. J'ai vu comment on organisait l'événement à l'intention des médias : réfléchir à l'endroit où on veut les installer pour qu'ils n'aillent pas là où on ne veut pas, quand et comment les inviter. La Grande Séance d'entraînement se déroulait officiellement entre 7 et 9 heures du matin. J'ai donc appris, par exemple, que le président allait la rejoindre à 7 h 19 parce que c'était l'heure du pic d'écoute des émissions *Today* et *Good Morning America*. J'avais participé à des dizaines d'émissions télévisées matinales jusque-là, sans avoir jamais prêté attention à l'heure de diffusion. Depuis, j'ai toujours exigé de figurer à l'écran autour de 7 h 30.

Peu après la Grande Séance d'entraînement, je me suis dégagé provisoirement de mes fonctions de tsar de la forme pour aller au festival de Cannes. Je m'y rendais avant tout pour la promotion de *Total Recall*, qui devait sortir au mois de juin. Mais, pendant le voyage à bord du jet de la Carolco, il n'a été question que de *Terminator 2*. Jim Cameron venait juste de terminer le scénario avec son coauteur et avait promis de l'emporter afin que tout le monde y jette un coup d'œil. Il nous l'a remis juste après le décollage. Après l'avoir lu, nous avons passé le voyage à gambader dans l'avion, très excités : l'histoire était sensationnelle et faisait preuve d'une imagination technologique incroyablement sophistiquée. Je n'avais jamais pensé que *T2* serait une suite banale : Cameron aime beaucoup surprendre son public, et j'étais sûr que *Terminator 2* serait aussi bluffant que le premier. Mais le scénario m'a littéralement emballé. Je lui ai posé des tas de questions sur le Terminator 1000 aux apparences multiples que mon personnage devait

combattre – car il n'était pas évident d'imaginer une machine faite d'un alliage liquide. C'est là que je me suis rendu compte à quel point les connaissances scientifiques de Cameron et son imagination futuriste dépassaient les aptitudes ordinaires. A notre arrivée à Cannes, les distributeurs étrangers ont flashé sur le scénario et voulu s'engager sans attendre. Aucun n'a sourcillé devant le fait que *Terminator 2* coûterait 70 millions de dollars à produire – plus de dix fois le coût du premier film. Ils savaient que ce serait un énorme succès.

Il avait toujours été question que *T2* soit bien plus important que le premier. Il disposait non seulement d'un budget gigantesque, mais a nécessité six mois de tournage au lieu de six semaines. C'était une course contre la montre : le film devait être prêt à l'été 1991 pour honorer les engagements financiers. La pré-production avait été si compliquée que le tournage n'avait pu démarrer qu'en octobre 1990 et, à la fin de la production, en mai 1991, *T2* était devenu le projet cinématographique le plus onéreux de l'histoire, atteignant les 94 millions de dollars.

Comme Cameron l'a expliqué à un reporter : « Chaque fois que je commence un film, je m'imagine que cela va être comme une grande famille, qu'on va bien s'amuser, et que nous partagerons ensemble de merveilleux instants de créativité. Seulement, ce n'est pas cela, faire un film. C'est une bataille. » L'intérêt de mon personnage était que, cette fois, le Terminator adoptait des comportements humains au fil de l'intrigue. Cela faisait partie du génie de Cameron : il avait le chic pour développer une personnalité chez une machine. L'enfant dit à Terminator : « Arrête de tuer, promets-le-moi », et m'ordonne de ne pas parler comme un idiot, mais comme une personne. Le rôle consiste à me transformer d'une machine à tuer en quelque chose qui essaie d'être humain sans toujours y parvenir. La première fois que le gosse me demande de dire « Hasta la vista, baby », je ne suis pas très convaincant. Le Terminator s'humanise progressivement, mais jusqu'à un certain point seulement. Il reste toujours très dangereux et sème souvent la panique. Cela étant, comparé à T-1000, je suis manifestement un brave type.

Nous tournions les scènes sans suivre l'ordre chronologique, ce qui nous obligeait à ajuster le degré d'humanité de Terminator à tel ou tel stade de l'intrigue. Au cours des premières semaines, je passais mon temps à demander à Jim : « Il est trop humain, maintenant, ou pas assez ? »

*T2* a offert de nouvelles perspectives aux effets visuels. Le T-1000 est fait d'un métal liquide et peut se transformer sous vos yeux en copie conforme de tout individu ou objet qu'il effleure. Les infographistes ont relevé le défi. Mais le film exigeait aussi des acteurs, et des cascadeurs qui les remplaçaient, un travail éreintant. Cameron mettait la pression sur son frère Mike, qui créait les accessoires et les cascades, et Mike innovait tout en mettant la pression sur nous.

Nous avons commencé à répéter les cascades des mois à l'avance. Au cours de la spectaculaire poursuite dans les égouts à ciel ouvert de Los

Angeles, Terminator est censé tirer d'une seule main à l'aide d'un fusil à canon scié calibre 10, tout en conduisant une Harley : sors le fusil, vise, tire, fais-le tourner pour le réarmer, tire à nouveau, etc. Dans le scénario, c'était super, et c'était faisable – juste une question d'entraînement, encore et encore. Sauf que l'entraînement était particulièrement pénible et douloureux. Impossible de porter un gant parce qu'il se prenait dans le mécanisme du fusil, et j'avais la peau des doigts et de la main éclatée après avoir répété le geste la centaine de fois nécessaire pour le maîtriser. Ensuite il a fallu que j'apprenne à le faire en conduisant la Harley. Puis accorder le tout avec le jeu d'acteur. Ce n'est pas évident de voir où vous roulez tout en regardant là où le réalisateur veut que vous portiez le regard. Lors d'une prise, je devais approcher la roue avant de la moto en pleine course quasiment sur les lentilles de la caméra, située sur le camion en face de moi. J'étais censé tirer en même temps, sans regarder par terre. Et la prise aurait été fichue si j'avais détourné le regard.

Je devais aussi foncer avec la Harley sur une barrière métallique en mitraillant le cadenas avant de pouvoir passer. Il a fallu que je m'entraîne durant des semaines, d'abord avec le fusil, puis sur la moto, enfin en exécutant le tout de façon décontractée. J'ai fait un vol plané à moto spectaculaire avant d'atterrir au fond de l'égout à ciel ouvert. Les autres acteurs principaux, Linda Hamilton dans le personnage de Sarah Connor et Robert Patrick pour le T-1000, en bavaient tout autant. Linda s'est entraînée trois fois par jour pendant des mois pour avoir l'air crédible dans son rôle de guerrière luttant pour sa survie. Toutes ces cascades extravagantes nous faisaient plus transpirer que pour *T1*.

De temps à autre, lors des pauses pendant le tournage, Terminator se métamorphosait en tsar de la forme auprès du président Bush. La mission ainsi que mon amitié avec le président ont commencé à prendre une grande place dans ma vie. Les avantages en nature du film comprenaient l'utilisation d'un jet Gulfstream III, le moyen parfait pour faire la tournée des Etats. J'avais l'intention de les visiter tous au cours du mandat de George Bush. Cela me donnait trois ans. J'ai examiné la carte des Etats-Unis pour regrouper les Etats par proximité, afin de pouvoir en visiter quatre ou cinq d'affilée à chaque fois que je pouvais me libérer – en laissant bien sûr une marge à l'improvisation, les gouverneurs n'étant pas toujours disponibles quand je l'étais. Il m'arrivait souvent, à l'occasion de mes autres occupations – une conférence, un concours à Columbus par exemple, ou encore des vacances à Hawaii –, de faire la tournée des Etats environnants.

Lors de mes entretiens avec les gouverneurs, je leur donnais l'assurance que la politique n'entrerait pas en ligne de compte. Il s'agissait exclusivement d'éducation physique et de sport. Au début, la plupart avaient du mal à le comprendre. Terminator débarque de la Maison-Blanche sous mandat républicain pour m'expliquer que je ne prête pas assez attention aux enfants, pensaient-ils, craignant que je ne les harcèle et ne les mette en difficulté. Mais

j'avais veillé à ce que tout soit bien clair : je n'étais pas venu prêcher le dogme républicain, mais une philosophie de la forme physique. Le message a fait son chemin et, d'un seul coup, les gouverneurs se sont sentis rassurés. Nous étions bien accueillis. Tout le monde rejoignait la croisade pour l'éducation physique.

Cela a été une expérience formidable, vraiment, de voir de mes yeux la façon dont les Etats et les gouvernements locaux travaillaient. Je n'avais jamais vu autant de prosélytes de l'exercice physique. J'avais calculé que nous pourrions faire deux Etats par jour. Nous commencions habituellement par un petit déjeuner avec le gouverneur, en discutant avec lui ou elle de la façon d'améliorer l'éducation physique dans l'Etat. Chaque Etat étant différent, je devais m'informer de la situation. Puis nous assistions à un cours de gym dans une école. Nous organisions ensuite une conférence de presse. Dans certains Etats, c'était toute une cérémonie : parents et enfants nous accueillait dans un gymnase bondé, avec la fanfare de l'école. Chaque fois, j'offrais au gouverneur un blouson portant le logo du Conseil du président, et on le prenait en photo entouré d'enfants.

Pour finir, on tenait un « Sommet de la forme physique », qui réunissait les responsables des services de l'Education, de la Santé et des Services sociaux, l'équipe du gouverneur, les fonctionnaires de l'Education, les propriétaires de clubs de remise en forme, le YMCA, l'Alliance américaine pour la santé, l'éducation physique, les loisirs et la danse, et bien d'autres. D'ordinaire, cinquante à cent personnes remplissaient la salle de réunion. Nous parlions de l'importance de l'exercice physique pour les enfants et des risques pour la santé en son absence, et chacun y allait de sa recommandation quant à la façon de travailler ensemble. Puis nous reprenions l'avion pour l'Etat suivant en répétant la manœuvre dans l'après-midi.

Plus tard, je me suis rendu compte que cette tournée ressemblait beaucoup à une campagne électorale. L'agenda était serré : il faut être sur place à l'heure dite, faire un discours, gonfler tout le monde à bloc. On était accueilli par une fanfare d'école, les politiciens locaux battaient le rappel. Après avoir été « tsar de la forme », faire campagne pour le poste de gouverneur de Californie, c'était du *déjà-vu*.

A noter que personne ne s'est jamais plaint du fait que j'utilisais un avion personnel. Si l'on m'avait demandé : « Est-ce le gouvernement qui paie ? », j'aurais répondu : « Non. Je paie tout moi-même. Jusqu'à mon papier à en-tête. Je ne fais pas cela pour l'argent, mais pour donner quelque chose en retour. Mon talent, c'est la forme physique, donc je peux en faire profiter les autres. » J'étais ravi de pouvoir donner voix au point de vue de Sarge.

Ces sommets de la forme physique ressemblaient à des cours intensifs de politique. En Californie, quand j'ai vivement conseillé à l'assistance d'accroître les efforts d'éducation physique dans les écoles, on m'a sauté dessus.

« Eh bien, dites à notre gouverneur de consacrer plus d'argent à

l'éducation, pour que nous puissions embaucher des profs de gym.

— Mais on est en pleine récession et, d'après ce qu'on dit, les revenus de notre Etat ont baissé. Le gouverneur n'a pas les fonds suffisants.

— Il n'a qu'à prendre sur d'autres budgets. C'est pour les enfants.

— Mais s'il n'y a pas d'argent, pourquoi ne pas s'adresser au YMCA ou à des clubs de sport locaux pour leur demander un coup de main en fournissant des entraîneurs ?

— Tiens donc ! Il faudrait donc que l'école embauche des bénévoles, à la place d'enseignants ? Elle est bien bonne ! En fait, si vous examinez la loi de notre Etat, Arnold, vous verriez qu'il est illégal de nommer un bénévole à un poste d'enseignant existant. »

J'avais touché au tabou des syndicats d'enseignants sur le bénévolat dans les écoles. Cela a été pour moi une révélation. Ils ne se souciaient pas des enfants, comme ils le prétendaient, mais d'obtenir plus de postes. L'attitude des syndicats était compréhensible : ils défendaient leur chapelle.

Mario Cuomo est le gouverneur qui m'a le plus impressionné. New York était le dixième Etat, ou à peu près, que je visitais. Je n'aimais pas Cuomo à cause des attaques qu'il avait lancées contre Reagan lors d'un discours mémorable devant la Convention démocrate de 1984.

Mais, quand je lui ai parlé d'éducation physique, il s'est montré très ouvert et enthousiaste. Il m'a donné des conseils précieux. Entre autres : « Il faut parler davantage des problèmes de santé des enfants, et dire que cela coûte tant, tant et tant. Parlez du désastre sanitaire auquel on assiste quand les enfants n'ont pas d'activité physique et de ce que cela coûte au contribuable. » Il m'a été d'un grand soutien. Je comprenais d'où venait sa popularité, il avait un vrai charisme de leader.

Ensuite il y a eu une conférence de presse au cours de laquelle il a salué mes efforts, ma tournée dans tous les Etats-Unis financée sur mes propres deniers, le tout bénévolement. « C'est cela, se mettre au service de la nation », a-t-il conclu. Je me disais : Il sait que je suis républicain, que je représente un président républicain ; c'est vraiment généreux de sa part de me réserver un tel accueil. D'autant que je trouvais qu'il avait raison. Il me restait quarante Etats à visiter, et je comptais intégrer ses suggestions dans mon message.

Mon amitié avec le président Bush datait de notre première rencontre pendant les années Reagan. J'avais été très flatté qu'il me demande d'assister à son investiture et de faire le discours introductif lors de certains événements – même si je dois admettre que j'étais parfois un peu gêné. Tant de gens auraient sans doute été mieux placés que moi. En particulier, je me souviens de l'une des cérémonies annuelles en souvenir de Martin Luther King, où l'assistance comprenait une majorité d'Afro-Américains. Parmi eux, il y avait évidemment beaucoup de bons orateurs noirs ce soir-là. Si j'avais été l'un d'eux, je me serais demandé en me voyant présenter George Bush : Pourquoi *lui* ? Mais Bush était ainsi. Il ne prêtait pas attention à ce genre de choses. Si vous aviez du talent, si vous lui aviez rendu service ou s'il vous appréciait, il

vous poussait sur le devant de la scène, sans se poser de questions. Il avait une personnalité unique, toujours le cœur sur la main. Barbara et lui étaient tous deux d'une grande courtoisie. Au moindre service que je lui rendais, il m'appelait pour me remercier ou m'envoyait un petit mot écrit à la main.

Nous sommes devenus très proches après ma nomination à la tête du Conseil pour la forme physique. Je pouvais le rencontrer à la Maison-Blanche chaque fois que j'étais à Washington. John Sununu, son premier chef de cabinet, m'organisait un rendez-vous dès que j'en exprimais le souhait. Il ne me disait jamais : « Le patron est occupé, revenez demain. »

Nous étions honorés d'être souvent invités à rejoindre le président et Barbara à Camp David. La Maison-Blanche est un endroit où on peut avoir facilement l'impression d'étouffer, et ils aimaient aller là-bas prendre l'air le week-end, même si le président y apportait toujours du travail. Je les accompagnais en hélicoptère ou les rejoignais sur place. On allait dans les restaurants du coin, et le dimanche à l'église. Et, comme il se devait, le président Bush appréciait l'activité physique et le sport.

Un jour, un journaliste lui avait demandé : « Monsieur le président, Arnold vous a-t-il montré quelques exercices ? » Il a répondu en riant : « Oh, quand il vient à Camp David, nous nous entraînons tout le temps ensemble. Il me montre des exercices de musculation et je lui apprends à jouer au wally-ball.

— Wally-ball ? Vous voulez dire volley-ball ?

— Non, non, le wally-ball.

— De quoi s'agit-il ?

— Nous disposons d'une salle où l'on peut jouer au volley, mais avec des règles particulières qui permettent de faire rebondir la balle contre le mur (*wall*). Arnold y a déjà joué plusieurs fois, et il s'améliore. »

On jouait aussi au bowling et au lancer de fer à cheval. On nageait, on soulevait des poids. Je faisais du ball-trap avec lui ! (Quand le Secret Service a-t-il jamais autorisé quelqu'un à porter une arme dans le voisinage du président ?) Lors d'un week-end enneigé, début 1991, alors que Katherine apprenait tout juste à marcher, on est partis tous les trois faire de la luge avec les Bush. Je n'en avais jamais fait, hélas. J'aurais su que cela ne se conduit pas comme un traîneau, au pied ; la luge est plate et glisse différemment. Le président et moi avons dévalé la colline trop rapidement et avons atterri sur Barbara, qui a fini à l'hôpital avec une jambe cassée. J'ai toujours la photo que le président m'a envoyée après coup. On nous voit sur la luge, lui et moi, et la légende dit : « Tourne, mais tourne, nom de Dieu. »

Des réunions importantes avaient lieu à Camp David après l'invasion du Koweït par l'Irak en août 1990. C'était très étrange de faire la navette entre une véritable crise mondiale et l'illusion d'une menace futuriste sur le plateau de *Terminator 2* à Los Angeles. Le secrétaire à la Défense, Dick Cheney, et le général Colin Powell, chef d'état-major des armées, venaient à Camp David pour s'entretenir avec le président et prendre des décisions. A l'automne, le



président Bush a lancé l'opération « Bouclier du désert », le rassemblement militaire massif des forces états-uniennes et de la coalition le long de la frontière de l'Arabie saoudite avec l'Irak et le Koweït. J'ai apporté ma modeste contribution à l'effort de guerre après avoir lu un reportage racontant que les troupes américaines dans le désert s'entraînaient à la musculation à l'aide de seaux remplis de sable. Les muscles se moquent bien du moyen que l'on utilise pour les renforcer, mais je pensais qu'on pouvait sans doute faire mieux. Je me suis souvenu que je transportais des haltères et un banc de musculation dans mon blindé quand je faisais mon service militaire en Autriche. J'ai donc proposé au général Powell d'envoyer du véritable matériel d'entraînement. L'idée lui a plu et, en quelques jours, j'ai convaincu des fabricants de faire don de quarante tonnes de rameurs, bancs de musculation, barres à disques et autres équipements pour l'opération « Bouclier du désert ». Comme ils auraient mis des semaines à arriver par bateau, Powell et Cheney ont trouvé un moyen de les acheminer par pont aérien depuis l'Oklahoma avec les cargaisons qu'envoyaient des entrepreneurs privés. Les appareils ont été livrés à la troupe en l'espace de deux semaines, et j'ai commencé à recevoir des lettres extraordinaires et des photos qui me remerciaient et me décrivaient comment les soldats s'entraînaient pour tirer le meilleur parti du nouvel équipement.

J'ai toujours eu un sentiment de reconnaissance envers les forces armées, car leur courage et leur dévouement garantissent le rêve américain dont j'ai bénéficié. Depuis mes débuts de champion de culturisme, j'ai tenu à visiter des bases militaires et des bâtiments de guerre dès que l'occasion s'en présentait. En tant qu'acteur de cinéma, il était naturel que je participe à des activités culturelles pour les forces armées, en plus de mes tournées promotionnelles à l'étranger. J'ai souvent rendu visite également aux détachements de marines protégeant les ambassades américaines au Japon, en Allemagne, en Corée du Sud, en Russie et dans bien d'autres pays. Il n'existe pas d'écoles enseignant la façon de distraire les troupes, mais j'ai échangé des notes avec d'autres célébrités comme Jay Leno et j'ai mis au point tout un numéro. Je parlais de mes films, je jouais un sketch (plus c'était scabreux, mieux ça passait), je montrais un film nouveau et, à l'occasion, distribuais quelques cigares. L'essentiel était de leur donner le moral – et de leur dire merci. Bien plus tard, quand j'étais gouverneur, on me demandait toujours à Sacramento, la capitale de l'Etat : « Pourquoi passez-vous autant de temps auprès des forces armées ? Pourquoi vous battez-vous pour que les soldats aient les études gratuites ? Des aides pour rembourser leurs prêts étudiants ? Un métier ? Pour accélérer la construction de foyers d'anciens combattants et leur construire davantage de logements qu'aucun autre gouverneur de Californie ? Pourquoi vous démenez-vous pour obtenir la reconnaissance officielle du syndrome de stress post-traumatique ? » La réponse était simple : l'Amérique ne serait pas le pays de la liberté si elle n'était pas la patrie des braves. Quand on voit le travail qu'elle accomplit et les risques qu'elle prend,

on réalise ce qu'on doit à notre armée.

A Camp David, il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'être réellement témoin d'une affaire sérieuse. La salle de réunion qui servait de poste de commandement du président était bien entendu hors limites pour les invités. Mais, un après-midi de février 1991, je lisais un scénario dans ma chambre quand le président m'a appelé : « Viens me rejoindre, je suis avec les gars. »

Ils étaient installés de façon décontractée autour de la grande table de conférence, et profitaient d'une pause-sandwich. Le président m'a présenté et a ajouté à mon intention : « Tu sais, nous sommes en train de prendre des décisions importantes concernant la guerre au Moyen-Orient. » L'attaque aérienne contre l'Irak était déjà lancée, et les forces blindées des Etats-Unis et leurs alliés se tenaient prêts. « Regarde ces photos », m'a dit le président en me montrant des vues de reconnaissance aérienne. Ensuite il m'a montré une vidéo prise par la caméra du casque d'un tankiste, qui montrait à quel point les troupes étaient proches de la frontière. Les divisions manœuvraient, feignaient des attaques puis se retiraient. Il m'a alors expliqué que les troupes allaient pénétrer en Irak et au Koweït sous peu, « de sorte qu'ils seront pris par surprise et cloués sur place ». Puis il m'a montré la position des navires dans le golfe Persique, où la marine s'appêtait à lancer des missiles de croisière pendant que les marines débarquaient. « On va leur taper dessus si fort qu'ils ne vont pas comprendre ce qui leur arrive », a-t-il dit.

La discussion autour de la table a repris de manière informelle. Le niveau de la discussion, la concentration des participants me faisaient penser à des médecins dans une salle d'opération. Oui, il s'agissait de questions de vie et de mort, mais ils avaient l'habitude de prendre ce type de décision et savaient ce qu'ils faisaient. Aucune panique. Le ton décontracté reflétait l'ambiance de Camp David – l'atmosphère y était moins tendue qu'à la Maison-Blanche, ce qui expliquait pourquoi ils préféraient se retrouver là.

La pause-repas terminée, le président a annoncé : « OK, je vais montrer un cheval à Arnold, je reviens dans vingt minutes. »

En partant le lendemain, je savais que l'attaque au sol serait lancée quarante-huit heures plus tard. On était mardi, les troupes attaqueraient deux jours plus tard, le 23 février. Je faisais les cent pas en me disant : Je sais quelque chose que personne ne sait, à l'exception de ce cercle restreint. Ni la presse ni personne. La confiance que le président Bush m'accordait a eu sur moi un effet considérable. Quoi qu'il arrive, je ne trahirai jamais cette confiance ni ne laisserai tomber cet homme.

Le reste de l'année 1991 m'a comblé : à la maison, dans ma mission de service public, et du côté de mes films. *Terminator 2 : Le Jugement dernier* est sorti dans les salles le week-end du 4 Juillet et est rapidement devenu le plus gros succès au box-office de ma carrière. Trois semaines plus tard naissait Christina. Je suis également devenu l'heureux propriétaire, et fier de

l'être, du premier Hummer du monde, version civile du véhicule tout-terrain militaire HMMWV ou Humvee, qui avait joué un rôle important dans la guerre du Golfe. J'avais remarqué le Humvee l'été précédent, dans l'Oregon, pendant le tournage d'*Un flic à la maternelle*. Un convoi de Humvees de l'armée américaine était passé tout près, et j'avais eu le coup de foudre. Je n'avais jamais vu de 4 × 4 aussi superbes et impressionnants. Le Humvee possède un niveau d'équipements standard pour lequel on dépenserait des milliers et des milliers de dollars supplémentaires en options sur une Jeep ou une Chevrolet Blazer : roues et rétroviseurs énormes, garde au sol très haute, phares supplémentaires dont des infrarouges, pare-chocs à l'avant et treuil de remorquage en cas de problème. Le Humvee avait de la gueule, sans avoir à y ajouter quoi que ce soit !

Non seulement j'en désirais un pour moi, mais je savais que le marché serait énorme si je parvenais à convaincre le fabricant de mettre au point une version destinée au public. C'est un boniment de vendeur que j'ai servi au PDG et aux autres cadres dirigeants de AM General à Lafayette, dans l'Indiana, qui fabrique les Humvees pour l'armée. Je me suis débrouillé pour avoir l'autorisation d'en acheter un, puis je l'ai confié à une compagnie pour qu'on l'adapte aux normes de la circulation urbaine tout en civilisant l'aménagement intérieur, puis je l'ai retourné chez AM General en leur disant : « Voilà. Il n'y a plus qu'à copier. » C'est ce qu'ils ont fait, et c'est pourquoi le Hummer a été si étroitement lié à mon image quand il est arrivé sur le marché.

Je me suis également engagé cette année-là dans une aventure commerciale intéressante. J'avais rejoint Sylvester Stallone et Bruce Willis à New York en octobre pour le lancement officiel d'une chaîne de restaurants et de boutiques pour célébrités nommée « Planet Hollywood ». Il y avait là des stars de tous les horizons. C'était un événement, mais aussi le début d'un empire.

Notre idée était d'implanter des Planet Hollywood partout dans le monde et d'en faire un pôle d'attraction pour tous ceux qui aimaient les vedettes de cinéma américaines. Les souvenirs cinématographiques et les accessoires feraient le décor – comme l'uniforme d'aviateur de Tom Cruise dans *Top Gun*, le maillot de bain de Jayne Mansfield dans *La Blonde et moi*, ou une des motos de *Terminator*. Les restaurants accueilleraient les premières cinématographiques, les visites de stars, et vendraient des blousons, des tee-shirts et d'autres souvenirs. C'était le projet de Keith Barish, un producteur de cinéma, et de Robert Earl, qui avait lancé la chaîne « Hard Rock Café ». Keith avait convaincu Robert que des restaurants sur le thème d'Hollywood auraient encore plus de succès – surtout maintenant que le rideau de fer était tombé et que le monde entier s'ouvrait à la culture américaine. Ils sont venus me vendre l'idée : « On veut que tu sois notre associé. Pas question d'enrôler une star à la noix qui n'y comprendrait rien. Toi, tu as le sens des affaires. Et tu es la star numéro un. Si tu marches, les autres suivront. »

L'idée m'a plu et cela s'est su. Peu après, mon avocat, Jake Bloom, qui

représentait également Sly et Bruce, m'a annoncé que ces derniers voulaient faire partie de l'aventure. « Tu y vois un inconvénient ?

— Absolument pas. »

La participation de Sly me faisait particulièrement plaisir. Jake savait que Stallone et moi étions à couteaux tirés depuis des années. Cela remontait à l'époque de *Rocky* et *Rambo*, quand il était le héros numéro un des films d'action, et que je courais après lui. Je me rappelle avoir dit à Maria, quand je tournais *Conan le Destructeur* : « On a fini par me payer 1 million de dollars pour un film, mais Stallone, lui, se fait 3 millions. J'ai l'impression de faire encore du sur-place. » Pour me stimuler, je considérais Stallone comme mon pire ennemi, exactement comme j'avais diabolisé Sergio Oliva quand j'essayais de décrocher le titre de Monsieur Univers. Je m'étais mis à haïr Sly au point de me moquer de lui en public – de son physique, de sa façon de s'habiller – et la presse m'accusait de le débîner, citations à l'appui.

Je ne pouvais guère lui reprocher de me rendre la pareille. Il avait envenimé la bagarre en alimentant secrètement les médias en anecdotes désagréables sur mon compte. Il avait même payé l'amende d'un journaliste anglais que j'avais fait condamner pour diffamation. Mais le temps avait passé, j'avais nettement moins besoin de démontrer que j'étais *la* star, et je voulais enterrer la hache de guerre. J'ai dit à Jake : « Dis-lui qu'il est le bienvenu, c'est ma manière de me montrer généreux et de faire la paix. »

C'est ainsi que Sly, Bruce et moi avons formé une équipe. On prenait l'avion ensemble pour aller inaugurer le dernier Planet Hollywood en date, accueillir les célébrités locales, faire un signe de la main aux caméras, parler à la presse et faire tout notre possible pour remercier nos fidèles admirateurs. Sly et moi passions le voyage à fumer des cigares et à rigoler. Toutes nos disputes étaient oubliées. Deux mecs typiques, totalement dans le déni, comme si nous n'avions jamais eu de problèmes, comme si rien ne s'était passé. C'était notre façon d'avancer dans la vie.

Tout cela ne m'empêchait pas de ronger mon frein. Je me suis souvenu de mon impatience après avoir remporté mon troisième ou quatrième titre de Monsieur Univers. L'idée d'avoir la musculature la plus impressionnante du monde ne me disait plus rien. C'était une phase de ma vie, un tremplin pour autre chose : le culturisme m'avait propulsé aux Etats-Unis et lancé dans le cinéma. Mais j'avais dépassé ce stade. Je m'intéressais toujours à la promotion du culturisme et de l'éducation physique, mais je ne voyais plus aucun intérêt à être Monsieur Muscle.

Je m'étais fixé ensuite l'objectif de devenir la plus grande star du film d'action. Et j'y étais parvenu. Puis j'avais franchi un pas supplémentaire, en tournant des comédies. Mais j'avais toujours su que je m'en lasserais également.

Au cours des sept années séparant les deux *Terminator*, ma conception des affaires avait changé. Dans les années 1980, j'adorais pulvériser les records cinématographiques. Je visais toujours plus haut, je voulais doubler

mon salaire à chaque nouveau projet, je cherchais à être en tête du box-office et la star numéro un. La seule idée de dormir me révoltait littéralement. Pendant le tournage de *Terminator*, je rêvais de pouvoir fonctionner en continu, comme une machine. J'aurais pu faire des prises toute la nuit avec Jim Cameron, puis changer de costume et tourner un autre film le jour, avec un autre réalisateur. Ce serait génial, non ? m'étais-je dit. Je pourrais faire quatre films par an !

Désormais, après *Terminator 2 : Le Jugement dernier*, ma vision des choses avait totalement changé. J'avais une famille. Je souhaitais avoir une vie agréable. Profiter de ma femme et de mes filles. Voir Katherine et Christina grandir. Faire des choses, partir en vacances avec elles. Être à la maison quand elles rentraient de l'école.

Je me suis donc efforcé d'équilibrer mon emploi du temps. Un film par an me semblait être le bon rythme. Le public me considérait comme l'une des plus grandes stars et je n'avais plus rien à prouver. Mais on attendait de moi d'autres films, et je devais veiller à pouvoir en refaire, et des bons. Si j'avais une idée ou si un scénario exceptionnel attirait mon attention, je voulais me donner les moyens de faire le film. Cela dit, d'autres opportunités se présentaient, et le cinéma ne me suffisait plus.

Peut-être devais-je faire comme Clint Eastwood, et passer de temps en temps à la réalisation et à la production – quitte à jouer dans le film quand cela m'intéressait ? C'était une idée parmi d'autres. J'aimais les nouveaux défis, ça ne me dérangeait pas de prendre des risques. Clint était l'une des rares personnalités d'Hollywood à avoir la tête sur les épaules. Il avait le sens des affaires. Il n'a jamais perdu d'argent. Ses placements étaient raisonnables. Il s'impliquait toujours dans les entreprises qui le passionnaient, comme son restaurant et son golf au nord de la Californie. Depuis mon arrivée en Amérique, je l'admirais. Je ne savais pas si j'avais ce type de compétence, mais pourquoi ne pas prendre exemple sur lui, du moment que faire l'acteur ne me suffisait plus ?

J'ai donc envisagé une toute nouvelle trajectoire. Clint avait été élu maire de Carmel, en Californie, sa ville natale. Ce genre de fonction me séduisait, même si à l'époque je ne savais pas à quel poste électif je pourrais prétendre. Cela dit, j'étais influencé par ma proximité familiale avec les Shriver et les Kennedy, même si nous n'étions pas du même côté de la barrière politique.

De manière inattendue, c'est Richard Nixon qui, en novembre 1991, m'a encouragé à me présenter aux élections. Je l'ai rencontré dans son bureau, juste avant l'inauguration de sa bibliothèque, qui suivait de près celle de la bibliothèque Reagan. J'étais conscient de l'impopularité de Nixon et des dégâts qu'avait causés dans le pays le scandale du Watergate. Néanmoins, je l'admirais. Je trouvais qu'il avait été un président formidable. Il devait le savoir, car j'avais toujours dit du bien de lui dans les médias, même aux pires moments de sa disgrâce. J'avais fait exprès de parler de lui à ce moment-là,

c'est mon côté rebelle et provocateur.

« Je tiens à ce que vous puissiez apprécier l'événement », m'avait-il dit au téléphone en m'invitant. En fait, il comptait sur moi pour faire un discours, mais ne m'avait rien dit. J'avais donc accepté innocemment, et j'étais venu avec mon neveu Patrick, le fils de mon frère décédé. Patrick, qui avait alors dans les vingt-cinq ans, venait d'obtenir son diplôme en droit à l'University of Southern California et avait été engagé par Jake Bloom, mon avocat. J'adorais traîner avec lui et lui montrer les ficelles du métier. A notre arrivée à l'inauguration, un événement qui rassemblait quelque mille trois cents personnes, nous avons salué Nixon.

Nixon savait prêter attention à ses interlocuteurs, deviner leurs pensées. J'étais impressionné.

« Arnold, venez dans mon bureau.

— Cela ne vous ennuie pas que mon neveu se joigne à nous ?

— Pas du tout. »

Il a fermé la porte et m'a posé toutes sortes de questions : que faisais-je en ce moment ? où en était ma carrière cinématographique ? d'où me venaient mes opinions républicaines ? pourquoi m'étais-je engagé en politique ? J'ai répondu, et je lui ai aussi dit ce qui me tenait à cœur : « Je suis venu en Amérique parce que c'est le pays le plus formidable au monde, et je ferai tout pour qu'il le reste. Pour cela, pas question d'avoir des imbéciles qui briguent la présidence puis occupent la Maison-Blanche. Il nous faut de bons leaders, et appliquer le même programme dans les Etats et les villes. C'est pourquoi je veux être sûr de faire campagne et de voter pour le bon candidat. J'ai besoin de savoir ce qu'il propose, ce qu'il a fait dans le passé, comment il a représenté son Etat, s'il a été un grand dirigeant, etc. » Je lui ai parlé des efforts que devait faire la Californie dans le domaine de la santé et de l'éducation, en me fondant sur ce que j'avais appris à la tête du Conseil présidentiel. Et de la nécessité pour l'Etat d'avoir de meilleurs rapports avec le monde des affaires.

Quelqu'un nous a interrompus : « Monsieur le président, on vous attend. » Nous nous sommes levés et il s'est tourné vers moi : « Vous devriez vous porter candidat au poste de gouverneur de Californie. Si vous le faites, je vous soutiendrai. » Il m'a surpris, car nous n'avions pas du tout évoqué cela. C'était la première personne qui m'en parlait sérieusement.

Il a envoyé Patrick s'asseoir, et m'a demandé : « Restez ici, près du podium. » D'autres personnalités dont l'acteur Bob Hope étaient là, et je me suis joint au groupe.

Puis il a pris la parole. Il a fait un bon discours, décontracté, et j'ai été impressionné car il parlait sans notes. Il a parlé avec éloquence de la mission de la bibliothèque, de certaines de ses réalisations au cours de sa vie, de telle ou telle politique qu'il importait de poursuivre, etc. « Bien sûr, j'ai ici de nombreux partisans. C'est grâce à vous que tout cela a été possible, et je vous remercie infiniment de votre aide. Mais je tiens maintenant à vous présenter

quelqu'un qui représente l'avenir de notre Etat, et qui... »

Je n'ai pas entendu la suite, car mon cœur s'est mis à battre la chamade.

« Il veut peut-être seulement citer mon nom », ai-je pensé. Mais je savais qu'il était sur le point de me donner la parole. Les deux parties de mon cerveau se sont affrontées sur-le-champ. L'une : « C'est quoi cette embrouille ? Je ne suis pas prêt », et l'autre : « Mon pote, c'est le président Nixon qui parle de toi. Réjouis-toi. »

Je l'ai entendu dire : « Arnold, venez à la tribune. » Et ce fut un tonnerre d'applaudissements.

Je lui ai donc serré la main devant tous ces gens. Puis il m'a chuchoté, mais de façon qu'on puisse l'entendre clairement dans le micro : « Je pense que vous devriez dire quelques mots. »

Heureusement, quand on pense du bien de quelqu'un et qu'on sait exactement pourquoi, il n'est pas difficile de parler à cœur ouvert. J'y suis allé franchement tout en plaisantant. « Eh bien, c'est toujours agréable de faire un discours au pied levé, merci quand même. » Petits rires. J'ai poursuivi en expliquant pendant quelques minutes ce qui m'avait amené au Parti républicain. J'ai raconté comment j'avais vu pour la première fois Nixon à la télévision au cours de la campagne présidentielle de 1968, « quand il parlait de *faire appliquer la loi* ! ». Quelques personnes ont applaudi. « Il apportait son soutien à l'armée, au Pentagone, car l'Amérique ne peut être puissante que si elle dispose d'une *armée puissante* ». Nouveaux applaudissements.

« Et il voulait bâtir une économie mondiale. Sans tarifs douaniers ni barrières faisant obstacle au commerce. Car, au bout du compte, c'est la *richesse* qu'il fallait protéger, pas la main-d'œuvre ! » Encore plus d'applaudissements. « Oui, c'est ce que j'aimais entendre de sa part. Et moi qui venais d'un pays socialiste, j'aimais particulièrement entendre quelqu'un dire : “Ras-le-bol d'avoir le gouvernement sur le dos !” » Applaudissements et acclamations.

Le président Nixon m'a ensuite emmené dans son bureau : « N'oubliez pas ce que je vous ai dit à propos de votre candidature au poste de gouverneur. »

Je me suis dit que l'idée de me lancer dans la politique ne devait pas être si délirante si quelqu'un comme Nixon me le conseillait. Mais je ne me disais pas non plus : Bon Dieu, je vais y aller ! Je n'y pensais pas trop. Je ne me fixais pas d'échéance. Je prenais ça très calmement.

## *Last Action Hero*

A Hollywood, on ne gagne pas à tous les coups. Un jour ou l'autre, on se plante. C'est ce qui m'est arrivé avec *Last Action Hero*. Nous devions faire un malheur : « le hit de 1993 », « le top du box-office de l'été », disait la promo. *Terminator 2 : Le Jugement dernier* était le film qui avait fait le plus d'entrées en 1991 et on s'attendait à ce que *Last Action Hero* fasse encore mieux. Or c'est *Jurassic Park* de Steven Spielberg qui a remporté la palme, finissant même par surpasser *E.T.*, le précédent record de l'histoire du cinéma. Notre film n'avait pas le mordant d'un grand succès populaire et, comble de malchance, sa sortie avait été programmée pour le week-end suivant celle de *Jurassic Park*. *Last Action Hero* avait du plomb dans l'aile dès son arrivée sur les écrans. Le magazine *Variety* titrait à la une : « Les lézards se payent Arnold ».

En fait, *Last Action Hero* a gagné de l'argent et n'était un échec que par rapport à nos attentes. Personne ne l'aurait relevé si je n'avais été aussi célèbre. Dommage, car j'adorais l'esprit du film. Il combinait le cinéma d'action et la comédie, les deux emplois qui me convenaient le mieux. Pour l'ouvrir à un public aussi large que possible, on l'avait classé PG-13, déconseillé aux moins de treize ans. Grosso modo, il s'agissait d'une grande vadrouille d'été ; une parodie sans trop de scènes de violence, de sexe, ni de grossièretés de langage. Je tenais le rôle principal de Jack Slater, un inspecteur franc-tireur de la police de Los Angeles. J'étais également le producteur délégué du film, ce qui voulait dire que j'avais un droit de regard sur tous les aspects du projet : scénario, choix du réalisateur et des acteurs, financement du studio, distribution, marketing, budget, agence de pub, planning des sorties à l'étranger, et ainsi de suite. Cette responsabilité supplémentaire me plaisait. J'avais souvent donné un coup de main à la production de mes films précédents. Mais parfois, quand je disais : « Voyons l'affiche » ou : « Et si on prenait une meilleure photo ? », j'avais l'impression de m'immiscer. Cette fois, je pouvais m'impliquer à tous les niveaux, de la pub au merchandising.

L'intrigue tourne autour d'un gosse de onze ans, Danny Madigan, passionné de films d'action et qui connaît tout à leur sujet. Il obtient un ticket magique qui lui permet d'entrer dans le dernier film de Jack Slater, son héros favori.

J'ai eu la chance d'avoir John McTiernan comme réalisateur, celui de



*Predator*, *Piège de cristal* et *A la poursuite d'Octobre rouge*. John a toujours une vision très claire des choses et, pour *Last Action Hero*, il m'a donné mon premier aperçu des ennuis à venir. On buvait un verre après avoir tourné jusqu'à 3 heures du matin à New York, quand il m'a dit : « On est en train de faire du *E.T.* » En l'entendant, j'ai eu le sombre pressentiment que le classement bénin « déconseillé aux moins de treize ans » ne collait pas. Même avec un gosse comme partenaire, les gens auraient du mal à me voir dans un gentil film d'action familial. Harrison Ford pouvait faire ça dans *Les Aventuriers de l'arche perdue*, mais pas moi. J'avais tourné des comédies, bien sûr, mais dans lesquelles personne ne s'attendait à ce que le héros fasse exploser quelqu'un. Quand on vend un film avec le mot « action » dans le titre, mieux vaut qu'il y en ait un peu. *Conan* avait fait des étincelles parce qu'on l'avait classé « accord parental souhaitable ». Cette fois, on avait parié sur une accumulation d'exploits et un rythme effréné pour que *Last Action Hero* soit à la hauteur de son titre.

L'idée d'un film d'action plus chaleureux et non dénué de tendresse semblait dans l'air du temps. Le gouverneur de l'Arkansas, Bill Clinton, venait de battre George Bush aux élections présidentielles de 1992, et les médias étaient intarissables sur ces baby-boomers qui prenaient le pas sur la génération de la Seconde Guerre mondiale. L'Amérique se dirigeait vers la non-violence. Un journaliste de la presse du spectacle s'interrogeait : « Que vont devenir les héros traditionnels purs et durs comme Sylvester Stallone, Bruce Willis et Arnold Schwarzenegger ? Le public ne préfère-t-il pas plutôt désormais le "Peace and Love" ? » Je voulais m'adapter à cette tendance. Aussi, quand les gars du merchandising sont arrivés avec le prototype de la figurine de Jack Slater, j'ai refusé les armes de combat miniatures. « On est dans les années 1990, leur ai-je expliqué, pas dans les années 1980. » Finalement, au lieu de brandir un lance-flammes, la figurine de Jack Slater donnait un coup de poing et disait : "Grave erreur !" – l'expression fétiche de Slater. Sur l'emballage, on voyait écrit : "Joue malin. Jamais avec de vraies armes". »

On a mis la gomme question merchandising et promo. En plus des jouets, nous avons passé un contrat de licence pour sept jeux vidéo, consacré 20 millions de dollars à une opération avec Burger King, 36 millions de dollars à un « film-attraction » destiné aux parcs d'amusement et – notre grande prouesse – la NASA nous a choisis pour la première publicité payante dans l'espace. Nous avons fait peindre « Last Action Hero » et « Arnold Schwarzenegger » sur les côtés d'une fusée et organisé un concours dont le gagnant aurait le privilège d'appuyer sur le bouton de lancement. Nous avons monté une statue gonflable de Jack Slater haute de quatre étages sur un radeau face à la plage de Cannes pendant le festival, où j'ai battu mon record personnel en donnant quarante interviews télévisées et cinquante-quatre pour la presse écrite en l'espace de vingt-quatre heures.

Entre-temps, la production avait pris du retard. Lors de notre seule

projection-test, le 1<sup>er</sup> mai, le film, toujours en chantier, durait deux heures vingt et on avait du mal à en comprendre les dialogues. A la fin, les spectateurs s'ennuyaient. Ensuite, le calendrier était si serré que nous n'avons plus eu le temps de faire de nouveaux tests. Il nous a fallu poursuivre à l'aveuglette sans le retour nécessaire au peaufinage d'un film. Cela dit, personne au studio ne voulait repousser la sortie, pour ne pas donner l'impression que le film avait des problèmes, et j'étais d'accord.

Au bout du compte, *Last Action Hero* a été apprécié par beaucoup de monde. Mais, pour l'industrie du cinéma, ce n'était pas assez. Il ne suffit pas que les gens *aiment* votre film. Il doit susciter l'enthousiasme. C'est le bouche-à-oreille qui assure le succès car, si l'on peut mettre 25 ou 30 millions de dollars pour la promotion d'un film le premier week-end, on ne peut pas se le permettre chaque semaine.

Les signes inquiétants se multipliaient. Peut-être à cause de *Jurassic Park*, le nombre d'entrées la première semaine était inférieur aux attentes : on atteignait 15 millions de dollars au lieu des 20 millions prévus. Quand j'ai constaté que les gens sortaient des salles contents mais pas fanatiques, en tenant des propos du style « C'était bien », j'ai su qu'on était morts. Effectivement, le deuxième week-end, nous sommes tombés à 42 % du box-office.

La critique s'est déchaînée. C'en était fini de ma carrière. Les journalistes de la presse écrite tapaient sur tout ce que j'avais fait, comme pour dire : « Qu'espériez-vous d'un gars qui travaille avec John Milius et ne parle que d'écraser ses adversaires ? Eux vivent là-dedans, nous dans un monde compatissant. »

La politique s'en est mêlée. Tant que j'étais en vogue, on ne m'avait jamais reproché mes opinions, même si Hollywood et la presse du spectacle préfèrent en général les démocrates. Maintenant que j'étais à terre, ils s'en donnaient à cœur joie. Reagan, Bush et les Républicains étaient finis, tout comme les films d'action crétins et les conneries machistes. On entrait dans l'ère de Bill Clinton, de Tom Hanks et des films à message.

J'ai pris tout cela avec philosophie. J'avais des tas de projets – *True Lies*, *L'Effaceur* –, de quoi m'assurer que ce seul échec n'aurait aucun effet sur ma carrière. Je me disais que cela n'avait pas d'importance, car il faut bien subir une défaite un jour ou l'autre. Cela aurait pu tomber sur un autre film, à une autre période.

Mais on a beau se rassurer et savoir de quoi il retourne, c'est un mauvais moment à passer. Ce n'est pas une partie de plaisir d'échouer au box-office et de rater la sortie de son film. De se faire étriller dans la presse. D'entendre dire que c'est le début de la fin. Comme toujours, deux voix s'affrontaient dans ma tête. L'une disait : « C'est horrible ! », et l'autre : « On va voir de quoi tu es capable, Arnold. On va voir si tu as du cran, des nerfs d'acier, le cuir assez dur. Si tu peux rouler dans ta décapotable, sourire aux lèvres, alors que tout le monde ne parle que de ta plantade. On va voir si tu assures. »

Je ruminais tout cela en me demandant comment m'en sortir. Une sorte de remake de la nuit que j'avais passée après avoir perdu Monsieur Univers face à Frank Zane en 1968.

Maria m'a beaucoup aidé. « Ecoute, le film est bon, disait-elle. Ce n'est peut-être pas ce qu'on avait espéré, mais il est bon et tu as de quoi être fier. Passons à autre chose, au prochain projet. » Nous sommes partis avec les enfants dans notre maison de vacances à Sun Valley, dans l'Idaho. « Ne te laisse pas abattre. Regarde ce que nous avons ici. Tu ferais mieux d'y penser plutôt qu'à ce film idiot. Ces choses-là, ça va, ça vient. Et puis, tout de même, sur une vingtaine de films, deux tiers ont été des succès. Tu n'as pas à te plaindre ! »

Il n'empêche. Je crois qu'elle aussi était déçue et n'était pas très à l'aise quand les amis appelaient. C'est une manie, à Hollywood. « Je suis désolé des scores du box-office », disent-ils, alors qu'ils guettent vos réactions. Maria recevait des appels du style : « Mon Dieu, j'ai vu ce que raconte le *Los Angeles Times*. Je suis vraiment désolée ! » Ce genre de dialogue.

Nous faisons tous pareil. Compatir aux malheurs d'autrui fait partie de la nature humaine. J'appellerais Tom Arnold si l'un de ses films était un fiasco. J'appellerais Stallone. Je lui dirais : « Que le *Los Angeles Times*, le business et toutes ces saloperies aillent se faire foutre. Tu es un grand acteur, plein de talent. » C'est ce qu'on dit, tout en se demandant : Qu'est-ce qu'il va dire ? Alors, pourquoi les gens ne m'appelleraient-ils pas pour faire la même chose ?

Et quand on est gêné, comme c'était mon cas, on a tendance à croire que le monde entier se focalise sur votre échec. Quand j'allais au restaurant et que quelqu'un me disait : « Hé, salut, comment ça va ? J'ai vu ton dernier film, c'était formidable », je pensais, « *Formidable ?* Pauvre con. T'as pas lu le *Los Angeles Times* ? » En réalité, tout le monde ne lit pas le *Los Angeles Times* ni *Variety*, ni ne va voir tous les films. Le malheureux type n'était sans doute au courant de rien et tenait simplement à dire quelque chose de sympa.

Un autre succès réparerait ces déconvenues. Avant la fin de l'été, j'étais de nouveau devant les caméras de Jim Cameron, en selle sur un cheval noir qui traversait Washington au galop, à la poursuite d'un terroriste à moto. *True Lies* était une comédie à grand spectacle aux effets spéciaux outrés, dont une fusillade entre des terroristes planqués dans un gratte-ciel de Miami et moi-même dans un Harrier Jet, et une explosion nucléaire qui emportait une des îles des Keys. Sans parler de relations cocasses et compliquées, en particulier entre mon personnage, Harry Tasker, et ma femme à l'écran, jouée par Jamie Lee Curtis. Tasker est une sorte de James Bond, un super espion dont la femme, Helen, croit au début du film qu'il vend des ordinateurs. Jamie Lee avait interprété le rôle avec tant de brio qu'elle a été nommée pour le Golden Globe de la meilleure actrice de comédie.

J'avais été mis sur la piste de *True Lies* l'année précédente, quand Bobby Shriver m'avait appelé pour me dire qu'il avait vu un film français

dont il était sûr que j'en ferais un remake pour le public américain. « Ça s'appelle *La Totale !*, m'avait-il expliqué, c'est l'histoire d'un type à la 007, pas très malin, dont la femme ne sait pas de quoi il vit. Il lui arrive de rentrer à la maison complètement à l'ouest, en s'excusant. Son job est d'arrêter des criminels internationaux mais il ne sait pas comment gérer sa fille adolescente qui fait les quatre cents coups.

— Ça a l'air drôle, ai-je dit.

— Ouais. Il y a du comique et de l'action. On rit, mais il y a beaucoup de suspense. » J'ai appelé l'agent du film, pour qu'il m'envoie une copie. Je suis tombé amoureux de *La Totale !*. Cela dit, Bobby avait raison : c'était trop statique pour un film américain. Il fallait plus d'action et d'énergie. J'ai aussitôt pensé : « Jim Cameron ! Il voulait tourner *Spider-Man*, mais le projet vient de tomber à l'eau. » J'ai donc appelé Cameron : « Faisons-ça ensemble, à ta manière : *en grand*. »

Nous nous sommes rapidement entendus avec la Fox. Jim écrivait le scénario. Dans tous ses films, il y a des personnages féminins au caractère bien trempé, et le rôle d'épouse au foyer de Helen Tasker s'est métamorphosé en celui interprété par Jamie Lee : vive et sexy, avec elle-même une vie secrète. Il me consultait sur le scénario au fur et à mesure de son élaboration. A un moment donné, il est venu deux jours à Las Vegas, pour explorer la façon dont je parlais à ma femme, comment je réagissais si je la soupçonnais de me tromper, ce que je dirais à un terroriste avant de le tuer, ce que je ferais si je découvrais que ma fille volait mon ami. Ces conversations nous ont permis d'ajuster le rythme des dialogues. Le calendrier du projet collait parfaitement : la préproduction devait commencer quelques semaines après la déception de *Last Action Hero*, et le tournage le 1<sup>er</sup> septembre.

Pour Maria et moi, *True Lies* est devenu une aventure familiale. Elle en était à son huitième mois de grossesse au début du tournage et elle a annoncé son congé maternité lors de son émission *First Person with Maria Shriver* en ces termes : « Arnold sera ici à Los Angeles quand je donnerai naissance à mon enfant. Ensuite je ferai les valises et on partira en famille avec lui. On verra bien combien de temps je tiens le rôle de bonne épouse sur un plateau. » Cameron s'est débrouillé pour qu'on puisse tourner à Los Angeles pendant trois semaines, jusqu'à la naissance de Patrick. Puis la production est partie pour Washington et, en effet, quelques jours plus tard, Maria, Katherine, Christina, le bébé et la nounou m'ont rejoint.

Nous sommes restés un mois à Washington, un séjour extrêmement heureux. Cameron, comme d'habitude, préférait tourner la nuit. Je travaillais jusqu'au point du jour, revenais dormir à la maison pour me lever l'après-midi et jouer avec les enfants. Katherine avait quatre ans, Christina deux et demi et, en dehors des chatouilles et des chahuts, nous aimions faire de la peinture. Mon assistante Ronda, une artiste, m'avait fait renouer avec les pinceaux, un de mes grands plaisirs quand j'étais enfant. J'avais toujours voulu m'y remettre, sans jamais avoir la patience de réunir le matériel et de me poser

pour commencer. Un samedi matin, donc, elle est arrivée à la maison avec des toiles et des couleurs acryliques en annonçant : « Pendant les trois heures qui viennent, nous allons peindre.

— D'accord. »

J'ai choisi un Matisse dans un livre d'art et j'ai entrepris de le copier : une pièce pourvue d'un tapis, d'un piano, une fleur dans un vase, une porte-fenêtre ouverte sur un balcon donnant sur la mer. Cela m'a redonné le goût du dessin. J'esquissais désormais des châteaux à l'encre de Chine, peignais des cartes de Noël et d'anniversaire pour Maria et les enfants. Les filles et moi passions des moments délicieux entre les jeux et la peinture. J'avais crayonné une belle citrouille pour Patrick et un gâteau d'anniversaire avec des bougies pour Maria.

Les mois suivants, nous avons mené une vie de bohémiens. Nous sommes partis avec la production de *True Lies* pour Miami, où j'ai emmené Maria et les filles faire du scooter des mers. Ensuite pour Key West, puis le Rhode Island, pour finalement retourner sur la côte Ouest. Je me suis bien mieux débrouillé que mon personnage d'agent secret dans l'art de concilier le travail et la famille. Cameron était un organisateur hors pair et il y avait chaque jour du temps pour se détendre. Cela dit, la réalisation de *True Lies* mettait les nerfs à l'épreuve, sans parler de toutes les heures que j'ai passées à apprendre à danser le tango pour les scènes de bal. Cameron n'était jamais à cours de nouvelles cascades et effets spéciaux et, en plus des quarante-huit cascadeurs engagés, il exigeait de nous, les acteurs, pas mal d'acrobaties. Jamie Lee a dû se balancer d'un hélicoptère qui la déposait sur le toit d'une voiture roulant à toute vitesse sur un pont. Je devais nager dans l'océan pour échapper à un mur de flammes. Je faisais confiance à Cameron pour ne pas risquer nos vies, mais ces exploits, par nature, étaient dangereux. Si vous vous plantiez, personne ne pouvait vous protéger à 100 %.

C'est en montant le cheval noir que je l'ai échappé belle. Dans le film, Harry Tasker poursuit le terroriste à moto à travers un parc de Washington, entre dans un hôtel de luxe, traverse une salle de bal, puis pénètre dans une batterie d'ascenseurs remplis de gens en tenue de soirée, pour finalement coincer le méchant sur le toit. Mais le terroriste parvient à exécuter un saut spectaculaire à moto depuis l'immeuble et atterrit sur le toit d'un immeuble voisin. Dans l'excitation de la poursuite, Harry éperonne son cheval et charge le bord du toit pour exécuter le saut. Mais au dernier moment, le cheval renâcle et dérape, et Harry est projeté par-dessus l'encolure de sa monture et se retrouve suspendu aux rênes au-dessus de la rue. Sa vie dépend désormais du cheval, qu'il tente de convaincre de reculer en le cajolant. Le toit était en fait une estrade d'une trentaine de mètres de haut dans un studio. L'équipe du film, craignant que le cheval ne s'arrête pas à temps, avait installé une plateforme de sécurité, comme une sorte de passerelle d'embarquement. De cette façon, si le cheval faisait un pas ou deux de trop, nous ne tomberions pas. La plateforme disparaîtrait au montage.

Pour ce genre de cascade, le cheval doit vraiment avoir du cran et de l'énergie, car il faut beaucoup de prises. Un cheval ordinaire devinera qu'on ne veut pas réellement le laisser sauter et, après les premiers essais, il s'arrêtera bien avant le bord du toit. Il ralentira au milieu du parcours et s'arrêtera tranquillement. Mais un cheval combatif a tellement envie de sauter qu'il chargera toute une journée s'il le faut, en espérant qu'on finira par le laisser sauter. Je montais donc un cheval de cette trempe, bien dressé mais teigneux. Ça me plaisait, car j'étais devenu un bon cavalier depuis mon entraînement pour Conan.

Avant de commencer, il fallait vérifier les angles des caméras et faire la mise au point. Je devais donc guider le cheval sur le bord du toit puis sur la passerelle au-dessus du sol du studio. Soudain, l'une des caméras au bout d'une longue perche est tombée accidentellement sur la tête du cheval. Le choc n'a pas été terrible, mais suffisamment fort pour lui faire peur. Le cheval a essayé de reculer, mais ses sabots glissaient sur la passerelle. Je suis descendu du cheval aussi vite que j'ai pu, mais il n'y avait pas de place : je me suis retrouvé sur la passerelle, à trente mètres de hauteur, sous le cheval. Je ne pensais qu'à une chose : « Reste en vie, ne bouge pas, ne quitte pas des yeux les sabots. » Le cheval tournait autour de lui-même, et s'il me marchait dessus ou glissait à nouveau, il pouvait nous entraîner tout deux trente mètres plus bas. Je me suis dit que des gens avaient survécu à des chutes bien plus impressionnantes. Mais, si lui et moi atterrissions sur le sol en ciment, c'en serait fini.

Pas le moment d'intervenir. Ce serait dangereux. C'est ce que tout le monde pensait. Mais le directeur des cascades, Joel Kramer, savait que celle-ci était une première et il était sur ses gardes. Il a sauté sur la plateforme, saisi les rênes et essayé de calmer l'animal pour le faire reculer doucement de façon que je puisse m'esquiver.

Mon cerveau a réagi comme toujours quand je viens de frôler une catastrophe. J'oublie l'épisode, comme s'il n'avait pas existé. Une fois le cheval calmé, nous sommes revenus tourner la scène comme prévu. J'ai offert à Joel une boîte de cigares Montecristo. Tout le monde savait que, s'il n'avait pas veillé sur nous, nous nous serions probablement tués.

Maria avait trop de tempérament pour se contenter de jouer à la maman bien longtemps. Lorsque nous étions en Floride, elle avait déjà repris le travail, préparait de nouveaux sujets et, quand le tournage s'est arrêté le temps que la production s'installe dans le Rhode Island, nous sommes partis passer une journée à Cuba ensemble. Bien entendu, Cuba était interdit aux Américains, mais Maria pouvait s'y rendre en tant que journaliste. Elle avait déjà réalisé deux interviews de Fidel Castro, et au cours de l'une d'elles elle lui avait même demandé à brûle-pourpoint s'il était impliqué dans l'assassinat de JFK. Cette fois, elle préparait le canevas d'une nouvelle interview et je l'accompagnais en tant qu'époux.

De mon côté, je ne pensais qu'aux cigares. Pendant que Maria allait à

ses rendez-vous, j'ai visité la manufacture de Partagas où l'on fabrique les Cohiba, les Punch, les Montecristo et autres marques légendaires. Je suis fasciné par les usines et pour peu qu'un produit me passionne je tiens à voir comment on le fabrique. J'adore voir produire et assembler des voitures, façonner des chaussures, souffler le verre. Ou encore me rendre chez Audemars Piguet en Suisse, la fabrique de montres de luxe, pour observer le travail des techniciens dont les tenues blanches, les gants et les couvre-chefs protègent les mécanismes de la poussière. Ou faire une halte dans les boutiques de sculptures sur bois en Forêt-Noire, en Allemagne, où l'on confectionne des personnages et des masques religieux. Cette usine cubaine était le paradis du cigare. Imaginez une immense salle de classe contenant une centaine d'élèves, pourvue de pupitres et de bancs en bois à l'ancienne. Les hommes et les femmes assis aux pupitres roulaient les cigares. Au milieu, comme à l'école, trônait une estrade. S'y tenait quelqu'un qui lisait les nouvelles à haute voix. Mon espagnol étant rudimentaire, je ne comprenais pas tout, mais il s'agissait d'informations assaisonnées de propagande. Pour s'asseoir en un tel endroit en distillant ce genre de harangue, mieux vaut avoir un talent de fantaisiste, voire d'amuseur, comme lorsque Robin Williams fait le DJ dans *Good Morning, Vietnam*. Ce gars-là avait cette gouaille, le débit d'une mitraillette, et il agitait constamment les mains. Je suis certain qu'il aidait les ouvriers à passer le temps.

Ils traitaient ce tabac d'exception comme de l'or. C'était fascinant. J'avais vu ce type de mesures de sécurité dans les mines d'or et de diamants en Afrique du Sud, mais nulle part ailleurs. A leur arrivée, les ouvriers et ouvrières entraient en file indienne dans une grande salle parfaitement humidifiée où les grandes et longues feuilles, merveilleusement entretenues, étaient suspendues. Chaque ouvrier avait droit à un quota de feuilles plus trois cigares pour son usage personnel. Mais ces cigares-là n'atteignaient pas, de loin, la qualité des feuilles, la règle étant : « Il est interdit de rouler un cigare pour soi-même. » Et le contrôle était strict.

Le tabac est précieux. On doit le cultiver puis le traiter d'une certaine façon. Il faut le préparer. Le faire sécher avec soin jusqu'à ce qu'il devienne brun, prêt à être roulé. Tout doit être parfait et les Cubains y excellent. Ils bénéficient du climat idéal, des meilleurs sols, et héritent d'une tradition : des générations de passionnés se sont consacrés au roulage des cigares en recherchant constamment de meilleurs moyens d'atteindre la perfection.

Il suffit de voir comment se confectionne un cigare : d'abord le cœur, doté d'une qualité de tabac spécifique ; ensuite la feuille liante, d'une qualité différente ; puis l'enveloppe, qui doit être une feuille sans la moindre nervure. Quand on observe d'épaisses nervures sur un cigare, c'est qu'il s'agit d'un produit de moindre qualité ou d'une malfaçon. On peut s'en procurer pour huit dollars la pièce, qui se fument bien, mais rien à voir avec des cigares haut de gamme comme les Davidoff, les Montecristo ou les Cohiba. Enfin, j'observais les ouvriers apposer la bague. Comme pour tout, il faut que

l'étiquette ait de l'allure. Un fumeur de cigare prête beaucoup d'attention à la marque – en particulier si elle semble étrangère, d'apparence cubaine, vive et latine, avec des rouges et des jaunes et parfois une belle silhouette féminine.

Les cigares cubains méritent leur réputation. On trouve partout des contrefaçons mais l'expert peut renifler le faux en quelques secondes car le cigare cubain exhale une forte odeur d'engrais. Cela paraît bizarre, mais c'est ainsi. C'est délicieux à fumer, mais le néophyte sera déconcerté par l'odeur qui se dégagera quand il ouvrira la boîte.

Depuis que Bill Clinton occupait la Maison-Blanche, mon nom n'était plus en odeur de sainteté dans les allées du pouvoir à Washington. La veille de son investiture, Donna Shalala, la nouvelle ministre de la Santé et des Services sociaux, m'avait demandé de renoncer à mon poste de « tsar de la forme ». « Vous avez fait campagne pour Bush, m'avait-elle simplement signifié, et nous ne pouvons vous garder à la tête du Conseil présidentiel. » Ensuite, quand le tournage de *True Lies* a commencé, nous avons demandé à Bruce Babbitt, le nouveau ministre de l'Intérieur, la permission de traverser à cheval le bassin situé au pied du monument à la mémoire de Lincoln, à Washington. Il nous a envoyés balader, en dépit des autorisations précédentes pour d'autres films.

Maria n'était pas surprise : « Bienvenue en politique, m'a-t-elle dit. C'est comme ça que ça se passe. » Evidemment, elle était chagrinée de me voir contraint de renoncer à mon poste. J'étais compétent et j'aimais cela. D'un autre côté, même si elle appréciait George Bush en tant que personne, elle était impatiente de voir Bill Clinton entrer en fonction. Au fond, je ne savais pas trop de quel côté penchait la balance de ses sentiments. Elle devait réprimer un petit sourire de satisfaction, vu que j'avais accompagné la vague républicaine depuis si longtemps et que je l'avais bassinée avec Ronald Reagan et George Bush qui allaient redresser le pays. Bref, elle attendait le changement avec impatience.

J'avais tant appris en étant « tsar de la forme » que je savais exactement sur quoi me concentrer à l'avenir. Après avoir parcouru les Etats-Unis pendant trois ans, je me sentais de plus en plus concerné par un problème majeur touchant les enfants : trop d'entre eux traînaient après l'école et en été, sans surveillance, désœuvrés. Dans tous les Etats que j'avais visités, je voyais les gosses sortir de l'école à 15 heures. La moitié étaient récupérés par leurs parents, l'autre moitié étaient livrés à eux-mêmes.

C'est en m'intéressant à ce problème que je me suis lié d'amitié avec Danny Hernandez, un ex-marine qui s'occupait du Centre de jeunesse Hollenbeck, dans un quartier pauvre de Los Angeles, infesté par les gangs. D'après l'expérience de Danny, les vacances d'été représentaient la pire période pour les enfants ; celle où ils risquaient le plus de plonger dans la délinquance, la drogue, l'alcool et les gangs. C'est pour cela qu'en 1991 il a organisé les Jeux de Downtown (un des quartiers défavorisés) – sorte de jeux



Olympiques – pour donner un sens et une structure aux mois d'été. De juin à août, les enfants de différentes écoles s'entraînaient puis participaient aux compétitions le dernier jour des vacances.

Danny m'a fait visiter le centre, produit d'une collaboration inhabituelle, dans les années 1970, entre le monde des affaires et la police municipale de Los Angeles (le LAPD). Il disposait de terrains de basket, d'une salle de musculation, de cours d'éducation physique, mais aussi d'une salle d'ordinateurs, de cours d'informatique et d'un endroit pour faire ses devoirs. Il y avait également un beau ring de boxe, car on se trouvait dans la zone est de Los Angeles, le quartier latino, où la boxe fait partie de la culture. L'idée, expliquait Danny, était d'offrir aux enfants un endroit où aller et de leur donner une seconde chance. Les commissariats de police de Hollenbeck et des autres quartiers de l'est de Los Angeles préféraient souvent envoyer les gosses au Centre plutôt qu'au tribunal. Ils leur disaient : « Ne reste pas dans la rue, va travailler là-bas quand tu as fini l'école. Fais tes devoirs là-bas, il y a des ordinateurs, une salle de gym, des cours de boxe. Allez, ouste ! »

Les émeutes de Los Angeles, au printemps 1992, ont mis le problème sur le devant de la scène. L'acquittement des policiers accusés d'avoir passé à tabac Rodney King pour avoir grillé un stop avait mis le feu aux poudres. Une vidéo montrait les policiers en train de le frapper sauvagement alors qu'il s'était rendu. Los Angeles s'est embrasée, des quartiers ont été mis à feu et à sang, il y a eu des dizaines de morts et les émeutes se sont propagées à d'autres villes. Pendant les troubles, le Centre de jeunesse de Hollenbeck était un refuge. Pour ma part, j'ai réalisé un clip avec l'acteur Arsenio Hall, animateur d'un talk-show populaire, intitulé « Chill » (« Calmos ! »), qui demandait aux gens de se calmer.

Par la suite, Danny et moi avons fait tout notre possible pour étendre les Jeux de Downtown à d'autres écoles et prolonger le programme d'été toute l'année. Au moment où *True Lies* sortait dans les salles et arrivait en tête du box-office des films d'action, en 1994, nos Jeux faisaient un tabac. Nous touchions désormais des milliers d'enfants. Cinq mille avaient participé aux neuf jours que duraient les finales, tenues à l'University of Southern California. Outre le sport, il y avait des compétitions artistiques et littéraires, du théâtre, des concours de danse et même un programme pour jeunes entrepreneurs. Atlanta avait lancé ses propres Jeux, et l'expérience faisait des émules à Orlando, Miami, Chicago et dans cinq autres villes.

Le travail avec ces enfants m'a beaucoup appris. Jusque-là, je pensais incarner le rêve américain. J'étais arrivé aux Etats-Unis fauché, j'avais travaillé dur, concentré sur mon objectif, et j'y étais parvenu. C'était vraiment le pays où l'on pouvait tenter sa chance, me disais-je. Si un gosse comme moi avait réussi, tout le monde devait pouvoir y arriver. Eh bien non.

Mon travail dans les écoles m'avait montré qu'il ne suffisait pas d'être né aux Etats-Unis. Dans les quartiers défavorisés, les gamins n'osaient même pas rêver. Le message qu'on leur faisait passer, c'était : « Te casse pas la tête.

Tu n'y arriveras jamais. T'es un loser. »

J'ai réfléchi à ce que j'avais et à ce que ces mêmes n'avaient pas. Moi aussi, j'ai grandi dans la pauvreté. Mais j'avais en moi le feu du succès, et des parents qui m'encourageaient tout en m'enseignant la discipline. Je faisais du sport après l'école, avec des entraîneurs et des équipiers qui me servaient de modèles. J'avais des mentors qui me disaient : « Tu peux le faire, Arnold », et me permettaient d'y croire. Ils m'entouraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, me soutenaient et m'aidaient à grandir.

Combien d'enfants des cités disposent de tels outils ? Combien apprennent la discipline et la détermination ? Combien bénéficient des encouragements qui leur permettraient au moins d'entrevoir leur propre valeur ?

On leur dit qu'ils sont piégés. Ils constatent que la plupart des adultes autour d'eux le sont. Les écoles ont peu de moyens, les enseignants sont éreintés sans être toujours les meilleurs, et les mentors sont rares. Autour d'eux, il n'y a que des familles dans le dénuement et des gangs.

Je voulais les aider à prendre conscience de leur énergie, de leur ambition, de leurs espoirs, je voulais qu'ils puissent bénéficier de la même ligne de départ. Du coup, ce n'était jamais difficile de travailler avec ces enfants ni de savoir quoi leur dire. « Nous vous aimons, leur expliquais-je. Nous nous intéressons à vous. Vous êtes formidables. Nous croyons en vous, mais le plus important est que vous croyiez en vous-mêmes. Les occasions de vous en sortir sont là, à portée de main, pour autant que vous preniez les bonnes décisions et ayez de l'ambition. Vous pouvez devenir ce que vous voulez. Professeur, officier de police, médecin, oui, vous en êtes capables. Ou bien star du basket, acteur. Et même président. Tout est possible, mais vous devez faire votre part du boulot. Et nous, les adultes, devons faire la nôtre. »

## Problème de cœur

Faire de l'argent n'a jamais été mon seul objectif. Mais j'ai toujours gardé un œil sur mes revenus potentiels comme thermomètre du succès, d'autant que l'argent ouvre les portes à des placements intéressants. *True Lies* et *Junior* ont fait un tabac en 1994, ce qui a remis ma carrière cinématographique sur les rails. Le travail ne manquait pas et l'argent affluait : près de 100 millions de dollars pour le seul cinéma jusqu'à la fin des années 1990. Sans compter, chaque année, les millions que je récupérais en vidéos, diffusions sur le câble et rediffusions de mes vieux films. Même ma première comédie, *Hercule à New York*, a rapporté de l'argent en devenant un film culte, bien que je n'aie rien touché. L'immobilier, les restaurants Planet Hollywood, les livres et d'autres projets variés m'ont procuré des dizaines de millions supplémentaires.

Comme d'autres stars d'Hollywood, j'ai aussi gagné de l'argent grâce à des publicités en Asie et en Europe. Faire de la pub aux Etats-Unis aurait nui à mon image de marque, mais à l'étranger, surtout en Extrême-Orient, les apparitions publicitaires des vedettes américaines sont une marque de prestige. Les fabricants de nouilles instantanées, de canettes de bière, de café ou de la boisson vitaminée japonaise Vffuy me proposaient 5 millions de dollars par annonce. Et le tournage durait généralement un seul jour. Le contrat incluait toujours une « clause de confidentialité » imposant au publicitaire d'interdire la diffusion du message dans les pays occidentaux. Cela n'existe plus aujourd'hui – de nos jours, une pub se retrouve immédiatement sur YouTube – mais, au milieu des années 1990, Internet n'était encore qu'un fantasme insolite.

Mes entreprises se diversifiaient. Je savais qu'un jour je n'aurais plus le temps de m'occuper de tout et que Ronda serait submergée. Certes, elle avait suivi des cours de gestion mais, au fond, c'était une artiste. Et ce qui devait arriver est arrivé, en 1996. Elle m'a dit : « Il y a trop d'argent, maintenant. Cela me dépasse. Je ne me sens plus à ma place. » J'adorais Ronda et je ne voulais surtout pas qu'elle pense que j'allais la remplacer. Je lui ai promis de la garder dans des fonctions qui lui convenaient, et de chercher quelqu'un pour s'occuper des projets financiers plus ambitieux.

J'ai toujours pensé que le plus important n'est pas combien on gagne mais combien on investit, combien on garde. Je ne tenais pas à rejoindre la

liste des artistes et sportifs célèbres qui se sont ruinés. Cette liste est impressionnante : Willie Nelson, Billy Joel, Zsa Zsa Gabor, Bjorn Borg, Dorothy Hamill, Michael Vick et Mike Tyson. Entre autres. Ils avaient tous engagé des gestionnaires de fortune : je me souviens de Burt Reynolds et de son manager paradant à Palm Springs, chacun au volant d'une Rolls-Royce. Puis l'argent a filé. Quel que soit son métier, on doit avoir le sens des affaires et s'éduquer soi-même en matière financière. On ne peut pas simplement s'en décharger sur un expert en lui disant : « Investis la moitié pour qu'on puisse payer les impôts, et garde l'autre moitié. » Mon but était d'être riche, et de le rester. Pas question de recevoir un jour un appel de mon homme d'affaires, qui m'aurait dit : « Il y a un problème. On n'a pas de quoi payer les impôts. » Je voulais être au courant des détails.

Mes centres d'intérêt étaient si divers que j'aurais pu finir avec tout un fourre-tout d'experts et de conseillers. Au lieu de quoi, j'ai préféré travailler en étroite collaboration avec un banquier d'affaires extrêmement doué, Paul Wachter, que je connaissais depuis des années. C'était un vieil ami de mon beau-frère Bobby Shriver. Ils avaient sympathisé après la fac de droit, dans les années 1970, en travaillant pour des juges à Los Angeles, puis étaient devenus très proches. On pourrait penser que je n'ai pas grand-chose en commun avec un avocat d'origine juive et un banquier des quartiers chic de Manhattan, qui n'ont jamais mis les pieds dans une salle de musculation ou sur un plateau de cinéma. Certains trouvent étrange que Paul et moi nous entendions si bien. Il faut dire qu'il est dépositaire d'un solide héritage autrichien : son père est un survivant viennois de la Shoah et sa mère est originaire de la partie germanophone de la Roumanie. L'allemand est sa langue maternelle. Son père, contrairement à de nombreux immigrants de l'après-guerre, a gardé des liens étroits avec le Vieux Continent. Il faisait des affaires dans l'import-export de jambon et d'autres produits carnés entre les Etats-Unis et des endroits comme la Pologne ou la Bavière. Enfant, il passait ses étés en Europe, et est même devenu moniteur de ski dans les Alpes autrichiennes.

Il a la même tournure d'esprit que la mienne, contrairement à la plupart des Américains. Nous avons tous deux les paysages alpins dans le sang : les sites neigeux, les forêts de pins, les grandes cheminées et les chalets. Quand je lui dis, par exemple, que je rêve de construire pour ma famille un grand chalet surplombant Los Angeles, il comprend ce que je veux dire. Nous avons l'un et l'autre l'esprit de compétition et je le défiais au tennis comme au ski. Il tient de son père, que j'apprécie également beaucoup, une compréhension de la mentalité de l'immigrant qui vient en Amérique pour monter une affaire et réussir.

C'était quelqu'un de drôle et de sportif en qui je pouvais avoir confiance – un gars avec qui je pouvais passer du bon temps et bavarder ; faire du ski, jouer au tennis ou au golf ; voyager et faire les boutiques. Autant d'occupations importantes pour moi. Je n'ai jamais eu le goût des relations d'affaires exclusivement professionnelles. Maria et moi sommes très

différents à cet égard. Elle a grandi dans un monde où il existe une démarcation nette entre les amis et les employés. En ce qui me concerne, cela n'existe pratiquement pas. Je trouve gratifiant de travailler avec des personnes qui peuvent également devenir des proches, avec qui je peux aller faire du rafting ou partir en Autriche crapahuter dans la montagne. Tout comme un môme, j'adore frimer et faire partager mes expériences. Si je suis invité à un déjeuner gastronomique mémorable au premier étage de la tour Eiffel, j'aime bien en faire profiter mes potes. Et dès que j'avais l'occasion de faire la promotion d'un film de l'autre côté de l'Océan, je me débrouillais pour que certains d'entre eux m'accompagnent. Je tenais à ce qu'ils voient l'opéra de Sydney. Qu'ils visitent Rome. Qu'ils assistent à la coupe du monde de football.

Au moment de lancer Planet Hollywood, Paul m'a servi d'éminence grise. Il m'a encouragé à avoir mon propre avocat alors que tout le monde s'en remettait à celui de la compagnie. Il a également insisté pour que nous prenions le temps de négocier correctement. Nous avons passé près de deux ans à discuter les termes de mon contrat, alors que les autres stars s'intéressaient surtout aux primes et aux avantages en nature. J'ai fini par obtenir des conditions bien plus intéressantes, avec plus de clauses de sauvegarde au cas où l'affaire s'effondrerait. Plus tard, Paul et la banque d'affaires pour laquelle il travaillait, Wertheim Schroder & Co., m'ont aidé sur d'autres projets. Sa spécialité officielle, chez Wertheim, était le sport et les hôtels ; il avait vendu des terrains de golf, des clubs de tennis, des stations de sports d'hiver. Mais je savais qu'il avait une tout autre envergure. Peu importe ce qui se présentait – un studio de production, un domaine vinicole dans la Napa Valley, le lancement d'une galerie marchande –, il allait directement au cœur de l'affaire. Je n'ai jamais connu un professionnel aussi rapide et incisif que lui.

Cela faisait des années que nous travaillions ensemble de façon informelle quand Ronda a atteint ses limites. Le bon sens me disait que je devais diversifier mes placements, au-delà de l'immobilier, le seul secteur que je connaissais vraiment. On était en plein boom économique, de nouvelles industries et compagnies sortaient de terre et le cours des actions montait follement. En soi, acheter et vendre des actions ou passer son temps à rechercher des entreprises où investir ne m'intéressait pas. Mais je savais que la valeur globale du marché, en termes réels, avait été multipliée par six depuis l'élection de Jimmy Carter. Je voulais goûter à cette croissance. Paul m'a fait acheter des parts dans un fonds de placement nommé Dimensional Fund Advisers, dont les bureaux se trouvaient à Santa Monica. J'ai rencontré le fondateur, David Booth, un ancien élève de mon héros, Milton Friedman. Paul ne tarissait pas d'éloges sur cette société.

« J'ai vu des centaines de compagnies, mais jamais une équipe comme celle-là, m'avait-il dit. Ce sont des gens intègres, de brillants intellectuels et d'excellents hommes d'affaires. » Tout en n'étant encore qu'une petite société

confidentielle, DFA se tenait prête à dominer la partie. J'ai sauté sur l'occasion et Dimensional est rapidement devenue l'un de mes atouts les plus rentables.

Je poussais Paul à se mettre à son compte. En 1997, il a ouvert un cabinet dans mes locaux en tant que gestionnaire de fortune indépendant, avec un seul client de départ : moi. Nous nous entendions si bien que je ne lui avais donné que quelques instructions. La première était ma vieille devise : « Prends un dollar et fais-en deux. » Je souhaitais de grosses mises de fonds intéressantes, créatives et originales. Les placements traditionnels – ceux qui, disons, rapporteraient 4 % – ne m'intéressaient pas. Pas plus que les sociétés offshore et autres gadgets. J'étais fier de payer mes impôts. Plus j'en payais, mieux je me portais, car cela montrait que je gagnais plus d'argent. Les placements qui séduisaient souvent les hommes d'affaires d'Hollywood, comme les hôtels et les clubs branchés, ne m'intéressaient pas plus. J'acceptais de risquer gros, mais en échange de gros retours sur investissement, et je m'informais le plus possible sur les affaires en cours. Mon ouverture aux nouvelles idées et mon implication personnelle, plus tout l'argent qui affluait, avaient de quoi séduire Paul. Il savait qu'il y aurait de quoi s'occuper.

L'idée d'acquérir un Boeing 747 nous trottait dans la tête. Nous connaissions quelqu'un à San Francisco, David Crane, dont le fonds d'investissement s'occupait de location aéronautique. La location d'avions est une industrie à part entière car, souvent, les compagnies aériennes n'aiment pas posséder leurs propres appareils. Cela immobilise beaucoup de capital et peut représenter une distraction quand votre véritable métier consiste à transporter du fret et des passagers. Dans un contrat de location, la compagnie aérienne exploite et entretient l'avion pour, disons, huit ans, puis le rend au propriétaire, lequel est libre de le vendre ou de le louer à nouveau.

La société de David travaillait avec Singapore Airlines, laquelle, à ma connaissance, avait la meilleure réputation dans le domaine du transport aérien. Cette dernière projetait d'étendre son réseau, en y mettant l'agressivité nécessaire. Pour dégager du capital, la compagnie vendait des avions qu'elle relouait sous des contrats bénéficiant des garanties du gouvernement de Singapour. J'ai potassé quelques ouvrages sur les compagnies aériennes et les contrats de location, en laissant le tout mijoter dans ma tête. Puis je me suis réveillé un jour avec une idée limpide : « Il me faut un de ces 747. »

C'était vraisemblablement une occasion en or. J'ai ressenti pour cet avion le même coup de cœur qu'au moment où j'avais vu mon premier Humvee. Le 747 était le plus impressionnant des avions de ligne, et son prix à la mesure de sa taille. L'appareil neuf coûtait entre 130 et 150 millions de dollars, selon le modèle et les options – agencement de la cabine et des sièges, capacité, équipements de navigation, et ainsi de suite. Evidemment, on ne paie pas tout d'un coup, car acheter un jet pour le louer, c'est un peu comme acheter un immeuble commercial pour en louer les bureaux. On investit,

disons 10 millions de dollars, et on emprunte le reste.

Nous nous sommes adressés à David Crane. Il avait des doutes. Les contrats de location aéronautique sont l'apanage de grandes institutions financières. Les individus ne s'y risquaient jamais. « Je ne pense pas que ce soit possible, mais je vais vérifier », a-t-il répondu, en promettant de se renseigner auprès de ses clients à Singapour.

Il a repris contact une semaine plus tard :

« C'est impossible. Vous ne pouvez pas le faire. Ils ne veulent pas de personnes physiques, seulement des institutions.

— Je peux comprendre pourquoi, ai-je remarqué. Ils pensent sans doute avoir affaire à un branquignol d'Hollywood qui a gagné au jeu dans la nuit et s' imagine qu'il peut s'offrir un 747. Mais au moment de signer le contrat, son film fait un bide, ou autre chose, et il se dédit. Ils ne veulent pas négocier avec des drogués et autres zèbres d'Hollywood. Je comprends. Cela dit, peut-on les rencontrer ? Leur arrive-t-il de venir à Los Angeles pour le business ?

— Laissez-moi vérifier. »

Le lendemain, nous avons appris que ses clients projetaient de passer deux semaines sur la côte Ouest et étaient disposés à venir à mon bureau. J'ai pensé : « Eh bien, comme c'est souvent le cas, ce qui était impossible devient lentement possible. » Quand les dirigeants de Singapore Airlines sont arrivés, nous avons bien appris nos leçons et nous n'avons pas eu beaucoup de mal à leur vendre l'idée. J'ai passé le début de l'entrevue à analyser l'opération, histoire de leur montrer que je comprenais de quoi on parlait. Ils ont commencé à se détendre. Au bout d'une demi-heure, on se prenait en photo ensemble et l'affaire, sur le principe, était conclue. En guise de souvenirs je leur ai offert deux blousons à l'effigie de *Terminator 2*, plus une casquette *Predator* et des tee-shirts de musculation. Je savais qu'au fond, c'étaient des fans.

Les choses difficiles ne faisaient que commencer – surtout pour Paul. Parfois, quand on considère un contrat sans avoir le métier nécessaire, on perçoit moins le danger et on est impatient de se jeter à l'eau. Je voyais juste ce qui se présentait devant moi, et tout paraissait OK. Evidemment, cela semblait risqué. Mais plus le risque est grand, plus l'attrait est fort.

En fin de compte, mon boulot consistait à dire : « Ça me plaît. » Celui de Paul consistait à vérifier que tout collait et que nous avions mesuré les risques. Ah, l'idée de posséder quelque chose d'aussi gigantesque... On signe des documents en se disant qu'on est dégagé de toute responsabilité puisque la maintenance et la sécurité sont assurées par la compagnie aérienne – mais est-ce bien le cas ? Paul avait découvert quelques failles. Si l'avion s'écrasait, par exemple, on passerait des nuits blanches, mais l'assurance était assez solide pour couvrir les pertes. D'accord. Mais si d'autres avions de Singapore Airlines s'écrasaient et que la réputation de la compagnie s'effondrait, cela compromettrait la valeur du placement. D'autres compagnies pourraient refuser notre avion quand Singapore Airlines l'aurait restitué à l'issue du

contrat de location.

« C'est là que toute l'affaire peut partir à vau-l'eau, m'a expliqué David Crane. Tu te retrouves avec un 747 dont personne ne veut, en devant honorer tes paiements à la banque. » La rentabilité de l'investissement, en effet, dépendait fortement de cette valeur résiduelle, comme on l'appelle. Or celle-ci pouvait être affectée par n'importe quoi, qu'il s'agisse de la réputation de la compagnie aérienne, de l'état de l'économie mondiale, des cours du pétrole ou des innovations technologiques des dix années à venir. Mais, en entendant le scénario catastrophe de David, je me suis mis à rire. « D'accord. C'est exactement ce qui va m'arriver. » J'étais simplement persuadé que ce ne serait pas le cas.

Finalement, nous avons négocié un contrat qui nous convenait. J'étais excité. « Tu devrais en parler aux autres à Hollywood, ai-je dit à Paul. Ils pourraient adopter l'idée et cela te ferait faire quelques affaires. » Il est allé effectivement la soumettre à cinq ou six stars et dirigeants de studios, mais est revenu les mains vides. « Ils m'ont regardé comme un extraterrestre. Ce que j'ai surtout vu dans leurs yeux, c'était de la peur. Comme si tout cela était trop grand et trop étrange pour eux. »

L'avion sur lequel nous avons arrêté notre choix coûtait 147 millions de dollars. Avant de signer, nous sommes allés le voir à l'aéroport. Il y a quelque part une photo de moi où je donne littéralement des coups de pied dans les pneus de mon 747. Nous avons signé toutes sortes de clauses de confidentialité, évidemment, mais les banques ont eu du mal à garder l'info pour elles, et la nouvelle a filtré le jour même. Cela m'a mis en joie, car tout le monde a pensé que j'avais acheté le 747 pour faire des balades en avion comme l'émir de Dubaï. Personne ne s'est rendu compte de l'extravagance du marché conclu. Cela m'a rapporté de jolis profits, entre autres en avantages fiscaux... sans parler de ma fierté de propriétaire. J'écoutais les types qui se vantaient de leur avion d'affaires, de leur nouveau Gulfstream IV ou IV-SP, et j'enchaînais : « C'est super, les gars. Faut que je vous parle de mon 747... » Ça stoppait net la conversation.

L'acquisition du Boeing a été un événement heureux à un moment de ma vie par ailleurs difficile. Pendant le tournage de *Batman et Robin*, à la fin de l'année précédente, lors de ma visite médicale annuelle, j'avais appris qu'il me faudrait faire de la place dans mon emploi du temps pour une opération du cœur.

L'échéance m'avait surpris, mais pas le problème. Je savais depuis une vingtaine d'années que j'avais une malformation héréditaire à laquelle il faudrait remédier un jour ou l'autre. Dans les années 1970, lors d'une des visites de printemps de ma mère, je l'avais conduite à l'hôpital pour des vertiges et des nausées. On lui avait découvert un souffle au cœur dû à une valve aortique défectueuse. Il faudrait à un moment donné la remplacer. Ma mère avait la cinquantaine, un âge où l'on détecte souvent ce genre de malformation, avait expliqué le médecin. Je n'avais que trente et un ans, mais



un examen avait révélé que je souffrais du même problème.

Le médecin m'avait dit : « Votre valve n'a pas besoin de traitement pour un bon bout de temps. Soyez simplement vigilant. » Je faisais donc vérifier l'état de mon cœur chaque année. Après avoir écouté le souffle, le cardiologue concluait : « Pas de quoi s'inquiéter, contentez-vous de garder la forme et de maintenir un taux de cholestérol raisonnable », et autres banalités. Et je n'y pensais plus pendant une année de plus.

Finalement, quand on lui a annoncé que le moment était venu, ma mère a refusé l'opération. « Quand Dieu me rappellera, je serai prête, a-t-elle déclaré.

— C'est bizarre, tu n'avais pas dit la même chose pour ton hystérectomie, lui ai-je fait remarquer. Et tu as par ailleurs toujours pris soin de ta santé. Alors pourquoi, pour le cœur, tu t'en remets au bon Dieu ? C'est Dieu qui rend la science possible. C'est lui qui forme les médecins. Tout se trouve dans ses mains. Tu peux prolonger ton existence.

— Non, non et non. »

Une réaction typique du Vieux Continent. Toujours est-il que, sans opération, elle se portait comme un charme et allait sur ses soixante-quinze ans.

Ce n'était pas mon cas. Le premier signe est apparu après le tournage de *True Lies*. Je faisais des longueurs dans la piscine quand j'ai ressenti une étrange brûlure dans la poitrine. C'était un signe de défaillance de la valve. Le médecin m'a dit : « A partir de maintenant, elle va d'abord se détériorer lentement puis, finalement, très vite. Il faut intervenir au tout début du processus – c'est le meilleur moment, le plus sûr. Si vous attendez trop longtemps, l'aorte sera endommagée et le cœur grossira. Vous ne tenez pas à en arriver là. Mais je ne peux pas vous dire quand. L'année prochaine ou dans cinq ans. Qui sait ? Chacun est différent. »

Je n'ai plus ressenti de symptômes et je n'ai pas modifié mon existence. Je skiais, je tournais des films. J'honorais tous mes engagements. Mais, lors de mon check-up de 1996, le cardiologue m'a annoncé : « C'est le moment. Vous avez besoin de chirurgie cardiaque. Pas demain, mais dans l'année. »

J'ai pris rendez-vous avec des chirurgiens dans trois hôpitaux. Je pense qu'il faut trois avis avant toute décision médicale importante. J'ai choisi le docteur Vaughn Starnes, de l'hôpital universitaire de l'USC, à Los Angeles. C'était un homme élégant, aux lunettes sans montures, qui m'a expliqué très franchement les problèmes et les risques. Il me comprenait.

« J'aime beaucoup vos films d'action, et je tiens à ce que vous puissiez en faire d'autres. Donc, pas question que je vous laisse courir sur les plateaux avec une valve artificielle. » La meilleure option était de mettre en place une valve faite de tissu vivant, a-t-il poursuivi. La valve mécanique impliquait un traitement aux anticoagulants, qui limiterait mes activités à vie. Mais, avec une valve biologique, « vous pourrez continuer les cascades, le sport, le ski, la moto, l'équitation – ce que vous voulez ».

Ça, c'était le bon côté. Le mauvais, c'était le risque. Le protocole qu'il préconisait réussissait six fois sur dix. « Il faut que vous compreniez que dans 60 à 70 % des cas, la chirurgie fonctionne, mais que dans 30 à 40 %, le remplacement de la valve échoue. Il faut alors recommencer. »

Risque important, belle récompense. Un pari raisonnable. « Très bien, ai-je dit. Je prends le risque. »

L'opération devait avoir lieu juste après le tournage de *Batman et Robin*. Je tenais à assurer la promotion du film l'été après l'opération, qui devait avoir lieu en avril, puis tourner un nouveau film, on verrait bien quoi, fin 1997.

Je n'en ai parlé à personne. Personne n'était au courant. Ni ma mère, ni mon neveu, ni mes enfants ni qui que ce soit d'autre. Je ne voulais pas en parler. Je soulageais mon anxiété en faisant comme s'il s'était agi d'une banale extraction de dent de sagesse. J'irais au rendez-vous, on me ferait le nécessaire, je rentrerais à la maison.

Je ne voulais même pas en parler à ma femme. Maria était au milieu de sa quatrième grossesse et je ne voulais pas la perturber. Elle avait tendance à faire des drames pour des broutilles quand, à l'inverse, je minimisais tout. Jamais je ne lui aurais dit, par exemple : « Dans trois mois, je vais aller en Norvège pour donner une conférence », car elle se serait rongé les sangs entre-temps à l'idée de rester seule pendant une semaine. Elle n'aurait pas arrêté de s'inquiéter : « Quel vol vas-tu prendre ? Pourquoi samedi et pas dimanche ? Faut-il vraiment que tu partes si longtemps ? C'est quoi, ces deux rendez-vous supplémentaires ? » Au moment de prendre l'avion, tout mon plaisir aurait été gâché. Voilà pourquoi je disais toujours à Ronda et Lynn : « Ne montrez jamais mon emploi du temps à personne. » De mon côté, je n'informais Maria que quelques jours à l'avance. Je n'aime pas ressasser les problèmes. Je prends mes décisions très rapidement sans consulter grand monde, et je ne tiens pas à penser trente-six fois à la même chose. Je préfère aller de l'avant. Voilà pourquoi Maria disait que j'étais comme sa mère.

Maria, c'est l'opposé. C'est une virtuose de la thérapie. Sa méthode consiste à tout exhumer, et à en parler au plus de monde possible. Elle externalise tout, alors que moi je ferme tout à double tour. Je ne tenais pas à ce que la nouvelle de mon opération se répande avant même qu'elle ait lieu. Je ne voulais pas non plus que Marie se doute de quelque chose, et qu'on s'engueule là-dessus pendant des semaines. Il me fallait être dans le déni. J'avais pris ma décision dans le cabinet du médecin et je ne voulais plus y penser. Si elle remettait la question sur le tapis, ma stratégie de déni ne pouvait pas fonctionner. Cela perturberait ma façon de faire face à la vie et à la mort. Le plus simple était donc de ne lui en parler qu'au tout dernier moment, en l'occurrence juste avant de me faire hospitaliser.

À l'approche de l'opération, j'ai mis le docteur Starnes dans la confidence. « Je vais dire à ma famille que je dois me rendre à Mexico. Je leur expliquerai que j'ai besoin d'une semaine de vacances. Puis vous m'opérez.

Vous m'avez dit que je resterais cinq jours à l'hôpital. A ma sortie, j'irai à l'hôtel. Je prendrai des bains de soleil pour avoir l'air bronzé, en pleine forme, puis je rentrerai à la maison où personne ne se doutera de rien. Qu'en pensez-vous ? »

Le docteur a paru un peu surpris. Il m'a regardé puis, direct comme à son habitude, il m'a dit : « Ça ne marchera pas. Vous allez souffrir, vous aurez besoin d'aide, vous ne pourrez pas simuler. Je vous recommande fortement d'en parler à votre femme. Elle attend un enfant, elle doit savoir de quoi il retourne. A votre place, je la mettrais au courant immédiatement. »

Ce soir-là, j'ai déclaré à Maria, comme si de rien n'était : « Tu te souviens, je t'ai dit qu'un jour il faudrait qu'on me remplace la valve ? Il faudrait s'en occuper maintenant. Le chirurgien a un créneau disponible pour moi dans quinze jours et je me suis dit que, finalement, c'était une bonne idée, car je suis entre deux tournages et je ne dois pas partir en Europe pour la promo de *Batman* avant six ou sept semaines. Donc je peux caler le truc. C'est le moment idéal. Autant que tu le saches.

— Holà. Doucement. Tu es en train de m'annoncer que tu as besoin d'une opération cardiaque ? »

Comme si je ne lui en avais jamais parlé auparavant ! A partir de ce moment, elle n'arrêtait pas de m'en parler, tout en m'aidant à garder le secret. Ma mère était chez nous pour sa visite annuelle de printemps, mais nous ne lui avons rien dit.

La veille de mon hospitalisation, j'ai joué au billard jusqu'à 1 heure du matin avec Franco et quelques potes. On a bu du schnaps et bien rigolé. Je ne leur ai pas dit où j'allais le lendemain. Maria s'est levée à 4 heures et m'a conduit à l'hôpital. Nous avons pris la fourgonnette familiale, pas la Mercedes. Maria m'avait conseillé de me faire inscrire sous un faux nom. Le surveillant du parking nous attendait, et nous nous sommes éclipsés dans le garage. A 5 heures on m'a préparé et branché aux machines. A 7 heures, l'opération battait son plein. Bravo. On démarre à 5 heures, à 7 tout est en route et à midi c'est fini. Bang, bang, bang. A 6 heures, le soir même, je me suis réveillé prêt pour une nouvelle partie de billard.

Enfin, c'était l'idée. Ils ont accepté de me mettre ma chemise hawaïenne après l'opération, pour que je n'aie pas l'impression d'être à l'hôpital en me réveillant. C'était le thème du générique, histoire de donner le ton. Au réveil, j'ai vu Maria à côté de moi, je me suis senti bien... et me suis rendormi. Le lendemain matin, Maria était toujours là, et j'ai aperçu un vélo d'intérieur que l'on m'avait prescrit pour plus tard dans la semaine. Deux heures plus tard je me suis levé pour l'enfourcher. En entrant, le médecin a fait une drôle de tête. « S'il vous plaît, sortez-moi cette machine de là.

— Il est réglé pour ne pas faire d'efforts, ai-je protesté. C'est juste pour moi, pour mon moral, pour me dire que je suis sur un vélo de cardiotraining juste après l'opération. »

Il m'a examiné et s'est déclaré satisfait de mon état. Mais, le soir, j'ai

commencé à tousser. J'avais du liquide dans les poumons. Le docteur est revenu à 21 heures et a prescrit une série d'examens. Un peu plus tard, Maria est partie voir les enfants et j'ai essayé de dormir. A 3 heures du matin, le docteur est revenu. Il s'est assis sur le lit et m'a pris la main. « Je suis vraiment désolé, mais ça n'a pas marché. Il faut retourner en salle d'opération. J'ai rassemblé la meilleure équipe. On ne va pas vous perdre.

— *Me perdre ?*

— On ne va pas vous perdre. Simplement, tenez bon cette nuit. Je vais peut-être vous donner quelque chose pour dormir. Où est Maria ?

— A la maison

— Bon, je vais l'appeler.

— Ecoutez, ça va la faire flipper. Ne lui dites rien.

— Non, il faut qu'elle soit là. »

Avant une opération, il y a un moment que je déteste : quand l'anesthésie commence à faire de l'effet, quand on se sent partir, quand on perd conscience et qu'on ne sait pas si on va se réveiller. J'avais l'impression que le masque à oxygène me faisait suffoquer – je ne pouvais plus respirer.

Cet accès de claustrophobie était nettement plus sévère que ceux que j'avais dû combattre quand il avait fallu m'ajuster les masques en latex pour *Terminator* ou pour M. Freeze dans *Batman et Robin*. Pour moi, les effets spéciaux de Stan Winston en studio étaient une torture. Pour fabriquer les masques, il fallait prendre un moule qu'on fabriquait en vous mettant une sorte de plâtre sur le visage. Je n'étais pas le seul acteur à détester ça, alors Stan et ses assistants avaient mis au point toute une procédure.

A votre arrivée il y avait de la musique, tout le monde était enjoué et vous tapait sur l'épaule. « Salut, c'est super de t'avoir ici ! » Puis on vous faisait asseoir : « C'est un petit peu flippant. Es-tu claustrophobe ? »

Je répondais toujours « Non », en essayant de la jouer cool.

Alors, on vous emballait progressivement dans des bandes de tissu trempées dans un amalgame. Les yeux étaient rapidement recouverts et on ne voyait plus rien. Puis c'étaient les oreilles, et on n'entendait plus. Tous les sens s'éteignaient les uns après les autres. C'était au tour de la bouche, scellée. Plus moyen de parler. Et pour finir, le nez, à l'exception de deux pailles minuscules sortant des narines pour respirer.

Il fallait patienter près d'une demi-heure pour que le plâtre prenne. On avait le temps de gamberger. Et si je n'arrivais pas à respirer ? Et si un bout de ce satané ciment entraît dans une des pailles et bouchait une narine ? Tant d'acteurs avaient perdu les pédales que l'équipe s'efforçait de calmer le jeu grâce à de la musique et en plaisantant. Une fois qu'on n'entendait plus rien, on les sentait se déplacer autour de vous pendant qu'ils continuaient à vous emmailloter. Par précaution, juste avant, l'un d'entre eux vous disait : « Si vous vous sentez vraiment mal, je suis là, tout près. Dans ce cas, faites un signe avec la main, ou donnez-moi une tape sur le bras. »

Au bout d'un moment, la peur, la vraie, s'installait. On sentait le plâtre

durcir, ce qui signifiait qu'on ne pouvait plus se contenter de déchirer l'enveloppe pour dégager la tête. Désormais, il fallait découper. On remarque les outils quand on s'assoit – la petite scie électrique circulaire – mais on ne pose jamais assez de questions quand il est encore temps.

Alors, on se dit : « Attends... *Comment savent-ils jusqu'où il faut couper ?* Et si cette scie m'entame le visage ? »

La première fois que j'ai enduré ça, cette histoire de scie m'a tellement perturbé que j'ai commencé à faire de l'hyperventilation. Les pailles ne me donnaient pas assez d'air et j'ai senti venir la crise. J'ai essayé de me calmer. « Arrête de penser à ça, arrête de visualiser la scie. Sors-la de ta tête... Ouais, voilà, c'est bon. OK, pensons à autre chose. A l'océan par exemple. Ou plutôt à une grande forêt, quelque chose d'agréable, des oiseaux qui gazouillent, des feuilles qui bruissent dans le vent et à des gens, au loin, qui travaillent au son... d'une tronçonneuse ! » Et me revoilà reparti dans la crise de panique. Bien entendu, à ce moment-là, les techniciens avaient disparu. Peut-être pas loin, mais où ? On m'a peut-être dit : « OK, encore dix minutes, tiens bon », mais je n'entendais rien. J'étais enfermé en moi-même. Personne aux alentours. Je n'avais plus qu'à espérer.

L'opération me remettait tout cela en mémoire.

Maria a eu tellement peur en recevant l'appel du docteur Starnes à 4 heures du matin qu'elle a téléphoné à son amie Roberta pour lui demander de l'accompagner à l'hôpital. Roberta Hollander, une réalisatrice d'émissions d'informations à CBS, était comme une sœur pour elle depuis le jour où Maria avait fait sa première prestation devant une caméra. C'est une grande femme énergique, qui sait vraiment s'y prendre avec les gens. Quelques heures plus tard, elles se sont retrouvées dans le cabinet du docteur Starnes pendant que j'étais sur le billard. Il avait un grand écran de contrôle dans son bureau qui lui permettait de voir et d'entendre ce qui se passait dans la salle d'opération, car il y avait certaines phases de la procédure, comme le fait de débrancher le patient du cœur-poumon artificiel, qu'il ne pratiquait pas. Il retournait alors à son cabinet, voyait d'autres patients, honorait ses rendez-vous, tout en suivant le déroulement du processus au cas où on aurait besoin de lui. Maria m'a raconté après coup qu'elle détournait souvent les yeux. Elle ne pouvait pas regarder quand on m'ouvrait la poitrine, quand les pinces chirurgicales mettaient le cœur à nu. Roberta, quant à elle, s'était installée devant l'écran : « T'as vu ça ? disait-elle. Ils viennent de couper l'aorte et ils sont en train de coudre la nouvelle valve ! »

J'ai donc eu un second bail pour l'existence, ou un troisième, selon la façon de compter. Je me suis réveillé et Roberta était aux côtés de Maria, lui soutenant le moral. Je me sentais bien, une fois de plus. Finie cette toux douloureuse. Je pouvais respirer. « Génial ! ai-je dit. Quand le docteur a-t-il dit que je pouvais rentrer à la maison ? »

Il y avait à l'hôpital un gars qui savait faire les escalopes viennoises. Les deux premiers jours, j'en ai mangé. Un délice. Mais le troisième jour, quand

l'agent de service est arrivé avec le plateau-repas, je lui ai dit : « S'il vous plaît, remportez tout. Je ne supporte pas l'odeur. » Cela sentait la pourriture.

A partir de là, mon estomac n'a plus toléré que les glaces et les fruits. Tout le reste sentait mauvais. J'avais perdu mon sens du goût. Je détestais tout ce qu'on me présentait, ça n'allait pas fort.

Le médecin m'avait averti que la chirurgie à cœur ouvert provoquait parfois une dépression chez les patients. Mais Maria était très inquiète : « Cela ne te ressemble pas », disait-elle. Au bout de deux jours, en voyant que je ne reprenais pas le dessus, elle s'est dit que les médecins étaient trop blasés. « Il faut faire quelque chose. On ne peut pas le laisser comme cela. Demain, quand je reviendrai, vous avez intérêt à ce qu'il soit de bonne humeur. »

Les internes ont eu l'idée de me glisser en douce un cigare, car ils savaient que j'étais amateur. Ils pensaient vraiment que ça m'aiderait. Il y avait un endroit sur le toit où, pour se détendre, ils jouaient au basket, et ils m'y ont emmené pour fumer. Ils ne s'étaient pas rendu compte que j'avais perdu le sens du goût et que tout me dégoûtait. J'ai porté le cigare à mes lèvres et j'ai failli le jeter. « Non, merci, je ne peux pas. » Je me suis contenté, dans mon fauteuil roulant, de les regarder jouer au basket, comme un des personnages de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. J'étais déjà content d'avoir les yeux ouverts. Je ne savais même pas ce que je voyais, juste des corps qui sautaient çà et là. Rien qui me concernait. Ils ont fini par me ramener à ma chambre. Cela dit, je me sentais légèrement mieux, sans doute parce que j'avais pris l'air.

J'ai fini par récupérer, surtout une fois que je suis rentré à la maison. Je jouais avec les enfants et, petit à petit, je me suis remis à la gym. Pas aux bancs de musculation, bien sûr, mais j'ai fait un peu de vélo d'appartement puis je suis allé me promener dans les collines du parc Will Rogers avec Conan et Strudel, le labrador noir que Franco m'avait offert à l'un de mes anniversaires. Un peu plus tard, je me suis remis aux poids, mais il n'était désormais plus question d'entraînement intensif, ça aurait pu endommager la valve. Plus d'efforts violents, plus de bagarres, avait dit le chirurgien. Plus jamais.

Je n'avais pas imaginé à quel point la nouvelle de mon opération me ferait du tort à Hollywood. Nous l'avions rendue publique car la rumeur commençait de toute façon à circuler, et il aurait été suspect de la cacher. J'ai immédiatement reçu des appels des patrons des studios avec lesquels j'avais travaillé. « Ne t'inquiète pas pour le scénario, disaient-ils. On va te le garder. Prends soin de toi et remets-toi. Dès que tu te sens prêt, préviens-nous. »

J'aurais dû me douter que ce ne serait pas aussi simple. Plus on fait son autopromotion en tant que « dernier des héros », plus on affiche sa grande forme physique, son talent de cavalier, de cascadeur, de combattant, plus le public se forge une idée exagérée de vos capacités. On pense que vous êtes vraiment comme ça, pas simplement un type maquillé sur un écran. Or le cœur symbolise tout cela. C'est le centre du corps, l'emblème physique par

excellence. Le cœur, c'est aussi l'émotion – l'amour, la passion, la compassion. Le cœur, le cœur, le cœur, au cœur de tout !

Et voilà qu'on apprend qu'on vous a opéré. On a touché à cet organe mythique qui vous a boosté pendant des décennies. Alors ça discute. « Qu'est-il arrivé ? Il a eu une crise cardiaque ? Ah, un changement de valve. Je ne sais pas ce que c'est mais, bon Dieu, de la chirurgie à cœur ouvert ! Il a fallu lui arrêter le cœur, l'ouvrir et remplacer des morceaux. Et il a subi deux interventions, ce qui veut dire qu'il y a vraiment quelque chose qui cloche. C'est terrible. Le pauvre gars. Je veux dire, putain, c'est cuit pour lui ! »

Les gens ont réagi d'une manière totalement différente lorsque David Letterman, le célèbre animateur télé, a subi un double pontage quelques années plus tard. Au bout de deux semaines, il était de retour sur les plateaux et la vie continuait. Il faut dire que personne n'attendait de lui qu'il soulève des montagnes, traverse des flammes en courant ou se balance du haut d'un plafond. En général, à la suite d'une intervention cardiaque, on reprend son existence quotidienne normale. Mais mon existence quotidienne à moi n'avait rien de normal. Mes cascades n'étaient pas normales, mes films non plus, et on ne me considérait pas comme quelqu'un de normal. C'était comme si on avait opéré du cerveau un as de la physique théorique. Tout le monde aurait pensé au pire : « Il paraît que le tiers de son cerveau est atteint. Quel désastre ! »

*Access Hollywood*, comme d'autres émissions people, a sauté sur l'occasion. De prétendus experts médicaux qui ne m'avaient jamais rencontré, ne savaient rien de mon affection héréditaire ni de mon traitement défilaient sur l'écran. Ils disaient des trucs dans le genre : « En temps normal, quand vous subissez ce type d'intervention, cela signifie que vous avez une valve artificielle et que vous devez prendre des anticoagulants. Cela veut dire que vous devrez éviter toute activité violente, comme une cascade de cinéma, car cela pourrait provoquer une hémorragie interne fatale. » Evidemment, j'aurais pu clarifier les choses, expliquer qu'on ne m'avait pas posé une valve artificielle, que je n'avais donc pas besoin d'anticoagulants, mais le mal était fait. A cause de ces informations inexactes, les studios ont pris des décisions. Ils se sont dit : « On ne verra plus Arnold dans des films d'action. »

En dépit de tout cela, j'ai bénéficié du merveilleux rebond physique qui suit souvent une réparation cardiaque. Je me sentais fort comme Hercule, prêt à reprendre le travail. En juillet, je parcourais déjà le monde pour la promotion de *Batman et Robin*. Et, comme toujours, j'avais des projets à différents stades d'avancement, avec des rôles qui m'intéressaient. *With Wings as Eagles* était un film où j'aurais interprété un officier de l'armée allemande à la fin de la Seconde Guerre mondiale qui désobéit aux ordres, refuse de tuer des prisonniers de guerre et les aide à s'enfuir. Il y avait un projet de tourner *Minority Report* comme suite de *Total Recall*, avec le

même scénariste. Je devais jouer le rôle de l'inspecteur qui a finalement été interprété par Tom Cruise. Dans *Noble Father*, j'aurais dû jouer un flic veuf qui s'efforçait d'élever ses trois filles tout en combattant le crime. Il y avait également dans les tiroirs une reprise cinématographique de *Section 4*, une série télévisée des années 1970 ; un film intitulé *Crossbow*, inspiré de la légende de Guillaume Tell ; enfin *Pathfinder*, qui racontait l'histoire d'un Viking orphelin élevé par des Indiens d'Amérique.

Au début, je n'ai même pas remarqué que les studios faisaient barrage. Mais, quand j'ai commencé à proposer les histoires et les scénarios qui me convenaient, on a mis du temps à me répondre. Je voyais bien que les studios rechignaient à engager des sommes importantes. Fox a rejeté l'idée d'un *Terminator 3*. Warner a mis un frein à *Je suis une légende*, un histoire de vampires post-Apocalypse que j'étais censé tourner à l'automne avec Ridley Scott pour réalisateur. Lui voulait un budget de 100 millions de dollars mais la Warner s'en tenait à 80 millions. En tout cas, c'est la raison que le studio a avancée – la vraie raison étant mon opération du cœur.

Au milieu de tout cela, j'essayais également d'empêcher Planet Hollywood de partir en fumée. Était-ce une mode, ou une véritable affaire commerciale ? La start-up était devenue, pour le dire gentiment, une folle aventure. Au cours des dix-huit derniers mois, j'avais participé à des ouvertures de restaurants à Moscou, Sydney, Helsinki, Paris et plus d'une dizaine d'autres villes de par le monde. A chaque fois, c'était un événement national : 10 000 personnes à Moscou, 40 000 à Londres. A San Antonio, au Texas, l'ouverture s'était transformée en une fête dans toute la ville qui avait jeté plus de 100 000 personnes dans les rues. C'était extraordinaire. Planet Hollywood, c'était comme les Beatles : une idée géniale, à la promotion sophistiquée, et un marketing parfait.

De plus en plus de stars investissaient dans la société à mesure qu'elle grandissait : Whoopi Goldberg, Wesley Snipes, Antonio Banderas, Cindy Crawford, George Clooney, Will Smith, Jackie Chan, etc. On avait une liste de sportifs tout aussi impressionnante, dont Shaquille O'Neal, Tiger Woods, Wayne Gretzky, Sugar Ray Leonard, Monica Seles et Andre Agassi. On les avait associés à l'Official All Star Cafe, la chaîne de Planet Hollywood pour les vedettes du sport. Quand Planet Hollywood a été introduite en Bourse, en 1996, elle a obtenu la meilleure cote au Nasdaq pour un lancement, et la valeur totale de la compagnie a atteint 2,8 milliards de dollars.

Il n'y avait pas meilleur endroit que Planet Hollywood pour une fête, c'était clair. Lors de la première de *L'Effaceur*, à l'Official All Star Cafe à Times Square, la circulation a dû être interrompue alentour. A l'intérieur, pour 15 dollars, on pouvait consommer un hamburger et une bière, et apercevoir George Clooney, Vanessa Williams, moi, le reste de la distribution et nos invités déambulant à l'étage principal. Il y avait d'intéressantes expositions, comme une partie de la collection de souvenirs de base-ball de Charlie Sheen, ou une part soigneusement conservée de la pièce montée du mariage de Joe



DiMaggio et Marilyn Monroe. Sans parler des comptoirs où l'on pouvait acheter des vêtements au logo de la société et des souvenirs.

Tout ce qui se passait à Planet Hollywood, inaugurations et événements divers, était amusant. Il m'arrivait d'y emmener Maria et les enfants, et le voyage devenait une sorte de mini-vacances. Avec Sly et Bruce, on s'y rendait en bande. C'était toujours intéressant de rencontrer les célébrités locales, qui constituaient une part essentielle de l'affaire. Chaque ville a ses vedettes, qu'il s'agisse d'une star de football américain, d'un chanteur d'opéra ou autre. Quand on ouvrait un établissement à Munich, Toronto, Cape Town ou Cancún, on veillait toujours à impliquer les stars tant internationales que locales, et ces dernières avaient souvent une participation financière dans ce restaurant particulier. Après l'inauguration, les célébrités internationales se retiraient et celles du cru épaulaient le restaurant en devenant des habitués, en y organisant des réceptions et des projections. Tous les établissements ou presque disposaient d'une salle de projection.

L'entrée en Bourse a permis à la compagnie d'augmenter son capital. Mais on en a vite vu les inconvénients. Comparée aux chaînes de restaurants ordinaires, Planet Hollywood avait énormément de frais, et de l'extérieur on pouvait s'interroger à leur sujet.

La compagnie avait des avions, par exemple : Planet Hollywood dépensait beaucoup d'argent pour faire venir les célébrités. En fait, c'était le meilleur moyen de cimenter la fidélité des vedettes ; c'était même plus efficace que les stock-options qui leur étaient attribuées. Les stars n'aiment pas voler sur les lignes commerciales, même si très peu d'entre elles ont leur propre avion. Voilà pourquoi la Warner possède une véritable flottille aérienne depuis vingt ou trente ans, dont les appareils permettent de transporter Clint Eastwood, d'autres acteurs d'envergure ainsi que les metteurs en scène. La Warner possède également des maisons à Acapulco, Mexico et Aspen, ainsi que des appartements à New York. Autant de gâteries pour les célébrités. Quand vous faites partie de la famille, on met à votre disposition gratuitement tous ces avantages. On comprend mieux la fidélité des acteurs et des réalisateurs, qui enchaînent les contrats, car s'ils allaient, disons, chez Universal, ils perdraient certains de ces avantages. Nous avons adopté ce mode de fonctionnement magique, mais les actionnaires râlaient : « Attendez, pourquoi jeter tout cet argent par les fenêtres ? Je ne veux pas payer pour faire plaisir aux vedettes. »

Ils se plaignaient également des dépenses de design. Nos restaurants vendaient toutes sortes de gadgets, depuis les blousons d'aviateur jusqu'aux casquettes et porte-clés, constamment remis au goût du jour. Les fans collectionnaient les différents tee-shirts Planet Hollywood, en provenance du maximum de villes. Il arrivait qu'un client, ou une cliente, se présente à une inauguration en me demandant de parapher trente tee-shirts récupérés au cours de ses passages dans trente villes de par le monde. C'était un excellent investissement, vraiment. Ce qui n'empêchait pas les actionnaires de

demander : « Pourquoi passez-vous votre temps à changer vos blousons et vos gadgets ? Pourquoi ne pas garder les mêmes ? »

L'introduction en Bourse permettait surtout de développer l'affaire. Wall Street était en pleine bulle Internet, et les investisseurs exigeaient une croissance rapide. Les fondateurs, Robert Earl et Keith Barish, valaient désormais sur le papier 500 millions de dollars car ils possédaient toujours 60 % du capital. Ils promettaient un développement de 30 à 40 % annuels. Cela impliquait de construire des restaurants dans des villes américaines secondaires comme Indianapolis, Saint Louis ou Columbus, ainsi que dans des dizaines d'autres à l'étranger. En avril 1997, le mois de mon opération, la compagnie avait passé un contrat avec le prince saoudien milliardaire Al-Walid ben Talal, pour l'ouverture d'une trentaine de Planet Hollywood au Moyen-Orient et en Europe, en commençant par Bruxelles, Athènes, Le Caire, Lisbonne, Istanbul et Budapest. Même chose avec un magnat de Singapour, Ong Beng Seng, pour une vingtaine de restaurants en Asie.

Je n'arrêtais pas de dire à Robert et Keith qu'ils se fourvoyaient. Ils perdaient les pédales en oubliant l'essentiel. Quand on vient à Planet Hollywood à Beverly Hills, on peut *vraiment* croiser Arnold. Quand on se rend dans celui de Paris, on peut *vraiment* apercevoir Gérard Depardieu. Au All Star Cafe de Tokyo, on peut tomber sur Ichiro Suzuki, le grand joueur de base-ball. A Orlando, même chose pour Shaquille O'Neal, à l'époque où il jouait dans l'équipe de la ville. Mais à Indianapolis, vous verrez qui en train de déjeuner ? Cela devenait n'importe quoi. On n'était plus capables de tenir notre promesse. Au mois d'octobre, j'étais suffisamment inquiet pour demander à Robert et Keith de me retrouver à mon bureau pour discuter. On s'est assis autour de la grande table de conférence avec Paul Wachter, et je leur ai donné mon point de vue sur la stratégie qu'il fallait suivre. Nous avions désormais des restaurants dans des sites prestigieux partout dans le monde, un énorme potentiel pas encore exploité. J'avais préparé tout un topo exposant mes solutions. Les premières des films, par exemple, offraient une belle opportunité si l'on y associait les studios. « Hollywood tourne une cinquante de films par an. Chacun de ces films va être projeté dans le monde entier. Alors, où se tiendra la réception de la première ? »

Je voulais associer à notre affaire les dirigeants des sociétés de production, les transporter par avion pour assister aux premières, leur offrir des avantages en nature et les traiter comme des rois, de façon qu'ils annoncent, lors de leurs réunions de marketing : « Nous allons présenter ce film à Planet Hollywood à Moscou, Madrid, Londres, Paris, Helsinki... Dans chaque ville, on disposera d'une salle de projection dans le restaurant et d'un écran géant dans une salle locale. Planet Hollywood accueillera la grande réception qui suivra. Et voici le meilleur, les gars : Planet Hollywood acheminera par avion les célébrités et prendra en charge les frais de la réception. On s'occupera des chambres d'hôtel et de tout ce qui touche à la première. En partageant les coûts, on fera des économies, tout en étant au

cœur de l'événement. »

Pour cela, il fallait mettre sur le coup un expert en relations publiques. Je pensais à Jack Valenti, qui dirigeait depuis longtemps la Motion Picture Association of America, l'association de défense des intérêts de l'industrie cinématographique américaine, tout en étant le meilleur lobbyiste d'Hollywood à Washington. Jack était un ami et avait été l'un de mes conseillers les plus proches quand j'étais « tsar de la forme ». Il fallait le rencontrer et lui dire : « Jack, tu as soixante-quinze ans. Tu as fait un boulot formidable pour l'industrie du cinéma, mais combien te paient-ils ? 1 million de dollars par an ? Voilà 2 millions par an. Relax. Plus une pension de retraite, et des revenus pour tes petits-enfants. » Et Jack Valenti ferait la tournée de tous les studios pour nous.

J'ai soulevé un autre point vital : nos hamburgers et nos pizzas étaient de bonne qualité, mais il fallait servir des mets plus raffinés. L'enjeu commercial était énorme. Plutôt que de réduire nos dépenses somptuaires, j'étais persuadé qu'il fallait en faire plus. J'étais séduit par ce que le styliste Tom Ford avait réalisé chez Gucci : il avait métamorphosé une maison vieux jeu en une fontaine de vestes et de chaussures branchées. Avant l'arrivée de Ford, je n'achetais jamais rien chez Gucci – après, j'étais devenu client.

« Il nous faut quelqu'un comme lui, ai-je expliqué à Robert et Keith. Planet Hollywood doit organiser de véritables défilés de mode, exportables au Japon et en Europe, pour que le public se rue sur les créations de la marque. Plutôt que de vendre toujours le même blouson, il faut le changer tout le temps, avec de nouvelles boucles et chaînettes. Si on fabrique des articles originaux, intéressants, branchés, on en vendra des tonnes. »

Robert et Keith n'arrêtaient pas de dire : « Oui, oui, super idée », et ils ont promis de revenir pour discuter à nouveau des points que j'avais soulevés. Mais Paul était le seul à avoir pris des notes. « Je crois qu'ils n'ont pas compris », m'a-t-il dit après leur départ. J'avais espéré que la rencontre changerait les règles du jeu, car la promotion et le merchandising étaient des domaines que je maîtrisais vraiment. Mais Robert et Keith semblaient débordés. La pression du marché pesait sur eux. Alors que Robert était censé s'occuper du fonctionnement et Keith de la stratégie de la firme, ils passaient leur temps à discuter avec les actionnaires. Planet Hollywood avait atteint une telle taille que deux entrepreneurs ne suffisaient plus pour s'occuper de tout. La compagnie avait besoin d'une structure, et d'experts en gestion à l'échelle mondiale. Je suis quelqu'un de fidèle, et j'ai continué à m'impliquer dans l'affaire pendant plusieurs années. Mais sa popularité déclinait régulièrement, comme la valeur du capital, jusqu'au moment où la compagnie a fini par faire faillite. Je m'en suis bien sorti financièrement, grâce aux clauses de sauvegarde de mon contrat. Si je n'ai jamais gagné les 120 millions que ma part de capital valait à un moment sur le papier, je m'en suis tiré bien mieux que beaucoup d'actionnaires et que la plupart des autres acteurs et sportifs.

Cela dit, je recommencerais volontiers, mais j'imposerais une meilleure

gestion. Whoopi, Bruce, Sly et les autres pourront le dire : on s'est bien marrés. Les grandes réceptions, les inaugurations et les premières nous ont permis de rencontrer des gens partout dans le monde, tout en prenant du bon temps.

## 22

### En famille

En 1997, Maria était enceinte de Christopher. Elle souffrait énormément de ses nausées matinales. Cela a pris de telles proportions – son estomac rejetait tout – qu'elle a dû subir des examens. J'étais inquiet, même si elle était bien suivie, et les enfants étaient perturbés en son absence. Katherine n'avait que sept ans, Christina cinq et Patrick trois. Pour prendre le relais, j'ai annulé des engagements et passé beaucoup d'heures à la maison en essayant de jouer à la fois le rôle de la mère et celui du père.

Je me disais que le plus rassurant pour eux était d'aller voir Maria tous les jours, tout en préservant la routine quotidienne. Nous faisons une halte à l'hôpital chaque matin sur le chemin de l'école, et même chose l'après-midi. Je leur expliquais que maman aimerait avoir quelque chose de la maison avec elle, et on cueillait une belle fleur dans le jardin avant de partir pour la lui apporter.

Maria et moi avons été élevés de façon très différente, c'est le moins qu'on puisse dire, ce qui nous a conduits à organiser notre existence en prenant le meilleur des habitudes de chacun. Les repas, par exemple, se conformaient à la tradition Shriver. Nos parents respectifs tenaient à ce que la famille se retrouve réunie autour de la table chaque soir, mais là s'arrêtait la similitude. Chez moi, quand j'étais enfant, il n'était pas question de discuter à table. La règle était simple : quand on mange, on mange. Chacun de nous était très secret et, quand on avait un problème, on le résolvait soi-même. Chez Maria, chacun racontait ce qu'il avait fait de sa journée et les anecdotes circulaient. Je ne manque pas de bagout, mais Maria savait bien mieux que moi mettre de l'ambiance au dîner, en expliquant tout aux enfants. Elle avait importé l'atmosphère de sa famille à notre table. J'ai essayé d'en faire mon miel et d'apprendre à en faire autant. Cela aide beaucoup d'avoir au moins l'un de ses deux parents doté de ce talent.

Pour ce qui est des devoirs à la maison, nous leur apportions chacun nos points forts. Maria excellait dans tout ce qui touchait au langage, et je les aidais en calcul. Ma femme a un talent d'écrivain, dispose d'un vocabulaire incroyable et manie la langue avec grâce. De fait, la maternité lui a inspiré des livres très perspicaces. Son premier livre, paru en France en 1997 sous le titre *Dix vérités que j'aurais souhaité connaître*, critiquait le mythe du super-parent continuant à foncer au travail sans rien changer de ses habitudes tout en

élevant ses enfants. L'un des chapitres s'intitulait « Les enfants transforment réellement votre carrière (sans parler de toute votre existence) », et sa devise était : « Au travail, vous n'êtes pas irremplaçable... mais vous l'êtes en tant que parent. » Nous en étions tous deux fermement convaincus.

J'ai toujours aimé les chiffres. Enfant, quand je faisais des maths, je comprenais tout. J'ai appris sans mal les nombres décimaux. Même chose pour les fractions. Je savais tout de la numération romaine. On me posait un problème, je le résolvais. On me montrait des statistiques et, au lieu de prendre un regard vitreux comme beaucoup, pour moi les faits et tendances indiqués par les chiffres se lisaient comme une histoire.

J'ai appris à nos enfants les exercices de maths que mon père nous faisait faire à Meinhard et moi. On s'y mettait un mois avant le début des cours, tous les jours, car il pensait que le cerveau devait s'échauffer et s'entraîner comme le corps d'un athlète. Il l'exigeait non seulement de mon frère et moi, mais de tous ceux qui venaient jouer avec nous. Si bien que la plupart ont rapidement évité notre maison. Tout cela me faisait enrager, bien entendu. Mais, trente-cinq ans plus tard, c'est moi qui donnais des exercices à mes gosses. Je leur montrais toujours la note au restaurant pour qu'ils calculent les 20 % de pourboire. Ils ajoutaient la somme et signaient à ma place. Je vérifiais toujours le calcul ! C'était devenu un rituel, et ils adoraient cela.

Pour ce qui est des corvées, on s'en remettait à la tradition Schwarzenegger. En Europe, les enfants participent à la bonne tenue de la maison. On enlève ses chaussures en entrant, sinon tout se détériore. On éteint la lumière en sortant d'une pièce pour économiser l'électricité. On fait attention à l'eau. On doit faire attention aux choses élémentaires. Je me souviens de ma stupeur, au début, devant le comportement de Maria qui avait grandi avec des gens qui ramassaient tout derrière elle. Elle entrait dans la maison, enlevait son pull – un pull en cachemire. Qu'il tombe par terre, il y restait. Encore aujourd'hui, il m'est impossible de traiter un pull de cachemire de cette façon. Je le ramasse et le dispose sur une chaise. Même si je peux me l'offrir, je ne porterais jamais de cachemire pour skier ou faire du sport. Ce doit être un vêtement de laine ou de coton, en tout cas moins cher, comme un sweat-shirt à dix dollars pour pouvoir transpirer dedans sans complexe.

Même si Maria est devenue plus pointilleuse, c'est moi qui ai introduit la discipline européenne à la maison. En y ajoutant une certaine tolérance, certes, car je ne suis pas fou : il faut savoir mettre un bémol, ce que ne savent pas faire certains de mes amis autrichiens. La discipline qu'ils inculquent à leurs enfants fonctionne peut-être là-bas, mais pas aux Etats-Unis. Mieux vaut éviter que vos enfants, quand ils échangent leurs impressions avec leurs camarades d'école, pensent que leur père est un drôle d'oiseau. Et puis, je m'en suis fait le serment, notre génération en a définitivement terminé avec les châtimements corporels. Pas question d'importer cette tradition du Vieux Continent.

Maria et moi sommes tombés d'accord pour dorloter un peu les enfants, tout en fixant des règles. Depuis qu'ils sont petits, par exemple, ils doivent laver leurs affaires – apprendre à utiliser la machine à laver, mettre la bonne dose de lessive, disposer les vêtements en choisissant la moyenne charge ou la pleine. Puis apprendre à mettre les vêtements dans le séchoir, à les plier et à les ranger. Enfin ne pas mettre une éternité, de façon à ce que frères et sœurs puissent également faire leur lessive.

Tous les jours, avant de les emmener à l'école, je vérifiais que les lumières étaient éteintes, les lits faits, les tiroirs et les placards fermés. Je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il y ait un peu de désordre, quelque chose qui traîne ici ou là. J'étais bien plus tolérant que mon père. En tout cas, les lits étaient faits. Je ne cherchais pas la perfection, comme à l'armée. Mais je ne voulais pas que les gosses s'imaginent que quelqu'un allait passer derrière eux. La grande bagarre a été de leur apprendre à éteindre les lumières en quittant une pièce ou en allant au lit. Là, j'avais tout le clan Maria contre moi, les enfants ayant hérité d'elle la manie de tout laisser allumé. Quand nous avons commencé à vivre ensemble, au début, Maria ne s'endormait jamais sans lumière. Cela la rassurait. Quand nous allions à Washington ou à Hyannis Port et que je rentrais tard quand tout le monde était endormi, j'entrais dans une maison aux portes non verrouillées, toutes lumières allumées. Je n'ai jamais compris cela. C'était complètement fou. Le lendemain, l'excuse était toute prête : « Oh, on savait que tu rentrerais tard et on voulait que ce soit accueillant, alors on a laissé les lumières allumées. » Mais, même quand j'étais là et que je descendais au rez-de-chaussée en pleine nuit, je trouvais tout allumé. Il fallait que ce soit partout Times Square. J'expliquais aux enfants que nous manquions d'énergie et que la quantité d'eau était limitée dans notre Etat. Et qu'il ne fallait pas rester sous la douche un quart d'heure, mais ne pas dépasser cinq minutes. Et que j'allais les chronométrer à partir de maintenant. Et qu'il fallait éteindre les lampes, parce qu'on n'en avait plus besoin quand il n'y avait personne dans la pièce...

Mes filles refusent toujours d'aller au lit si la lumière du couloir n'est pas allumée. J'ai dû me résigner, puisqu'elles se sentent mieux ainsi. Pour ce qui est de l'éclairage des pièces vides, mon père aurait résolu le problème par une gifle, mais c'est évidemment hors de question. Quand la discussion échoue, notre méthode consiste à les priver de certains plaisirs : annuler un match ou une nuit chez des copains ou copines, interdiction de vol en avion, de prendre leur voiture. Mais de telles punitions semblent démesurées par rapport à un problème d'éclairage. L'un des garçons étant le plus rétif, j'ai fini par dévisser l'une des ampoules de sa chambre, chaque fois que je trouvais la lumière allumée. Je lui avais fait remarquer qu'il y avait douze ampoules dans sa chambre, et que s'il s'obstinait, il se retrouverait bientôt dans le noir. C'est ce qui est arrivé. Ma croisade a fini par avoir un certain effet. Quand nous sommes à la maison, désormais, je n'ai à éteindre les lumières qu'un jour par semaine, peut-être deux.

Parmi les joies qu'apporte la présence des enfants, il y a les vacances, surtout quand on n'en a pas bénéficié pendant sa propre enfance. Les vacances prennent tout leur sens en famille, car on les considère sous deux angles. J'ai un vif souvenir de Noël quand j'étais petit : ma mère et mon père allumaient des bougies sur l'arbre, les jouets étaient disposés dessous, on se tenait les mains en chantant *Heilige Nacht* et mon père jouait de la trompette. Aujourd'hui, je vois Noël avec les yeux d'un parent.

Je me considère comme un expert en décoration de sapin. J'ai cela dans le sang. En Autriche, mon père et les autres hommes du village allaient dans la forêt trois jours avant Noël et rapportaient des arbres. Les gosses n'étaient pas censés être au courant car, officiellement, ils étaient apportés par Christkindl – une jeune fille personnifiant l'Enfant Jésus, l'équivalent autrichien du père Noël des Français ou du Santa Claus des Américains. La fois où mon frère a laissé échapper : « J'ai vu papa partir avec une hache », mon père a piqué une colère contre ma mère qui ne nous avait pas éloignés de la fenêtre. Mais, d'habitude, tout se passait magnifiquement. Les parents décoraient notre sapin avec toutes sortes de bougies, de papillotes et de colifichets, au point que les branches retombaient sur les cadeaux disposés au pied de l'arbre. Il s'agissait toujours d'un grand sapin dont l'ornement supérieur touchait le plafond. Il y avait de vraies bougies, fixées aux branches, de sorte qu'on ne pouvait illuminer le sapin que quelques minutes à la fois.

La veille de Noël, à 18 heures, mon père éteignait la radio pour faire silence. Ma mère disait : « Ecoutez bien, Christkindl vient toujours vers 6 heures ». Puis nous entendions une clochette tinter : l'un des ornements du sapin. C'était la fille des voisins qui passait par la porte de derrière, mais nous ne l'avons compris que bien plus tard. Pendant des années, Meinhard et moi nous sommes précipités vers notre chambre en nous bousculant et en dérapant sur la carpeste, pour y entrer en trombe. C'était génial.

Maria et moi avons laissé tomber le coup de l'arbre secret, car ce n'est pas la tradition américaine. Ici, on installe le sapin trois ou quatre semaines avant Noël, et je ne vous parle pas de l'impatience des mômes : « Il arrive quand, notre arbre ? » Au lieu de quoi on invite leurs copains, à la manière américaine. Chaque invité accroche un élément de décoration. En grandissant, les enfants devenaient experts, jusqu'à disposer au sommet de l'arbre l'ange, l'étoile, Jésus ou Marie... ou tout autre ornement, et décidaient de l'allure d'ensemble.

Les autres fêtes avaient également beaucoup d'importance. Pâques correspondait à la visite annuelle de ma mère. Elle arrivait dès la mi-février et restait avec nous deux ou trois mois, selon le temps qu'il faisait en Autriche. En plus de rechercher notre compagnie, elle voulait échapper à la période la plus éprouvante de l'hiver. A Pâques, c'était la grand-mère idéale, qui apportait avec elle les vieilles traditions de cette partie de l'Europe : Jeannot lapin, les paniers, les œufs, les chocolats. Elle peignait les œufs avec les enfants ; c'était une experte, et elle leur mettait un petit tablier. Elle



s'emparait de la cuisine et confectionnait des pâtisseries en recouvrant toutes les surfaces d'une pâte à tarte incroyablement fine. Personne ne connaissait son secret de fabrication. Puis elle y disposait les rondelles de pommes, repliait la pâte et faisait cuire au four les strudels aux pommes les plus délicieux d'Amérique. La fête pascalle durait toute la journée : en premier lieu les grands paniers de Pâques avec échange de petits cadeaux, ensuite la messe, puis la chasse aux œufs, enfin le festin suivi des visites aux parents et amis.

Maria était aux petits soins pour ma mère et elles s'entendaient vraiment bien. J'étais aux anges, évidemment, quand Eunice ou Sarge venaient séjourner chez nous. Nous n'avons jamais eu de problèmes de beaux-parents. Les enfants appelaient ma mère Omi – elle les gâtait outrageusement –, et ils l'adoraient. Elle avait appris l'anglais au fil des ans – elle avait même pris quelques cours – et le parlait assez couramment pour avoir des conversations avec les petits, même s'il n'est jamais facile de s'adresser aux enfants dans une autre langue. Elle était particulièrement proche de Christina – dont le deuxième prénom est Aurelia, le sien.

Ma mère gâtait aussi nos chiens. Conan et Strudel n'avaient pas le droit de monter à l'étage mais, dès que nous étions endormis, ma mère les introduisait en douce dans sa chambre, et l'on retrouvait le matin les chiens pelotonnés sur le tapis près de son lit. Elle avait séjourné suffisamment à Los Angeles pour organiser sa propre existence et disposer de son cercle d'amies – d'autres Autrichiennes et des journalistes européennes –, avec lesquelles elle sortait, faisait les boutiques, déjeunait ou se promenait. Je n'oublierai jamais le jour où je l'ai vue, à l'occasion d'un banquet de remise de prix, en grande conversation avec les mères de Sophia Loren et Sylvester Stallone. Elles étaient probablement en train de vanter nos mérites.

Maman est morte en 1998, à soixante-seize ans. C'était le 2 août, le jour de l'anniversaire de mon père. Comme toujours, elle était allée se recueillir sur sa tombe au cimetière situé près de la ville. Elle entretenait des conversations imaginaires avec lui pendant une heure, lui racontait ce qu'elle avait fait, lui posait des questions comme s'il était là, mais de l'autre côté.

Il faisait une chaleur étouffante et humide ce jour-là, et le cimetière était situé en haut d'une colline escarpée. Les témoins ont raconté qu'elle s'est assise brusquement en atteignant la tombe, comme prise d'un malaise, puis elle s'est effondrée par terre. Les médecins ont tenté de la ranimer, mais elle a sombré dans le coma pendant le trajet vers l'hôpital. Son cœur n'avait pas été réparé, et il avait flanché.

Maria et moi avons pris un vol pour Graz afin d'assister aux funérailles. Patrick, mon neveu, Timmy, un frère de Maria, et Franco nous ont accompagnés. J'avais manqué l'enterrement de mon père et celui de mon frère, mais nous sommes arrivés un jour à l'avance pour ma mère et avons aidé à tout organiser. Nous l'avons vue dans le cercueil, portant sa dirndl, la

robe traditionnelle de la paysanne autrichienne.

Elle était restée tout le mois de mai avec nous, joyeuse et en forme comme toujours pendant sa visite annuelle. Le choc a été brutal. Mais, rétrospectivement, en pensant à son existence, je n'ai pas de regrets. Les relations que j'ai entretenues avec elle après mon arrivée en Amérique m'ont appris à penser un peu moins à moi et plus à ma famille. Maintenant que j'ai des enfants, je me rends compte à quel point mon départ a dû la perturber. Je l'aimais pour son dévouement maternel, mais je n'avais jamais songé auparavant à la souffrance que mon départ lui avait causée. La maturité m'a fait réfléchir, mais trop tard pour mon frère et mon père. Par contre, j'ai construit de bonnes relations avec elle, vraiment chaleureuses.

Je lui ai souvent proposé de lui acheter une maison à Los Angeles, mais elle ne voulait pas quitter l'Autriche. En dehors de Pâques et de la fête des Mères, elle est venue pour les baptêmes de nos enfants. Elle regardait tous mes films et a assisté à bon nombre de premières. Je l'avais fait venir sur le plateau de *Conan le Barbare*, puis sur le tournage de chacun de mes films. Elle se promenait dans le studio, patientait dans ma caravane, me regardait tourner. Quand je tournais en extérieur, au Mexique, en Italie ou en Espagne, elle venait parfois une semaine ou deux et s'installait à l'hôtel. Personne d'autre ne faisait venir sa mère sur les tournages, mais la mienne était une touriste-née et adorait ça. Peut-être en partie parce que tout le monde s'occupait d'elle. Nous prenions notre petit déjeuner ensemble, puis mon chauffeur l'emmenait visiter les sites de son choix. De retour chez elle, en Autriche, elle avait des tas de photos à montrer à ses amies : un marché de Mexico, le Vatican lors d'un tournage à Rome, les musées de Madrid. Je l'ai emmenée rencontrer Ronald Reagan à la Maison-Blanche dans les années 1980, et elle a assisté au Great American Workout (la cérémonie de l'entraînement sportif) à la Maison-Blanche avec George Bush en 1992. Il a été incroyablement charmant avec elle, en la complimentant abondamment de m'avoir si bien élevé.

J'aimais m'occuper de ma mère, non seulement par reconnaissance pour ce qu'elle avait fait en tant que mère, mais pour compenser les temps difficiles de sa jeunesse. Quand je vois des photos d'elle à vingt-trois ou vingt-quatre ans, après la naissance de mon frère et la mienne, elle paraît hâve et maigre. C'était au lendemain de la guerre. Elle quémandait de la nourriture. Son mari buvait trop. Elle vivait dans un petit village au climat pourri. Il pleuvait, neigeait et on y broyait du noir, sauf en été. Elle était toujours à court d'argent. Il fallait se battre pour tout.

Aussi, pour ses vieux jours, je tenais à ce qu'elle mène la meilleure existence possible. Il fallait la récompenser pour avoir transporté ses enfants en pleine nuit à travers la montagne vers l'hôpital, quand ils étaient malades. Pour avoir été là quand j'avais besoin d'elle. Pour la douleur qu'elle avait ressentie à mon départ. Elle avait mérité qu'on la traite comme une reine.

Nous avons enterré ma mère dans le cimetière où elle est morte, près de

mon père, ce qui était très triste mais également romantique : elle lui était tellement attachée...

Si Pâques appartenait à ma mère, les vacances de Thanksgiving, en novembre, étaient l'exclusivité de Sarge et Eunice, bien avant mon mariage avec Maria. Les Shriver, parents, enfants et petits-enfants, se rassemblaient dans leur beau manoir georgien aux environs de Washington. C'était une fête familiale de trois jours. Bien des couples hésitent à passer des vacances avec la belle-famille mais, en ce qui nous concerne, cela coulait de source. « Ne changeons rien à ça, ai-je dit à Maria. Thanksgiving chez tes parents, c'est formidable. Nous pourrions toujours fêter Noël à la maison. Ce qui ne veut pas dire que tes parents ne pourront pas y venir, mais Noël, ça se passera chez nous. » Elle était d'accord. J'ai toujours été attentif au fait que notre mariage l'avait éloignée de sa famille, que celle-ci lui manquait souvent et qu'elle souhaitait passer du temps avec ses parents, tout en préservant son indépendance. Aussi, je ne manquais pas de lui dire : « Rappelle-toi que, si tu veux inviter n'importe quel membre de ta famille, il sera toujours le bienvenu. » Il m'était facile d'accueillir les membres de ma belle-famille, car je les appréciais tous beaucoup. D'autant qu'ils apportaient toujours rires et bonne humeur.

Thanksgiving chez les Shriver commençait à l'église – Sarge et Eunice allaient à la messe tous les jours. Puis venait le petit déjeuner, ensuite différentes activités sportives. On trouve à Georgetown de grands magasins de vêtements et de cadeaux pourvus d'articles différents de ceux des boutiques californiennes, et j'en profitais pour anticiper mes achats de Noël. On se retrouvait le soir, et Teddy venait souvent dîner ou prendre un verre avec sa femme, quand ce n'était pas Robert Kennedy Jr., l'écologiste, accompagné de son fils ou de sa sœur Courtney et de sa petite fille Saoirse (ce qui se prononce *Seer-Sha*, et signifie « liberté » en gaélique). Au mois d'août, à Hyannis Port, il fallait voir tous les cousins, Kennedy, Lawford et Shriver, se rassembler. C'était un spectacle incroyable. Une trentaine d'entre eux nageaient, faisaient du bateau, du ski nautique et se pressaient autour du buffet pour manger des crevettes grillées et des palourdes. Du matin au soir, c'était un énorme camp d'activités sportives.

J'ai toujours pensé que Eunice et Sarge auraient une grande influence sur nos enfants. Comme sur moi. J'ai travaillé avec eux pour les jeux Olympiques spéciaux, ces Jeux organisés pour les handicapés mentaux, en tant que porte-étendard pour aider l'organisation à s'étendre. L'été où Katherine a eu douze ans, nous sommes partis pour une mission en Afrique du Sud avec tous nos enfants.

C'était ma première visite en vingt-six ans, depuis que j'avais remporté le trophée de Monsieur Olympia à Pretoria, au temps de l'apartheid. J'étais impressionné de voir combien le pays avait changé. A l'époque, Monsieur

Olympia avait été la première compétition sportive pratiquant l'intégration raciale en Afrique du Sud. Lors de ma première visite, je m'étais lié d'amitié avec Piet Koornhof, le ministre des Sports et de la Culture, un homme progressiste qui critiquait l'apartheid. Il m'avait permis d'organiser des spectacles de culturisme dans les townships et avait déclaré : « Chaque fois que vous ferez quelque chose pour les Blancs, j'aimerais vous voir faire quelque chose pour les Noirs. » Il avait également pris l'initiative de faire participer l'Afrique du Sud au concours de Monsieur Olympia, et je faisais partie de la délégation de la Fédération internationale de culturisme, qui collaborait avec lui. Désormais l'apartheid avait été aboli et Nelson Mandela était l'éminent ex-président de la nation.

En quittant ses fonctions, Mandela s'était engagé personnellement dans la promotion des jeux Olympiques spéciaux à travers tout le continent, où des millions de handicapés mentaux sont stigmatisés, méprisés, voire pire. Sarge et Eunice avaient projeté de nous accompagner, mais Eunice, qui venait d'avoir quatre-vingts ans, s'était fracturé la jambe dans un accident de voiture la veille de notre départ. Aussi, en arrivant au Cap, c'était à nous de jouer, la jeune génération : Maria, son frère Tim – qui avait succédé à Sarge à la présidence des jeux Olympiques spéciaux – et moi. Tim était accompagné de sa femme Linda et de leurs cinq enfants.

Mandela était pour moi un héros. Ses discours sur l'intégration, la tolérance et le pardon me faisaient frémir d'enthousiasme. C'était l'opposé de ce qu'on attendrait d'un homme noir dans une nation blanche raciste, qui avait croupi vingt-sept ans en prison. Une telle magnanimité n'arrive pas comme ça, surtout pas en prison. Pour moi, c'était comme si Dieu l'avait envoyé parmi nous.

Nous étions là pour organiser un parcours aux flambeaux de sportifs sud-africains, avec un double objectif : promouvoir le message des jeux Olympiques spéciaux et soutenir le respect de la loi en Afrique du Sud. Mandela avait allumé la flamme dans l'environnement le plus sinistre qui soit : une cellule vétuste de la prison de Robben Island. Pendant notre séjour, nous avons eu l'opportunité de lui parler avant de commencer notre périple, et je lui ai demandé comment il en était venu à une telle lucidité dans un tel endroit. Je suis certain qu'on lui avait posé la question mille fois, mais sa réponse a été remarquable. Pour lui, c'était une bonne chose d'avoir fait de la prison. Cela lui avait donné le temps de réfléchir – le temps de se dire que le choix de la violence, dans sa jeunesse, était erroné, le temps à la personne qu'il était devenue d'émerger. Je l'admirais, mais je ne savais trop quoi penser. Était-ce vraiment le cas, ou juste ce dont il s'était persuadé ? Mandela pouvait-il sérieusement juger bénéfiques vingt-sept ans en cellule ? Ou alors il avait une vision plus large de ce que signifiaient toutes ces années perdues pour l'Afrique du Sud, et non pour lui-même ? On n'est jamais qu'un individu, la patrie est quelque chose de bien plus grand, impérissable. C'était une approche féconde. J'ai dit plus tard à Maria : « Je ne sais pas s'il faut y

croire, mais c'était impressionnant de l'entendre dire qu'il était parfaitement satisfait d'en être passé par là et d'avoir perdu plusieurs décennies. »

Les enfants ne nous quittaient pas de la journée. Christopher, qui venait d'avoir quatre ans, ne suivait pas aussi bien que son frère et ses sœurs, de huit, dix et douze ans. Je savais que ce séjour aurait un impact sur eux, même s'ils n'en saisissaient pas la portée immédiatement. Un jour, à l'école, ils auraient l'occasion de faire le récit de leur rencontre avec Mandela, l'allumage du flambeau, et la façon dont le grand leader avait comparé les préjugés auxquels les athlètes des jeux Olympiques spéciaux étaient confrontés avec l'injustice de l'apartheid. Ils seraient capables de réfléchir et de demander à Maria ou moi des explications sur ce que nous avons vu, puis de rédiger leurs impressions sur les beautés de la ville du Cap contrastant avec la misère des townships et des familles qui y vivaient. L'expérience mettrait du temps à faire son effet. Avant de quitter l'Afrique, nous avons consacré quelques jours à un safari photo, des heures inoubliables pour tout le monde. J'ai été éberlué, comme les enfants, par le spectacle de ce royaume animal déambulant devant nos yeux : lions, singes, éléphants et girafes. Et cette nuit sous la tente à entendre des cris et des appels tout autour ! Le guide était à l'affût d'une certaine lionne avec une balise de localisation à l'oreille. Le temps était venu de la remplacer. Une fois la lionne repérée, il a annoncé qu'il allait l'endormir. Il a visé soigneusement, tiré une flèche, et la lionne a rugi puis s'est enfuie. « Elle va courir environ deux cents mètres », a expliqué le guide. En effet, le fauve s'est mis soudain à ralentir et à regarder en arrière avant de s'effondrer sur le côté.

Nous avons roulé dans sa direction puis sommes sortis du véhicule. Les enfants ont eu l'occasion de prendre des photos et d'admirer la taille des pattes, plus grosses que leurs propres visages. Les grands félins m'ont toujours fasciné. Pendant que nous tournions *Total Recall* à Mexico, il y avait des tas d'animaux sur le plateau, dont un bébé panthère et un bébé puma. J'adorais jouer avec eux. Le dresseur les amenait à mon camping-car chaque samedi, lors de la pause de deux heures. Ils avaient peut-être cinq mois en arrivant, mais ils grandissaient vite. C'étaient des jeunes de sept mois à la fin du tournage. Un jour que le puma se prélassait à l'arrière du camping-car, je me suis levé pour me diriger vers l'avant. Sans le moindre avertissement, il a bondi sur toute la longueur du véhicule et a atterri sur ma nuque : ses 50 kilos m'ont projeté sur le volant. Il aurait pu me tuer en me brisant les vertèbres d'un seul coup de croc, mais il voulait seulement jouer.

Une lionne adulte pèse facilement trois fois plus. Je n'ai pas résisté au plaisir de poser le menton sur la tête de la lionne endormie, histoire de montrer sa taille aux enfants ; comparée à la sienne, ma tête avait l'air ridicule. Nous avons éclaté de rire et pris des photos, et j'étais *vraiment* content que la lionne soit totalement dans les vapes !

J'étais toujours ravi de passer du temps en famille, d'emmener tout le

monde en vacances ou de leur faire vivre une aventure. Mais je tenais également à reprendre ma carrière cinématographique, ce qui ne s'est pas fait tout seul. Il m'a fallu monter toute une campagne pour convaincre que je pouvais encore servir. Le premier pas a consisté à m'asseoir aux côtés de l'animatrice Barbara Walters, sur la chaîne de télévision nationale, neuf mois après mon opération.

« Vous auriez pu mourir, a-t-elle lancé. Avez-vous eu peur ?

— J'étais terrifié, surtout quand la réparation de la valve a échoué et qu'il a fallu recommencer. »

La meilleure tactique, selon moi, était de me montrer et d'exposer les faits. Elle m'a posé des questions sur ma famille, m'a taquiné à propos de mes cheveux gris et m'a offert le tremplin dont j'avais besoin pour expliquer que je me sentais d'attaque et impatient de m'y remettre.

L'étape suivante a consisté à faire en sorte que les journaux publient des photos de moi en train de courir sur la plage, de skier, de soulever des haltères, histoire de montrer qu'Arnold était bel et bien de retour. Même là, les studios ne se sont pas précipités pour me répondre. J'ai été abasourdi de découvrir qu'il y avait un problème d'assurance. On ne se contentait pas de dire à mon agent : « On ne sait pas trop ce que le public pense de lui, maintenant », mais aussi : « Nous ne savons tout simplement pas si nous pouvons prendre une assurance pour lui. » Il y avait des incertitudes et des problèmes sans fin dont ils ne voulaient pas s'embarrasser.

Une année entière s'est passée sans nouveau film. Au bout du compte, j'ai reçu la visite d'Army Bernstein, un producteur dont la fille avait fréquenté la même école maternelle que nos enfants. La rumeur des studios était parvenue à ses oreilles et il savait que je cherchais du travail. « Je ferai un film avec vous quand vous voudrez. D'ailleurs, on est en train de m'écrire un scénario pour un film fantastique. » Les producteurs indépendants comme Army sont nos sauveurs, à Hollywood, parce qu'ils prennent les risques qui font peur aux grands studios. Il avait sa propre société de production, bien financée car elle avait connu une série de succès. Le film qu'il avait en tête pour moi était *La Fin des temps*, un thriller fantastique qui devait sortir en salle fin 1999, et qui tirait parti de la panique mondiale autour du « bug de l'an 2000 ». J'y interprète Jericho Cane, un ex-flic qui doit empêcher Satan d'arriver à New York pour prendre épouse aux dernières heures de 1999. Si Jericho échoue, la femme donnera naissance à l'Antéchrist, lequel présidera au futur millénaire du mal.

Le réalisateur, Peter Hyams, était recommandé par Jim Cameron et, comme Cameron, il préférait tourner la nuit. Aussi, quand la production a commencé, vers la fin 1998, nous avions un emploi du temps nocturne dans un studio de Los Angeles. A ma grande surprise, des assureurs et des représentants d'une société de production étaient présents sur le plateau – des gens d'Universal, qui s'occupait de la distribution du film. Ils voulaient voir si j'allais défaillir, mourir, ou m'aménager des pauses toutes les cinq minutes.

Au cours de la première scène que nous avons tournée, Jericho est attaqué par dix satanistes qui le réduisent en bouillie. Le combat se déroule la nuit, dans une ruelle sombre sous une pluie battante. Donc nous nous sommes mis au travail, et nous sommes bagarrés jusqu'à ce que je me retrouve sur le dos, sous des flots de pluie artificielle rétroéclairée qui me tombaient dessus au moment où je perdais conscience. Après la prise, je suis sorti du plateau et me suis installé près de l'écran de contrôle, trempé, une serviette autour des épaules, prêt pour la prise suivante.

Vers 3 heures du matin, un des assureurs est venu me trouver : « Ça alors, ce doit être épuisant de faire ça à n'en plus finir, de se faire tremper et réduire en bouillie ? »

— En fait, non. J'aime bien tourner la nuit, car la nuit j'ai beaucoup d'énergie. Cela me donne de l'inspiration. C'est vraiment formidable. »

Puis je suis reparti pour une autre raclée, et suis revenu m'asseoir. « Est-ce que je peux voir le play-back ? » Les techniciens l'ont passé et je l'ai examiné.

« Je ne sais pas comment vous faites, a dit le type de l'assurance.

— Là, ce n'est rien. Vous devriez voir les *Terminator*, on était déchaînés.

— Mais ça ne vous fatigue pas ?

— Pas du tout. Surtout pas après une intervention cardiaque. Cela me donne une énergie incroyable. J'ai l'impression d'être quelqu'un de totalement nouveau. »

Puis le type de la société de production est venu me poser la même question.

Au bout d'une semaine, les types de l'assurance et du studio ne sont plus revenus. Entre-temps, les cascadeurs, les maquilleurs et les habilleurs disaient à qui voulait l'entendre que j'étais en pleine forme, que ça se passait très bien, et ainsi de suite. A partir de là, les offres ont recommencé à affluer, et je n'avais plus à convaincre qui que ce soit que j'avais la niaque.

## Une proposition politique

L'idée que je puisse entrer en politique faisait beaucoup rire. Lors d'un dîner du conseil municipal de Sacramento, en 1994, le gouverneur Pete Wilson m'a accueilli sur scène en disant : « J'aimerais bien vous voir vous présenter aux élections, Arnold. Un homme qui a joué dans *Un flic à la maternelle* a toute l'expérience qu'il faut pour traiter avec les parlementaires. » Ses propos ont déclenché l'hilarité générale. Pourtant, l'idée qu'un type sorti d'Hollywood postule à la fonction de gouverneur n'était pas si tirée par les cheveux que ça. Ronald Reagan avait tracé la voie.

L'année précédente était sorti *Demolition Man*, le film de science-fiction de Sylvester Stallone, où son personnage se retrouve en 2032. Quand il entend quelqu'un parler de la bibliothèque présidentielle Arnold Schwarzenegger, il reste bouche bée. Se présenter aux présidentielles était évidemment exclu pour moi, puisque la Constitution exige qu'on soit américain de naissance. Mais il m'arrivait quand même de rêver tout haut : et si ma mère s'était un jour sentie d'humeur folichonne à la fin de la guerre et que mon père n'était pas vraiment Gustav Schwarzenegger mais un GI américain ? Cela aurait expliqué pourquoi j'avais toujours eu le sentiment que l'Amérique était mon vrai chez-moi. Et si l'hôpital dans lequel elle m'avait mis au monde était situé dans une zone d'occupation américaine ? Ça ne compterait pas comme une naissance sur le sol américain ?

J'estimais que, par tempérament, j'étais taillé pour la fonction de gouverneur plutôt que celle de sénateur ou de député, parce que en tant que gouverneur je commanderais le navire – c'est le chef de l'exécutif – et ne serais pas un sénateur parmi cent autres ou un député parmi les quatre cent trente-cinq qui prennent les décisions. Evidemment, le gouverneur ne fait jamais la pluie et le beau temps tout seul. Mais il peut apporter sa vision à l'Etat et au moins sentir qu'il a le dernier mot. C'est très proche du premier rôle d'un film. Tous les reproches sont pour vous, mais aussi tous les mérites. Le risque est à la hauteur de la récompense.

J'éprouvais à l'égard de la Californie une fidélité et une fierté immenses. Mon Etat adoptif est plus grand que beaucoup de pays. Il compte 38 millions d'habitants, soit quatre fois la population autrichienne. Il fait 1 300 kilomètres de long sur 400 kilomètres de large. Certains des plus petits Etats américains se traversent facilement à vélo, mais pour faire le tour de la Californie, mieux



vaut prendre sa Harley. La Californie possède des montagnes spectaculaires, 1 350 kilomètres de littoral, des forêts de séquoias, des déserts, des terres agricoles et des vignobles. On y parle plus d'une centaine de langues. Et l'économie californienne pèse 1,9 billion de dollars – plus que celle du Mexique, de l'Inde, du Canada ou de la Russie. Quand les vingt plus grosses économies du monde se retrouvent à un sommet du G20, la Californie devrait être à la table.

Depuis que j'habitais à Los Angeles, l'Etat avait connu des phases de croissance et de ralentissement, mais il avait essentiellement prospéré, et je me considérais comme l'un des heureux bénéficiaires de cette situation. Mes convictions politiques me rangeaient du côté des conservateurs, comme beaucoup d'immigrés qui ont réussi : je voulais que l'Amérique reste le bastion de la libre entreprise, et faire tout mon possible pour qu'elle ne suive pas la voie européenne de la bureaucratie et de la stagnation. Car l'Europe où j'avais vécu, c'était ça.

Les années 1990 ont été prospères, et la Californie s'est dotée en la personne de Gray Davis de son premier gouverneur démocrate depuis le milieu des années 1980. Dès sa prise de fonction, en 1999, il a donné le ton en améliorant l'enseignement public et en soignant ses relations avec le Mexique. C'était un maigrichon discret qui n'avait pas grand-chose d'un homme de spectacle, mais ses idées étaient appréciées, et il profitait d'un budget très confortable, grâce essentiellement à l'essor de la Silicon Valley dans les années 1980 et 1990. Son taux d'approbation parmi les électeurs était fort : il tournait autour de 60 %.

Les ennuis ont commencé avec la crise du secteur informatique. En mars 2000, juste avant la fin du tournage d'*A l'aube du sixième jour*, un film d'action SF où il est question de clonage humain, la bulle Internet a éclaté, et la Bourse a entamé sa plus grosse dégringolade depuis vingt ans. Ce coup de frein à la Silicon Valley a été particulièrement mauvais pour l'Etat, parce qu'il a provoqué la chute des recettes fiscales et annonçait des choix difficiles en matière de services publics et d'emploi. Les revenus que tire la Californie de la Silicon Valley sont immenses. Quand ces entreprises-là perdent 20 % de leur valeur, ça se traduit par une réduction de 40 % des recettes de l'Etat. C'est ce qui m'a amené à recommander que les excédents récoltés pendant les années d'expansion soient alloués à des dépenses d'infrastructure, au remboursement partiel de la dette ou à la création d'un fonds de stabilisation pour les jours difficiles qui permette de faire face aux années de marasme. Le verrouillage de programmes exigeant que l'on maintienne la dépense à des niveaux correspondant aux périodes prospères est une grosse erreur.

A cela est venue s'ajouter la crise de l'énergie électrique de 2000 et 2001 : d'abord, le prix de l'électricité a triplé à San Diego, puis il y a eu des insuffisances et des coupures de courant autour de San Francisco qui ont bien failli couler l'Etat. Le gouvernement semblait paralysé, les décideurs au niveau de l'Etat et au niveau fédéral se renvoyaient la balle au lieu d'agir,

tandis que les intermédiaires – essentiellement Enron, l'entreprise énergétique de Houston qui a sombré dans le scandale que l'on sait – limitaient l'approvisionnement pour faire exploser les prix. En décembre 2000, Gray Davis a mis un point d'honneur à éteindre toutes les illuminations de Noël dans la capitale juste après les avoir allumées, pour rappeler à la population qu'il fallait économiser l'énergie et s'attendre à des restrictions dans l'année à venir. Je détestais l'image que cela donnait de la Californie, plus proche de celle d'un pays en voie de développement que du *Golden State* américain. Ça me fichait en rogne. C'était ça notre réponse à la crise énergétique californienne ? Eteindre les arbres de Noël ? C'était idiot. Je voyais bien qu'il s'agissait d'un geste symbolique, mais je me fichais pas mal des symboles. Ce que j'attendais, c'était des actes.

La situation, pour l'essentiel, n'était pas la faute de Gray Davis ; l'économie était en déclin, tout simplement. Mais à mi-mandat, les gens ont commencé à le trouver un peu léger pour postuler à sa réélection, en 2002, et il n'a pas tardé à chuter dans les sondages. J'étais aussi furieux que n'importe quel citoyen. Partout, on ne lisait que des mauvaises nouvelles à propos de la Californie. J'ai commencé à me dire : Ça ne peut pas continuer comme ça. Il faut que ça change.

Tout cela est venu se superposer dans ma tête à l'éternel débat sur le prochain sommet à conquérir. Fallait-il que je produise des films ? Ou que je produise, dirige et tienne le premier rôle, comme Clint ? Devais-je me reconverter en artiste peintre, puisque j'avais renoué avec mon ancienne passion ? Rien ne me pressait de trancher ; je savais qu'en temps voulu, tel ou tel projet finirait naturellement par se dégager tout seul. Mais il y avait cette vieille discipline que je m'imposais à chaque nouvel an de me fixer de nouveaux objectifs. Le plus souvent, c'était le film sur lequel je travaillais qui venait en tête de liste. Mais si j'étais engagé dans quelques films en cours d'élaboration, dont *Terminator 3*, rien n'était vraiment défini ni programmé. Du coup, le 1<sup>er</sup> janvier 2001, j'ai mis au premier rang de mes priorités : « Réfléchir à l'idée de me présenter à l'élection du gouverneur en 2002. »

Dès le lendemain matin, j'ai pris rendez-vous avec l'un des grands conseillers politiques californiens, Bob White, qui avait été le chef de cabinet de Pete Wilson pendant près de trente ans, et notamment les huit années où il avait été gouverneur. Bob était le type qui avait remis les trains à l'heure, et il passait pour l'un des plus influents négociateurs républicains de Sacramento. Je le connaissais pour l'avoir croisé dans mille collectes de fonds et dîners, et le jour où il avait quitté ses fonctions parlementaires, je lui avais dit que je souhaitais garder le contact avec lui.

Evidemment, le fait d'embaucher Bob et son équipe de stratèges et d'analystes ne m'assurait pas le soutien du Parti républicain. Pour les huiles du parti, j'étais trop centriste. Oui, j'avais une approche conservatrice du budget, de l'entreprise et je m'opposais à l'augmentation des impôts, mais tout le monde connaissait aussi mes positions pro-avortement, pro-gays, pro-

lesbiennes, pro-environnement, en faveur d'un contrôle raisonnable des ventes d'armes et d'un filet de sécurité sociale. Par ailleurs, mes liens avec les Kennedy, et surtout l'admiration que je vouais à mon beau-père, considéré comme un irréductible partisan d'un Etat influent et dépensier, irritaient beaucoup de républicains conservateurs. Je les entendais penser : Ouais, il ne nous manquait plus que ça ; d'abord Arnold et sa femme de gauche, après ce sera sa belle-mère et son beau-père, puis Teddy Kennedy, et ils finiront par tous débarquer. Un vrai cheval de Troie. Les responsables du parti avaient exprimé toute leur reconnaissance pour ma participation aux collectes de fonds et mes prises de position en faveur de leurs candidats et de la philosophie républicaine pendant la campagne. Mais ça se limitait toujours à : « C'était très aimable à vous, merci pour tout. » Je ne crois pas qu'ils aient jamais éprouvé de réelle sympathie à mon égard.

Mais ce n'est pas ce qui m'a poussé à aller voir Bob et ses collaborateurs. Ce que je voulais, c'était une estimation sérieuse, professionnelle, des chances que j'avais de me présenter et de gagner, avec les études et les sondages pour la confirmer. J'avais déjà pris part à des campagnes, mais je voulais savoir ce qu'impliquerait *vraiment* ma candidature, compte tenu du fait que je n'étais pas un candidat ordinaire. Combien d'heures faudrait-il que je consacre à ma campagne ? Combien d'argent ? Quel pourrait en être le thème ? Comment tenir mes enfants à l'écart de la lumière des projecteurs ? Le fait que Maria soit issue d'une famille démocrate était-il un avantage ou un inconvénient ?

Maria ne savait pas que j'avais sollicité Bob. Elle avait appris la possibilité de ma candidature dans le journal et savait que j'y réfléchissais, mais elle pensait que je n'accepterais jamais l'emploi du temps que cela suppose, avec ses vingt rendez-vous par jour et toutes les conneries avec lesquelles il faut composer quand on fait de la politique. Je suis sûr qu'elle se disait : Arnold aime trop la vie. Il est guidé par le principe de plaisir, pas par le principe de souffrance. Je ne lui ai pas dit que j'envisageais sérieusement de me présenter parce que je ne voulais pas des débats sans fin que ça aurait suscités à la maison.

Les consultants ont immédiatement identifié les points positifs et négatifs. Le précédent de Ronald Reagan était mon meilleur atout. Il avait montré que le monde du spectacle dépasse les clivages traditionnels : non seulement on connaît votre nom, mais qu'on soit démocrate, républicain ou indépendant, on prête attention à ce que vous dites – du moment que vous n'êtes pas un allumé. Quand le gouverneur Pat Brown avait été battu par Ronald Reagan en 1966, son équipe de conseillers et lui-même avaient complètement sous-estimé le poids de la notoriété, et il me semble que les hommes politiques ont encore du mal à y croire. Le jour où George Gorton, qui avait été le grand stratège de Pete Wilson, m'a accompagné à une réunion sur les activités parascolaires au Hollenbeck Youth Center, il a été choqué de voir que dix-neuf équipes de télévision m'y attendaient pour faire des images

qui seraient diffusées dans les journaux du soir. C'était au moins une douzaine de caméras de plus qu'il n'en avait jamais vu à ce genre d'événement pour le gouverneur lui-même.

Le premier sondage auprès de 800 électeurs californiens a donné le type de résultat mitigé qu'on pouvait attendre. Tous les électeurs savaient qui j'étais, et 60 % avaient de moi une image positive. C'était un plus. Mais quand on leur demandait de choisir entre Gray Davis et moi pour la fonction de gouverneur, ils choisissaient Davis à plus de deux contre un. Je n'étais pas encore candidat, bien sûr, mais j'étais vraiment très loin d'être favori. Les consultants ont dressé la liste des autres points négatifs évidents : si j'avais une philosophie très forte et un avis sur beaucoup de choses, ma connaissance de domaines tels que l'emploi, l'éducation, l'immigration et l'environnement n'était pas très profonde. Et, évidemment, je n'avais pas d'organisation de collecte de fonds, pas d'équipe politique, pas d'expérience de la presse politique et aucune victoire électorale à mon actif.

L'une des questions qui se posaient était de savoir s'il fallait faire campagne dès 2002 ou attendre 2006. Cela m'aurait laissé plus de temps pour apparaître comme un challenger sérieux dans l'esprit des Californiens. George Gorton a suggéré que, quelle que soit l'échéance choisie, il serait judicieux d'entamer le travail de terrain en faisant campagne pour un vote d'initiative populaire. Parmi tous les Etats, la Californie est réputée pour sa tradition de « démocratie directe ». Selon sa constitution, le législateur n'est pas le seul à pouvoir créer des lois ; le peuple en a lui aussi la possibilité, directement, en inscrivant certaines propositions sur le bulletin de vote lors des élections locales. Le système de l'initiative populaire remonte à Hiram Johnson, gouverneur légendaire de 1911 à 1917. Il avait utilisé ce recours pour briser le pouvoir d'une législature corrompue aux mains des grandes compagnies ferroviaires. Dans un passé plus récent, sa plus célèbre application a été la révolte fiscale californienne de 1978, où les électeurs ont fait passer la Proposition 13, un amendement à la Constitution officiellement intitulé « Initiative populaire de limitation de la taxation sur la propriété ». Je n'étais alors aux Etats-Unis que depuis dix ans, et je me souviens d'avoir été émerveillé par le fait que les citoyens ordinaires avaient la possibilité de mettre des limites au pouvoir de l'Etat.

Parrainer une initiative populaire, a expliqué Gorton, me fournirait l'occasion de me présenter devant le public sans avoir à annoncer tout de suite ma candidature au poste de gouverneur. Ça me donnerait une bonne raison de créer une structure de campagne, d'organiser des collectes de fonds, de nouer des alliances avec des groupes importants, de m'adresser aux médias et de tourner des spots pour la télévision. Et si l'initiative passait, ce serait la démonstration que je pouvais gagner des suffrages dans tout l'Etat.

Mais avant de décider quoi que ce soit, Bob et ses collègues ont senti qu'il fallait me montrer à quoi je risquais de m'exposer. C'est moi qui les payais, mais il s'agissait de types ambitieux qui voulaient s'assurer qu'ils

n'allaient pas perdre leur temps sur la campagne vaniteuse d'une star hollywoodienne. En fait, ils ont demandé à l'ancien gouverneur Wilson de me faire passer le message en personne. En mars 2001, Wilson a donc présidé une réunion stratégique de quatre heures à mon bureau. Il m'a dit qu'il espérait que je me présenterais et que j'avais déjà l'ébauche d'une bonne équipe pour y parvenir. Mais il a ajouté : « Il faut que vous soyez réaliste quant aux répercussions que cela aura sur votre vie, votre famille, vos finances et votre carrière. » Il a ensuite fait un tour de table, et chaque conseiller a décrit certains bouleversements qui se produiraient dans mon existence. Don Sipple, le stratège politique, m'a expliqué pourquoi Eisenhower et Reagan avaient réussi le passage à la vie politique, mais que Ross Perot et Jesse Ventura avaient échoué. Perot, un homme d'affaires texan, était sorti de nulle part en 1992 pour entrer dans la course présidentielle en tant qu'indépendant, et il avait obtenu un total ahurissant de 19,7 millions de voix, soit près d'un suffrage sur cinq. Ventura, un ancien lutteur professionnel qui avait été mon partenaire à l'affiche de *Predator* et *Running Man*, se trouvait à mi-chemin d'un mandat difficile de gouverneur du Minnesota, au terme duquel il ne chercherait pas à se faire réélire.

Ce qui distinguait ceux qui y arrivaient de ceux qui n'y arrivaient pas, m'a dit Gorton, c'était la volonté de s'y consacrer corps et âme. D'autres m'ont expliqué que j'aurais à subir un feu de barrage médiatique comme je n'en avais jamais imaginé ; qu'il faudrait que je devienne un expert sur des sujets compliqués ; que je devrais solliciter des contributions à ma campagne. J'étais si manifestement fier de mon indépendance économique qu'ils ont compris que ce dernier point serait pour moi particulièrement difficile.

Mais ce qui m'a surpris, c'est le niveau d'enthousiasme qui était perceptible dans la pièce. Je m'étais attendu à ce qu'ils me disent que ce n'était pas pour moi, qu'il valait mieux que je vise un poste d'ambassadeur ou quelque chose du genre. C'est la réaction à laquelle j'avais eu droit en Autriche quand j'avais dit que je voulais devenir champion de culturisme. « En Autriche, on peut devenir champion de ski », m'avait-on dit. Et c'était aussi celle qu'avaient eue les agents d'Hollywood quand je leur avais dit que je voulais devenir acteur. « Pourquoi n'ouvres-tu pas plutôt une salle de gym ? » Mais je sentais bien que ces pros de la politique n'étaient pas en train de me mener en bateau. Ils me connaissaient depuis ma participation à la campagne de Wilson. Ils savaient que j'étais drôle. Ils savaient que je m'exprimais bien. Ils voyaient en moi une réelle possibilité.

Pendant les quelques semaines qui ont suivi, j'ai passé beaucoup de temps loin de la Californie : il y a eu une édition des Inner-City Games à Las Vegas, une opération promotionnelle pour Hummer à New York, une visite de l'île de Guam, une première à Osaka, et les vacances de Pâques sur l'île de Maui, à Hawaii, avec Maria et les enfants. Mais, en chemin, j'ai entrepris de sonder mes plus proches amis. Fredi Gerstl, mon mentor autrichien, s'est

montré très encourageant. Rien n'était plus difficile à ses yeux que d'être un bon dirigeant politique – il y a tant d'intérêts en jeu, tant d'électeurs, tant d'obstacles. C'était le commandement du *Titanic* comparé au pilotage d'un hors-bord. « Si tu aimes les défis, il n'y a pas mieux, m'a-t-il dit. Fonce. »

Paul Wachter, mon conseiller financier, m'a dit que ça ne l'étonnait pas – il avait senti que je commençais à m'agiter depuis un an – mais il s'est fait un devoir de me rappeler les sommes auxquelles j'aurais à renoncer si je passais d'une carrière à l'autre. Il aimait vraiment voir arriver les chèques de 25 millions de dollars que me versait l'industrie du cinéma. Il m'a expliqué que si jamais j'étais élu, je devrais renoncer à deux films par an à raison de 20 millions de dollars ou plus chacun, et que je serais forcé de sortir plusieurs millions de mes poches pour des dépenses personnelles qui ne seraient pas déductibles de mes impôts. On pouvait dire sans exagérer que le coût total de deux mandats dépasserait pour moi 200 millions de dollars.

Je tenais aussi à consulter un autre proche, Andy Vanja, producteur avec son partenaire Mario Kassar de *Total Recall* et *Terminator 2*, et qui détenait les droits de *Terminator 3*. Andy est un Américain d'origine hongroise, un immigré comme moi, et parallèlement à sa réussite à Hollywood, il possède des casinos en Hongrie et d'autres affaires ici. Et puis, Andy avait travaillé au sein du gouvernement hongrois, c'était un proche de Victor Orban, qui est devenu Premier ministre. Je considérais qu'Andy et Mario faisaient partie de mon petit think tank personnel sur Hollywood. J'avais donc à cœur de les sonder sur ma candidature au poste de gouverneur. Si par hasard ils se montraient enthousiastes, je me ferais une joie de leur taper beaucoup d'argent pour la campagne et de les envoyer sur le terrain solliciter le portefeuille d'autres producteurs.

Quand je me suis présenté dans leurs bureaux pour leur parler de mes projets politiques, en avril 2001, je ne m'attendais pas à les entendre aborder le sujet de *Terminator 3*. J'avais signé un « précontrat » qui m'engageait à tenir le premier rôle si jamais le film se faisait, mais le projet était en suspens depuis des années. Andy et Mario avaient même fini par en perdre les droits, au point de devoir les racheter devant un tribunal. Jim Cameron était passé à autre chose, et, pour autant que je sache, ils n'avaient pas de metteur en scène ni de scénario. Mais alors que je leur faisais mon petit discours sur mes intentions politiques, j'ai vu qu'ils me regardaient avec l'air de dire : Mais putain, de quoi tu parles ? Tu veux te présenter aux élections ?

*Terminator 3*, en fait, se trouvait à un stade bien plus avancé que je ne le pensais. Le scénario était quasiment prêt, et, surtout, ils avaient passé des accords de merchandising et de distribution internationale pour des dizaines de millions de dollars. Ils pensaient mettre en route la production avant un an. Andy s'est montré raisonnable et cordial, mais ferme. « Si tu te retires, on va me traîner en justice, parce que nous avons vendu des droits selon lesquels c'est toi qui tiens le premier rôle. Je suis le dernier à vouloir te faire un procès,

mais si on m'en fait, je me retournerai contre toi parce que je n'ai pas les moyens d'indemniser tous ces types. Avec dommages et intérêts ! Ça va te coûter bonbon.

— OK, j'ai compris », ai-je dit.

Je suis généralement fier d'être capable de faire beaucoup de choses à la fois, mais je savais que ça ne rimait à rien de se présenter aux élections tout en tournant un *Terminator*. Les gens auraient dit que j'avais le cul entre deux chaises.

Que faire ? J'avais quand même envie de m'engager en politique. A vrai dire, j'étais gonflé à bloc. Alors quand je suis retourné auprès de mon équipe politique pour leur annoncer la nouvelle, je leur ai dit de ne rien stopper pour autant. On choisirait l'option de l'initiative populaire. Ils n'ont pas caché leur scepticisme ; ils voyaient mal comment je pourrais honorer mes engagements dans un film tout en menant une campagne d'initiative populaire. Pour moi, ce n'était pas très différent de ce que j'avais fait toute ma vie. J'avais été à l'université tout en devenant champion de culturisme. J'avais épousé Maria en plein tournage de *Predator*. J'avais fait *Un flic à la maternelle* et *Terminator 2* tout en lançant Planet Hollywood et en étant le « tsar de la forme » du président Bush. Et j'avais une idée très précise de la question que j'entendais soumettre au vote.

Mes fonctions au sein du Conseil présidentiel pour la forme physique et les sports m'avaient fait prendre conscience du problème des millions de gamins qui n'avaient rien à faire après les cours. L'essentiel des crimes commis par des jeunes ont lieu entre 15 et 18 heures. C'est la frange horaire au cours de laquelle les enfants s'exposent aux bêtises, à la prostitution, aux gangs et aux drogues. Les spécialistes soutenaient que si nos enfants s'égarèrent, ce n'était pas parce qu'ils étaient mauvais, mais parce qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. Des policiers et des éducateurs militaient depuis longtemps pour la création de programmes d'activités périscolaires pouvant servir d'alternative aux gangs et permettant d'aider les gamins à faire leurs devoirs. Mais les législateurs ne les avaient jamais écoutés. J'ai donc eu les flics et les éducateurs pour premiers alliés.

Pour développer les Inner-City Games, j'avais créé une fondation qui devait les faire accéder à l'échelon national et engagé pour la diriger une de nos très bonnes amies à Maria et moi, Bonnie Reiss. Bonnie est une New-Yorkaise débordante d'énergie, aux cheveux noirs bouclés, pleine d'humour, qui parle vite et possède des talents d'organisatrice aussi éblouissants que ceux de Eunice. Quand Maria et elle se sont rencontrées, la première était à l'université et la seconde terminait ses études de droit, mais elle travaillait déjà comme clerc pour le cabinet de Teddy Kennedy ; elles s'étaient installées en même temps à Los Angeles pour participer à la campagne présidentielle de Teddy, en 1980. Plus tard, Bonnie avait fondé une importante association à but non lucratif nommée Earth Communications Office, qui se consacrait à collecter des fonds pour des questions environnementales. En gros, elle était

devenue l'interlocutrice d'Hollywood en matière d'environnement. C'était aussi une grande admiratrice des Inner-City Games, et elle avait accueilli avec joie cette occasion de participer à leur développement.

Los Angeles se distinguait une fois de plus, non seulement parce qu'elle accueillait les premiers Inner-City Games, mais aussi parce que c'était la seule grande ville dont chacune des quatre-vingt-dix écoles élémentaires était dotée d'un programme périscolaire. J'avais donc consulté la femme qui en était à l'origine, une éducatrice entreprenante nommée Carla Sanger. Je lui avais posé mille questions, puis elle m'avait fait une suggestion : « Pourquoi ne pas cibler les collèges et les lycées pour y créer des programmes ? » Bonnie et moi avons donc commencé à récolter des fonds à cette fin. Le projet consistait à faire entrer les Inner-City Games dans quatre écoles en 2002, et avancer à partir de là.

Assez vite, toutefois, je me suis rendu compte que la tâche était trop importante. Jamais on ne rassemblerait assez d'argent pour implanter le programme dans tous les collèges et les lycées qui en avaient besoin. Pire encore, Los Angeles n'était qu'une ville parmi d'autres dans un Etat qui comptait quelque 6 000 établissements scolaires et 6 millions d'élèves.

Quand on s'attaque à un problème d'une telle ampleur, on est parfois amené à se tourner vers les pouvoirs publics. Carla m'avait dit qu'elle avait souvent essayé d'obtenir de l'argent à Sacramento mais que c'était sans espoir. C'est bien simple, aux yeux des membres de l'administration et des élus de l'Etat, les programmes périscolaires ne comptent pas vraiment. J'ai vérifié auprès de quelques sénateurs et députés que je connaissais, et ils ont confirmé.

Il ne restait donc qu'une possibilité : soumettre directement la question aux électeurs californiens lors d'un référendum d'initiative populaire. J'y ai vu l'occasion d'améliorer la vie de millions de jeunes tout en faisant mes premiers pas en politique. Il était trop tôt pour me présenter à l'élection du gouverneur, mais j'ai décidé de consacrer les années qui suivraient à faire campagne pour ce qui a pris le nom de Proposition 49, l'After School Education and Safety Program Act (Loi sur le programme d'éducation périscolaire et de sécurité) de 2002.

J'ai enrôlé George Gorton en tant que directeur de campagne, avec les autres membres de l'état-major de Pete Wilson, et ils ont établi un quartier général sous mes bureaux, dans des locaux qu'on avait précédemment loués à l'acteur Pierce Brosnan et à sa boîte de production. Ils ont tout de suite entrepris de sonder l'électorat, d'étudier les questions qui se posaient, d'établir des listes de donateurs et de contacts dans les médias, de nouer des liens avec d'autres associations, de planifier des récoltes de signatures et des événements publics, et ainsi de suite. Comme une éponge, je m'imprégnais de tout.

Dans ma carrière cinématographique, j'ai toujours été très attentif aux panels de consommateurs et aux enquêtes d'opinion, et ce type d'étude est



évidemment encore plus important en politique. C'était un domaine dans lequel j'étais à l'aise. Don Sipple, spécialiste en communication politique, m'a placé devant une caméra et m'a fait parler longuement. On a tiré de ces enregistrements des montages de trois minutes qui ont été présentés à des panels d'électeurs. L'objectif était de relever ce qui les attirait et ce qui risquait de les repousser dans les thèmes que j'abordais et ma personnalité. J'ai découvert, par exemple, que les gens étaient impressionnés par ma réussite dans les affaires, mais que quand je disais que Maria et moi habitions une maison relativement modeste, le panel trouvait que je n'étais pas crédible.

Cet automne-là, j'avais réservé deux semaines pour la promotion de mon dernier film d'action, *Dommage collatéral*, censé sortir le 5 octobre. C'est un parmi les centaines de projets qui ont été modifiés après le 11 septembre 2001. Ce qui en temps ordinaire aurait constitué un divertissement d'action à gros budget n'avait plus lieu d'être. J'y joue un ancien pompier de Los Angeles nommé Gordy Brewer dont la femme et le fils perdent la vie dans un attentat commis par des trafiquants de drogue au consulat de Colombie, en plein centre-ville. Alors qu'il entreprend de les venger, Brewer met au jour et fait échouer un projet d'attentat beaucoup plus important impliquant le détournement d'un avion de ligne et une attaque massive sur Washington. Après le 11-Septembre, Warner Bros. a annulé la première du film et supprimé au montage la scène du détournement d'avion. Lors de sa sortie en février, *Dommage collatéral* avait tout de même l'air inapproprié et pénible à la lumière des événements survenus dans la vie réelle. L'ironie, c'est que pendant le tournage du film, les producteurs s'étaient perdus dans des débats interminables sur le fait de savoir si le métier de pompier était assez macho pour un héros de film d'action. L'héroïsme des pompiers de New York a au moins tranché cette question-là.

J'ai découvert que c'était tout un art de formuler une proposition de façon à ne pas déclencher l'opposition des gens au nom de combats ou de résistances futiles. Par exemple, pour éviter que notre projet périscolaire ne fasse concurrence à des programmes déjà en place et que les gens appréciaient, on a prévu qu'il ne débiterait pas avant 2004, et seulement si l'économie californienne avait retrouvé sa croissance et si les recettes annuelles de l'Etat avaient augmenté de 10 milliards de dollars. Pour maintenir assez bas son coût d'ensemble, on l'a conditionné à un système de bourses auquel les établissements scolaires devraient s'inscrire volontairement. Et on a décidé que les écoles des quartiers riches déjà dotées de programmes périscolaires seraient servies après celles des secteurs qui n'en avaient pas les moyens.

Malgré cela, quand les spécialistes de l'éducation nous ont livré leur estimation du coût annuel – 1,5 milliard de dollars –, ça nous a fichu un sacré coup. Même dans un Etat dont les recettes atteignent 70 milliards de dollars, c'était bien trop cher pour obtenir l'approbation des électeurs. Alors avant même de lancer notre campagne, on a réduit le programme aux seuls collèges,

et on en a exclu les lycées. La décision a été douloureuse, mais il fallait sacrifier quelque chose, et les plus jeunes étaient les plus vulnérables, ils avaient davantage besoin du programme. Ça nous a permis d'alléger le coût du programme de plus de 1 milliard de dollars.

Avant de déposer officiellement notre proposition à la fin 2001, on en a fait circuler des brouillons et on l'a soumis aux syndicats et aux associations civiles : les enseignants, les dirigeants et administrateurs d'établissements scolaires, les chambres de commerce, les responsables de la police, les juges, les maires et tout type de fonctionnaires. On voulait une coalition aussi large que possible – et le moins d'ennemis possible. Comme l'avaient prédit les hommes de Pete Wilson, j'ai d'abord eu beaucoup de mal avec la collecte de fonds. Si j'avais toujours voulu devenir riche, c'était pour ne jamais avoir à demander de l'argent à qui que ce soit. C'était épidermique. Au moment de faire ma première présentation, j'étais littéralement en nage. Je me suis dit que ce n'était pas pour moi, mais pour la bonne cause.

Mon premier appel a été pour Paul Folino, un entrepreneur dans la haute technologie que j'avais côtoyé pendant la campagne de Wilson. Après un échange rapide et agréable, il s'est engagé à hauteur de 1 million de dollars. Mon deuxième coup de fil a été pour Jerry Perenchio, producteur et agitateur d'idées qui avait fini par acquérir le réseau de télévision hispanophone Univision avant de le revendre pour 11 milliards de dollars. Je connaissais bien Jerry. Lui aussi m'a promis 1 million. Ça se passait comme sur des roulettes ; j'ai éprouvé un immense soulagement en raccrochant. Les appels suivants ont été un peu moins fructueux, avec 250 000 dollars. A la fin de la journée, j'étais sur un petit nuage.

Le lendemain, je suis allé taper Marvin Davis dans son bureau de la tour des studios Fox. Le bonhomme pesait près de 200 kilos. « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » m'a-t-il demandé. J'avais tourné des films pour la Fox, et son fils avait produit *Predator*. Je lui ai fait mon topo, en mettant beaucoup d'enthousiasme à lui expliquer ce que je pouvais apporter à la Californie. Mais quand j'ai levé les yeux de mes notes, je me suis aperçu qu'il s'était endormi ! J'ai attendu qu'il rouvre les yeux, et j'ai dit : « Je suis tout à fait d'accord, Marvin, il faut un budget responsable. » Il pouvait dormir autant qu'il le voulait du moment qu'il me donnait mon chèque. Mais au lieu de cela, il a dit : « Je dois en parler à mon équipe. On te contactera. C'est une initiative très courageuse de ta part. » Evidemment, il ne m'a jamais appelé.

Il n'a pas fallu longtemps à Paul Folino pour trouver une solution rendant ces demandes financières moins pénibles pour moi. Il a proposé d'organiser des collectes de fonds plus discrètes sous forme de dîners et de petites réceptions. Il avait remarqué que si je me trouvais dans un cadre plus informel où je pouvais jouer de mon caractère sociable, il m'était plus facile de passer le chapeau avec une certaine efficacité.

J'adorais me faire de nouveaux alliés. En novembre, j'ai présenté notre brouillon de Proposition 49 à John Hein, le responsable politique de la

California Teachers Association, le plus puissant syndicat d'enseignants de l'Etat. John avait l'habitude qu'on vienne lui demander des faveurs. Je ne m'attendais pas à le trouver très réceptif parce que les Républicains et les syndicats ne font généralement pas bon ménage. Alors au moment de commencer mon laïus, je lui ai dit : « Nous ne vous demandons pas d'argent. Si vous soutenez ce projet, vous n'aurez pas à y mettre 1 million de dollars ni quoi que ce soit de ce genre. Je me charge de trouver l'argent. Mais on veut vous avoir à nos côtés. » J'ai précisé que les programmes périscolaires ne faisaient pas qu'aider les élèves, ils soulageaient aussi leurs professeurs.

A ma grande joie, il a trouvé que notre idée était bonne. En fait, il n'avait que deux modifications à y apporter, la principale étant l'ajout d'une disposition sur l'embauche d'enseignants à la retraite. Je ne tenais pas trop à aller dans ce sens, parce que les enfants s'entendent mieux avec les jeunes, surtout après une longue journée avec les professeurs à l'école. Ce qu'ils veulent, c'est des éducateurs en jeans et aux cheveux en brosse, qui fassent office de figure parentale sans ressembler à leurs parents. Mais sa demande n'était pas excessive, alors on a conclu l'accord. Et finalement ça a bien fonctionné, parce qu'il n'y a pas trop d'enseignants à la retraite qui veulent se remettre au travail.

D'ordinaire, on ne présente pas une initiative populaire au public en début d'année – c'est bien trop tôt, car le vote n'a lieu qu'en novembre. Mais j'avais aussi à jongler avec *Terminator 3*, dont le tournage était sur le point de commencer. On a donné le coup d'envoi de la campagne à la fin du mois de février, juste avant les primaires californiennes. Au lieu d'organiser une conférence de presse ennuyeuse, j'ai passé deux jours à aller en avion d'une ville à l'autre, avec des meetings, des gamins et tout le tralala pour attirer les télévisions et faire mousser les soutiens.

Après quoi on s'est replongés dans la longue et pénible tâche de passer des alliances et d'obtenir des fonds. Comme dans le culturisme, le succès d'une campagne est une question de répétition, de répétition et encore de répétition des mêmes gestes. J'ai rencontré des associations parents-enseignants, des conseils municipaux, des groupes de contribuables et la California Medical Association. C'est là que j'ai découvert qu'un plateau de tournage était le cadre parfait pour récolter des fonds, et celui de *Terminator 3* était idéal. Les gens adorent venir voir les effets spéciaux, le chargement des armes, les explosions. J'allais parfois à leur rencontre sans m'être démaquillé : un chroniqueur du *LA Times* m'a interviewé alors que le Terminator sortait d'un combat. J'avais un bon quart du visage arraché et sanguinolent, et on voyait mon crâne de titane. Drôle de look pour parler des collègues !

Le procureur général de Californie, Bill Lockyer, est venu me voir lui aussi, alors que c'était un démocrate ! Je le connaissais depuis *T2*, quand, en

tant que sénateur de l'Etat, il nous avait aidés à obtenir les autorisations pour tourner à San José la scène où le T-1000 traverse à moto la fenêtre d'un deuxième étage pour atterrir dans un hélicoptère. Je lui ai parlé de notre initiative. On avait besoin de lui parce que le bureau du district attorney émet un avis sur le coût et la légalité de chaque initiative populaire. Le jour où il est venu sur le plateau, j'étais pendu au crochet d'une immense grue. Lui, il était aux anges. Pas étonnant qu'il ait approuvé l'initiative.

En septembre, une fois *Terminator 3* en postproduction, je suis allé à Sacramento pour réclamer l'aval des dirigeants du Sénat et de l'Assemblée de Californie. J'étais curieux de savoir ce qu'ils allaient dire, mais ça ne m'empêchait pas non plus de dormir. D'abord, le Parlement était démocrate aux deux tiers. Et puis, les élus détestent généralement les initiatives populaires parce qu'elles empiètent sur leur pouvoir et rendent l'Etat plus difficile à gouverner. En fait, notre principal adversaire a été la ligue des électrices (League of Women Voters), radicalement opposée à ce qu'elle appelait la « budgétisation par les urnes » de quelque programme que ce soit. Il n'empêche que la liste de toutes les organisations qui nous soutenaient que j'avais dans ma poche remplissait trois pages serrées ; on avait rassemblé la plus vaste coalition jamais obtenue pour une initiative populaire. Les politiciens auraient bien du mal à l'ignorer.

L'un de mes premiers interlocuteurs a été Bob Hertzberg, le président de l'Assemblée. Bob est un démocrate habile et exubérant de la vallée de San Francisco, à peu près du même âge que Maria. C'est un type tellement amical qu'on l'a surnommé Huggy (« l'Accolade »). Après deux minutes, on échangeait des plaisanteries. « Il n'y a rien à redire à ta proposition », m'a-t-il avoué. Mais il m'a conseillé de ne pas m'attendre à recevoir pour autant le soutien du Parti démocrate. Avant d'ajouter en rigolant : « Dieu nous garde de soutenir une initiative républicaine ! »

J'ai eu des discussions enfiévrées avec certains dirigeants du monde du travail. Le chef d'un des grands syndicats d'employés m'a demandé : « Quel est votre mécanisme de financement ? » D'autres groupes de pression m'ont dit qu'on faisait de l'ombre à leurs propres programmes. Mais deux ans auparavant, les élus avaient approuvé un accord de retraites qui risquait d'impliquer un déficit de 500 milliards de dollars. A ceux qui m'interrogeaient à présent sur mon mécanisme de financement, j'ai répondu : « Vous venez d'engager l'Etat à hauteur de plusieurs centaines de milliards de dollars. Quel est donc *votre* mécanisme de financement ? Nous ne parlons que de 400 millions par an pour les enfants.

— Nous les prenons sur les impôts.

— Eh bien vous aussi, vous faites beaucoup d'ombre. »

Le soutien des Républicains n'est pas tombé tout cuit non plus. Ils avaient pour habitude de s'opposer à toute dépense additionnelle. Mais le chef de la minorité parlementaire, Dave Cox, un type âgé, très bourru en surface mais tendre à l'intérieur, a été un allié inattendu. Non seulement il a soutenu

la Proposition 49, mais il m'a invité à San Diego, où les Républicains tenaient leur conciliabule. Pendant qu'ils écoutaient mon exposé, j'ai perçu dans leurs regards qu'ils étaient partagés entre le scepticisme et l'enthousiasme. Dave s'est alors levé pour s'adresser au groupe. « Vous savez pourquoi cette question concerne les Républicains ? Parce qu'elle touche au *budget*. On peut choisir d'y voir la demande au contribuable d'une rallonge de 28 millions de dollars. Mais en vérité, c'est une économie de près de 1,3 milliard. »

Il a ensuite cité une étude récente dont je n'avais même pas entendu parler, conduite par un institut très prestigieux du Claremont McKenna College. « Pour chaque dollar dépensé dans un programme périscolaire, a dit Dave, on en économise trois parce qu'il y aura moins d'arrestations, moins de grossesses précoces et moins de problèmes dans les quartiers. » On a senti l'ambiance basculer dans la pièce. Tout ce que voulaient les Républicains, c'était une justification d'ordre budgétaire – ils ont décidé de soutenir la Proposition 49 à l'unanimité.

Novembre approchait, et je sentais qu'on pouvait gagner, sans aller pour autant jusqu'à considérer que c'était acquis. La Californie connaissait une phase de récession, et depuis l'éclatement de la bulle Internet en 2000, le revenu des ménages était en baisse et l'Etat était dans le rouge à hauteur de milliards de dollars. L'idée d'alourdir encore les dépenses inquiétait l'électorat. En attendant, la course au poste de gouverneur prenait vilaine tournure entre Gray Davis et son principal concurrent, un homme d'affaires républicain nommé Bill Simon, un conservateur opposé à l'avortement. Dans les sondages, la cote du gouverneur restait faible, mais les sondés disaient apprécier encore moins Simon.

On a cherché à s'assurer que la Proposition 49 ne serait pas balayée par un raz de marée de pessimisme. Alors pendant les dernières semaines, on a organisé de nouveaux meetings et investi 1 million de dollars supplémentaire dans des spots télévisés.

Le soir de l'élection, mes conseillers ont estimé qu'il fallait qu'on se rassemble dans un hôtel chic de L.A., ce qui était d'usage dans ce genre de circonstance. J'ai insisté pour qu'on le fasse plutôt au Hollenbeck Youth Center, qui correspondait beaucoup mieux à notre projet. On a commandé à manger pour les gosses du quartier, les sympathisants, et tous ceux qui avaient collaboré à notre campagne, et on a attendu les résultats. Juste avant minuit, on a su par les sondages qu'on pouvait annoncer notre victoire et lancer une grande fête sur le terrain de basket. La Proposition 49 a fini par passer avec 56,7 % d'approbation, alors même que les candidats républicains étaient vaincus partout dans l'Etat.

Gray Davis l'a emporté ce soir-là, lui aussi. Mais cette réélection ne prêtait pas vraiment à la célébration. Malgré la campagne la plus coûteuse de l'histoire de la Californie, la majorité des électeurs étaient tout bonnement restés chez eux – le taux de participation était le plus faible que la Californie ait jamais connu pour une élection du gouverneur. Davis ne l'a emporté

devant Simon et les petits candidats qu'avec 47 % des suffrages. Sa marge était beaucoup plus faible qu'en 1998, où son avance avait été assez importante.

Au grand étonnement du reste du pays, un mouvement populaire appelant à l'annulation de l'élection de Gray Davis a vu le jour quasiment dès la première minute de son mandat. Pour le reste du pays, c'était une nouvelle preuve du fait que les Californiens sont cinglés. Mais dans la Constitution de l'Etat, parmi les dispositions favorisant la démocratie directe, comme l'initiative populaire, il existe aussi une procédure permettant la destitution des représentants de l'Etat à travers un scrutin spécifique. Comme l'initiative populaire, la « destitution du gouverneur » est riche d'une histoire longue et haute en couleur. Pat Brown, Ronald Reagan, Jerry Brown, Pete Wilson, tous y ont été soumis, mais aucun de leurs adversaires n'a jamais réussi à recueillir assez de signatures pour aboutir à quoi que ce soit.

La campagne « Renvoyez Gray » est née d'une poignée de militants. Elle s'alimentait du sentiment général que l'Etat prenait la mauvaise direction et que le gouverneur ne faisait pas le nécessaire pour régler les problèmes qui se posaient. Il y a eu une levée de boucliers en décembre, par exemple, quand Davis a annoncé que le déficit budgétaire risquait d'être supérieur de 50 % aux estimations rendues publiques le mois précédent, soit 35 milliards de dollars au total – autant que le déficit budgétaire cumulé de tous les autres Etats du pays. Par ailleurs, la population était encore sous le coup de la colère suscitée par la crise de l'électricité. Ces préoccupations et d'autres figuraient dans la pétition pour la destitution, qui accusait le gouverneur de « mauvaise gestion flagrante des finances californiennes à travers la dépense excessive de l'argent du contribuable ; mise en cause de la sécurité publique à travers les coupes pratiquées dans le financement des collectivités locales ; déresponsabilisation face au coût exorbitant de la débâcle énergétique ; et incapacité générale à s'attaquer aux principaux problèmes de l'Etat avant qu'ils se transforment en crise ouverte ».

Au début, je n'ai pas vraiment prêté attention à la campagne pour la destitution parce qu'il me semblait très improbable qu'elle réussisse. Et puis le mouvement des activités périscolaires connaissait sa propre crise. En février, Bonnie Reiss et moi avons parcouru le pays pour promouvoir les Inner-City Games. On venait d'atterrir au Texas quand son téléphone a sonné. Un ami tenait à nous prévenir que le président George W. Bush venait de soumettre une proposition de budget où la subvention fédérale pour le périscolaire avait disparu : ça représentait plus de 400 millions de financement annuel dont dépendaient des projets aux quatre coins du pays. Evidemment, les médias texans n'ont pas attendu pour solliciter ma réaction. Ne s'agissait-il pas d'un affront direct à ma cause de prédilection ? La Maison-Blanche déclarait-elle la guerre à Arnold ?

« Je ne doute pas que le président soit convaincu de l'utilité des activités périscolaires, ai-je répondu. Le budget n'est pas encore bouclé. » Dès que j'ai

eu une minute, j'ai appelé Rod Paige, le secrétaire à l'Education de Bush, pour lui demander de quoi il retournait. Il m'a expliqué que Bush avait supprimé cette dépense en invoquant une nouvelle étude d'experts dont il ressortait que ces programmes n'étaient pas aussi efficaces qu'on l'avait cru pour détourner les enfants de la délinquance, des drogues, etc.

« Vous voulez que je vous dise ? ai-je répondu. Ça ne justifie pas qu'on supprime carrément le budget. Il faut analyser ce que dit cette étude et régler le problème. Pourquoi ne pas convoquer un "Sommet du périscolaire" ? » L'idée n'était pas tirée par les cheveux. Je connaissais le monde des experts, j'avais déjà fait travailler ensemble des gens du secteur public et du secteur privé ainsi que des deux grands partis politiques, et j'avais eu l'occasion d'organiser des sommets dans cinquante Etats. Ça ne pouvait pas être si difficile que ça, non ? L'idée a plu à Paige, qui a dit que son département serait peut-être prêt à la parrainer. Cette proposition d'un sommet m'était venue instinctivement, alors ça m'a fait rire quand Bonnie a cru que c'était une manœuvre politique subtile. « Je comprends la stratégie, a-t-elle dit quand j'ai raccroché. Si l'administration participe à un sommet sur l'amélioration des programmes périscolaires, ça offre un prétexte au président pour changer son fusil d'épaule et réinscrire les fonds au budget.

— Eh, on ne fait que chercher à régler le problème. »

Nous avons immédiatement organisé un déplacement à Washington pour faire pression sur les décideurs en matière de budget. Quand mon gourou en politique, Bob White, a eu vent de notre intention, il m'a envoyé une note pour m'en dissuader. En gros, il disait : « Laisse tomber. Ne critique jamais un président issu de ton propre parti. Si tu réussis à récupérer ton argent, tu donnes l'impression de lui manquer de respect. Si tu n'y arrives pas, tu passes pour un mauvais dirigeant. Dans les deux cas, tu fais du tort à tes futures chances de postuler au poste de gouverneur. »

Je voyais bien la sagesse de son conseil, mais il me semblait que la cause du périscolaire valait bien ce risque. Perdre le financement fédéral allait faire du mal à beaucoup de gamins. Je me suis dit : Dans ce cas précis, évitons de faire trop de calcul politique.

On est donc allés plaider notre cause à Washington. Le premier qu'on a vu, c'est Bill Young, le puissant député républicain de Floride qui présidait la commission budgétaire. Je m'étais lié d'amitié avec lui ainsi qu'avec sa femme, Beverly, parce qu'ils mettaient beaucoup de passion à venir en aide aux anciens combattants blessés qui se trouvaient dans des endroits comme le Centre médical militaire Walter Reed ou l'Hôpital de la marine de Bethesda. Ils m'avaient convaincu de faire moi aussi des visites régulières dans les hôpitaux. Il n'y avait jamais de caméras ni de journalistes dans ces moments-là ; j'y allais parce que j'adorais rencontrer les jeunes anciens combattants, leur apporter un peu de distraction et les remercier pour leur travail formidable.

Quand on est entrés dans son bureau avec Bonnie, il rigolait déjà.

« Avant de l'ouvrir, laissez-moi vous raconter quelque chose », a-t-il dit. Beverly était venue le trouver dès qu'elle avait appris la décision de Bush concernant le budget. « C'est quoi cette histoire de 400 millions pour le périscolaire retirés du budget par Bush ? »

Bill lui avait répondu : « Eh bien, on est en train d'en discuter.

— Comment ça, on est en train d'en discuter ? Pas question ! Je te le dis tout de go, cet argent retourne d'où il vient, tu m'entends ? »

Bill nous a donc assuré qu'il ferait son possible pour nous aider.

L'étape suivante, c'était Bill Thomas, le représentant républicain de Bakersfield, en Californie, président de la Commission budgétaire de la Chambre. A l'Assemblée, son intelligence et son tempérament bouillonnant étaient légendaires. Bonnie et moi nous sommes assis avec lui et son principal adjoint, et on commençait tout juste à bavarder quand il a dit : « Vous savez, c'est notre première rencontre, alors je me demande si vous tenez à passer un petit moment à échanger des platitudes ou si vous préférez aller directement à l'essentiel. »

Avec un sourire, j'ai dit : « Allons à l'essentiel.

— Je sais que vous êtes venus pour récupérer l'argent du périscolaire, a-t-il dit. C'est fait, on est d'accord, question suivante. Parlons de la procédure de destitution. »

Il s'est alors lancé dans une longue analyse des raisons pour lesquelles le mouvement en faveur de la destitution de Gray Davis constituait pour moi une opportunité phénoménale. « Dans une élection normale, il faut lever au moins 60 millions de dollars, a-t-il dit. Puis il faut se présenter aux primaires, et comme vous êtes un vrai modéré, vous risquez de ne même pas obtenir la nomination, parce que dans les primaires républicaines, ce sont surtout les conservateurs purs et durs qui se déplacent pour voter.

« Mais en cas de procédure de destitution, *il n'y a pas de primaires* ! Tous les candidats peuvent inscrire leur nom sur le bulletin et celui qui obtient le plus de voix l'emporte. »

J'avais cru qu'une destitution se déroulait comme une élection ordinaire. « Reprenons depuis le début », a-t-il dit, et il m'a expliqué comment fonctionnait cette procédure dans la loi californienne. Si un nombre suffisant d'électeurs pétitionnent pour la destitution, l'Etat est tenu d'organiser un nouveau scrutin sous quatre-vingts jours. Le bulletin comporte alors deux questions. D'abord, faut-il renvoyer le gouverneur ? Il faut juste répondre par oui ou par non. Ensuite, si le gouverneur est renvoyé, qui doit le remplacer ? Pour répondre à celle-là, le votant doit sélectionner un nom sur une liste de citoyens qui ont réussi à se porter candidats. Arriver à figurer sur cette liste est facile, a expliqué Thomas. Au lieu de dépenser des millions dans une primaire, il suffit de récolter 65 signatures et de payer un droit d'entrée de 3 500 dollars pour inscrire son nom parmi les candidats. « Evidemment, cela signifie qu'il y aura beaucoup de participants à la course, a-t-il dit. Ça va être la folie ! Mais plus il y aura d'inscrits, plus votre avantage sera grand. Tout le



monde vous connaît. »

Il a dit que si je me présentais, il me soutiendrait. Mais il fallait absolument que je prenne les devants et que je me prépare à déboursier 1 ou 2 millions de dollars pour recueillir les signatures nécessaires à la validation de la demande de destitution. La loi prévoyait qu'il fallait obtenir près de 900 000 signatures et, pour l'instant, la pétition circulait à bien trop petite échelle.

Postuler au poste de gouverneur de Californie n'était pas sur ma liste d'objectifs pour 2003, bien sûr, mais les propos du président de la commission m'avaient fasciné, et je lui ai promis que j'allais sérieusement y réfléchir. Mon instinct me disait quand même que sa stratégie n'était pas très convenable pour moi. Prendre la tête du mouvement pour la destitution donnerait de moi une image d'insolence et de manque de respect. Après tout, une élection venait bien d'avoir lieu, et Gray Davis l'avait emporté dans les règles. J'aurais pu me présenter contre lui, mais j'avais choisi de tourner *Terminator 3* à la place. Il n'aurait pas été correct de faire volte-face en disant : « C'est bon ! Le film est terminé, alors je vais le déloger ; maintenant que j'ai le temps, vous ne voulez pas qu'on fasse de nouvelles élections ? » Il fallait au contraire que je garde mes distances. Si la procédure de destitution avait lieu, ce devait être de façon naturelle, par la volonté populaire, pas grâce à mon argent. N'empêche, pendant les deux mois suivants, j'ai observé le mouvement pour la destitution de bien plus près.

Comme les députés nous l'avaient promis, le financement des activités périscolaires a réintégré le budget pendant son cheminement au Congrès. Et le Sommet du périscolaire tenu à Washington début juin a accouché d'une avancée importante. Quand les organisateurs de tout le pays ont mis leur expérience en commun, on a découvert que les programmes les plus efficaces, et de loin, étaient ceux qui joignaient des activités éducatives aux activités sportives. Dès lors, l'aide aux devoirs est devenue une composante essentielle du domaine périscolaire.

La Maison-Blanche a été la dernière étape de mon séjour à Washington. Comme beaucoup de ceux qui avaient travaillé avec Bush père, je n'étais pas très proche de son fils, mais la situation autour du governorat en Californie m'avait donné envie de prendre contact avec son principal conseiller politique, Karl Rove. J'étais motivé par le fait qu'à la surprise générale, la perspective d'une nouvelle élection à l'automne était soudain devenue très concrète. La campagne pour la destitution de Gray avait pris de l'ampleur grâce à l'impulsion du député Darrell Issa, un riche républicain de San Diego qui brigait lui-même le poste de gouverneur. En mai, il avait décidé d'injecter près de 2 millions de dollars de sa poche dans la publicité et la collecte de signatures, et la campagne avait décollé. On comptait à présent plus de 300 000 signatures, et la popularité du gouverneur ne cessait de chuter.

Rove m'a accueilli dans la zone de réception au premier étage de l'aile

Ouest, et il m'a conduit jusqu'à son bureau, au-dessus de la petite écritoire particulière du président. On a passé une demi-heure à parler de l'économie californienne, des jeux Olympiques spéciaux et des moyens de collaborer à la réélection du président Bush en 2004. Puis j'ai dit : « Je voudrais vous demander ce que va donner, à votre avis, la procédure de destitution. Issa vient d'y engager 2 millions de dollars et la récolte de signatures s'accélère. » J'ai fait le candide. « Vous êtes l'éminence grise de l'élection de Bush. Quel est votre point de vue sur tout ça ?

— Ça ne va rien donner, a dit Rove. Il n'y aura pas de nouvelle élection. Et de toute façon, même s'il y en avait une, je crois que personne n'est en position de déloger Gray Davis. » Sans me laisser le temps de poser la moindre question ou d'exprimer ma surprise, il a poursuivi. « A vrai dire, nous voyons bien plus loin que ça, nous travaillons déjà à 2006. » Puis il s'est levé en disant : « Suivez-moi. » Il m'a conduit au rez-de-jardin où, comme s'il l'avait chorégraphié, Condoleezza Rice remontait le couloir dans notre direction.

« Je voudrais vous présenter quelqu'un qui pense à se présenter aux élections du gouverneur, m'a dit Rove, et je tenais à le faire parce que c'est notre candidate pour 2006. Il serait bon que vous fassiez connaissance. » Il l'avait dit en souriant, mais c'était le genre de sourire qui signifiait : « Arnold, tu peux chier dans ton froc parce que cette femme va t'écrabouiller. Il n'y aura pas de destitution, le poste de gouverneur sera disponible en 2006, et à ce moment-là, j'ai déjà tout prévu, tout préparé, le candidat républicain, ce sera elle. »

Comment Rove a-t-il pu se tromper aussi lourdement ? Ce petit génie de la politique ne m'a pas vu venir ! Il n'a pas vu venir la destitution ! Je comprenais bien pourquoi Condi avait reçu le feu vert. C'était une intellectuelle, issue de Stanford, conseillère à la Sécurité nationale. J'avais déjà entendu quelqu'un évoquer ce scénario pour 2006. Lors d'un dîner donné par Rod Paige sur le thème de l'éducation, Maria et moi nous étions trouvés à la table d'un groupe de républicains, et une femme s'était tournée vers moi pour me dire : « Nous avons reçu l'ordre de la Maison-Blanche de soutenir Condi. » J'étais prévenu.

En arrivant chez moi, j'ai raconté l'épisode comme une anecdote amusante, mais à vrai dire, ça m'avait piqué. Sur le coup, j'avais pensé : Quel connard ! Mais je m'étais tout de suite repris : Finalement, c'est une bonne chose ! C'est l'une de ces situations où le type ne te calcule pas, et tu reviens par-derrière le choper par surprise ! » J'ai toujours évité de discuter avec ceux qui me sous-estiment. Quand mon accent, mes muscles et mes films donnent à quelqu'un l'impression que je suis un imbécile, ça joue toujours en ma faveur.

Cet été-là, je n'ai pas signé de contrat de cinéma. Si le gouvernorat devenait vraiment une possibilité, je tenais à rester disponible. A mesure que

le mouvement pour la destitution prenait de l'ampleur, je suis resté en contact permanent avec mes conseillers et j'ai informé le public que je partageais le sentiment qui l'avait motivé. Lors du vingt-cinquième anniversaire de la Proposition 13, j'ai dit à l'assistance : « Il faut que nos élus agissent avec détermination, ou alors c'est nous qui agirons à leur place. »

Sans vraiment dire que je voulais devenir gouverneur, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir mon intervention ce soir-là par une plaisanterie au sujet de Gray Davis. « C'est très gênant, ai-je dit, mais je ne retrouve pas le nom du gouverneur de notre Etat. Je suis sûr que vous allez me le rappeler. » Ça a bien fait rire. Dans une déclaration au *New York Post*, j'ai lâché un autre indice concernant ma candidature : « Si le parti a besoin de moi, je serais vraiment ravi de faire ça plutôt qu'un autre film. Je serais prêt à renoncer à ma carrière au cinéma pour ça. »

Entre-temps, en cherchant à réduire le déficit, Davis avait trouvé le meilleur moyen de commettre un suicide politique : il avait triplé la taxe sur l'automobile, un impôt dont doivent s'acquitter les Californiens lors de l'immatriculation de leur véhicule. Techniquement, ce n'était pas vraiment une augmentation, il ne faisait qu'annuler un abattement mis en place par son prédécesseur, qui représentait pour l'Etat un manque à gagner de 4 milliards de dollars par an. Mais les Californiens adorent leurs voitures, alors ce détail ne comptait pas. Le nombre hebdomadaire des signatures recueillies par la pétition pour la destitution a explosé.

Chaque nouvelle erreur que commettait Gray Davis me mettait en ébullition. Qu'est-ce qui lui prend de donner le permis de conduire aux immigrés en situation irrégulière ? Pourquoi augmente-t-il les impôts au lieu de rogner sur les retraites ? Pourquoi a-t-il accepté pour sa campagne de l'argent des tribus indiennes qui possèdent des casinos ? Pourquoi sommes-nous à court d'électricité ? Pourquoi appuie-t-il des lois destructrices d'emplois qui vont forcer les entreprises à quitter l'Etat ?

Je me suis demandé ce que je ferais : baisser les impôts, supprimer l'attribution du permis de conduire aux immigrés en situation irrégulière, réduire la taxe d'enregistrement des véhicules. Ne pas dépenser plus que ce qui entre dans les caisses de l'Etat. Rebâtir la Californie. Trouver des alternatives aux énergies fossiles. Amener les tribus indiennes de l'industrie du jeu à payer leur part équitable de l'impôt. Mettre fin à l'ensemble du système de monnayage des petites faveurs. Et faire revenir les entreprises en Californie.

Et puis, j'avais aussi un contentieux personnel avec le bonhomme. Par cinq fois, je lui avais demandé ce qu'il attendait du Conseil du gouverneur pour la forme physique. Il n'avait jamais répondu.

J'ai commencé à éprouver du mépris pour tout ce qui concernait Gray Davis. Devant sa photo dans le journal, ce n'est pas une photo que je voyais, mais un monstre. Je me voyais en train de le faire tomber. (Curieusement, plus tard, quand on s'est parlé alors que j'étais devenu gouverneur, on est devenus

amis. J'ai compris qu'il était difficile pour n'importe quel gouverneur de réaliser les changements nécessaires. Gray Davis ne pouvait y arriver tout seul. Personne ne le pouvait.)

Mais il fallait bien qu'à un moment ou un autre je m'interroge : pourquoi est-ce que je tenais absolument à me jeter dans ce merdier ? Pourquoi ne pas simplement rester acteur ? L'Etat prévoyait un déficit de 37,5 milliards, les entreprises fichaient le camp, on était obligé d'éteindre les lumières, les tribunaux ordonnaient la libération de détenus pour cause de surpopulation carcérale, le système politique était pipé en faveur des gens en place, les dépenses étaient verrouillées par des formules, et personne ne se préoccupait jamais de remettre l'école en état.

J'adore entendre les gens dire que quelque chose est impossible. Rien ne me motive autant ; je prends un malin plaisir à leur prouver qu'ils ont tort. Et j'aimais l'idée de travailler à quelque chose de plus grand que moi. Mon beau-père disait toujours que ça vous donne une puissance et une énergie extraordinaires, mais on ne le sait pas vraiment tant qu'on n'y est pas. Et puis, il s'agissait de devenir gouverneur de la Californie ! L'endroit du monde où tout le monde rêve d'aller. On n'entend jamais personne à l'étranger dire : « J'adore les Etats-Unis ! Mon rêve, c'est d'aller dans l'Iowa ! » Ou : « Wouaaah ! Dites-moi tout à propos de l'Utah ! » Ou : « Il paraît que le Delaware est vraiment formidable. » La Californie avait beau crouler sous les problèmes, ça restait le paradis.

Il n'était pas trop tôt pour réfléchir à une stratégie de campagne, et j'avais commencé à en concevoir une qui aurait un sens. J'ai eu de longues discussions en tête à tête à ce sujet avec Don Sipple, le grand communicant de notre campagne sur les activités périscolaires. On pensait l'un et l'autre qu'il était capital de ne pas sauter trop tôt dans l'arène ; mieux valait attendre que l'élection de destitution soit formellement ratifiée et inscrite au calendrier. Don a résumé ce que serait notre approche dans un fax intitulé « Quelques pensées, » qu'il m'a envoyé à la fin du mois de juin 2003.

Si en fin de compte je me présentais, il faudrait que ma campagne soit vraiment unique, parce que j'étais un citoyen ordinaire réagissant à une révolte populaire. Il ne faudrait pas chercher à nous mettre la presse dans la poche, mais plutôt nous adresser à la population. Quand je passerais à la télé, ce serait dans des émissions de divertissement de grande écoute, comme celles de Jay Leno, Oprah, David Letterman, Larry King ou Chris Matthews, plutôt que sur les plateaux miteux des chaînes locales. Et puis, au moment précis où les médias seraient persuadés que ma candidature était une plaisanterie, on les surprendrait par des discours profonds sur des dossiers déterminants comme l'éducation, le système de santé et l'insécurité. Surtout, il fallait que la campagne *en impose*. Il ne serait question que de carrure de chef, de grands projets et de réformes susceptibles d'obtenir le soutien massif du public.

J'aimais particulièrement la façon qu'avait Don de modeler mon message : « Il y a une déconnexion entre le peuple de Californie et ses

politiciens. Nous, le peuple, nous faisons notre boulot : nous travaillons dur, nous payons nos impôts, nous élevons nos enfants. Eux, les politiciens, ne font pas le leur. Ils magouillent, ils tâtonnent, et ils déçoivent. Le gouverneur Davis a déçu le peuple de Californie, il est temps de le remplacer. » Ces phrases avaient plus d'impact sur moi qu'aucun des scénarios que j'avais jamais lus. Je les ai apprises par cœur, et j'en ai fait un genre de mantra.

J'ai embrayé sur la promotion de *Terminator 3*. Le film est sorti dans tout le pays le mercredi 2 juillet pour atteindre la première place au box-office américain dès le quatrième week-end du même mois. Mais à ce moment-là, j'étais à l'autre bout du monde. Après la première à L.A., je m'étais envolé pour le lancement du film à Tokyo, puis au Koweït. Et le 4 juillet, trois mois après la prise de Bagdad par les troupes de la coalition conduite par les Etats-Unis, je me trouvais dans la capitale irakienne pour présenter *Terminator 3* et divertir les soldats dans un ancien palais de Saddam Hussein.

Comme toujours, j'ai commencé mon discours par une plaisanterie. « C'est vraiment impressionnant de se promener dans le coin. Je veux dire, quelle pauvreté ! On voit bien qu'il n'y a pas d'argent, c'est une catastrophe financière et il y a un gros vide de pouvoir – ça ressemble pas mal à la Californie, en fait. »

De Bagdad, j'ai fait des sauts de puce d'une ville irakienne à une autre, puis je suis revenu vers l'ouest avec quelques apparitions en Europe. Ensuite, j'ai enchaîné sur des tournées promotionnelles au Canada et au Mexique. Pendant tout ce temps, je n'ai même pas pensé à ma candidature ; c'était dans un coin de ma tête, mais je ne faisais pas de projets, pas consciemment.

Le 23 juillet, dernier jour de la tournée, je me trouvais à Mexico quand on a annoncé que l'élection californienne de destitution aurait bien lieu. Plus de 1,3 million d'électeurs avaient signé la pétition, près de 500 000 de plus qu'il n'en fallait. Le lendemain, la date du scrutin a été fixée au premier mardi d'octobre 2003, moins de trois mois plus tard. Les candidats n'avaient que deux petites semaines – jusqu'au samedi 9 août – pour s'inscrire.

La proximité de l'échéance n'a pas dissuadé grand monde de se lancer dans la course. Le faible prix de l'inscription avait attiré comme un aimant des dizaines de candidats marginaux, de gens qui cherchaient à se faire connaître ou seulement à ajouter une ligne intéressante à leur CV. Le bulletin de vote a fini par comporter 135 candidats. On a eu droit à une reine du porno et un éditeur de porno. On a eu droit à un chasseur de primes, un communiste, une actrice qui devait essentiellement sa notoriété aux affiches d'elle qui tapissaient les panneaux de L.A., et une danseuse de swing qui s'était déjà présentée à plusieurs élections présidentielles. Gary Coleman, l'ancien enfant star, s'y est mis lui aussi. De même que la journaliste politique Arianna Huffington, qui m'affronterait lors du débat avant de finir par renoncer. Il y avait aussi un militant antitabac et un lutteur de sumo.

Pour les candidats sérieux, qui disposaient d'un capital politique et d'un

soutien financier, il était difficile de se décider à courir le risque de se noyer dans tout ce cirque politique. La sénatrice Dianne Feinstein, une démocrate immensément populaire, a dit qu'elle n'aimait pas le principe général de la procédure de destitution – elle-même en avait subi la tentative plus tôt dans sa carrière politique, lorsqu'elle était maire de San Francisco. Le représentant Darrell Issa, qui avait démontré toute sa clairvoyance en finançant la récolte de signatures, s'est mis sur la touche à son tour, expliquant les larmes aux yeux lors d'une conférence de presse qu'à présent que d'autres étaient prêts à prendre les choses en main, il pouvait retourner à son travail à Washington.

Dès que la tenue de l'élection a été confirmée, j'ai su qu'il fallait que je me présente. Je me voyais déjà à Sacramento, en train de résoudre des problèmes. L'idée de faire campagne ne m'intimidait pas un instant. Ce n'était pas différent des autres grandes décisions que j'avais prises dans le passé. Je ne pensais qu'à gagner. Je savais que ça allait marcher. J'étais en mode de pilotage automatique.

Il était temps d'en parler à Maria.

## 24

### Election

Tous ceux qui vivent en couple le savent bien : pour aborder un sujet délicat, il faut bien choisir son moment. La destitution de Gray Davis n'était encore qu'une éventualité quand j'étais parti faire la promotion de *Terminator 3*, début juillet, et pendant mes trois semaines d'absence Maria et moi n'en avions pas parlé, ni de ce que cela pouvait signifier pour moi. Chez nous, on avait l'habitude de se détendre dans le jacuzzi une fois les enfants au lit, et c'est ce moment-là que j'ai choisi.

« Cette élection approche, ai-je commencé.

— Oui, on me raconte sans arrêt que tu comptes te présenter, et je réponds que c'est n'importe quoi, a-t-elle dit. Que tu ne ferais jamais une chose pareille.

— Euh, en fait, je voudrais t'en parler. Que dirais-tu si je me jetais à l'eau ? »

Maria m'a lancé un drôle de regard, mais avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, j'ai poursuivi.

« Regarde ce qu'est en train de devenir cet Etat ! On commence à faire rigoler tout le monde. Quand je suis arrivé, la Californie était un phare. Je suis sûr que je peux y aller et remettre les choses à leur place.

— Tu es sérieux ?

— Oui, je suis sérieux. »

Puis elle a dit :

« Non, non, allez, je t'en prie, dis-moi que tu n'es pas sérieux. »

Avant d'ajouter : « Ne me fais pas ça. »

J'ai dit : « Ecoute, je voulais juste... je ne me suis engagé à rien. Je me contente d'y réfléchir. Evidemment, si tu dis non, je n'irai pas. Mais je me suis dit que c'était une occasion en or. C'est une destitution, la campagne ne dure que deux mois ; ce n'est pas énorme. Je pense qu'on peut traverser ces deux mois. Ensuite, je serai gouverneur ! Et ça Maria, je le vois. Je le sens. Ça peut vraiment se faire ! » Rien que d'en parler, je sentais l'enthousiasme monter en moi.

« J'en ai assez de faire l'acteur, ai-je poursuivi. Il me faut un nouveau défi. Ça fait un petit moment que j'ai envie de passer à autre chose pendant quelque temps. C'est l'occasion de me mettre au service du public, comme le dit ton père. Et je crois que je peux faire beaucoup, beaucoup mieux que Gray

Davis. »

J'étais en train de m'emballer quand j'ai eu la surprise de constater que ma femme était en larmes, tremblotante. Je crois que je m'étais plutôt attendu à voir surgir une Eunice qui aurait dit : « Alors d'accord, si c'est ça que tu veux, mettons tout de suite les choses à plat et prenons des décisions. Rassemblons les spécialistes et commençons les briefings. » J'attendais ce genre de réaction à la Kennedy. Je voulais qu'elle dise : « C'est incroyable. Nous t'avons inspiré, voilà que tu te lances dans l'activité familiale. Tu as vraiment beaucoup évolué depuis notre rencontre. Et te voilà prêt à renoncer à des millions pour te mettre au service du bien commun. Je suis si fier de toi ! »

Mais je rêvais.

« Pourquoi pleures-tu ? » ai-je demandé. Maria a raconté à quel point il est difficile de grandir dans une famille de politiciens. Je savais déjà qu'elle avait détesté se faire trimballer d'un événement à un autre, participer à toutes les séances photo et voir la maison envahie le dimanche soir par les conseillers et les exécutants, parce que ça l'obligeait à s'habiller. Qu'elle avait détesté les campagnes de son père, l'obligation d'être là à 5 heures du matin devant une usine pour dire aux gens : « Votez pour mon papa, votez pour mon papa. »

Mais ce que je n'avais jamais vraiment compris, c'était le côté traumatisant de cette enfance. On était ensemble depuis vingt-six ans, mariés depuis dix-sept, et je découvrais avec stupeur que son enfance de Kennedy – avec toutes les intrusions, les humiliations, et les deux assassinats – l'avait ébranlée au plus profond. Bien sûr, son père avait échoué dans ses campagnes pour la vice-présidence puis la présidence. J'avais classé ça dans la rubrique des expériences dont on sort renforcé. Ce que je n'avais pas compris, c'était la honte *publique* qu'elle avait ressentie. En politique, tout le monde sait tout. On est totalement exposé. Toutes les copines à l'école parlent de vos histoires. Maria en avait énormément souffert : pas seulement des deux défaites de son père, mais de la mort tragique de ses oncles John et Bobby. Puis il y avait eu l'accident de son oncle Teddy à Chappaquiddick, avec des histoires horribles étalées dans la presse, et les moqueries à l'école, sur les terrains de sport et dans tous les lieux publics où elle se rendait. Les enfants lui disaient des choses blessantes : « Ton père a perdu. Ça fait quoi d'être un loser ? » A chaque fois, c'était comme un coup de poignard.

Compte tenu de tout cela, quand je lui ai confié mon désir de devenir gouverneur, ça a été comme un accident où on voit toute sa vie défiler sous ses yeux. Chacune de ces contrariétés et de ces angoisses était remontée à la surface, et c'est ce qui avait provoqué les tremblements et les larmes.

Je l'ai prise dans mes bras en m'efforçant de la calmer. Les pensées se bousculaient dans ma tête. Le choc absolu, d'abord, de la voir souffrir à ce point. Je savais qu'elle avait connu beaucoup de drames, mais je croyais que c'était du passé. Quand j'ai rencontré Maria, elle était pleine de vie,



d'enthousiasme, de soif de vivre. Elle voulait être une rebelle, pas une employée du Capitole. C'est pour ça qu'elle voulait devenir journaliste de télévision, devant la caméra, et vraiment exceller dans son métier. Elle ne voulait pas qu'on l'amalgame systématiquement aux Kennedy ; elle voulait être Maria Shriver – celle qui avait interviewé Castro, Gorbatchev, Ted Turner, Richard Branson. A l'époque, je m'étais dit : C'est exactement comme moi ; c'est un vrai point commun entre nous ! On veut l'un et l'autre être unique et se distinguer. Plus tard, alors que notre relation devenait plus sérieuse, j'avais ressenti que quelles que soient mes ambitions, quels que soient mes objectifs, cette femme m'aiderait à les atteindre. Et j'avais le sentiment que quoi qu'elle veuille accomplir, moi aussi je l'aiderais à y arriver.

Mais, pour être tout à fait honnête, la politique n'avait jamais fait partie du pacte. Bien au contraire. Quand Maria m'avait rencontré, elle avait vingt et un ans et savait qu'elle ne voulait pas d'un homme mêlé de près ou de loin à la politique. Et moi, j'étais un jeune plouc autrichien aux gros muscles, un champion de culturisme qui voulait aller à Hollywood pour devenir une star du cinéma et faire fortune dans l'immobilier. Elle s'était dit : Parfait ! Voilà qui nous éloignera autant que possible de la politique et de Washington. » Mais, près de trente ans plus tard, on revenait à la case départ et je lui disais : « Que dirais-tu si je devenais gouverneur ? » Son trouble était bien compréhensible. Je me suis aperçu qu'elle m'avait déjà confié certaines de ces choses, mais ça m'était passé au-dessus de la tête.

Plus tard ce soir-là, allongé dans mon lit, je me suis dit : Mon gars, ça ne va pas marcher. Si Maria n'est pas d'accord, je ne peux pas partir en campagne.

Je ne voulais pas lui faire de la peine.

Ce que je n'ai pas dit à Maria, c'est que je m'étais déjà engagé à passer dans l'émission de Jay Leno. Le jour de la confirmation du fait que le vote de destitution aurait bien lieu, j'étais tombé sur le producteur de *Tonight Show* chez le coiffeur. « Que tu te présentes ou pas, je veux que mon émission soit la première où tu en parles », m'avait-il dit. J'avais pensé : Si jamais je me décide, ce serait un bon moyen de l'annoncer. Alors j'avais dit oui, et on s'était mis d'accord sur la date du mercredi 6 août, trois jours avant le dépôt des candidatures.

Ça n'a pas été une bonne nuit. Beaucoup de larmes, beaucoup de questions, très peu de sommeil. « Si elle ne veut pas que je le fasse, eh bien je ne le ferai pas », m'étais-je dit. Cela signifiait que je devrais abandonner ma vision, ce qui ne serait pas facile parce qu'elle était à présent ancrée dans mon esprit. Il faudrait éteindre le pilote automatique et passer en mode manuel pour ramener l'avion à l'aéroport.

Le lendemain matin, j'ai dit à Maria : « Cette candidature n'est pas ce qui compte le plus à mes yeux. Ce qui compte, c'est la famille. C'est toi, et si tout ça est trop lourd pour toi, alors on n'y va pas. Je veux juste te dire que

c'est une occasion extraordinaire, et qu'à mon avis, pour le bien de la Californie...

— Non, a-t-elle dit. Ce serait terrible. Je ne veux pas que tu le fasses.

— OK, n'en parlons plus. Je ne le ferai pas. »

Le soir venu, à table, elle a annoncé aux enfants : « Vous pouvez tous remercier papa, parce qu'il a pris une bonne décision pour notre famille : ne pas se présenter aux élections. Papa avait envie de se présenter aux élections. » Evidemment, ça a fait réagir les enfants, qui se sont mis à parler. « Merci papa », a dit l'un. Puis un autre : « Ça serait vraiment super, se présenter aux élections, waouh ! »

Dans les jours qui ont suivi, plusieurs choses se sont passées. D'abord, Jay Leno est venu aux nouvelles, et je me suis senti obligé de lui dire que je ne me présenterais probablement pas. Il a dit : « Pas de problème. » Ma candidature avait soulevé tellement d'attentes qu'il était sûr de faire beaucoup d'audience dans tous les cas. « Tu seras le premier des invités », a-t-il précisé.

Entre-temps, Maria avait parlé avec sa mère, Eunice, qui n'était pas contente. Sarge et elle croyaient beaucoup en moi, ils m'avaient toujours encouragé à travailler au service de la collectivité. D'ailleurs, en juin, quand j'avais confié à des journalistes que je songeais à me présenter, Sarge m'avait envoyé un petit mot : « Tu me fais très plaisir. Il n'y a personne aujourd'hui que je préférerais voir à la barre. Si j'étais résident californien, j'espère que tu te rends compte que je voterais républicain pour la première fois de ma vie ! » Quant à Eunice, elle avait toujours eu le goût de la vie publique et la force morale de surmonter les revers et les tragédies. Maria avait coutume de dire en plaisantant : « J'ai épousé ma mère. » Alors quand Eunice a entendu sa fille lui dire qu'elle ne voulait pas que je me présente, elle lui a dit de se ressaisir : « Qu'est-ce qui te prend ? Nous, les femmes de la famille, nous soutenons toujours les hommes quand ils ont un projet en tête ! » Je n'ai pas assisté à leur conversation, bien sûr, mais Maria me l'a ensuite rapportée. « De toute façon, avait ajouté sa mère, quand un homme est habité par l'ambition de se présenter, il n'y a pas moyen de l'en dissuader. Et si tu le fais, il t'en voudra jusqu'à son dernier jour. Alors cesse de te plaindre. Sors de ta coquille et aide-le. »

À l'époque, je m'entretenais à peu près tous les jours avec mon ami Dick Riordan, l'ancien maire de Los Angeles. Dick était un républicain modéré, comme moi, et il s'était fait battre l'année précédente aux primaires de l'élection du gouverneur. La plupart des gens s'attendaient à le voir se présenter, et il avait de bonnes chances de l'emporter. Il avait un directeur de campagne fantastique, Mike Murphy, qu'il avait déjà rappelé auprès de lui. Puis le bruit a couru que Dick avait séché des réunions politiques pour jouer au golf.

Je l'ai appelé pour en savoir plus. « Il y a peu de chance que je me présente, lui ai-je dit, et si je n'y vais pas, je vais annoncer que je te soutiens. »

Il m'a remercié, puis il nous a invités à dîner dans sa nouvelle maison de Malibu. Pendant le repas, toute la conversation s'est déroulée comme si Riordan et sa femme, Nancy, allaient se présenter et nous pas. C'est là que j'ai remarqué un léger assouplissement dans la position de Maria.

« Arnold était presque décidé à y aller, puis il a changé d'avis parce que finalement l'idée ne nous emballait pas vraiment, leur a-t-elle dit.

— C'est le genre de décision qu'il faut savoir prendre, ai-je ajouté. Je suis bien content d'avoir choisi de ne pas me présenter. »

Maria s'est tournée vers moi. « Tu sais, je me rends compte que ça ne doit pas être facile pour toi. En fin de compte, c'est à toi de prendre la décision, et de faire ce que tu veux. »

Ça m'a scié. Était-elle en train de me dire : « Quand je t'ai entendu parler de ta candidature, j'ai disjoncté, mais maintenant, ça me fait un petit peu moins peur » ?

Après le repas, Dick m'a entraîné sur la terrasse. Il m'a donné un petit coup de poing à l'estomac avant de dire sans détour : « Tu devrais te présenter.

— Que veux-tu dire ?

— Pour ne rien te cacher, je n'ai pas au ventre ce feu que tu as, toi. » Dick avait soixante-treize ans. « Tu devrais y aller. Pourquoi ce ne serait pas *moi* qui te soutiendrais ? »

Sur le chemin du retour, dans la voiture, j'ai dit à Maria : « Tu ne vas pas croire ce qui vient de se passer », et je lui ai rapporté la conversation.

« Je me disais bien qu'il avait l'air bizarre pendant le dîner ! Que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai parlé de toi, du fait que tu es absolument contre...

— Ecoute, m'a-t-elle coupé. Je n'ai pas envie d'être celle qui gâche tout. Je ne veux pas de cette responsabilité. Peut-être qu'en vérité tu *dois* te présenter. »

Alors j'ai dit : « Maria, il faut nous décider avant la semaine prochaine. »

Ça a duré plusieurs jours. Je comprenais à présent son dilemme. Elle était d'un côté audacieuse, courageuse, soucieuse d'être une bonne partenaire, mais de l'autre une petite voix lui disait : « Voici venir des montagnes russes que tu as déjà connues. Il y a des chances qu'il perde, et ça fera de toi une perdante aussi. Tu es sur le point de prendre une participation de 50 % dans une déconfiture douloureuse dont tu n'auras pas été à l'origine. » Elle me disait de prendre la décision tout seul, mais dès que j'avais l'air de vouloir vraiment me présenter, ça la chiffonnait de nouveau.

J'étais tiraillé moi aussi. Jusqu'à présent, j'avais toujours pris les décisions concernant ma carrière dans une incroyable euphorie. Comme quand je m'étais lancé dans le cinéma, par exemple, et que j'avais décidé de ne plus participer aux concours de culturisme. Ma vision était claire, je faisais le saut, et on n'en parlait plus. Mais prendre une grande décision de carrière

quand on est mari et père, ce n'est pas du tout pareil.

En temps normal, j'aurais appelé mes amis pour leur demander conseil. Mais la déclaration de candidature était une décision si lourde que je ne pouvais m'adresser à personne. J'ai insisté là-dessus auprès de Maria : « C'est entre toi et moi. On va trouver la solution. »

On en était là quand Danny DeVito m'a invité chez lui. Il voulait me parler de trois projets de film, dont *Jumeaux 2* et un autre, qu'il avait écrit et voulait réaliser lui-même. J'ai dit : « C'est une super idée, Danny, j'adorerais retravailler avec toi. »

Puis j'ai ajouté : « Mais Danny, tu sais, la Californie ne va pas bien du tout.

— Oui, sans doute, mais quel rapport avec mes films ?

— Eh bien il se peut, si ma femme est d'accord, que je me présente aux élections au poste de gouverneur.

— Quoi ? Tu es dingue ? Faisons plutôt un film ensemble !

— Danny, c'est plus important. La Californie compte plus que ta carrière, ma carrière ou nos carrières à tous. Si ma femme le veut bien, il faut que je me présente. » Convaincu que de toute façon ça n'arriverait pas, il a approuvé.

Le mercredi 6 août, le jour où j'étais censé passer à la télé, est venu d'un coup. Je ne savais toujours pas ce que j'allais annoncer. J'étais dans la salle de bains ce matin-là quand j'ai entendu Maria me lancer : « Je sors, je file à NBC. J'ai écrit quelque chose qui va t'aider pour le *Tonight Show*. » Et elle a glissé deux bouts de papier sous la porte.

Sur le premier, il y avait une série d'arguments qui disaient en gros : « Oui, Jay, vous avez tout à fait raison, la Californie est dans une situation catastrophique et il nous faut un nouveau dirigeant. Il n'y a pas deux façons de faire. C'est pourquoi je suis venu annoncer que je vais soutenir la candidature de Dick Riordan et l'aider à se faire élire, mais je ne me présenterai pas moi-même. » Dick ne s'était pas encore déclaré, mais Maria pensait qu'il le ferait.

L'autre morceau de papier disait : « Oui, Jay, vous avez tout à fait raison, la Californie est dans une situation catastrophique et il nous faut un nouveau dirigeant. C'est pourquoi je vous annonce que je me présente aux élections pour le poste de gouverneur de l'Etat de Californie. Je vais faire ce qu'il faut pour régler nos problèmes. » Et ainsi de suite.

Quand j'ai fini de lire, Maria était déjà sortie. « Bon, me suis-je dit, elle me laisse trancher tout seul. Ça fait une semaine qu'on en parle. Je ne vais plus y repenser avant de me trouver sur le plateau de l'émission. Et on verra bien ce qui sortira de ma bouche. » Evidemment, je penchais en faveur de la déclaration de candidature.

Aucun conseiller politique ne vous conseillera jamais d'annoncer une

candidature sérieuse au *Tonight Show*, mais j'avais été l'invité de cette émission des dizaines de fois, et je m'y sentais à l'aise. Jay était un bon ami. Je savais qu'il me couvrirait, que ses questions seraient intéressantes et qu'il ferait participer le public. Il n'y a pas d'acclamations de la foule dans une conférence de presse.

Leno avait annoncé mille fois que je viendrais sur son plateau faire une déclaration très importante. Tout le monde, de mes proches au chauffeur qui m'emmenait vers les studios, me demandait : « Qu'est-ce que tu vas dire ? » Leno est venu me poser la même question dans ma loge. Mais en politique, le secret n'existe pas, car tout le monde doit un service à un journaliste et tous les journalistes sont en quête d'un scoop. La seule façon de vraiment produire un effet de surprise, c'était de ne rien dire à personne avant de me trouver sous l'œil des caméras.

À la nuit tombée, c'était fait : j'étais dans la course. Le *Tonight Show* est diffusé à 23 heures, mais l'enregistrement a lieu à 17 h 30, heure californienne. Après mon annonce, il a fallu que je réponde aux questions d'une centaine de journalistes et d'équipes de télé qui se bousculaient dehors.

La rocambolesque élection californienne de destitution avait soudain un visage ! Quelques jours après, j'étais en couverture de *Time*, affichant un grand sourire au-dessus d'un seul mot : « Ahhbold !? »

Le lendemain, mon bureau de Santa Monica est devenu le quartier général de la campagne Schwarzenegger. Le jour du lancement d'une campagne, on est censé avoir déjà préparé mille et une choses : les thèmes, les messages, un programme de collecte de fonds, une équipe, un site Internet. Mais comme j'avais laissé tout le monde dans le doute, rien de tout cela n'était prêt. La simple constitution d'une équipe pour collecter des fonds aurait vendu la mèche. Si bien que je n'avais rien d'autre que mon équipe de la Proposition 49. Il allait falloir s'organiser en chemin.

Ça a fatalement donné lieu à des moments délicats. Le vendredi, je me suis levé à 3 heures du matin pour des interviews dans le *Today Show*, *Good Morning America* et *CBS This Morning*. On a commencé avec Matt Lauer, de *Today*. Comme il me pressait de livrer des détails sur la façon dont je comptais remettre l'économie sur pied et d'annoncer quand j'allais rendre publiques mes déclarations de revenus, je me suis aperçu que je n'étais pas prêt. Incapable de répondre, j'ai été obligé de ressortir le vieux truc de Groucho Marx simulant une mauvaise connexion. « Vous pouvez répéter ? » J'ai collé une main sur mon oreillette. « Je ne vous ai pas entendu. »

Lauer a conclu l'entretien en disant avec ironie : « Il semblerait que nous ayons perdu la liaison avec Arnold Schwarzenegger à Los Angeles. » Ma plus mauvaise prestation de tous les temps.

Jusqu'alors, Maria avait gardé ses distances, s'adaptant tant bien que mal au nouveau mélodrame qui s'installait dans notre vie. Mais quand elle a vu que je me prenais les pieds dans le tapis à la télévision, la lionne Kennedy qui sommeille en elle s'est réveillée. Ce matin-là, elle s'est présentée à la réunion

des conseillers qui se démenaient pour faire tenir debout cette campagne.

« Quel est votre plan ? leur a-t-elle calmement demandé. Où est l'équipe ? Quel est le message ? Quel est le but de ces apparitions à la télévision ? Quelle direction prend la campagne ? » Sans jamais hausser la voix, elle a laissé paraître toute l'autorité et la compétence cumulées depuis plusieurs générations.

Après quoi elle a annoncé : « Il nous faut plus de collaborateurs, et vite. Et il faut que quelqu'un vienne prendre la direction de tout ça pour donner de la stabilité. » Elle a appelé Bob White à Sacramento, qui avait participé au lancement de la campagne pour le périscolaire et nous avait recommandé la plupart des types avec lesquels je travaillais à présent. « Il faut que tu viennes, lui a-t-elle dit. Il faut que tu nous aides. » Alors, ouvrant son Rolodex, Bob nous a donné les coordonnées d'un directeur de campagne, d'un stratège, d'un directeur politique et d'un dircom. Il s'est aussi investi lui-même, en tant que superviseur de l'ensemble. L'ancien gouverneur Pete Wilson s'y est mis à son tour. Non seulement il me soutenait, mais il se proposait d'organiser une collecte de fonds au Regency Club et de m'aider à solliciter les donateurs au téléphone.

L'une de mes premières démarches de candidat a été de consulter Teddy Kennedy. Je n'avais aucune chance d'obtenir son soutien officiel ; d'ailleurs, Teddy avait rendu publique une déclaration où il disait : « J'apprécie et je respecte Arnold... mais je suis un démocrate. Et je ne suis pas favorable à la procédure de destitution. » N'empêche, je suis allé le voir parce que Eunice me l'avait conseillé. Apprenant que je devais me rendre à New York juste après mon annonce pour un sommet sur le périscolaire à Harlem – un engagement pris plusieurs mois auparavant –, elle a insisté pour que je fasse un détour par Hyannis Port et que je m'entretienne avec son frère. « Tu n'es pas de son bord politique, m'a-t-elle dit, mais il a conduit beaucoup de campagnes et les a toutes remportées sauf la présidentielle, alors à ta place, je serais très attentif à ce qu'il te dira. »

Teddy et moi avons passé plusieurs heures à discuter, et il m'a donné un conseil qui m'a fait forte impression : « Arnold, ne rentre jamais dans les détails. » Pour bien se faire comprendre, il m'a raconté une petite histoire. « Personne n'est plus calé que moi en matière de sécurité sociale, n'est-ce pas ? Eh bien il m'est arrivé un jour de participer à une audition publique où il a été question de sécurité sociale jusque dans les moindres détails. Puis, je suis sorti de la salle d'audition pour me rendre à mon bureau, où les journalistes qui y avaient assisté m'ont rattrapé : « Sénateur Kennedy, sénateur Kennedy, pouvez-vous nous dire un mot à propos de la sécurité sociale ?

— Oui, que voulez-vous savoir ?

— Quand aurons-nous enfin droit aux détails concrets ? » Teddy rigolait

en racontant la chute ! « Ça montre bien qu'on aura beau leur donner tous les détails, ils en redemanderont toujours. Parce que ce qui les intéresse vraiment, c'est que tu fasses un faux pas et que tu dises quelque chose qui fera une info. C'est bien joli de couvrir quatre heures d'audition du Congrès, mais ce que cherchent les journalistes, c'est à faire la une. C'est ce qui les fait bicher. »

Teddy a poursuivi : « Tout de suite, dès le départ, contente-toi de dire : "Je suis là pour régler le problème." Il faut que ce soit ta façon d'aborder la chose. En Californie il faut que tu dises : "Je sais que nous avons de gros problèmes – des coupures de courant, du chômage, des entreprises qui quittent l'Etat, des gens qui ont besoin qu'on les aide – et nous allons les régler." » Ces mots m'ont marqué. Sans ce conseil de Teddy, j'aurais sans doute été intimidé dès qu'un journaliste m'aurait demandé : « Quand aurons-nous droit aux détails concrets ? » C'est en m'entraînant sur ce terrain que Matt Lauer m'avait mis en difficulté dans *Today*. Mais Teddy me faisait à présent comprendre qu'au lieu de répondre à cette question, je pouvais tranquillement dire : « Laissez-moi vous exposer ma vision claire de la Californie. »

C'est Paul, mon conseiller financier, qui a souligné que le plus gros défi de ma campagne se situait au niveau de la crédibilité. Avec Maria et Bonnie Reiss, c'était le plus proche de mes conseillers, et il avait écourté ses vacances en famille dès qu'il avait appris que j'avais annoncé ma candidature. La campagne atteignait sa deuxième semaine quand il m'a fait part des appels qu'il recevait d'amis du monde des affaires et de la finance qui lui disaient à mon sujet : « Voyons, il n'est pas sérieux. » Evidemment, tout le monde savait qui j'étais, et une partie au moins des gens connaissaient mon implication de longue date dans les affaires publiques, mais dans tout ce grand cirque de la destitution, comme disaient les journalistes, il fallait que je prouve que ma candidature n'était pas une lubie de star vaniteuse. Comment les persuader que je n'étais pas un clown parmi les autres dans la parade ?

Mon équipe de campagne m'a pressé d'appeler George Shultz. C'était un peu le Parrain. Ancien secrétaire d'Etat sous Reagan et secrétaire au Trésor sous Nixon, Shultz siégeait à présent à la Hoover Institution, à Stanford, et c'était peut-être le plus éminent des grands hommes d'Etat républicains. Il s'attendait sans doute à avoir de mes nouvelles, mais lorsque j'ai réussi à le joindre, ça ne l'a pas empêché de grogner : « Vous avez deux minutes pour m'expliquer pourquoi je devrais vous soutenir. »

J'ai dit, dans les grandes lignes : « L'Etat ne doit pas dépenser plus d'argent qu'il n'en a, et il lui faut un vrai chef pour le ramener à cette position. Je veux être ce chef, et j'ai besoin de votre aide. »

C'était la bonne réponse.

« Comptez sur moi », m'a-t-il dit. Je lui ai fait part de mon souhait de tenir une conférence de presse avec lui.

« Je vous rappellerai », a-t-il répondu. Lors de notre conversation téléphonique suivante, il a dit : « J'ai une idée. Warren Buffett a parlé de vous en des termes très positifs, et c'est un démocrate. Ce serait une bonne idée que

vous lui demandiez d'être aussi à la conférence de presse. Ça enverra le message que vous n'êtes pas partisan, que votre seul but, c'est de régler les problèmes. Nous évoquerons des objectifs qui vous situent au-dessus de la mêlée politique. »

J'avais déjà rencontré Buffett, le légendaire investisseur, lors d'une conférence privée, et on avait tout de suite accroché. A mon grand plaisir, bien qu'étant démocrate il m'avait offert son soutien si jamais je décidais de me présenter. Mais évidemment, dès qu'on se jette à l'eau, il arrive que certains fassent marche arrière. Alors j'ai demandé à Paul, qui connaissait bien Warren, de vérifier si son soutien tenait toujours. Warren a immédiatement accepté.

A moins de deux mois des élections, l'équipe de campagne me pressait de me montrer en public. Mais si je ne manquais pas de passion, de vision ni d'argent, j'étais conscient qu'il me fallait une connaissance plus approfondie des dossiers complexes de l'Etat avant d'aller me poser en tant que candidat de plein droit. Shultz m'a envoyé un de ses collègues de la Hoover Institution pour me dispenser cinq heures de cours intensif sur la dette et le déficit de la Californie. C'était un mélange de graphiques, d'explications et de matériel à lire si utile et agréable que j'ai immédiatement demandé qu'on organise d'autres cours de ce genre sur d'autres sujets importants. « Je veux rencontrer les meilleurs instructeurs du monde, ai-je dit. Peu importe leur parti. » Pendant plusieurs semaines, je me suis essentiellement mis en mode éponge. L'équipe appelait ça la Schwarzenegger University, et la maison a pris des allures de gare ferroviaire, les experts allant et venant constamment. Parmi eux, il y avait Ed Leamer, un économiste de tendance progressiste qui dirigeait l'Anderson School of Management de UCLA, et Pete Wilson. Certains politiciens républicains qui avaient été sur le point de se présenter eux-mêmes ont eu l'amabilité de participer à mon instruction, notamment Dick Riordan, Darrell Issa et Dave Dreier. J'apprenais des choses dans tous les domaines, de la politique énergétique à l'indemnisation des travailleurs en passant par les frais de scolarité universitaires. Mon équipe s'efforçait de couper court à ces séances pour que je puisse enfin mener campagne, mais je résistais à ses pressions. Ces connaissances m'étaient indispensables, non seulement pour la campagne, mais pour diriger l'Etat – parce que quelque part dans mon esprit, j'avais déjà gagné.

Il se trouve que le gouverneur de Californie a davantage d'autorité pour nommer des collaborateurs que n'importe quel élu d'Amérique à l'exception du président des Etats-Unis et du maire de Chicago. Le gouverneur peut aussi suspendre n'importe quelle loi ou réglementation locale en invoquant une situation d'urgence, ou appeler à un scrutin extraordinaire s'il souhaite soumettre un projet directement aux électeurs – autant de leviers d'exercice du pouvoir qui pourraient s'avérer importants.

Quand la Schwarzenegger University a plié bagage, mes collaborateurs



ont rassemblé dans un classeur blanc les principaux éléments des cours que j'avais suivis. Ce classeur m'accompagnerait partout pendant la campagne. Il contenait les actions que je comptais mener en tant que gouverneur. Et au dos, j'y tenais à jour la liste de toutes les promesses que je faisais.

Ni Buffett ni Shultz ne sont le genre de gars qui se tournent les pouces quand ils ont décidé de soutenir quelqu'un. Alors que la date de notre conférence de presse commune approchait, ils ont eu l'idée d'organiser un sommet bipartite de personnalités du monde des affaires et de l'économie pour étudier des mesures susceptibles de remettre l'économie sur les rails. On a appelé ça le California Economic Recovery Council (Conseil pour le rétablissement économique de la Californie).

Ils ont accepté de partager la présidence de cette réunion, qui serait une séance à huis clos de deux heures tenue peu avant la conférence de presse, et ils ont établi une liste de près de vingt-cinq noms. Paul et moi avons invité ces gens nous-mêmes, en leur téléphonant un par un de ma cuisine. Il y avait des poids lourds comme Michael Boskin, l'ancien conseiller économique du premier président Bush ; Arthur Rock, cofondateur d'Intel Corp. et pionnier du capital-risque dans la Silicon Valley ; Bill Jones, ancien secrétaire d'Etat de Californie, et Ed Leamer, d'UCLA. Evidemment, aucun de ces noms ne disait rien à l'amateur ordinaire de *Terminator 3* ou de *Jumeaux*, mais leur participation enverrait aux médias et au monde politique le message que ma candidature n'était pas bidon.

L'événement a eu lieu le 20 août et a produit des idées utiles. Quant à la conférence de presse qui a suivi, elle a fait un tabac. On avait investi la salle des fêtes de l'hôtel Westin, près de l'aéroport international de Los Angeles, et l'endroit était bondé de journalistes et d'équipes de tournage du monde entier ; ça fourmillait d'excitation. Je venais de donner une conférence de presse en mai à Cannes pour *Terminator 3*, mais là, c'était une tout autre dimension.

Je me suis dit : « C'est parfait ! » Je suis arrivé flanqué du démocrate Buffett et du républicain Shultz, ce qui soulignait bien que j'étais le candidat de tous les Californiens. Après quelques remarques en guise de préambule, j'ai passé quarante-cinq minutes à répondre aux questions et à décrire dans les grandes lignes ce que je ferais si les électeurs me choisissaient pour remplacer Gray Davis. J'ai insisté sur le fait que la première des priorités était de rendre sa vigueur à l'économie californienne, et pour cela le rétablissement immédiat de l'équilibre budgétaire serait déterminant : « Cela signifie-t-il que nous allons couper dans les dépenses publiques ? Oui. Cela signifie-t-il que l'éducation est menacée ? Non. Cela signifie-t-il que je compte augmenter les impôts ? Non. Alourdir le fardeau fiscal qui pèse sur les épaules des citoyens et des entreprises californiennes est la dernière des choses à faire. »

J'étais un peu nerveux à la perspective de l'événement, parce qu'il s'agirait cette fois des médias sérieux, pas ceux du monde du spectacle. Je me demandais : « Faut-il que je trouve un autre ton ? Que je prenne des airs de

gouverneur ? » Mais Mike Murphy, qui venait d'accepter la fonction de directeur de campagne, m'a dit : « Montre-leur que ça te plaît, que tu adores ce que tu fais. Fais-toi aimer, sois toi-même, sois drôle, amuse-toi. N'aie pas peur de dire une bêtise, sois seulement prêt à en rire tout de suite. Les gens ne retiennent pas ce que tu dis, juste s'ils t'aiment bien ou pas. » Je pouvais donc rester moi-même. Je me suis jeté à l'eau et j'y ai pris beaucoup de plaisir. L'une des premières questions portait sur Warren Buffett et la Proposition 13. Une semaine auparavant, il avait déclaré au *Wall Street Journal* que la refonte de cette loi serait pour la Californie un bon moyen d'augmenter ses recettes, car elle maintenait l'impôt foncier à un niveau déraisonnablement bas. « Ça n'a aucun sens », avait-il dit. Un journaliste me demandait donc à présent : « Warren Buffett laisse entendre que vous allez changer la Proposition 13 et augmenter l'impôt foncier. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

— Tout d'abord, j'ai déjà prévenu Warren que si jamais il reparle de la Proposition 13, je lui ordonnerai de faire cinq cents abdos. » Tout le monde a bien ri, et Warren, qui est beau joueur, a souri. Puis j'ai dit sans équivoque possible que je n'augmenterais pas l'impôt foncier.

Les questions portaient sur tout, de l'immigration à mon entente avec les démocrates, qui contrôlaient l'assemblée. « J'ai l'habitude de traiter avec les démocrates », ai-je répondu, allusion au fait que j'en avais une pour épouse.

Evidemment, il a fallu qu'un journaliste me demande quand je comptais livrer les détails de mon programme économique et budgétaire. J'ai dit : « Le public se fiche pas mal des chiffres. Ça fait cinq ans qu'il en entend, des chiffres. Ce que les gens veulent savoir, c'est si vous êtes assez costaud pour faire le ménage dans la maison. Ce dont les citoyens de Californie peuvent être assurés, c'est que je vais agir. » Il n'y a aucun sens, ai-je ajouté, à avancer des chiffres précis sur des questions complexes avant d'être en position de connaître les faits.

Un journaliste a demandé si je ne serais pas obligé de présenter les détails de mon programme au public avant le 7 octobre, date du scrutin. Remerciant intérieurement Teddy, je me suis contenté de répondre non.

Mes conseillers étaient ravis, et les commentaires dans les heures et les jours qui ont suivi ont été très largement positifs. Le lendemain matin, en lisant le titre du *San Francisco Chronicle*, je n'ai pas pu m'empêcher de rire :

*Discours musclé de l'acteur sur la suppression du déficit ;  
Mais Schwarzenegger ne donne que peu de détails*

Maria, de retour de vacances à Hyannis avec les enfants, m'a dit que je m'en étais bien sorti. Elle était aussi satisfaite de trouver une campagne beaucoup plus ordonnée et cohérente – grâce en grande mesure aux changements qu'elle avait engagés dès les premiers jours. Je crois que pour la première fois, elle a senti comme un parfum de victoire ; il était devenu très possible que je l'emporte.

A partir de ce jour, la campagne n'a fait que prendre de la vitesse. On a attribué un thème à chaque semaine : l'économie, l'éducation, l'emploi, l'environnement. On a aussi donné une conférence de presse à la gare de Sacramento, où le légendaire gouverneur Hiram Johnson avait prononcé son discours historique dénonçant les barons du chemin de fer et revendiquant la procédure de l'initiative populaire pour rendre l'Etat aux électeurs. J'avais choisi ce lieu pour bien montrer que je comptais m'attaquer aux problèmes politiques systémiques comme le charcutage électoral, par lequel les élus choisissent la forme à donner à leur propre circonscription pour s'y perpétuer indéfiniment.

Mettant ses réticences de côté, Maria s'y est plongée jusqu'au cou. On voyait bien quand elle débarquait au quartier général de campagne qu'elle était dans son élément. Elle mettait son nez dans toutes les réunions, qu'il s'agisse de la stratégie, des slogans ou n'importe quoi d'autre. Elle apportait sa perspective et ses idées, parfois devant toute l'équipe, parfois à moi seul, en privé.

Elle a fait une remarque évidente qu'on avait trouvé moyen de négliger : il fallait ouvrir un bureau de campagne au rez-de-chaussée, pour que les passants puissent y entrer. « Vous ne pouvez pas rester au deuxième étage, a-t-elle dit. Les gens aiment bien venir faire un tour et constater que les choses avancent. Ils aiment discuter, boire un café, se faire remettre des prospectus qu'ils peuvent aller distribuer partout. » On a trouvé un grand local commercial tout près, que le propriétaire était disposé à nous prêter pour la campagne. On l'a décoré de drapeaux, d'affiches et de ballons. Puis on a organisé une grande fête d'inauguration, où il y avait foule. Je connaissais déjà le monde du cinéma, celui du culturisme, et celui du périscolaire – mais là, l'excitation était d'une autre nature. C'était une vraie campagne politique.

En septembre, on est allés à Chicago avec Maria pour participer à la première émission de la saison de l'*Oprah Winfrey Show*. J'étais ravi d'y passer, parce que les Républicains s'étaient bêtement mis les femmes à dos et qu'il était essentiel d'obtenir leur adhésion. Plus qu'un autre, je devais faire la cour aux femmes parce que le public de mes films a toujours été très masculin. J'avais des opinions progressistes sur des sujets particulièrement chers aux électrices – la réforme de l'éducation, du système de santé, l'environnement, la hausse du salaire minimum – et *Oprah* était le véhicule idéal pour plaider ma cause.

Pendant ce temps, les grandes vedettes démocrates faisaient campagne pour Gray Davis. Bill Clinton a passé toute une journée avec lui dans les quartiers populaires de Watts et de South Central. Le sénateur John Kerry, Jesse Jackson et Al Sharpton ont montré le bout de leur nez. Le seul démocrate à ne pas être venu était Teddy.

Le président Bush et son père m'ont proposé de faire campagne avec

moi, mais j'ai refusé poliment. Je voulais être le petit candidat qui s'attaque à la grosse machine de Gray Davis.

Maria a épluché les sondages comme une pro. Elle a suivi de très près, par exemple, la façon dont l'ultraconservateur Tom McClintock, sénateur de l'Etat de Californie, grignotait constamment mon soutien dans l'électorat républicain. Il y avait dans l'équipe des gens pour se charger de décortiquer toutes les données, bien sûr. Mais Maria relevait des indices qui n'apparaissaient pas dans les chiffres. A un moment, elle m'a sidéré en disant : « Personne d'important ne s'attaque à toi. C'est bon signe.

— Que veux-tu dire ? » ai-je demandé. Comment l'*absence* d'attaque pouvait-elle signifier quelque chose ?

Elle a expliqué que si les gens m'avaient pris pour un allumé ou un charlatan au point que mon élection risquait de porter préjudice à l'Etat, l'opposition aurait été beaucoup plus large et féroce. « Tu ne reçois des coups que de l'extrême gauche et de l'extrême droite, a-t-elle souligné, et ça signifie que tu es reconnu comme un candidat viable. »

Ce qui apparaissait bel et bien dans les sondages à la mi-septembre, c'est que Gray Davis était cuit ; l'électorat penchait quasiment à deux contre un en faveur de son éjection.

Mais le numéro un des candidats à sa succession, ce n'était pas moi, mais le gouverneur adjoint Cruz Bustamante. Il avait les faveurs de 32 % des sondés. J'étais à 28 %, Tom McClintock à 18 % et les 22 % restants se partageaient entre les indécis et les autres 132 concurrents du grand cirque.

Bustamante était pour moi un adversaire difficile – pas pour son charisme, mais parce qu'il plaisait aux démocrates qui n'aimaient pas Gray Davis. Il se présentait comme l'alternative la plus sûre, la plus expérimentée, dont le slogan pas très accrocheur était : « Non à la destitution, oui à Bustamante. » Autrement dit : je ne suis pas là pour miner mon camarade démocrate Gray Davis, mais si jamais vous l'éjectez, choisissez-moi !

Notre campagne battait à présent son plein. Grâce à mon avion privé, je pouvais couvrir beaucoup de territoire dans la journée. On allait d'aéroport en aéroport, et parfois le meeting avait lieu sur place, dans un hangar rempli de mille personnes. On atterrissait, on stationnait l'avion, je marchais jusqu'au hangar, je motivais la foule, puis je m'envolais pour la ville suivante. On a aussi fait des numéros un peu extravagants, comme de me trimballer dans un autocar de campagne baptisé « Running Man » ou lâcher une boule de démolition sur une voiture pour symboliser ce que je comptais faire de la taxe d'immatriculation des véhicules de Gray Davis si j'étais élu.

Chaque jour j'en apprenais un peu plus sur la gestion politique et la gouvernance. Mes conférences de presse se sont améliorées : j'ai appris à réduire d'une semaine à une nuit ma préparation pour les grands discours, et j'étais de plus en plus rapide. Nos spots télévisés avaient beaucoup d'allure. Dans mon préféré, on voyait d'abord une machine à sous estampillée « Casinos indiens de Californie », où le nombre 120 000 000 s'affichait sur les

rouleaux – 120 millions, c'était le montant de la contribution des tribus aux campagnes politiques pendant le mandat de Gray Davis. J'apparaissais alors à l'écran en disant : « Tous les autres candidats importants acceptent leur argent et cèdent à leurs exigences. Moi, je ne joue pas à ce petit jeu-là. Accordez-moi votre vote, et je vous garantis que ça va changer. » Les gens ont été frappés de voir que je n'hésitais pas à m'en prendre aux tribus de l'industrie du jeu. Ils se sont dit : C'est vraiment Terminator.

Plutôt que de chercher à détourner les partisans de Bustamante, nous voulions attirer les millions d'électeurs indépendants et indécis. La meilleure occasion serait pour cela le grand débat du 24 septembre, à peine deux semaines avant le scrutin. Pour la première fois, et la dernière, les cinq principaux postulants au fauteuil de Gray Davis allaient s'affronter sur scène : moi, Cruz Bustamante, le sénateur de Californie Tom McClintock, Peter Camejo du Green Party et l'experte de la télévision Arianna Huffington.

La préparation au débat a été amusante. Des membres de mon équipe jouaient le rôle de mes opposants. Tous les candidats recevraient les questions à l'avance, mais le débat lui-même serait ouvert, chaque participant étant autorisé à intervenir quand il le désirait. On a travaillé sur le programme politique, envisagé toute attaque ou réfutation possible :

« Comment pouvez-vous prétendre être sensible à l'environnement alors que vous vous déplacez en avion privé ? »

« Vous gagnez 30 millions de dollars à chacun de vos films. Comment voulez-vous rester en contact avec les pauvres ? »

« Vos films sont violents. Comment pouvez-vous dire que vous êtes pour le maintien de l'ordre ? »

Il fallait aussi que je sois prêt à attaquer. Je savais que je ne battrais pas McClintock sur le terrain politique – c'était un vrai bûcheur – ni Arianna sur celui de la parlote. Ma seule chance de les éliminer, c'était l'humour. Alors on a préparé une série de bons mots et commandé des plaisanteries à John Max, qui écrit pour Leno, et je les ai répétés jusqu'à les posséder sur le bout des doigts. J'avais une répartie toute prête si Arianna m'attaquait sur les impôts. Si elle prenait des accents tragiques, je n'avais qu'à lui dire « On voit bien que vous êtes grecque » ou « Vous feriez bien de passer au déca ».

On a loué un studio et répété, assis en V face à la place supposée du public. Pendant trois jours, ça n'a été que répétition, répétition et répétition. Je me disais sans cesse : ne te laisse pas embarquer dans les détails. Sois sympathique, plein d'humour. Laisse les autres se planter tout seuls. Amène-les à dire des bêtises.

L'événement a attiré une nuée de médias. A mon arrivée, le parking était plein à craquer. On aurait dit un match des Lakers. Il y avait un océan de mobile-homes et de vans, des antennes paraboliques des télévisions japonaises, françaises et britanniques, ainsi que de toutes les chaînes américaines. Toute cette attention focalisée sur un seul événement avait quelque chose d'effrayant et de démesuré.

On n'avait pas le droit d'avoir des notes sur scène. Soixante secondes avant le commencement, j'ai procédé à une récapitulation mentale de mon argumentaire. « Santé : que changerais-tu ? » D'un coup, c'était le noir absolu en matière de santé. « OK, voyons plutôt les retraites. » Mon esprit était vide. Totalement gelé. Il m'était arrivé une ou deux fois en tournage de connaître ce genre de trou, mais c'était très rare. Et sur un tournage, on peut toujours demander son texte. Heureusement, j'avais encore mon sens de l'humour. J'ai pensé : Ça va être intéressant.

Le débat a commencé par une intervention de chaque candidat expliquant pourquoi il estimait qu'il y avait lieu ou non d'appeler à la destitution. Nous trouvions tous qu'elle était nécessaire, sauf Bustamante, qui a dit que c'était « une très mauvaise idée », ce qui soulignait sa position bizarre d'adversaire de la destitution qui n'en menait pas moins sa propre campagne « au cas où ».

Très vite, les échanges sont devenus « fougueux » et « vifs », comme diraient les journalistes. Bustamante n'a pas attendu pour m'attaquer sur mon inexpérience, commençant à peu près chacune de ses remarques par : « Je sais que vous n'êtes pas forcément au courant, mais... » Cette condescendance s'est retournée contre lui parce qu'elle le présentait sous un jour antipathique et me donnait l'occasion de montrer qu'en vérité, je connaissais les dossiers. J'ai fait bonne impression, et mon humour aussi. Quand le ton général montait, et que tout le monde criait après tout le monde, je lâchais quelque chose de farfelu qui faisait rire le public.

Il y a eu entre Arianna et moi un ou deux échanges particulièrement musclés. A un moment, elle était en train de mettre la crise budgétaire de la Californie sur le dos des niches fiscales et de l'immoralité des républicains et des entreprises et j'ai dit : « De quoi parlez-vous, Arianna ? Vous profitez de niches fiscales tellement énormes que je pourrais y garer mon Hummer. » Le lendemain, j'étais en tête dans les sondages. J'étais passé de 28 à 38 %, et Bustamante de 32 % à 26 %.

Mais si Bustamante et moi avions été les deux principaux concurrents, la presse s'est surtout focalisée sur le bras de fer qui m'avait opposé à Arianna. Pendant le débat, alors qu'on évoquait le budget de l'Etat, elle s'était plainte du fait que je l'interrompais et m'avait accusé de sexisme. « Voilà comment vous traitez les femmes, a-t-elle dit. Nous le savions. Mais là, ça ne marche pas. »

J'ai répondu en plaisantant : « Je viens de penser que j'aurais un rôle sur mesure pour vous dans *Terminator 4*. » Ce que je voulais dire, c'est qu'elle aurait pu y incarner le personnage de l'impitoyable femme Terminator. Mais elle a pris ça comme une insulte, et s'est empressée le lendemain d'aller dire à un journaliste que ma remarque avait scandalisé les femmes. « J'ai trouvé que la question des femmes lui a vraiment fait du mal, et c'était déjà son point

faible. »

Elle ramenait l'attention sur les accusations de mauvais comportement de ma part qui avaient fait surface à plusieurs reprises au fil des ans. La semaine suivante, cinq jours à peine avant le scrutin, ces accusations ont été reprises en long et en large dans le *Los Angeles Times* : « Des femmes prétendent que Schwarzenegger les a pelotées et humiliées. » Ça a mis mon équipe dans tous ses états : il existe apparemment en politique une règle tacite selon laquelle on ne se livre pas à ce genre de dénonciation dans la dernière semaine d'une campagne. Mais je ne m'étais pas engagé dans la course sans m'attendre à prendre des coups. Je l'avais bien dit à Jay Leno le soir de l'annonce de ma candidature : « On va raconter que je manque d'expérience, que je suis un homme à femmes, un type épouvantable, et tout ça va se mettre en travers de ma route... mais j'ai bien l'intention de faire le ménage à Sacramento. » Ma campagne n'était pas celle d'un conservateur brandissant les valeurs morales. Dès l'annonce de ma candidature, le *LA Times* avait mis une équipe de journalistes sur une série d'investigations autour de moi. Plusieurs articles avaient déjà paru, dont un sur le passé nazi de mon père et un autre sur le fait que j'avais pris des stéroïdes dans le cadre de ma pratique du culturisme. Face à n'importe quelle accusation, j'avais une règle d'or : si c'était faux, je démentais avec la plus grande énergie pour qu'elle soit retirée ; si c'était vrai, je reconnaissais mes torts et j'exprimais mes regrets dès que possible. Si bien qu'à la parution des premières accusations, j'avais déjà reconnu avoir usé de stéroïdes, de même que j'avais collaboré avec le Centre Simon Wiesenthal pour rechercher de nouveaux documents disponibles sur le passé de mon père pendant la guerre.

Aucune des accusations d'attouchements commis sur des femmes n'était vraie. Mais il m'était quand même arrivé de mal me comporter, et certains de mes actes passés méritaient des excuses. Dans mon premier discours, dès le lendemain, j'ai dit à la foule de San Diego : « La plupart de ces histoires sont fausses. Mais je suis toujours le premier à dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Alors oui, il m'est arrivé de mal me tenir. Oui, je reconnais m'être trouvé sur des plateaux de tournage où régnait une certaine débauche, et j'ai fait des choses incorrectes, que je trouvais juste libertines sur le moment, mais dont j'admets à présent qu'elles ont pu offenser. A ces personnes que j'ai blessées, je veux dire aujourd'hui que je regrette profondément ce que j'ai fait, je leur demande pardon. »

Une fois encore, comme dans le passé, beaucoup ont pris ma défense, et mon premier allié a été Maria. Le jour même, devant une association de femmes républicaines, elle a dit qu'elle déplorait la pratique de la politique et du journalisme de caniveau. « On peut choisir d'écouter toutes ces choses négatives, ces gens qui n'ont jamais rencontré Arnold, ou alors c'était pendant cinq secondes il y a trente ans. Mais on peut aussi m'écouter moi », a-t-elle dit, avant de me féliciter pour avoir eu le courage de présenter mes excuses.

Comme le suggéraient nos enquêtes depuis le début, les électeurs

californiens étaient beaucoup plus préoccupés par d'autres sujets, comme l'économie. Mon discours de San Diego donnait le coup d'envoi d'une dernière tournée en autocar dans tout l'Etat. Nous avons réuni 3 000 personnes ce matin-là, puis 6 000 à la réunion suivante, dans le quartier pauvre d'Inland Empire, à L.A., et 8 000 à Fresno le samedi matin. A notre arrivée à Sacramento, le dimanche, près de 20 000 personnes étaient massées devant le Capitole pour m'acclamer, faire la fête et profiter du chahut général. Au sommet des marches, j'ai prononcé un discours de cinq minutes. Puis le groupe a joué – un groupe à la mode, auquel les jeunes pouvaient s'identifier – et j'ai attrapé un balai, ce qui a fait une excellente photo : Schwarzenegger est venu pour faire le grand ménage. On sentait bien qu'un élan nous portait. On y était ! A deux doigts de conclure.

Le soir du scrutin, je me suis habillé pour la fête. Je n'avais pas encore les résultats, c'était trop tôt, mais je sentais que j'étais vraiment bien placé pour l'emporter. En entrant dans la chambre pour mettre mes chaussures, j'ai entendu sur CNN le présentateur qui disait : « Nous pouvons à présent annoncer le résultat des élections. Le nouveau gouverneur sera Arnold Schwarzenegger. » Les larmes ont coulé sur mes joues. Je n'arrivais pas à y croire. D'un côté, je m'y attendais, mais l'entendre sur CNN – cette reconnaissance officielle d'une chaîne d'information internationale –, c'était plus fort que moi. Je n'avais jamais pensé qu'en passant un jour devant un téléviseur j'entendrais : « Schwarzenegger est le nouveau gouverneur de Californie. »

Je suis resté assis là un moment. Katherine est entrée en disant : « Papa, que penses-tu de cette robe ? » J'ai essuyé mes larmes. Je ne voulais pas qu'elle les voie. Maria, qui se préparait dans une autre salle de bains, m'a rejoint en apprenant la nouvelle, débordante elle aussi de bonheur : non seulement l'idée de devenir la First Lady de Californie lui plaisait, mais cette victoire politique l'aidait à tourner la page des défaites familiales du passé.

Les électeurs avaient choisi à 55 % contre 45 % de destituer Gray Davis, et une marge importante me séparait de Bustamante et des autres concurrents. Les votes se répartissaient ainsi : 49 % pour moi, 31 % pour Cruz, 13 % pour McClintock, 3 % pour Camejo, et les autres candidats se partageaient les 4 % restants.

J'ai connu l'un des moments les plus savoureux de la victoire une semaine plus tard, quand le président George W. Bush, en route pour une mission diplomatique en Asie, a fait un détour pour me voir. On s'est rencontrés au Mission Inn, un hôtel historique de Riverside, où dix présidents ont séjourné. Karl Rove était avec le président quand on m'a fait pénétrer dans la suite, et après les salutations d'usage, Rove a dit : « Je vais me retirer pour vous laisser discuter seuls. »

Informé du fait que son grand architecte politique m'avait dit de ne pas me présenter, le président Bush a voulu arranger les choses. « N'en veuillez pas à Rove pour ce qu'il vous a dit à Washington. Karl est comme ça. C'est



un brave type. Il faut qu'on travaille ensemble. »

J'ai dit que je ne laisserais jamais les différends personnels faire obstacle à ce que nous avons à bâtir pour l'Amérique et la Californie. « Je me ferai un plaisir de travailler avec lui à l'avenir. Je sais qu'il fait du bon boulot. »

Bush a alors fait revenir Rove et lui a dit : « Il vous aime bien. » Karl m'a serré la main en souriant. J'ai dit : « Je me réjouis d'avance de travailler avec vous. »

Ils ont probablement vu venir ce que je m'apprêtais à dire. Après le débat, je m'étais plaint auprès des médias de la disproportion de la contribution californienne à l'impôt fédéral par rapport à ce qu'elle obtenait en retour, par rapport à d'autres Etats comme le Texas. J'avais dit sur CNN : « Je ne suis pas seulement Terminator, mais aussi Perceptor », pour montrer mon intention en tant que gouverneur d'obtenir une part équitable auprès de Washington.

J'ai donc dit : « Nous pouvons avoir de bonnes relations, mais vous devrez aussi m'aider. Comme vous le savez, chaque dollar que nous donnons ne nous rapporte en retour que 79 cents. Je tiens à récupérer plus d'argent pour la Californie parce que nous sommes en difficulté.

— Mais je n'ai pas d'argent non plus », m'a dit le président. Notre dialogue a quand même été constructif, et il m'a promis de trouver le moyen de m'aider, notamment en matière de programmes d'infrastructures.

Trois semaines plus tard, de retour à Sacramento, sur les marches du Capitole où j'avais brandi un balai, je prêtais serment en tant que trente-huitième gouverneur de l'Etat. Vanessa Williams, avec qui j'avais partagé l'affiche de *L'Effaceur*, a chanté « The Star-Spangled Banner », l'hymne américain. Maria tenait une édition ancienne reliée en cuir de la Bible sur laquelle j'ai posé la main en prêtant serment.

Dans mon discours, j'ai médité sur les leçons que j'avais apprises en étudiant pour obtenir la citoyenneté : la souveraineté appartient au peuple, pas au gouvernement, et les Etats-Unis sont nés en des temps agités, du ralliement de factions en guerre. On a appelé ça le miracle de Philadelphie, ai-je dit, et « les membres de la législature et moi-même devons aujourd'hui créer le miracle de Sacramento. Un miracle fondé sur la coopération, la bonne volonté, l'apport de nouvelles idées, et un engagement pour le bien durable de la Californie. » Soulignant que j'étais un nouveau venu, j'ai dit qu'il allait me falloir beaucoup d'aide. Mais j'ai laissé voir à la foule toute mon impatience de m'attaquer à cet immense défi. Je voulais que notre Etat soit un phare dans le monde comme il l'avait été pour l'immigré que j'étais. La foule a applaudi, et un chœur a chanté des chansons de *La Mélodie du bonheur* alors que commençaient les félicitations. Gray Davis, qui avait reconnu sa défaite avec beaucoup d'élégance, et ses trois prédécesseurs, George Deukmejian, Jerry Brown et Pete Wilson, étaient tous venus me voir prêter serment. En chemin vers la réception, ils m'ont attiré à l'écart. Ils étaient d'humeur joviale.

« Profite bien de cette journée, m'a dit Deukmejian, le plus âgé des

quatre. Tu ne retrouveras cette sensation qu'une fois.

— Quand ça ?

— Le jour de ton départ. » Les autres ont souri en acquiesçant. Devant mon scepticisme, ils ont précisé. « Bientôt, tu vas te mettre à aller aux enterrements de pompiers et d'agents de la force publique, et tu auras les larmes aux yeux. Tu seras bouleversé de serrer la main d'un gamin de trois ans qui vient de perdre son papa. Et tu seras coincé ici, à Sacramento, pendant trois mois chaque été sans pouvoir partir en vacances avec tes enfants, parce que ces abrutis du Parlement n'approuveront pas ton budget. Tu seras assis là, à écumer de frustration et de colère. »

Ils m'ont tapé sur l'épaule en concluant : « Alors amuse-toi bien ! Allons boire un coup. »

## 25

### Gouvernator

Je suis le deuxième homme dans l'histoire des Etats-Unis à avoir été élu gouverneur par une procédure de destitution, et je suis arrivé aux affaires après la plus courte campagne électorale de l'histoire moderne de la Californie. Ma phase de transition a duré trois semaines de moins que l'habituelle passation des pouvoirs entre gouverneurs. J'ai pris mes fonctions sans aucune expérience du pouvoir, en pleine crise, et alors que l'Etat était confronté à un déficit budgétaire massif et un sérieux ralentissement économique.

J'étudiais la politique depuis longtemps, et j'avais bien fait mes devoirs à la Schwarzenegger University, mais le bourrage de crâne, même douze heures par jour, a ses limites. Je ne connaissais pas bien la répartition des rôles à Sacramento : pas seulement les élus proprement dits, mais les milliers de lobbyistes, de politologues et de trafiquants d'influence qui font l'essentiel du travail – et rédigent l'essentiel des lois.

Je ne connaissais même pas la plupart des membres de mon équipe. Tout le monde voulait une entrevue avec moi, mais il est quand même difficile d'embaucher quelqu'un si rapidement. La piste de décollage était particulièrement courte : on n'avait que cinq semaines après l'élection pour garnir les 180 postes du bureau du gouverneur, dont une quarantaine de haut niveau. Notre équipe était réduite parce que très peu de professionnels de la politique s'étaient attendus à me voir gagner, et qu'un bon nombre des meilleurs prétendants s'étaient recasés après l'élection de 2002. Je me suis efforcé de me rendre immédiatement opérationnel en élargissant la recherche à toute personne ayant une certaine expérience de la politique californienne, qu'elle soit républicaine ou démocrate. Mais très peu de ces politiciens expérimentés me connaissaient personnellement, et même ceux qui avaient pris part à ma campagne ne me fréquentaient que depuis quelques mois.

Nous avons fini par piocher largement parmi les anciens de l'administration de Pete Wilson. J'ai choisi pour directrice de cabinet Patricia Clarey, l'ancienne adjointe du directeur de cabinet du gouverneur Wilson. C'était une femme méthodique, exigeante, conservatrice en matière budgétaire, qui avait étudié à la John F. Kennedy School of Government d'Harvard, et travaillé dans le secteur des assurances et du pétrole. Rob Stutzman, mon directeur de la communication, était un autre dur à cuire de

l'équipe de Wilson qui avait traversé mille batailles.

J'ai quand même fait venir avec moi une poignée d'assistants qui me connaissaient depuis des années : Bonnie Reiss, mon bras droit dans le mouvement du périscolaire ; David Crane, l'expert financier de San Francisco qui me tenait lieu de plus proche conseiller en matière d'économie et de finances ; et Terry Tamminen, un écologiste novateur que j'ai placé à la tête de l'Agence californienne de protection de l'environnement. C'était des démocrates, mais ça n'avait pas d'importance – à mes yeux en tout cas. Face aux objections des purs et durs du Parti républicain, j'expliquais respectueusement que je cherchais à réunir les meilleurs, sans considération pour leur affiliation partisane, du moment qu'ils partageaient ma vision d'un domaine particulier. Tous ces nouveaux nommés étaient intelligents, inventifs et d'esprit ouvert, mais, comme moi, ils ne connaissaient pas Sacramento et son fonctionnement particulier.

On a découvert que pour comprendre la capitale de la Californie, il faut absolument jeter aux orties les manuels d'instruction civique. Connaître le fonctionnement de Washington ou des autres capitales ne nous serait d'aucune utilité, parce que Sacramento répond à des principes radicalement différents. Et le bon sens n'en fait pas partie.

Par exemple, de toutes les fonctions particulières que remplit Sacramento, la plus importante est la répartition des fonds pour l'éducation primaire et secondaire. Selon la Proposition 98, adoptée par les électeurs en 1988, l'éducation primaire et secondaire reçoit près de la moitié du budget de l'Etat. Et cela ne comprend pas l'argent pour construire des écoles ni pour les retraites des anciens enseignants, pas plus que les milliards de dollars de la loterie de l'Etat qui sont affectés à l'éducation. La Proposition 98, intitulée Classroom Instructional Improvement and Accountability Act (Loi scolaire d'amélioration et de responsabilisation de l'instruction), garantit que le financement de l'éducation doit augmenter chaque année, quelles qu'aient été les recettes de l'Etat. La formule qui régit cette disposition est tellement incompréhensible que seul son rédacteur en connaît le fonctionnement précis. Il s'appelle John Mockler. Il aime dire pour rire qu'il a fait exprès : en se faisant payer pour expliquer le sens de la formule, il a pu envoyer son fils à Stanford. Le Legislative Analyst's Office (Bureau d'analyse du Parlement) a été obligé de réaliser un film de vingt minutes pour expliquer aux élus de l'Etat comment fonctionne la loi, et ses membres ont eux-mêmes dû en appeler aux lumières de Mockler.

Cette formule de financement de l'éducation en Californie, multipliée par mille, peut donner une idée du degré d'absurdité qui règne à Sacramento. Le Parlement, qui siège à plein temps, vote chaque année un si grand nombre de lois – plus d'un millier – que ses membres le font le plus souvent sans avoir eu le temps de les lire. La frustration de l'électorat est telle qu'il fait adopter les principaux textes, comme la Proposition 98, par un référendum d'initiative populaire pour obliger Sacramento à s'occuper des problèmes

réels, comme le financement de l'éducation. Absurde.

La ville de Sacramento a poussé comme un champignon : c'était le plus gros comptoir lors de la grande ruée vers l'or en Californie de 1849. Quand les Californiens en ont fait la capitale de l'Etat, ils ont construit un Capitole grandiose, censé rivaliser avec celui de Washington. Mais ils n'ont pas cru bon de construire une Maison-Blanche, si bien qu'il n'y a pas de bâtiment spécifique pour le gouverneur. Ce dernier et son équipe doivent donc partager les installations du Capitole avec les élus, et chaque gouverneur s'arrange à sa façon pour établir sa résidence. Tous ceux qui m'ont précédé avaient fait venir leur famille à Sacramento, mais on s'est dit Maria et moi qu'on ne voulait pas déraciner les enfants. Alors elle est restée avec eux à Los Angeles, et j'ai loué pour moi l'étage supérieur d'un hôtel proche du Capitole. Je ferais la navette aussi souvent que possible pour passer du temps auprès d'eux.

Les bureaux du gouverneur sont surnommés le Fer à cheval, parce qu'ils occupent trois côtés d'un atrium à ciel ouvert au rez-de-chaussée du Capitole. Les bureaux des élus se répartissent sur les cinq étages au-dessus. Selon le protocole, le gouverneur n'est pas censé se déplacer ; les élus qui désirent le voir doivent venir jusqu'à lui. Mais ce n'était pas ma façon de faire. J'ai très souvent quitté mon bureau et pris l'ascenseur pour aller trouver les députés moi-même. Le fait que j'aie joué dans des films a apporté une bonne dose d'ouverture : si certains élus ne savaient pas trop comment m'aborder en tant que gouverneur, les membres de leur équipe voulaient se faire photographier avec moi et me demandaient des autographes pour leurs enfants. Quand un élu se sentait intimidé parce qu'il me prenait vraiment pour Terminator – il est étonnant de voir à quel point les gens prennent ces rôles au premier degré –, je lui disais de plutôt me considérer comme le Julius à l'esprit ouvert de *Jumeaux*.

J'avais promis aux électeurs des résultats rapides. Une heure après mon investiture, j'ai annulé le triplement de la taxe d'immatriculation des véhicules et peu après, avec le concours des élus des étages au-dessus, j'ai révoqué la loi autorisant les immigrés en situation illégale à obtenir le permis de conduire. « Voilà ce qu'on appelle de l'action », ai-je déclaré devant les caméras. Deux semaines après ma prise de fonctions, je soumettais aux législateurs le plan de sauvetage financier autour duquel j'avais articulé ma campagne – il comportait une renégociation de la dette californienne, une réforme budgétaire radicale et la refonte du système d'indemnisation des travailleurs qui faisait fuir les employeurs de l'Etat. Le point fort de ma proposition de réforme budgétaire était un « plafond rigide de dépense » que nous avons vigoureusement défendu. C'est là que les démocrates ont mis le holà, ouvrant la voie aux hostilités. Quand ils ont rompu le dialogue, j'ai reçu un tas de conseils de tous les bords de l'échiquier politique, contradictoires pour la plupart.

Les anciens de l'équipe de Pete Wilson qui m'accompagnaient à présent m'ont poussé à adopter une ligne dure : inscrire toutes mes réformes sur le

bulletin électoral pour appeler les électeurs à trancher eux-mêmes dès l'année suivante. Les élus républicains ont immédiatement mis les peintures de guerre en me suggérant de laisser le gouvernement de l'Etat à court d'argent et de tirer le rideau jusqu'à ce que les Démocrates cèdent. Gonflé à bloc, j'étais moi-même plutôt partant. Mais cette semaine-là, au cours d'un dîner (qui, ironie du sort, célébrait la coopération entre les partis), j'ai soumis l'idée à George Shultz et Leon Panetta, le chouchou des Californiens qui avait servi auprès des Républicains comme des Démocrates et avait récemment officié en tant que chef de cabinet de Bill Clinton à la Maison-Blanche. L'un et l'autre ont levé les sourcils.

« C'est vraiment comme ça que vous voulez entamer votre mandat, par un bras de fer ? m'a demandé George. Vos gars ont raison de dire que vous profitez d'un état de grâce auprès des électeurs et que vous avez toutes les chances de gagner. Mais la lutte sera longue et sanglante, et que se passera-t-il en attendant ? Ce sera le chaos, et tout le monde se lamentera de voir que rien ne change à Sacramento. La Californie en souffrira parce que les entreprises n'auront pas la confiance nécessaire pour investir ou créer des emplois. »

Panetta approuvait : « Il vaut mieux parvenir à un accord. Même si cela ne fait que remettre à plus tard les problèmes budgétaires, c'est une façon de montrer au public que vous êtes capable de travailler avec les deux partis et d'aller de l'avant. Vous pourrez toujours revenir plus tard avec une réforme plus complète du budget. »

Leur avis m'a profondément marqué. A présent que j'avais pris mes fonctions et profité de l'élan de mon élection pour immédiatement remporter de grandes victoires, il était important de montrer aux gens que Sacramento pouvait travailler unie à la résolution des problèmes budgétaires de la Californie. De retour dans la capitale, j'ai convoqué les représentants parlementaires des deux partis, et j'ai dit : « Asseyons-nous et réessayons une fois encore. »

Mes camarades républicains ont réagi comme s'ils avaient reçu un coup de poing dans le ventre. « Ils sont dans les cordes, *il faut les achever !* » C'était mon premier avant-goût de la nouvelle idéologie républicaine qui veut que le moindre compromis soit un signe de faiblesse. Les démocrates étaient ravis d'éviter une lutte titanesque, mais certains ont vu dans ma volonté de négocier le signe que je préférerais reculer plutôt que de risquer ma popularité auprès de l'électorat. Cela n'a fait que rendre la négociation plus difficile. Après tant d'années de querelles aussi âpres que stériles, les deux camps à Sacramento avaient perdu l'art de la négociation. En fait, chaque circonscription électorale avait tendance à choisir le représentant le plus partisan, le plus inflexible, de chaque parti ; les élus étaient dressés pour se battre, comme des coqs de combat.

Après beaucoup de jours de négociation, on a atteint un compromis qui m'a permis d'obtenir un amendement sur l'équilibre budgétaire, l'interdiction de recourir à la dette obligataire pour payer les frais de fonctionnement, et une

version allégée de mon fonds de stabilisation pour les jours difficiles. Les élus ont obtenu leurs fonds pour la relance économique. La proposition a été mise sur les bulletins aux élections de mars, et elle a été approuvée à deux contre un par l'électorat. Quelques semaines plus tard, on a bouclé notre grande réforme des indemnisations. J'avais ainsi fait étalage de qualités de meneur et ça nous donnait un excellent départ. Le refinancement de la dette a considérablement relevé la notation de la Californie et permis d'économiser plus de 20 milliards en intérêts obligataires sur dix ans. Et quand le milieu des affaires a vu que j'étais capable de traiter avec les deux partis, une partie de la morosité économique a commencé à se dissiper.

Cependant, mes relations avec les élus s'étaient compliquées. Le problème était dû en partie à l'immense écart qu'il y avait entre leur popularité et la mienne. Comme j'avais prouvé que j'étais capable d'apporter du concret, mon taux d'approbation dans les sondages a grimpé à 70 % quand le leur tournait autour de 20 %. On m'a surnommé « Gouvernator », pas seulement en Californie, mais aussi dans les médias nationaux et internationaux. On était dans une année d'élection présidentielle, et certains se sont mis à spéculer sur le fait que je m'y présenterais, même si ça aurait demandé une réforme constitutionnelle sur laquelle personne ne comptait vraiment. Ma cote de popularité est restée élevée toute l'année, et elle l'était encore au moment de l'élection de novembre 2004, où les électeurs californiens m'ont à nouveau suivi sur toutes les initiatives figurant sur le bulletin de vote. Parmi ces dernières, les plus fortes étaient des mesures visant à mettre fin aux procès intentés contre les entreprises à des fins d'« extorsion » et une loi appelée à faire date sur les cellules souches, qui prévoyait l'investissement de 3 milliards de dollars dans un secteur de recherche scientifique révolutionnaire dont le gouvernement Bush avait réduit les subventions fédérales. On a aussi fait capoter deux initiatives qui visaient à augmenter les privilèges déjà scandaleux dont profitaient les tribus indiennes du jeu.

Je faisais tellement parler de moi que les dirigeants républicains m'ont demandé de participer à la campagne pour la réélection du président Bush. Ils m'ont invité à prononcer le discours d'ouverture de la convention républicaine nationale, à l'heure de grande écoute. Peu importait que je sois plus centriste sur la plupart des dossiers que l'administration Bush, qui avait tendance à dériver de plus en plus à droite. Ils savaient que je ferais de l'audience.

C'est ainsi que le soir du 31 août, je suis monté sur l'estrade du Madison Square Garden – c'était ma première apparition dans ces lieux depuis ma victoire de Monsieur Olympia trente ans plus tôt. Sauf qu'à l'époque, c'était devant 4 000 fans dans le Felt Forum. Aujourd'hui, 15 000 délégués m'acclamaient dans la grande salle, et c'était retransmis en prime time sur les chaînes nationales. Maria, qui les années précédentes avait couvert l'événement pour NBC, était assise avec les enfants près de George Bush père. A chaque fois que les caméras guettaient la réaction de l'ancien

président, on la voyait qui souriait à l'écran. L'esprit d'équipe dont elle a fait preuve ce soir-là m'a profondément touché.

J'avais le cœur qui battait fort, mais les acclamations de la foule m'ont rappelé ma victoire à l'élection de Monsieur Olympia, et ça m'a rassuré. Dès que je me suis mis à parler et que je les ai sentis réagir, j'ai trouvé que ce n'était pas très différent d'enchaîner des poses. Ils me mangeaient dans la main.

J'avais mis plus d'énergie à préparer cette intervention que jamais dans ma vie. Le discours avait été lu et relu, et je l'avais répété des dizaines et des dizaines de fois. C'était un point culminant de mon existence.

« Songer qu'un gamin famélique du fin fond de l'Autriche puisse un jour devenir gouverneur de l'Etat de Californie et se trouver ici, au Madison Square Garden, pour exprimer son soutien au président des Etats-Unis, c'est un rêve d'immigré », ai-je dit à la foule.

Mon passage préféré du discours était une incantation sur le thème « Comment sait-on qu'on est un républicain ? ». Etre républicain, c'est penser que le gouvernement doit rendre des comptes au peuple, c'est penser que chaque citoyen doit être traité comme un individu, c'est penser que notre système éducatif doit être tenu responsable des progrès que font nos enfants – voilà mes critères. J'ai conclu par un appel à renvoyer George Bush à la Maison-Blanche pour un second mandat et fait entonner à la convention : « *Four more years ! Four more years !*<sup>1</sup> » Mon discours a déclenché un tonnerre d'applaudissements.

Le lendemain matin, Eunice et Sarge, qui l'avaient regardé à la télévision, sont venus nous retrouver à l'hôtel pour le petit déjeuner. Eunice avait vraiment été touchée par mon évocation de l'intégration. « Dit comme ça, même *moi* je suis républicaine ! » a-t-elle plaisanté.

De retour en Californie, mes adversaires politiques ont cherché à me faire passer pour un tyran, en partie à cause de ma popularité. Mais au cours de cette première année, j'ai vraiment mis le paquet pour séduire les élus et les inciter à travailler à mes côtés. J'appelais leur mère le jour de son anniversaire. Je les invitais à venir papoter dans la tente fumoir que j'avais fait installer dans l'atrium, devant mon bureau. Cette tente de la taille d'un petit salon douillet était équipée de fauteuils confortables en rotin, d'une table de conférence de verre où trônait un très bel humidificateur de cigares, de lampes et de gazon artificiel. Il y avait des photos aux murs, suspendues à l'armature métallique par des câbles. C'était la façon que j'avais trouvée pour disposer d'un endroit où fumer mes barreaux de chaise (puisque'il est interdit de fumer dans les bâtiments publics en Californie), mais les gens ont appelé ça la « tente des marchés conclus ».

J'ai mis un soin particulier à bichonner les dignitaires comme John Burton, président intérimaire du Sénat de Californie, et Herb Wesson, le président de l'Assemblée. John était un démocrate grincheux de San Francisco qui avait carrément boycotté mon investiture. Il portait des lunettes



rondes et une moustache blanche touffue. A notre première rencontre, c'est à peine s'il avait bien voulu me serrer la main. Alors je lui avais envoyé des fleurs. Une fois qu'on a fait plus ample connaissance, il est apparu qu'on avait certains points communs. Il parlait un peu l'allemand, pour avoir fait son service en Europe. (Il était notamment fasciné par Metternich, le grand diplomate autrichien du XIX<sup>e</sup> siècle.) Il nous arrivait souvent de ne pas être d'accord, surtout au début. Mais on s'est quand même retrouvés sur les grandes questions sociales, comme le système de santé ou le placement en famille d'accueil, si bien qu'on a fini par se dire : « Oublions les grandes engueulades publiques ; cherchons les terrains d'entente sur lesquels travailler. » Nous sommes devenus des collaborateurs efficaces, et même des amis ; il lui arrivait de passer dans ma tente pour m'apporter de l'apfelstrudel ou un peu de *Schlag* (crème fouettée) pour le café.

Herb Wesson, le président de l'Assemblée, était un type de L.A., facile à vivre, qui m'asticotait du haut de son mètre soixante-cinq en me demandant si je mesurais vraiment 1,89 mètre, comme le prétend ma biographie. Je lui répondais en l'appelant mon Danny DeVito et en lui faisant livrer un coussin pour qu'il ait l'air plus grand sur son fauteuil. Je n'ai pas eu l'occasion de le connaître aussi bien que John, parce que son mandat touchait à sa fin. Son successeur, un ancien dirigeant syndical futé nommé Fabian Núñez, de L.A. lui aussi, allait devenir l'un de mes plus proches alliés chez les Démocrates.

J'ai aussi noué des liens solides avec le nouveau chef de la minorité de l'Assemblée, Kevin McCarthy. C'était un type énergique de trente-neuf ans, de Bakersfield, le district dont relève Antelope Valley, où j'avais voulu faire construire mon aéroport supersonique. Kevin avait démarré sa carrière d'entrepreneur à dix-neuf ans en ouvrant son premier commerce, une boutique de sandwiches, pour payer ses études, et c'est en tant qu'hommes d'affaires qu'on a accroché. C'est aujourd'hui le chef de file de la majorité à la Chambre des représentants des Etats-Unis.

Jouer la carte du charme avec les élus m'a permis d'introduire mes idées de réforme dans le débat parlementaire et de dégager des alliances qui ont constitué un important point de départ. Mais après avoir tenté tout un tas de manœuvres, j'ai fini par arriver à la conclusion que celle qui me donnait le plus de poids, et de loin, c'était la procédure d'initiative populaire. Grâce à mon taux de popularité, je pouvais menacer d'en appeler directement à l'électorat pour forcer le Parlement à faire des choses qu'il n'aurait pas faites sans cela.

C'est comme ça qu'on a mis fin à l'abus de l'indemnisation des travailleurs. J'en avais fait l'un des grands thèmes de ma campagne, parce que ça empoisonnait notre économie et faisait fuir les entreprises de l'Etat. Comme dans tous les Etats, les employeurs californiens sont tenus de couvrir l'assurance qui règle les frais médicaux et la compensation salariale des

employés qui ont un accident du travail. Mais en Californie, les primes avaient atteint le double de la moyenne nationale. Comment en était-on arrivé là ? Essentiellement parce que les lois avaient été rédigées avec tant de laxisme par les démocrates que n'importe qui pouvait abuser du système. Je connaissais un type qui s'était fait mal au genou en skiant le week-end. Il avait attendu de sortir du travail le lundi pour aller voir le médecin, à qui il avait dit : « Je me suis fait mal au genou en travaillant. » L'entreprise avait beau contester ce genre d'affirmation mensongère, c'est systématiquement l'employé qui avait gain de cause. J'avais aussi rencontré un type au gymnase qui était en train de lever 180 kilos. Il m'avait dit : « Je suis en arrêt maladie.

— Que veux-tu dire ? Tu soulèves plus de poids que moi !

— Il faut bien que je nourrisse ma famille », m'avait-il répondu.

Les syndicats, les avocats et les médecins avaient fait plier les parlementaires qui avaient assoupli les règles au point qu'un employé pouvait exploiter le système et faire traiter n'importe quel bobo – pas seulement les accidents du travail – en se faisant pleinement rembourser, sans plafond ni même de participation de sa part. Ça équivalait à une couverture médicale gratuite illimitée et des congés maladie entièrement à charge du secteur privé. Les Démocrates avaient en fait obtenu par cette voie détournée ce qu'ils voulaient. John Burton est un jour venu me le dire carrément : « L'indemnisation des travailleurs, c'est notre version de l'assurance maladie universelle. » Manière de dire que la loi avait été tournée de façon à permettre tous les abus.

Si je suis devenu assez expert en la matière, c'est parce que Warren Buffett, qui était dans les assurances, m'avait décrit la situation catastrophique de la Californie bien avant que je postule à la fonction de gouverneur. J'ai demandé à certains de mes alliés du monde des affaires de rédiger le brouillon d'une loi qui mettrait fin à cela. Le texte de l'initiative était beaucoup plus dur que d'autres textes allant dans le même sens que j'avais soutenus au Parlement – il retirait davantage aux travailleurs. Mais c'était précisément la stratégie voulue. Si travailleurs, avocats et médecins venaient à craindre l'initiative populaire, cela les disposerait peut-être à céder plus de terrain dans le cadre d'un accord parlementaire.

Je me suis beaucoup démené pour promouvoir cette proposition. A chaque fois que les négociations avec le Parlement s'enlisaient, je quittais Sacramento et sillonnais l'Etat pour collecter des signatures de soutien dans des magasins.

Le public a trouvé ça très amusant, et ça a marché. Les Démocrates et les associations de travailleurs ont pris peur, et ils ont accepté un accord législatif qui ferait économiser beaucoup d'argent aux entreprises sur les primes qu'elles versaient. Mais les Démocrates détestaient que je les menace d'une pétition, et ils faisaient traîner les négociations, cédant à peine sur quelques points de réforme supplémentaires à chaque fois que je brandissais une nouvelle liasse de signatures. Nous sommes tombés d'accord pile au moment

où l'initiative atteignait la barre du million de signatures – qui aurait suffi pour l'inscrire sur le bulletin de vote. Le levier a fonctionné. Grâce à notre réforme, lors des quatre années qui ont suivi, les primes ont baissé de 66 %, et 70 milliards de dollars sont ainsi retournés dans les caisses des entreprises californiennes.

Reste que le budget demeurait lui-même gravement sinistré. Et quand j'ai envoyé aux élus une proposition de 103 milliards pour l'année budgétaire qui s'ouvrait le 1<sup>er</sup> juillet 2004, ils ont fait traîner pendant plus d'un mois à coups de négociations sans objet pour que le budget ne soit pas voté à temps. La date du 1<sup>er</sup> juillet est arrivée, puis une semaine a passé, et une autre encore. C'était précisément ce que j'avais promis aux électeurs qu'il n'arriverait plus, et la mise en garde des anciens gouverneurs le jour de mon investiture m'est soudain revenue : j'allais passer beaucoup d'étés à transpirer tout seul à Sacramento. Cela n'avait pas vraiment fonctionné pour eux, alors, muni de mon excellente cote dans les sondages, je me suis tourné vers le peuple. Devant plusieurs centaines de clients d'un centre commercial géant de la Californie du Sud, j'ai expliqué que nos élus appartenaient à un système politique « essoufflé, dépassé, inaccessible et échappant incontestablement à tout contrôle. Ils n'auraient pas les tripes de venir jusqu'ici pour vous dire en face : “Ce n'est pas vous que je représente. Je représente certains intérêts particuliers : ceux des syndicats, des avocats procéduriers.” »

Je ne regrette aucune de ces paroles. Mais dans mon élan, j'ai franchi les bornes : « C'est ce que j'appelle des “femmelettes”. Ils feraient bien mieux de revenir à la table boucler le budget. »

Inutile de dire que la référence aux femmelettes m'était venue spontanément. C'était le genre d'improvisation dans laquelle mon équipe redoutait toujours que je me lance face à la foule. La plaisanterie a beaucoup fait rire. Le public a bien compris que c'était une allusion à la caricature qu'avait faite de moi *Saturday Night Live* dans les rôles de Hans et Franz. J'ai aussi invité la foule à « jouer les Terminator » le jour des élections et à renvoyer au tapis les parlementaires qui voteraient contre mon budget.

Ma petite plaisanterie a provoqué un séisme, elle a fait les gros titres dans tout le pays. On m'a traité de sexiste, d'homophobe, de manieur d'insultes, de brute épaisse. Les critiques les plus accablantes sont venues de Núñez, le président de l'Assemblée, qui a dit : « C'est le genre de déclaration qui ne doit en aucun cas sortir de la bouche d'un gouverneur. » Il a ajouté que sa fille de treize ans, que j'avais rencontrée et qui m'appréciait, avait été choquée de mes propos.

En un sens, il avait raison. Les électeurs avaient voté pour Arnold, et le fait de parler comme dans les films et de dire des énormités m'avait aidé à l'emporter. Mais une fois à Sacramento, je représentais le peuple, je ne pouvais plus être Arnold. J'étais censé travailler avec les élus, qui sont par la Constitution un rouage du système, alors je n'avais pas à les dévaloriser.

Par ailleurs, il était parfaitement stupide de se mettre les élus à dos. Le

gouverneur n'a pas le pouvoir de promulguer une loi ; il ne peut que la signer ou lui opposer son veto. C'est à *eux* de la promulguer. C'est comme ça que fonctionne le système politique. Alors pourquoi aller insulter les élus quand vous avez besoin d'eux pour convertir votre vision de l'Etat en réalité ? Oui, vous pouvez leur mettre la pression, les plonger dans l'embarras, montrer au public qu'ils ne font pas leur boulot. Mais il y a d'autres façons d'y parvenir que de les traiter de femmelettes.

Je me suis dit que si je voulais accomplir de grandes choses, je devrais acquérir certaines aptitudes diplomatiques. Je devrais me montrer plus prudent dans mes interventions – pas seulement dans les discours écrits, mais aussi dans mes déclarations improvisées. Evidemment, c'est le moment que j'ai choisi pour l'ouvrir de nouveau, en grand.

Quand Maria est devenue Première Dame, l'une de ses grandes inspirations a été de relancer une Conférence des femmes de Californie qui datait des années 1980 pour en faire un grand événement national. En décembre 2004, 10 000 femmes se sont rassemblées au Long Beach Convention Center pour une journée sur le thème « Les femmes, architectes du changement ». Il y avait au programme d'éminentes représentantes du monde des affaires et des services sociaux de Californie, et des intervenantes très en vue comme la reine Noor de Jordanie ou Oprah Winfrey.

Comme il s'agissait officiellement de la Conférence du gouverneur de Californie sur les femmes et la famille, il était tout naturel que j'en donne le coup d'envoi. J'ai plaisanté sur le fait que pour une fois, c'était à mon tour d'exécuter le « numéro d'ouverture » de Maria. Dès le début de ce discours soigneusement préparé célébrant la contribution des femmes à la Californie, un groupe de manifestantes est apparu en créant du remue-ménage parmi le public. Elles ont déroulé une banderole, brandi des pancartes et se sont mises à clamer : « Le manque de personnel peut vous coûter la vie ! »

Les manifestantes appartenaient au syndicat des infirmières, et leur colère était due à l'annulation d'un décret par lequel Gray Davis avait réduit la charge de travail du personnel hospitalier en faisant passer de six à cinq le nombre de patients par infirmière. Dans son ensemble, le public de cette grande salle n'avait pas l'air d'avoir vraiment remarqué quoi que ce soit, mais les caméras de télévision se sont braquées sur la quinzaine de femmes qui continuaient à crier leur slogan alors qu'on les faisait sortir. J'ai trouvé leur attitude particulièrement irritante. Si elles en avaient après moi, pourquoi venir mettre la pagaille dans un événement organisé par Maria ? Me tournant vers le public, j'ai dit : « Ne faites pas attention à ces voix là-bas. Ce sont les intérêts particuliers. Les intérêts particuliers n'aiment pas beaucoup me voir à Sacramento parce que je leur botte les fesses. » Avant d'ajouter : « Mais je les aime quand même. »

Grosse erreur. D'abord, tourner les manifestantes en dérision ne pouvait

que mettre Maria dans l'embarras. Et le syndicat des infirmières a vu dans mes propos un motif de guerre. Pendant des mois, j'ai été reçu à chacune de mes apparitions publiques par des piquets d'infirmières entonnant des slogans.

Dans le tiroir supérieur gauche de mon bureau, je conservais la liste des dix grandes réformes que j'avais promises lors de ma campagne électorale. Je savais qu'un certain degré de confrontation serait inévitable parce que je m'attaquais aux puissants syndicats qui avaient la main sur les Démocrates et exploitaient l'Etat. En bonne position sur la liste figuraient certains abus comme la titularisation d'enseignants médiocres, les retraites dorées des employés de l'Etat et le charcutage des circonscriptions électorales pour protéger la caste des élus.

En tout premier lieu, il y avait le besoin urgent d'une réforme budgétaire. On avait bien fini par faire passer un budget équilibré pour 2004 et l'économie de l'Etat commençait à retrouver des couleurs, mais le système demeurait dysfonctionnel. On attendait peut-être 5 milliards de recettes supplémentaires pour 2005, mais les dépenses, elles, allaient probablement augmenter de *10 milliards* de dollars à cause de ces formules budgétaires bizarres qui imposaient une augmentation quel que soit le cas de figure. Il y avait dans le lot d'importants élargissements des programmes et de généreuses retraites que les Démocrates avaient verrouillées au plus fort du boom des nouvelles technologies pour faire plaisir aux syndicats de fonctionnaires. C'était à devenir dingue, mais la Californie repartait tout droit dans le rouge. On pouvait s'attendre pour 2005 à un nouveau déficit de plusieurs milliards. A moins de procéder à d'importants changements, ce déséquilibre continuerait à nous handicaper année après année.

J'ai vu dans notre victoire sur l'indemnisation des travailleurs un modèle à reproduire. J'avais brandi la menace d'une initiative populaire pour contraindre le camp adverse à négocier et à conclure un accord, alors pourquoi ne pas appliquer la même stratégie à plus grande échelle pour l'ensemble de mes réformes ? Ce succès et celui sur l'argent de la relance économique m'avaient gonflé à bloc. Pendant les derniers mois de 2004, on s'est lancés, mon équipe et moi, dans la rédaction de tout un nouvel arsenal d'initiatives populaires.

En matière d'éducation, on voulait compliquer la tâche aux enseignants de faible niveau qui recherchaient un poste. (Au lieu de retourner en formation ou d'être renvoyés, les mauvais profs allaient souvent d'établissement en établissement, effectuant ce qu'on appelait la « danse des incapables ».) En matière de politique budgétaire, on voulait empêcher l'Etat de dépenser de l'argent qu'il n'avait pas et sortir du régime des augmentations automatiques du budget de l'éducation. On voulait transformer les retraites des fonctionnaires, pour installer un système plus semblable au plan en vigueur dans le secteur privé. Et on voulait desserrer l'emprise des syndicats sur le Parlement en exigeant qu'ils obtiennent le consentement de leurs adhérents avant d'affecter les cotisations au financement de contributions

politiques. Il était peut-être naïf de croire tout cela possible, mais après la première année d'exercice, mon instinct me disait de continuer à faire le forcing jusqu'au bout de ma liste.

Ces initiatives ont fini par devenir mon programme de réformes. Quand je les ai annoncées au mois de janvier, j'ai dit aux parlementaires : « Mes amis, les temps nous imposent de faire des choix... je me lève chaque matin avec le désir d'arranger les choses ici à Sacramento. Aujourd'hui je vous le demande : aidez-moi à le faire. » J'ai proclamé avec grandiloquence que 2005 serait pour la Californie l'année du changement. Ce que je n'ai pas compris alors, c'est que ma rhétorique a été perçue comme très peu réaliste. Au fond, j'avais déclaré la guerre aux trois plus gros syndicats de fonctionnaires : le personnel pénitentiaire, les enseignants et les employés de l'Etat. Après avoir entendu mon discours, certains m'ont dit qu'ils se demandaient si c'était une stratégie géniale d'inconscience consistant à vider les caisses des syndicats à l'approche de l'année électorale qui s'annonçait, ou tout simplement inconsciente – un suicide politique.

Je n'ai pas bien mesuré mon erreur. En présentant mon programme, j'avais poussé toutes les organisations de travailleurs à se dire : « Attention. Voilà un Arnold très différent. On ferait bien d'appeler à la mobilisation. » Jusqu'alors, les syndicats de fonctionnaires n'avaient pas cherché la guerre. J'aurais pu les persuader de s'asseoir à la table des négociations et obtenir un accord raisonnable. Au lieu de cela, je leur avais offert Pearl Harbor – une bonne raison de resserrer les rangs et de se battre.

Les enseignants, les pompiers et les policiers n'ont pas tardé à se joindre aux infirmières qui manifestaient à chacune de mes apparitions publiques. Dès que j'arrivais quelque part, je les trouvais là qui agitaient des pancartes, poussaient des huées, clamaient des slogans et tapaient sur de grosses cloches de vache. Les syndicats ont formé des coalitions portant des noms du genre « Alliance pour une meilleure Californie » et investi des millions de dollars dans des spots de télévision et de radio. Dans l'un d'eux, un pompier se disait convaincu que mes réformes allaient priver d'allocations les veuves et les orphelins. Dans un autre, on voyait des enseignants et des parents d'élèves dire toute leur déception de me voir essayer de coller les problèmes budgétaires de la Californie sur le dos des enfants.

La ferveur des manifestations m'a surpris, mais les réformes étaient trop importantes pour que je renonce. Mon porte-parole a dit à la presse : « Notre porte reste ouverte à tout démocrate qui voudra négocier sérieusement. Mais jusqu'à présent ils n'ont pas été sérieux, et nous ne pouvons pas attendre indéfiniment. » J'ai fait passer sur les ondes des messages publicitaires pour rectifier les distorsions les plus énormes auxquelles se livraient les syndicats et pour rappeler aux électeurs que la Californie avait profondément besoin de changement. Dans un spot, on me voyait dans une file d'attente à la cafétéria en train de demander aux gens de « m'aider à réformer la Californie pour mieux la rebâtir ».

Mais aussitôt qu'on vous perçoit comme quelqu'un qui s'en prend aux profs, aux pompiers et aux policiers, votre popularité prend forcément un coup. Comme si elle avait reçu une décharge de Taser, ma cote dans les sondages a fondu de 60 % en décembre à 40 % au printemps. Les enquêtes montraient qu'un grand nombre d'électeurs étaient irrités de voir que je devenais manifestement un politicien de Sacramento comme les autres, qui choisit des combats qui ne feront qu'aggraver la paralysie.

Ma campagne de l'Année du changement a placé Maria dans une position très inconfortable. Les Kennedy et les Shriver étaient depuis toujours très proches des travailleurs, or c'est à ces derniers que je m'attaquais. Maria a pris ses distances. C'était palpable : d'un coup, je ne vivais plus avec quelqu'un qui m'appuyait mais avec quelqu'un de neutre. Elle disait : « Je ne veux pas avoir à aborder ces questions en public. »

Malgré nos divergences d'opinion, la politique n'avait pas posé de problème dans notre ménage jusqu'à ce moment-là. Dans mon esprit, je n'étais pas anti-travailleurs. Je ne faisais que remettre de l'ordre dans la pagaille californienne. Quand Teddy avait fait campagne pour son septième mandat au Sénat américain, en 2000, on y avait contribué, Maria et moi, en organisant chez nous une réception de cinq cents personnes. Tout ce que le pays compte de grands dirigeants syndicalistes était venu soutenir Teddy et faire pression pour obtenir quelque chose en échange, après quoi ces messieurs nous avaient adressé à Maria et moi la plus charmante des lettres de remerciements. Je me souviens qu'en déambulant d'un invité à un autre pour leur souhaiter la bienvenue, je m'étais dit : Finalement, ça ne me dérange pas de recevoir chez moi tous ces syndicalistes. La Californie comptait beaucoup de syndicats de commerçants – les plombiers, les bouchers, les cintreurs, les menuisiers, les maçons ou les cimentiers – et j'avais toujours eu de bons rapports avec eux. Ce que je trouvais intolérable, c'était les excès des syndicats de fonctionnaires.

A l'été, j'ai mis à exécution ma menace de soumettre la décision aux électeurs si les Démocrates et leurs soutiens ne s'asseyaient pas à la table des négociations. Exerçant mes prérogatives de gouverneur, j'ai convoqué pour novembre un scrutin extraordinaire sur mes projets de réforme. Cela n'a fait qu'augmenter la pression sur Maria, qui a commencé à recevoir du courrier des responsables syndicaux de tout le pays qui disaient : « Vous feriez bien d'en parler avec Arnold. » Elle m'informait systématiquement de ces contacts, mais ne contestait jamais leurs arguments.

Elle s'est aussi trouvée en position d'avoir à me défendre auprès de Eunice et Sarge. Ils lui posaient des questions du genre : « Faut-il vraiment qu'il s'en prenne aux travailleurs comme ça ? Faut-il vraiment qu'il soit si dur ? Pourquoi ne montre-t-il pas la même dureté avec les entreprises ? »

Elle leur expliquait : « Arnold est aux prises avec un déficit de 15 milliards de dollars, et les travailleurs réclament plus d'argent. Il a promis du changement pendant sa campagne et il cherche maintenant à tenir parole.

Evidemment, ça ne se passe pas très bien avec les syndicats ! Je comprends votre position, mais je sais aussi ce qu'il affronte. » Prise entre deux feux, sa situation était aussi difficile qu'étrange.

Moi aussi, mon téléphone sonnait. Des chefs d'entreprise et des personnalités conservatrices me disaient : « Je sais que les Kennedy cherchent à vous convaincre de faire marche arrière, mais n'oubliez jamais que nous devons mener cette bataille jusqu'au bout. » Le fait que je partage mon toit et mon lit avec l'ennemi les énervait depuis toujours. On entendait presque les plus extrémistes penser : Merde alors, si on continue comme ça, la Californie va tomber aux mains de Teddy.

En coulisses, les négociations avançaient par à-coups. J'étais vraiment à la peine, pas seulement à cause de l'intransigeance des syndicats, mais aussi parce que beaucoup dans mon propre camp ne m'approuvaient pas. Pat Clarey et d'autres républicains de la vieille garde, qui doutaient ouvertement de mes chances d'amener un jour les syndicats à négocier de bonne foi, ont adopté une ligne dure. Ils semblaient plus désireux que moi d'aller à la bagarre.

Au lieu de discuter avec eux, je les ai contournés. J'ai pris l'initiative de tendre des passerelles personnellement. J'ai rencontré discrètement le syndicat des enseignants, qui avait été mon allié pendant la campagne pour les activités périscolaires, même si ça semblait à présent remonter à des siècles. J'ai été au-devant des dirigeants des syndicats de la police et des pompiers, avec qui j'avais déjà bien travaillé autrefois. Et j'ai enrôlé mon ami Bob « Huggy » Hertzberg, l'ancien président démocrate de l'Assemblée, pour qu'il organise des rencontres secrètes avec Fabian Núñez, qui occupait à présent cette fonction.

Ces dialogues ont bien avancé, notamment ceux avec Núñez, qui n'ont pas eu lieu à Sacramento, mais chez moi dans mon patio. Mon objectif était de mettre au point des mesures de compromis qui remplaceraient la démarche de l'initiative populaire. Je pouvais retirer une à une les propositions du bulletin de vote et obtenir les réformes par voie parlementaire, ou alors remplacer chacune sur les bulletins par autant de nouvelles propositions préalablement approuvées par toutes les parties.

Le secrétaire d'Etat Bruce McPherson, un républicain, nous a dit que nous avions jusqu'à la mi-août pour modifier les bulletins. L'échéance approchait et Fabian et moi n'étions pas loin d'un accord, mais deux choses faisaient encore obstacle. Certains syndicats restaient réticents, même si j'étais prêt à faire plus de la moitié du chemin. Je suis sûr que leurs conseillers politiques leur montraient les sondages en disant : « Pourquoi accepter un compromis maintenant alors que vous pouvez l'écraser lors du vote extraordinaire ? » Ils s'apprétaient à investir 160 millions de dollars dans une campagne contre moi, ils avaient le goût du sang à la bouche. Les lions avaient soudain compris qu'ils pouvaient dévorer le dompteur. Le claquement du fouet ne leur faisait plus peur.

L'autre problème concernait ma propre équipe, qui restait persuadée que



les syndicats n'accepteraient rien du tout. Elle pensait aussi que mon programme était trop long pour que j'aie le temps de le mener à bien. On ne cessait de me répéter : ce n'est pas comme ça que ça marche ; on ne peut pas aller plus vite que la musique. Pour Fabian et moi, c'était une course contre la montre, il fallait obtenir un accord à temps pour pouvoir annuler le scrutin extraordinaire. Négociant jour et nuit, on a fini par aboutir – pour entendre le secrétaire d'Etat nous dire qu'il était trop tard pour annuler le vote ; l'Assemblée n'avait plus le temps de rédiger les nouveaux bulletins et de les approuver avant de les envoyer aux électeurs de l'étranger qui votent par correspondance. Le scrutin extraordinaire était sur les rails ; pas moyen de faire demi-tour.

Dans tout le pays, les syndicats de fonctionnaires ont fait du scrutin extraordinaire californien leur grande cause. Avant que j'aie eu le temps de dire ouf, le *New York Times*, le *Washington Post* et le *Wall Street Journal* y consacraient leurs articles, et le sujet était même repris par la presse internationale. C'était la plus importante nouvelle en provenance de Californie depuis la destitution de Gray Davis, sauf qu'à présent, c'est *mon* mandat qui était sur la sellette. Je ne méritais pas un traitement aussi dur, mais d'une certaine façon, ça me convenait. Ça montrait bien aux Américains jusqu'où les syndicats étaient prêts à aller pour défendre leurs intérêts, même si l'accord en vigueur était profondément injuste.

J'ai vu Teddy Kennedy au mois d'août, quand je suis allé retrouver Maria et les enfants à Hyannis. « Si tu veux que je parle avec les dirigeants syndicaux nationaux ou que j'intervienne, dis-le-moi », m'a-t-il proposé.

J'ai répondu : « Dis-leur que je sais qu'ils envoient de l'argent en Californie pour me battre, moi et mes propositions. Essaie de les calmer et explique-leur que le réajustement est inévitable. Pas seulement en Californie, mais dans tous les Etats. On n'a tout simplement pas les moyens de continuer à honorer ces contrats colossaux quand on a moins d'argent. »

J'ai fait la meilleure campagne possible. Mais celle de l'adversaire nous a balayés. La California Teachers Association a hypothéqué son quartier général de la banlieue de Burlingame, dans la région de la baie de San Francisco, pour ajouter quelques dizaines de millions à ses attaques. Elle a envahi les ondes de spots expliquant que la Californie ne s'était jamais portée aussi mal, transformant l'élection en un référendum sur ma personne : Arnold ne tient pas ses promesses. Arnold trahit les enfants. Arnold trahit les personnes âgées. Arnold trahit les pauvres. L'association a tapissé l'Etat d'affiches où l'on pouvait lire : « Arnold Schwarzenegger : ce n'est pas celui qu'on croyait ». Ils ont même recruté des stars comme Warren Beatty et sa femme, Annette Benning, et le cinéaste Rob Reiner, pour prendre position contre moi.

Nous aussi, on a mis beaucoup d'énergie à récolter des fonds. Il a fallu

entamer la cagnotte constituée en vue d'une éventuelle campagne de réélection en 2006, et j'ai même fait une donation personnelle de 8 millions de dollars. Mais bien qu'on ait levé 80 millions, ce n'était pas assez pour faire concurrence au budget des syndicats. Les deux camps auront finalement dépensé plus de 250 millions de dollars – le scrutin le plus coûteux de l'histoire de la Californie.

J'ai connu de bonnes et de mauvaises défaites. La bonne défaite est celle qui vous rapproche malgré tout un peu de l'objectif final. C'était le cas de celle face à Sergio Oliva en finale de Monsieur Olympia, en 1969, parce que je pouvais dire en toute honnêteté que je n'avais absolument rien négligé pendant la préparation. Je m'étais alimenté comme il fallait, j'avais pris les compléments qu'il fallait, travaillé cinq heures par jour, répété mes poses, j'avais la bonne préparation psychologique et j'étais en forme comme je ne l'avais jamais été. Même mon bronzage était le plus beau. Quand Sergio l'a emporté, je savais que j'avais fait le maximum et que je reviendrais encore plus fort l'année d'après.

Cette défaite-là, en revanche, n'a pas eu le même goût du tout. Elle m'a vraiment fait mal. Comme quand j'avais perdu contre Frank Zane à Miami, à mon arrivée en Amérique. Je m'étais lancé dans une compétition majeure avec un excès de confiance et un manque de préparation. Aujourd'hui, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. J'avais promis aux électeurs de régler leurs problèmes et au lieu de ça, je leur avais fait perdre patience en les obligeant, vingt-quatre mois après un vote de destitution très éprouvant, à revenir aux urnes et assimiler tout un tas de grandes idées. Je m'étais déchargé sur eux de la résolution des problèmes, alors qu'ils voulaient que ce soit *moi* qui m'en charge. Même Maria s'est plainte de ne pas avoir le temps de lire tout ce qu'il fallait sur les propositions pour pouvoir prendre une décision éclairée. En m'élisant, les votants avaient cru qu'ils allaient perdre du poids grâce à une pilule. Au lieu de cela, j'étais revenu leur demander de me retrouver au gymnase à 5 heures du matin pour faire cinq cents pompes.

Je n'ai pas attendu le jour du scrutin pour analyser mes erreurs. Un soir de la fin octobre, dans mon jacuzzi, j'ai réfléchi en fumant un cigare et en regardant le feu. J'ai repensé à la phase de transition, et à ma rencontre avec le père d'un pompier mort en service. Je lui avais dit : « C'est une terrible tragédie. Si je peux faire quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander. » Et il m'avait répondu : « Si vous voulez faire quelque chose pour moi, faites-le au nom de mon fils. Je vous en prie, quand vous irez à Sacramento, faites cesser la bagarre. Trouvez moyen de vous entendre. » Ses paroles ne me revenaient qu'à présent.

Je me suis forcé à regarder bien en face le fait que l'échec de mes propositions n'était pas seulement dû à l'intransigeance des syndicats. J'avais joué moi aussi la confrontation, j'avais trop précipité les choses, et je n'avais pas vraiment écouté les gens. On avait visé trop haut. Et ça nous était revenu à la figure.

Pire encore, j'avais laissé ma croisade réformiste compromettre l'autre grand engagement que j'avais pris en devenant gouverneur : celui de revitaliser l'économie californienne et de rebâtir notre Etat. J'avais entraîné mon équipe dans une bataille perdue, et l'effet sur elle était palpable. C'était une bonne équipe, surtout si l'on considère qu'elle s'était constituée dans le tumulte délirant de la destitution. Elle m'avait aidé à obtenir les grandes réussites de la première année. Mais la défaite annoncée du programme de réformes provoquait des dysfonctionnements et des désaccords. Le moral était au plus bas. Chacun craignait pour son emploi. Il y a eu des fuites dans la presse. Mes collaborateurs accumulaient les malentendus entre eux, mais aussi avec moi.

Nos erreurs ne se sont pas cantonnées aux coulisses, certaines se sont produites en public. Lors d'une conférence de presse visant à promouvoir la réforme du découpage électoral, l'équipe m'a fait prendre la parole au mauvais endroit. L'événement devait se tenir à la frontière précise de deux circonscriptions qui avaient fait l'objet d'un charcutage, et on avait cherché à l'illustrer en traçant une ligne au ruban adhésif orange en plein cœur d'un quartier – sauf que la vraie limite se trouvait à plusieurs rues de là.

Tout cela a pesé très lourdement sur Pat. Le combat l'avait épuisée. « Dès que l'occasion se présente, je passe à autre chose, m'a-t-elle dit. Je veux retourner dans le privé, alors tu ferais bien de prévoir quelqu'un pour me remplacer. »

Je lui ai répondu : « Ce qui doit arriver dans ce vote arrivera. On va laisser un peu de temps à tout le monde pour reprendre son souffle, mais après, ce sera le moment. Il faut que je fasse venir de nouvelles têtes. » Elle était d'accord.

Les sondages ne s'étaient pas trompés : le 8 novembre 2005 a été une vraie déculottée. Mes quatre propositions ont été rejetées, et la plus importante d'entre elles, la réforme budgétaire, avec une marge de plus de 24 points. Lors d'un rassemblement, ce soir-là, avec Maria à mes côtés, j'ai prononcé quelques paroles conciliantes. J'ai remercié les votants de s'être rendus aux urnes, même ceux qui avaient voté contre mes réformes. J'ai promis de rencontrer les dirigeants démocrates et de trouver un terrain d'entente. Peu après, lors d'une retransmission télévisée depuis le Capitole, j'ai dit que je ne voulais pas qu'on attribue à mon équipe des erreurs qui m'appartenaient : « C'est de ma faute. J'assume l'entière responsabilité de la tenue de ce scrutin. Tout comme celle de son échec. »

J'ai promis que la guerre était finie. L'année prochaine s'ouvrirait sur une autre tonalité.

Fin 2005, en montant dans l'avion qui m'emportait en Chine pour une mission commerciale prévue de longue date, j'étais bien content de laisser Sacramento à des milliers de kilomètres derrière moi. J'emmenais une délégation de soixante-quinze employeurs californiens – dont des entrepreneurs dans les hautes technologies, des producteurs de fraises, des ingénieurs du bâtiment et des négociants – et pendant six jours, on a traversé le pays à la plus forte croissance au monde en vantant les mérites de notre Etat. Ce voyage a été pour moi très important, pas seulement parce qu'il me permettait de changer un peu de décor après mon revers électoral, mais aussi parce que le spectacle de la Chine en pleine mutation m'a permis de remettre les choses en perspective. Il faut dire que les Chinois construisaient à une échelle vraiment énorme. J'avais l'impression de voir une puissance moderne prendre forme sous mes yeux et j'ai bien senti le défi et l'opportunité que cela représentait pour les Américains. Et évidemment, pour un colporteur de mon espèce, il était particulièrement excitant de retrouver le vaste monde et de vendre des produits californiens en Asie. Notre mission commerciale est rentrée en Californie avec une jolie petite réussite symbolique. On allait pour la première fois exporter légalement des fraises californiennes à Pékin, juste à temps pour les jeux Olympiques de 2008.

A mon retour en Californie, je me suis focalisé sur le renouvellement de mon équipe. Ce n'était pas vraiment le moment idéal pour procéder à de grands bouleversements, l'élection du gouverneur devant avoir lieu dans moins d'un an. Je connaissais bien mieux à présent la politique californienne, et un plus grand nombre de ses acteurs. Il fallait trouver des recrues intelligentes et expérimentées, mais qui soient aussi capables de constituer un groupe soudé. Au lendemain du scrutin extraordinaire, seuls 27 % des votants estimaient que la Californie avançait dans la bonne direction, et mon indice de popularité dans les sondages ne dépassait pas 38 %. Il me fallait aussi des gens qui n'aient pas froid aux yeux, qui ne se laissent pas intimider par ces chiffres, et qui soient capables de voir l'ironie de mon taux d'approbation à peu près aussi faible que celui du Parlement.

Je savais déjà qui je voulais comme chef de cabinet : Susan P. Kennedy. C'était, ainsi que la presse ne tarderait pas à la décrire, une petite lesbienne blonde à la dent dure et aimant les cigares – je ne pouvais pas choisir moins

conventionnel. Non seulement c'était une démocrate de cœur et une ancienne militante pro-avortement, mais elle avait aussi été secrétaire et chef de cabinet adjointe de Gray Davis. Elle avait renoncé à ses fonctions par dégoût de l'inertie qui régnait au Capitole.

Susan avait gagné mon respect au temps où elle était commissaire aux services publics car, bien que démocrate, elle avait toujours poussé à la suppression des réglementations qui font entrave à la croissance. Elle m'envoyait de temps à autre un rapport truffé de commentaires à la fois justes et limpides sur les difficultés que connaissait mon administration. Elle était très frustrée parce qu'il lui semblait qu'on était en train de passer à côté d'une occasion historique de changement.

Après quelques échanges préliminaires, je lui ai offert le poste. Avant d'accepter, elle est venue chez nous, dès mon retour de Chine, pour discuter avec Maria et moi. Nous avons abordé beaucoup de sujets, notamment ce qui attendait Susan dans ses rapports avec les républicains de l'équipe. « Je tâcherai d'éviter un bain de sang qui ne ferait que nous ralentir et nuire encore à votre image, a-t-elle dit. Mais il va falloir que vous me donniez les moyens de défendre les changements nécessaires, quels qu'ils soient. Et en cas de conflit, il faudra me soutenir à 100 %. »

J'ai promis : « Je vous soutiendrai ; nous avancerons ensemble. »

Pour finir, je lui ai demandé ce qu'on demande toujours à la fin d'un entretien d'embauche : « Avez-vous des questions à me poser ? »

— Oui. Quel héritage voudriez-vous laisser en tant que gouverneur ? »

Je l'ai regardée quelques secondes avant de répondre. Un gouverneur entend cette question revenir sans arrêt. Et je savais qu'elle était parfaitement au courant de ce que nous avions accompli et de ce que nous cherchions à faire. Mais je me suis dit que cette petite femme bagarreuse voulait peut-être vraiment savoir ce qui comptait le plus à mes yeux. « Je veux construire, ai-je dit. Je veux voir des grues partout. » Notre population atteindrait bientôt 50 millions d'individus et nous n'avions pas les routes, les ponts, les écoles, les réseaux hydrauliques, de communication, de voie ferrée ni les projets énergétiques pour nous y préparer.

A évoquer ainsi les grands travaux, je me suis un peu emballé, mais elle s'est emballée elle aussi, et après quelques minutes, tout excités, nous ne parlions plus que grues, trains, autoroutes et sidérurgie. « Je vous ai vu dire ça à la télévision quand vous étiez en Chine ! s'est-elle exclamée. Vous pensiez qu'il fallait envisager un plan obligataire de 50 ou 100 milliards – pas un truc de petits bras – mais après, votre équipe a cherché à ramener les chiffres à des proportions plus modestes. Eh bien c'est une connerie, et vous aviez tout à fait raison ! »

C'est là que j'ai compris que ça allait coller entre nous. Contrairement à beaucoup d'autres, Susan ne levait pas les yeux au ciel dès que je parlais d'infrastructures. Elle partageait mon sentiment que la Californie n'avait pas su hisser ses routes, ses ponts, ses barrages, ses digues et ses chemins de fer à

la hauteur de sa population en pleine croissance : l'Etat continuait à vivre sur les investissements visionnaires des gouverneurs des années 1950 et 1960 qui avaient au passage stimulé l'économie de l'Etat. Le système dont nous disposions avait été bâti pour une population de 18 millions d'habitants mais la Californie allait en compter 50 en 2025. Susan n'était pas refroidie par l'idée d'entreprendre des projets qui ne seraient achevés que longtemps après notre départ des affaires.

Au lieu de mettre fin à l'entretien, j'ai rallumé mon cigare.

« La Californie ne peut pas continuer comme ça, a lancé Susan.

— Il faut construire à grande échelle, ai-je dit.

— Mais personne ne pense comme ça à Sacramento. »

C'était vrai. J'avais appris que pour un politicien, tout doit se faire par étapes. La règle d'or à Sacramento, c'est qu'on ne peut pas émettre d'obligations pour plus de 10 milliards de dollars parce que l'électorat n'approuvera jamais un nombre à deux chiffres. C'est pour ça que les Démocrates s'apprêtaient à réclamer 9,9 milliards cette année. Après quoi ils les distribueraient parmi les différents groupes d'intérêt en disant : « 2 milliards pour les écoles, 2 milliards pour les autoroutes, 2 milliards pour les prisons », et ainsi de suite. Peu importe qu'on ne puisse absolument rien construire avec ça !

Susan a dit que ça la chiffonnait de voir mon équipe me débiter dès que je parlais de grands projets. En Chine, l'un de mes assistants avait dit aux journalistes : « Non, non, non. Le gouverneur n'a pas vraiment voulu dire 50 ou 100 milliards. Il réfléchissait à voix haute. »

Elle mettait le doigt sur un problème qui me rongait depuis un moment : quand j'évoquais ma vision, j'avais souvent l'impression de faire gentiment sourire. Le fait de ne pas être pris au sérieux était pour moi un vrai problème. Je disais : « Je veux 1 million de toits solaires », et les gens réagissaient comme si j'exagérais pour faire un effet – comme si en vérité je voulais dire 100 000 toits solaires. Mais c'est bien de 1 million que je voulais parler ! La Californie est un Etat gigantesque ; il y a toutes les raisons de viser le million de toits solaires.

Quand j'apportais une idée nouvelle, on me répondait le plus souvent qu'elle était trop ambitieuse, et politiquement inopportune. Et jusqu'à présent, je n'avais trouvé personne pour rebondir sur ces idées avec professionnalisme, en cherchant à leur donner forme et à les affiner plutôt qu'à les revoir à la baisse. Susan dit souvent qu'elle me voit comme le moteur le plus puissant du monde et que son travail consiste à bâtir un châssis capable de le supporter quand il tourne à plein régime. Je m'étais trouvé une partenaire.

Avant d'embaucher Susan, j'ai passé quelques coups de fil pour sonder les réactions que produirait sa désignation. Ce n'était pas joli-joli. Mon choix en a fait déjanter beaucoup, notamment parmi mes camarades républicains. Tout ce qu'ils voyaient, c'est que c'était une démocrate et une ancienne activiste. Le fait que c'était une démocrate très en colère, qui voulait du

changement, les laissait de marbre.

La réaction typique de ceux à qui je confiais mon projet était : « Tu ne peux pas faire ça. » A quoi je répondais « Si. Bien sûr que je le peux. Je peux le faire, et je vais le faire. » Une ou deux fois, il m'a même fallu expliquer que ce n'était pas une Kennedy, même si elle s'appelait Kennedy. Elle n'appartenait pas au clan, et Teddy n'était pas en train de mettre la main sur l'Etat. Certains envisageaient même de faire appel à Mel Gibson, dont le film controversé *La Passion du Christ* avait fait un tabac auprès des conservateurs croyants, pour le présenter contre moi aux primaires républicaines de 2006.

Les chefs du Parti républicain de Californie m'ont demandé un entretien privé à l'hôtel Hyatt Regency, en face du Capitole. Ils ont exigé que je reconsidère mon choix. L'un d'eux a dit et répété que les Républicains refuseraient de travailler avec moi si je ne trouvais pas quelqu'un d'autre. Son message était clair : « Nous ne lui faisons pas confiance, et nous ne lui permettons pas d'assister à nos réunions stratégiques. Tu vas finir complètement isolé. »

Je lui ai dit qu'il devait prendre ses responsabilités en tant que dirigeant du parti, mais que je devais prendre les miennes en tant que gouverneur. Que c'était à moi, pas à eux, qu'incombait le choix du personnel. Et j'ai ajouté que j'étais certain que les élus républicains accepteraient de collaborer avec Susan, parce que c'était une personne formidable.

Elle a officiellement pris ses fonctions peu avant Thanksgiving 2005. Sa première démarche a vraiment été astucieuse. Au lieu de se lancer immédiatement dans des remplacements de personnel, elle s'est focalisée sur notre grand objectif de reconstruction de l'Etat. Elle a convoqué les cadres de l'équipe et leur a demandé de rassembler toutes les informations qu'ils trouveraient sur l'extension des autoroutes, de la distribution d'eau, du logement, des prisons et des écoles. Elle leur a demandé d'imaginer quel visage ils voudraient pour la Californie dans vingt ans. Et combien ça coûterait d'y arriver. Certains ont rétorqué que c'était trop ambitieux, mais elle leur a répondu : « J'entends vos remarques. Mais laissons pour l'instant notre scepticisme de côté et contentons-nous de planifier. »

Les réponses sont arrivées, et il y en avait au total pour 500 milliards de dollars. C'était le montant qu'il faudrait réunir entre l'Etat fédéral, l'Etat de Californie, l'investissement local, le partenariat public-privé et les entreprises privées pour bâtir la Californie de 2025. Un demi-*billion* de dollars. Le chiffre était tellement étourdissant, même pour nous, qu'il n'y avait rien à en tirer. On a donc ramené le délai à dix ans et demandé à l'équipe de répéter l'exercice. Cela donnait à présent 222 milliards, dont 68 milliards apportés par l'Etat à travers l'émission d'obligations. Ces chiffres demeuraient énormes. Si la Californie acceptait d'emprunter une telle somme pour ses travaux publics, ce serait de loin le plus gros pari qu'elle avait jamais fait sur elle-même. Mais nous avons élaboré un plan pour étaler l'emprunt sur les dix ans de notre projection. La dette, du coup, devenait gérable. Les dirigeants de la Californie

avaient refusé de se risquer à planifier de gros investissements, et abandonné les grands projets d'infrastructures au bon vouloir d'une poignée de groupes d'intérêt particuliers qui recueillaient des signatures et « vendaient » des lots d'argent obligataire à tous ceux qui voulaient bien financer la campagne électorale associée à l'initiative. Ainsi, les électeurs approuvaient au fil des ans des emprunts obligataires de dizaines de millions de dollars, dont l'essentiel était consacré à des projets d'intérêt particulier, et rien de valable n'était construit.

Autant je suis pingre quand il s'agit de dépenser l'argent du contribuable, autant je crois profondément à l'investissement pour l'avenir. Il a fallu que je fasse la leçon à ce sujet aux élus, en particulier aux Républicains, qui confondaient construction et dépense. L'argent que l'on dépense disparaît. C'est comme la différence entre construire une maison et acheter un nouveau canapé. Quand on construit une maison, c'est un investissement qui rend de la valeur. Quand on achète un canapé, il en perd dès l'instant où il quitte le magasin du vendeur. C'est pourquoi je dis toujours qu'on investit dans une maison, mais qu'on dépense dans l'ameublement.

En fait, les travaux d'infrastructures sont l'une des trois façons de faire en sorte qu'on continue à tirer profit d'un dollar dans cent ans. La première est la construction de structures appelées à durer ce temps-là. La deuxième est d'employer ce dollar à l'invention d'une chose qui servira encore un siècle plus tard. La troisième est d'instruire ses enfants et petits-enfants de façon qu'ils perçoivent les bienfaits de l'éducation et qu'ils instruisent à leur tour leurs propres enfants et petits-enfants. Si vous réalisez avec succès l'un de ces investissements, vous aurez sagement investi. Et cela pourrait même vous valoir de passer à la postérité.

Toutes les écoles, les routes, les systèmes de transit, les ponts, les ports, les réseaux et les équipements hydrauliques que l'on pouvait financer avec 68 milliards de dollars étaient pour moi une vision paradisiaque. J'ai demandé à Susan et à l'équipe de mettre sur pied un projet officiel. Les Californiens adoreraient l'idée de bâtir pour les générations à venir, et j'étais sûr de pouvoir la leur vendre.

La décision de se focaliser sans attendre sur un projet d'envergure a dissipé les craintes au sein de l'équipe et lui a redonné le moral. Tout le monde s'est remis au travail. Et en fin de compte, il y avait moins de gens à remplacer qu'on ne le pensait. La recomposition s'est accomplie de façon progressive, et on a fini par ne faire venir que six nouveaux responsables. J'ai pris pour porte-parole Adam Mendelsohn, un républicain brillant, bourré d'imagination, qui avait travaillé auprès de Matt Fong, l'ancien trésorier de la Californie. Au poste-clé de secrétaire du cabinet, j'ai nommé Dan Dunmoyer, venu du monde de l'assurance, un républicain conservateur qui avait une grande expérience de Sacramento. On a aussi rameuté quelques assistants qui



avaient déjà eu l'occasion de travailler avec Susan, et on les a placés sous la direction de Daniel Zingale, spécialiste démocrate du système de santé et ancien conseiller de Gray Davis. Il occuperait aussi la fonction de chef de cabinet de Maria. La mayonnaise a pris quasi instantanément, et nous sommes devenus le premier gouvernement bipartite de l'histoire de la Californie. Tous derrière une vision : la mienne.

La date de l'élection du gouverneur approchant, j'avais aussi besoin de conseillers politiques. J'ai demandé à Maria de m'aider. Savoir dénicher les talents est l'une de ses grandes qualités – elle tient ça de son père. Et même si elle ne connaissait pas très bien le personnel du camp républicain, elle a travaillé en coulisses pour recruter des républicains extrêmement dynamiques que mes idées peu conventionnelles ne dérangent pas. On a donc embauché Steve Schmidt, qui avait participé à la campagne du second mandat de George W. Bush, et Matthew Dowd, ancien stratège en chef de la campagne du même George W. Bush. Schmidt a été très franc quant à mes chances de réélection. Lors d'une des premières réunions que nous avons tenues à ce sujet avec les responsables de l'équipe et Maria, il m'a dit que les sondages montraient que les électeurs étaient furieux. Ils n'avaient pas pensé qu'ils élisaient un type partisan et certainement pas qu'ils auraient à prendre les décisions à ma place. Mais il y avait quand même un point positif : les gens m'aimaient bien. Son conseil était : « Sois humble. Excuse-toi d'avoir commis une erreur et arrête les petits numéros politiques comme celui de la boule de démolition. » Quand Schmidt a fini de parler, j'ai tiré quelques bouffées sur mon cigare. Je réfléchis toujours par images, et il me fallait une trentaine de secondes pour visualiser le gouverneur dont il me parlait. Enfin j'ai rompu le silence : « Je peux jouer ce rôle à la perfection. »

Quand je suis monté au podium de l'Assemblée, le 5 janvier 2006, pour prononcer mon discours sur l'état de l'Etat, j'étais déjà un meilleur gouverneur. Je n'étais plus le conservateur tyrannique et belliqueux qu'on avait décrit pendant l'élection extraordinaire. Je suis apparu pragmatique et honnête, et je voulais que les choses avancent.

Il était logique de commencer par des excuses : « J'ai beaucoup réfléchi à l'année qui s'est écoulée, aux erreurs que j'ai commises et aux leçons que j'en ai tiré. Je me suis précipité. Je n'ai pas entendu la majorité des Californiens me dire qu'ils n'aimaient pas l'idée d'une élection extraordinaire.

« J'ai assimilé ma défaite, j'ai appris la leçon. Et le peuple, qui a toujours le dernier mot, a envoyé un message très clair : arrête la guerre, apaise les débats, trouve un terrain d'entente et réglez les problèmes ensemble. Alors à mes concitoyens californiens je dis ceci : message reçu. »

J'ai plaisanté à propos de ma cote d'approbation, tombée encore plus bas, à environ 30 %, et du fait qu'on commençait à me demander : « Vous n'auriez pas envie de vous remettre au cinéma ? » Mais je continuais à penser que c'était le meilleur job que j'avais jamais eu, et que je me présentais aujourd'hui devant eux heureux, confiant – et assagi.

Je me suis félicité de quelques réussites dont nous pouvions tous nous attribuer le mérite, depuis le rééquilibrage du budget sans augmentation d'impôts jusqu'au bannissement des boissons sucrées et de la malbouffe des écoles. Je leur ai rappelé certaines de nos grandes réalisations – la réforme de l'indemnisation des travailleurs, le financement de la recherche sur les cellules souches, la renégociation de la dette de l'Etat, l'adoption de lois favorisant la transparence et l'accessibilité du gouvernement.

Et puis j'ai lâché les chiffres imposants : les centaines de milliards de dollars d'investissement qui seraient nécessaires pour préparer la croissance future de la Californie. Evoquant un premier pas, j'ai présenté le plan sur dix ans que mon équipe s'était décarcassée pour mettre au point. On l'avait baptisé Plan de croissance stratégique. J'ai demandé au Parlement de soumettre aux électeurs les 68 milliards de dollars en obligations que nous devrions lever.

Les titres de la presse du lendemain étaient parfaits : le gouverneur dit : « Construisez. » Avec une proposition aussi globale et massive, j'avais surpris beaucoup d'élus. Evidemment, il y avait des sceptiques des deux côtés, les commentateurs démocrates disant essentiellement : « Ouais, ça a l'air pas mal, mais je demande à voir », et ceux des Républicains : « Comment comptez-vous payer tout ça ? » Mais tant de membres des deux partis sont venus me dire « OK, remettons les compteurs à zéro » que j'ai su que j'étais sur la bonne voie.

A l'approche des élections, on voulait faire passer trois grands messages aux électeurs : un, Arnold est au service du public, il n'est pas le représentant d'un parti. Deux, il n'a pas peur de s'attaquer aux grands problèmes. Trois, vous êtes mieux lotis aujourd'hui qu'au temps de Gray Davis. Nous avons réuni ces messages dans une seule stratégie : chaque fois qu'on réussit quelque chose, on crie victoire.

En coulisses, on procédait aussi à un travail incroyable de rabibochage. Il fallait se réconcilier avec les grands groupes que j'avais réussi à nous aliéner avec mon scrutin extraordinaire et qui venaient de consacrer 160 millions de dollars à me battre. Dans son bureau, Susan a installé un tableau blanc avec la liste de tous ces groupes, que Schmidt a intitulée « La Coalition des ulcérés ». On y trouvait évidemment tous les groupements de la fonction publique : les syndicats des enseignants, des pompiers, des infirmières et du personnel pénitentiaire, mais aussi les principales tribus indiennes du jeu, et ainsi de suite. Figuraient encore sur la liste des groupes aux penchants habituellement républicains, comme la police, les shérifs, les associations de fabricants et celles des petites entreprises.

En fait, à l'exception de la chambre de commerce de Californie, tous les groupes d'intérêt politique de l'Etat préoyaient au mieux de ne pas me soutenir, au pire de travailler activement à ma défaite. Et comme je l'avais appris à mes dépens, ils avaient les moyens de bloquer les initiatives et d'enrayer le changement. Si on voulait parvenir à quelque chose, on devrait

choisir nos batailles et nos adversaires.

Au cas par cas, on s'est employés à travailler avec nos amis et à neutraliser nos opposants. Le fait que l'économie californienne reprenait des couleurs nous a beaucoup aidés, car des milliards de dollars de recettes fiscales imprévues sont venus garnir les caisses du Trésor. On a transigé pour mettre fin à une ancienne querelle juridique avec les enseignants, et multiplié les rencontres avec les capitaines des pompiers, les chefs de police et les shérifs pour les rassurer au sujet de leur retraite. Dans certains cas, le rabibochage a pris plusieurs mois. Les principaux syndicats avaient des contrats arrivant à échéance, alors on a négocié en prenant notre temps, bien conscients qu'en me voyant grimper dans les sondages ils finiraient par se dire que j'avais de bonnes chances d'être réélu, et qu'ils risquaient de m'avoir encore sur le dos pendant quatre ans.

Comme toujours, le plus dur a été d'obtenir la coopération de la majorité démocrate. On s'y est pris en choisissant des sujets auxquels les Démocrates ne pouvaient pas s'opposer, comme l'investissement d'infrastructures ou l'environnement. Cette approche les plaçait face à un choix parfaitement clair : ils pouvaient me combattre et passer pour des obstructionnistes alors que j'essayais d'aller de l'avant. Ou bien ils pouvaient travailler avec moi et faire avancer des dossiers chers au cœur de leurs électeurs. Le fait qu'un gouverneur républicain prenne des initiatives sur les grands dossiers était leur visite de Nixon en Chine : impossible de rester sur le bord de la route.

Après plusieurs mois d'âpres négociations, les Démocrates ont choisi de coopérer. En mai, on a obtenu la majorité des deux tiers nécessaire à l'approbation du plan d'emprunt obligataire. Ma proposition initiale de 68 milliards de dollars avait été revue et réduite à 42 milliards. Il nous a fallu deux ans de plus pour négocier le financement des propositions sur les prisons et la distribution d'eau, mais on a fini par tout obtenir. C'était de très loin le plan d'infrastructures le plus ambitieux de l'histoire de la Californie. La presse l'a qualifié d'« historique ». Il fallait à présent soumettre tout ça à l'approbation des électeurs en novembre, mais sa validation par la législature – le fait que la Californie se soit enfin réunie sur des questions auxquelles tous les Etats étaient confrontés – a eu un retentissement national.

Je savais exactement comment vendre aux électeurs un concept aussi ennuyeux que les « infrastructures ». On a présenté la chose sur le plan personnel. On n'a pas rabâché des discours sur les infrastructures et le montant des obligations. Au lieu de cela, j'ai sillonné l'Etat en parlant aux électeurs de leur colère d'avoir à passer leur vie coincés dans les embouteillages, à louper le match de foot du petit ou le dîner familial. Je leur parlais de leur énervement devant les classes saturées où nombre de leurs enfants effectuaient leur scolarité.

Après le passage de l'ouragan Katrina en 2005, j'ai eu moins de mal à sensibiliser les gens sur la grande vulnérabilité des vieilles digues de Californie. A l'ère préhistorique, il y avait au cœur de l'Etat une grande mer

intérieure, et la situation était aujourd'hui assez semblable à celle des Pays-Bas. Sans les digues et la maîtrise des marées, les eaux pouvaient revenir et faire de nous la Louisiane de la côte Ouest. Il suffirait d'un bon tremblement de terre pour anéantir le dispositif et inonder la vallée intérieure, supprimant d'un coup la provision d'eau potable de dizaines de millions d'habitants du sud de l'Etat.

J'avais aussi de grands projets pour améliorer le réseau hydraulique : la construction d'un canal assurant l'écoulement des eaux du Nord de l'Etat, où elles abondent, vers le Sud, où elles sont rares. Au début des années 1960, le gouverneur Pat Brown, père de Jerry, avait mis le projet en route avec l'ambition de créer un système tellement monumental que l'eau ne serait plus jamais un objet de dispute. Mais Ronald Reagan avait interrompu les travaux dès son arrivée au pouvoir, en 1967, et la question n'en finissait plus d'opposer les Californiens, comme elle l'avait fait pendant l'essentiel de leur histoire.

Pour vendre mon plan aux électeurs, j'ai invité les chefs des deux partis à parcourir l'Etat avec moi. C'était une vraie anomalie : Démocrates et Républicains accomplissaient quelque chose ensemble ! Que le gouverneur républicain soit en course pour sa réélection ne rendait que plus insolite la participation des Démocrates à ce voyage commun. Et ça mettait mon adversaire démocrate, Phil Angelides, dans tous ses états. Mais les élus ont pu parler de victoire, et ils ont constaté à quel point la réaction de la population était positive. Ils étaient tellement habitués à la rengaine : « Vous êtes au plus bas dans les sondages, vous gaspillez l'argent public, vous êtes un salaud qui ne pense qu'à lui-même, vous êtes acoquiné avec les syndicats, vous êtes acoquiné avec le monde des affaires... » Voilà soudain qu'ils se sentaient efficaces. Ils avaient dépassé leurs blocages partisans, et le public répondait : « Ça c'est vraiment formidable, Républicains et Démocrates travaillent ensemble – enfin ! »

Le barrage avait cédé. Grâce à l'élan créé par le plan d'emprunt obligataire, on a connu une année très productive. Cet été-là, on a obtenu l'approbation pour 2006-2007 d'un budget de 128 milliards de dollars qui comportait une importante augmentation du financement des écoles et 2 milliards de remboursement de la dette. Et on l'a fait en évitant les éternels retards et bras de fer, si bien que ce budget a été le premier depuis des années à être bouclé dans les délais. Après un peu de marchandage, on a négocié une augmentation du salaire minimum qui se faisait attendre depuis bien trop longtemps. Mon initiative du million de toits solaires est passée dans la loi au mois de septembre, et elle a permis de débloquer 2,9 milliards de subventions pour que les Californiens équipent leurs maisons. L'idée était de stimuler l'innovation, de créer des emplois et d'atteindre en dix ans 3 000 mégawatts d'énergie solaire – de quoi remplacer six centrales électriques au charbon.

En 2006, on a adopté la plus audacieuse de nos mesures : un texte historique sur le changement climatique, l'un des principaux sujets de

discorde de la politique américaine moderne. Le California Global Warming Solutions Act (Loi californienne de solutions au réchauffement planétaire) engageait l'Etat à limiter ses émissions de carbone puis à radicalement les réduire avant quinze ans : 30 % en 2020 et 80 % en 2050. C'était le premier texte de ce type dans tout le pays, et les grandes figures de la politique et de l'environnement ont prédit qu'il allait faire des petits dans le monde entier. Le Premier ministre britannique Tony Blair, qui avait aidé à promouvoir auprès des Démocrates le système de plafonnement et d'échanges de droits d'émission de gaz à effet de serre, a assisté par transmission satellitaire à la signature du texte. C'était un travailiste, et il avait su persuader Fabian Núñez et ses partisans que le texte était bon. Nous avons reçu les félicitations officielles du Japon.

Pour atteindre des objectifs aussi ambitieux, la Californie devrait s'attaquer aux gaz à effet de serre de tous les côtés. La loi ne viserait pas seulement des dizaines de secteurs d'activité, mais aussi nos voitures, nos maisons, nos autoroutes, nos villes et nos exploitations agricoles. Comme le soulignait le *San Francisco Chronicle*, ça se traduirait par davantage de transports publics, la densification du logement<sup>1</sup>, la plantation d'un million d'arbres et davantage d'investissement dans les énergies alternatives.

Cette loi n'a pas seulement fait parler d'elle parce que la Californie était le deuxième émetteur de gaz à effet de serre après le Texas, mais parce que sa démarche était aux antipodes de celle du Congrès et du président Bush. Les dissensions entre la Californie et Washington à propos du réchauffement climatique ne dataient pas de mon arrivée à Sacramento, loin de là. Gray Davis avait signé une loi exigeant des fabricants d'automobiles désireux d'accéder au marché californien qu'ils réduisent de près d'un tiers les émissions de leurs véhicules de tourisme avant 2016 et en ramènent la consommation de 43 à 56 kilomètres par gallon d'essence. Les émissions des voitures de tourisme représentaient 40 % des gaz à effet de serre de l'Etat. Mais, sous le président Bush, l'Environmental Protection Agency nous a empêchés de mettre en place cette loi dite « des pots d'échappement ». Les fabricants d'automobiles ont mis beaucoup d'énergie à combattre notre vision de l'environnement, allant jusqu'à se regrouper pour intenter un procès à l'Etat de Californie – et à moi ! Ils ont tout fait pour nous empêcher d'avancer, mais nous l'avons finalement emporté. Quand le président Obama est arrivé au pouvoir, en 2009, il a repris les grandes lignes des critères californiens, et la coalition des constructeurs automobiles a accepté un compromis qui les contraindrait à fabriquer pour tout le pays des voitures dont la consommation atteindrait 56 kilomètres par gallon en 2016, soit une amélioration de 40 % par rapport aux 43 kilomètres par gallon d'aujourd'hui.

Je n'avais jamais caché mon impatience en voyant le président Bush traîner les pieds concernant le réchauffement climatique, et nous avons eu l'occasion d'en parler directement. C'était un Texan qui se prenait pour un grand écologiste parce qu'il avait protégé des hectares de forêt et d'océan.

Mais même si son gouvernement a fait des propositions pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, l'homme qu'il avait placé à la tête de l'EPA ne reculait devant rien pour faire échouer nos efforts. A mes yeux, le meilleur moyen d'agir consiste à rassembler les gens et à les impliquer dans le mouvement. Beaucoup d'environnementalistes qui parlent du réchauffement climatique n'ont pour objectif que de dénoncer les problèmes. C'est le meilleur moyen d'amener le public à se sentir coupable et impuissant – et personne n'aime ça. Et puis, il est difficile de ressentir de la compassion à l'égard d'un ours polaire sur son bout de banquise si on est au chômage, préoccupé par sa couverture médicale ou par l'éducation de ses enfants. J'ai vanté le programme California Global Warming Solutions comme étant bénéfique pour les affaires – pas seulement pour les grandes mais aussi pour les petites entreprises. En fait, on voulait faire naître toute une nouvelle industrie propre de pointe qui aurait créé de l'emploi, développé les technologies nouvelles et serait devenue un modèle pour le reste du pays et du monde.

Il était très difficile d'obtenir un consensus, et notre texte de loi était loin d'atteindre la perfection. De féroces oppositions s'étaient constituées en notre sein ainsi qu'avec les parlementaires et les groupes d'intérêt. Mais nous avons réglé ces différends à travers l'écoute mutuelle et la discussion. Nous avons dialogué avec les principaux militants et les grands scientifiques. Nous avons parlé avec les constructeurs automobiles, les géants du secteur énergétique, les services publics, les agriculteurs et les transporteurs. Alors que le texte était en cours de rédaction, j'ai rencontré les dirigeants de Chevron, d'Occidental et de BP, parce que je voulais leur assurer qu'on ne cherchait pas à leur nuire. Il s'agissait de s'attaquer à un problème qu'on n'avait pas vu venir un siècle plus tôt, quand le monde industrialisé était passé au pétrole et au gaz.

Je voulais que ce soient *eux* qui soutiennent notre idée, qu'ils soient présents au moment de la signature de la loi et se mettent au travail avec l'objectif d'une réduction de 30 % des émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2020. J'ai dit : « Le moyen d'y arriver, c'est de commencer à investir dans les biocarburants, le solaire et d'autres méthodes non polluantes et sans effets secondaires. »

J'ai aussi eu beaucoup de fil à retordre pour convaincre les membres de mon parti. Il n'y a aucune contradiction dans le fait d'être à la fois républicain et écologiste. C'est Teddy Roosevelt qui a créé les parcs nationaux et Richard Nixon qui a fondé l'Environmental Protection Agency et promu la loi sur la qualité de l'air, le Clean Air Act. Reagan a lui-même signé des lois écologistes aussi bien en tant que gouverneur qu'en tant que président, dont l'historique Protocole de Montréal sur la préservation de la couche d'ozone. Et Bush père a mis en place un système novateur de quotas échangeables pour combattre les pluies acides. Il s'agissait de perpétuer une tradition.

Absorbés par le California Global Warming Act et d'autres grands changements, nous n'avions pas vraiment le temps de mener une campagne électorale ordinaire. Peu importait. Les progrès accomplis sur des questions essentielles pour les Démocrates comme les Républicains étaient plus efficaces qu'un slogan ou une affiche – c'était un élément essentiel de notre stratégie.

J'avais créé un comité de soutien dès 2005 pour une raison simple : les gens qui appuyaient mon programme voulaient s'assurer qu'ils n'allaient pas perdre leur argent ou leur temps à soutenir un type appelé à disparaître. Ils se demandaient : « Pourquoi miser sur Arnold s'il s'en va l'année prochaine et qu'un démocrate débarque et me le fait payer ? » Eunice m'a envoyé 23 600 dollars, la contribution maximale qu'autorisait la loi pour son foyer. Son chèque était accompagné d'un mot : « Je te demande de ne pas en parler à Teddy. Je ne lui ai jamais autant donné, même quand il s'est présenté aux présidentielles. »

Tout le monde dans ma famille n'a pas été ravi de ma décision de briguer un second mandat. Maria l'a de nouveau appris par la presse, et ça l'a contrariée. Avec l'humour mordant qui la caractérise, elle a trouvé un moyen original de me faire passer le message : elle m'a envoyé une photo joliment encadrée d'elle-même, avec au bas une question, écrite à la main : « Pourquoi te représenter quand ceci t'attend à la maison ? » Pour les avoir vus de près, elle était parfaitement consciente des dégâts que pouvait provoquer la politique dans un couple. Elle se disait : « Il a pris goût au pouvoir – c'est typique, il est accro. Après, il se présentera au Sénat. » La photo m'a fait sourire, mais je tenais à finir ce que j'avais entrepris. Mon projet au départ était de ne briguer qu'un mandat, de régler les problèmes et de me retirer. Mais je savais à présent que ça ne pouvait pas se faire en trois ans.

J'ai eu la chance de tomber sur un adversaire facile. Pour m'affronter, les Démocrates avaient désigné Phil Angelides, le directeur financier de l'Etat. C'était un homme très intelligent et un fonctionnaire méticuleux, mais un mauvais candidat. Il ne pensait qu'à augmenter les impôts. Ça a donné ma meilleure improvisation lors de notre unique débat télévisé : « Je vois comment vos yeux s'illuminent quand vous parlez d'augmenter les impôts, vous adorez ça. Vous n'avez qu'à regarder le public, là, tout de suite, et lui dire : "J'adore augmenter vos impôts." » Il est aussi resté sans voix quand je lui ai demandé quel avait été pour lui le meilleur moment de la campagne jusque-là.

Evidemment, quand on se présente au poste de gouverneur, l'improvisation comporte des risques. Je me suis par exemple attiré des ennuis en qualifiant mon amie Bonnie Garcia, une élue latino des environs d'Indio, de « bouillante », à cause de son « sang black et latino ». C'était lors d'une discussion à bâtons rompus avec mon équipe qui a atterri sur Internet – sans montage. On faisait un brainstorming pour préparer une intervention

importante et le rédacteur du discours enregistrait la séance pour être sûr de ne rien rater. Bonnie est latino, elle peut se montrer passionnée et abrupte quand elle fait une fixation sur une question, comme moi. J'ai déclaré que cette passion était génétique. « Les Cubains, les Portoricains peuvent se montrer bouillants. » Elle me rappelait Sergio Oliva, le champion cubain à qui j'avais ravi le titre de Monsieur Olympia dans les années 1970. C'était un compétiteur féroce, un type au sang chaud, un passionné.

Adam, mon directeur de la communication, avait l'habitude de m'entendre dire des énormités. Cette fois, c'est son équipe qui a mis par erreur la transcription intégrale sur le serveur qui diffusait nos communiqués de presse. Les hommes de Phil Angelides n'ont pas tardé à tomber dessus et ils se sont empressés d'indiquer le passage politiquement incorrect au *Los Angeles Times*.

Mon équipe de campagne s'est démenée pour limiter la casse. Bonnie a non seulement fait preuve de bienveillance et de bon esprit, mais aussi montré tout son humour en acceptant mes excuses. (Les journaux ont ensuite rapporté qu'elle avait plaisanté : « Je ne l'aurais pas viré de ma chambre à coucher pour ça. ») J'ai appelé tous les dirigeants noirs et latinos que je connaissais, à commencer par Fabian Núñez et Alice Huffman, présidente de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People – Association nationale pour l'avancement des gens de couleur), qui a dédramatisé mon commentaire en disant qu'on n'allait pas me changer et qu'il ne fallait pas y voir l'ombre d'une offense. Pour ne pas permettre à Angelides de faire durer le plaisir en laissant filtrer par petits bouts les deux heures d'enregistrement, Adam l'a intégralement rendu public. Les médias ont fini par dire que nous avions géré le « Tapegate » très habilement, et nous avons pu nous remettre à notre campagne.

Angelides était trop négatif. Il me critiquait tout le temps mais ne disait jamais clairement comment il voyait l'avenir de la Californie. La mayonnaise n'a donc pas pris avec les électeurs. En revanche, il était pour moi très facile de parler d'avenir de façon convaincante : je n'avais qu'à brandir notre bilan depuis ma prise de fonction.

Le 7 novembre 2006, le peuple de Californie m'a élu dans un fauteuil : 17 points me séparaient de mon opposant. Et il a aussi voté toutes les propositions budgétaires – le Plan de croissance stratégique a obtenu 42 milliards de dollars pour lancer l'édification du Golden State du XXI<sup>e</sup> siècle.

1- L'éloignement historique des classes aisées et moyennes des centres-villes s'est avéré désastreux pour l'environnement. Les organisations écologistes appellent aujourd'hui au retour à l'habitat urbain. (*N.d.T.*)



## Qui a besoin de Washington ?

En partant pour Sun Valley avec Maria et les enfants, fin décembre, j'étais d'une humeur fantastique. Après des mois de travail intense à Sacramento et pour ma campagne, j'avais besoin d'une pause. Deux jours avant Noël, nous sommes arrivés dans une station de ski, la plus proche de chez nous, où nous allions si souvent qu'une piste avait été baptisée Arnold's Run. Je suis bon skieur, et Arnold's Run est une piste noire, réservée aux connaisseurs, truffée de bosses. Mais quand je me suis cassé la jambe cet après-midi-là, ça s'est passé sur une piste pour débutants – j'ai tout bêtement trébuché sur un de mes bâtons. J'allais trop lentement pour que ma fixation saute. Au moment de tomber, l'effet de levier exercé sur ma jambe a été si puissant que l'os de la cuisse a cédé. J'ai senti un claquement sec.

Après avoir fêté Noël le mieux possible à Sun Valley, j'ai repris l'avion pour aller me faire opérer à Los Angeles. Maria m'accompagnait, mais elle est repartie aussitôt pour présider la grande fête que nous donnions là-bas chaque année. Cloué à mon lit d'hôpital, privé de ma famille et de la fête – pour ne rien dire de la douleur terrible que j'éprouvais –, j'étais malheureux comme les pierres. Les chirurgiens m'ont posé une tige métallique avec un cerclage autour de l'os. D'après eux, j'en avais pour huit semaines de convalescence. Un soir tard, Sylvester Stallone est passé me remonter le moral. Il m'a donné une paire de gants de boxe pour me rappeler que je devais me battre. D'autres, comme Tom Arnold et notre pasteur, le révérend Lloyd Torgerson, sont aussi venus à l'hôpital, et lors d'une de ces visites, j'ai fondu en larmes. « Ce doit être les médicaments, ai-je dit. Je ne suis vraiment pas du genre à pleurer. »

Si j'étais déprimé, ce n'était pas seulement dû au fait que ma blessure avait interrompu mes vacances, mais aussi qu'elle menaçait de gâcher mon investiture et de m'empêcher de démarrer mon second mandat en fanfare. J'étais censé prononcer le discours d'investiture le 5 janvier, et celui sur l'état de l'Etat quatre jours plus tard. J'avais préparé des déclarations fracassantes sur ce que j'entendais accomplir au cours des quatre années suivantes. Mais je me voyais mal les prononcer en étant distrait par la douleur ou abruti par les antalgiques. Teddy Roosevelt avait reçu un jour une balle lors d'une tentative d'assassinat au beau milieu d'un discours, mais il avait calmement continué jusqu'au bout avant de voir le médecin. Je me demandais comment il avait fait.

J'ai préparé mon discours comme je le pouvais mais, la date approchant, Maria, voyant mon état, a dit : « Ça ne va pas être possible. » En pleine convalescence après une intervention complexe, avec un cerclage à la cuisse, je n'étais pas en état d'assister à une cérémonie d'investiture. On a donc décidé de la repousser.

Le lendemain, je m'en voulais profondément. Je repensais à des soldats blessés à qui j'avais rendu visite, opérés la veille. Ils ne voulaient qu'une chose : se rétablir, retourner au front et reprendre les combats. Je me disais : « Ces gars veulent retourner au feu et toi tu veux annuler un discours ? » J'avais l'impression d'être une lavette.

Il fallait à tout prix maintenir la cérémonie d'investiture, même si je devais grimper à quatre pattes les marches du Capitole. J'ai appelé Maria pour lui dire qu'on devait revenir à notre programme d'origine. Elle a compris que j'étais en mode machine, que rien ni personne ne m'arrêterait, alors elle a mis le turbo. Tout en me regonflant le moral, elle a personnellement supervisé le montage et la disposition de la scène à Sacramento de façon que je puisse y accéder et en redescendre sans problème avec des béquilles.

La cérémonie à Sacramento s'est tenue dans une ambiance festive et bondée, en présence de membres des deux partis, de dirigeants d'entreprise et du monde syndical, de la presse, d'amis et de parents. C'est Willie Brown, un démocrate de la vieille garde, ancien président de l'assemblée de l'Etat, qui a servi de maître de cérémonie ; tout un symbole de la fin de l'esprit partisan. J'étais fier d'être là.

J'avais de grandes ambitions pour mon second mandat. J'étais déterminé à tenir mes promesses électorales et à m'attaquer aux importants dossiers qui placeraient la Californie à la pointe en matière de santé, d'environnement et de réforme politique. On avait déjà mis en route d'importants programmes sur le réchauffement climatique et les infrastructures. La récession était derrière nous, la croissance était de retour, et cela, ainsi qu'une bonne dose de discipline, nous avait permis de réduire le déficit budgétaire de 16 milliards de dollars en 2004 à 4 milliards pour l'année en cours. Le budget que je m'apprêtais à soumettre au Parlement pour l'année commençant en juillet 2007 prévoyait un déficit zéro pour la première fois depuis des années. Le terrain était prêt pour passer à l'action.

Je prévoyais de consacrer mon discours d'investiture à une dénonciation de l'esprit partisan. J'étais atterré par la polarisation insensée de notre système politique et le gâchis, la sclérose et les dégâts qu'elle causait. Malgré les accords bipartites conclus en 2006 sur les infrastructures, l'environnement et le budget, la Californie était profondément divisée. Il était désormais impossible aux Républicains et aux Démocrates de faire la moitié du chemin pour s'entendre sur des intérêts communs comme ils l'avaient fait pendant le grand boom des années d'après-guerre. La politique de l'Etat était devenue

une grande centrifugeuse qui éloignait irrésistiblement du centre les électeurs, les programmes et les partis. Les circonscriptions électorales avaient été redessinées pour supprimer toute concurrence ; les républicains conservateurs en tenaient certaines, les démocrates progressistes en tenaient d'autres. Le député Phil Burton, aujourd'hui disparu, était si fier du charcutage qu'il avait réalisé au profit des Démocrates en 1981 qu'il l'avait présenté comme sa contribution à l'art moderne. Dans mon discours sur l'état de l'Etat de 2007, j'ai dit qu'à cause du charcutage, il y avait moins de renouvellement dans l'Assemblée californienne que dans la monarchie des Habsbourg d'Autriche.

On l'avait clairement vu dans les quarante-huit heures qui avaient suivi le 11 Septembre. Alors même que le pays se relevait des attentats survenus à New York et Washington, notre Assemblée avait voté une loi de redécoupage qui ne faisait que pousser dans leurs retranchements les gens en poste et les purs et durs des deux partis. C'était révélateur d'une vision du monde où les partis comptaient plus que les gens, et j'estimais que ça devait changer.

J'ai sauté du lit, attrapé mes béquilles et je me suis rendu à mon discours d'investiture, où j'ai mis les Californiens au défi de revenir au centre. Aux politiciens, j'ai dit : « Centriste ne veut pas dire faible. Ça ne veut pas dire fade ou tiédasse. Ça veut dire équilibré et stable. Le peuple américain est centriste par instinct. Il faut que notre gouvernement le soit lui aussi. Il faut que les partis politiques d'Amérique reviennent au centre, là où se trouvent les gens. »

Et j'ai rappelé aux électeurs : « La droite et la gauche n'ont pas le monopole de la conscience. Il ne faut pas les laisser tirer leur épingle du jeu. On peut être centriste et avoir des principes. On peut rechercher le consensus en gardant ses convictions. Existe-t-il meilleur principe que celui de renoncer en partie à ses positions au nom du bien commun ? C'est comme ça que ce pays a pu se doter d'une Constitution. S'ils n'avaient pas fait de compromis, nos pères fondateurs seraient encore en réunion au Holiday Inn de Philadelphie. »

Quatre jours plus tard, je prononçais mon discours sur l'état de l'Etat devant les parlementaires. Malgré les vacheries que nous avions échangées pendant mon premier mandat, j'étais capable de leur adresser des compliments. Je n'avais même pas à mentir ; il me suffisait de les comparer aux politiciens de Washington. « L'an dernier, les obstructions et les petits jeux ont paralysé le gouvernement fédéral. Mais vous, ici, dans cette chambre, vous avez su agir sur les infrastructures, le salaire minimum, le coût des médicaments et la réduction des gaz à effet de serre. Le message que les gens ont perçu, c'est que nous n'attendons pas après la politique. Nous n'attendons pas que nos problèmes s'aggravent. Nous n'attendons pas après le gouvernement fédéral. Parce que l'avenir n'attend pas. »

J'ai ensuite brossé le tableau de ma vision de l'Etat. « Non seulement nous pouvons conduire la Californie vers l'avenir, mais nous pouvons montrer la voie au pays et au monde. Nous le pouvons parce que nous possédons la

puissance économique, la population et la force technologique d'un Etat-nation. Nous sommes l'équivalent moderne des anciennes cités d'Athènes et de Sparte. La Californie réunit les idées d'Athènes et la puissance de Sparte. » J'ai ensuite énoncé une demi-douzaine d'actions ambitieuses par lesquelles la Californie pouvait donner l'exemple sur le plan national et international, de la multiplication des salles de classe au combat contre le réchauffement climatique.

Le politicien moyen se fiche pas mal d'Athènes ou de Sparte, évidemment, ou de quelque vision que ce soit. Mais je venais de remporter une élection, alors pour l'instant, il fallait bien qu'ils m'écoutent. J'étais prêt à parier que certains au moins relèveraient le défi d'aller encore plus loin qu'en 2006.

Je n'étais pas encore débarrassé de mes béquilles que mon équipe et moi tournions de nouveau à plein régime. Entre les objectifs annoncés dans mes discours et les initiatives budgétaires de cette année-là, nous avons lancé le programme de réformes le plus ambitieux de l'histoire moderne pour une administration d'Etat : la plus radicale des réformes du système de santé en Amérique ; la plus complète refonte de la réglementation relative au réchauffement climatique du pays, avec notamment la première norme mondiale de carburant à faible émission de carbone ; une réforme de la liberté conditionnelle et la construction de nouvelles prisons ; et le grand projet le plus controversé de la célèbre guerre des eaux californienne : un canal pour achever ce qu'avait entrepris le gouverneur Pat Brown trente ans auparavant.

On a continué à faire avancer la réforme budgétaire et politique : renforcement du fonds de stabilisation pour les jours difficiles et interdiction de collecter des fonds pendant le processus d'approbation du budget. On a conduit la deuxième tentative d'imposer par l'initiative populaire une mesure sur le découpage des circonscriptions prévoyant la création d'une commission indépendante, non partisane. Et j'ai consacré de longues heures à venir en aide à des personnes ordinaires qui rencontraient des problèmes extraordinaires. Il a fallu des semaines entières de pourparlers avec des entreprises de crédit immobilier comme Countrywide, GMAC, Litton et HomEq pour débloquer une aide d'urgence aux emprunteurs « subprime » qui avaient la tête sous l'eau et risquaient d'y laisser leur maison. On a rencontré les responsables locaux du maintien de l'ordre des quartiers difficiles de Central Valley et Salinas Valley pour les aider à trouver de meilleures méthodes de lutte contre la violence des gangs.

Nos journées de travail duraient souvent seize heures, alors je passais la plupart de mes nuits à Sacramento. J'aimais la taille et la complexité des défis à relever, et le fait d'être en mouvement permanent. Mais Maria et les enfants me manquaient, et je veillais quand même à partir le vendredi soir pour L.A., où je passais le week-end.

Cet emploi du temps n'avait pas posé de problème pendant mon premier mandat, notamment, me disais-je, grâce aux qualités de mère de Maria. Mais à

mon retour de Sacramento un soir de printemps, alors que nous étions tous attablés dans la cuisine, Christina s'est mise à pleurer. « Papa, tu n'es jamais à la maison. Tu passes ton temps à Sacramento. Tu n'es pas venu à l'école quand j'ai donné mon récital. » Un autre a enchaîné : « Tu n'es pas venu pour la journée des parents. C'est maman qui est venue. » Le suivant a fondu en larmes à son tour en disant : « Ouais, moi aussi, tu as manqué mon match de foot. » Il y a soudain eu une réaction en chaîne. Tous pleuraient, tous avaient des réclamations.

Christina a dû lire la stupeur sur mon visage. Je prenais tellement de plaisir à mes fonctions de gouverneur que j'avais complètement loupé tout ce qui se passait à la maison. Elle a dit : « Je suis désolée, papa, mais il fallait que ça sorte.

— Non, Christina, a dit Maria, c'est très bien. Je crois que c'est très important que tu dises à ton papa ce que tu penses et ce que tu ressens. Alors dis-lui tout. » Elle aussi était mécontente, alors je les ai tous encouragés à s'exprimer.

C'est vrai que parfois, je peux être une sacrée locomotive. La question pour moi était de savoir depuis quand ils ressentaient cela et combien de temps il leur avait fallu pour trouver le courage de me le dire. Je leur avais toujours expliqué que, dans une famille, chacun doit faire des sacrifices. Dès qu'on met six individus ensemble, aucun n'est libre de faire tout ce qu'il veut tout le temps. Alors à présent c'était mon tour. Je leur ai promis que désormais je ne passerais plus qu'une nuit par semaine à Sacramento. J'ai dit : « Il faudra peut-être certains matins que je m'en aille avant que vous soyez levés, ou certains soirs que je rentre juste au moment de votre coucher. Mais à partir de maintenant, je serai là. »

On dit toujours que la politique use les ménages. On s'immerge tellement dans le travail que ça se répercute sur ceux qu'on aime. Même si on parvient à préserver sa femme et ses enfants de la lumière des projecteurs, ils sentent qu'ils vous partagent et qu'ils vous perdent. Maria, évidemment, était forte, elle menait sa propre carrière. Quand elle a vu que ma passion pour mon rôle de gouverneur était en train de nous éloigner, elle a fait de son mieux étant donné les circonstances : elle s'est merveilleusement occupée des enfants, elle a saisi les opportunités et les responsabilités que lui donnait le rang de Première Dame et a été présente quand j'ai eu besoin d'elle. Et elle a attendu.

Au printemps précédent, lors du lancement de ma campagne de réélection, mes principaux conseillers m'avaient supplié juste avant une conférence de presse de ne pas aborder la question de la réforme du système de santé. Susan Kennedy et Daniel Zingale avaient été clairs : « S'il te plaît, ne dis pas que tu comptes t'y attaquer. » Daniel était notre grand manitou en la matière. Avant de diriger le cabinet de Maria, il avait fondé le département

californien de gestion du système de santé du gouverneur Davis.

Mais ce jour-là je me sentais des ailes, alors j'ai dit aux médias : « Je compte m'attaquer à la réforme du système de santé pendant mon second mandat. » Susan et Daniel se sont dit : « Et merde, il a été mettre les doigts dans la prise. » Ils m'ont ensuite supplié de ne pas promettre que nous aurions un plan tout prêt pour le discours sur l'état de l'Etat ; ce n'était pas faisable. Alors, j'ai dit au premier journaliste que j'ai croisé : « Et nous aurons un plan tout prêt pour le discours sur l'état de l'Etat. » Susan raconterait plus tard en riant qu'elle avait dû coller un sac en papier sur la bouche de Daniel pour le sortir de l'état d'hyperventilation qui l'avait saisi en l'apprenant. Il ne pouvait pas croire qu'il allait devoir élaborer un plan complet de réforme du système de santé californien en huit mois ; il avait fallu deux ans au Massachusetts, un Etat plus petit que le comté de Los Angeles. J'ai dû calmer tout le monde.

Leur inquiétude était compréhensible. La tentative de réformer le système de santé avait failli avoir raison de la présidence de Bill Clinton. Et les démons qui hantent l'assurance maladie en Amérique hantaient aussi notre Etat : explosion des coûts, inefficacité, fraude, alourdissement du fardeau pour les employeurs et les souscripteurs, et absence de couverture pour des millions d'individus. Mais j'avais toujours trouvé honteux que le premier pays du monde ne dispose pas d'un système d'assurance maladie pour tous ses habitants, à la façon de beaucoup de pays d'Europe. Cela dit, je suis un partisan du secteur privé, et j'ai toujours été opposé à tout système étatisé comme celui dit « du payeur unique ». Notre approche du problème était alors sans équivalent, et elle l'est encore aujourd'hui.

Pour amener les entreprises et les particuliers qui jouissaient d'une bonne couverture à assumer l'immense coût supplémentaire que représentaient les non-assurés et les mal-assurés, je n'ai pas cherché à jouer la carte de la culpabilité. J'ai choisi de leur expliquer qu'ils payaient déjà cette facture à travers une grosse taxe cachée : l'augmentation constante de leurs propres frais de santé. Si bien qu'il ne leur coûterait pas plus cher de couvrir directement les non-assurés, et ce serait une gestion plus efficace de l'assurance maladie. J'ai aussi souligné que la plupart des Californiens dépourvus d'assurance – les trois quarts, en fait – avaient un emploi. C'était le cœur même de la Californie : les familles de jeunes travailleurs mal assurés.

Daniel Zingale a dirigé l'équipe qui a abattu un travail extraordinaire pour élaborer notre projet. La couverture universelle exigerait des sacrifices de tous les intervenants – hôpitaux, assureurs, employeurs, médecins –, si bien qu'il les a tous réunis autour d'une table pour les gagner à la cause. Le projet comportait trois volets. Couverture pour tous. Obligation pour chaque Californien de souscrire à une assurance. Et obligation pour l'assureur de garantir la couverture de chacun, quel que soit son âge ou sa situation de santé. Il y aurait aussi des subventions pour ceux qui ne seraient pas en mesure de payer une assurance, et des mesures énergiques pour maîtriser les coûts et mettre l'accent sur la prévention.

Ainsi, au lieu d'éviter la question du système de santé, j'en ai fait une priorité pour 2007, année que j'ai présentée comme étant celle de l'assurance maladie. Mon emploi du temps comportait chaque jour des apparitions publiques et des réunions sur le sujet. J'ai sillonné l'Etat à la rencontre de patients, de médecins, d'infirmières et de patrons d'hôpitaux. J'ai assisté à des tables rondes, où j'ai essentiellement passé mon temps à écouter. En mai, j'ai obtenu de Jay Leno qu'il me permette de parler du financement de l'assurance maladie dans *The Tonight Show* ; Jay a alors évoqué le cas d'un membre de sa famille qui après trois mois d'hôpital en Angleterre n'avait eu à payer que 4 500 dollars.

Le président de l'Assemblée Fabian Núñez s'est mis en quatre pour persuader les grands syndicats de soutenir la réforme du système de santé, pendant que je me chargeais des grandes entreprises. Ensemble, on a négocié avec les hôpitaux, les associations de médecins et de patients les détails d'un plan global qui se financerait de lui-même, exigerait de chacun qu'il souscrive à une assurance et réduirait la part des coûts pour le contribuable. En décembre, le California Health Care Security and Cost Reduction Act avait acquis le soutien de l'Assemblée, malgré l'opposition du syndicat des infirmières et des démocrates progressistes qui s'agrippaient au principe d'un plan étatisé à payeur unique couvrant tout le monde.

Mais en janvier 2008, après une année de travail intense, la réforme du système de santé n'a même pas été soumise au vote du Sénat de Californie. Le projet est mort entre les mains d'une commission du Sénat. On a dit que le président de cette institution, le démocrate Don Perata, ne supportait pas de voir Núñez, ce jeune démocrate arriviste présidant l'Assemblée, travailler main dans la main avec un gouverneur républicain pour produire deux des plus grandes réformes de l'histoire moderne de la Californie : celle sur le réchauffement climatique et celle sur l'assurance maladie. Certains démocrates ont ouvertement dénoncé comme une faute politique grave le fait d'offrir une victoire si éclatante à un gouverneur républicain dans des domaines traditionnellement « démocrates ». (Au début des années 1970, Teddy Kennedy avait fait à peu près la même chose pour bloquer la réforme de santé du président Nixon.) Je ne pouvais pas croire qu'on fasse avorter un projet si important pour le peuple californien au nom d'une bisbille politique entre deux dirigeants démocrates.

La défaite a été douloureuse. Mais je ne regrette pas les efforts investis, parce que la cause de l'assurance maladie y a gagné. Notre texte a été étudié de près à Washington, et c'est l'un des modèles qui ont servi à l'élaboration de la réforme nationale de 2010. Notre projet avait résolu certaines des faiblesses flagrantes de la réforme novatrice conduite par Mitt Romney dans le Massachusetts en renforçant les contraintes individuelles et en mettant l'accent sur la prévention – à travers des mesures-clés de plafonnement des coûts. Dans les faits, notre réforme de santé est devenue celle de l'Amérique, et c'est la Californie qui a montré la voie.

Le monde entier aura remarqué le contraste entre le dynamisme californien et la sclérose de Washington. Le magazine *Time* a mis en couverture la photo de Michael Bloomberg, le maire de New York, et la mienne, avec le titre « Qui a besoin de Washington ? ». L'article disait que la ville de Bloomberg et mon Etat réalisaient les choses importantes que Washington était incapable de mettre en œuvre. Washington avait rejeté le Protocole de Kyoto contre le réchauffement climatique, mais la Californie avait voté la première loi de limitation en Amérique des émissions de gaz à effet de serre. L'administration nationale avait rejeté la recherche sur les cellules souches, mais la Californie y avait investi 3 milliards de dollars. L'administration avait rejeté notre demande de fonds pour réparer les digues de notre dispositif hydraulique, mais nous avons réuni plusieurs milliards de dollars par l'émission d'obligations pour renforcer les digues et entamer la reconstruction de nos infrastructures. J'ai déclaré à *Time* : « Toutes les grandes idées viennent des gouvernements locaux. On ne va pas attendre que le grand chef veuille bien s'occuper de nous. »

Bloomberg et moi étions tous deux conscients qu'il est fondamental de tendre des passerelles au-delà des frontières. En mai, il a présidé le deuxième sommet climatique réunissant les maires de plus de trente des principales villes du monde, avec pour objectif de faire radicalement baisser les émissions de carbone. Cet été-là, on s'est associés, lui et moi, au gouverneur de la Pennsylvanie, Ed Rendell, un démocrate, pour créer le Building America's Future Educational Fund (Fonds pédagogique pour bâtir l'Amérique de demain), une association à but non lucratif visant à promouvoir une nouvelle ère d'investissement dans les infrastructures. Et j'étais en train de conclure une série d'accords avec d'autres pays et d'autres Etats dans les domaines du commerce et du réchauffement climatique. Quand à l'automne 2006 la Californie a adopté le texte du plafonnement des gaz à effet de serre, qui comportait les exigences les plus strictes jamais imposées dans notre Etat sur l'efficacité énergétique des voitures de tourisme, on a signé un accord climatique avec la province de l'Ontario, au Canada, que sépare de la ville de Detroit la rivière du même nom. Ça n'a pas manqué de provoquer la colère de certains groupes de constructeurs automobiles, au point qu'un élu républicain de Detroit a affiché une pancarte où l'on pouvait lire : « Arnold à Detroit : Crève. » J'ai répondu à travers les médias : « Arnold à Detroit : Remue-toi les fesses ! »

A force de vouloir travailler par-delà les divisions entre partis, je me suis mis à dos les républicains conservateurs. Déjà qu'ils ne trouvaient pas très républicain que je m'occupe de réchauffement climatique, ils sont vraiment sortis de leurs gonds quand je me suis intéressé à la réforme du système de santé. En septembre, j'ai ouvert une conférence du parti près de Palm Springs en décochant une nouvelle flèche contre le sectarisme partisan.

« Nous coulons au box-office, ai-je dit à mes camarades républicains. Nous ne remplissons pas les salles. Notre parti a perdu le centre, et nous ne



retrouverons pas vraiment de poids politique en Californie tant que nous ne le récupérerons pas. Je pense comme Reagan qu'il ne rime à rien de sauter de la falaise en agitant le drapeau. » J'ai souligné que je l'avais appris à mes dépens en 2005, quand les syndicats avaient mobilisé l'électorat pour broyer mes initiatives dans les urnes.

J'ai poursuivi : « La voie vers notre come-back est claire. Le Parti républicain de Californie doit être un parti de centre droit qui occupe le vaste centre californien. C'est un espace politique luxuriant, vert et en friche qui peut devenir le nôtre. » J'ai conclu en faisant le serment de travailler dur pour pousser le parti dans cette direction. Mais mon discours est tombé à plat. On a entendu quelques applaudissements polis, pas plus. Le centre luxuriant et vert ne leur plaisait pas ; ils voulaient rester dans la marge étroite et glaciale.

L'intervenant qui m'a succédé était Rick Perry, le gouverneur du Texas, un type très à droite. Il a balayé le réchauffement climatique du revers de la main, dénoncé le fait que les projets d'infrastructures étaient un gouffre à dépense publique, et déclaré que le Parti républicain avait le vent en poupe. La salle était en délire. A tout juste un an des présidentielles de 2008, je me suis dit que la phrase de Ronald Reagan avait été prophétique : les Républicains s'apprêtaient bien à « sauter de la falaise en agitant le drapeau ».

## La vraie vie d'un Gouvernator

La Californie est dorée et prospère, mais elle est aussi sujette aux catastrophes. Par notre géographie et notre climat, nous sommes plus que d'autres exposés aux incendies, aux inondations, aux coulées de boue, aux sécheresses et, bien sûr, aux tremblements de terre.

Vu la fréquence de ce genre d'événement, je devais m'attendre à ce qu'une catastrophe naturelle survienne pendant mon mandat. Nos pompiers, nos policiers et l'ensemble de nos services de secours comptaient parmi les meilleurs du monde, mais je ne pouvais pas me contenter de rencontrer leurs chefs ou de lire les plans d'intervention. Je faisais littéralement tourner en bourrique Kim Belshé, notre excellente secrétaire à la Santé et aux Services sociaux, à force de la harceler avec mes questions.

Et si une pandémie frappait Los Angeles et qu'il fallait hospitaliser dix mille personnes ? Comment réagiraient les hôpitaux ? Etaient-ils prêts à installer des tentes, des lits, des bonbonnes d'oxygène ? Où étaient ces tentes ? Où étaient les lits ? Où trouverait-on les médecins et les infirmières ? Possédait-on des listes de médecins et d'infirmières à la retraite qu'on pourrait rappeler ? Avions-nous vérifié ces listes nous-mêmes ?

Lors de la catastrophe de l'ouragan Katrina en 2005, tout le monde avait constaté les carences effroyables des autorités, et j'étais bien décidé à ce que rien de tel n'arrive. Je savais aussi qu'on ne ferait pas de cadeaux à l'*action hero* qui occupait le fauteuil du gouverneur. Cela signifiait qu'il fallait organiser des simulations et des exercices. Même dans mes films, je ne tournais pas une cascade sans l'avoir répétée au moins une dizaine de fois. Comment espérer qu'une intervention d'urgence réussisse si on n'avait pas répété les cas de figure d'un incendie, d'une inondation et d'un tremblement de terre ? Et si un séisme déclenchait un énorme incendie ? Et que fait-on si personne ne peut approcher, s'il y a le feu, *et* si la caserne de pompiers est frappée elle aussi, *et* si les portes sont coincées, ce qui empêche le camion de sortir ? Le système de communications est hors service. Là, qu'est-ce qu'on fait ?

Cette préoccupation était si profonde chez moi que dès 2004, bien avant Katrina, j'avais mis sur pied dans tout l'Etat un vaste exercice qu'on avait baptisé Golden Guardian. C'était un test géant de préparation en vue de toutes sortes de catastrophes et d'attentats imaginables. Nous avons tout mis à

l'épreuve : la planification, les procédures, les communications, les voies d'évacuation, la préparation des hôpitaux et la coopération à l'échelon du pays, de l'Etat et des villes. Chaque année, on travaillait sur un nouveau type de situation d'urgence. La première année, c'était une attaque terroriste avec des bombes « sales » conçues pour contaminer par pollution radioactive les ports et aéroports de l'Etat. Les années suivantes, on a simulé un grand tremblement de terre, des inondations et d'autres attentats terroristes. Ces exercices d'urgence étaient les plus importants, les plus complets du pays, ils impliquaient des milliers de participants. Chacun demandait des années d'élaboration. Matt Bettenhausen, notre chef des services d'urgence, appréciait particulièrement cette fixation chez moi. Il disait : « C'est vraiment formidable d'avoir un patron qui dit : "Répétez, répétez, répétez !" »

Un jour, lors d'un briefing sur le prochain Golden Guardian, qui devait simuler un séisme d'amplitude 7,8 en Californie du Sud, l'intervenant a expliqué qu'un hélicoptère de la police californienne des autoroutes était censé me prendre et m'emmener dans une cellule de crise du comté d'Orange, où se retrouveraient les principaux représentants du pouvoir. « Le séisme se produira à 5 h 45 et nous vous prendrons à 6 heures », a-t-il dit. Ça m'a fait réfléchir. J'ai demandé : « Comment savez-vous que le tremblement de terre aura lieu à 5 h 45 ?

— C'est planifié comme ça. On veut regrouper tout le monde dans le Sud. »

Je n'ai rien dit, mais j'ai pensé : C'est du pipeau. Comment être sûr qu'on est vraiment prêts si on « prépare » un exercice de préparation ? Alors ce matin-là, je me suis levé à 4 heures, j'ai appelé la police des autoroutes. J'ai dit : « Le tremblement de terre vient d'avoir lieu. L'horloge tourne, l'exercice a commencé. »

Vous n'imaginez pas le chambard que ça a provoqué. La police des autoroutes et le département fédéral de la Sécurité intérieure ont paniqué. C'était la bousculade générale. Ils ont fini par s'en tirer, et l'exercice a permis de révéler certaines failles du dispositif, mais le responsable de la Sécurité intérieure était très irrité. « Je ne peux pas croire que vous ne m'ayez pas prévenu », m'a-t-il dit plus tard, quand nous avons trouvé l'occasion de discuter.

« Nous ne cherchons pas à mettre qui que ce soit dans l'embarras, ai-je répondu. Mais il faut bien que vous sachiez où ça pêche quand on n'est pas prévenus. » On s'est entendus pour réduire progressivement le délai d'annonce des exercices et dire aux participants : « La dernière fois, nous vous avons prévenu douze heures à l'avance ; cette fois ce sera six heures. »

Toute cette préparation a porté ses fruits à la fin 2007, quand des feux de forêt particulièrement sévères ont embrasé le nord et le sud de l'Etat. Les plus graves étaient ceux du Sud, près de San Diego, où malgré tous les efforts des pompiers, le brasier se répandait et on prévoyait des vents de la force d'un

ouragan. Au troisième jour, le lundi 22 octobre, j'ai convoqué mon équipe pour un point général à 6 heures du matin, comme j'avais pris l'habitude de le faire. On m'a expliqué que de vastes zones de San Diego étaient à présent exposées, et que l'ordre avait été donné d'évacuer un demi-million de personnes. Un demi-million ! C'était la population de La Nouvelle-Orléans avant Katrina et probablement le plus important déplacement de personnes de l'histoire de la Californie. Déjà, des milliers d'individus se dirigeaient vers le Qualcomm Stadium, désigné comme premier point de ralliement pour les évacués qui ne savaient pas où aller.

J'ai dit : « On va sur place. » Au lieu de partir pour Sacramento, j'ai établi ce matin-là mon quartier général dans mes bureaux de Santa Monica, d'où j'ai passé tous les coups de téléphone qui s'imposaient pendant que mon équipe se rassemblait. J'ai appelé le maire de San Diego, Jerry Sanders, un ancien chef de la police, avec qui nous sommes convenus de nous retrouver plus tard au stade. Bettenhausen, qui était en contact permanent avec les commandants sur le terrain, a dit que la population réagissait à notre message d'évacuation comme on l'avait espéré. Ce message avait été rédigé de façon à transmettre les deux informations indispensables pour ceux dont la maison était sur la route du feu : d'abord, quand la police vous dit de partir, prenez vos affaires et partez, parce qu'un incendie avance plus vite qu'un homme qui court ; deuxièmement, non seulement nous allons tout faire pour protéger votre maison des flammes, mais la police patrouillera dans votre quartier pour éloigner les pillards.

Au Qualcomm Stadium, on attendait une dizaine de milliers de personnes, sinon plus. Je me suis dit que dans ce genre de situation, personne n'allait penser à emporter des couches et du lait maternisé pour les bébés, par exemple, ou encore de la nourriture pour les chiens. J'ai donc dressé une liste et appelé le chef de l'Association californienne des épiciers pour lui demander si les détaillants de la région pouvaient immédiatement livrer ces articles. Il a offert ses services avec enthousiasme.

J'ai ensuite appelé la Maison-Blanche pour mettre le président Bush au courant de la situation. Nous avions jusqu'alors entretenu des rapports courtois mais distants. Le président Bush se montrait invariablement disponible pour un entretien, et si nous n'étions pas toujours d'accord sur ce que devait faire le gouvernement fédéral pour la Californie, j'ai vite compris que si je ne lui soumettais qu'un problème à la fois, je serais écouté. Il n'est pas étonnant que mes rapports avec son père aient été plus chaleureux. Pour George Bush père, j'étais un protégé admiratif qui s'imprégnait de tout ce qu'il pouvait apprendre. Mais George W. et moi avions pratiquement le même âge, et nos intérêts divergeaient parfois.

Mais au moment où les incendies faisaient rage, le président Bush m'a fait très forte impression. Il avait appris la leçon de Katrina à la dure, et il m'a posé le genre de questions que seul pose quelqu'un qui a vécu une catastrophe. Il savait que le gouvernement fédéral risquait de ne pas réagir

avec la vitesse nécessaire parce qu'il fallait conserver des équipes d'intervention pour d'autres urgences dans l'ensemble du pays. Il m'a dit que son chef de cabinet nous aiderait à obtenir tout ce dont nous aurions besoin et que je pouvais toujours l'appeler directement si j'estimais qu'il devait être informé de quoi que ce soit. Comme j'avais des doutes, je l'ai appelé après quarante-cinq minutes pour lui poser une question, et il a pris mon appel.

A peine trois jours après, le président Bush était sur les lieux. Il a serré la main à des pompiers, visité des maisons, tenu des conférences de presse et nous a bombardés de questions. Il s'est conduit en véritable meneur d'hommes.

Pendant ce temps, mon propre chef de cabinet nous informait que la Garde nationale était en route. Susan était restée à Sacramento pour coordonner l'action du bureau du gouverneur avec Dan Dunmoyer, le secrétaire de cabinet, et je lui avais demandé de faire affecter au Qualcomm Stadium mille hommes de la Garde nationale qui travaillaient à une opération de sécurisation de la frontière. Elle a appelé le général en charge pour lui dire qu'il nous fallait des troupes. Le type n'avait manifestement encore jamais vu Susan en mode commando, et il a commis l'erreur de réclamer que la paperasse soit en règle. « D'accord, a-t-il dit, il nous faut un ordre de mission.

— L'ordre de mission est de retirer mille hommes de la frontière et de les envoyer immédiatement à Qualcomm, a répété Susan.

— Mais il me faut un ordre de mission. Il faut qu'y figure...

— *Le voilà ton putain d'ordre de mission !* a-t-elle explosé. Envoie mille hommes à Qualcomm. Et je veux qu'ils soient en route dans l'heure. » Le général nous a obtenu les troupes.

Elle s'est ensuite occupée des lits de camp qui seraient forcément nécessaires cette nuit-là. Des milliers de lits de camp, d'oreillers et de couvertures avaient été stockés quelque part dans la région en cas d'urgence. « Ils arrivent », ne cessaient de répondre les responsables. Mais à force d'appels, Dan et elle avaient fini par découvrir que rien n'était arrivé à destination.

« Ça ne me suffit pas, a-t-elle dit. Il me faut la *certitude* que le matériel est bien dans les camions. Je veux savoir exactement où ils sont à cette heure. Trouvez-moi les numéros de portable des chauffeurs. » Les heures passaient, et on n'arrivait pas à localiser les lits de camp. Au lieu d'attendre, on a appelé Walmart et d'autres géants de la distribution de l'Etat. Plus tard dans la journée, un gros porteur C-130 de la Garde nationale californienne bourré à craquer de lits de camp gracieusement cédés décollait de Moffett Field, à Mountain View, pour San Diego.

Ce genre d'initiative ne figure dans aucun manuel. J'avais constaté que lors de l'ouragan Katrina les responsables à tous les niveaux avaient attendu que quelqu'un d'autre agisse – parce que c'est ce que recommandent les manuels. « Toute catastrophe est locale », m'avaient expliqué les spécialistes. Les responsables de l'Etat sont censés attendre que les responsables locaux

réclament de l'aide ; les responsables fédéraux attendent que ceux de l'Etat les sollicitent, et ainsi de suite. J'ai dit : « C'est nul. C'est pour ça que des milliers de personnes se sont retrouvées sur les toits à La Nouvelle-Orléans. Ça ne se passera pas comme ça ici. » J'avais une règle simple : « Je veux des *actes*. S'il faut faire quelque chose qui ne figure pas dans le manuel, oubliez le manuel. Faites ce qui doit être fait. Débrouillez-vous pour que ce soit fait. »

Une fois mon équipe réunie, nous sommes partis pour San Diego. Dès le décollage, on pouvait voir le nuage grisâtre des incendies, à plus de 150 kilomètres de nous. Dans l'après-midi, j'ai pris un hélicoptère pour visiter les principaux foyers et voir les flammes de mes yeux. Mais il fallait avant tout communiquer avec le public. J'ai retrouvé le maire, Sanders, et d'autres élus locaux devant Qualcomm, et on s'est déplacés en équipe : d'abord dans les travées et le parking pour accueillir les évacués, les urgentistes et les volontaires qui affluaient, ensuite pour nous adresser aux médias.

Par bonheur, j'avais été initié à la communication de crise par mon prédécesseur. Pendant la période de transition, Gray Davis avait eu l'amabilité de me contacter au beau milieu d'un incendie important, mais moins que celui-ci. Il m'avait proposé de l'accompagner, de rencontrer les pompiers, visiter des maisons, s'entretenir avec les familles et s'adresser aux médias. J'ai vu comment il absorbait les informations lors d'un briefing, comment il remerciait les pompiers pour leur action tout en veillant à ne pas les distraire de leur mission. Il avait même servi le petit déjeuner à ceux qui finissaient le quart de nuit. Il se rendait de maison en maison, réconfortait les victimes, leur demandant s'il y avait quoi que ce soit que l'Etat pouvait faire pour eux. A tous il donnait de la force.

Ce temps que nous avons passé ensemble a permis d'adoucir la transition et démontré que nous étions capables de collaborer, même si la campagne nous avait poussés à l'affrontement. Plus important, Gray m'a fait comprendre qu'un gouverneur doit agir plutôt que de se contenter de passer des coups de téléphone depuis Sacramento.

A San Diego, nous avons commencé à donner des conférences de presse régulières, pour bien faire comprendre à tout le monde qu'il n'y avait pas de cachotteries. Nous avons tout décrit, étape par étape, avec des déclarations du genre : « Nous avons des vents de 96 km/h, et les flammes font des bonds de 2,5 km. Mais nous serons probablement en mesure de les maîtriser. » Nous avons envoyé le message clair que l'Etat fédéral et les intervenants locaux travaillaient main dans la main, mais nous avons aussi admis nos erreurs sans attendre. La règle, c'était : « Pas de baratin. » Quand on a perdu les lits de camp, on l'a reconnu. Disposer d'un type avec l'expérience et le sens de l'humour de Bettenhausen s'est révélé particulièrement pratique. Il m'accompagnait partout et restait en contact permanent avec les pompiers qui se trouvaient en première ligne et leurs chefs. Les nouvelles étaient souvent mauvaises, mais on ne sentait jamais la frénésie dans leur voix, seulement de la discipline et de la détermination : « Gouverneur, nous avons un gros

problème. Nous venons de perdre encore cinquante maisons. Trois pompiers sont blessés et nous redéployons nos hommes. Nous évacuons une nouvelle zone, et la police des autoroutes et le shérif sont en train de barrer les routes et de protéger les habitations... »

On restait en communication permanente avec les chefs des pompiers, à qui on demandait sans cesse ce dont ils avaient besoin. Ils nous donnaient les informations qui nous permettaient de tenir le public au courant de l'évolution de la situation.

On a appris que le vent avait tourné et que les résidents d'une maison de retraite située sur la voie des flammes étaient en cours d'évacuation vers un abri improvisé au champ de courses de Del Mar. Mais l'endroit était conçu pour accueillir des chevaux, pas des gens. On était à la fin de la journée, mais mon instinct m'a dit de me rendre sur les lieux ; pour des personnes âgées, la situation pouvait s'avérer particulièrement dangereuse.

À notre arrivée, le soleil se couchait déjà. Il y avait environ trois cents évacués. Le spectacle qui s'offrait à nous m'a fait très mauvaise impression : les petits vieux étaient parqués dans des fauteuils roulants avec leur poche de perfusion, alignés le long d'un mur ou étendus sur des tapis de gym posés à même le ciment glacial. Quelques-uns pleuraient, mais la plupart restaient immobiles sans rien dire. J'ai eu l'impression de traverser une morgue. J'ai déposé une couverture sur un vieux monsieur et plié un manteau pour en faire un oreiller que j'ai placé sous la tête d'une vieille dame. Aucun n'avait sur lui ses médicaments ; certains réclamaient une dialyse. Un infirmier et commandant de réserve de la marine nommé Paul Russo avait courageusement pris les choses en main et, avec l'aide de volontaires, il se démenait pour trouver des lits d'hôpital. Il fallait de l'aide, faute de quoi certains n'y survivraient pas. Immédiatement, avec deux ou trois personnes, Daniel Zingale et moi avons pris nos téléphones et appelé des services d'ambulances et des hôpitaux pour procéder sur le champ au transfert des plus fragiles. Nous sommes restés sur place quelques heures, le temps d'être sûrs que les choses étaient en bonne voie, et nous sommes repassés deux fois cette nuit-là pour prendre des nouvelles de Paul, de ses volontaires, et des patients. Le lendemain, la Garde nationale a pu monter un hôpital militaire de campagne juste à côté.

Par bonheur, les dysfonctionnements comme celui de Del Mar ont été rares. Les incendies de San Diego ont continué à faire rage pendant trois semaines, mais ces trois premiers jours avaient donné le ton de notre attitude face à la catastrophe. Avec plus d'un demi-million de déplacés, c'était la plus importante évacuation de l'histoire de la Californie. Il y a eu au total 9 morts et 85 blessés, des pompiers pour la plupart. Deux mille kilomètres carrés ont brûlé, et les dégâts ont été très étendus, avec plus de 1 500 maisons et des centaines de commerces sinistrés, pour un coût estimé à 2,5 milliards de dollars. Le bilan au lendemain d'une catastrophe est toujours tragique. Mais on avait évité un nouveau Katrina, et j'avais la satisfaction de savoir que notre

préparation acharnée avait été payante.

Une catastrophe plus grave encore se profilait à l'horizon, qui frapperait bien plus de familles et bouleverserait bien plus d'existences que les feux de forêt. L'Amérique était à la veille du plus terrible effondrement économique depuis la Grande Dépression. A Sacramento, on en avait perçu le premier signe alors qu'on s'attaquait à l'élaboration du budget 2008-2009. Au printemps, les effets d'un ralentissement brutal dans l'immobilier s'étaient fait sentir, malgré les prévisions optimistes des économistes.

Les experts disaient : « On constate bien un petit vent contraire dans l'immobilier, mais ça va repartir dans les deux années qui viennent. Les fondations sont solides, et on peut s'attendre à une croissance régulière pour 2009-2010. » Pourtant, à peine deux mois plus tard, nos recettes fiscales mensuelles montraient une baisse alarmante : on était à 300 millions de dollars au-dessous des attentes en août, 400 millions en novembre, 600 millions en décembre. Des prévisions faisant état d'un trou de 6 milliards dans notre budget au début de la prochaine année fiscale sont apparues en juillet 2008. Je me disais : *Mais qu'est-ce qui nous arrive ?*

On situe généralement le début de la Grande Récession à l'effondrement du marché financier de septembre 2008, mais la crise a frappé plus tôt et plus fort en Californie que dans le reste du pays, à cause de l'importance de notre marché immobilier et des répercussions de l'affaîssement des emprunts hypothécaires. Le cours déjà légendaire de l'immobilier californien avait explosé dans les années 1980 et 1990, et les propriétaires s'étaient mis à exploiter la plus-value sans cesse croissante de leur logement pour financer leur retraite, les frais universitaires de leurs enfants ou l'achat d'une résidence secondaire. Mais ils commençaient à avoir du mal à rembourser leurs crédits et les saisies ont atteint une cadence deux fois supérieure à la moyenne nationale. Selon certaines estimations, plus de 630 milliards de dollars étaient partis en fumée, et cela se traduisait par des dizaines de milliards de dollars en moins dans les recettes fiscales.

La responsabilité revenait en partie au gouvernement fédéral, qui avait autorisé la pratique de crédits immobiliers « subprime », rapides et laxistes. Autrefois, un apport de 25 % était exigé. Mais en plus, on avait encouragé les organismes semi-publics Fannie Mae et Freddie Mac à prêter davantage aux emprunteurs à faible revenu afin de stimuler l'économie et de répandre la culture de la propriété foncière. Cela n'a fait qu'alimenter la bulle immobilière. Comme me l'avait enseigné Milton Friedman, dès que le gouvernement fédéral se mêle des marchés, les Etats en paient le prix. Les Californiens subissaient à présent le contrecoup d'une bourde fédérale, et en tant que gouverneur, j'étais pris de court.

Je ne disposais pas de fonds importants pour intervenir, mais j'ai consacré au problème chaque dollar sur lequel j'ai pu mettre la main. On a



tout fait pour accélérer la dépense des sommes obligatoires allouées aux travaux d'infrastructures comme la construction d'autoroutes et de voies de chemin de fer, la création de nouvelles routes et la réfection de vieux ponts. On a trouvé de l'argent à injecter dans des programmes visant à permettre aux ouvriers du bâtiment de conserver leur emploi. On a convaincu les principaux prêteurs de geler les taux d'intérêt pour les plus de 100 000 propriétaires immobiliers en situation de très grand risque. On a embauché plus de 1 000 personnes pour ouvrir des centres d'appel où les détenteurs d'un crédit immobilier et les chômeurs en difficulté pouvaient trouver conseil.

Juste avant Noël, le secrétaire au Trésor Hank Paulson est venu nous voir pour discuter de la crise des crédits subprime. Ensemble, on a tenu une réunion publique « municipale » à Stockton, et je l'ai entendu parler de « minimiser les éclaboussures » de la crise immobilière sur l'ensemble de l'économie. A ce moment-là, en livrant mes commentaires au public, je pensais encore pouvoir qualifier le problème de « hoquet ». Mais j'avais un mauvais pressentiment. Peu après, je me suis envolé vers Washington pour une réunion de gouverneurs où Alphonso Jackson, secrétaire au Logement du président Bush, a prononcé un discours dans lequel il disait que le rêve américain d'accession à la propriété se portait comme un charme. Je connaissais un peu Alphonso, alors je l'ai attiré à l'écart lors d'une pause pour lui demander ce qu'il en était réellement. Il s'est borné à dire : « Ça ne sent pas bon. » L'expression de son visage m'a alerté. Il avait l'air plus préoccupé que sur l'estrade un peu plus tôt.

J'ai décidé de mettre au panier nos prévisions économiques pour l'année fiscale 2008 et d'établir un budget avec une prévision de croissance nulle. Dans notre Etat accro à la croissance, un budget zéro à Sacramento était beaucoup plus douloureux qu'on ne pourrait le penser. Il faudrait composer avec les 10 milliards de dollars d'augmentation automatique des retraites, de l'éducation, de l'assurance maladie ou d'autres programmes légalement protégés par mandat fédéral. Alors si les recettes de l'Etat restaient plates, la seule façon de trouver les fonds serait de faire des coupes dans d'autres programmes moins protégés. Le choix était vraiment difficile. Si on réduisait le budget des prisons, il faudrait laisser sortir certains détenus au risque de rendre nos quartiers moins sûrs. Si c'était dans l'éducation, qu'allait-on dire de notre attitude à l'égard des plus vulnérables de nos concitoyens, les enfants ? Si on taillait dans la santé, ne ferait-on pas passer le message que les personnes âgées, les handicapés ou les aveugles ne nous intéressaient pas plus que ça ?

J'ai fini par décider de retrancher 10 % à tous les programmes quels qu'ils soient. Il est particulièrement douloureux de se trouver à court d'argent pour des mesures qu'on a soutenues avec énergie. J'avais par exemple appuyé un projet de loi favorisant le recours aux familles d'accueil pour que les gamins ne finissent pas à la rue. J'estimais que ce genre de disposition permettrait au bout du compte de réduire les dépenses de santé et de maintien

de l'ordre parce qu'une fois rendus à eux-mêmes, seuls certains de ces enfants provisoirement adoptés reprennent la mauvaise voie. Mais après avoir défendu ce projet avec la plus grande passion, j'ai été obligé de l'annuler dès que la crise financière a frappé. Je l'ai très mal vécu, et j'avais l'air d'une sacrée andouille en me dégageant d'une promesse que je voulais pourtant tenir.

J'ai consacré les derniers jours ouvrables de décembre 2007 à rencontrer l'un après l'autre certains défenseurs de groupes d'intérêt et représentants communautaires que j'ai invités à me voir dans la salle de réunion du cabinet proche de mon bureau. J'estimais qu'il était de mon devoir de leur exposer moi-même notre situation financière, les yeux dans les yeux. Derrière chaque coupe, il n'y a pas que des dollars, mais des êtres de chair et d'os. On a l'air bien froid quand on invoque la responsabilité budgétaire devant le représentant de victimes du sida, d'enfants pauvres ou de personnes âgées qui est assis en face de soi. Je leur disais : « Les Démocrates l'ont dans l'os, les Républicains l'ont dans l'os, on l'a tous dans l'os. » Quand je leur demandais ce qu'ils en pensaient, à ma surprise, ils me remerciaient de leur avoir parlé sincèrement. Beaucoup m'ont donné de précieux conseils.

J'étais ulcéré par le fait qu'une part de ces souffrances aurait pu être évitée. Avant même mon élection en 2003, j'avais dit et répété que la tendance à jouer les montagnes russes qui caractérisait le dynamisme économique de la Californie était porteuse d'un risque immense en cas d'écclatement – et que notre Etat réclamait d'urgence la constitution d'un matelas. J'avais essayé de mettre en place un fonds de stabilisation pour les mauvais jours qui aurait à présent atteint 10 milliards de dollars, mais je n'avais pas su convaincre les élus et les électeurs de l'assortir de règles suffisamment strictes pour que l'argent ne soit débloqué qu'en cas d'urgence absolue. Eh bien, les mauvais jours étaient là, et il fallait maintenant prendre des décisions désagréables pour tout le monde, à commencer par moi.

Au printemps 2008, les recettes de l'Etat se sont effondrées. Le déficit budgétaire s'est creusé de 6 milliards supplémentaires rien qu'entre janvier et avril. Et c'était six mois avant que la crise financière devienne mondiale.

Dès janvier, avant même la fin des primaires, j'ai soutenu la candidature de John McCain aux présidentielles. Cela faisait des années que le sénateur de l'Etat voisin m'accordait son soutien, notamment pendant les moments difficiles de 2005, où il avait passé une journée entière dans mon autocar à parcourir avec moi la Californie du Sud et à promouvoir mes initiatives de réforme qui échoueraient malgré tout.

Dans le même temps, pendant la campagne présidentielle, je me suis abstenu de critiquer Hillary Clinton ou Barack Obama. A vrai dire, sur les principaux thèmes, notamment l'environnement et la mise en place d'une économie des énergies nouvelles, je trouvais que n'importe lequel des candidats serait préférable à l'administration en poste. J'ai dit devant un auditoire à Yale : « Le président McCain, le président Obama ou la présidente

Clinton, tous vont faire passer ce pays à la vitesse supérieure en matière de lutte contre le réchauffement climatique. Chacun des trois sera formidable pour l'environnement. Les choses se mettront en route dès le lendemain de l'investiture. »

Au mois d'août, pour la première fois depuis vingt ans, je n'ai pas assisté à la Convention nationale républicaine. J'étais coincé en Californie, aux prises avec le budget, mais mon absence témoignait indirectement d'une préoccupation plus profonde. Je n'étais pas séduit par le conservatisme croissant du parti, et l'immense majorité des électeurs californiens non plus. Cette dérive à l'extrême droite est devenue flagrante quand McCain a choisi Sarah Palin pour colistière. Au moment de cette désignation, j'ai qualifié Mme Palin de dirigeante et de réformatrice habile et courageuse. Mais j'ai fini par trouver désagréable la façon dont elle divisait l'opinion.

Si vous aviez visité le domicile des Schwarzenegger cet automne-là, vous auriez été frappé par la diversité politique qui y régnait. J'avais collé une grande affiche de John McCain sur la porte d'entrée et dans le salon trônait une silhouette grandeur nature d'Obama. Les enfants, pour la première fois, paraissaient s'engager : l'intensité dramatique de l'élection présidentielle les intéressait beaucoup plus que la fonction qu'occupait leur père. J'avais toujours charrié Maria sur le fait qu'elle était issue d'une famille de clones politiques, mais ce n'était vraiment pas le cas chez nous. Parmi nos enfants, l'un était démocrate, un autre était républicain, et les deux autres se déclaraient indépendants ou indécis.

Quand elle a frappé fin 2008, la Grande Récession a largement balayé les résultats obtenus par des années de discipline et de restrictions. En prévision du budget suivant, celui de l'année 2009-2010 qui commençait en juillet, il fallait compter sur un trou cumulé pour l'année en cours et la suivante de 45 milliards de dollars. Aussi bien en termes de pourcentage que de montant net, c'était le déficit le plus important qu'avait jamais connu la Californie – en fait, c'était le déficit le plus important jamais connu par quelque Etat que ce soit. On aurait fermé toutes les écoles, toutes les prisons et licencié tous les fonctionnaires que ça n'aurait pas suffi.

J'avais beau prendre toutes les mesures pour économiser les bouts de chandelle, le budget ne cessait de s'alourdir. Avec l'effondrement des marchés financiers, il a fallu injecter des milliards de dollars pour couvrir les pertes du système de retraite des employés de l'Etat. J'ai imposé avec fermeté des modifications permettant de mettre fin aux principaux abus, mais ça n'a pas suffi non plus. En attendant, les frais pénitentiaires ne cessaient d'augmenter, grâce aux généreux contrats signés les années précédentes par les gouverneurs en place ainsi qu'aux augmentations ordonnées par des juges fédéraux qui s'étaient de fait réapproprié certaines parties du système. Je m'étais démené pour épargner plus de 1 milliard de dollars à travers quelques modifications

controversées, dont la suppression de l'augmentation automatique du salaire des gardiens et la réforme de notre politique de liberté conditionnelle. J'ai dû affronter le plus redoutable des syndicats de l'Etat – celui du personnel pénitentiaire – tout en résistant de mon mieux à la pression de mes plus fidèles sympathisants au sein des forces de l'ordre, comme les shérifs ou les chefs de la police. Nous avons proposé de traiter comme de simples délits un plus grand nombre de crimes sans violence, d'envoyer un plus grand nombre de prisonniers hors de l'Etat et de développer des alternatives à l'incarcération pour les délinquants à faible risque, comme la surveillance par GPS ou l'assignation à résidence. Nous avons remporté d'importantes victoires sur ces fronts-là, mais les frais pénitentiaires continuaient à augmenter. En fait, on consacrait à présent davantage d'argent aux prisons qu'aux universités.

Les querelles budgétaires ont commencé à ressembler au film *Un jour sans fin*. A peine les négociations et les coupes pour tel ou tel chapitre du budget étaient-elles conclues, les chiffres de nos recettes s'avéraient encore inférieurs à nos prévisions et il fallait tout reprendre depuis le début.

Le pire est venu au début de 2009. C'est habituellement en juin qu'on négocie le budget (et les discussions se prolongent souvent interminablement au cœur de l'été). Mais le paysage financier de la Californie s'était dégradé si vite au moment de l'effondrement mondial que j'ai convoqué une session extraordinaire de l'Assemblée et avancé le débat budgétaire à Noël. Il n'y avait pas que le déficit. On avait aussi un problème de trésorerie. L'Etat allait se retrouver à court de liquidités et devrait peut-être émettre des reconnaissances de dette pour payer ses factures.

J'ai toujours eu tendance à trancher dans le vif. C'est en partie par philosophie : quand on dépense plus qu'on ne gagne, il faut tailler dans la dépense. C'est aussi simple que ça. C'est aussi en partie mathématique : en matière de budget, plus vite on procède aux coupes, moins elles ont à être profondes. Mais la cruauté des chiffres semblait avoir sur les élus l'effet opposé : elle les tétanisait. Les pourparlers ont traîné jusqu'en janvier, puis en février. Je pressais les parlementaires d'agir. Devant mon bureau, j'ai installé un écran où l'on pouvait lire « Temps de réaction de la législature » avec le décompte des jours et de la dette cumulée pour chaque journée où le budget n'était pas voté.

A la mi-février, quand les négociations se prolongeaient tard dans la soirée, je me disais parfois que c'était finalement moins difficile que d'être couvert de boue glacée dans la forêt vierge, comme dans *Predator*, ou d'avoir à descendre un escalier au volant d'une Cadillac, comme dans *A l'aube du sixième jour*. Et je me disais que les négociations budgétaires n'étaient pas plus pénibles que les séances de cinq heures d'entraînement intensif. Le plaisir de la musculation réside dans le fait que chaque répétition douloureuse d'un mouvement te rapproche un peu plus de l'objectif.

Le poids de la crise a quand même réussi à ébranler mon optimisme légendaire. Le moment de plus grand abattement est venu après une

conversation avec Warren Buffett. Je l'appelais régulièrement pour lui demander ce qu'il observait, là-bas, au-delà de la Californie, d'où il disposait de plus de recul que moi. L'administration Obama avait poursuivi la ligne de mesures de stabilisation entamée par le président Bush, et je voulais qu'il me dise quand tout cela commencerait selon lui à avoir de l'effet. Il m'a répondu : « Cette fois, l'économie est comme un ballon dégonflé. Il ne rebondit pas. Tu le lâches, il tombe à plat et ne bouge pas tant que tu ne le ramasses pas pour y remettre de l'air. »

Et le panorama mondial n'avait pas bonne allure non plus. Il m'a expliqué ce qu'il voulait dire. Les Etats-Unis n'étaient pas les seuls à avoir subi le choc. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Inde et même la Chine étaient atteintes. Ce n'était pas une simple récession américaine parmi tant d'autres. Il a dit : « Si les actifs ont perdu 20 % de leur valeur, le rendement de ces actifs va baisser lui aussi. Avant de vraiment pouvoir retrouver la croissance, il va falloir que le monde entier s'adapte à ce fait. Pousser artificiellement les valeurs à la hausse ne donnera rien. Chacun va devoir s'habituer à vivre avec moins et à reconstruire de plus bas.

— Et combien de temps il va falloir ? ai-je demandé.

— Des années. Au moins jusqu'en 2013 ou 2015. »

Quoi ? 2013 ? J'ai fait le compte dans ma tête : 2009, 2010, 2011, 2012. Mon mandat prenait fin le 31 décembre 2010, et si Warren avait raison, je serais à nouveau en train de lire des scénarios dans mon patio avant d'avoir revu une croissance digne de ce nom.

Maria et Susan ont remarqué que je me traînais comme une âme en peine. Le tableau esquissé par Buffett signifiait que des milliards d'individus, pas seulement les Californiens, allaient devoir traverser des temps difficiles et revoir leurs attentes à la baisse. J'ai diffusé la nouvelle ; Susan m'a entendu à plusieurs reprises rapporter ma conversation aux membres de notre équipe et à certains élus importants. C'était un précieux retour sur terre qui allait nous permettre dans les mois qui suivraient de prendre des décisions douloureuses et impopulaires. En fait, la crise financière m'a contraint à conclure l'accord le plus important et le plus difficile de ma carrière politique. Après plusieurs mois de négociations déchirantes, un soir de février 2009, on est enfin parvenu à s'entendre sur le budget. Il comportait 42 milliards de dollars de coupes et avait demandé de coûteux compromis aux deux camps. Les Démocrates et les syndicats avaient dû faire de profondes concessions dans les domaines qui leur étaient chers, comme la réforme des services sociaux et la mise au chômage partiel d'un grand nombre de travailleurs. Quant aux Républicains, je leur demandais à présent de commettre une hérésie – c'était comme demander à un démocrate pro-avortement de devenir anti-avortement. J'avais promis pendant ma campagne de ne jamais augmenter les impôts sauf dans les plus extrêmes des circonstances. Mais j'avais aussi prêté serment de n'agir que dans l'intérêt de l'Etat, pas dans le mien ou celui de quelque idéologie que ce soit. J'ai donc serré les dents et signé un budget qui prévoyait

l'augmentation des impôts, des taxes sur la vente au détail et même de la taxe sur l'immatriculation des véhicules pendant les deux années suivantes. C'était précisément cette taxe sur les véhicules qui avait coûté à Gray Davis son fauteuil de gouverneur et que j'avais supprimée par mon premier acte officiel.

Comme je m'y attendais, j'ai chuté dans les sondages à la façon du ballon dégonflé de Warren Buffett. Et je n'ai pas été le seul. J'avais réussi à amadouer les chefs parlementaires des deux partis pour qu'ils me suivent, et tous en ont payé le prix. Chez les Démocrates, le chef du groupe au Sénat, Darrell Steinberg, et la présidente de l'Assemblée, Karen Bass, se sont rendus extrêmement impopulaires auprès des progressistes en acceptant de soutenir la tenue de primaires ouvertes ainsi que de nouvelles réformes des services sociaux – comportant par exemple la suppression des hausses automatiques indexées au coût de la vie. Ils ont fait enrager les syndicats de fonctionnaires en acceptant à la fois la réforme des retraites et une autre condition sur laquelle j'ai insisté : la création (enfin !) d'un fonds de stabilisation strictement encadré, seulement employable en cas de réelle urgence. Le prix qu'ont eu à payer les Républicains a été plus lourd encore. Le parti a retiré au sénateur Dave Codgill la direction du groupe le soir même du vote et contraint Mike Villines, chef républicain à l'Assemblée, à renoncer à sa fonction quelques semaines plus tard – pour la seule raison qu'ils avaient accepté un compromis incluant une hausse des impôts.

Mais les choses ne se sont pas arrêtées au compromis sur le budget de février. La Californie possède un si grand nombre de formules budgétaires gravées dans le marbre de la Constitution ou dictées par de précédentes initiatives populaires qu'on ne peut pas faire grand-chose en matière budgétaire sans avoir à passer par les urnes. Pour entériner l'accord, j'ai dû convoquer un nouveau vote extraordinaire au mois de mai.

Ce scrutin a tourné à l'affrontement entre les extrêmes – droite et gauche réunies – et le centre – tous ceux qui penchaient pour soutenir l'accord. Les démocrates se heurtaient aux démocrates sur la question des coupes budgétaires et les républicains aux républicains sur celle de la hausse des impôts. Le texte proprement dit était imparfait – il ne satisfaisait vraiment personne, pas même moi – et ça le rendait politiquement fragile. J'étais profondément irrité de voir que les dirigeants des partis et la presse ne racontaient jamais l'histoire de ce budget, et les réalités incontournables qui nous avaient conduits là. Les syndicats ont mené une campagne particulièrement dure contre mon fonds de stabilisation à cause du plafonnement des dépenses qu'il imposerait.

J'ai été déçu du manque de soutien auquel ont eu droit les élus, dont moi, qui s'étaient particulièrement exposés. Cela faisait des années que les Démocrates et les syndicats réclamaient davantage de recettes. Et à présent que moi, un républicain, je leur offrais une hausse des impôts, que faisaient-ils ? Ils s'y opposaient !

Mes talents de vendeur m'ont lâché. J'ai découvert qu'après m'être efforcé pendant six ans de faire prendre aux citoyens la mesure du problème budgétaire de l'Etat, ils ne m'avaient pas suivi. Comme on se dirigeait droit vers une défaite, j'ai même essayé la tactique de la peur. J'ai évoqué un « budget alternatif » apocalyptique pour montrer aux électeurs que s'ils nous lâchaient, le ciel risquait de nous tomber sur la tête. La proposition prévoyait la libération de 50 000 détenus, le licenciement de milliers d'enseignants et d'autres représentants de l'Etat et la vente forcée de sites emblématiques comme la prison de San Quentin ou le stade Los Angeles Memorial Coliseum.

Ça ne nous a pas empêchés de perdre. Les électeurs ont rejeté chacune des principales mesures, et dans les mois qui ont suivi, les législateurs ont dû retourner à leurs cahiers et remettre sur le métier le budget 2008-2009. Et ma vision apocalyptique, hélas, n'était pas très loin du compte, finalement. En juin, j'ai dû annoncer 24 milliards de dollars de coupes. Des milliers d'enseignants et de fonctionnaires ont été mis à pied. L'Etat a été obligé d'émettre pour 2,6 milliards de reconnaissances de dette pour payer les factures, puisque nous étions de nouveau à court de liquidités. (On n'a quand même pas eu à vendre le Coliseum ni San Quentin.)

Pour la famille, cet été-là a été celui de pertes terribles. Eunice et Sarge continuaient à passer leurs vacances à Hyannis Port, malgré le fait qu'ils étaient désormais fragiles et âgés : lui avait quatre-vingt-treize ans et elle quatre-vingt-sept. Sarge avait atteint un stade avancé de la maladie d'Alzheimer, au point de ne plus reconnaître personne, pas même Eunice. Ils se trouvaient à Hyannis depuis à peine deux semaines quand, le 9 août, il a fallu conduire d'urgence Eunice à l'hôpital de Cape Cod ; deux jours plus tard, elle mourait.

Eunice avait compté dans la vie de tant de monde qu'on a assisté à une vague de chagrin planétaire. Les Kennedy ont donné une messe dans l'église où j'avais épousé Maria plus de vingt ans auparavant. Et si Sarge a pu y assister, Teddy n'en a pas eu l'occasion parce qu'il était au stade terminal d'un cancer du cerveau. Deux semaines plus tard, à Boston, il décédait à son tour.

J'ai très mal vécu la disparition de Eunice. Elle avait été mon mentor, mon premier soutien moral et la meilleure des belles-mères. Mais mon chagrin n'était rien comparé à celui de mon épouse. J'ai vu Maria souffrir comme jamais auparavant. Nous avons eu de longues conversations à propos de sa mère, mais elle n'a pas fait publiquement état de sa peine avant deux mois, lorsqu'elle est allée prononcer un discours à sa conférence de femmes. Devant les milliers de participants rassemblés au Long Beach Arena, elle a dit : « Quand on me pose la question, je réponds que ça va, que je tiens le coup. Mais la vérité, c'est que je ne vais pas bien du tout. La vérité, c'est que le décès de ma mère m'a mise à terre. C'était mon héroïne, mon modèle, la meilleure de mes meilleures amies. Il n'y a pas eu un jour de ma vie où je ne

lui ai pas parlé. A mesure que je grandissais, j'ai vraiment tout fait pour qu'elle soit fière de moi. »

Plus tard cet automne-là, je me suis rendu au Danemark pour une mission dont je savais que ma belle-mère aurait été fière. Eunice et Sarge n'avaient jamais hésité à franchir les frontières au mépris des complications bureaucratiques quand il s'agissait de réaliser quelque chose d'important. C'est de cette façon que Eunice avait créé les jeux Olympiques spéciaux et Sarge, le Peace Corps.

Le secrétaire général des Nations unies, Ban Ki-moon, et moi avons travaillé ensemble à un projet ambitieux pour répondre au réchauffement de la planète. Deux ans plus tôt, en 2007, l'initiative californienne sur le réchauffement climatique lui avait fait si bonne impression qu'il m'avait invité à prendre la parole à la séance d'ouverture des Nations unies. En grimpant les marches du podium, ce jour-là, j'avais été saisi par le sentiment de me trouver à l'endroit où John F. Kennedy, Nelson Mandela ou Mikhaïl Gorbatchev s'étaient adressés à l'ONU avant moi. L'occasion avait fourni une tribune mondiale à la Californie – et une chance de contribuer à un dialogue international crucial.

A présent, deux ans plus tard, la Conférence de Copenhague sur le climat allait être la réunion la plus importante sur la question depuis l'adoption du Protocole de Kyoto en 1997. Après des années de conférences sur l'environnement, de programmes et de débats, les dirigeants de plus de 110 pays venaient à Copenhague pour tracer les grandes lignes d'un plan d'action. Mais le secrétaire général s'inquiétait des faibles chances qu'il y avait de voir s'entendre les pays industrialisés et les pays en voie de développement. Les Etats-Unis n'avaient pas ratifié les accords de Kyoto, et la Chine comme l'Inde avaient clairement dit qu'elles ne souhaitaient pas se laisser dicter leur politique climatique par l'Europe ou l'Amérique. Les complications n'en finissaient pas.

Depuis sa visite à San Francisco en 2007, Ban avait vu avec beaucoup d'intérêt la Californie bâtir des coalitions de plus en plus larges avec d'autres Etats américains et des acteurs territoriaux à l'étranger. La Western Climate Initiative, notre programme régional de quotas sur les émissions de carbone, s'était étendue jusqu'à compter sept Etats américains et cinq provinces canadiennes. Et notre second Sommet de gouverneurs sur le climat mondial, fin 2009, a attiré des gouverneurs et des dirigeants régionaux des six continents malgré la récession mondiale.

Ce mouvement territorial sur le changement climatique avait tendu des passerelles vers le monde en voie de développement. A l'échelle du dialogue entre nations, Washington et Pékin se trouvaient dans l'impasse sur ces questions, mais ils souhaitaient nous voir établir des relations de région à région. La Californie avait déjà signé avec Shanghai et plusieurs provinces chinoises parmi les plus industrialisées des accords visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre et à collaborer sur les projets d'autobus et de



train à grande vitesse électriques fondés sur l'énergie solaire et éolienne.

A mesure que ces avancées devenaient publiques, les membres de la communauté environnementaliste ont senti qu'une immense opportunité s'offrait à eux. Ban Ki-moon a manifesté beaucoup d'intérêt quand je lui ai présenté l'approche californienne comme pouvant servir de plan B au sommet de Copenhague, parallèlement à la démarche principale de l'ONU en matière de réchauffement climatique. « Même si les négociations finissent dans l'impasse, ai-je dit, on peut éviter que la conférence ne laisse un sentiment d'échec. Il suffira d'expliquer que derrière le blocage des gouvernements nationaux nous rencontrons de grands succès à l'échelon territorial, et que nous n'allons pas baisser les bras. »

Tous les grands mouvements de l'histoire – les droits civiques, le vote des femmes, la lutte contre l'apartheid, ou pour la sécurité des travailleurs – ont pris naissance par la racine et non dans les salons de Washington, Paris, Moscou ou Pékin. C'était de ce modèle que je m'inspirais dans ma tentative de m'attaquer au changement climatique. Quand par exemple nous avons réduit de 70 % la pollution du deuxième port maritime d'Amérique, celui de Long Beach, l'ordre n'est pas venu de Washington. Nous l'avons fait tout seuls. Nous avons passé des lois interdisant aux camions de laisser tourner leur moteur à l'arrêt et offert aux routiers des incitations fiscales pour qu'ils adoptent le moteur électrique, au diesel propre ou hybride. C'est aussi de cette façon que la Californie a construit l'Autoroute de l'hydrogène (une chaîne de stations-service pour les véhicules à hydrogène), lancé le programme du million de toits solaires, et s'est engagée à réduire radicalement ses émissions de gaz à effet de serre : sans attendre l'intervention de Washington. Alors s'il était possible de lancer une lame de fond dans le monde entier à partir de projets de ce genre, en y impliquant les gens, les entreprises, les villes, les régions, les gouvernements nationaux réagiraient peut-être à leur tour.

C'est l'idée que j'ai soumise aux chefs d'Etat rassemblés à Copenhague. Après mon discours, on a fait venir la presse, mais dans un autre hôtel que celui de la conférence, pour mieux théâtraliser le message : « Pendant que les gouvernements nationaux se réunissent là-bas, nous le faisons ici. Vous devez nous accorder la même attention qu'à eux. Il ne s'agit pas de *prendre leur place*, parce que nous sommes les seconds rôles et eux les stars. Mais sans les seconds rôles, ils n'aboutiront pas. »

Comme l'avaient prédit les pessimistes, le sommet de Copenhague n'a débouché sur aucun accord contractuel. Le président Obama a fait la une avec son intervention personnelle et sa tentative de dégager un accord de dernière heure avec la Chine, l'Inde, l'Afrique du Sud et le Brésil. Notre initiative n'a pas suffi à changer le cours des événements, mais elle a quand même apporté une nouvelle dimension au débat. Ban Ki-moon et moi sommes devenus bons amis, et l'année suivante, nous avons réfléchi ensemble aux nouvelles façons dont les gouvernements territoriaux pourraient faire avancer la lutte contre le

réchauffement climatique.

Je me suis aussi lié d'amitié avec le président Obama. Peu après le soir de sa victoire électorale de 2008, dans un discours prononcé devant un auditoire républicain, je l'ai félicité et lui ai souhaité de réussir parce que les Californiens avaient tout à gagner d'une présidence efficace. Connaissant mon attitude coopérative à son égard, le président m'a invité à la Maison-Blanche, et nous avons pu nouer une forte relation de travail. Il avait remarqué l'éclectisme de ma démarche et savait que nous partagions certains objectifs en matière d'environnement, d'immigration, de réforme du système de santé ou d'infrastructures, et qu'il pouvait être sûr que je ne lui tirerais pas une balle dans le dos à peine sorti de la Maison-Blanche. Il m'a reçu avec une accolade. Notre conversation a été détendue et pleine d'humour, malgré le fait que nous étions l'un et l'autre confrontés à de terribles difficultés économiques : la récession, le chômage galopant, le gouffre du déficit.

Dans les sondages, mon taux d'approbation était tombé à 28 %, témoignant du mécontentement général et des souffrances que suscitait la situation économique. Au moins, je n'étais pas aussi bas que la législature, qui plafonnait à 17 %. Un choix s'offrait à moi. Je pouvais chercher à faire remonter ma popularité, ou alors continuer à me battre pour améliorer ce qui devait l'être à Sacramento et me résoudre à voir mon taux d'approbation faire du rase-mottes. J'ai choisi de me battre. Contrairement aux politiciens ordinaires, je n'avais rien à perdre. Il me restait un an d'exercice, et les lois sur la limitation des mandats et la Constitution m'interdisaient de briguer une nouvelle réélection ou la présidence.

Six années de hauts et de bas m'avaient forgé en tant que gouverneur de la même façon que les combats de gladiateurs et la roue de la douleur avaient forgé Conan le Barbare. Je connaissais à présent le fonctionnement de la politique et du gouvernement, et malgré les pugilats, la récession et les mauvais sondages, j'avais plus de puissance dans le moteur que jamais. Je me sentais dans la peau d'un aigle affamé, pas d'un canard boiteux.

En 2010, j'ai pu atteindre certains objectifs importants. J'ai persuadé le Parlement d'adopter une nouvelle réforme radicale du budget plafonnant la dépense et instituant un fonds de stabilisation. C'était ma dernière occasion de remettre en état le système budgétaire qui ne fonctionnait plus du tout. Les mesures prises en 2004 avaient constitué un bon début, mais elles ne suffisaient pas à remettre le dispositif en état de marche. Celle plus élaborée et plus consensuelle qu'avaient adoptée les élus en 2009 avait été enterrée par les électeurs qui l'associaient à la « grande concession » comportant l'augmentation temporaire des impôts. Cette fois – la dernière et la meilleure de nos chances de mettre enfin un terme à la propension déficitaire de Sacramento – j'ai convaincu un Parlement fatigué de réinscrire la mesure sur le bulletin de vote (en lui retirant la hausse fiscale si détestée), même si le

scrutin n'aurait lieu qu'après mon départ. J'ai juré de lever les fonds nécessaires pour obtenir son approbation par les électeurs, contre vents et marées. J'apprendrais plus tard avec dépit que mon successeur, le gouverneur Jerry Brown, avait signé une loi retirant ces propositions du bulletin de vote de 2012 sur injonction des Démocrates et des syndicats. Les sondages montraient pourtant qu'on se dirigeait vers une victoire écrasante, avec 84 % d'intentions favorables. En fait, comme toujours, la politique a fini par accoucher d'une hausse des impôts sans la doter de réels garde-fous qui auraient limité la dépense. Et l'initiative de réforme budgétaire ne sera finalement pas soumise aux suffrages avant 2014.

A l'automne, j'ai signé une réforme historique des retraites qui rattrapait certains des pires excès qui menaçaient de mettre l'Etat en banqueroute. En réduisant au maximum les formalités administratives, nous avons émis des autorisations pour un si grand nombre de centrales solaires – plus de 5 000 mégawatts rien qu'en 2009 (cent fois l'ensemble du solaire autorisé aux Etats-Unis l'année précédente) – que la Californie a acquis le surnom d'Arabie saoudite du solaire. Les projets solaires que la Californie est aujourd'hui en train de mettre sur pied sont non seulement les plus nombreux, mais les plus importants du monde. J'ai conclu un accord avec le gouvernement fédéral et l'Etat de l'Oregon pour démanteler les barrages du fleuve Klamath et de ses affluents, soit le plus important projet de démantèlement de barrages et de restauration d'un fleuve de l'histoire des Etats-Unis. Nous avons été les premiers à adopter des Normes vertes du bâtiment exigeant de toute nouvelle construction en Californie qu'elle réponde strictement à certaines normes d'efficacité énergétique et de développement durable.

En 2010, en collaboration avec le NAACP et Arne Duncan, le secrétaire à l'Education du président Obama, nous avons remporté une immense victoire dans la réforme de l'éducation, en offrant aux parents le droit de retirer leurs enfants d'une école défaillante. Les syndicats d'enseignants et les chefs d'établissement ont combattu ces réformes avec véhémence, mais la force d'un gouverneur républicain allié par-delà les partis à un président démocrate et à la première organisation de défense des droits civiques du pays était irrésistible, même pour le plus puissant des syndicats du pays.

Mais la vraie marque de réussite en 2010 est venue des urnes. Plus que jamais, je savais que pour qu'une réforme soit réelle et durable, il faut qu'elle soit en phase avec les cœurs et les esprits de la population. En juin, malgré ma mauvaise cote dans les sondages, les électeurs ont approuvé le deuxième volet de notre plan de réformes politiques : la tenue de primaires ouvertes. Le premier volet, une réforme historique qui mettait fin à deux cents ans de tradition américaine de traficotage des circonscriptions électorales, avait été approuvé en 2008. Grâce à ces deux réformes, le système des primaires ouvertes allait débarrasser à jamais notre système électoral de la domination des intérêts particuliers de la droite et de la gauche radicales. Les deux candidats ayant obtenu le plus de suffrages s'affronteraient lors du scrutin

général, quel que soit leur parti. Les indépendants et les modérés des deux camps pourraient choisir le candidat qui leur plairait, brisant l'emprise que détenaient les extrémistes des deux partis dans le système des primaires fermées. Ce second volet a été adopté avec 54 % des suffrages.

Le test ultime est venu en novembre. On avait agité tellement de chiffons rouges sous le nez de la droite et de la gauche avec nos réformes qu'on s'est trouvés face à un bulletin de vote comportant trois propositions visant à annuler nos victoires. Il y avait d'abord une tentative d'abrogation de la mesure de 2008 sur le découpage électoral. Cette campagne visant à rendre les circonscriptions aux élus en place avait bénéficié du financement des deux partis. Elle cherchait aussi à contrer une proposition prévoyant l'extension aux élections parlementaires du mode équitable de découpage. Nancy Pelosi, présidente démocrate de la Chambre nationale, a récolté des millions de dollars auprès des adhérents californiens pour vaincre cette proposition et rejeter la nôtre. Le combat restait incertain.

Venait ensuite un référendum ajouté au bulletin sur l'initiative des syndicats qui voulaient punir les entreprises pour avoir soutenu mes coupes budgétaires et mes réformes. Il s'agissait d'abroger la réforme de l'impôt sur les sociétés qu'on avait eu tant de mal à faire inclure dans l'accord de 2009. Malheureusement, la manœuvre était classique : on obtient un accord bipartite historique prévoyant à la fois la hausse de l'impôt général et certaines dispositions allégeant le fardeau fiscal des entreprises, et les syndicats s'emploient ensuite à faire abroger les mesures portant sur les entreprises tout en conservant leur hausse générale.

La troisième mesure était la pièce maîtresse du dispositif. La Proposition 23 a été inscrite sur le bulletin grâce au financement des compagnies pétrolières texanes qui cherchaient à faire abroger notre loi historique sur le réchauffement climatique. Leur campagne a joué sur l'inquiétude générale que suscitait l'état de l'économie en affirmant que nos efforts concernant le climat allaient encore faire grimper le chômage. Ils ont inondé l'Etat de spots publicitaires qui disaient : « L'emploi d'abord – oui à la Proposition 23. » On a répondu par une campagne particulièrement énergique codirigée par George Shultz, James Cameron et le grand magnat du capital-risque Tom Steyer, qui a recueilli 25 millions de dollars. Dans l'un de nos spots les plus éloquents, on voyait un enfant essoufflé qui attrapait un inhalateur. On n'a pas fait que battre la Proposition 23. On l'a pulvérisée avec 20 points d'écart. Cela mettait fin à tout espoir de l'industrie pétrolière texane de faire perdre à la Californie sa position de pointe en matière de réchauffement climatique.

En fait, cette année-là, malgré l'opposition farouche des partis politiques, des syndicats et des compagnies pétrolières texanes, les électeurs ont appuyé chacune de nos propositions. Réforme politique historique, réforme de l'impôt sur les sociétés et soutien massif à notre démarche sur le réchauffement climatique. Il était particulièrement agréable de renouer avec le centre puissant, avec l'ensemble de la population.

On était à un tournant. Partout en Californie, on voyait s'implanter une nouvelle économie énergétique. La décennie qui avait commencé dans les coupures de courant et le désespoir s'achevait avec l'approbation par l'Etat d'un plus grand nombre de projets d'énergie renouvelable que dans l'ensemble des Etats-Unis et l'affirmation de sa détermination à mener la danse. Cet Etat amoureux de ses autoroutes et de ses voitures montrait à présent la voie au pays dans le développement de carburants alternatifs. Cet Etat embourbé dans l'embouteillage législatif faisait à présent sauter les cloisons partisans qui protégeaient les partis politiques de l'électorat qu'ils sont censés représenter.

Mon emploi du temps est devenu de plus en plus chargé à mesure que mon mandat touchait à son terme. Je suis fier de pouvoir affirmer que vers la fin d'une mission commerciale en Asie au mois de septembre, j'ai trouvé moyen de tasser trente-six heures de travail dans une seule journée. Le mercredi 15 septembre, j'ai commencé à 8 heures du matin par un entretien avec la chambre de commerce américaine au Grand Hilton de Séoul. J'ai ensuite passé un peu de temps avec les athlètes des jeux Olympiques spéciaux, rencontré les présidents de Korean Air et de Hyundai, bavardé avec le maire de Séoul, signé un accord de coopération commerciale entre la Corée et la Californie, pris un train à grande vitesse, visité un grand magasin et retrouvé les troupes américaines basées en Corée. Apprenant qu'une grave explosion s'était produite dans un gazoduc de San Bruno, j'ai pris l'avion toutes affaires cessantes pour San Francisco au lieu de rentrer chez moi, et j'ai franchi la ligne de changement de date, de sorte qu'à mon arrivée on était encore mercredi après-midi. A San Bruno, j'ai visité le site de l'explosion, écouté les explications des équipes de secours et rencontré les victimes encore sous le choc. J'ai parlé avec les familles qui avaient perdu leur foyer, leurs proches, leur communauté. De tout ce que j'ai été amené à vivre dans l'existence, rien ne reste plus profondément gravé dans ma mémoire que le regard d'un homme qui venait de perdre tout ce qu'il aimait au monde.

En décembre, après que les électeurs ont choisi Jerry Brown pour me succéder et alors que la passation de pouvoirs était bien entamée, un journaliste m'a demandé pourquoi je ne me laissais pas aller en pente douce jusqu'à la porte de sortie, comme l'auraient fait la plupart des gouverneurs après deux mandats aussi intenses. Je lui ai dit que j'étais de ceux qui sprintaient juste avant la ligne d'arrivée. « Je peux encore abattre beaucoup de travail, ai-je dit. Pourquoi voudriez-vous que je m'arrête en novembre ou en décembre ? Ça n'aurait aucun sens. »

L'Etat était encore aux prises avec la plus importante crise financière de l'histoire moderne et malgré tous nos efforts, le prochain gouverneur verrait ses caisses vidées par le déficit budgétaire, probablement pour encore deux ans. J'aurais pu passer l'automne à ignorer les chiffres, et laisser tout le boulot

à Jerry Brown. C'est certainement ce à quoi s'attendaient de ma part les chefs de file démocrates du Parlement ; ils ne supportaient plus mes pressions constantes pour leur faire adopter de nouvelles coupes budgétaires. Mais il aurait été irresponsable de laisser passer ces mois sans rien faire. J'ai donc de nouveau convoqué une séance extraordinaire. Cette fois, je savais que les élus se garderaient bien d'agir. Ils étaient à bout de souffle et priaient tout haut pour que le nouveau gouverneur démocrate vienne sur son cheval blanc leur apporter une hausse des impôts qui leur épargnerait d'avoir à décider de nouvelles coupes. J'aurais beau les presser très fort, il n'y aurait pas moyen d'en tirer grand-chose. Les médias ont écrit l'évidence : « Il a commencé dans les problèmes budgétaires, il termine dans les problèmes budgétaires. »

Oui, c'est vrai. Mais on a fait de sacrées avancées, souvent historiques : la réforme de l'indemnisation des travailleurs, celles de la libération conditionnelle, des retraites, de l'éducation, des services sociaux et celle du budget, non pas une, ni deux, mais quatre fois. (Et vous pouvez compter sur ma présence dans la campagne de 2014 pour inciter les électeurs à voter la réforme du budget.) On a fait de notre Etat un leader international en matière de réchauffement climatique et d'énergies renouvelables ; un leader national en matière de réforme du système de santé et de lutte contre l'obésité ; on a lancé le plus grand investissement d'infrastructures depuis des générations ; on s'est attaqués au dossier de l'eau, le plus épineux de la politique californienne. On a mis en place les réformes politiques les plus significatives depuis le mandat de Hiram Johnson – et en juin 2012, lors de la première élection californienne selon le nouveau système des primaires ouvertes, la multiplication des candidats modérés et pragmatiques a été remarquée dans tout le pays. Et tout cela, on l'a accompli en affrontant la plus grande catastrophe économique depuis la Grande Dépression.

Je ne le nierai pas : la fonction de gouverneur s'est avérée plus complexe et plus ardue que je ne l'avais imaginé. Une anecdote illustre bien le fossé qui sépare ce que les gens s'imaginent et la réalité qu'affronte le gouverneur. Lors de la terrible sécheresse de 2009, j'ai rencontré des agriculteurs de Mendota, dans Central Valley. J'étais accompagné d'Alan Autry, le maire de Fresno, un ancien joueur professionnel de football américain qui s'était démené plus que tous les autres pour attirer mon attention sur la situation des campagnes. Mendota comptait parmi les communes les plus durement touchées par la double lame de la crise économique et de la sécheresse. La production agricole était à l'arrêt, les champs n'étaient plus que poussière, et le chômage atteignait 42 %. Il fallait prélever plus d'eau dans le delta du fleuve Sacramento. Mais les environmentalistes affirmaient que cela menacerait l'existence d'un petit poisson nommé éperlan du delta, et un juge fédéral a ordonné qu'on ne touche à rien. Le gouvernement fédéral considérait que l'éperlan du delta méritait davantage sa protection que les agriculteurs.

Les agriculteurs manifestaient donc, brandissant des pancartes qui disaient « Ouvrez les vannes », et ils m'ont montré leurs champs de poussière.

Aux médias, ils faisaient des déclarations du genre : « Que je sois damné si je laisse un petit poisson me prendre toute mon eau. Nous combattons le gouvernement jusqu'au bout. »

Je leur ai dit qu'on était en train de négocier avec Ken Salazar, le secrétaire à l'Intérieur. J'ai expliqué : « Ces choses-là demandent du temps et de la patience. »

Un agriculteur s'est levé et m'a interpellé : « Comment pouvez-vous dire ça ? Vous n'avez qu'à aller là-bas ouvrir les vannes, non ? Allez-y et ouvrez-les. »

J'ai compris que les gens me voyaient passer par-dessus la tête du juge fédéral, écarter du bras les gardiens de la station de pompage, atteindre l'immense vanne, briser les chaînes de sécurité et tourner le gros volant pour libérer un torrent d'eau sur les terres qui redeviendraient aussitôt verdoyantes. Mais dans la vraie vie, c'était évidemment impossible ! C'est tout le problème d'être perçu comme le Gouvernator. On peut parfois faire des miracles, mais pas ceux qui exigent des super-pouvoirs. Il a fallu des mois de pressions et de cajoleries auprès du département de l'Intérieur et de pourparlers avec l'administration Obama pour libérer l'eau.

Le gouverneur n'est ni un champion solitaire ni une star. Il doit composer avec les élus, les tribunaux, la bureaucratie et le gouvernement fédéral, sans parler des électeurs.

Faire de la politique ressemble à un slam dans la foule d'un concert de rock. Toutes les mains se lèvent pour vous transporter, parfois elles vous mènent là où vous voulez aller, parfois non. Mais comparé au tournage d'un film, le fait d'accomplir quelque chose au gouvernement procure une satisfaction infiniment plus grande et plus durable. Avec un film, on divertit les gens pendant quelques heures dans une salle obscure. Au gouvernement, ce qu'on fait change la vie des gens, parfois sur plusieurs générations.

Je ressentais toujours un plaisir intense après l'obtention d'un accord, le vote d'une mesure au Parlement ou la victoire d'une proposition devant les électeurs. Je prenais un cigare et je l'allumais, puis je sortais ma liste des choses à accomplir, j'attrapais un stylo et je rayais la ligne correspondante. J'aurais évidemment souhaité en rayer davantage, mais je reste très satisfait de ce que j'ai pu faire.

Même Maria trouvait que le jeu en avait valu la chandelle. En 2010, elle a déclaré : « Je tiens à reconnaître aujourd'hui que j'ai eu tort de vouloir dissuader Arnold de se présenter aux élections il y a sept ans, et qu'il a bien fait de ne pas m'écouter. En vérité, je ne voulais pas qu'il se présente parce que je n'avais pas aimé grandir dans une famille de politiciens. J'avais peur qu'il n'arrive quelque chose de désagréable. J'avais peur de l'inconnu. Arnold a eu raison de courir derrière son rêve et de se présenter. Cette fonction, il l'a aimée plus que tout ce qu'il a fait d'autre dans sa vie. Elle était en parfaite adéquation avec son intellect, son amour des gens, sa passion pour le bien commun et son goût de la compétition. Je ne l'ai jamais vu aussi heureux ni

épanoui. Malgré les hauts et les bas qu'il a connus ces sept dernières années, il dit que si c'était à refaire, il n'hésiterait pas une seconde et je veux bien le croire. Je ne pensais vraiment pas être amenée à dire ça un jour, mais je le remercie de ne pas m'avoir écoutée. »

Quelle chance ! Je ne méritais pas d'avoir une telle femme.



## 29

### Le secret

Pendant les derniers mois mouvementés de mon mandat de gouverneur, Maria et moi consultations un conseiller conjugal. On parlait de la fin de mon mandat, et aussi des problèmes que connaissent de nombreux couples après la quarantaine – comme le fait que les enfants commençaient à quitter le nid. Katherine, déjà vingt et un ans, était en troisième année à l'Université de Californie du Sud, et Christina en deuxième année à Georgetown. Sous peu, Patrick et Christopher seraient partis à leur tour. A quoi ressemblerait ensuite notre vie ?

Mais quand Maria a pris rendez-vous dès le lendemain de mon départ des affaires, au moment même où je redevenais un citoyen ordinaire (c'était un mardi), j'ai senti que c'était différent. Cette fois, elle avait en tête quelque chose de très précis.

Le cabinet du thérapeute était tamisé, le décor minimaliste, aux couleurs neutres – pas le genre d'endroit où j'aurais eu envie de m'éterniser. Il y avait un canapé, une table basse et le fauteuil du thérapeute. A peine étions-nous assis que le type s'est tourné vers moi et il a dit : « Si Maria a souhaité venir ici aujourd'hui, c'est pour vous interroger à propos d'un enfant – l'enfant que vous avez eu avec votre femme de ménage, Mildred. C'est la raison de ce rendez-vous. Alors parlons-en. »

Immédiatement, alors que le temps semblait s'être arrêté, je me suis dit : Eh bien, Arnold, tu cherchais une occasion de le lui avouer... Surprise ! Nous y voilà. C'est le moment. C'est peut-être la seule façon de te jeter à l'eau. »

J'ai regardé le thérapeute : « C'est vrai. » Puis je me suis tourné vers Maria. « L'enfant est de moi. C'est arrivé il y a quatorze ans. Je ne l'ai pas su tout de suite, mais je suis au courant depuis quelques années. » Je lui ai dit à quel point je regrettais, que ce n'était pas bien, que c'était de ma faute. J'ai tout débballé.

C'était un de ces trucs idiots dont je m'étais juré qu'ils ne m'arriveraient pas. De toute ma vie, je n'avais jamais eu d'aventure avec une personne travaillant pour moi. C'était arrivé en 1996, alors que Maria et les enfants étaient en vacances et que je finissais le tournage de *Batman et Robin*. Mildred travaillait chez nous depuis cinq ans, et on s'est soudain retrouvés seuls dans la chambre d'amis. Au mois d'août suivant, quand Mildred a accouché, elle a prénommé le bébé Joseph et déclaré que le père était son

mari. C'est ce que je voulais croire, et je l'ai cru pendant des années.

Joseph venait souvent chez nous jouer avec nos enfants. Mais la ressemblance ne m'a frappé que lorsqu'il est entré à l'école, alors que j'étais déjà gouverneur, un jour que Mildred me montrait les dernières photos de lui et de ses autres enfants. La ressemblance était si flagrante que j'ai compris que c'était très certainement mon fils. Mildred et moi n'en avons quasiment pas parlé, mais à partir de ce jour j'ai payé la scolarité de Joseph et participé financièrement à son éducation et à celle des autres enfants de Mildred. Le mari était parti quelques années après la naissance de Joseph, mais son petit ami, Alex, avait ensuite endossé le rôle de beau-père.

Maria m'avait demandé des années plus tôt si Joseph était mon fils. A l'époque, ignorant encore qu'il l'était, j'avais nié. Quelque chose me disait à présent qu'elle en avait discuté avec Mildred, à notre service depuis près de vingt ans. En tout cas, pas grand-chose de ce que j'avais à dire n'a paru surprendre Maria. Le sujet était sur la table, et elle attendait des réponses.

« Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? m'a-t-elle demandé.

— Pour trois raisons. Premièrement, je ne savais pas comment te l'annoncer. J'avais vraiment honte, je ne voulais pas te blesser et provoquer notre séparation. Deuxièmement, si je te le disais, je n'étais pas sûr que ça resterait entre nous, parce que tu dis toujours tout à ta famille et que trop de gens l'auraient su. Troisièmement, le secret est dans ma nature. Je garde les choses pour moi envers et contre tout. Je n'ai pas été élevé pour les exprimer. » J'avais ajouté ça à l'attention du thérapeute, qui ne me connaissait pas vraiment.

J'aurais pu avancer dix raisons de plus, et toutes auraient eu l'air aussi minables. Le fait est que j'avais bousillé la vie de toutes les personnes concernées et que j'aurais dû le dire à Maria depuis longtemps. Mais au lieu de faire ce qui s'imposait, j'avais enfermé à double tour la vérité dans un compartiment de mon esprit.

En temps normal, je cherche à me défendre, mais là, je n'ai pas eu ce réflexe. J'ai juste essayé de me montrer aussi coopératif que possible. J'ai expliqué que c'était moi qui avais fait l'imbécile, qu'il ne fallait pas qu'elle pense qu'elle y était pour quoi que ce soit. « J'ai fait le con. Tu es l'épouse idéale. Ce n'est pas parce qu'il y a quelque chose qui cloche, ni parce que tu as quitté la maison pendant une semaine, ni rien de ce genre. Oublie tout ça. Tu es belle comme tout, tu es sexy, tu me fais le même effet aujourd'hui que le jour de notre premier rendez-vous. »

Maria avait décidé qu'il fallait qu'on se sépare. Je ne pouvais pas le lui reprocher. Non seulement je lui avais menti à propos de l'enfant, mais Mildred avait continué à travailler chez nous pendant de longues années. Maria a décidé de déménager. On s'est dit qu'on allait rechercher l'arrangement le moins perturbant pour les enfants. Notre avenir en tant que mari et femme était incertain, mais nous prenions l'un et l'autre très au sérieux notre rôle de parents et nous voulions continuer à décider ensemble de

tout ce qui concernait la famille.

Notre crise conjugale n'a fait que compliquer encore une année déjà bien difficile pour Maria. Elle était toujours sous le coup de la mort de sa mère, survenue quinze mois plus tôt, et avait décidé avec ses frères d'installer Sarge, à présent âgé de quatre-vingt-quinze ans, dans un établissement de soins spécialisés.

On commençait tout juste à définir les termes de notre séparation et à en parler aux enfants quand Sarge est mort à son tour. C'était une perte terrible. Sarge était le dernier représentant de cette génération de grands serveurs publics du clan des Shriver et des Kennedy. La cérémonie a eu lieu à Washington le 22 janvier 2011, presque cinquante ans jour pour jour après la création du Peace Corps. Joe Biden, la Première Dame Michelle Obama, Bill Clinton et beaucoup d'autres éminents personnages y assistaient, et Maria a rendu un hommage éloquent et émouvant à la mémoire de son père, dans lequel elle a évoqué le fait que Sarge avait inculqué à ses fils le respect des femmes. Cela m'était peut-être destiné en partie, mais j'avais souvent entendu Maria louer son père en ces termes.

Après les funérailles, Maria et moi sommes rentrés en avion à L.A. avec les enfants, sauf Christina, restée à Georgetown. Nous n'avons rien dit de notre séparation. En avril, elle s'est installée près de chez nous dans un appartement dépendant d'un hôtel, où il y avait toute la place nécessaire pour les enfants, qui faisaient la navette entre chez elle et notre maison.

Je me suis demandé ce qui m'avait poussé à commettre cette infidélité et pourquoi je n'avais rien dit à Maria de l'existence de Joseph pendant tant d'années. Le sexe conduit beaucoup de gens à faire des bêtises, que leur vie soit réussie ou non. On croit qu'on va pouvoir tricher et s'en tirer à bon compte, mais en réalité, nos actes ont des conséquences à très long terme. Il est probable que mon éducation et le fait d'avoir quitté très tôt le foyer familial ont joué un rôle là-dedans. Ça m'a sans doute endurci sur le plan émotionnel et rendu moins attentif aux questions d'ordre intime.

Comme je l'ai dit au thérapeute, le secret est dans ma nature. Autant j'aime et je recherche la compagnie, autant une partie de moi sait que j'affronterai toujours tout seul les grands défis de l'existence. A plusieurs moments déterminants de ma vie, j'ai eu tendance à cacher mon jeu – comme lorsque j'ai attendu de me trouver sur le plateau de Jay Leno pour annoncer que je me présentais aux élections. J'ai eu recours au secret – et au déni – pour affronter les épreuves difficiles, comme quand j'ai voulu garder le secret sur mon opération du cœur et faire comme si j'avais pris des vacances. Cette fois, j'avais eu recours au secret pour ne pas avoir à avouer une chose dont je savais qu'elle ferait souffrir Maria, même si le secret n'a finalement fait qu'aggraver la situation. Quand j'ai eu la certitude que Joseph était mon fils, je n'ai pas voulu que cela pèse sur mon aptitude à gouverner. J'ai décidé de ne rien dire, pas seulement à Maria, mais à mes plus proches amis et conseillers. Sur le plan politique, j'estimais que ça ne regardait personne parce que je

n'avais pas fait campagne sur les valeurs familiales. J'ai occulté le fait qu'en tant qu'époux et père, en tant qu'homme ayant une famille et une femme, j'étais en train de commettre une trahison. Je les ai tous trahis. Joseph aussi – je n'ai pas été pour lui le père dont un garçon a besoin. J'avais souhaité que Mildred reste à notre service parce que je croyais que ça me permettrait de mieux contrôler la situation, mais ça aussi, c'était faux.

Le monde n'a appris notre séparation qu'au mois de mai, quand le *Los Angeles Times* a téléphoné en posant des questions. Nous avons répondu par une déclaration où il était question de « séparation d'un commun accord » et de réflexion sur l'avenir de notre relation. Comme on pouvait s'y attendre, la nouvelle a provoqué l'hystérie des médias, d'autant plus qu'on n'en avait pas révélé la cause.

Le thérapeute pensait qu'il fallait dire la vérité, « pour que les gens sachent bien qui est la victime et qui s'est mal conduit ». Je n'étais pas d'accord, je n'étais plus au service de la collectivité et je n'avais à partager ma vie privée avec personne. Mais il fallait bien l'admettre : « J'ai permis au public de tout savoir à mon sujet, alors pourquoi cacher le côté négatif ? » N'empêche que s'il fallait que je fasse état de ma mauvaise conduite, ce serait moi qui choisirais le moment.

J'étais idiot de m'imaginer que j'aurais le choix. Les gens ont parlé, échangé des e-mails et après quelques jours, la chaîne Movie Channel s'est ouvertement interrogée à propos d'un fils né hors du mariage. Le *LA Times* a ensuite repris l'info.

La veille de sa publication, un journaliste a appelé pour nous en informer et nous demander si nous voulions faire un commentaire. J'ai répondu, en substance : « Je comprends la colère et la déception de mes amis et de ma famille et je les mérite. Je n'ai pas d'excuse, et j'assume toute la responsabilité du mal que j'ai fait. J'ai demandé pardon à Maria, à mes enfants et à ma famille. Je regrette sincèrement. Je demande aux médias de respecter ma femme et mes enfants en cette période particulièrement difficile. Je mérite sans doute vos questions et vos critiques, mais pas ma famille. » Je tenais à protéger l'intimité des miens, et cela reste l'une de mes priorités à ce jour.

Ensuite, sachant que l'affaire serait rendue publique dès le lendemain matin, je devais mettre les enfants au courant. Je l'ai annoncé à Katherine et Christina au téléphone, parce qu'elles étaient à Chicago avec Maria pour la dernière de l'émission d'Oprah Winfrey. Patrick et Christopher se trouvaient à la maison avec moi, alors je les ai fait asseoir et je leur ai tout dit les yeux dans les yeux. Dans chacune de ces conversations, j'ai reconnu mon erreur. J'ai dit : « Je le regrette. C'est arrivé avec Mildred il y a quatorze ans, elle est tombée enceinte, et aujourd'hui, il y a un enfant qui s'appelle Joseph. Ça ne change rien à l'amour que je vous porte et j'espère que ça ne changera rien non plus à celui que vous me portez. Mais c'est arrivé, et j'en suis profondément désolé. Votre mère est très en colère et très déçue. Je vais faire

tout mon possible pour que nous soyons tous réunis à nouveau. Ça va être une période difficile, et j'espère que ce ne sera pas trop dur pour vous, la réaction des autres enfants à l'école, ou celle de leurs parents quand vous irez chez eux, ou quand vous allumerez la télé ou lirez le journal. »

J'aurais dû ajouter « ou quand vous irez sur Internet », parce que l'une des premières choses qu'ont faites Katherine et Patrick après ça, c'est de s'épancher sur Twitter. Patrick a cité une chanson intitulée « Where'd You Go » : « Y a des jours où tu te sens vraiment mal, des jours où t'as juste envie de tout plaquer et d'être normal juste un moment », puis il a ajouté « mais j'aimerai ma famille jusqu'à ce que la mort nous sépare ». De son côté, Katherine a écrit : « C'est clair que ce n'est pas facile, mais j'apprécie votre amour et votre soutien pendant que je me reconstruis et que je reprends le fil de ma vie. J'aimerai toujours ma famille ! »

Il leur a fallu plusieurs semaines pour se rassurer sur le fait que notre famille n'avait pas volé en éclats. Ils ont vu que Maria et moi communiquions presque tous les jours. Ils nous ont vus déjeuner ou dîner ensemble. Patrick et Christopher ont pris l'habitude d'aller et venir entre la maison et l'appartement. Tout cela a permis de retrouver un peu de stabilité.

J'ai aussi regretté les conséquences pour Mildred et Joseph. Ils n'avaient pas l'habitude de vivre sous l'œil du public, et se sont trouvés d'un coup assiégés par des avocats en mal de publicité et des journalistes de la télé et de la presse de caniveau. J'ai aidé Mildred à trouver un endroit où ils pourraient vivre plus tranquillement. Mildred n'a jamais cherché la confrontation, elle a géré la situation avec honnêteté : au moment de quitter notre maison, elle a déclaré à la presse qu'on l'avait traitée avec équité.

Bien que Maria et moi soyons toujours séparés à l'heure où j'écris ces lignes, je m'efforce encore devant tout le monde de faire comme si on était ensemble. Elle a de bonnes raisons d'être amèrement déçue et ne me regardera plus jamais du même œil. Le caractère public de notre séparation rend tout plus difficile pour elle. Le divorce est en cours, mais je caresse toujours l'espoir qu'un jour Maria et moi redeviendrons mari et femme, et formerons à nouveau une famille avec nos enfants. Vous vous dites sans doute que je me berce d'illusions, mais c'est comme ça que fonctionne mon esprit. J'aime toujours Maria. Et je suis un optimiste. Toute ma vie, je me suis focalisé sur le positif. Je suis optimiste quant à nos chances de nous remettre ensemble.

Au cours de l'année passée, Maria m'a demandé plusieurs fois : « Comment peux-tu continuer à mener ta vie normalement alors que j'ai l'impression que tout s'est effondré ? Comment fais-tu pour ne pas te sentir perdu ? » Elle connaît évidemment la réponse, parce qu'elle me comprend comme personne. Je vais toujours de l'avant. Et elle aussi, en s'impliquant chaque fois plus dans des causes liées à ses parents. Elle a sillonné tout le pays pour promouvoir la lutte contre la maladie d'Alzheimer, et déploie une intense activité au sein du comité des jeux Olympiques spéciaux, dont

l'édition 2015, à l'organisation de laquelle elle prend une part importante, se tiendra à Los Angeles.

Après notre séparation, j'étais bien content d'avoir un emploi du temps chargé, sans quoi je me serais effectivement senti perdu. J'ai donc continué à travailler et à m'occuper. J'ai donné des conférences en tant qu'ancien gouverneur dans le nord des Etats-Unis et au Canada. Je me suis rendu sur le fleuve Xingu au Brésil avec James Cameron, à Londres pour les quatre-vingts ans de Mikhaïl Gorbatchev, à Washington pour un sommet sur l'immigration et à Cannes pour recevoir la Légion d'honneur et faire avancer mes nouveaux projets. Mais si j'étais aussi occupé que d'habitude, rien de ce que je faisais n'avait la même saveur. Ce qui depuis trente ans avait donné du piment à mon parcours, c'était le fait de tout partager avec Maria. On avait tout fait ensemble, et ma vie paraissait à présent désaxée. Plus personne ne m'attendait à la maison.

Quand le scandale a éclaté, au printemps 2011, j'étais censé prononcer à Vienne le discours inaugural d'un forum international sur l'énergie organisé avec le Programme des Nations unies pour le développement. Craignant que la frénésie médiatique ne fasse de l'ombre à mon rôle de défenseur de l'environnement, je m'attendais à ce que l'invitation soit annulée. Mais les organisateurs ont tenu à ne rien changer au programme. « C'est une affaire personnelle, ont-ils dit. Nous ne pensons pas que cela risque d'affecter l'exemple formidable que vous avez établi en matière de politique environnementale. Ça ne va pas démanteler le million de toits solaires... » Dans mon discours, j'ai promis de me faire un devoir de convaincre la planète qu'une économie verte mondiale était souhaitable, nécessaire et à notre portée.

Au moment de quitter Sacramento, je savais que je voulais renouer avec ma carrière dans le spectacle. Je n'avais pas perçu de cachet pendant les sept années de mes mandats de gouverneur, et il était temps de retrouver une activité rémunérée. Mais le tourbillon médiatique d'avril et de mai rendait cela impossible pour le moment. A mon grand regret et à mon grand embarras, les conséquences pénibles du scandale ont dépassé le cercle familial et éclaboussé nombre de mes collaborateurs.

J'ai annoncé que je mettais ma carrière entre parenthèses pour m'occuper de mes affaires personnelles. On a repoussé *The Governator*, un dessin animé et une série de bandes dessinées auxquels je travaillais avec Stan Lee, créateur légendaire de Spiderman. Autre projet avorté, *Cry Macho*, un film que j'avais été impatient de tourner pendant tout le temps que j'avais été gouverneur. Al Ruddy, le producteur du *Parrain* et de *Million Dollar Baby*, me l'avait gardé bien au chaud pendant des années. Mais une fois que le scandale a éclaté, le scénario m'a paru difficile à porter – il racontait l'amitié d'un éleveur de chevaux et d'un gamin latino de douze ans. J'ai appelé Al pour lui dire : « Il vaut mieux que tu trouves quelqu'un d'autre pour le premier rôle, ça ne me dérange pas, ou alors tu le gardes au chaud encore un

moment. »

Il en avait déjà parlé avec les investisseurs. « Ils veulent bien faire un autre film avec toi. Mais pas celui-là », m'a-t-il dit.

Comme après mon opération du cœur, Hollywood a marqué une certaine distance à mon égard. Le téléphone a cessé de sonner. Mais l'été venu, mon neveu, Patrick Knapp, qui est mon avocat dans les affaires du show-biz, m'a annoncé que les studios et les producteurs recommençaient à appeler. « La carrière d'Arnold est toujours à l'arrêt ? demandaient-ils. On ne veut pas forcément lui parler directement, parce qu'on comprendrait qu'il soit encore en pleine crise familiale, mais est-ce qu'on peut au moins discuter avec vous ? Il y a ce super film qu'on voudrait tourner avec lui... »

À l'automne, je m'étais remis à tourner des films d'action – *Expendables 2 : Unité spéciale* en Bulgarie avec Sylvester Stallone, *The Last Stand* au Nouveau-Mexique sous la direction de Kim Jee-woon, et *The Tomb*, encore avec Stallone, près de La Nouvelle-Orléans. Je m'étais demandé quel effet ça me ferait de retrouver les caméras. Quand il m'arrivait de passer sur un tournage en tant que gouverneur, je me disais : « Je suis bien content de ne pas être harnaché et suspendu par les pieds pour une scène de bagarre. » Mes amis me demandaient. « Ça ne te manque pas ? » Je répondais : « Pas du tout. Je suis vraiment content de porter le costard-cravate et d'aller à une réunion sur l'éducation et les manuels scolaires numériques puis de prononcer un discours sur le combat contre la criminalité. » Mais notre cerveau est plein de surprises. On se met à lire des scénarios, à visualiser telle ou telle scène, la façon dont on s'y prendrait, à imaginer la chorégraphie de la cascade, on s'y plonge et on commence à attendre avec impatience que ça arrive. L'esprit se libère de la politique et se tourne vers de nouveaux défis.

Sly était en train de tourner *Expendables 2 : Unité spéciale* en Bulgarie, et quand je suis arrivé sur les lieux en septembre 2011, c'était mon grand retour au cinéma, à l'exception d'apparitions éclairs alors que j'étais gouverneur, dans *The Kid and I* et *Expendables*. Ça faisait huit ans que je n'avais pas répété de fusillade ni de cascade. Les autres acteurs d'action chevronnés de la distribution – Sly, Bruce Willis, Dolph Lundgren, Jean-Claude Van Damme et Chuck Norris – ont vraiment fait preuve de gentillesse à mon égard et même d'une certaine attitude protectrice. D'habitude, sur le tournage d'un film d'action, la star reste un peu à l'écart, à pratiquer ses arts martiaux et prendre des airs virils. Mais là, les gars se sont vraiment donné de la peine. Il y en avait toujours un pour venir me dire : « Le cran sécurité de ce flingue est là... Voilà comment on charge les cartouches. » J'ai senti que le milieu du cinéma d'action et ses acteurs me souhaitaient la bienvenue.

Les cascades étaient difficiles. C'est un travail très physique qui demande d'être très en forme parce qu'il faut faire et refaire souvent chaque prise : tu éclates un bureau à coups de pied, tu cours comme un malade avec des armes, tu te jettes au sol et tu restes accroupi parce qu'on te canarde. On se rend compte très vite qu'on n'est pas le même à bientôt soixante-cinq ans

qu'à trente-cinq. J'avais la chance qu'*Expendables 2* soit un film collectif, dont je n'étais qu'un héros parmi huit ou dix. Je ne suis resté que quatre jours sur le tournage, et je n'ai senti à aucun moment que le film reposait sur mes épaules.

De la Bulgarie, je suis parti pour le Sud-Ouest américain tourner *The Last Stand*. Là, en revanche, une bonne partie de la pression reposait bel et bien sur moi. C'est d'ailleurs pour moi qu'avait été écrit le scénario. J'y joue un flic des stupés du LAPD qui approche de la retraite. Quand à la suite d'un assaut mal mené mon partenaire est mutilé, je comprends que je ne suis plus taillé pour le boulot. Je rentre alors chez moi, à la frontière entre l'Arizona et le Mexique, où je deviens shérif. Mais voilà qu'un gang de trafiquants poursuivi par le FBI vient dans ma direction. Ce sont des criminels endurcis, des ex-militaires, des anciens combattants. Je suis censé les empêcher de passer la frontière et ne dispose pour cela que de trois adjoints inexpérimentés. A nous quatre, nous sommes le *last stand*, le dernier rempart. C'est un rôle génial, vraiment génial. Le shérif sait que s'il réussit, ce sera très important pour sa ville. Sa réputation est en jeu. Est-il déjà trop vieux ou en est-il encore capable ?

Dans le film suivant, *The Tomb*, je ne suis plus un représentant de la loi mais un hors-la-loi. Je joue le rôle d'Emil Rottmayer, spécialiste de sécurité enfermé et soumis à interrogatoire parce qu'on le soupçonne de préparer un complot cyberterroriste. La prison est un donjon secret cauchemardesque, super high-tech, où les gouvernements occidentaux expédient ceux qui constituent une menace pour l'ordre établi. Rottmayer est soumis à la torture parce qu'il refuse de balancer son patron, le cerveau rebelle toujours recherché. C'est dans ce décor que débarque Sylvester Stallone dans le rôle de Ray Breslin, meilleur expert en matière de « sécurité structurelle » dans le monde pénitentiaire. Sa spécialité consiste à s'infiltrer sous une fausse identité dans les prisons les plus sécurisées, dont il met en lumière les points faibles en s'évadant. Sauf que cette fois, il est trahi par un des propriétaires de la prison, qui fera fortune si la Tombe est vraiment hermétique et si Sly ne parvient jamais à s'évader. Après quelques petites confrontations initiales, Sly et moi finissons par nous allier, et c'est là que commence l'action. Pour recréer l'effet d'une immense prison industrielle, notre réalisateur, le cinéaste suédois Mikael Håfström, a tourné l'essentiel du film dans une ancienne usine de fusées de la NASA, en Louisiane. L'espace collectif des détenus, surnommé Babylon, est une salle caverneuse de 60 mètres de hauteur où jusqu'à récemment on assemblait le réservoir de combustible externe de la navette spatiale. L'endroit est désormais vide et intimidant à souhait, c'est le décor parfait pour un film dont les héros combattent les méfaits de l'establishment mondial.

Pour revenir à la vraie vie, je m'attaque aujourd'hui à un nouveau défi. Cet été, on a annoncé la création d'un institut important à l'Université de Californie du Sud, l'USC Schwarzenegger Institute for the Study of State and



Global Policy (Institut Schwarzenegger pour l'étude de la politique mondiale). Je n'exerce plus de fonctions officielles, mais je vais continuer à promouvoir les causes qui me tiennent le plus à cœur : la réforme des institutions, la lutte contre le réchauffement climatique et pour l'environnement, la réforme de l'éducation, la réforme économique, la réflexion sur les systèmes de santé et la recherche sur les cellules souches.

A la façon des bibliothèques présidentielles qui prolongent l'héritage des anciens présidents en finançant des activités de recherche et des bourses universitaires, notre institut aura pour objectif de prendre part au débat public et d'inspirer le changement. Nous travaillerons avec certains des plus grands experts de la gestion publique pour produire des études et formuler des recommandations à l'échelle planétaire.

L'USC est un cadre idéal : ni conservatrice ni progressiste, elle cultive l'ouverture d'esprit. Sa méthode consiste à promouvoir le débat pour extraire les meilleures idées des esprits les plus éclairés du paysage politique. On organisera des sommets et des ateliers, et on parrainera la recherche dans les domaines sur lesquels j'ai mis l'accent en tant que gouverneur et dans lesquels la Californie a fait des progrès historiques.

Je vais aussi avoir l'honneur de me voir attribuer la chaire Gouverneur Downey de professeur de politique au niveau des Etats et du monde, ainsi nommée en hommage à John Downey, premier gouverneur de Californie d'origine immigrée et cofondateur de l'USC. Ce titre va me permettre de parcourir le monde et de donner des conférences en tant que représentant de l'USC et de l'institut Schwarzenegger.

Mon mandat de gouverneur devait fatalement s'achever un jour, mais grâce à l'institut, je vais pouvoir poursuivre et développer le travail que j'ai entrepris quand j'étais aux affaires. Je ne suis vraiment heureux que si je peux partager ce que j'ai appris et vécu. Je repense à Sarge et Eunice, au fait qu'ils m'ont toujours poussé à m'engager en faveur de causes plus grandes que moi. Sarge l'a exprimé merveilleusement dans le beau discours qu'il a prononcé à Yale en 1994. Aux étudiants de dernière année qui l'écoutaient, il a dit : « Ce qui compte, ce n'est pas ce que vous espérez tirer de la vie. Cassez votre miroir ! Dans notre société profondément nombriliste, commencez à moins vous regarder vous-même et à vous regarder davantage les uns les autres. Vous tirerez une plus grande satisfaction d'avoir amélioré la situation de votre quartier, de votre ville, de votre Etat, de votre pays, et celle des autres êtres humains, que vous n'en trouverez jamais dans vos muscles, votre silhouette, votre voiture, votre maison ou votre taux de solvabilité. Vous gagnerez davantage à être un faiseur de paix qu'un guerrier. » Ces paroles me reviennent constamment à l'esprit. Les grands meneurs d'hommes ne parlent que de choses qui dépassent de loin leur personne. Ils nous disent que le sens et la joie d'une vie, c'est d'œuvrer à une cause qui nous survivra. Plus j'accomplis de choses dans le monde, plus je me dis qu'ils ont raison.

## Les règles d'Arnold

J'ai toujours voulu être une source d'inspiration pour les gens, mais je n'ai jamais pensé servir de modèle en tout. D'ailleurs, ma vie est traversée de tant de contradictions et de courants opposés que j'aurais bien du mal à y prétendre. Je suis un Européen devenu dirigeant politique américain ; un républicain qui aime les démocrates ; un homme d'affaires qui gagne sa vie en jouant les *action heroes*, un type ultra-performant qui n'a pas toujours montré la discipline qu'il fallait, un spécialiste de la forme physique qui adore les cigares, un écologiste dingue de son Hummer, un amoureux de la rigolade à l'enthousiasme de gosse surtout connu pour zigouiller les gens. Comment savoir ce qu'il y a là-dedans à imiter ?

Ça n'empêche pas les gens d'estimer qu'il faut que je sois malgré tout irréprochable. Quand je fais du vélo sans casque à Santa Monica, il y a toujours quelqu'un pour râler : « C'est ça l'exemple que tu donnes ? » Mais je ne suis pas censé servir d'exemple !

L'objection que l'on fait généralement à mes cigares, c'est que j'ai mené pendant des dizaines d'années une croisade pour la forme physique. Mais un jour, à Sacramento, un journaliste m'a dit : « Nous avons fait un gros plan sur la bague de votre cigare. On a pu lire *Cohiba*. C'est un cigare cubain. Vous êtes gouverneur. Comment pouvez-vous ainsi bafouer les lois ?

— Je le fume parce que c'est un super cigare », ai-je répondu.

C'est pareil avec la violence dans mes films. Je tue des gens parce que, contrairement à ceux qui me critiquent, je ne crois pas que la violence à l'écran engendre la violence dans les rues ou les foyers. Sans quoi le meurtre n'aurait pas existé avant l'invention du cinéma, or la Bible en est remplie.

Je veux pouvoir servir d'exemple, évidemment. Je veux vous communiquer l'envie de faire de l'exercice, de garder la ligne, de ne pas manger de cochonneries, de vous fabriquer une vision et d'utiliser votre volonté pour la réaliser. Je veux que vous balanciez votre miroir, comme l'a dit Sarge, que vous vous engagiez dans le service public et que vous rendiez ce que vous avez reçu. Je veux que vous protégiez l'environnement au lieu de le détruire. Dans tous ces domaines, je suis heureux de brandir le flambeau et de servir de modèle à d'autres parce que j'ai toujours disposé moi-même de grands modèles – Reg Park, Mohamed Ali, Sargent Shriver, Milton Berle, Nelson Mandela et Milton Friedman. Mais je n'ai jamais eu l'intention de

m'afficher en modèle dans tout ce que je fais.

Parfois, j'aime bien aussi dépasser les bornes, et choquer les gens. Mon tempérament rebelle est en partie ce qui m'a poussé à quitter l'Autriche. Je ne voulais pas faire comme les autres. Je me considérais comme un type à part, unique, pas le Hans ou le Franz de base.

L'excès est un moteur de réussite. Le culturisme n'était pas un sport, loin de là, quand je suis devenu Monsieur Olympia. Il fallait trouver le moyen d'attirer l'attention des médias. Alors j'ai raconté aux journalistes que faire gonfler ses muscles est plus agréable qu'avoir un orgasme. C'était une déclaration absurde, mais elle a fait son petit effet. En entendant ça, les gens se sont dit : Si l'exercice physique, c'est mieux que le sexe, je vais tenter le coup !

Je ne suis pas du genre qu'on coule dans un moule. Quand j'étais gouverneur et que les gens disaient : « Les gouverneurs doivent faire comme ça », « Un républicain ne fait pas ça » ou « On ne fume pas au Capitole, c'est politiquement incorrect », j'y voyais une invitation à faire le contraire. Si tu fais comme tout le monde, on t'accusera de te comporter comme un politicien. On a trouvé une façon très particulière de faire fonctionner le bureau du gouverneur. Dans ma façon de m'habiller, de m'exprimer, j'ai toujours cherché un truc bien à moi. On m'a élu pour régler des problèmes et apporter une vision de notre Etat, oui, mais aussi pour que les choses changent d'aspect. Les gens voulaient à la fois un gouverneur *et* un Gouvernator. Evidemment, jouer la différence, c'était dans mes cordes. Je n'avais pas le corps de tout le monde, je ne conduisais pas la voiture de tout le monde.

Je n'ai pas cherché à analyser tout ça. Je suis sûr qu'un psy y trouverait de quoi se régaler. En tout cas Sigmund Freud, mon compatriote autrichien, se serait fait une joie d'évoquer mes cigares – lui aussi fumait des barreaux de chaise. Mais la vie est plus riche quand on accepte les multiples facettes que nous possédons tous, même si ce n'est pas forcément cohérent et que nos actes n'ont pas toujours beaucoup de sens, même à nos yeux.

Quand je m'adresse à des étudiants, je commence toujours par leur donner un aperçu rapide de mon parcours puis je m'efforce de leur dire des choses qui pourront leur servir : ayez une vision, ayez confiance en vous, contournez les règles s'il le faut, ignorez les défaitistes, n'ayez pas peur de l'échec. Vous trouverez dans les anecdotes qui composent l'aide-mémoire qui suit certains des principes de réussite qui ont fonctionné pour moi :

- *Transformez vos handicaps en avantages.* Quand j'ai essayé d'obtenir des premiers rôles au cinéma, les imprésarios que j'ai consultés m'ont dit de laisser tomber – mon corps, mon nom, mon accent étaient trop particuliers. J'ai choisi de ne pas les écouter et de travailler mon accent et mon jeu d'acteur comme j'avais travaillé mon corps, pour devenir une tête d'affiche. Avec *Conan* et *Terminator*, j'ai réussi à percer : tout ce que les agents m'avaient décrit comme des handicaps a soudain fait

de moi un *action hero*. Ou, pour citer John Milius, le réalisateur de *Conan le Barbare* : « Si on n'avait pas Schwarzenegger, il faudrait l'inventer. »

- *Quand on vous dit non, entendez oui.* « Impossible » est un mot que je me suis fait un plaisir d'ignorer quand j'étais gouverneur. On me disait qu'il serait impossible de persuader les Californiens de construire 1 million de toits solaires, de réformer le système de santé ou d'entreprendre quelque action décisive que ce soit contre le réchauffement climatique. Si ces défis m'ont attiré, c'est *précisément* parce que tout le monde s'y était cassé le nez jusque-là. La seule façon de rendre possible l'impossible, c'est de s'y attaquer. En cas d'échec, quelle importance, puisqu'on vous l'avait prédit ? Mais en cas de réussite, vous aurez fait avancer le monde.
- *Ne suivez jamais la foule. Allez là où il n'y a personne.* Comme on dit à L.A., évitez les grands axes à l'heure de pointe, prenez les petites rues. Évitez le cinéma le samedi soir, choisissez la matinée. Si vous savez qu'il sera impossible d'avoir une table au restaurant à 21 heures, qu'est-ce qui vous retient de dîner plus tôt ? Le bon sens nous pousse couramment à observer ce genre de principe, mais on n'y pense jamais quand il s'agit de sa carrière. Voyant que tous les immigrants autour de moi mettaient de l'argent de côté pour se payer une maison, j'ai choisi d'acheter un immeuble. Voyant que tous les acteurs en herbe se démenaient pour obtenir des petits bouts de rôle dans des films, j'ai visé les premiers rôles. Voyant que tous les politiciens débutent leur carrière par des fonctions locales, j'ai brigué directement le poste de gouverneur. On sort plus facilement du lot quand on vise le sommet.
- *Quelle que soit votre occupation dans la vie, il faut savoir se vendre.* Ce n'était pas assez pour moi d'atteindre mon objectif de devenir Monsieur Olympia. Il fallait que je fasse connaître à tout le monde l'existence du concours de l'homme le plus musclé du monde. Il fallait que je communique ce qu'apporte l'entraînement, au-delà d'un corps musclé – que l'exercice physique est bon pour la santé et qu'il rend la vie meilleure. C'était une affaire de vente. On peut être un grand poète, un grand écrivain, un génie des laboratoires. On peut être le meilleur dans son boulot, mais si personne ne le sait, à quoi ça sert ? C'est pareil en politique : peu importe qu'on s'occupe d'environnement, d'éducation ou de croissance économique, l'essentiel est de le faire savoir.

A chaque fois que je rencontre un grand personnage – et je ne laisse jamais passer une occasion de le faire –, j'essaie de découvrir comment il est arrivé là, quel angle d'attaque a fonctionné pour lui. Je sais que mille chemins mènent à la réussite et j'adore déduire de nouvelles règles de mon expérience et de la leur. Voici donc les dix principes que je souhaite transmettre :

1. *Ne jamais laisser la fierté faire obstacle.* J'ai participé à beaucoup de talk-shows avec Mohamed Ali. Je l'ai toujours admiré parce que c'était un champion, qu'il avait beaucoup de caractère et qu'il se montrait invariablement généreux et attentionné envers les autres. Si tous les athlètes étaient comme lui, le monde se porterait mieux. Chaque fois qu'on se retrouvait dans les loges, on échangeait des plaisanteries. Un jour, il m'a mis au défi de le plaquer contre un mur. Je crois que quelqu'un dans le monde de la boxe avait dû lui conseiller de se mettre à lever des poids, comme George Foreman, parce que la réputation d'Ali reposait surtout sur sa rapidité et son sens de la psychologie. A sa devise « Vole comme le papillon et pique comme l'abeille », il envisageait à présent d'ajouter « Sois fort comme le taureau », alors il voulait voir quelle était la force réelle d'un culturiste. Comme j'ai réussi à le plaquer contre le mur, il a dit : « Dis donc, ça a l'air de marcher, ce truc de lever des poids ! Cool. C'est vraiment cool. »

A notre rencontre suivante, il était avec quelques copains à lui, et il a dit : « Regardez un peu ça, les gars. Hé, Arnold, essaie de me pousser. »

J'ai pensé : Ça doit être un piège. Personne n'aime se faire bousculer devant ses amis.

J'ai donc poussé Ali et je l'ai de nouveau collé au mur. Il s'est écrié : « Je vous l'avais dit, les gars, je vous l'avais dit ! Ce mec est vraiment costaud. Cette histoire d'haltères, c'est vraiment efficace. »

Il se fichait pas mal de se faire secouer devant les autres. Il avait juste voulu montrer à ses amis que la musculation était utile. Que ça renforce les jambes et les hanches, et que ça peut servir dans la boxe.

2. *Ne pas trop réfléchir.* Si on passe son temps à réfléchir, l'esprit ne se détend jamais. Ce qu'il faut, c'est laisser flotter librement le corps et l'esprit. Ensuite, au moment de prendre une décision ou de s'attaquer à un problème, on est prêt, on dispose de toute son énergie. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire fonctionner son cerveau, mais une partie de nous demande à avancer dans la vie de façon instinctive. En s'abstenant de toujours tout analyser, on se débarrasse de ce qui nous encombre et nous ralentit. Savoir mettre son esprit en veille est un art. C'est une forme de méditation. La connaissance est extrêmement importante pour prendre des décisions, mais pas forcément dans le sens qu'on croit. Plus on possède de connaissances, plus on est libre de se fier à son instinct. Pas la peine de prendre le temps de s'informer sur le sujet concerné. Pourtant, le plus souvent, les gens qui s'enlisent sont ceux qui possèdent le savoir. Plus on en sait, plus on hésite, et c'est pourquoi il arrive même aux plus malins d'être complètement à côté de la plaque. Un boxeur apporte sur le ring une immense accumulation de savoir – il sait quand il faut esquiver, frapper, contrer, reculer, bloquer. Mais s'il fallait qu'il réfléchisse à tout ça au moment où le coup arrive, il ne tiendrait pas longtemps. Il doit exploiter tout ce qu'il sait en un dixième de seconde. Quand on doute de son

mode de décision, on ralentit.

L'excès de réflexion est ce qui rend les gens insomniaques : leur esprit galope et ils n'arrivent pas à le mettre en veille. L'excès d'analyse est handicapant. En 1980, quand Al Ehringer et moi avons décidé de développer tout un pâté de maisons au bout de Main Street, à Santa Monica, les investisseurs avec lesquels nous étions en concurrence pour l'acquisition du lot se sont laissé freiner par l'excès de réflexion. Nous avons fait notre travail de recherche nous aussi, et bien compris que certaines incertitudes menaçaient de limiter la possibilité de plus-value. Le terrain était soumis à un ancien droit de passage du tramway et il n'était pas à vendre, on ne pouvait obtenir qu'un bail de longue durée. Les terres voisines avaient été polluées par des déchets chimiques – fallait-il supposer que celle-là l'était aussi ? Le terrain se situait à cheval sur Santa Monica et Venice, alors on ne savait pas trop quel régime fiscal et quels règlements s'y appliquaient. Devant ces difficultés, on n'a pas hésité, mais nos rivaux, si, et bientôt ils ne voyaient plus que des clignotants rouges partout. Alors quand on a augmenté notre offre, ils se sont retirés, et on a gagné. Après deux ans, on a pu transformer le bail de location en contrat de vente, et notre pari est devenu rentable ; 3100 Main Street deviendrait un investissement phénoménal. Pour ce qui est des films, beaucoup d'accords se concluent sous pression, et il suffit de s'arrêter un instant pour perdre. Pour *Jumeaux*, il y avait une date limite : Universal voulait savoir si Danny, Ivan et moi étions bien partants. Nos agents n'avaient pas le temps d'en discuter entre eux, alors Danny, Ivan et moi avons conclu l'accord au déjeuner, sur une serviette en papier. On a signé tous les trois, et on s'est levés de table. Depuis, Danny a fait encadrer cette serviette.

3. *Il n'y a pas de plan B.* Pour vraiment se mettre à l'épreuve et progresser, il faut agir sans filet de sécurité. Début 2004, les sondages pour les initiatives populaires qu'on venait d'annoncer (on demandait le feu vert des électeurs pour pouvoir renégocier une dette de 15 milliards de dollars) étaient exécrables. Nos spécialistes du budget s'arrachaient les cheveux. « Et si les initiatives échouent ? Il nous faut un plan B. »

Je répondais : « Pourquoi ce défaitisme ? S'il n'y a pas de plan B, il devient indispensable que le plan A fonctionne. On vient tout juste d'annoncer les initiatives. Il y a encore beaucoup de choses à faire pour se rapprocher de l'objectif. »

Si vous êtes anxieux à propos d'un projet, au lieu de préparer des plans de rechange, pensez à ce qui arrivera de pire en cas d'échec. Est-ce que ce serait si grave que ça ? Très vite, vous verrez qu'en vérité, ça ne l'est pas. Si vous n'arrivez pas à vous faire élire gouverneur, vous le vivrez peut-être comme une humiliation, mais c'est le pire qui peut vous arriver. Pensez à tous les candidats à la présidentielle qui échouent. Le public sait que ça fait partie du système. Je me suis dit que si je n'étais pas élu, je pourrais continuer à gagner beaucoup d'argent au cinéma. Je serais devenu un homme libre, qui

aime bien manger, conduire sa moto et passe le plus de temps possible avec sa famille. J'ai tout fait pour que ça marche – j'ai réuni la meilleure équipe possible, levé les fonds, mis en place une excellente campagne. Si ça n'avait pas marché, je me serais simplement dit : « Eh bien tant pis. » En 2005, quand j'ai vraiment connu la défaite sur toutes mes initiatives populaires, ça ne m'a pas tué. La vie ne s'est pas arrêtée là et j'ai conduit une mission commerciale fantastique en Chine. Et un an plus tard, j'étais réélu.

Mon critère de ce qu'est une existence misérable, je l'ai établi dans les années 1960 quand j'ai visité les mines de diamant d'Afrique du Sud. Elles se trouvaient à environ 400 mètres sous terre, il y régnait une température de 45 degrés, les travailleurs étaient payés 1 dollar par jour et n'avaient le droit de rentrer auprès de leur famille qu'une fois par an. Ça, c'est une situation de merde. Tant que vous n'en êtes pas là, on peut dire que ça va.

4. *L'humour déjanté peut servir à régler ses comptes.* En 2009, l'ancien maire de San Francisco, mon ami Willie Brown, qui est aussi l'homme à être resté le plus longtemps au poste de président de l'Assemblée de Californie, a organisé un dîner de collecte de fonds pour le Parti démocrate californien à l'hôtel Fairmont de San Francisco – et on a décidé ensemble que ce serait amusant si je pointais le bout de mon nez.

Je me suis donc présenté sur le podium alors que personne ne s'y attendait et j'ai pris Willie dans mes bras pour lui donner un gros bisou devant tout le monde, ce qui a scandalisé la moitié des démocrates dans la salle et fait rigoler l'autre. C'est alors qu'un jeune élu de San Francisco nommé Tom Ammiano s'est levé pour m'alpaguer. Il a crié : « Parle à mon cul de pédé, ma tête est malade ! » La scène a été rapportée dans la presse. Ammiano, outre ses activités politiques, était un comique professionnel. Je n'ai rien dit. Très drôle, ha ha ha. Mais j'ai pensé : « Tôt ou tard, en signant des projets de loi, je tomberai bien sur une proposition venant de lui... »

Et ça n'a pas raté. Quelques semaines plus tard, j'ai reçu un texte qui portait sa signature. Il s'agissait d'une mesure sans grand enjeu concernant le front de mer de San Francisco, mais elle avait pour lui beaucoup d'importance. J'ai demandé à mon équipe de lui mitonner un joli message de veto.



GOVERNOR ARNOLD SCHWARZENEGGER

To the Members of the California State Assembly:

I am returning Assembly Bill 1176 without my signature.

For some time now I have lamented the fact that major issues are overlooked while many unnecessary bills come to me for consideration. Water reform, prison reform, and health care are major issues my Administration has brought to the table, but the Legislature just kicks the can down the alley.

Yet another legislative year has come and gone without the major reforms Californians overwhelmingly deserve. In light of this, and after careful consideration, I believe it is unnecessary to sign this measure at this time.

Sincerely,



Arnold Schwarzenegger

STATE CAPITOL • SACRAMENTO, CALIFORNIA 95814 • (916) 445-2841

« Aux membres de l'Assemblée de l'Etat de Californie :

Je vous retourne le projet de loi 1176 sans ma signature.

Je déplore depuis un certain temps qu'on ne s'intéresse pas aux questions importantes alors que de nombreux projets inutiles sont constamment soumis à ma considération. La modernisation du réseau hydraulique, la réforme des prisons et celle du système de santé sont



autant de thèmes que mon administration a mis sur la table, mais que la législature continue à repousser à plus tard.

Et voilà que s'achève une nouvelle année parlementaire sans qu'aient été entreprises les grandes réformes que les Californiens méritent amplement. A la lumière de ces faits, et après examen attentif, il ne m'apparaît donc pas nécessaire d'apposer pour l'heure ma signature à votre projet.

Cordialement,

Arnold Schwarzenegger »

Personne n'a remarqué le message caché dans la première lettre de chaque ligne, alors on a lâché un indice à quelques journalistes : « Etes-vous bien sûrs d'avoir lu le message de veto du gouverneur dans le bon sens ? Vous feriez peut-être bien de le lire verticalement. » Tout le monde a alors remarqué le truc, et ça a beaucoup fait jaser.

Les journalistes ont demandé à mon attaché de presse si le « fuck you » (« va te faire foutre ») se trouvait là intentionnellement, et il a répondu : « Non, pas du tout. C'est un pur hasard. » Mais lors de ma conférence de presse suivante, un journaliste a levé la main et a dit : « Nous avons présenté votre texte à un mathématicien. Il a dit qu'il y avait moins d'une chance sur 2 milliards que ce soit dû au hasard. »

J'ai répondu : « OK. Vous devriez demander à votre expert quelles sont les chances qu'un paysan autrichien débarque aux Etats-Unis et devienne le plus grand champion de culturisme de tous les temps, qu'il fasse du cinéma, épouse une Kennedy et devienne gouverneur du plus grand Etat du pays. Revenez me voir à la prochaine conférence de presse pour me dire ce qu'il vous a répondu. »

Les journalistes ont ri. Et on a pu lire ensuite la réaction de Tom Ammann : « Je me suis conduit comme un con, alors il a le droit de me rendre la pareille. » Ça a dédramatisé tout l'épisode. (Un an plus tard, en apposant ma signature à un autre projet qu'il soutenait, j'ai rédigé un communiqué où l'on pouvait lire verticalement « Y-o-u-r-e W-e-l-c-o-m-e » (« Y a pas de quoi »).

5. *Il y a vingt-quatre heures dans une journée.* A la fin d'une petite conférence que j'ai donnée à l'Université de Californie, un étudiant a levé la main pour se plaindre : « Gouverneur, depuis que la crise budgétaire nous a frappés, mes frais de scolarité ont doublé. Ils sont trop élevés maintenant. Il me faut plus d'aide financière.

— Je comprends, c'est difficile, ai-je répondu. Mais qu'entends-tu par

“trop élevés” ?

— Je veux dire que maintenant, je suis obligé de travailler à temps partiel.

— Et quel mal y a-t-il à ça ?

— Mais il faut bien que j'étudie ! »

Alors j'ai dit : « Voyons, faisons le calcul. Tu as combien d'heures de cours ?

— J'ai deux heures un jour, et trois heures un autre.

— Et combien de temps tu passes à étudier en dehors des cours ?

— Euh, trois heures par jour.

— OK, alors jusqu'ici, si je ne me trompe pas, ça fait six heures un jour, sept heures l'autre, en comptant les transports. Qu'est-ce que tu fais du reste de ton temps ?

— Que voulez-vous dire ?

— Chaque jour contient vingt-quatre heures. T'es-tu jamais demandé si tu pouvais travailler plus ? Ou même prendre plus de cours ? Au lieu de passer ta vie à ne rien faire ? »

La classe a été choquée de m'entendre dire ça. « Je ne passe pas ma vie à ne rien faire ! a protesté l'étudiant.

— Si, absolument. Tu me parles de six heures par jour. S'il y en a vingt-quatre, alors il t'en reste dix-huit. Il te faut peut-être six heures de sommeil. Alors si ton temps partiel te prend quatre heures, tu as encore le temps de draguer les filles, de danser, de prendre un verre et de sortir. De quoi te plains-tu ? »

J'ai expliqué qu'à l'époque de mes études, chaque jour, je m'entraînais cinq heures, je prenais quatre heures de cours d'art dramatique, je passais plusieurs heures à travailler sur les chantiers, j'allais à la fac et je faisais mes devoirs. Et je n'étais pas le seul dans ce cas. Certains dans ma classe, au Santa Monica College ou à UCLA, avaient en plus un travail à temps plein. Je comprends qu'on ait envie qu'un autre paie l'addition à sa place. Et le gouvernement doit répondre présent pour assurer l'éducation de ceux qui sont vraiment dans le besoin. « Mais quand le gouvernement ne perçoit pas assez de recettes à cause du marasme économique, tout le monde doit faire des sacrifices et mettre la main à la poche. »

6. *Répéter, répéter, répéter.* Le visiteur qui entraînait dans le gymnase de l'Union athlétique de Graz, où je soulevais des haltères quand j'étais gamin, pouvait voir à gauche un long mur de contreplaqué couvert de marques à la craie. C'est là que chacun inscrivait chaque jour son programme d'entraînement. Chacun disposait de son petit bout de mur pour inscrire sa liste avant de se déshabiller :

SOULEVÉ DE TERRE 5 SÉRIES DE 6 //

ÉPAULÉ-JETÉ 6 SÉRIES DE 4 A 6 //

|                  |                    |      |
|------------------|--------------------|------|
| DÉVELOPPÉ        | DES 5 SÉRIES DE 15 | //// |
| ÉPAULES          |                    |      |
| DÉVELOPPÉ-COUCHE | 5 SÉRIES DE 10     | //// |
| ÉCARTÉ-COUCHE    | 5 SÉRIES DE 10     | //// |

Et ça continuait comme ça jusqu'à un total d'environ soixante séries. Même si on ne savait pas à l'avance quelle serait notre force ce jour-là, on inscrivait aussi le poids. On ajoutait au bout de chaque ligne une rangée de barres obliques, une pour chaque série prévue. Si on avait prévu cinq séries de développé-couché, on mettait cinq barres.

Puis, aussitôt finie la première série, on revenait au mur pour rayer la première barre, de façon à en faire une croix. L'exercice n'était pas terminé tant qu'on n'avait pas transformé les cinq barres en croix.

Cette méthode a eu un effet énorme sur ma motivation. Ça m'offrait un témoin visuel permanent qui me permettait de me dire : « Ça, c'est bon. J'ai fait ce que j'ai dit. Passons à la série suivante, puis à la suivante. » Le fait de coucher mes objectifs par écrit est entré dans mes habitudes, et ça m'a aidé à comprendre qu'il n'y avait pas de raccourci. Il m'a fallu des centaines, sinon des milliers de répétitions pour arriver à prendre la pose trois quarts dos, dire une réplique comique, danser le tango dans *True Lies*, peindre une jolie carte d'anniversaire ou trouver le ton juste pour dire « *I'll be back* ».

Voici le texte de mon premier discours devant les Nations unies, en 2007, sur la lutte contre le réchauffement climatique :

Governor Schwarzenegger  
United Nations Speech  
September 24, 2007  
(Parvin—9/10/07)

(Dear Governor, I talked to Terry and have used language he suggested on pages 5-7, which I think works. With this correction, I don't think we need the sentence on agreements and have deleted it. I also fixed page 12 as you requested. These fixes have changed the pagination for the speech. Landon)

**Mr. Secretary General, Madam**

**Mr. President, distinguished delegates,  
ladies and gentlemen . . . I have  
come to feel great affection for the  
peoples of the world/because they  
have always been so welcoming to  
me/whether as a bodybuilder, a  
movie star or a private citizen.**

*or as the governor  
of the great state of  
California.*

Chaque bâtonnet en haut de la page représente une répétition du discours. Qu'il s'agisse de flexions du biceps dans un gymnase glacé ou de s'adresser aux dirigeants de la planète, il n'y a pas de raccourci : tout repose sur le fait de répéter, répéter, répéter.

Quelle que soit l'activité qu'on pratique dans la vie, elle demande soit des répétitions, soit des kilomètres au compteur. Si vous voulez devenir un bon skieur, il va falloir passer votre temps sur les pistes. Si vous jouez aux échecs, il va falloir disputer des dizaines de milliers de parties. Sur un plateau de cinéma, la seule façon de ne pas se ramasser, c'est d'avoir bien répété. Si vous l'avez fait, pas de souci, vous serez détendu au moment où les caméras se mettront à tourner. Récemment, pour *The Tomb*, on a tourné à La

Nouvelle-Orléans une scène d'émeute dans une prison avec soixante-quinze personnes. La chorégraphie était tellement complexe, avec des dizaines de bagarres à coups de poing ou au corps à corps et des gardiens de prison qui matraquaient à tour de bras, qu'il a fallu passer la moitié de la journée rien qu'à répéter. Au moment de la prise, tout le monde était fatigué, mais en même temps très motivé. La scène a été parfaite. Les gestes nous étaient devenus naturels et on a vraiment eu l'impression d'un combat.

7. *Ne rien reprocher à ses parents.* Ils ont fait de leur mieux, et s'ils vous ont laissé des problèmes à résoudre, ce sont à présent les vôtres. Vos parents vous ont peut-être trop soutenu, trop couvé, et vous vous sentez aujourd'hui vulnérable – ne le leur reprochez pas. Ou alors, inversement, ils ont été trop durs.

Quand j'étais petit, j'aimais mon père et je voulais lui ressembler. J'admirais son uniforme, son pistolet et le fait qu'il soit policier. Plus tard, j'ai détesté la pression qu'il mettait sur mon frère et moi. « Vous devez donner l'exemple dans le village parce que vous êtes les fils de l'inspecteur », disait-il. Il fallait qu'on soit des enfants parfaits, ce qu'évidemment nous n'étions pas.

Il était exigeant, c'était dans sa nature. Il lui arrivait de se montrer brutal, mais je ne crois pas que c'était de sa faute. C'était à cause de la guerre. Si on avait eu une vie plus normale, il n'aurait pas été comme ça.

Alors je me suis souvent demandé : Et s'il avait été plus chaleureux, plus gentil ? Est-ce que j'aurais quitté l'Autriche ? Probablement pas. Et c'est bien la plus grande de mes peurs !

Si je suis devenu Arnold, c'est à cause de ce qu'il m'a fait. J'ai compris que je pouvais canaliser mon éducation de façon positive au lieu de me plaindre. Je pouvais l'utiliser pour avoir une vision, me fixer des objectifs, trouver la joie. C'est sa dureté qui m'a fait quitter la maison. Elle m'a envoyé en Amérique et poussé à travailler pour réussir, et j'en suis bien content. Je ne ressens pas le besoin de me lamenter sur mes blessures.

Il y a une scène vers la fin de *Conan le Barbare* qui a toujours résonné en moi. Ce ne sont pas des propos tenus par Conan, mais par Thulsa Doom, le sorcier qui oblige le jeune Conan à regarder son père se faire dévorer par les chiens et qui assassine sa mère sous ses yeux. Alors que Conan est sur le point de le tuer pour venger ses parents, Thulsa Doom lui dit : « Qui est ton père si ce n'est moi ? Qui t'a donné la volonté de vivre ? Je suis la source dont tu coules. »

Il n'est donc pas toujours évident de savoir de quoi on doit être reconnaissant. Il faut parfois savoir apprécier les individus et les circonstances qui vous ont traumatisé. Aujourd'hui, je loue la dureté de mon père, et l'ensemble de mon éducation, et le fait que je n'ai pas eu tout ce que je voulais en Autriche, parce que ce sont précisément ces facteurs qui m'ont donné faim. Chaque fois qu'il m'a frappé. Chaque fois qu'il a dit que c'était

une connerie de m'entraîner avec les poids, que je devrais plutôt faire quelque chose d'utile et aller couper du bois. Chaque fois qu'il m'a désapprouvé ou humilié, ça a jeté de l'huile sur le feu que j'avais au ventre. Ça a été mon moteur, ma motivation.

8. *Il faut en avoir une bonne paire pour changer.* Au cours d'une mission commerciale à Moscou, pendant ma dernière année en tant que gouverneur, j'ai pris le temps de rendre visite à Mikhaïl Gorbatchev. Nous avions noué des liens d'amitié au fil des ans, et j'avais prononcé quelques mois plus tôt un hommage lors de son quatre-vingtième anniversaire à Londres. Irina, sa fille, a préparé le repas auquel assistaient aussi quelques amis de l'Institut Gorbatchev. Nous sommes restés à table pendant au moins deux heures et demie.

J'ai toujours admiré Gorbatchev pour le courage qu'il a eu de démanteler le système politique au sein duquel il avait grandi. Oui, l'URSS connaissait de graves soucis financiers, et oui, Reagan l'avait acculée à coups de dépenses. Mais Gorbatchev avait eu les couilles de choisir le changement plutôt que d'opprimer encore un peu plus son peuple ou d'aller chercher querelle à l'Occident. J'ai toujours pensé qu'il avait un courage incroyable, et je lui ai demandé comment il avait fait. Comment avait-il pu transformer le système après avoir été conditionné depuis l'enfance à voir dans le communisme la solution à tout et après avoir gravi tous les échelons du Parti, qui exigeait qu'on fasse étalage de sa ferveur à chaque instant ? D'où lui était venue cette ouverture d'esprit ? « J'ai passé toute ma vie à essayer de perfectionner notre système, m'a-t-il répondu. J'étais impatient d'arriver au sommet parce que je me disais que je pourrais alors régler les problèmes que seul le dirigeant suprême peut régler. Mais quand je suis parvenu au sommet, j'ai compris que ce qu'il nous fallait, c'était un changement révolutionnaire. Le seul moyen de faire quoi que ce soit, c'était de tirer parti de ses relations ou de verser un pot-de-vin à quelqu'un. Vous parlez d'un système ! Il était temps de tout démanteler. » Il faudra peut-être cinquante ans pour qu'on prenne vraiment la mesure de son exploit. Les experts continueront peut-être à se disputer autour de la façon dont il aurait fallu procéder. Je ne rentrerai pas dans ce débat ; je trouve tout simplement génial qu'il l'ait fait. Je suis impressionné par le courage qu'il lui a fallu pour ne pas rechercher la gratification immédiate mais la meilleure orientation à long terme pour son pays.

Pour moi, Gorbatchev est un héros comparable à Nelson Mandela, qui a surmonté la colère et le désespoir de vingt-sept ans de prison. Quand ils ont eu le pouvoir d'ébranler le monde, l'un comme l'autre ont choisi de bâtir plutôt que de détruire.

9. *Prendre soin de son corps et de son esprit.* L'un des premiers conseils qui m'aient marqué a été celui de Fredi Gerstl à propos de Platon.

« Les Grecs ont créé les jeux Olympiques, mais ils nous ont aussi donné les grands philosophes, disait-il. Il faut bâtir la meilleure des machines physiques, mais aussi le meilleur des esprits. » M'occuper de mon corps ne me posait aucun problème, mais plus tard, je me suis vraiment intéressé au développement de mon esprit. J'ai compris que l'esprit est un muscle, et qu'il faut aussi le faire travailler. J'étais donc bien décidé à mettre mon cerveau à l'exercice et à devenir intelligent. Je suis devenu une éponge et j'ai absorbé tout ce qu'il y avait autour de moi. Le monde est devenu mon université, j'ai développé un réel besoin d'apprendre, de lire et de tout emmagasiner.

Pour ceux qui réussissent sur le plan intellectuel, c'est l'inverse qui est vrai. Ils doivent faire de l'exercice physique tous les jours. Clint Eastwood fait du sport même quand il dirige ou joue dans un film. Dimitri Medvedev consacrait un nombre d'heures infini à son travail quand il dirigeait la Russie, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir une salle de gym chez lui et de faire deux heures d'exercice chaque jour. Si les chefs d'Etat trouvent le temps de faire ça, c'est que vous aussi vous le pouvez.

Beaucoup d'années après l'avoir entendue de la bouche de Fredi Gerstl, j'ai entendu la même idée d'équilibre exprimée par le pape. Lors d'une visite au Vatican avec Maria et ses parents en 1983, nous avons eu une audience privée avec Jean-Paul II. Sarge a évoqué des sujets spirituels, parce que c'était son domaine. Eunice a demandé au Saint-Père ce que devaient faire les enfants pour devenir meilleurs, et il a répondu : « Prier, simplement prier. »

Moi, je lui ai posé des questions sur sa forme physique. Juste avant de venir, j'avais lu quelque chose dans un magazine sur ses qualités d'athlète et sa bonne condition physique. Pour lui, religion mise à part, la vie consistait à prendre soin de son esprit et de son corps. Et c'est ça dont nous avons parlé. Il avait la réputation de se lever à 5 heures du matin, de lire la presse en six langues et de faire 200 pompes et 300 abdos avant le petit déjeuner et sa journée de travail. C'était aussi un skieur, sport qu'il a continué à pratiquer une fois devenu pape.

Et à soixante ans passés, il avait vingt-sept ans de plus que moi. Je me suis dit : « Si ce type en est capable, il faut que je me lève encore plus tôt ! »

10. *Garde ta faim.* Il faut avoir faim de réussir, faim de laisser une trace, faim d'être vu et entendu et d'avoir une influence. Et à mesure que vous grimpez et que vous réussissez, faites en sorte d'avoir toujours faim d'aider les autres.

Ne vous reposez jamais sur vos lauriers. Trop d'anciens athlètes consacrent leur vie à raconter leur grandeur passée. Un type comme Ted Turner est passé de la gestion de l'entreprise de panneaux publicitaires de son père à la création de CNN, puis à l'organisation des Goodwill Games, à l'élevage de bisons et la distribution de viande de bison tout en obtenant quarante-sept diplômes *honoris causa*. Voilà ce que j'appelle garder la faim. Bono a démarré comme musicien, puis il a acheté la musique des autres, puis

il s'est lancé dans la lutte contre le sida et la création d'emplois. Anthony Quinn ne se contentait pas d'être une star du cinéma. Il voulait en faire plus. C'est devenu un peintre dont les toiles se sont vendues à des centaines de milliers de dollars. Donald Trump a multiplié par dix l'héritage qu'il avait reçu, et il a eu sa propre émission de télé. Sarge a parcouru le monde jusqu'à sa mort, toujours affamé de nouveaux projets.

Beaucoup de gens talentueux ressassent le passé. Ils aimeraient être restés au niveau où ils étaient. Il y a bien plus de choses à faire dans la vie que de rester le meilleur dans un domaine précis. La réussite nous apprend tellement de choses, pourquoi ne pas s'en servir, utiliser ses contacts pour en faire encore plus ?

Mon père me disait toujours : « Rends-toi utile. Fais quelque chose. » Il avait raison. Si vous avez un talent ou un savoir-faire qui vous rendent heureux, servez-vous-en pour améliorer la vie de votre quartier. Et si vous avez envie d'en faire plus, larguez les amarres. Vous aurez tout le temps de vous reposer quand vous serez dans la tombe. Menez une existence remplie de risque, de piment et, comme le disait Eleanor Roosevelt, faites chaque jour quelque chose qui vous effraie.

*Que chacun garde sa faim !*



## Remerciements et sources

Un livre de mémoires est un exercice qui consiste à regarder dans le rétroviseur, alors que j'ai passé ma vie à faire le contraire. Depuis vingt ans, chaque fois qu'on m'a demandé d'écrire mon autobiographie, j'ai répondu : « J'ai à la maison une centaine d'albums photo qui commencent à partir de mon enfance en Autriche, et je ne les regarde jamais. Je préfère me consacrer à un nouveau projet ou un nouveau film et apprendre en regardant devant moi ! »

Déterrer les souvenirs et les remettre bout à bout s'est avéré aussi difficile que je l'imaginais, mais ce qui a donné à ce travail une dimension agréable que je ne soupçonnais pas, c'est l'aide des autres. Je me suis retrouvé à échanger des anecdotes avec d'anciens amis du monde du culturisme, des affaires, du sport, d'Hollywood et de la politique – une vaste distribution de personnages, trop nombreux pour tous les citer ici. Je remercie chacun de m'avoir aidé à reconstituer le passé et d'avoir rendu cette démarche spontanée et cordiale.

Je tiens d'abord à remercier mon coauteur, Peter Petre. Ce genre de livre exige un partenaire qui ne soit pas seulement doué d'une plume, mais aussi d'endurance, de tact, de discernement et d'un grand sens de l'humour, et Peter possède tout ça.

Mon ami et proche collaborateur depuis des dizaines d'années, Paul Wachter, a partagé généreusement ses souvenirs, ses suggestions éditoriales et son sens pratique. Danny DeVito, Ivan Reitman et Sylvester Stallone ont ajouté des anecdotes amusantes sur Hollywood (Sly m'en a aussi rapporté à propos de Planet Hollywood). Susan Kennedy, qui a été chef de mon cabinet de gouverneur de 2005 à 2010, nous a fait profiter de sa connaissance encyclopédique de mon passage aux affaires. Son mémoire de master, une plongée à l'intérieur de ma prise de fonction entre 2005 et 2006, m'a été très utile. Albert Busek, à Munich, l'un de mes plus vieux amis et le premier journaliste qui m'ait jamais remarqué, nous a prodigué ses conseils et apporté des photos. Bonnie Reiss nous a livré ses souvenirs et ses notes sur mes mandats de gouverneur et mon implication dans les mouvements sur l'environnement et les activités périscolaires. Steve Schmidt, Terry Tamminen, Matt Bettenhausen et Daniel Zingale nous ont aussi aidés à reconstituer certains aspects de mon passage au Capitole. Fredi et Heidi Gerstl, Franco Columbu et Jim Lorimer, mes amis de toujours, m'ont rappelé

certains épisodes que nous avons vécus ensemble.

Ma vie ayant été particulièrement traitée dans les médias, nous avons pu profiter de près de cinquante années de livres, d'articles de journaux et de magazines, d'interviews, de vidéos, de photos, d'illustrations et de bandes dessinées me concernant, qui témoignent des différentes carrières que j'ai menées dans le monde du culturisme, du cinéma, des affaires, de la politique et au service du public. Trois personnes ont joué un rôle déterminant dans le classement de ces trésors : mes collaboratrices Lynn Marks et Shelley Klipp, et mon archiviste Barbara Shane. Lynn et Barbara, avec l'aide de mon ancienne assistante Beth Eckstein, ont aussi accompli la tâche considérable de transcrire les centaines d'heures de conversation entre Peter et moi ainsi que d'autres entretiens réalisés pour ce livre. Rebecca Lombino et Chris Fillo ont supervisé l'aide logistique et juridique.

L'épouse de Peter, Ann Banks, a permis d'accélérer l'écriture de cet ouvrage en sélectionnant et en affinant la recherche. Son agent littéraire, Kathy Robbins, a fait un excellent travail en assurant la mise en route du projet.

Joe Mathews, qui couvrait Sacramento pour le *Los Angeles Times* et dont l'ouvrage *The People's Machine* raconte dans le détail mon premier mandat au Capitole, a généreusement donné de son temps et de son savoir pour participer à la mise en forme des chapitres politiques de *Total Recall*.

Je tiens à remercier les autres journalistes, trop nombreux pour être nommés ici, qui ont tenu la chronique des réussites, des aventures et des drames de mon existence – ceux qui écrivent pour les magazines de culturisme, les publications sur le monde du divertissement et les journalistes politiques qui m'ont interviewé au fil des ans et ont couché sur le papier les plaisanteries, les échanges, les observations et les remarques scandaleuses qui m'étaient totalement sortis de la mémoire et dont j'ai adoré me rappeler. Parmi les livres et les publications que nous avons consultés, en voici quelques-uns qui nous ont été particulièrement utiles : *Arnold Hautnah*, de Werner Kopacka et Christian Jauschowitz ; *Arnold Schwarzenegger : un rêve américain*, de Marc Hujer ; *The People's Machine : Arnold Schwarzenegger and the Rise of Blockbuster Democracy*, de Joe Mathews ; *Fantastic : The Life of Arnold Schwarzenegger*, par Lawrence Leamer ; et *Arnold and Me : In the Shadow of the Austrian Oak*, de Barbara Outland Baker.

Pour donner tout leur éclat aux années de culturisme, nous avons puisé dans les nombreux articles de *Muscle Builder/Power*, *Muscle*, *Muscle & Fitness* et *Health and Strength*, et dans *Sports Illustrated* – ainsi évidemment que dans le livre *Pumping Iron*, de George Butler et Charles Gaines et le documentaire du même nom de Robert Fiore et George Butler. Nous avons aussi consulté mon propre livre/manuel d'entraînement sur la façon dont je suis devenu champion, *Arnold : The Education of a Bodybuilder*, coécrit avec Douglas Kent Hall. La filmographie *Arnold Schwarzenegger*, établie par

Brooke Robards, a été particulièrement utile pour me rappeler certains détails de ma carrière au cinéma, de même que les articles consacrés à mon travail par *Variety*, *Cinefantastique* et d'autres magazines. *Seven Years*, l'ouvrage commémoratif dont mon bureau a réalisé une édition privée en 2010, a été une source inestimable pour revenir sur mon passage aux affaires ; Gary Delsohn, qui y a travaillé, m'a fourni ses notes et ses souvenirs du temps où il rédigeait mes discours.

Je remercie Audrey Landreth de m'avoir aidé à remettre de l'ordre dans des montagnes d'albums, des dizaines de milliers de photos et de m'avoir guidé à travers la sélection des images susceptibles d'illustrer mon récit. Kathleen Brady s'est occupée avec un savoir-faire, une rapidité et un discernement exceptionnels de la vérification des informations.

Adam Mendelsohn et Daniel Ketchell m'ont apporté leur soutien sur le plan de la communication et se sont occupés de notre présence sur Internet ; Greg Dunn nous a fourni un précieux soutien pratique ; Dieter Rauter nous a non seulement ouvert son coffre à trésors de vidéos et de photos, mais il a aussi répondu présent pour me défier aux échecs à chaque fois que j'ai eu besoin de respirer un peu.

Les éditions Simon & Schuster nous ont procuré l'expertise et l'enthousiasme que réclame ce genre de livre. Dès le premier jour, Jonathan Karp, leur directeur, a compris ma vision de *Total Recall*. Il m'a rendu le grand service de me recommander Peter comme coauteur. Il a lui-même corrigé le manuscrit et orchestré le travail d'édition. Jon est un éditeur débordant de vie, d'imagination et de dévouement, qui ne perd jamais de vue le tableau d'ensemble. Ses questions et ses suggestions subtiles ont toujours mis dans le mille.

Les chapitres politiques de *Total Recall* témoignent aussi du travail rapide et habile de Priscilla Painton, responsable éditoriale chez Simon & Schuster, qui les a bonifiés. Merci aussi à Richard Rhorer, éditeur associé ; Tracey Guest, directrice de publicité ; Emer Flounders, responsable de publicité ; Elina Vaysbeyn, responsable de marketing en ligne ; Rachelle Andujar, spécialiste du marketing ; Nicholas Greene, assistant d'édition ; Marcella Berger, Lance Fitzgerald, Mario Florio, responsables des droits ; Jackie Seow, directrice artistique ; Jason Heuer, maquettiste ; Nancy Inglis, chef de fabrication ; à Phil Bashe et Patty Romanowski, correcteurs, et aux maquettistes Joy O'Meara et Ruth Lee-Mui.

Je remercie aussi mes éditeurs à l'étranger pour m'avoir aidé à faire de ce livre un événement international : Ian Chapman et Mike Jones chez Simon & Schuster UK, Günter Berg chez Hoffmann und Campe (Allemagne) ; Joop Boezeman et Joost van den Ossenblok chez A.W. Bruna (Pays-Bas) ; Abel Gerschenfeld aux Presses de la Cité (France) ; Tomás da Veiga Pereira et Marcos Pereira chez Sextante (Brésil) ; Agneta Gynning et Henrik Karlsson, chez Forma Books (Suède) ; Michael Jepsen chez Forlaget Turbulenz (Danemark) ; Elin Vestues chez Schibsted Forlag (Norvège) ; Minna Castren

et Jarkko Vesikansa chez Otava (Finlande) ; et Javier Ponce Alvarez chez Martínez Roca/Planeta (Espagne).

Merci enfin à ma famille. Elle a eu la générosité de m'aider à garantir que ce livre de mémoires porte bien son nom. Et en particulier à Maria, pour sa patience à l'égard du projet et pour avoir été comme toujours celle vers qui j'ai pu me tourner à chaque fois que je n'arrivais plus à avancer.

## Photos



Lorsque je suis arrivé en Californie, j'ai posé pour les magazines de culturisme de Joe Weider à Muscle Rock, sur les hauteurs de Malibu. C'est un lieu très prisé des culturistes car, par un effet d'optique, les muscles paraissent grands comparés aux montagnes en arrière-plan. © Art Zeller

Aurelia et Gustav Schwarzenegger,  
mes parents, le jour de leur mariage en  
1945. Mon père porte l'uniforme de la  
gendarmérie.

© Archives Schwarzenegger



Mon frère Meinhard est né en  
1946. Je suis arrivé un an et  
quatorze jours plus tard. Ma  
mère ne s'ennuyait pas avec deux  
garçons. Ici, on nous voit sur la  
route de terre à l'extérieur de  
notre maison à Thal.

© Archives Schwarzenegger

J'ai toujours aimé peindre  
et dessiner. Ici, à onze ans,  
à la Hauptschule.

© Archives Schwarzenegger



A quinze ans, j'ai commencé  
la musculation au lac  
Thalersee, près de chez nous,  
avec des copains comme  
Karl Gerstl, Willi Richter et  
Harry Winkler.

© Archives Schwarzenegger



Pose biceps de face  
lors de ma première  
compétition de  
culturisme à l'hôtel  
Steierhof, à Graz.  
J'avais seize ans. Le  
culturisme était une  
discipline si obscure  
que les organisateurs de  
l'événement ont estimé  
qu'il leur fallait l'aide  
d'un groupe pour attirer  
le public.

© Stefan Amsüss, Graz

Pendant mon service  
militaire dans l'armée  
autrichienne, j'ai conduit  
ce char M47 de cinquante  
tonnes. Mes camarades et  
moi étions responsables de  
sa maintenance quotidienne.

© Archives Schwarzenegger





A seize ans, je soulevais 84 kilos sous la bannière de l'équipe de l'Union athlétique de Graz. Les applaudissements de la foule me rendaient plus fort. © Archives Schwarzenegger

En 1966, alors que je m'entraînais sous la houlette de Wag Bennett à Londres, j'ai fait la connaissance de mon idole, Reg Park. Le « W » inscrit sur ma tenue de pose est l'initiale de mon coach.  
© George Greenwood



En 1967, au Victoria Palace Theatre de Londres, mon rêve s'est réalisé. A vingt ans, je suis devenu le plus jeune Monsieur Univers de l'histoire. © Albert Busek







Un jour de novembre, j'ai déambulé en slip de pose dans les rues de Munich pour promouvoir le culturisme et attirer de la clientèle dans notre club. © Rolf Hayo



Ma deuxième victoire au concours de Monsieur Univers à Londres en 1968 m'a valu une invitation et un billet d'avion pour l'Amérique. J'ai remporté le titre dans la catégorie professionnelle, et Dennis Tinerino chez les amateurs.

© George Greenwood



Lorsque j'habitais à Munich et qu'il m'arrivait de rendre visite à mes parents en Autriche, je faisais de la musculation avec mon père, champion national de curling. © Albert Busek

Me voici attablé avec Joe Weider, le faiseur de rois du culturisme, à la terrasse d'un hôtel de Miami. Je pensais qu'il allait me donner des conseils pour mon entraînement : je n'en suis pas revenu lorsque j'ai compris qu'il voulait m'interviewer !

© Jimmy Curuso

La plage de Venice en Californie était une scène incroyable où gymnastes, saltimbanques et culturistes aimaient se montrer. Ici, un spectacle d'acrobaties improvisé. © Art Zeller





Mes partenaires d'entraînement au Gold's Gym (du haut vers le bas) Franco Columbu, Frank Zane et Pete Caputo se hissent sur mon dos tandis que j'effectue un « chameau » pour renforcer mes mollets. © Art Zeller



Je posais souvent avec Betty, l'épouse de Joe Weider, pour les publicités du magazine.

Le message était clair : si vous avez des muscles, vous aurez du succès sur la plage avec les filles.

© Art Zeller



Avec Franco Columbu, on se présentait comme des experts européens en maçonnerie et en rénovation. D'autres culturistes nous prêtaient main-forte sur les chantiers. © Art Zeller



Avec Joe Weider, en train de choisir des photos pour le magazine.  
© Albert Busek



Je révisé mes cours à la bibliothèque  
du Santa Monica City College.  
© Archives Schwarzenegger

En route pour la rééducation  
après une intervention  
chirurgicale au genou en 1972,  
sous le regard de ma petite  
amie Barbara Outland et de  
Joe Weider. Les championnats  
de culturisme commençaient  
quelques mois plus tard, et  
je savais qu'il fallait que je  
rebondisse vite.

© Art Zeller



Après la mort de mon père et  
de mon frère, j'ai essayé de  
convaincre ma mère de venir  
s'installer aux Etats-Unis.

© Archives Schwarzenegger

Me croirez-vous si je vous  
dis que les échecs, le jeu le  
plus intellectuel qui soit,  
ont toujours fait partie du  
décor de Muscle Beach ?  
Ici, on me voit jouer contre  
mon ami Franco.

© Art Zeller





Je m'apprête à soulever 225 kilos pendant ma préparation pour le concours de Monsieur Olympia en 1971. Franco et Ken Waller se tiennent prêts au cas où je perdrais l'équilibre ou me trouverais bloqué. © Art Zeller



Sur la scène du Felt Forum à Madison Square Garden, je défends mon titre de Monsieur Olympia en 1974, Franco et Frank Zane sont derrière moi tandis que Lou Ferrigno, l'« enfant prodige », m'observe de près. © Art Zeller



Des centaines de fans me suivent jusqu'à mon hôtel après que j'ai remporté le titre de Monsieur Olympia à Madison Square Garden. © Albert Busek



Je commençais à connaître beaucoup de monde à Hollywood. Ici, je bois un verre sur ma terrasse en compagnie de Roman Polanski et Bob Rafelson. © Art Zeller





Une séance photo publicitaire pour un produit Joe Weider, la barre d'exercice à ressort, est filmée pour le documentaire *Pumping Iron*. George Butler / Contact Press Images © 1975



Avec Charles Gaines et George Butler, les créateurs de *Pumping Iron*, en Afrique du Sud en 1975. George Butler / Contact Press Images © 1975

Je travaille avec un professeur de ballet de New York pour perfectionner mes poses. George Butler / Contact Press Images © 1977







A Musele Beach,  
Franco et moi vivions  
la vie dont nous avions  
rêvé lorsque nous  
étions adolescents.  
*George Butler /*  
*Contact Press Images*  
© 1973

Je fais l'idiot dans la  
piscine de Frances  
Schoenberger, de  
l'Association de la  
presse étrangère  
d'Hollywood, avec  
Nastassja Kinski et  
d'autres amis.  
*Michael Ochs*  
*Archives / © Getty*  
*Images*



Je rends visite à  
Andy Warhol dans  
son célèbre studio  
de Manhattan, la  
Factory.  
*Fred W. McDurrall /*  
© Getty Images

Je pose devant une salle comble  
au Whitney Museum à New York.  
L'actrice Candice Bergen prend des  
photos au pied du podium.  
© R. Stanford

En 1978, à La Nouvelle-Orléans,  
avec mon idole Mohamed Ali après  
qu'il a remporté pour la troisième  
fois consécutive le titre de champion  
du monde des poids lourds en battant  
Michael Spinks.  
© Archives Schwarzenegger



Je serre la main du sénateur Teddy Kennedy la veille du 7<sup>e</sup> tournoi de tennis Robert F. Kennedy. La femme de Bobby, Ethel Kennedy, se trouve à la droite de Teddy. Quelques minutes plus tard, Tom Brokaw me présentera Maria. Ron Galella / © Getty Images

Après avoir joué, j'ai regardé la  
suite du tournoi Robert F. Kennedy  
aux côtés de Maria et de sa mère,  
Eunice Kennedy Shriver.  
*Ron Galella / © Getty Images*



Maria, Franco et moi à Venice, en  
Californie, très couleur locale.  
*© Albert Buxek*



J'étais tellement amoureux que j'ai laissé  
Maria et son amie Bonnie Reiss utiliser ma  
Jeep pendant la campagne de Teddy pour  
l'investiture présidentielle en 1976.

*© Archives Schwarzenegger*





Joe Gold avait la meilleure salle  
d'Amérique pour les culturistes.  
© Albert Busek



© Peter Bremner

Lorsque la production de *Conan le Barbare* a été reportée, je suis revenu à la compétition pour établir un nouveau record en gagnant un sixième titre de Monsieur Olympia à l'Opéra de Sydney. © Neal Nordlinger





Lorsque les gens m'approchent avec une idée ou un scénario, je leur demande toujours : « Quelle est l'affiche ? Quelle est l'image ? Qu'est-ce qu'on essaye de vendre ? »



Michael Ochs Archives / © Getty Images

J'ai joué dans *Hercule à New York* en 1969 mais le producteur a fait faillite avant la sortie du film. Sept ans plus tard, j'ai obtenu un rôle dans le film de Bob Rafelson *Stay Hungry*, pour lequel j'ai remporté le Golden Globe (je porte Raquel Welch dans mes bras pour fêter l'événement). Jeff Bridges, qui jouait le rôle principal, s'est montré généreux en matière de conseils.



Frank Edwards / Fotos International  
/ © Getty Images



© MGM Media Licensing



Pour la promotion de *Pumping Iron* au festival de Cannes en 1977, George Butler a eu l'idée de me faire poser sur la plage avec les filles du Crazy Horse en robes à volants et chapeaux. Keystone / © Getty Images





J'ai sauté sur l'occasion de jouer avec Kirk Douglas et Ann-Margret dans une parodie de western : *Cactus Jack*. Mon personnage s'appelait « le Bel Inconnu ». © The Villain Company. Tous droits réservés.



Sur le plateau de *Conan le Barbare*, en Espagne, nous avons reconstitué un univers préhistorique saisissant et violent. Ci-dessus à droite, crucifié sur l'arbre du malheur, je grille littéralement sous le soleil. Ci-dessus à gauche, la fosse où le jeune Conan se libère de l'esclavage. À droite : John Milius, le réalisateur, qui partageait ma passion pour les cigares, tenait à ce que le film reflète le plus fidèlement possible l'univers fantastique de Conan.  
© 1982 Twentieth Century Fox.  
Tous droits réservés.



En 1983, avant de m'envoler pour le Mexique où devait débiter le tournage de *Conan le Destructeur*, je célèbre l'obtention de la nationalité américaine.

© Michael Montfort/  
InterTOPICS



Pourquoi manger tout seul dans sa caravane alors qu'on peut se retrouver avec l'équipe et les acteurs ? Ci-dessus : l'heure du déjeuner a sonné sur le tournage de *Conan le Destructeur*. A droite : avec Wilt Chamberlain, qui jouait le rôle du perfide Bombata, et André le Géant, qui incarnait le maléfique Dagoth, mi-animal, mi-dieu. Pour une fois, j'avais l'impression d'être minuscule.

© Universal Studios  
Licensing, LLC







Dans le rôle du Terminator, je me suis efforcé de montrer que j'étais une machine impitoyable avec laquelle on ne peut ni négocier ni raisonner, qui ne connaît ni les remords ni la peur et ne s'arrêtera que lorsque sa cible sera morte.  
© MGM Media Licensing.



Parfois, ce qui se passe dans la caravane de la maquilleuse est encore plus bizarre que ce que l'on voit à l'écran. Ici, un aperçu des préparatifs pour la scène où le Terminator répare lui-même son avant-bras et son œil.

© Archives Schwarzenegger





Avec Maria et ses parents, je me suis rendu en 1983 au Vatican, où le pape Jean-Paul II nous a accordé une audience privée. Dans sa vie, le souci de son corps avait toujours été aussi important que celui de son esprit. Nous avons parlé de ses méthodes pour garder la forme.  
© Archives Schwarzenegger

A droite : avec tous les sacrifices que ma mère avait consentis pour nous élever mon frère et moi, je voulais qu'elle profite pleinement de la vie. Ici, je la présente au président Reagan lors d'un dîner officiel à la Maison-Blanche en 1986.

*Photo officielle de la Maison-Blanche*



Ci-dessous : le grand comique américain Milton Berle est devenu mon mentor en matière de comédie. Pour m'encourager, il me disait : « Avec ton accent, c'est deux fois plus dur pour toi que pour moi d'être drôle. Moi, tout le monde s'y attend. »

© Archives Schwarzenegger



Le grand chasseur de nazis Simon Wiesenthal lui-même m'a aidé à obtenir qu'un tabloïd londonien qui m'avait accusé en 1988 d'être un néonazi se rétracte.

© Art Waldinger / Tru-Dimension Co.



J'ai soutenu le vice-président George Bush lors de sa campagne présidentielle en 1988. Ici, chacun révisé son discours entre deux étapes à bord d'Air Force Two, l'avion vice-présidentiel. Photo officielle de la Maison-Blanche



L'économiste Milton Friedman a profondément influencé ma philosophie politique.

© Archives Schwarzenegger





Cinq ans à peine après la sortie de *Conan le Barbare*, j'obtenais la plus haute des distinctions hollywoodiennes, une étoile sur le « Walk of Fame ».

© Michael Montfort/interTOPICS

Mon mentor politique, Fredi Gerstl, est un Juif autrichien qui a combattu dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale et a fini par être élu président du Parlement.

© Archives Schwarzenegger



Quarante-huit heures avant mon mariage à Hyannis Port, dans le Massachusetts, je tournais la scène finale de *Predator*, couvert de boue de la tête aux pieds, dans la jungle mexicaine.

© 1987 Twentieth Century Fox. Tous droits réservés.

Danny DeVito est un as de la comédie, il adore les cigares et cuisine des pâtes sur les tournages – pas étonnant qu'il ait été un jumeau aussi épatant.

© Archives Schwarzenegger



Sur le tournage de *Total Recall*, Paul Verhoeven nous dirige, Sharon Stone et moi, pendant la scène où mon personnage perd toutes ses illusions sur son couple.

© StudioCanal



Le réalisateur Ivan Reitman a pris des risques en misant sur moi comme héros comique : ici, nous faisons les clowns avec de la barbe à papa sur le tournage d'*Un fil à la maternelle*. © Universal Studios Licensing, LLC



A Camp David, le président Bush et moi faisons de la luge. Quelques instants plus tard, nous avons renversé la Première Dame, Barbara Bush, qui s'est retrouvée à l'hôpital avec une fracture. Le président Bush a écrit de sa main : « Tourne, nom de Dieu, tourne donc ! » Photo officielle de la Maison-Blanche

Arnold - Turn, damn it, Turn !!  
Bill Clinton  
Camp David  
Jan 13, 1991  
G. Bush



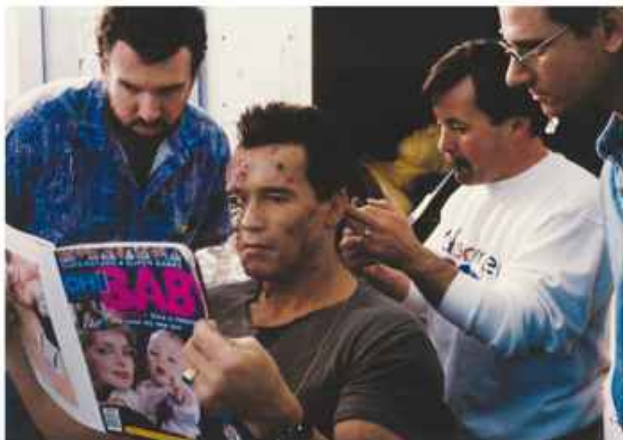


Le président Nixon m'a fait parler à l'improviste lors d'une réunion pour le lancement de sa bibliothèque présidentielle. Après coup, en sa compagnie et celle de l'acteur Bob Hope, je suis un peu plus détendu.  
© Ron P. Jaffe / The Nixon Foundation

Avec Sly et Bruce, on s'est vraiment marrés lors du lancement mondial de la chaîne de restaurants Planet Hollywood. Ici, nous inaugurons un restaurant à Londres.  
Dave Benett / © Getty Images



Mon personnage et sa Harley volée représentent l'alliance parfaite entre un cyborg et une machine dans *Terminator 2 : Le Jugement dernier*.  
© StudioCanal



Dans la caravane de maquillage, sur le tournage de *Terminator 2*, je reviens à la vie réelle : notre fille Katherine a un an et un autre bébé est en route. © StudioCanal



Parfois, on a du mal à expliquer à son enfant ce que l'on fait au bureau. Ici, je montre à Katherine un mannequin du Terminator dans le studio du magicien des effets spéciaux Stan Winston. © Archives Schwarzenegger



Clint Eastwood, un de mes héros, m'explique un plan lorsque je lui rends visite sur le tournage de *Dans la ligne de mire* en 1993.  
© 1993 Columbia Pictures Industries, Inc. Tous droits réservés.

Maria et moi avons transformé le tournage de *True Lies* en une aventure familiale. Patrick venait de naître, Christina avait deux ans et Katherine presque quatre.  
© 1994 Twentieth Century Fox. Tous droits réservés



Jim Cameron m'explique comment mon personnage, Harry Tasker, s'échappe d'un camp terroriste dans les Keys en Floride. Jamie Lee Curtis (ci-dessous) jouait le rôle de ma femme Helen à l'écran.  
© 1994 Twentieth Century Fox. Tous droits réservés







Je me suis retiré  
du culturisme en  
1980 mais je n'ai  
jamais cessé de m'y  
intéresser. Ici, je  
felicite les gagnants  
du tournoi « Arnold  
Classic » de 1994,  
Kevin Levrone et  
Laura Creavalle.  
© Archives  
Schwarzenegger

Maria fait bonne  
figure face à une  
situation effrayante.  
En 1997, une  
première opération  
à cœur ouvert pour  
remplacer une  
valve défectueuse  
venait d'échouer. Le  
lendemain, je devais  
repasser sur le billard.  
© Archives  
Schwarzenegger



Avec Mohamed  
Ali, nous  
sommes amis  
depuis plus  
de vingt ans.  
En 2000,  
nous avons  
décidé d'unir  
nos efforts  
pour lever des  
fonds pour  
la fondation  
« Inner City  
Games » et pour  
le Muhammad  
Ali Center.  
© Herb Ritts/  
trunkarchive.  
com



Christina, six ans, papote avec son papa, crucifié pour le tournage de *La Fin des temps*, un thriller apocalyptique.  
© Universal Licensing, LLC

Christopher, un an, et Patrick, quatre ans, sont eux aussi venus me voir sur le tournage de *La Fin des temps*.  
© Universal Licensing, LLC



J'ai adoré travailler avec Danny Hernandez (à ma droite), un ancien marine qui dirigeait le centre pour les jeunes de Hollenbeck, à Los Angeles. C'était un refuge pour les gamins des quartiers dominés par les gangs et il offrait une seconde chance à ceux qui avaient pris un mauvais départ. © Archives Schwarzenegger



J'ai la chair de poule lorsque Nelson Mandela parle d'intégration, de tolérance et de pardon. En 2001, nous nous sommes rencontrés à Robben Island, où il a passé vingt-sept années en prison, pour allumer la flamme de l'espoir des jeux Olympiques spéciaux de l'espoir en Afrique. © Christian Jauschowitz

Ma première campagne politique a été une croisade en 2002 pour faire adopter une initiative visant à instaurer des programmes périscolaires dans toutes les écoles primaires et secondaires de Californie.

© Frazer Harrison / Getty Images



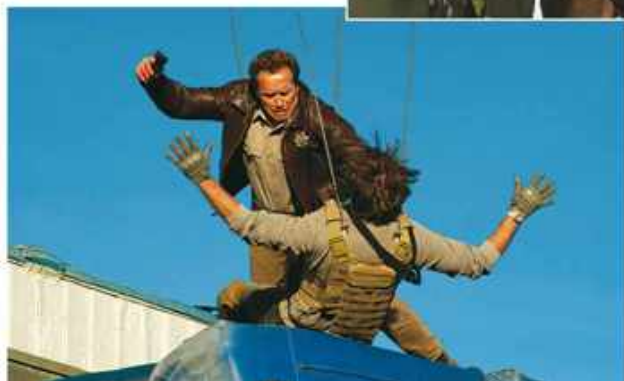
A la demande de Rudy Giuliani, le maire de New York, je me suis rendu sur Ground Zero trois jours après le 11-Septembre pour remercier les premiers intervenants et aider à leur remonter le moral. © FDNY Photo Unit

Bill Clinton adore les tournages.  
En 2003, il s'est arrêté sur celui  
de *Terminator 3* pour me saluer.  
© Robert-Zuckerman



En 2010, pendant ma  
dernière année en tant que  
gouverneur, l'Etat s'est  
associé avec les écologistes  
et les défenseurs du  
patrimoine pour créer une  
zone protégée autour de  
l'emblématique panneau  
« HOLLYWOOD ».  
© Peter Grigsby / Archives  
de l'Etat de Californie

Dès que j'ai quitté les commandes de l'Etat,  
j'ai recommencé à tourner. Ci-contre, avec Sly  
et Bruce en Roumanie où nous avons tourné  
*Expendables 2*. © Frank Masi / Millennium Films  
Ci-dessous, une bagarre sur le toit d'un camion  
dans *The Last Stand*. © Lionsgate





Maria avait une sacrée personnalité, à la fois joyeuse et pleine de vitalité – je ne désirais qu'une chose, être à ses côtés. A la plage, en 1980. © Albert Busek





Ci-dessus : elle habitait sur la côte Est, moi sur la côte Ouest, nous ne recherchions ni l'un ni l'autre une relation à distance, mais c'est ce qui s'est passé, le plus naturellement du monde. Ici, au cours d'une excursion de rafting près de Sacramento, en 1979. © Douglas Kent Hall

A gauche : quand Maria a décidé de rester en Californie après la campagne présidentielle de 1980, j'ai acheté ma première maison, à Santa Monica, pour y vivre avec elle. © Archives Schwarzenegger

Maria, notre chien Conan et moi déguisés en motards pour Halloween, au début des années 1980.  
© Archives Schwarzenegger





En Autriche, je revêtais souvent la tenue traditionnelle, et me livrais à des activités autrichiennes typiques : en haut, lors d'une randonnée dans les Alpes ; en bas à gauche, je joue au curling ; en bas à droite, j'exécute une version de bar à bière de la danse des canards. © Archives Schwarzenegger





Maria et moi avons vécu ensemble pendant huit ans avant cet heureux jour du printemps 1986. J'avais trente-huit ans, elle trente. © Denis Reggie







Franco était mon témoin, et parmi les douze « garçons d'honneur », il y avait mon neveu Patrick Knapp, mes amis de l'univers du culturisme Albert Busek et Jim Lorimer, et Sven-Ole Thorsen, qui a joué le méchant dans plusieurs de mes films.

© Archives Schwarzenegger



J'escorte ma mère et ma nouvelle belle-mère américaine vers la tente de réception, dans la propriété des Kennedy. Heureusement, Aurelia et Eunice se sont bien entendues.

© Archives Schwarzenegger



Andy Warhol était extravagant en tout et Grace Jones ne pouvait rien faire discrètement. Pour la réception, Andy avait revêtu un blouson de motard en guise de smoking. © Archives Schwarzenegger



On s'amusait beaucoup en voyage avec Maria, Eunice et Sarge. Ici, nous faisons la traversée en bac du Chiemsee, un grand lac bavarois. © Albert Busek



Pendant les randonnées dans les Alpes, il m'arrivait de porter des shorts hawaïens particulièrement hideux, histoire de faire hurler les traditionalistes en culottes de peau. On me voit ici faire la cour à une vache à lait. © Archives Schwarzenegger



A Santa Monica, Maria et moi résidions tout près d'un parc national, ce qui nous permettait de monter tous les jours. Nous avions des chevaux sur place, le mien s'appelait Campy. © Archives Schwarzenegger



A gauche : Katherine est née juste au moment où le premier président Bush m'a nommé « tsar de la forme physique » (conseiller à l'éducation physique), au moment où nous avons organisé le Grand Rassemblement de la forme sur la pelouse sud de la Maison-Blanche. © Mary Anne Fackelman-Miner

Ci-dessous : Avec Christina, notre deuxième enfant, j'ai parfaitement maîtrisé l'art de faire dormir bébé sur ma poitrine. © Archives Schwarzenegger



Sur la route des vacances à Aspen, début 1993, je montre à Christina un magazine où Maria explique comment elle concilie la vie de famille et sa carrière. © Archives Schwarzenegger



La plupart du temps, j'emmenais Christina avec moi à la salle de sport.  
© Archives Schwarzenegger



Patrick, notre fils aîné, est né en septembre 1993. © Archives Schwarzenegger





A cette époque, j'étais devenu un as du pouponnage. Ci-dessus, Katherine me fait des câlins pendant que Patrick dort sur moi. A gauche, comme on peut le voir, je m'étais mis aux couches et aux biberons. Ci-dessous, je fête mon quarante-huitième anniversaire à Sun Valley avec des potes : mon vieil ami Adi Erber, un skieur professionnel, mon neveu Patrick Knapp, mon beau-frère Bobby Shriver, mon conseiller financier Paul Wachter et le producteur du *Parain*, Al Ruddy. © Archives Schwarzenegger





Katherine me fait la lecture pendant que je récupère de mon opération du cœur en 1997.  
© Archives Schwarzenegger



Les Schwarzenegger font les fous  
à l'hôtel, à Hawaii, en 2000. Notre  
benjamin, Christopher, a trois ans.  
© Archives Schwarzenegger



Après une partie de pêche dans un  
étang, près de notre maison de Sun  
Valley. © Archives Schwarzenegger



Aneries à cheval avec  
Katherine pendant une  
randonnée dans les collines  
de Santa Monica.  
© Archives Schwarzenegger



Je garde l'œil sur  
Christopher et Patrick  
pendant notre voyage en  
Afrique du Sud pour les  
jeux Olympiques spéciaux  
de 2001. © Archives  
Schwarzenegger



Une lionne sous tranquillisants, le guide du parc et nous, lors d'un safari en Tanzanie. J'étais au moins aussi excité que les enfants : les grands félins m'ont toujours fasciné.  
© Archives Schwarzenegger



Ski en famille à Sun Valley – la neige, le ski, les forêts de pins et la montagne ont toujours fait partie de ma vie. © Archives Schwarzenegger



Je m'embrasse moi-même, à l'occasion d'Halloween, en 2001. Mon double n'est autre que Maria, affublée d'un masque de Terminator. Comme le montre la photo ci-dessous, on prend Halloween très au sérieux chez les Schwarzenegger.

© Archives Schwarzenegger



Patrick et Christopher assis sur mes genoux, derrière mon bureau de gouverneur, à Sacramento. © Steven Hellon / Archives de l'Etat de Californie



Des voyages comme celui-ci, à Hawaï, au printemps 2007, nous changeaient agréablement de l'éclatement familial que m'imposaient mes fonctions de gouverneur. © Archives Schwarzenegger



Katherine s'amuse à me coiffer de ses longs cheveux.  
© Archives Schwarzenegger



J'aime toujours conduire mon char M47 de l'armée autrichienne, remis désormais dans un studio des environs de Los Angeles, où il figure à l'occasion dans des films sur la Seconde Guerre mondiale. A bord à mes côtés : Patrick, Christopher (avec le casque), et mon assistant Greg Dunn. © Archives Schwarzenegger



A l'hiver 2011, j'ai accompagné mon neveu Patrick sur la tombe de Meinhard, son père et mon frère, à Kitzbühel en Autriche, sous une neige inhabituellement abondante.  
© Archives Schwarzenegger



© Cindy Gold



© Archives Schwarzenegger



© Archives Schwarzenegger

Juin 2012 : le mois de remise des diplômes pour Patrick, qui vient de terminer ses études secondaires, et Katherine, qui a obtenu sa licence à l'University of Southern California. Je porte le bouc pour mon rôle dans *The Tomb*, un film avec Sylvester Stallone. En haut : Christopher, Patrick et moi nous préparons pour la cérémonie. A gauche, Katherine et Christina.



© Cindy Gold







Ma notoriété m'a aidé à devenir gouverneur et à placer la Californie sous les projecteurs, notamment sur des sujets planétaires comme l'environnement.





La veille de mon élection, j'ai brandi un balai sur les marches du Capitole de Sacramento et promis de faire le ménage.  
*Justin Sullivan/© Getty Images*

Maria et moi fêtons la victoire le soir de mon élection, le 7 octobre 2003 à l'hôtel Hilton de Beverly. © Hector Mata/AFP/Getty



Eunice et Sarge, qui m'ont toujours encouragé à m'engager dans l'action publique, ont pris part aux festivités. © Ron Murray



Cinq semaines plus tard,  
le 11 novembre, ma  
famille est à mes côtés au  
moment de ma première  
investiture. © Wally  
Skalij/Los Angeles Times



Maria tient la Bible pendant  
que je prête serment en  
tant que trente-huitième  
gouverneur de l'Etat  
de Californie. © Silvia  
Mautner

J'ai pris mes fonctions  
sans avoir jamais exercé  
de charge électorale, en  
période de crise, alors que  
l'Etat connaissait un déficit  
budgétaire massif et un fort  
ralentissement économique.

© John Decker/Etat de  
Californie







J'avais beau être centriste, je faisais tellement parler de moi que les dirigeants du parti m'ont demandé de contribuer à la réélection de George W. Bush. Je m'adresse ici à la Convention nationale républicaine, au Madison Square Garden, le 30 août 2004. © 2004 Rick T. Wilking

J'ai fait dresser une tente dans le patio devant mon bureau pour pouvoir y fumer mes barreaux de chaise. Elle a rapidement été baptisée « la tente des marchés conclus ». Ici les députés démocrates Fabian Núñez et Darrell Steinberg me font l'honneur de leur compagnie, en juin 2004. © Steven Hellon/Etat de Californie



A gauche, le démocrate Herb Wesson, chef de file à l'Assemblée de l'Etat quand j'ai pris mes fonctions, avait pour habitude de me taquiner à propos de ma taille ; nous discutons ici avec le révérend Jesse Jackson lors d'une soirée donnée par l'Urban League en 2005. © Duncan McIntosh/Etat de Californie



Chaque mois de décembre, quelques jours après avoir officiellement allumé le sapin de Noël, nous fêtons Hanoukka sur les marches du Capitole. © John Decker/ Etat de Californie

Aujourd'hui, la question des retraites des fonctionnaires a pris une envergure nationale, mais en 2005, nous faisons déjà campagne pour que la Californie cesse de vivre au-dessus de ses moyens. © Duncan McIntosh/Etat de Californie



L'heure était grave, mais cela ne nous empêchait pas de nous amuser un peu – ici, lors d'une réunion de cabinet en mai 2005, de gauche à droite, mon secrétaire de cabinet Terry Tamminen, la chef de cabinet Pat Clarey et le secrétaire d'Etat à la Consommation Fred Aguilar. © Steven Hellon/ Etat de Californie

La sénatrice Dianne Feinstein, démocrate immensément populaire, nous a prodigué ses conseils sur la façon de négocier avec Washington et avec son propre parti. Ici, nous plaisantons sur le fait qu'il va falloir du muscle pour résoudre les problèmes d'eau de la Californie. © William Foster/  
*Etat de Californie*



Ma belle-mère était un puits de sagesse et de perspicacité. On remarque qu'elle s'est tout naturellement installée à ma place, en tête de table, le jour où elle m'a rendu visite en mai 2004. © Steven Hellon/*Etat de Californie*



Paul Wachter n'occupait pas de poste officiel, mais il est resté un conseiller important – et un partenaire d'échecs – pendant mes mandats de gouverneur. © Peter Grigsby/*Etat de Californie*



Le secrétaire californien à l'Agriculture A. G. Kawamura et moi faisons de la réclame pour nos produits agricoles – ce sont bien des prunes, sur le plateau – pendant notre mission commerciale à Hong Kong, en 2005. © John Decker/Etat de Californie

La Californie est sujette aux inondations, à la sécheresse et à toutes sortes de catastrophes naturelles, et j'ai vraiment mis le paquet sur la préparation aux interventions d'urgence. La première, mais pas la dernière, calamité survenue alors que j'étais en fonction s'est produite en janvier 2005 : ce jour-là, une coulée de boue à La Conchita a fait dix morts. © John Decker/Etat de Californie



© Duncan McIntosh / Etat de Californie





Quelques jours avant sa réélection, j'ai accueilli le président Bush et prononcé un discours d'introduction devant une foule enthousiaste lors d'un meeting à Columbus, dans l'Ohio. © Steven Hellon/Etat de Californie

Le sénateur John McCain m'a accompagné dans le bus de la campagne en faveur de mon initiative « Réformer et rebâtir », qui échouerait en 2005. © John Decker/Etat de Californie



J'aime dire que la Californie est un « Etat-nation » ; elle a toujours attiré les chefs d'Etat comme un aimant. Ici, le président mexicain Vicente Fox, qui a été un excellent partenaire dans les initiatives transfrontalières ; avec son épouse Marta, ils sont venus en visite lors des mois enfiévrés qui ont précédé ma réélection en 2006. © John Decker/Etat de Californie

J'étais impatient de rencontrer le Dalaï Lama lorsqu'il s'est exprimé devant la Governor's Women's Conference de Long Beach en 2006. Nous avons parlé de ses voyages et de son long exil ; à droite, le chef du protocole de la Californie, Charlotte Shultz. © Duncan McIntosh/Etat de Californie



Mon conseiller  
politique Steve  
Schmidt, ma  
directrice de cabinet  
Susan Kennedy et  
mon directeur de la  
communication Adam  
Mendelsohn sont le  
trio qui m'a permis de  
recoller les morceaux  
avec la « Coalition  
des ulcérés » et de me  
faire réélire en 2006.  
© John Decker/Etat  
de Californie



Sly Stallone m'a encouragé  
à ne pas baisser les bras à un  
moment où je m'apitoyais  
sur mon sort après m'être  
cassé la jambe, en décembre  
2006... © Archives  
Schwarzenegger

... alors j'ai décidé de  
ne pas me défilier et de  
me porter candidat à ma  
propre réélection - avec  
mes béquilles. © John  
Decker/Etat de Californie





A l'instar de Ronald Reagan, qui a souvent franchi la ligne de démarcation le séparant des Démocrates, Teddy est venu s'exprimer à la Reagan Library en 2007. © Duncan McIntosh/Etat de Californie



Le Premier ministre britannique Tony Blair a été un allié précieux lors de notre initiative de 2006 sur le climat. L'année suivante, je lui rendais visite au 10, Downing Street. © Duncan McIntosh/Etat de Californie

« La Californie pousse les Etats-Unis à laisser le doute de côté et s'engager dans l'action », ai-je dit aux Nations unies en 2007. Le secrétaire général Ban Ki-moon m'avait invité pour parler de notre législation innovante contre le réchauffement climatique.

Don Emmert / © Getty Images



En janvier 2008, le sénateur John McCain et le maire de New York Rudolf Giuliani ont visité l'une des nombreuses start-up dans le domaine de l'énergie que compte la Californie. © William Foster/ Etat de Californie



Le président Obama savait que nous partagions des objectifs communs en matière d'environnement, d'immigration ou de réforme du système de santé. Quand je lui ai rendu visite à Washington en 2010, il a voulu profiter de mes lumières à propos de l'important programme de rénovation d'infrastructures que nous avons lancé. Photo officielle de la Maison-Blanche © Pete Souza



Je me suis associé avec le maire de New York, Michael Bloomberg, indépendant, et le gouverneur de Pennsylvanie, Ed Rendell, démocrate, pour faire sortir les Etats-Unis de leur retard en termes d'investissements d'infrastructures. Nous voici en chemin vers la Maison-Blanche, où nous avons rencontré Obama, en 2009. © AP





De passage en Irak en 2009, j'ai partagé le déjeuner d'une brigade de police militaire de la Garde nationale à Bagdad (ci-dessus et en bas à droite). Deux expériences inoublables : travailler mon drive dans le patio de l'ancien palais de Saddam Hussein et dormir dans sa chambre – une pièce immense tout en marbre, pas vraiment douillet comme chambre à coucher. J'ai rencontré le Premier ministre Nouri al-Maliki, qui m'a interrogé sur la question de la reconstruction économique. (A cause de l'importance de la Californie et de mon statut de star hollywoodienne, on me recevait souvent comme un chef d'Etat lors de mes déplacements à l'étranger.) © Justin Short/Etat de Californie



Nous nous sommes croisés une nouvelle fois, Bill Clinton et moi, lors d'un forum sur l'énergie et l'environnement à Jérusalem en 2009. Nous sommes l'un comme l'autre passionnés par l'idée d'offrir à l'Amérique et au monde un avenir énergétique vert.  
 © Justin Short/Etat de Californie



J'avais l'ambition de faire de la Californie un leader en matière d'énergies renouvelables et d'environnement – ici, le secrétaire américain à l'Intérieur Salazar (avec le chapeau blanc) est venu me retrouver dans le désert Mojave pour visiter la plus grande centrale solaire du monde. © Peter Grigsby/Etat de Californie



Peu de temps avant la fin de mon mandat, je me suis rendu à la Shanghai Zhenhua Port Machinery Company pour remercier les travailleurs qui fabriquent certains éléments du nouveau pont de la baie de San Francisco. © Peter Grigsby/État de Californie

Susan Kennedy et moi, soulagés d'avoir bouclé un budget qui nous a donné bien du fil à retordre. © Justin Short/État de Californie



Pour mon dernier anniversaire en tant que gouverneur, mon équipe m'a fait la surprise d'apporter des gâteaux dans l'atrium, près de la tente fumoir. © Justin Short/État de Californie



Rula Manikias, mon assistante à Sacramento, était la seule autorisée à ajuster ma cravate et à en choisir la couleur. © John Decker/Etat de Californie

Au cœur du mois d'août 2008, dans l'attente d'un vote législatif, j'échange des plaisanteries avec les membres du cabinet Mona Mohammadi (assistante), Daniel Ketchell, Greg Dunn, Karen Baker et un invité, Daniel Zingale et Gary Delsohn. © Peter Grigsby/Etat de Californie



J'ai personnellement bénéficié du rêve américain, que défendent avec courage et dévouement les soldats américains. Depuis mes débuts de champion de culturisme, je profite de chacun de mes voyages pour visiter les bases et les navires de guerre, regonfler le moral des soldats et les remercier. Ici, je suis avec la garnison de l'armée américaine à Séoul, en Corée, en 2010. © Peter Grigsby/Etat de Californie

Titre original : *Total Recall*

Collection dirigée par Abel Gerschenfeld

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2012 by Fitness Publications, Inc. Tous droits réservés  
Edition publiée avec l'accord de l'éditeur original Simon and Schuster, Inc., New York

© Presses de la Cité, 2012 pour la traduction française

Couverture :  / Jason Heuer / Photo de  
couverture : © Greg Gorman / Photo de quatrième : © Hemda le/  
Photofest

EAN 978-2-258-10150-0



*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*